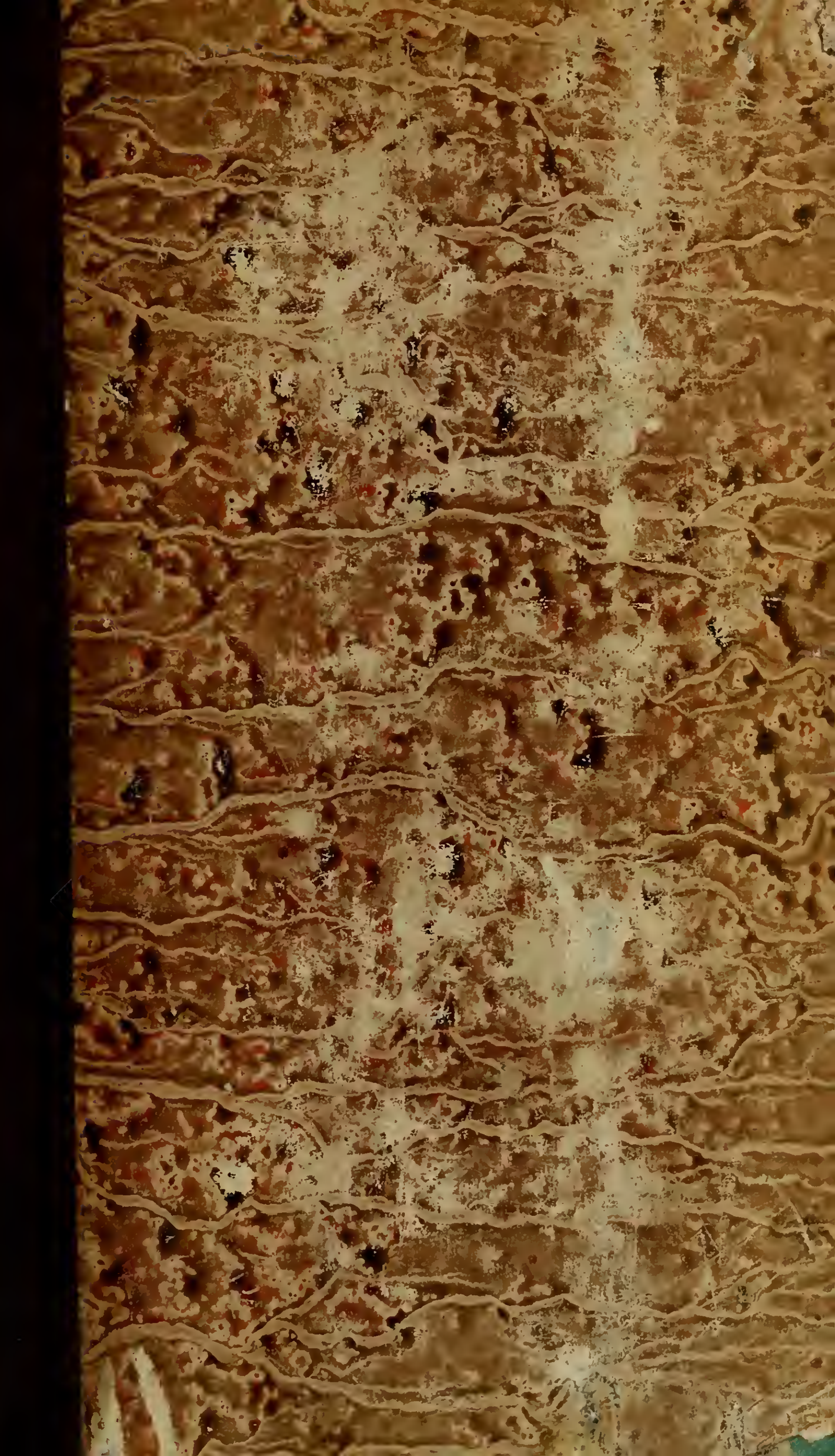


Balzac "Revue Parisienne"
283-286

Sand   les 7 cordes lyre 10
Corinna 181-182

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1840,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

8e Année

du Bulletin Littéraire et Scientifique.

PARIS,

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,

Rue de Tournon, 17.

GENÈVE, MÊME MAISON.

1840.

.... Janvier 1840.

La poésie a-t-elle donc abandonné ce monde ? S'est-elle retirée du milieu de nous, entraînant après elle tout son brillant cortège de nobles pensées, d'inspirations sublimes, de séduisantes illusions ? L'homme est-il condamné désormais à traîner péniblement sa lourde vie sur le sentier étroit et aride du positif matériel ? Le génie, refoulé de toute part, doit-il se replier sur lui-même parce que l'intrigue et la médiocrité sont montées sur des échasses pour paraître plus grandes que lui ?

Les diverses routes qui conduisent à la gloire sont encombrées d'insectes rampans dont l'aspect seul inspire le dégoût. Le talent qui veut percer, est obligé de les atteler à son char ou de s'attacher au leur ; s'il prétend refuser cette honteuse condition, il est conspué. La supériorité de l'intelligence est méconnue ; la raison et le bon sens sont foulés aux pieds. Tout principe moral, tout sentiment d'honneur semble être anéanti ; l'infamie déborde, la corruption envahit tout.

Grand Dieu ! est-ce donc là le résultat de tant d'efforts pour le progrès et la liberté ?

Les misérables, après avoir brisé les autels du passé, n'ont su trouver que de la boue pour en élever de nouveaux. Dans leur frénétique délire, ils se sont écriés : « A quoi bon le talent et le savoir ? A quoi bon pâlir sur les livres, creuser ses joues par la méditation ? Le seul talent nécessaire est celui de jouir, et nous n'avons besoin que du savoir-faire. Les con-

victions sont une faiblesse, la conscience une niaiserie, la probité une sottise...... »

Et pour pouvoir jouir, il faut de l'or, beaucoup d'or, et, pour avoir cet or, il faut arriver aux honneurs, aux dignités qui en sont aujourd'hui la source; et, pour obtenir ces honneurs, ils se sont emparés des trompettes de la renommée, ils ont entonné leur propre louange, et, se servant mutuellement de piédestal pour s'élever aux yeux de la foule abusée, ils sont parvenus à s'imposer au monde comme des génies supérieurs. Ils ont souillé les palmes de la gloire, déshonoré le but de la plus noble ambition.

Malheureux destructeurs, ne vous arrêterez-vous donc que lorsque les ruines de l'ordre social s'écrouleront sur vos têtes! N'entendez-vous pas gronder la tempête, ne voyez-vous pas déjà l'onde qui s'élève pour vous engloutir?

Ah! craignez que ces honnêtes gens pour lesquels vous montrez tant de mépris, que ces talens consciencieux et purs que vous croyez accabler de votre insultant dédain, ne s'unissent à leur tour pour vous faire rentrer dans la fange, dont vous n'auriez jamais dû sortir. Vous riez de cette menace; comptant votre multitude presque innombrable, vous vous endormez dans la persuasion de votre force. Cependant, souvenez-vous de David qui tua Goliath.

Mais l'heure du combat n'a pas encore sonné. En attendant, tenons-nous fermes, point de découragement; ne laissons pas faiblir nos âmes devant les épreuves de la vie. Oublions le monde et les sots qui le peuplent; tournons nos regards vers la Nature qui nous offre, avec tant de largesse, des jouissances toujours nouvelles. Là, nous retrouverons la divine poésie, brillante, enchanteresse, qui ne nous refuse jamais ses précieuses consolations, et sans laquelle la vie ne serait qu'un pesant fardeau. Là nous re-

tremperons nos âmes à cette source abondante qui ne tarit point.

Quand le goût se corrompt, quand l'humanité chancelante sur le bord d'un abîme ne nous présente plus qu'un spectacle triste et déplorable, voyez : rien n'est changé dans l'ordre éternel de la Nature. Les astres brillent toujours à leur place sur la voute azurée; l'aurore vient chaque matin verser sa lumière bienfaisante sur nos vallées délicieuses; chaque soir les derniers rayons du soleil couchant s'en vont dorer nos montagnes de leurs teintes magiques. Ce spectacle sublime, toujours varié, toujours nouveau, n'est pas exposé sans but aux regards de l'homme. C'est dans sa contemplation qu'il doit puiser l'idée du beau, du vrai, c'est là que son âme, oubliant les dégoûts de la vie sociale, retrouve à la fois ce calme si nécessaire à la méditation, et cette douce espérance, baume salutaire, qui guérit toutes ses blessures, et ranime ses forces prêtes à succomber.

Source primitive de toutes les inspirations du génie, la nature demeure comme un type éternel que nous pouvons toujours invoquer. Sa contemplation nous fait réfléchir sur nous-mêmes; et, dans l'harmonie qui s'établit entre elle et nos propres facultés, nous avons un critère certain pour guider notre jugement. Nous pénétrons ainsi plus avant dans la connaissance de notre destination sur la terre. Le point de vue change alors complètement; cette scène brillante et tumultueuse, qui jusque-là nous avait paru présenter le théâtre le plus séduisant pour notre ambition, perd son éclat trompeur, ne nous offre plus que l'ignoble spectacle des petites passions, des vils intérêts qui s'agitent vainement à la poursuite d'un but indigne de nous; la véritable sphère de notre développement se trouve ailleurs.

Dégoûté de ces succès qu'il faut acheter si cher et

disputer à l'intrigue, l'homme prudent se retire loin de ce conflit, se concentre dans son intérieur, et ne cherche plus d'autres suffrages que ceux de sa conscience éclairée par l'étude et l'observation. S'il renonce ainsi aux résultats avantageux de la vie pratique, il se soustrait également à ses préjugés étroits, à son horizon borné. Spectateur désintéressé, planant au-dessus des interêts croisés du présent, il prend pour guide l'expérience des siècles, et c'est dans le creuset du passé qu'il cherche à sonder l'avenir. On l'appelle théoricien parce qu'il abandonne l'ornière de la routine, et cependant il n'emprunte ses idées qu'à la pratique, non pas, il est vrai, d'une courte existence individuelle, mais de tous les hommes et de tous les temps.

La critique, en particulier, ne saurait choisir un meilleur poste; c'est là qu'est sa véritable place, sur la limite entre la vie et la science. De ce point d'observation, elle peut embrasser l'ensemble des produits de l'intelligence, dans toutes les routes diverses suivies par l'esprit humain. Elle peut pousser ses reconnaissances de tous les côtés, aussi bien sur le domaine de l'abstraction et du savoir, que sur celui de l'intrigue et du savoir-faire. La simplicité et la franchise des principes qui dirigent sa marche, permettent d'apprécier aisément l'impartialité de ses vues; elle inspire la confiance, en captivant l'estime, et si, participant de la fragilité commune à toutes choses ici-bas, elle n'est point exempte d'erreurs, du moins ne perd-elle jamais de vue le but constant de ses efforts, qui est la recherche de la vérité. L'amour du beau et du vrai devient alors son unique mobile, et c'est aussi la meilleure garantie sur laquelle son empire puisse reposer. A cette condition seule, elle peut espérer que son influence ne sera pas vaine, que sa voix ne sera pas entièrement étouffée au milieu de la lutte des partis.

Aujourd'hui surtout, cette marche est imposée à la critique si elle veut se rendre utile. Moins que jamais elle peut songer à se renfermer dans l'examen des formes, dans la revue des détails de l'œuvre qu'elle veut juger. Ce ne sont plus des mots seulement dont elle est appelée à surveiller l'emploi, ce sont des idées, et celles-ci se glissent partout. Subitement émancipé par les révolutions modernes, l'esprit humain s'est témérairement lancé dans la route de l'investigation, du doute, des systèmes. Tout a été remanié, remis en question avec la plus grande audace. Les élémens de l'ordre social ayant perdu, en vieillissant, une partie de leur valeur, et n'étant plus regardés comme suffisant à l'époque actuelle, chacun s'est cru capable de leur en substituer de nouveaux. Les imaginations, exaltées par un but si noble, se sont jetées avec enthousiasme dans le vaste champ des utopies. Cette émulation, louable en elle-même, puisque du choc des opinions jaillit la lumière, entraîne des inconvénients d'autant plus graves que l'instruction n'est encore répandue parmi les hommes que d'une manière fort incomplète et beaucoup trop inégale. Les théories les plus subversives, les systèmes les plus absurdes trouvent de l'écho, rencontrent de vives sympathies au milieu de ces intelligences à demi développées ; leur influence agit avec force sur des esprits à peine éclairés qui peuvent y puiser le mépris ou la haine des principes de notre état social. Il en résulte une sorte d'anarchie intellectuelle, qui se fait jour dans les productions de tous genres, depuis les plus savantes jusqu'aux plus futiles, et qui impose à la critique une tâche nouvelle, plus importante mais aussi bien plus difficile. L'examen du moindre roman, du moindre petit conte, peut l'entraîner à soulever les questions les plus graves ; elle se voit souvent appelée à creuser péniblement des sujets qu'elle se contentait au-

trefois d'effleurer en passant. Son travail doit donc suivre, en général, une marche plus philosophique, son rôle devient plus élevé, plus sérieux, et en même temps il lui présente deux grands écueils : l'esprit systématique, avec sa tendance exclusive, et le mysticisme qui à force de vouloir être profond répand les ténèbres sur tout ce qu'il touche.

La critique est un creuset dans lequel viennent s'épurer les œuvres de l'esprit, ou, si l'on aime mieux, c'est un instrument propre à séparer l'ivraie du bon grain. Il faut donc que tous ses procédés soient éclairés d'une vive lumière, car autrement on ne pourrait en apprécier la valeur, et elle-même serait exposée à commettre des erreurs singulières. C'est une œuvre de pur raisonnement et non d'imagination; des principes simples et lucides doivent lui servir de base; ensuite c'est la logique qui dirige leur application, de sorte que chacun puisse en juger la portée, en comprendre le développement. Or le mysticisme et des doctrines trop tranchantes, trop absolues, sont évidemment contraires à la saine critique. En effet, avec de tels auxiliaires, l'aristarque, au lieu d'illuminer d'un jour brillant les produits de la pensée, ne réussira qu'à jeter sur eux des ombres nouvelles qui en changeront tout-à-fait l'aspect. Il substituera ses propres sentimens à ceux des écrivains qu'il prétend juger; il présentera toutes les créations de leur génie sous un point de vue qui ne fut pas le leur, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, répandra sur tous les objets la teinte foncée qui colore le verre de ses lunettes. De cette manière de procéder résultera peut-être un curieux travail d'assimilation, rempli d'attraits pour les esprits spéculatifs qui se plaisent dans le vague, et tendent sans cesse à tout ramener dans la sphère nuageuse d'une philosophie plus profonde qu'intelligible. Mais ce ne sera pas de la critique. Celle-ci n'est sans doute point

tout-à-fait étrangère au sentiment, mais elle appartient plutôt au domaine de la raison et doit surtout se tenir en garde contre tout procédé systématique. Elle emprunte à la théorie ses principes dirigeans, et ne lui emprunte que cela; sa marche est du reste essentiellement pratique. Il ne faut pas qu'elle soit gênée par la raideur du système; elle est appelée souvent à se plier aux circonstances, à se faire toute à tous. Il est évident que Voltaire et Bossuet, Lefranc de Pompignan et Byron, Racine et Shakespeare ne peuvent être envisagés sous le même jour, jugés rigoureusement du même point de vue. Il faut faire la part de l'époque, de la société, tenir compte des influences particulières dont l'action s'exerça sur le génie de chacun d'eux. En voulant élever la critique littéraire trop haut dans les régions philosophiques, on lui fait manquer son but, on lui ôte à la fois sa clarté et son utilité, en un mot, on anéantit sa puissance salutaire, parce que l'on crée de cette manière un tribunal exceptionnel dont les lois sont inconnues du plus grand nombre, et les juges récusés d'avance par les parties intéressées.

C'est, on le voit, une double mission que celle de la critique, qui doit aujourd'hui embrasser les détails aussi bien que l'ensemble, la forme aussi bien que le fonds. Tenter de l'accomplir est une entreprise hérissée de difficultés; et le courage manquerait bientôt à celui qui veut l'essayer, s'il n'espérait que la grandeur du but fera pardonner la faiblesse des moyens, s'il ne comptait sur une indulgence égale à sa témérité.

Mais, cette indulgence, osera-t-il l'implorer? Après s'être érigé en juge sévère et inflexible, comment espérer qu'on usera de ménagemens envers lui? Seul il peut rendre témoignage de la pureté de ses intentions, de l'innocence de ses vues, et il doit s'attendre au blâme, plus ou moins amer, de ceux

dont il blesse l'orgueil, les préjugés ou les sympathies. Dans le silence du cabinet seulement, en présence de ses livres et de sa plume, il peut jouir tout à-fait de son empire, dont il recule ou rapproche les limites à sa volonté, où il développe dans toute leur étendue les facultés de son esprit indépendant.

Malheureusement cette vie scientifique ne saurait entrer que pour une part dans l'existence de la critique. Son travail l'oblige chaque jour à quitter sa douce solitude pour venir se mêler au mouvement du monde, et ce n'est pas sans s'exposer à bien des frottemens pénibles, sans recevoir plus d'une blessure cruelle, qu'elle remplit sa tâche.

Mais qu'importe le sort de l'ouvrier obscur, si son œuvre s'achève et subsiste. Le sentiment du devoir le soutient; son courage ne se laisse pas facilement abattre. Il poursuit sa route sur la voie qu'il croit être celle de la vérité. Et si, chemin faisant, quelques suffrages honorables résonnent à son oreille, estimant leur valeur intrinsèque sans compter leur nombre, il sent son ardeur redoubler. Il puise dans cet encouragement précieux une force nouvelle pour attaquer sans relâche le redoutable adversaire contre lequel il n'a pas craint d'engager cette lutte inégale.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Janvier 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en 5 actes, en vers, par Mme *E. de Girardin.* — Paris, in-8, 5 fr.

Cette pièce avait été reçue avec acclamation par le comité de lecture du Théâtre-Français, sa représentation était impatiemment attendue, mais la censure a mis en avant son véto; MM. les journalistes ne veulent pas être joués, et ils ont usé de toute leur influence pour empêcher qu'on transportât sur les planches la comédie qu'ils trouvent plus commode de représenter eux-mêmes à leur bénéfice sur la scène du monde, aux dépens de ce complaisant public qui ne se lasse pas de payer. Ils ont craint sans doute, qu'en ouvrant leurs coulisses à tout venant, l'auteur ne mît les rieurs de son côté et ne détruisît le charme sous l'empire duquel ils s'imaginent tenir encore les lecteurs qu'ils ont l'habitude de regarder comme une troupe de badauds, très-bonne à exploiter. Mais je crois que des deux côtés l'on s'est exagéré singulièrement l'importance de l'œuvre, qui ne me paraît pas plus digne de l'enthousiasme des comédiens que de la colère des journalistes. Les premiers se sont laissés séduire par un petit désir de vengeance, et les autres dans leur frayeur ont oublié qu'ils justifiaient ainsi le vieux dicton : qui se sent morveux se mouche. *L'École des Journalistes* est en effet une comédie assez médiocre, sans intrigue, sans intérêt, qui n'aurait pu supporter l'épreuve du théâtre, et qui probablement succombera même devant celle de l'impression. Non que le sujet ne soit bien choisi et très-susceptible de prêter à la meilleure satire. Mais Mme Girardin ne paraît pas douée du talent dramatique nécessaire pour en tirer parti. Vivant depuis bien des années au

milieu des journalistes, elle connaît sans doute à fond leurs mœurs faciles, leurs allures dégagées, leurs principes mobiles et leurs convictions variables. On voit que l'observation a guidé sa plume quand elle a voulu peindre une société de bons vivans fondant un journal au milieu d'une orgie, et débutant par l'insulte, le mensonge et la calomnie dès le premier numéro d'une feuille intitulée, *la Vérité*. Il est malheureusement trop vrai qu'un pareil scandale s'est reproduit plus d'une fois au milieu de la tourbe d'écrivailleurs subalternes, que les exigences de la presse périodique ont fait surgir depuis quelque temps; Mme de Girardin a pu voir tout cela de près, personne ne le niera. Mais il est souverainement injuste de confondre dans une même réprobation tous les écrivains et de prétendre que journaliste et honnête homme aient été jusqu'ici deux qualités inconciliables. Une semblable assertion sort des bornes de la critique, et détruit tout l'effet qu'on pouvait attendre de celle-ci. Or c'est le premier défaut qui me frappe dans la pièce de Mme Girardin. Ses personnages appartiennent tous à l'espèce la moins honorable : l'un est un poète manqué qui se montre l'esclave des caprices d'une danseuse d'Opéra, vieille, laide, maussade; un autre est un ivrogne qui puise dans la bouteille toutes ses inspirations; un troisième n'est que ce qu'on appelle vulgairement un viveur, un bon enfant, mais sans talent ni valeur morale quelconque; enfin le feuilletoniste envieux, médiocre, qui ne taille sa plume que pour calomnier le génie et le réduire au désespoir, complète le personnel de rédaction dont elle offre le tableau. De tels acteurs ne peuvent exciter nul intérêt, leurs actes et leurs paroles n'inspirent que le dégoût, et, pour les retracer, l'auteur emploie un style bas, trivial, digne du sujet sans doute, mais qui n'est guère littéraire et pas le moins du monde poétique.

Les fonds de *la Vérité* sont fournis par un banquier stupide, qui, dès les premières feuilles du journal, se voit bafoué, joué et même en partie ruiné par ceux qui ont au contraire un si grand intérêt à se concilier sa faveur, à conserver son patronage. Cette absurde gaucherie amène bientôt la discorde dans le sein de la rédaction dont les embarras se compliquent d'une foule d'incidens aussi vraisemblables et sagement calculés que celui-là. Ce n'est pas ainsi que faisait Molière lorsque dans le *Tartufe* il stigmatisait l'hypocrite et le faux dévot, rendant la leçon plus forte encore par le contraste de la véritable piété, de la religion pure et élevée; lorsque, dans l'*Ecole des Femmes* et dans l'*Ecole des Maris*, il mettait toujours en présence le mal et le bien, de telle façon qu'il en ressorte un enseignement moral, seul but qui justifie la satire.

Mme de Girardin au contraire ne peint que le plus méprisable côté de son sujet ; elle n'a pas même su nous intéresser aux victimes de la rouerie de ces intrigans. Enfin elle a pensé sans doute racheter ce défaut par l'introduction d'un personnage nommé Edgar, qui revient d'Afrique où il était officier dans les spahis, et qui, après s'être indigné depuis le commencement de la comédie contre toutes les turpitudes dont il se trouve le témoin, se décide dans la dernière scène à se faire journaliste par dévouement. Il achète *la Vérité* aux abois et dépose l'épée pour saisir la plume, afin de consacrer sa vie à dévoiler au public les fourberies de ceux qui le trompent, à livrer une guerre terrible aux charlatans de la presse périodique. En vain on veut le détourner de cette résolution désespérée, en vain on lui retrace les dangers auxquels il s'expose, et l'on s'écrie :

« Malheureux! ils vont vous immoler! »

Edgar inébranlable répond :

« Je le sais.... et mon cœur s'est armé de courage,
Je sais ce qui m'attend et je connais leur rage;
Pour moi plus de repos, pour moi plus de bonheur.
Je leur offrais ma vie, ils prendront mon honneur.....
Ils iront, poursuivant ma jeunesse flétrie,
Jusqu'à me disputer le ciel de la patrie!
Mais plus ils oseront mentir et m'outrager,
Et plus de leur pouvoir on verra le danger.
Je servirai d'exemple en servant de victime;
En y tombant du moins je montrerai l'abîme,
Et j'y tomberai seul..... Et mon pays, un jour,
Bénissant mes malheurs, comprendra mon amour! »

Ce nouveau Curtius paraîtra d'une espèce fort étrange, et l'on ne pourra s'empêcher, je crois, d'y chercher quelque allusion, peu propre en vérité à donner une valeur bien grande à la moralité de la pièce. Quoi qu'il en soit, la plupart des lecteurs, désappointés dans leur espérance, s'accorderont probablement avec moi, pour n'y rien trouver, ainsi que je l'ai déjà dit, qui justifie l'enthousiasme des comédiens français, non plus que la colère des journalistes. Mieux eût valu peut-être pour ceux-ci, qu'on permît à l'école de Mme de Girardin de venir tomber sous les sifflets du parterre.

LES HALTES, prose, par *Victor Leroux*. — Paris, chez Pougin. 2 vol. in-8, 15 fr.

Vous me demanderez sans doute ce que c'est que des haltes en prose? Mais je ne saurais que vous répondre à cet égard, si ce n'est qu'il en faut faire plus d'une pour lire un semblable livre d'un bout à l'autre. La prose de M. V. Leroux est boursoufflée de poésie sentimentale, d'exagération romantique. C'est du style qui sonne creux et résonne fort comme la peau d'un tambour. Quant aux pensées, elles ne sont pas nombreuses et peuvent se résumer presque toutes dans une seule, qui est à la vérité le thème d'une foule de variations plus ou moins monotones : c'est que la société injuste repousse les poètes et les condamne à mourir de faim, ou, en d'autres termes, à travailler pour vivre. Ingrate société qui ne veut pas payer au poids de l'or ces beaux volumes de poésie réduits à descendre jusque dans la boutique de l'épicier pour s'y échanger contre quelque ignoble billon de cuivre! Aussi, sois tranquille, va, M. Victor Leroux ne t'aime pas, il te maudit, il te voue à l'anarchie, au St.-Simonisme, au Fouriérisme, au Radicalisme, et lorsque le grand jour du partage arrivera, il ne te ménagera d'aucune façon. En attendant il te poursuit de sa plume acérée, il mêle la plainte à l'imprécation, et te lance à la tête de nouveaux volumes pour se venger de ce que tu n'as pas lu ses premiers ouvrages.

Cette colère impuissante est ridicule sans doute, cependant elle s'explique par certaines circonstances de position qui justifient en partie l'exaspération de celui qui s'y livre. Il arrive trop souvent qu'une intelligence développée par l'éducation ne trouve point ensuite sa place dans le monde, et, refoulée sur elle-même, s'aigrit et s'irrite contre l'indifférence qui accueille ses sollicitations. Elle accuse la société de la faute de ceux qui n'ont pas su lui ouvrir une carrière, la diriger vers un but réel. Je ne sais si M. V. Leroux se trouve dans un cas pareil, mais l'amertume de ses récriminations nuit considérablement au talent qu'il peut avoir. Celui-ci est tout-à-fait étouffé sous l'enflure d'un style déclamatoire qui a la prétention d'être poétique. Cependant, à côté de cette mauvaise exagération, l'auteur montre une naïveté, une bonhomie fort remarquable. Il débute par une préface, dans laquelle sont citées les critiques les plus mordantes faites par les journaux ou revues qui ont parlé de ses poésies. Bien plus, il avoue ingénument que ses œuvres ne se sont pas vendues, et il en conclut que le public n'a point pu les juger puisqu'il ne les a pas lues. Tant de candeur me faisait presque regretter l'article

un peu vif de la *Revue Critique* dont un extrait se trouve en tête de ces citations ; je commençais à me reprocher de l'avoir écrit peut-être dans un moment de mauvaise humeur, et je me proposais de réparer cette faute en traitant avec plus de faveur ce nouveau livre.

Mais en parcourant *les Haltes* de M. V. Leroux, ma bonne résolution n'a pu tenir ; quelque louable que soit l'indulgence, elle ne doit pas non plus être poussée trop loin, et pour que la critique soit utile, il faut avant tout que justice se fasse. Je reconnais chez M. V. Leroux une verve qui mieux employée pourrait sans doute produire quelque chose de bon, mais en vérité elle n'offre ici qu'un dévergondage littéraire sans raison ni bon sens.

L'auteur paraît avoir écrit son livre pendant un voyage ; les chapitres en sont datés des lieux où il séjourne et l'on y retrouve les impressions diverses qu'ont produites sur lui leurs aspects différens. Il visite tour-à-tour Chartres, Strasbourg et Baden, les Vosges, le Perche, Paris, Genève, Fontainebleau, la Bourgogne et la Provence. Ce n'est pourtant pas un voyage suivi, « c'est la vie d'un homme, d'un pélerin avec » tous les contrastes, avec toutes les rêveries, avec toutes les » pensées et les impressions du moment. »

Il commence à sa sortie du collége par une boutade d'écolier contre l'étude, puis par une triple invocation :

« O toi, digne député.....

« O toi, peuple esclave.....

« O toi, jeune artiste..... »

qui annonce dès l'entrée le ton et l'esprit de tout l'ouvrage. C'est une imagination haletante qui court après la poésie et veut en faire à tout prix, n'importe sur quoi. Les plaines de la Beauce sont le premier sujet d'inspiration qu'il choisit, et cette nature plate et uniforme lui paraît éminemment poétique, parce que sans doute il trouve plus original de penser et de dire le contraire de ce qui a été dit et pensé avant lui. La ville de Chartres lui fournit ensuite un thème pour exalter le passé par le contraste du présent. Après avoir peint les splendeurs de sa cathédrale et ce qu'il appelle les merveilles de l'âge d'or du catholicisme, voici comment il traite sa ville natale : « Riche, obèse et bourgeonnée, comme un proprié- » taire assis, l'hiver, au coin de son feu, renversé sur le dos » d'un robuste fauteuil, les pieds sur les chenets, s'assoupit » au balancement de sa pendule, elle, la sauvage enfant des » grottes, la châtelaine du moyen-âge, elle s'endort, chaque » soir, au triste son du bourdon de sa cathédrale vers huit ou » neuf heures, sans penser plus au passé qu'à l'avenir. »

En voyant l'auteur débuter ainsi par la satire de sa propre

patrie, l'on ne saurait lui en vouloir s'il traite d'autres pays avec un mépris encore plus insultant ; c'est un esprit malade que la vie positive aigrit sans cesse et dont les jugemens ne sauraient être d'aucune valeur. Je n'ai donc été nullement surpris de rencontrer le passage suivant :

« A Genève, mieux que partout ailleurs, j'ai éprouvé le » besoin de solitude, de silence, de rêverie, de méditation ; » car plus un pays est beau, plus la difformité morale des » indigènes vous saute aux yeux et vous refoule, pour ainsi » dire, dans les vapeurs et les brumes de la perspective. »

C'est une injure de plus à inscrire sur la liste déjà bien longue des impertinences que les écrivains français se permettent à l'égard de cette pauvre petite république, avec une émulation digne d'un plus noble but. Le genevois se consolera d'ailleurs facilement d'être appelé *difforme* par un auteur qui déclare ne pouvoir lire, sans bâiller, une seule page de la *Nouvelle Héloïse*. Il est clair, qu'entre un pareil poète et lui, nulle sympathie ne saurait exister. Quand on parle deux langues si différentes, ce serait folie que de chercher à se comprendre.

Et puis, pour lire une œuvre semblable, il faut laisser de côté le bon sens et la raison, il faut faire bon marché des prétentions philosophiques de l'auteur, et s'abandonner sans retenue à toutes les fantaisies extravagantes de son imagination. Mais en valent-elles la peine? demandera-t-on sans doute. C'est selon les goûts ; il s'y trouve certainement beaucoup de niaiseries, d'enfantillages, une grande affectation de revêtir la pensée et le sentiment des formes les plus puériles. Cependant au milieu de ce fatras, il est juste de dire qu'on rencontre çà et là quelques éclairs de talent, d'heureuses expressions et parfois des idées assez originales. Ainsi le genevois oubliant les paroles dédaigneuses, l'amertume injuste et ridicule du poète, lui saura gré de quelques vers assez beaux quoique bien mêlés sur son bienaimé Salève ; cette montagne amie, dont le souvenir ne s'efface jamais, suit l'exilé loin de sa belle vallée natale, et fait la première battre son cœur lorsque revenant dans son pays il aperçoit de loin ces formes chéries qui se dessinent à l'horizon.

Que d'autres, avant nous, sur les flancs du Salève
Brûlés par les rayons et nus comme une grève,
Que d'autres ont passé, ceux-ci le cœur joyeux,
Ceux-là comme des morts, froids et silencieux,
Cherchant sur la montagne et dans la solitude
L'oubli de leurs douleurs par le rêve ou l'étude !

Que d'autres ont gravi ce chemin malaisé,
Traînant à leurs talons le boulet du passé!
Que d'autres, dont la mort a séché la paupière,
Ont monté, comme nous, cet escalier de pierre,
Où mourut, en tombant, celui qui l'a taillé!
C'était un vieux débris de l'empire écroulé,
L'un de ces vétérans, apôtres militaires,
Qui vivent dans l'exil, comme des solitaires;
Qui sont environnés d'amour ou de terreur,
Et portent pour tout nom : Soldats de l'empereur!
Combien d'autres encore, à moitié de leur course,
Se sont désaltérés au lit de cette source,
Dont le chant monotone et sans doute éternel,
Trouble seul de ce mont le calme solennel!
Que d'autres, dont l'esprit flottait dans les bruines,
Sont venus tristement s'asseoir sur ces ruines,
Et cherchant quelque part le nom de ce château,
Misérable haillon laissé sur le plateau,
N'ont trouvé que ces mots incrustés sur la porte :
Nasci, *pati*, *mori*, vérité sombre et forte!
Naître, souffrir, mourir! Jetés dans un berceau,
Débiles et plaintifs, comme un pauvre roseau,
Ne possédant parfois que des pleurs pour défense,
Disputés, chaque jour, aux dangers de l'enfance,
Après avoir souffert et pleuré bien long-temps,
Nous arrivons enfin à nos pâles vingt ans.
Alors, pleins de désirs et trompés par les songes,
Qui peuplèrent nos nuits de séduisans mensonges,
Nous croyons rencontrer la joie au premier pas,
Et nos yeux inquiets cherchent ce qui n'est pas;
Alors, précipités de ce ciel chimérique,
Où notre esprit rêvait un amour frénétique,
Nous songeons, pour calmer nos cuisantes douleurs,
A la brise des soirs, au doux parfum des fleurs;
Mais soudain une voix implacable, inconnue,
Qui vogue incessamment des villes à la nue,
Nous répond : Ces vallons, où courent les ruisseaux,
Que parfument les fleurs, où chantent les oiseaux,
Ces profondes forêts, ces sauvages ravines,
Dont le sein est rempli d'émotions divines,
Ces fleuves dont le cours est si capricieux,
Ces paisibles étangs, ces lacs silencieux,
Ces herbes sur les bords des sources murmurantes,
Ce doux frémissement des brises odorantes,
Ces coteaux à midi vaporeux et moirés,
Ces rangs de peupliers tendus le long des prés,
Le spectacle des monts, pyramides sublimes,
Dont la neige toujours a revêtu les cimes,
Le spectacle des mers dont les flots onduleux
Ici baisent le sol et là-bas les cieux bleus,

Puis, le soleil versant la chaleur et la vie
Sur toutes ces beautés, que votre cœur envie,
La nature, en un mot, n'existe pas pour vous,
Enfans, dont la misère enchaîne les genoux!
Et nous passons alors, pauvres âmes fanées,
Des désillusions de nos jeunes années
Aux muettes douleurs de la virilité,
Des doux rêves, enfin, à la réalité.
Plus de bonheur alors, plus même d'espérance;
Car le néant bientôt succède à la souffrance.

LE CAVEAU; sixième année. — Paris, chez Ébrard, rue des Mathurins-St.-Jacques, 24. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-18, 3 fr. On trouve chez les mêmes libraires les cinq volumes des années précédentes; 1835 à 1839. Prix : 12 fr.

Après sept années d'interruption, qui ont suivi la mort de Désaugiers, le Caveau a reparu en 1834, et voici la sixième année de ce nouveau recueil. En France, la chanson ne perd jamais ses droits; quelles que soient les préoccupations du moment, elle trouve toujours de joyeux interprètes. Les agitations politiques, loin d'éteindre sa verve, semblent au contraire lui donner parfois un tour plus piquant. Son trait s'aiguise alors, et trop acéré peut parfois causer des blessures cruelles. Mais les réglements du Caveau interdisent, je crois, la chanson purement politique et ne permettent que les allusions générales qui jettent en passant de la variété dans les refrains. Cette publication est intéressante à la fois comme recueil de chansons nouvelles, et comme servant à faire connaître l'état actuel de cette branche de la littérature légère. Elle renferme beaucoup de jolis couplets empreints tour à tour d'un épicurisme gai, mais modéré, d'une philosophie douce et parfois élevée. On y retrouve la double influence de Désaugiers et de Béranger, les deux grands chansonniers du XIXe siècle en France. L'amour et le vin y tiennent, sans doute, toujours leur place, mais plus aussi exclusivement que jadis; les travers de l'époque, les questions qui agitent aujourd'hui tous les esprits se glissent aussi dans ces spirituels badinages et donnent à la chanson un intérêt plus vif, un attrait plus séduisant. Parmi les nombreux auteurs qui ont fourni leur part au *Caveau* de cette année, nous citerons les noms déjà bien connus de MM. Altaroche, Capelle, de Jouy, Albert Montémont, etc. MM. Justin Cabassol, Auguste Giraud, Jules Lagarde, nous ont paru mériter aussi d'être distingués de la foule. De telles ressources semblent promettre

au *Caveau* une nouvelle période de succès brillans et durables. Nous ne doutons pas que le public n'accueille avec plaisir la résurrection de ce joyeux annuaire qui eut longtemps le privilége d'être un de ses favoris.

LE BRACELET; par *Paul de Musset.* — Paris, chez Magen. In-8, 7 fr. 50 c. = **CONFESSION GÉNÉRALE**; par *Frédéric Soulié.* — **LA MORT DU COEUR** : Noël, par *Ch. Calemard de la Fayette.* — Paris, 4 vol. in-8, 30 fr. = **AVENTURES DE ROBERT-ROBERT** et de son fidèle Toussaint-Lavenette; par *L. Desnoyers.* — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Paul de Musset paraît affectionner un type particulier qui se reproduit dans presque toutes ses œuvres. C'est la vie passionnée du jeune homme, débutant dans le monde par se livrer à tous les excès d'une fougue désordonnée, puis captivé et retiré de l'abîme par un amour plus vrai et plus durable. Je ne dis pas plus pur, car malheureusement ce trait-là est celui dont l'auteur semble se soucier le moins. L'amour par lequel il relève son héros est celui d'une femme mariée qui trompe son époux de la manière la plus indigne et s'enfuit avec son amant. En un mot, l'adultère se trouve ainsi représenté comme le meilleur moyen de sortir un jeune homme des désordres auxquels ses passions l'entraînent. C'est faire un triste emploi de son talent que de le consacrer à retracer de semblables tableaux; de pareilles atteintes au bon goût et à la morale sont la ruine de la littérature.

— Nous pouvons nous dispenser de faire l'analyse de la *Confession générale.* Nos lecteurs se représenteront aisément ce que doit promettre un semblable titre suivi du nom de M. Frédéric Soulié. Qu'on ne s'effraie cependant pas trop; l'auteur ne dépasse pas les bornes de ce qui peut se dire, s'écrire et se lire. Ce n'est pas une confession scandaleuse; et quoique les deux volumes publiés ne semblent être que l'introduction d'une assez longue série, l'on y trouve de l'intérêt, du charme, une intrigue qui s'engage de manière à tenir le lecteur en haleine. C'est au milieu de la période révolutionnaire que commence l'action; la scène est à Toulon dans le moment de terreur qui succéda au siége et qui prête fortement aux inventions dramatiques. Mais par un nouveau raffinement du charlatanisme parisien, les acheteurs tentés d'acquérir l'œuvre de M. Soulié pour la placer à côté de ses *Mémoires du Diable*, sont obligés de prendre et payer en même temps *la Mort du Cœur,* détestable drogue dont on ne saurait en vérité lire une seule page entière. Que dites-vous

de cette curieuse spéculation de libraire? Forcer la vente d'un mauvais bouquin en l'associant ainsi bon gré mal gré à l'ouvrage d'un auteur connu. C'est le chef-d'œuvre du genre, et le dernier degré, je crois, où puisse atteindre l'audace mercantile. Heureusement ici le remède se trouve dans le mal lui-même; il y a dans cette façon d'agir une sorte de guet à pens insidieux dans lequel le public ne peut tomber deux fois. Les écrivains en vogue s'apercevront d'ailleurs bientôt du tort qu'une semblable manœuvre cause à leurs intérêts, et l'on peut être sûr qu'ils ne s'y prêteront pas non plus. Quant à la librairie, suivre une pareille voie serait vouloir absolument consommer sa propre ruine.

— Les mauvais exemples sont contagieux. M. Alex. Dumas a récemment mis le comble à ses espiègleries littéraires en publiant sous forme de roman, en deux volumes in-8°, couverture jaune, une niaiserie qu'il avait écrite pour le *Journal des Enfans;* et voici M. L. Desnoyers qui se hâte de marcher sur ses traces. Les *Aventures de Robert-Robert* ont à peu près la même origine que le *Capitaine Pamphile.* C'est également une suite d'incidens absurdes accumulés dans le but d'amuser quelques écoliers en vacances. On dira peut-être qu'il y a dans ce dévergondage d'esprit de la verve et de l'imagination, mais il n'est pas difficile d'en déployer lorsqu'on se met tout-à-fait en dehors du bon sens et de la vraisemblance. Si du moins ces écarts ne blessaient ni le goût ni la délicatesse, mais c'est ce dont l'auteur paraît le moins se soucier. La trivialité règne dans ses pensées et dans son style, et l'on n'y découvre aucune espèce de but propre à racheter de semblables défauts. C'était une triste lecture pour les enfans, mais je doute que les grandes personnes la trouvent meilleure pour elles-mêmes.

LES SEPT CORDES DE LA LYRE; par *G. Sand.* = **GABRIEL**; par *le même.* — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Cette nouvelle production de G. Sand renferme deux espèces de drames fort remarquables. Le premier rappelle le chef-d'œuvre de Goethe. On y retrouve sous un autre nom Faust poursuivi par Méphistophélès. Mais le nouveau Faust n'a pas le même caractère que l'ancien. L'amour de la science et la profondeur impénétrable de ses mystères ne produisent point chez lui le désespoir du doute; il se montre au contraire rempli si ce n'est de foi, du moins d'espérance. Le calme règne dans son âme, et l'étude est pour lui une source de jouissances

pures. Méphistophélès se voit donc obligé d'avoir recours, pour le séduire, à de nouveaux artifices; l'œuvre est plus difficile, car il ne trouve pas ici l'orgueil, ce puissant auxiliaire du diable. Le cœur seul lui offre de la prise, et, s'adressant au sentiment, il cherche à en surprendre les faiblesses. La lyre aux sept cordes est une ingénieuse allégorie dans laquelle est personnifié le génie protecteur qui s'oppose aux tentatives de Satan. Comme dans Faust, l'amour est le grand moyen employé par Méphistophélès pour se glisser dans le camp ennemi; mais ici l'amour des sens ne suffit plus pour séduire le philosophe spiritualiste, il faut que cette passion prenne un essor plus noble, plus élevé: c'est la poésie avec toutes ses plus sublimes inspirations qui devient l'instrument de cette œuvre diabolique. Avec son aide, Méphistophélès réussit à faire rompre l'une après l'autre les cordes de la lyre; mais lorsque la septième se brise avec fracas, il voit son espoir déçu, car avec elle se brise aussi l'existence du philosophe, et son âme, dégagée des liens qui commençaient à l'enlacer, échappe désormais entièrement au pouvoir de l'enfer. Ce drame, qui appartient essentiellement au genre fantastique, est écrit d'un bout à l'autre dans un langage poétique plein d'harmonie et de pureté. Le style élevé de G. Sand convient admirablement à une œuvre de cette espèce; il soutient l'attention, et, par le charme musical qui séduit l'oreille, supplée souvent au défaut d'intérêt qui résulte du manque d'intrigue et d'action.

— *Gabriel* rentre davantage dans la sphère de la vie commune. Le héros est une jeune fille qui dans un but d'ambition et d'intérêt est élevée comme un garçon et ignore elle-même son sexe jusqu'au moment où lancée au milieu du monde l'âge des passions vient le trahir. Le choix d'un tel sujet n'étonnera personne de la part de l'auteur; nul mieux que lui n'était à même de comprendre et de peindre cette double existence qui passe tour à tour des actions hardies et résolues de l'homme aux sentimens timides et réservés de la femme, et des travaux paisibles de celle-ci aux distractions bruyantes et agitées du jeune homme. Il y a de la verve et de l'originalité dans les scènes variées de cette conception bizarre. On y trouve l'empreinte d'une imagination féconde et d'un talent vraiment supérieur, mais il n'y a ni la portée philosophique, ni la haute poésie qui distinguent les *Sept cordes de la Lyre*.

MADAME LOUISE DE FRANCE; par Mme la comtesse *Dash*. — Paris, 1 vol. in-8 br., 7 fr. 50 c. = **L'ÉCRAN**; par *la même*. — Paris, 1 vol. in-8 br., 7 fr. 50 c. = **LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES**; par *Roger de Beauvoir*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. — **JEANNE DE MONTFORT**; par *Pitre-Chevalier*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE MARQUIS DE LÉTORILIÈRE**; par *Eugène Sue*. — Paris, in-8, 7 fr. 50 c.

Mme Dash a emprunté le sujet de son roman à l'histoire déjà si souvent exploitée de la cour de France. C'est une mine bien épuisée, et il faudrait bien du bonheur pour y découvrir quelque filon inconnu, ou bien du talent pour y trouver de quoi réveiller l'intérêt en présentant les choses sous un jour nouveau et plus conforme à la vérité. Malheureusement ces deux conditions ne se rencontrent pas chez Mme Dash. Son roman et les contes qu'elle publie sous le titre de l'*Ecran,* n'offrent rien de remarquable, soit pour la forme, soit pour le fond. Ce sont des peintures assez fades, souvent même assez fausses, telles qu'on en a déjà tant; et le style prétentieux employé par l'auteur est du genre le plus fatigant que l'on puisse imaginer. Le premier conte de l'*Ecran* est intitulé, *un Ange,* et cet Ange aux formes aériennes, toujours vêtu de mousseline blanche, ce type de la pureté et de l'innocence, est représenté par une femme âgée de plus de 40 ans. Si l'idée est neuve, il faut convenir qu'elle n'est pas heureuse. De telles invraisemblances touchent de près au ridicule et choquent le bon goût.

— *Le Chevalier de Saint-Georges* est un tissu d'aventures et d'intrigues fort compliquées, dont l'auteur a placé la scène principale dans les colonies françaises, sur l'habitation d'un planteur de Saint-Domingue. Les noirs et les blancs y jouent des rôles très-dramatiques, et, soit intérêt, soit curiosité, cet imbroglio se fait lire d'un bout à l'autre quoique ce ne soit après tout qu'un roman assez médiocre. Le héros est un mulâtre dans lequel l'auteur s'est plu à rassembler les traits, non les plus beaux, mais les plus saillans, des deux races auxquelles il doit son origine, et qui, après avoir commencé sa carrière d'aventurier dans les colonies, les quitte pour venir la continuer au milieu de la société parisienne du XVIIIe siècle. Là s'arrêtent ces deux volumes dont la suite semble promettre une série de tableaux piquans d'évènemens nombreux, propres à tenir le lecteur en haleine et à lui faire désirer vivement sa prompte publication.

— Je n'en dirai pas autant de *Jeanne de Montfort;* quelqu'intéressante que puisse être l'histoire de la Bretagne, dont M. Pitre-Chevalier se propose d'exposer les faits les plus

importans dans une suite de romans, ainsi que Scott l'a fait pour l'Ecosse, il est fort douteux que le public consente à ranger ces productions sur la même ligne que celles de l'écrivain anglais. Comme la plupart des romans historiques français, c'est plutôt de l'histoire dialoguée où les évènemens tiennent trop de place et les mœurs pas assez. Cet épisode est emprunté au règne de Philippe de Valois, dans le XIVe siècle, à une époque où la Bretagne eut sa part assez brillante de gloire militaire, et où l'esprit chevaleresque régnait encore d'une manière remarquable.

— M. Eugène Sue en renonçant au genre terrible, atroce même, dans lequel il avait fait ses premiers débuts et obtenu des succès flatteurs, semble avoir perdu presque toute sa verve. Il manie toujours la plume avec la même aisance, sans doute, mais ses compositions paraissent fades, gênées; l'élément maritime convenait mieux à son talent. Cette critique paraîtra singulière peut-être, car j'ai souvent attaqué avec force les excès de sa première tendance, mais le reproche s'adressait au fond plus qu'à la forme, et, en modifiant celle-ci, M. Eugène Sue n'a guère amélioré l'autre. Il règne toujours dans ses écrits le même mépris de tous les nobles sentimens, de toutes les plus saintes manifestations de l'âme humaine. En changeant ainsi de route, il se propose toujours le même but et n'a prouvé qu'une chose, c'est que l'amertume était dans sa pensée, et non, comme on aurait pu le croire, dans l'eau de la mer sur laquelle il plaçait d'abord la scène de ses drames immoraux et sanglans.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE, renfermant une histoire de la peinture allemande; par *Alfred Michiels*. — Paris, chez Coquebert, 2 vol. in-8, 15 fr.

L'Allemagne commence à être, plus qu'autrefois, étudiée et appréciée en France. Depuis quelques années plusieurs ouvrages ont paru, qui continuaient l'œuvre si heureusement commencée par Mme de Staël. Les chefs-d'œuvre de l'esprit allemand ont été traduits, analysés, commentés, jugés du point de vue français, et de nouveaux moyens de comparaison, de nouveaux sujets d'étude ont été ainsi introduits dans le domaine littéraire. Mais un reproche général me paraît pouvoir être adressé à tous ces essais sur la littérature allemande. Au lieu d'y apporter cette lucidité admirable, qui est le trait caractéristique de leur langue et de leur génie, les

écrivains français, dès qu'ils abordent l'Allemagne, semblent se croire obligés de se dépouiller de leur propre nature, pour s'affubler des formes vagues et obscures, qui sont inhérentes à cette contrée à laquelle on a souvent donné assez justement le nom de patrie des nuages. Or rien n'est plus antipathique à l'esprit français; les vêtemens germains ne lui vont pas, la profondeur allemande s'allie mal avec la légèreté française; elle exige le travail de la pensée, et c'est une grande erreur de ne voir en elle qu'une forme de style, qu'on croit devoir imiter pour en mieux faire comprendre l'esprit. Ce qui distingue surtout les Allemands, c'est le rôle important que joue chez eux la philosophie; elle prend part à toutes leurs productions, et quel que soit l'objet sur lequel s'exerce leur intelligence ou leur imagination, on est toujours sûr d'y découvrir une intention philosophique plus ou moins marquée, plus ou moins bien remplie. Cette tendance est encore favorisée par la richesse de l'idiôme, qui se prête facilement au néologisme, et n'offre jamais d'obstacle à la hardiesse et à l'originalité des idées. C'est là sans doute ce qui rend très-difficile l'œuvre de la critique française, lorsqu'elle veut s'appliquer à faire comprendre et apprécier le caractère véritable d'une nationalité si différente de la sienne. Procédant avec cette rapidité de conception qui lui est propre et qui la dispense le plus souvent d'approfondir les sujets qu'elle traite, elle ne saisit qu'une face superficielle de la question, et pense s'identifier tout-à-fait avec le génie allemand en lui empruntant son langage. Mais la langue française n'offre point les mêmes ressources que l'allemande; quand on veut forcer ses allures, elle perd bientôt sa clarté précieuse, sa concision et son élégance. M. Michiels n'a pas su se tenir en garde contre ce défaut. Ses *Etudes*, qui annoncent une connaissance assez complète de la littérature et des mœurs allemandes, ne sont pas toujours d'une lecture très-facile ni très-agréable. On dirait une traduction souvent pénible, plutôt qu'une œuvre originale, fruit de l'inspiration et de la pensée. Il leur a donné d'ailleurs une forme peu méthodique; c'est une espèce de voyage littéraire, dans lequel les écrivains sont examinés à mesure qu'il se présente sur sa route quelque monument, quelque souvenir qui se rattache à leur vie ou à leurs ouvrages. Il ne mentionne ainsi que les plus éminens, passe rapidement en revue les œuvres qui ont fait leur réputation, et semble écrire seulement pour ceux qui les ont lus ou qui peuvent les lire dans l'original, car la plupart n'ont pas été traduits. Ce n'est pas précisément là ce qu'il faudrait, je crois, pour la France, où la langue allemande est encore si peu étudiée. Il est vrai, d'un autre côté, qu'un livre semblable

est bien fait pour exciter la curiosité et porter les esprits vers l'étude aujourd'hui indispensable des littératures étrangères. Malgré ces critiques de détails qui s'adressent plutôt à la forme et à quelques tournures de style insolites, il a un mérite réel, incontestable. C'est un genre de travail qu'on ne saurait trop encourager, car il ne peut avoir que la plus heureuse influence sur l'avenir de la littérature française, demeurée trop long-temps étrangère au mouvement général des esprits.

Une autre remarque à laquelle les *Etudes* de M. Michiels paraissent devoir donner lieu, c'est que, ne voulant pas étendre davantage son travail, il aurait mieux fait de s'abstenir de certains jugemens, dont la portée ne pouvait être appréciée qu'au moyen de développemens et d'analyses qui n'ont pu y trouver place, et qui risquent ainsi de donner, aux lecteurs peu versés dans la littérature allemande, des idées fausses ou du moins très-contestables. Cédant au désir commun chez les écrivains français, de dire quelque chose de neuf à tout prix, d'envisager les questions sous un jour tout différent de celui généralement adopté, il n'a pas craint d'avancer, au sujet de Goethe et de Schiller, une opinion entièrement contraire à celle de la plupart des critiques allemands eux-mêmes. Dans le premier il prétend trouver la sensibilité qu'on s'est accordé jusqu'ici à lui refuser, et au second il reproche une analyse trop détaillée du sentiment qui va jusqu'à la minutie et par conséquent doit s'opposer essentiellement à l'effet dramatique. Cette double assertion paraîtra bien étrange à ceux qui, étudiant Goethe avec attention, sont frappés dans tous ses écrits de la tendance purement plastique de son génie, de ce culte des formes, de cet amour de l'art pour l'art, si bien défini récemment par G. Sand, dans un remarquable parallèle entre son Faust, le Manfred de Byron et les Dziadi de Mickewicz, à ceux qui ne peuvent lire un drame de Schiller sans être profondément remués par la manière large et puissante dont il manie le sentiment, par la vigueur avec laquelle il fait agir les passions, ces grands ressorts de l'art dramatique.

On sera également fort étonné de voir le jugement que porte M. Michiels, sur la scène de *Don Carlos*, dans laquelle le marquis de Posa vient imprudemment dérouler devant Philippe les vastes plans de sa généreuse et libérale politique. Loin d'approuver les justes critiques dont cette partie du drame a été souvent l'objet, M. Michiels trouve au contraire une pareille confiance tout-à-fait naturelle. A ses yeux le marquis de Posa et le monarque espagnol sont deux enthousiastes de nature différente, mais qu'une même exaltation doit tendre cependant à rapprocher. Il voit dans Philippe II un fanatique de bonne foi, tandis que l'histoire nous le peint

comme un rusé et froid politique, dont les actes cruels n'avaient d'autre but que l'extension et l'affermissement de son despotisme, le plus absolu et le plus impitoyable qui ait jamais existé peut-être en Europe. Si M. Michiels a découvert de nouvelles sources historiques qui prouvent en faveur de cette assertion, le fait valait la peine d'être appuyé sur des citations; sa seule parole ne suffit pas pour ébranler l'opinion jusqu'ici généralement adoptée. Et d'ailleurs, lors même qu'il serait vrai que Philippe II eût été un enthousiaste égaré par le zèle aveugle de sa foi, ce n'est pas ainsi que Schiller le représente dans sa pièce, et le caractère qu'il lui a donné n'en justifierait pas moins les critiques adressées à la scène en question. Il est évident que le marquis de Posa est un personnage un peu trop idéal et que la longue confidence qu'il fait à Philippe, est hors de toute vraisemblance.

L'EUROPE pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon; par M. *Capefigue*. — Paris, chez Pitois-Levrault, 1re livr. 2 vol. in-8, 15 fr. (1794 à 1801.)

M. Capefigue est doué d'une fécondité vraiment prodigieuse; il enfante des ouvrages historiques avec la même rapidité que certains écrivains font des romans. Ses œuvres forment déjà, si je ne me trompe, environ 40 volumes, et le nouveau livre que j'annonce ici les conduira bien jusqu'à la cinquantaine. Si pour les produits de l'imagination l'on a pu dire que le temps ne faisait rien à l'affaire, il n'en saurait être de même pour un travail de recherche et d'érudition. Aussi les histoires de M. Capefigue se ressentent-elles en général beaucoup de la promptitude avec laquelle il procède. Écrites d'une manière fort agréable, elles séduisent d'abord le lecteur, mais il ne tarde pas à reconnaître combien le fond y manque, et, perdant toute confiance dans le jugement de l'auteur, il se lasse bientôt de cette tendance superficielle qui est si contraire au caractère grave de l'histoire.

Cependant, au premier coup d'œil, il nous a paru que l'*Europe pendant le Consulat et l'Empire,* méritait de fixer l'attention. M. Capefigue considère Napoléon sous un jour différent de celui sous lequel l'ont envisagé jusqu'à présent la plupart des historiens français. Porté par ses sympathies à une prédilection marquée pour le pouvoir absolu, il voit dans l'Empereur le véritable restaurateur de ce pouvoir; il admire son génie dans la puissance avec laquelle il sut rassembler et concentrer de nouveau toutes ces forces dispersées

par la révolution, étouffer la voix des tribuns, les enchaîner eux-mêmes à son char, et métamorphoser les plus ardens fauteurs de la liberté en courtisans dévoués du despotisme. C'est là qu'il trouve la gloire de Napoléon et son génie, bien plus que dans de brillantes conquêtes qui n'ont finalement abouti qu'à rétrécir les frontières de la France, au profit de ses voisins. Les nombreuses victoires de la grande armée sont balancées, selon lui, par des fautes déplorables qui ont amené la chute d'un empire fondé avec tant d'habileté, au milieu des ruines de l'anarchie.

Cette manière de juger l'empire est certainement plus vraie que celle des écrivains qui prétendent faire de Napoléon un ami de la liberté, un homme qui n'eut jamais en vue que le bonheur et le progrès de la France.

Si M. Capefigue a pu, ainsi qu'il le dit, puiser des documens officiels dans les archives étrangères, son livre offrira un intérêt réel. Mais, pour le juger, il faut attendre la publication des volumes suivans. Les deux premiers ne renferment qu'un espace de temps assez court, de 1794 à 1801; c'est la période ascendante de Napoléon, dont les évènemens sont le mieux connus, et pendant laquelle il développa de la manière la plus frappante ses talens et ses tendances: M. Capefigue se plaît à retracer le tableau de cette réorganisation magique qui changea si rapidement la face des choses, et fit succéder le silence et l'ordre de la discipline militaire à la lutte violente des partis. Pour les partisans du pouvoir absolu, c'est, en effet, un spectacle bien digne d'admiration, et l'on peut dire que, sauf la légitimité, Napoléon avait tout ce qu'il fallait pour être leur héros.

VIE, CORRESPONDANCE ET ÉCRITS de Washington, publiés d'après l'édition américaine, et précédés d'une introduction sur l'influence et le caractère de Washington dans la révolution des États-Unis d'Amérique, par M. *Guizot*. — Paris, 1840, tomes 1 à 4. In-8, 30 fr.

Voici une publication importante, sur laquelle on s'arrêtera avec plaisir. La gloire de Washington est si pure et si noble; c'est le véritable héros des temps modernes, le plus grand homme qu'ait fait surgir la liberté. D'autres ont déployé des talens plus brillans, plus propres à séduire la foule; mais qui pourrait lui être comparé pour la constance, la fermeté de caractère, unies à une modération, à un désintéressement que les succès et les honneurs n'altérèrent jamais? Quelques traits de ce grand homme se retrouvent

peut-être dans la vie de l'excellent Lafayette, mais bien affaiblis et dépourvus du génie prompt à concevoir, habile à exécuter, qui fit triompher la révolution américaine. Washington ne fut pas seulement l'expression des sentimens de son temps et de son pays, il en fut aussi le promoteur le plus infatigable, l'appui le plus ferme; l'enthousiasme manquait au peuple, et loin d'avoir à le retenir, ses chefs devaient sans cesse lutter contre l'apathie et le découragement. L'aspect particulier qu'offre sous ce rapport la révolution américaine, ne pouvait échapper à la sagacité d'un historien aussi éminent que M. Guizot, et il en profite habilement pour faire apprécier, dans un tableau largement conçu, les hautes qualités morales qui ont immortalisé le nom de Washington. Il est intéressant de voir le fondateur de la république des Etats-Unis, jugé par un écrivain qui joint à un talent supérieur l'expérience acquise dans la pratique des affaires, au milieu des agitations politiques. Appelé lui-même à prendre part au travail de réorganisation qui succède à une brusque secousse révolutionnaire, il connaît bien les difficultés de cette pénible tâche, les obstacles qu'elle rencontre, les écueils qu'elle présente. Aussi cette remarquable introduction fait-elle le plus grand honneur à l'écrivain et à l'homme d'Etat. Fortement pensée et sévèrement écrite, elle est exempte de tout esprit de parti, de toute vue personnelle. C'est à ceci qu'on reconnaît la véritable supériorité. Le rôle de chef politique, qui a entraîné M. Guizot dans des luttes si vives et si passionnées, semblerait devoir influer sur son jugement. Les principes démocratiques qui ont servi de base à la constitution de la république fédérative des Etats-Unis, ont plus d'un point de ressemblance avec ceux que le ministre doctrinaire a poursuivis en France de sa parole éloquente et de ses actes répressifs. Cependant, il n'a guère que des paroles d'éloge et d'admiration pour la conduite des révolutionnaires américains. Ce contraste singulier pourra fournir sans doute des armes à la critique pour renouveler contre lui le reproche si souvent répété d'inconséquence, de contradiction entre ses actions et ses paroles. Mais on ne saurait nier que la question, envisagée du point de vue moral, ne change en effet complètement d'aspect, et n'offre une explication assez plausible de cette contradiction apparente. La démocratie américaine avait puisé sa source dans l'esprit religieux, et tous ses actes en recevaient une tendance plus pure et plus élevée. La démocratie française, au contraire, doit malheureusement en grande partie son origine à la philosophie du 18me siècle, qui, poussée à ses conséquences extrêmes, ne produit que

désordre et anarchie. Cette différence essentielle doit exercer une grande influence sur le jugement d'un homme tel que M. Guizot, qui paraît regarder le sentiment religieux à la fois comme une condition et un moyen de gouvernement. Il cherche bien aussi, il est vrai, sous le rapport politique, à assimiler la conduite de Washington à celle du système qu'on a essayé en France depuis 1830. Il prétend que le secret, par le moyen duquel le général américain sut empêcher à la fois l'établissement de la tyrannie et les excès de la licence, fut celui du juste-milieu; mais l'allusion n'est pas heureuse, car le juste-milieu français, qui prétend s'établir entre le pouvoir absolu et la liberté, ne repose sur aucune base durable, n'empêche rien, et ne fait que prolonger indéfiniment la lutte de deux principes inconciliables. Du reste, c'est le seul point où M. Guizot laisse paraître ses opinions particulières, et il les oublie bientôt pour tracer à grands traits les portraits de Washington et de plusieurs autres grands hommes d'Etat, dont les beaux caractères ont brillé avec tant d'éclat dans la révolution américaine. Ce sont d'illustres exemples bien dignes d'être imités, bien propres à exciter l'enthousiasme, et à entraîner sur leurs traces tous ceux qui se sentent le courage de se dévouer pour le bonheur et la gloire de leur patrie, tous ceux qui voient dans la carrière politique un but plus élevé que la satisfaction de leur ambition personnelle.

« Homme d'expérience et d'action, Washington avait une admirable justesse et point de prétention systématique dans la pensée. Aucun parti pris, aucun principe affiché d'avance ne le gouvernait. Ainsi, point d'âpreté logique dans sa conduite; point d'engagement d'amour-propre ni de rivalité intellectuelle. Quand il l'emportait, son succès n'était, pour ses adversaires, ni une gageure perdue ni une condamnation universelle. Ce n'était point au nom de la supériorité de son esprit, mais au nom des choses mêmes et de leur nécessaire qu'il triomphait.

» Pourtant son triomphe n'était pas un fait sans moralité, le simple résultat du savoir-faire, ou de la force, ou de la fortune. Etranger à toute théorie, il avait foi dans la vérité et la prenait pour règle de sa conduite. Il ne poursuivait point la victoire d'une idée contre les partisans de l'idée contraire; mais il n'agissait pas non plus au nom de l'intérêt seul et dans la seule vue du succès. Il ne faisait rien qu'il ne crût avoir raison et droit, en sorte que ses actes, qui n'avaient point un caractère systématique, humiliant pour ses adversaires, avaient néanmoins un caractère moral qui commandait le respect.

» On avait d'ailleurs, de son entier désintéressement, la conviction la plus profonde. Grande lumière à laquelle les hommes se confient volontiers; force immense qui attire les âmes, et rassure en même temps les intérêts, certains de n'être pas livrés, en sacrifice ou comme instrumens, à des vues personnelles et ambitieuses.

» Son premier acte, la formation de son cabinet, fut la preuve la plus éclatante de son impartialité. Quatre hommes y furent appelés; Hamilton et Knox, de l'opinion fédéraliste; Jefferson et Randolphe, de l'opinion démocratique. Knox, soldat probe, médiocre et docile; Randolphe, esprit flottant, d'une probité équivoque et de peu de foi; Jefferson et Hamilton, tous deux honnêtes, sincères, passionnés, habiles, les vrais chefs des deux partis. »

La vie de Washington, écrite par M. Sparks, l'éditeur américain de ses œuvres, est remplie de détails du plus haut intérêt. Il est curieux de suivre le développement de ce caractère supérieur qui était destiné à exercer une si puissante action sur les destinées de l'Amérique, et qui devait fonder la plus grande république moderne. Washington déploya de très-bonne heure des qualités remarquables; on le voit dès l'âge de 16 ans se faire un nom dans la modeste profession d'arpenteur. Puis, à peine âgé de 21 ans, il est chargé d'un commandement militaire assez élevé, et montre dans une expédition difficile toute la prudence, toute la sagacité d'un vieux général. Ce qui surtout annonçait chez lui le grand homme, c'est la merveilleuse facilité qu'il avait à se concilier à la fois l'estime et l'amitié, soit de ses supérieurs, soit de ses subordonnés. Malgré sa jeunesse, il parvint ainsi à jouer un rôle important dans la guerre qui éclata sur les frontières du Canada entre les colonies françaises et anglaises. Entouré bientôt de la considération générale, il se vit appelé à prendre une part active aux premières tentatives de résistance légale contre les usurpations du gouvernement anglais, et dès que l'étendard de la révolte fut levé, c'est sur lui que se portèrent tous les suffrages pour le placer à la tête de l'armée américaine. Alors son génie se développa dans toute sa force; si les faibles moyens dont il pouvait disposer ne lui permirent pas de déployer des talens militaires aussi brillans que ceux d'un Napoléon, ils lui fournirent maintes occasions de montrer toute la grandeur de son âme et les inépuisables ressources de son ardent patriotisme. Il fut le créateur de l'esprit public, le véritable fondateur de la nationalité américaine. Seul il ne désespéra jamais du succès; après chaque campagne, souvent même après chaque combat, les milices découragées par les souf-

frances et les privations de tout genre, étaient prêtes à se disperser et à l'abandonner pour rentrer dans leurs foyers ; son esprit fécond et infatigable trouvait toujours quelque moyen de les retenir, de ranimer leur zèle, de faire briller de nouveau l'espérance à leurs yeux ; seule autorité vraiment respectée et obéie au milieu du désordre inséparable d'une pareille révolution, il conduisait à la fois les délibérations du congrès et les opérations de l'armée ; il exerçait en quelque sorte le pouvoir d'un dictateur par la seule influence de sa haute supériorité universellement reconnue. Et cependant à peine le succès a-t-il couronné son œuvre, qu'il se hâte de déposer le commandement pour se retirer dans l'obscurité de la vie privée, ne demandant pour prix de tant de fatigues et de tant d'efforts héroïques, que le repos et la faculté de jouir, comme simple citoyen, des bienfaits d'une liberté si péniblement achetée. Exemple unique dans les fastes de l'histoire et qui place Washington au premier rang parmi les hommes, malheureusement si rares, qui font vraiment la gloire de l'humanité.

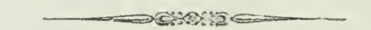
Quatre ans plus tard, appelé à la présidence des Etats-Unis, ce fut lui encore qui dota la république d'une constitution, et devint son génie protecteur au milieu de l'agitation des partis. Il garda ce poste éminent tant qu'il crut sa présence nécessaire au bien public ; puis lorsqu'il vit le gouvernement assez fort pour supporter toutes les conséquences de son développement, il quitta la scène politique, emportant avec lui, dans sa retraite, la gloire la plus pure et la plus noble qu'il ait jamais été donné à aucun homme d'acquérir.

« Exemple incomparable de dignité et de modestie ! modèle accompli de ce respect pour le public et pour soi-même, qui fait la grandeur morale du pouvoir !

» Washington avait raison de sortir des affaires. Il y était entré dans un de ces momens à la fois difficiles et favorables, où les nations, assaillies de périls, recueillent pour les surmonter tout ce qu'elles ont de sagesse et de vertu. Il convint admirablement à cette situation. Il avait les idées et les sentimens de son époque, sans fanatisme ni servitude. Les temps anciens, leurs institutions, leurs intérêts, leurs mœurs, ne lui inspiraient ni haine, ni regret. Sa pensée et son ambition ne s'élançaient point impatiemment dans l'avenir. La société au sein de laquelle il vivait, était d'accord avec ses goûts et sa raison. Il avait confiance dans ses principes et ses destinées, mais une confiance éclairée et tempérée par un instinct sûr des principes éternels de l'ordre social. Il la servit avec sympathie et indépendance, avec ce mélange de foi et de crainte, qui

est la sagesse dans les choses du monde, comme devant Dieu. Par là surtout, il était propre à la gouverner; car il faut deux choses à la démocratie pour son repos et son succès; il faut qu'elle se sente aimée et contenue, qu'elle croie au dévouement sincère et à la supériorité morale de ses chefs. A ces conditions seulement, elle se règle en se développant, et peut espérer de prendre place parmi les formes durables et glorieuses de l'association humaine. C'est l'honneur du peuple américain de les avoir, à cette époque, comprises et acceptées. C'est la gloire de Washington, d'en avoir été l'interprète et l'instrument. »

La correspondance de Washington, dont ces volumes ne renferment encore qu'une fort petite partie, contient de nombreux documens dans lesquels on peut étudier avec fruit sa politique et les admirables principes qui dominèrent toute sa vie. C'est un recueil précieux, mais nous attendrons, pour en apprécier toute l'importance, qu'il soit complété par la publication des deux derniers volumes qui restent encore à paraître.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES SYSTÈMES HYPOTHÉCAIRES; par *P. Odier,* professeur de droit civil dans l'académie de Genève. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie; Paris, même maison. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Parmi les garanties destinées à protéger la sécurité des relations civiles, l'hypothèque remplit l'un des rôles les plus importans. On a très-anciennement reconnu la nécessité de donner au créancier une sûreté de paiement propre à mériter toute sa confiance. L'histoire de la législation civile offre une série d'expédiens divers auxquels on a eu successivement recours et qui ont abouti à l'hypothèque, le complément de tous. L'hypothèque est un droit réel conféré au créancier sur l'immeuble du débiteur, avec pouvoir de faire vendre pour se payer sur son prix. Dès l'origine elle eut pour caractère la *spécialité,* qui consistait en ce qu'elle ne portait que sur tel ou tel immeuble spécialement déterminé, et la *publicité,* que l'on consacrait par certains signes extérieurs et patens, tels que des tableaux ou des poteaux destinés à apprendre à tous de quelles hypothèques un fonds était grevé. Ces deux précieux élémens du système hypothécaire furent abandonnés sous les empe-

reurs romains; l'hypothèque devint à la fois générale et occulte, perdant ainsi presque toute sa valeur comme garantie, et ouvrant une voie large et facile au privilége, à l'erreur, à la fraude même. Ce fut au moyen-âge que, quittant l'ornière du droit romain, on commença à revenir à la spécialité et à la publicité. Depuis lors la plupart des états de l'Europe, et en particulier les états allemands ont modifié dans ce sens leur législation hypothécaire.

M. le professeur Odier donne un résumé fort intéressant de ces divers travaux qu'on peut ainsi comparer ensemble. Il montre la Prusse débutant la première dans la franche adoption du système; puis son exemple suivi par la Pologne, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, la Hollande, la Saxe, etc., et plusieurs cantons suisses. Parmi ces derniers celui dont la loi hypothécaire est la meilleure, c'est Fribourg. Tous ces états ont plus ou moins basé leur législation sur les deux grands principes de la spécialité et de la publicité.

A côté de ce système, se trouve le système mixte du Code français qui admet des exceptions à ces deux principes, qui consacre à la fois la spécialité et la généralité dans certains cas, la publicité et le privilége occulte. M. Odier critique avec force les inconvéniens de cette double tendance et fait ressortir les tristes effets qu'elle produit sur le crédit foncier. Le prêt hypothécaire n'est nulle part aussi discrédité qu'en France où l'on a reconnu que son taux moyen s'élève aujourd'hui à l'intérêt usuraire de 7 p. °/₀. Cause évidente de ruine pour des propriétaires qui le plus souvent ne retirent pas plus de 3 p. °/₀ de leur immeuble; obstacle puissant à l'amélioration de la culture et à la prospérité agricole. L'auteur passe ensuite en revue diverses législations qui ont suivi le système français en l'améliorant. Ce sont : les états du Pape, le royaume des Deux-Siciles, le grand duché de Baden, le canton de Vaud, les Etats Sardes et la Toscane. Puis il expose rapidement celles qui ont admis un système mixte d'hypothèques, sans rapport avec le Droit français, savoir quelques états de l'Allemagne, l'Angleterre, et plusieurs états de l'Amérique du Nord. Enfin il termine par le droit hypothécaire de Genève qui a modifié la loi française en y introduisant une plus grande certitude légale de la qualité de propriétaire, mais qui devait être complétée par le projet de loi sur la publicité des droits réels, rédigé en 1827, par M. le professeur Bellot, et dont diverses circonstances ont ajourné jusqu'ici la discussion dans le sein du conseil représentatif. Ce projet, qui établit de la manière la plus complète la publicité du droit de propriété et la publicité de toutes les charges qui grèvent la propriété, a été généralement reconnu comme une œuvre du plus haut mérite, et a forte-

ment influencé la plupart des travaux de ce genre exécutés depuis l'époque de sa publication. M. Odier espère que Genève ne voudra pas rester plus long-temps en arrière de ceux qui ont profité de ses travaux préparatoires pour la devancer sur la route des améliorations. Il souhaite vivement que la discussion de ce beau projet ne tarde pas à être reprise et que la république soit dotée ainsi d'une excellente loi qui fera honneur à sa législation déjà remarquable sous plusieurs rapports. Nous nous joignons avec plaisir à ces vœux et nous ne doutons pas que le savant travail du professeur Odier ne contribue puissamment à produire cet heureux résultat en ramenant l'attention publique sur un sujet si important.

DE LA COLONISATION du nord de l'Afrique; nécessité d'une association nationale pour l'exploitation agricole et industrielle de l'Algérie; par *A. Guilbert*. — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Cette publication arrive dans un moment bien inopportun, car aujourd'hui la possession même d'Alger est remise en question, et une guerre terrible vient de se rallumer subitement sur tous les points occupés par les Français. Ce n'est pas de coloniser qu'il s'agit maintenant; c'est avant tout de défendre sa vie, d'échapper au pillage et au massacre, et quelque supériorité que puisse avoir l'armée française sur les tribus arabes, ce ne sera pas sans de cruels sacrifices d'hommes et d'argent, que le triomphe pourra être de nouveau acheté.

Le livre de M. Guilbert offre cependant un grand intérêt, si ce n'est comme application immédiate ou prochaine, du moins comme recueil de documens statistiques nombreux et propres à faire bien connaître toutes les ressources de l'Algérie, les productions du sol, la nature du climat et les moyens d'exploitations. Si la France réussit à établir d'une manière stable sa domination sur la côte d'Afrique, on y puisera des renseignemens précieux, des conseils salutaires sur les mesures qui peuvent rendre cette conquête profitable, et assurer sa prospérité. Mais ce n'est pas en présence de la lutte sanglante qui doit décider de son sort, qu'on peut se livrer à des considérations de ce genre. L'esprit n'est pas assez libre, une préoccupation pénible le tient en suspens, et d'ailleurs l'examen d'une semblable question l'entraînerait à des récriminations terribles qui doivent être réservées pour le moment où le sort des armes aura décidé celui de la colonie. Alors il faudra dire avec franchise toutes les fautes de l'administration, et l'on pourra dévoiler la cause de tant de sang répandu. Il en res-

sortira, on doit l'espérer, une leçon qui ne sera pas perdue pour l'avenir.

DU MONOPOLE des professions lucratives en France, ou du privilège et de la vénalité des offices, et de leur suppression moyennant une indemnité; par *Morel Fatio*.— Paris, 1839. In-8.

M. Morel Fatio aborde la question du monopole et du privilége, d'une manière tout-à-fait franche, loyale. Il les regarde comme de vieux abus qu'il faut détruire, parce qu'ils ne sont bons qu'à produire, dans la société, injustice et corruption. La vénalité de quelques charges, comme celles d'avoué, de notaires, d'agents de change, est devenue vraiment monstrueuse. C'est par centaines de mille francs que s'estime leur valeur, et rien que pour payer l'intérêt annuel d'un pareil capital, le titulaire est obligé de prélever sur ses clients une somme de 30 à 40 mille francs. M. Morel Fatio demande donc l'abolition du monopole des divers offices privilégiés. Il voudrait que, moyennant certaines conditions de capacité et de cautionnement, il fût permis à chacun d'exercer la profession de notaire, d'avoué, d'avocat près la Cour royale, d'huissier, etc. etc. Passant en revue les diverses objections qu'on peut opposer à une semblable mesure, il cherche à prouver qu'elles ne sont pas fondées, et que les inconvéniens de la liberté, bien moins graves que ceux du monopole, disparaîtraient facilement devant une organisation sagement combinée. Quoique, dans un écrit de si peu d'étendue, l'auteur n'ait pu embrasser la question dans tous ses détails, on peut dire cependant qu'il n'a omis aucun point important, et l'on y trouve des considérations du plus grand intérêt. De tous les journaux qui se sont occupés récemment de la transmission des offices, pas un seul, je crois, n'a osé l'envisager sous ce point de vue, et indiquer, d'une manière si hardie, le vrai moyen de tarir le mal dans sa source.

L'époque n'est peut-être pas encore mûre pour l'application de ces idées avancées, mais elles ont l'avenir pour elles, et l'on peut prévoir qu'un jour viendra où elles seront admises dans la pratique. En attendant, c'est avec plaisir qu'on les voit propagées par un homme qui n'est ni un écrivain de parti, ni un intrigant ambitieux, mais auquel une longue carrière commerciale a donné l'expérience des affaires et procuré maintes occasions d'étudier les abus du régime actuel.

Maintenant, que la commission des offices soit paralysée ou

dissoute avant même d'avoir rien proposé, la discussion que sa seule nomination a fait naître ne s'en continuera pas moins, et tôt ou tard elle portera ses fruits. Le cri d'alarme jeté par tous les privilégiés n'offre qu'une preuve de plus de la nécessité d'une telle réforme. Cette voie d'améliorations pratiques est désormais la seule par laquelle la France puisse arriver à une liberté paisible et durable.

DE LA DÉCADENCE DE L'ANGLETERRE et des intérêts fédératifs de la France; par *B. Sarrans jeune.* — Paris, 1840. In-8, 5 fr.

Cette brochure a pour objet de détourner la France de l'alliance anglaise, ou du moins de démontrer que cette alliance n'est pas assez précieuse pour mériter d'être achetée par de grands sacrifices. L'auteur s'attache à prouver que l'Angleterre marche rapidement vers une décadence dont il prétend trouver la cause principale dans l'égoïsme de sa politique extérieure, toujours basée sur des vues d'intérêt personnel. Il la voit d'ailleurs en proie à une crise dont il pense qu'elle ne pourra sortir que par une révolution sociale. Dans ce sombre tableau l'on reconnaît l'influence de l'esprit de rivalité nationale, qui, après avoir paru s'éteindre en 1830, semble se réveiller avec une nouvelle ardeur. Il en résulte une prévention bien marquée contre tout ce que les Anglais ont pu faire de bon et de beau; c'est une jalousie étroite qui ne saurait avoir d'autre effet que d'inspirer une juste défiance au lecteur. M. Sarrans appartient, je crois, au parti républicain français, et il en partage les préjugés inconcevables soit contre la science économique, soit contre les véritables principes de la liberté. Ses idées sont si peu larges qu'il ne craint pas de songer à un nouveau blocus continental, et qu'il admet comme une nécessité de rendre à la France ce qu'on appelle ses frontières naturelles. C'est toujours la grande nation qui rêve la gloire de sa grande armée, et qui s'imagine que tous les peuples voisins brûlent d'abandonner leur propre nationalité pour se fondre dans la sienne, et ne soupirent qu'après le moment où il leur sera permis de renoncer à leur gouvernement, à leurs institutions, à leurs mœurs, pour recevoir à la place un préfet français escorté de tous les avantages si précieux de la fiscalité et de la centralisation françaises. Cette bizarre prétention produit aujourd'hui à l'étranger l'effet le plus ridicule, et si le parti républicain comprenait ses véritables intérêts, il se garderait bien de la mettre en avant. Le premier principe de la liberté doit être de respecter l'indépen-

dance de tous les peuples, et son appui le plus sûr se trouve justement dans le développement des diverses nationalités qui lui offrent la meilleure garantie de succès et de durée. M. Sarrans devrait le comprendre d'autant mieux, qu'il fait ressortir avec beaucoup de force de quel intérêt serait pour la France l'amitié des Etats du continent qui suivent la même route qu'elle, de tous ceux surtout qui depuis 1830 ont imité son exemple, en faisant de nouveaux progrès dans les voies constitutionnelles.

L'alliance de la Russie ne lui paraît pas plus désirable que celle de l'Angleterre, parce qu'elle ne peut être obtenue qu'aux dépens des vrais intérêts du pays, et il regarde comme beaucoup plus importante celle de l'Espagne, de la Suisse et de divers Etats de l'Allemagne. Il voudrait créer ainsi une espèce de fédération contre les efforts de l'absolutisme, et il croit que, bien établie sur des bases larges et libérales, elle ne serait pas moins avantageuse sous le rapport industriel et commercial que sous le rapport politique. Ce projet ne paraîtra certainement point mal conçu, mais pour le rendre exécutable il paraîtra bien évident aussi que la première condition nécessaire est de renoncer à toute pensée de conquête, d'agrandissement, de laisser à chacun sa patrie, et de ne pas songer à faire des sujets si l'on veut avoir des alliés.

SCIENCES ET ARTS.

NOTIONS SYNTHÉTIQUES, historiques et physiologiques de philosophie naturelle; par *Geoffroy Saint-Hilaire*. — Paris, chez Denain. In-8, 6 fr.

La science, après avoir long-temps dirigé ses recherches sur l'ensemble de la création, se tourne aujourd'hui vers le monde des détails, avec l'espoir d'y découvrir le secret de la nature qu'elle a vainement cherché jusqu'ici à surprendre dans l'examen des lois d'harmonie qui président à la conservation de l'Univers. Un champ nouveau s'ouvre à ses investigations, non moins vaste sans doute que l'autre, mais plus rapproché de l'homme et se prêtant mieux à la faiblesse des moyens dont il peut disposer. Les perfectionnemens apportés au microscope, les études profondes dont les phénomènes de l'électricité sont l'objet depuis quelques années ont déjà produit bien des découvertes importantes, et c'est avec

un légitime orgueil que l'homme de génie se plaît à prévoir dans l'avenir une époque où la science, à l'aide de tous les faits dont l'observation s'enrichit chaque jour, atteindra peut-être enfin le but de ses nobles efforts.

C'est dans ses entretiens avec Napoléon, pendant la campagne d'Egypte, que M. Geoffroy dit avoir puisé la première idée de ces vues si fécondes pour l'avenir de la science. Il paraît tenir beaucoup à rappeler cette origine et insiste fortement sur les circonstances qui l'accompagnèrent, sur les regrets exprimés par le grand général de ce que sa destinée l'avait entraîné dans une route si différente de ses premiers goûts, de ses premières études. Cette circonstance ne nous semble pas cependant fort importante en elle-même, et, dans ce qui touche aux sciences naturelles surtout, le nom de M. Geoffroy Saint-Hilaire est à nos yeux une autorité beaucoup plus grande que celui de Napoléon. C'est un préjugé bien français du reste de croire que le génie est également propre à tout, et qu'on peut impunément le sortir de la spécialité qui est la véritable sphère de son développement. Cette erreur a plus d'une fois produit des déplacemens de capacités, assez peu avantageux. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce que la gloire du conquérant a de commun avec la mission pacifique et conservatrice de la science. Celle-ci n'a pas à regretter que Napoléon ait suivi une autre route, quoique sans doute l'humanité y eût gagné de ne pas se voir décimée par ce grand faucheur d'hommes.

Les savans travaux de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur les anomalies de l'organisation, ses recherches ingénieuses sur les monstruosités l'ont conduit à reconnaître dans la nature une tendance très-marquée à unir ensemble les parties semblables. Ainsi toutes les fois que deux fétus sont rapprochés dans le sein de la mère par un accident quelconque, ils se joindront l'un à l'autre par les parties semblables de manière à conserver toujours cette symétrie, qui a été remarquée également par un illustre botaniste dans le système végétal. De ce fait constant qui prouve que, même dans ce qu'on appelle ses écarts, la nature ne procède jamais que d'après des règles fixes, M. Geoffroy déduit un principe général qu'il croit propre à expliquer tous les phénomènes naturels, et qu'il appelle l'*attraction de soi pour soi*. Ce nom bizarre a le tort d'être lui-même une énigme, de ne point offrir une idée claire, facile à saisir. C'est un grand défaut certainement, car lorsqu'on se présente avec un nouveau système, il importe de ne pas rebuter dès l'abord, par l'étrangeté des formes, ceux qui veulent l'étudier. Nous sommes étonnés de cette tendance chez M. Geoffroy auquel la pratique de l'enseignement a dû prou-

ver combien est indispensable la clarté de l'expression. Il est vrai que l'esprit hardi qui s'élève aux plus hautes conceptions scientifiques n'est pas toujours le maître de plier son langage aux exigences de ceux qui l'écoutent. Quoi qu'il en soit, voici comment nous avons compris la pensée de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Il reconnaît deux élémens à l'action desquels il attribue toutes les merveilles de l'organisation et les métamorphoses continuelles que subit la matière. Ce sont : le calorique qui tend sans cesse à dissoudre les corps, à diviser leurs parties, et à les ramener à l'état moléculaire; puis l'électricité qui travaille à réunir de nouveau ces molécules pour reformer des corps. De ces deux faits, le premier est incontestable et joue certainement un rôle de la plus haute importance dans la nature, mais le second n'est pas aussi certain; on peut objecter que l'électricité ne produit pas toujours l'attraction, qu'elle détermine même quelquefois un résultat tout contraire. Mais M. Geoffroy prétend que l'attraction a nécessairement lieu entre les molécules similaires, et c'est pour exprimer cette tendance à l'agrégation des parties identiques qu'il emploie la formule de *soi pour soi*. Il y a quelque chose de grand, on ne peut le nier, dans ce système qui explique tous les procédés de la nature par la simple influence de deux forces uniques. On se laisse volontiers séduire par la hardiesse d'une telle conception. Sans doute elle demande à être développée par la discussion, et il est à désirer qu'on écarte les ténèbres dont elle se montre encore environnée. Mais, en attendant, on comprend la joie de l'homme de génie, qui pense avoir donné au monde une vérité nouvelle dont le résultat immanquable serait de faire marcher la science à pas de géant sur la route des découvertes, et l'on sent aussi combien sont amers pour lui la résistance, le dédain, les obstacles sans nombre qu'il rencontre dans ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas le comprendre, semblent craindre son succès et refusent obstinément d'examiner au moins la question avec toute l'attention qu'elle mérite. Il est malheureusement trop vrai que la plupart des savans arrivés à un certain degré de renommée, redoutent toute idée nouvelle qui les forcerait de rentrer dans la lice du combat à un âge où l'on aime jouir en repos de sa gloire, et où l'on déteste tout ce qui pourrait l'ébranler. Cependant, les vues de M. Geoffroy Saint-Hilaire, comme toutes celles émises par des hommes d'une haute portée, ne sauraient passer inaperçues. Vraies ou non, elles sont sans doute destinées à trouver de l'écho parmi les penseurs, à réveiller des sympathies. Déjà il a pu citer avec une bien juste satisfaction une thèse

remarquable dont elles ont été l'objet. Pour nous, trop peu versé dans de si profondes études pour apprécier dignement leur valeur, nous espérons qu'elles seront le sujet d'investigations toujours plus sérieuses, et nous nous estimerions heureux si cet article, tout incomplet qu'il soit, pouvait attirer l'attention sur cette importante matière.

FRAGMENS BIOGRAPHIQUES, précédés d'études sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Buffon; par *Geoffroy Saint-Hilaire.* — Paris, chez Pillot. In-8, 5 fr.

Ce volume renferme des notices sur Buffon, Daubenton, Thouin, Lacépède, Pinel, Lamarck, Cuvier, Sérullas, Meyraux, Latreille. La plus importante est celle sur Buffon, dont M. Geoffroy Saint-Hilaire se plaît à exalter le génie et à faire briller la gloire d'un éclat nouveau, plus grand, plus véritable que celui qu'elle semblait jeter jusqu'à présent dans le monde scientifique. Ce n'est plus seulement comme grand écrivain qu'il le signale à l'admiration de la postérité, la magie de son magnifique style lui paraît peu de chose à côté de la puissance de ses vues synthétiques. Buffon est à ses yeux le plus grand philosophe naturaliste qui ait jamais existé; ses travaux ont ouvert la voie nouvelle dans laquelle Goethe et Geoffroy Saint-Hilaire se sont distingués l'un et l'autre en suivant les traces de leur illustre devancier. Les théories de Buffon, selon lui, d'abord mal comprises et dédaignées par l'ignorance, sont destinées à prendre chaque jour une importance nouvelle à mesure que les esprits quitteront l'ornière de l'analyse et de la classification pour se lancer dans le vaste champ de la synthèse. Il le regarde comme le premier qui ait su embrasser, par la puissance de son génie, l'ensemble de la nature dans ses innombrables détails, et qui ait jeté le germe du système qui, d'après M. Geoffroy Saint-Hilaire, doit conduire l'homme à la découverte de la vérité et lui permettre de sonder les mystères les plus profonds, les phénomènes les plus curieux qui se présentent autour de lui dans ce monde. Animé d'un sentiment de vénération sincère pour Buffon, il retrace avec chaleur les incidens les plus saillants de sa vie, les traits les plus remarquables de son caractère. Il peint avec complaisance les luttes que suscitèrent au grand homme l'intrigue et la bassesse, et qui lui rappellent les attaques auxquelles lui-même fut en butte. Enfin, il termine par un parallèle entre Buffon et Goethe et par un brillant hommage rendu à la gloire du naturaliste français, pour lequel,

dit-il, il n'y a que justice dans cette épigraphe, expression d'un sentiment aujourd'hui universel : *Majestati naturæ par ingenium.*

Les autres notices, quoique beaucoup moins étendues, offrent en général une appréciation fort juste et très-intéressante de tous les principaux savants dont les travaux ont contribué, soit à la prospérité du Museum d'histoire naturelle, soit aux progrès de la science, pendant ces quarante dernières années. A la suite de ces diverses notices, se trouve un précis historique de la carrière laborieuse et honorable de M. Geoffroy Saint-Hilaire lui-même, rédigé par M. Jules Reynaud, pour l'*Encyclopédie nouvelle.* On y trouve d'intéressantes recherches sur ses nombreux travaux, et un exposé lucide de ses idées sur la transmutation successive des êtres, ainsi que de la fameuse discussion qui s'éleva entre lui et Cuvier à se sujet. M. Reynaud ne cache pas ses sympathies pour les théories nouvelles, quoiqu'il regrette aussi de les voir entourées de formes obscures peu propres à favoriser leur développement. « Les travaux de M. Geoffroy, » dit-il, « longtemps soustraits à l'attention du public, soit à cause de leur » forme peu favorable à la propagation des idées, soit » à cause de la prépondérance de M. Cuvier, commencent » à prendre dans le monde la place qui leur est due. M. Cuvier est une gloire qui s'en va, M. Geoffroy, une gloire » qui vient ; l'une perdra avec le temps ce qu'elle a eu de » trop, et l'autre gagnera ce qui lui a manqué. Ainsi, » l'avenir rétablira l'équilibre en ôtant à l'un, pour ajouter à » l'autre. On peut même dire que le jugement de la postérité » commence déjà. »

Goethe exprimait à peu près la même pensée, lorsque sur la fin de sa vie il écrivait : « On doit conclure que M. Geoffroy » est véritablement parvenu à toute la hauteur de pensée, » où nous présumons que pouvaient s'élever les points controversés. »

Un morceau intitulé : *De l'Esprit de Dieu, d'éclatante manifestation dans les phénomènes de l'Univers,* qui termine ce volume, renferme les vues de M. Geoffroy sur le Créateur des mondes, et sa réponse aux accusations de matérialisme ou d'incrédulité dirigées contre lui.

COURS COMPLET D'ARITHMÉTIQUE; par *L.-A. Boillot*, ouvrage approuvé par l'Institut de France; 2e édition. — Paris, chez l'auteur, 66, rue de la Harpe, et chez Mansut fils, libraire, 17, rue des Mathurins-St.-Jacques. 1838. 1 vol. in-8, 5 fr.

Ce cours d'arithmétique se fait remarquer par les développemens étendus et pleins de clarté dont l'auteur accompagne chacune de ses définitions, ainsi que par le choix judicieux des méthodes qu'il emploie pour ses démonstrations. Prenant l'analyse pour guide de son enseignement, il conduit l'élève de découverte en découverte, le fait passer du connu à l'inconnu et avancer sans cesse dans la voie du simple au composé. Il évite ainsi l'écueil contre lequel échouent souvent les maîtres, lorsqu'ils veulent hâter l'étude de l'arithmétique et font trop vite arriver leurs élèves aux problèmes les plus difficiles de la science, laissant derrière eux une foule d'explications mal comprises et par conséquent aussitôt oubliées. Ce n'est qu'après avoir fortement insisté sur les notions préliminaires, qu'il passe à l'exposition des quatre règles, et il donne dans les plus grands détails tous les procédés relatifs à leurs diverses opérations. La théorie et l'emploi des fractions sont ensuite l'objet de plusieurs chapitres, où rien n'est omis de ce qui peut en faciliter l'intelligence et familiariser l'élève avec leur usage. Puis viennent les décimales et les extractions de racines carrées et cubiques, traitées avec le même soin et accompagnées d'un aperçu fort utile sur les mesures anciennes et nouvelles, ainsi que sur leur réduction réciproque. L'auteur, après avoir de cette manière présenté l'ensemble des principes sur lesquels repose l'arithmétique, passe aux applications d'un ordre supérieur. Il développe la théorie des rapports et des proportions avec toutes les règles de différentes espèces qui en dépendent. Enfin il termine par les logarithmes et par quelques procédés destinés à simplifier les opérations arithmétiques.

La première édition de cet ouvrage avait été l'objet d'un rapport à l'académie des sciences, très-favorable, sauf de légères critiques, dont M. Boillot a profité pour améliorer son travail. D'après les termes de ce rapport, il peut être considéré comme l'un des meilleurs et des plus complets qui existent sur cette matière.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Février 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

NOUVELLES et Mélanges.—Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1 vol. in-8, fig.

Voici une de ces publications rares, aujourd'hui surtout, et vraiment précieuses. Fraîcheur d'imagination, simplicité de style, originalité, sentiment, rien n'y manque, et tout cela se trouve adroitement combiné de manière à doubler le charme par le prestige d'une variété continuelle. Pour des lecteurs français, fatigués de ces routes royales de la littérature sur lesquelles on les traîne toujours en diligence ou en chaises de poste, au milieu d'un pays plat et monotone dont tous les points de vue se ressemblent, et où l'imagination est obligée de mettre en jeu les ressorts les plus violens pour faire surgir quelque incident capable d'exciter l'intérêt ou du moins la curiosité, pour les lecteurs saturés de nos feuilletons et de nos romans du jour, ce livre s'offrira comme une riante et agreste vallée des Hautes-Alpes, dans laquelle les transporterait subitement la baguette magique d'un enchanteur. Tous ne comprendront pas d'abord cette nature énergique et accidentée, si belle et si féconde dans sa mâle simplicité. Il en sera peut-être de ceci comme du tableau de Calame au dernier salon, qui dans les premiers jours de l'exposition semblait plutôt repousser les regards du public parisien. Comment, en effet, ce bon public aurait-il pu reconnaître au premier coup-d'œil dans cette solitude sauvage, dans ces sombres rochers, dans ces teintes austères, les Alpes de l'Opéra ou celles non moins agréablement travesties par les impressions de voyage de M. Alexandre Dumas, par les gentillesses topographiques de M. Jules Janin, par les inspirations féroces de M. Victor Hugo,

3

et les plus ou moins fabuleuses narrations de tant d'autres amateurs de la même école? Evidemment le sévère pinceau de Calame n'avait pas la moindre ressemblance avec toutes ces plumes sautillantes et pittoresques, arrachées pour la plupart à la queue d'un geai, d'un perroquet ou d'un paon. Le premier hommage que reçut le tableau du peintre suisse fut celui d'un savant géologue qui ne put s'empêcher de s'écrier: Quel granit! et en même temps sa main semblait chercher son marteau pour en casser un échantillon. Alors le public voulut voir le granit; puis vinrent les connaisseurs qui s'écrièrent: Quel ciel! quels sapins, quelle eau, quelle vérité, quelle nature admirable! et la foule fit écho en se pressant devant ce chef-d'œuvre qui n'avait d'abord semblé qu'une grande toile grise que nul ne pouvait comprendre.

Les Nouvelles et Mélanges de M. Tœpfer, car pourquoi ne dévoilerait-on pas l'anonyme sous lequel se cache un nom destiné, malgré les justes réserves de la critique, à prendre un rang distingué dans la littérature de notre époque? les Nouvelles et Mélanges trouveront aussi leurs appréciateurs. Et comme leur auteur peint non-seulement des paysages, mais encore des hommes qui, sauf les modifications du caractère national, sont partout à-peu-près les mêmes, leur succès sera plus facile et plus prompt. La connaissance du cœur humain et l'analyse vraie du sentiment sont deux qualités bien rares, mais généralement reconnues et goûtées lorsqu'elles se rencontrent. Sous ce rapport l'intelligence publique montre une sagacité merveilleuse, et si trop souvent elle se laisse volontiers éblouir par le faux brillant, par l'affectation prétentieuse, dès qu'un diamant vrai, dès qu'une perle fine s'offre à elle au milieu de sa pâture ordinaire, elle n'imite point le coq de la fable, et sait fort bien discerner sa valeur réelle. Mais qu'on ne se méprenne pas ici sur le sens que je veux attacher à cette comparaison, et qu'on ne s'imagine pas qu'empruntant les formules de la louange banale, je prétende exalter comme un chef-d'œuvre parfait les esquisses légères d'un écrivain ingénieux et spirituel. Une appréciation littéraire est toujours plus ou moins relative, et dans une époque telle que la nôtre, où le mauvais goût semble régner en maître absolu sur la plupart des écrivains, on est si heureux de rencontrer un esprit indépendant qui, sans s'inquiéter de la lutte des partis, suit tranquillement le sentier qu'il s'est tracé lui-même, qu'on se laisse volontiers entraîner à faire son éloge. D'ailleurs ici l'éloge est bien motivé, et à ceux qui m'en demanderont raison je dirai: Ouvrez ce volume, laissez-vous conduire par l'auteur dans ses courses alpestres, suivez-le sur le Col d'Anterne, au milieu de cet orage terrible, rehaussé d'une manière si piquante par le

contraste de ce gentleman anglais, dont les susceptibilités aristocratiques, choquées des manières rudes et simples de son guide, disparaissent devant l'énergique sang-froid que le danger développe chez celui-ci, et font place aux sentimens généreux de la reconnaissance et de l'admiration lorsqu'il reconnaît lui devoir la vie de sa fille. Il n'y a point ici de ces effets dramatiques empruntés à la boutique parisienne; tout est vrai, bien senti, exprimé naïvement, sans recherche ni affectation. Accompagnez cet aimable voyageur au lac de Gers, dans la vallée de Trient, au couvent du Grand-St.-Bernard; il vous en apprendra plus sur l'aspect de cette belle nature, sur les mœurs et les habitudes de ses montagnards, sur l'état réel du pays, que ne le pourraient faire toutes les impressions de nos touristes. C'est la nature prise sur le fait avec le talent d'un habile paysagiste et la sagacité d'un véritable observateur. Rien de plus joli que les descriptions animées par lesquelles il fait poser devant vous, comme dans un tableau de genre, les hommes et les choses. Rien de plus piquant que les malignes critiques semées le long de la route et qui frappent si juste sur les touristes et les impressions de voyage. Rien de plus touchant que cet épisode si triste d'*Elisa et Widmer*, jeté là comme une pensée philosophique destinée à nous rappeler l'instabilité du bonheur ici bas, qui nous échappe au moment même où nous nous croyons le plus sûrs de le tenir. On pourra bien relever en passant quelques négligences de style, quelques détails trop minutieux, quelques mots peu académiques, quelques phrases tourmentées; mais la critique, désarmée tour à tour par le rire ou les pleurs, ne se sentira pas le courage d'être puriste.

L'un des meilleurs morceaux de ce recueil est celui intitulé: *la Peur*. J'en extrais le passage suivant, qui m'a paru propre à faire connaître, mieux encore que tout ce que je pourrais dire, le caractère particulier de l'écrivain et le tour original de son esprit. Il peint les angoisses d'un jeune homme poltron, obligé de passer une nuit bien noire, couché sous une haie, dans un lieu désert, dont l'aspect sauvage est rendu plus terrible encore par le voisinage d'un fleuve rapide :

« A la vérité mes yeux étaient clos, mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient, avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédiens pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille; mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

» J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres. « Après » tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abomina- » ble; elles sont innocentes les couleuvres, et surtout..... » (oh que cette idée me vint à propos) si ce n'est qu'un lé- » zard. » Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

» Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvais au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même: les hommes bêchant au soleil, les femmes cueillant des légumes, les enfans arrachant les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement, j'évitais de songer aux arrosemens, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment gesticulait pas bien loin de moi.

» Et puis, j'étais sous la voûte du ciel, qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté: s'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

» S'il vient! attendiez-vous quelqu'un? —Sans aucun doute. — Et qui? — Celui qu'on attend quand on a peur.

» Et vous, n'eûtes-vous jamais peur? le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main.... Prenez la lumière, regardez bien; rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus; il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle. »

La seconde partie du volume, composée des *Mélanges,* renferme cinq articles satiriques sur les travers de notre époque, dans lesquels on reconnaît aisément la même plume excentrique qui a tracé les charmantes caricatures de M. Jabot,

M. Vieuxbois et M. Crépin. En voici les titres, qui indiquent suffisamment les sujets de chacun d'eux :

Un Dîner d'artistes. — Des Adolescens de notre époque envisagés comme gros d'avenir. — De Joseph Homo et de quelques fabricans de drames. — Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois et avec les maîtres d'écoles. — Du moine Planude et de la mauvaise presse considérée comme excellente.

AVENTURES de John Davys; par *Al. Dumas*. — Paris, 2 vol in-8, 15 fr.

Ce nouveau roman de M. Alexandre Dumas est très-supérieur aux productions du même genre que cet écrivain a publiées depuis quelque temps. Ici, du moins, sa brillante imagination s'est exercée sur un sujet digne d'exciter l'intérêt; il a renoncé aux niaiseries et aux fanfaronades, et s'est donné la peine de composer un récit vraisemblable, d'emprunter ses incidens à la vie réelle et sérieuse. John Davys est un marin anglais; je lui trouve même un air de parenté très-frappant avec le héros du capitaine Marryat, mais je n'en ferai pas un motif de reproche; il est permis d'imiter lorsque l'imitation n'est pas trop servile et produit une œuvre qui, sans être tout-à-fait originale, offre du moins une physionomie particulière et se fait lire avec plaisir. Or, c'est justement le caractère du roman de M. Dumas; la donnée principale est évidemment empruntée à l'auteur anglais dont les écrits jouissent d'une vogue bien méritée; mais les détails sont neufs, pleins de verve et de mouvement. John Davys, fils d'un capitaine de vaisseau mis à la retraite par un boulet qui lui a emporté une jambe, est destiné à la marine dès son enfance. Ses premiers jeux et ses premières études sont entièrement dirigés vers cet unique but. Lorsqu'il fut envoyé au collége, sauf quelques connaissances géographiques et une légère teinte de littérature, son savoir consistait dans la nomenclature de tous les agrès d'un navire et dans la pratique des diverses manœuvres qu'il pouvait également exécuter comme un habile matelot, et commander comme un lieutenant de marine.

Après quelques années consacrées à l'étude des langues anciennes, et qui le mettent en rapport avec plusieurs hommes distingués, il reçoit une commission et s'embarque. Alors commence pour lui une série d'aventures variées, dont le récit, écrit avec charme, quoique parfois un peu trop délayé, captive l'attention du lecteur et la soutient sans la fatiguer d'un bout à l'autre du livre. On n'y rencontre point de ces exagérations si communes dans les romans français du même

genre ; rien ne sort de la réalité possible, rien ne blesse les convenances que, dans son propre intérêt, la littérature devrait toujours ménager. Les caractères sont en général bien tracés ; on s'intéresse au héros plein d'ardeur juvénile, de courage et de loyauté, mais dont la nature n'a rien d'exceptionnel ni d'outré. L'épisode touchant d'un pauvre diable embarqué par mégarde et retenu de force, puis obligé de se faire matelot, et plus tard condamné à mort, parce que, dans un moment d'exaspération, il a voulu tirer vengeance de l'officier despote qui l'a ainsi séparé de sa femme et de ses enfans réduits à la misère, est raconté d'une manière fort intéressante. L'auteur a su produire beaucoup d'effet sans avoir recours à ces moyens violens, à ces scènes atroces dont M. Eugène Sue a donné le déplorable exemple si tristement imité par ses nombreux imitateurs. Si la suite des *Aventures de John Davys*, dont la publication ne se fera sans doute pas attendre, présente un mérite égal à celui de cette première partie, ce sera certainement la meilleure production que M. Al. Dumas ait mise au jour depuis long-temps, et l'un des plus jolis romans de notre littérature actuelle. Je crois cependant devoir répéter ici ce que j'ai déjà dit souvent, c'est que les libraires parisiens comprennent bien mal leur propre intérêt en faisant quatre volumes à moitié blancs de ce qui, en conscience, pourrait n'en former qu'un seul convenablement rempli

---

SUR NOS GRÈVES, roman maritime; par *Fulgence Girard*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr. = **SOIRÉE AUX AVENTURES**; par *Alph. Brot*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ROSE ET MARIE**, ou l'*Influence*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Nos Grèves, ce sont les rivages maritimes de la Basse-Normandie, et les principaux héros du roman sont la mer, les dunes, les falaises, les rochers, la raffale, la brume, plus deux pêcheurs homme et femme qui se peignent leur amour dans le style le plus romantique, le plus échevelé : « Ecoute » donc les lames sur le galet.... s'il faisait noir, on croirait en- » tendre des soupirs. — Mais quel bruit !... c'est une mauve » qui passe ; son cri est aigu, je l'aime pourtant ; c'est que, » vois-tu bien, ce n'est ni le cri de la mauve, ni le bruisse- » ment des flots, ni la mer, ni Chausey, ni la brise qui me » sourient et me plaisent ; c'est de les voir, de les entendre, » de les sentir auprès de toi.

» Et toujours elle répondait par le sourire qu'une extase de » l'âme stéréotypait sur ses lèvres. »

J'espère que voilà des pêcheurs dignes de la nouvelle école, et qui donneraient vraiment envie à nos coryphées littéraires d'aller se fixer dans la Basse-Normandie sur ces plages si poétiques où l'on étend le poisson pour le sécher.

La jeune fille au sourire stéréotypé (l'auteur oublie de nous dire si c'était par le procédé de Didot ou par celui d'Héran, chose importante à savoir cependant), la jeune fille, dis-je, s'appelait Berthe, et son amant, qui se plaisait tant au cri de la mauve qui passe, avait nom Pierre. Or, dans l'extase de son âme, la tendre Berthe oublie que le mariage doit, avant tout, être sanctionné par le maire et le curé du village; et maître Pierre ayant eu la fantaisie d'aller entendre et sentir le cri de la mauve, le bruissement des flots, la mer, la brise auprès d'une autre dont il fait sa femme, elle se voit trahie, abandonnée, et, ce qu'il y a de plus irréparable, déshonorée. Alors le désespoir succède au sentiment, et l'auteur, qui ne nous fait pas grâce d'une de ses souffrances, du plus petit détail de ses angoisses, monte son style à la hauteur du sujet : « Echelle de douleurs toujours croissantes où chaque minute » a ses déchiremens, chaque déchirement ses tortures, où » toute fibre se crispe frémissante; où tout membre se tord » comme une hart verte dans un brasier. »

Mais sa mère, « elle eut plus de courage, elle! le cœur » pétri, l'âme délirante, elle couvrit ces gémissemens ner» veux avec des chants. »

Vous comprenez qu'il s'agit ici d'un accouchement, et la mère tue l'enfant, et Berthe devient folle, et rencontrant un jour Pierre sur la falaise elle se jette sur lui et le précipite avec elle sur des récifs où vont bondir leurs deux cadavres.

A la suite de cet agréable épisode, et pendant qu'il était en train de faire de grandes phrases, l'auteur a voulu nous montrer toute sa science technique en fait de marine. Il a donc quitté le rivage pour nous raconter une histoire de vaisseaux, de matelots, dont je ne vous dirai rien, sinon qu'à chaque page j'y ai rencontré des mots plus ou moins barbares dont j'ignore le sens, et qui donnent au style une harmonie aussi douce que celle des rocs brisés que le flot heurte et roule sur la grève lorsque la marée se retire.

— Les *Aventures* de M. Brot, quoique nullement maritimes, appartiennent aussi à ce genre de littérature dans lequel l'intérêt ne repose que sur l'énergie, la violence ou l'étrangeté des moyens employés par l'auteur pour l'exciter. L'auteur a certainement plus de talent, écrit mieux que M. F. Girard, mais ses récits, manquant de naturel et de simplicité, fatiguent bientôt. Ce sont toujours des caractères exceptionnels, des passions exagérées, des incidens extraordinaires. Il fait

abus de son imagination pour captiver le lecteur, et l'on aimerait mieux qu'il cherchât à peindre d'une manière fidèle et plus vraie la vie telle qu'elle est avec ses mille détails, dont les nuances bien saisies font le charme des bons romans. La *Soirée aux aventures* est une série de nouvelles détachées tout-à-fait indépendantes les unes des autres, et dont quelques-unes méritent d'être distinguées.

— Mais bien des lecteurs sans doute préféreront *Rose et Marie* aux deux ouvrages précédens. C'est un roman dont la forme n'offre rien de très-remarquable, mais qui est écrit sans prétention, et dont l'action, empruntée à la vie la plus ordinaire, se développe tout naturellement, sans moyens forcés, sans avoir recours à l'arsenal mélodramatique. Rose est une jeune fille, belle mais flétrie avant l'âge, qui prend dans ses filets un fils de famille dans lequel son astucieuse ambition voit déjà un époux qui la réhabilitera aux yeux du monde et lui donnera une position aisée. Mais les parens du jeune homme veillent sur lui avec une tendre sollicitude. Son oncle surtout, médecin expérimenté, qui s'entend aussi bien à traiter les maladies de l'âme que celles du corps, essaie sur lui les remèdes que l'observation lui a fait reconnaître comme les plus efficaces dans un cas pareil. Un complet succès couronne ses efforts, et le neveu guéri de son premier amour vient faire ses études à Paris, où les attraits et l'amabilité d'une charmante cousine, jeune veuve très-disposée à former de nouveaux liens, le sauvent de tout autre péril, et lui font trouver le bonheur dans un mariage parfaitement assorti.

Cette intrigue, on le voit, n'est pas bien compliquée, mais les détails en sont vrais, et l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre. D'ailleurs, et ceci est un éloge qu'on peut rarement adresser aux productions du jour, la lecture de ce volume n'offre pas un seul passage qui ne soit empreint de la retenue et de la décence la plus stricte.

LA GOELETTE SOUS-MARINE et le grand boa d'Afrique; par *J.-S. Quesné*. — Paris, chez Mme Goulet. In-8, 1 fr. 50 c.

Ceci ressemble beaucoup à l'une de ces amplifications de collége, dans lesquelles le plan de l'œuvre occupe la principale place, et où l'élève arrive à la fin de son papier, n'ayant guère consacré qu'une page au sujet lui-même après avoir exposé fort longuement la manière dont il croit devoir le traiter. En effet, M. Quesné commence par énoncer ses idées sur le roman et la nouvelle, en peu de mots il est vrai, mais

comme une espèce de thèse qu'il se propose de développer, et dont il veut prouver la vérité par l'application. On s'attend à un travail sérieusement littéraire et remarquable, puisque l'auteur semble vouloir en faire en quelque sorte une pierre de touche, destinée à éprouver le goût du public ; puis on est tout surpris de ne trouver à la suite de cette prétentieuse préface, que deux maigres fragmens d'un récit dénué à la fois de vraisemblance, de bon sens et d'intérêt. Dans le premier, c'est un vaisseau qui navigue aussi bien sous l'eau que dessus, sans que l'auteur se donne la peine d'expliquer un tel prodige, et qui sert à l'accomplissement d'une vengeance dont les motifs ne sont pas plus clairs que le reste. Il est vrai qu'avec une goelette sous-marine, on est censé voyager souvent en eau trouble ; mais nous doutons qu'un pareil voyage trouve beaucoup d'amateurs. Dans le second, Zelmore, héroïne sensible, naufragée avec sa mère et son amant Alvarès sur les côtes d'Afrique, est accueillie par un généreux nègre, roi du Benin, qui traite les infortunés voyageurs avec une hospitalité magnanime, digne des temps antiques. Mais le grand boa d'Afrique qui ne se soucie brin de générosité, de maganimité, ni d'hospitalité, vient détruire l'harmonie de ce touchant tableau. Mais laissons parler l'auteur, et terminons cet article par une citation propre à faire apprécier ce qu'il appelle *un style dépouillé de métaphores et de comparaisons outrées, sans portraits, sans longueurs, et surtout sans amour, simple, en un mot, comme une pastorale.*

« Rentrés à la case, Zelmore la quitta derechef, et s'achemina lentement vers la croix du tombeau. Sa prière achevée, elle attacha douloureusement au Ciel, et les mains jointes, des yeux remplis de larmes. En se levant, elle prit un détour qui l'écartait de quelques centaines de pas de la voie ordinaire ; pensive dans sa démarche, elle croit entendre un léger bruit, elle tourne la tête et se voit seule ; mais elle sent subitement une force inconnue qui l'entraîne d'un côté, comme si la colonne d'air de ce côté lui manquait de contre-poids. Alors, ô terreur! ô fatalité épouvantable! le dirai-je?.... Un cri... Mon sang se glace... Zelmore... Dès que le plus grand boa-devin de la plus grande espèce l'aperçoit, elle n'est plus... Le bruit de ses os broyés arrive jusqu'au bord du fleuve et des grandes herbes sillonnées par le monstre, puis... silence de mort... O providence, tes secrets seront donc toujours impénétrables! Quelle récompense pour la vertu! »

NICOLAS NICKLEBY; par *Ch. Dickens*, trad. de l'anglais par *E. de la Bédollierre*. — Paris, 4 vol. in-8, 30 fr.

Si vous voulez vous délasser de toutes les lectures fatigantes de notre époque, si vous voulez échapper à l'ennui de tant de productions exagérées, pleines d'affectation et de mauvais goût, si vous désirez enfin vous procurer une de ces récréations littéraires, d'autant plus précieuses qu'elles deviennent de plus en plus rares, prenez *Nicolas Nickleby*, établissez-vous bien chaudement au coin de votre feu, et je vous promets une soirée des plus agréables. Vous ferez d'abord la connaissance d'un charmant jeune homme rempli de naturel, de bon sens et de toutes les qualités les plus précieuses pour la conduite de la vie. Son aimable caractère vous le fera prendre en amitié, si bien que l'auteur n'aurait pas eu besoin d'autre ressource pour soutenir votre intérêt d'un bout à l'autre du récit. Mais l'imagination féconde de M. Ch. Dickens n'a pas craint de se montrer prodigue d'attraits propres à fixer votre attention. La sœur de Nicolas est la plus gracieuse et la plus modeste héroïne de roman qu'on puisse désirer ; et le monde, au milieu duquel ces deux êtres si purs et si vrais se trouvent jetés par les vicissitudes de leur destinée, offre un spectacle aussi varié qu'amusant, copié d'après nature, avec un talent fort remarquable. Vous y retrouverez une foule de personnages de votre connaissance, des figures que vous avez cent fois rencontrées dans le monde, un peu chargées sans doute, mais à la manière anglaise, par le simple développement des seuls traits ridicules de leurs caractères. C'est à peu près le même genre de caricatures spirituelles et fines que vous avez pu voir dans les meilleures pages de ces piquants albums, qui sous les titres de *M. Jabot*, *M. Crépin* et *M. Vieuxbois*, se sont introduits récemment dans les salons de presque toute l'Europe avec le privilége de dérider les fronts les plus soucieux. Mais ne croyez pas cependant que le ridicule soit le seul but de l'auteur et que ces quatre volumes ne renferment qu'une longue plaisanterie qui, quelque bonne qu'elle pût être, finirait toujours par causer une lassitude infaillible. M. Ch. Dickens n'emploie la plaisanterie que comme un assaisonnement destiné à donner une saveur plus piquante à la critique des vices de la société. Il présente les misères humaines sous leur côté ridicule, afin de n'en pas trop assombrir le tableau, et sait ainsi tirer les effets les plus originaux de scènes empruntées presque toutes à la vie la plus ordinaire, la plus commune.

Le père de Nicolas était un digne propriétaire campagnard,

qui après s'être ruiné le plus honnêtement du monde en se lançant dans des spéculations auxquelles il n'entendait rien, était mort, laissant pour tout héritage à sa femme un fils et une fille, très-bien élevés sans doute, mais tous les deux encore sans vocation. Il avait cru pourvoir suffisamment à leur avenir en les adressant à Londres à son frère, M. Ralph Nickleby qu'il avait perdu de vue depuis long-temps, mais qu'il savait être dans une position aisée. En effet, M. Ralph, plus habile et plus heureux dans ses spéculations, possédait une fortune qui ne faisait que croître et embellir grâces à ses manœuvres adroites. C'était un de ces intrépides usuriers, qui remplissent sans cesse leur bourse aux dépens de toutes les dupes qu'ils rencontrent, et ne reculent devant aucune espèce d'acte ou de transaction dont ils espèrent pouvoir calculer les résultats en argent comptant. Vivant seul avec le pauvre Newman Noggs, l'une de ses victimes dont il a fait son commis après l'avoir plumée, et dont il exploite l'intelligence à son profit après avoir pillé jusqu'à son dernier shilling, il s'était depuis long-temps habitué à n'avoir dans toutes ses actions d'autre mobile que son intérêt personnel.

Vous pouvez penser alors de quel œil il voit ainsi toute une famille tomber à sa charge. Cette surprise est d'autant plus désagréable pour lui qu'elle arrive au moment où il se trouve occupé d'une affaire importante, d'une affaire d'or. Il s'agit de créer une société par actions au capital de cinq millions, pour la fabrication et la distribution des petits pains et des galettes dans la ville de Londres. Une assemblée préparatoire vient d'avoir lieu, de superbes discours ont été prononcés pour prouver combien cette entreprise sera favorable à la prospérité et à la gloire de la Grande-Bretagne; des membres du parlement ont promis leur appui, et M. Ralph Nickleby s'est présenté pour diriger la spéculation avec un désintéressement qui ne peut manquer de lui rapporter un bénéfice considérable. Dans une pareille disposition, la nouvelle de la mort de son frère et la lettre de recommandation que lui remet sa belle-sœur, lui paraissent tout-à-fait intempestives. Il se sent par contraste disposé, plus encore que de coutume, à la dureté de cœur, à l'avarice, et n'éprouve d'autre désir que de se débarrasser, le plus tôt possible, d'un fardeau si importun. Il expédie donc Nicolas pour remplir une place de sous-maître dans un pensionnat éloigné, et après avoir assigné, dans une vieille maison abandonnée qui lui appartient, un logement à la mère et à la fille, il place celle-ci comme apprentie chez une marchande de modes. Alors commence une double série de vicissitudes, dans lesquelles se trouvent jetés le frère et la sœur, exposés à tous les écueils de la vie,

presque sans guide, car leur mère est une femme qui manque essentiellement de tact et leur suscite plutôt de nouveaux embarras par sa conduite ridicule. Je ne puis ni ne veux les suivre dans tous les détails de ce récit empreint d'une piquante originalité, mais j'engage mes lecteurs à se procurer *Nicolas Nickleby*. Depuis long-temps aucun roman n'avait obtenu succès si brillant et si bien mérité. L'édition anglaise, qui paraissait par livraisons accompagnées d'illustrations grotesques, s'est vendue, dit-on, au nombre de plus de vingt mille exemplaires. C'est une galerie fort amusante, où tous les travers de notre société actuelle sont stygmatisés avec une critique pleine de verve et de saillies.

THE AUTHORS OF FRANCE : an historical, anecdotical, and literary outline of french literature from the origin of the french language to the present period; by *Ach. Albitès.* = London, Whittaker and C°. 18°.

Ce petit volume renferme ce que l'auteur appelle très-justement une revue à vol d'oiseau de la littérature française. Il n'a pas eu la pensée présomptueuse d'écrire l'histoire littéraire de la France dans une soixantaine de pages in-18, mais il a voulu seulement indiquer ses différentes époques par les noms des principaux écrivains qui les ont signalées. C'est une espèce de mémorandum destiné à rappeler les points les plus saillans de cette histoire et à faciliter ainsi son étude. Quelques anecdotes et des citations bien choisies jettent de l'intérêt sur ce court résumé, qui présente ainsi un aperçu des divers genres de supériorité qui ont illustré les écrivains les plus saillans de chaque siècle. M. Albitès entre d'abord dans quelques considérations préliminaires sur les origines de la langue française, sur l'influence des mœurs gauloises, et sur la formation successive des dialectes *d'oc*, *d'oil*, puis *roman*, qui précèdent le français proprement dit. Sa nomenclature littéraire commence par les troubadours, et s'étend jusqu'au dix-neuvième siècle. Il a fort bien su préciser en quelques mots le caractère de chacune des époques les plus remarquables, et pour les auteurs contemporains il s'est contenté de nommer ceux qui se distinguent aujourd'hui dans les diverses parties du domaine des lettres ou de la science. En général un goût pur et sévère préside à ses indications. Il est un seul point sur lequel je ne saurais être tout-à-fait d'accord avec lui, c'est l'admiration qu'il professe pour le génie de Châteaubriand, dans lequel il voit le chef de la littérature actuelle. On ne saurait

nier que son influence n'ait été considérable ; mais peut-on dire également qu'elle soit fort heureuse : c'est une autre question qui sera, je crois, toujours plus controversée ; il est vrai qu'une esquisse si rapide ne comportait pas la critique, et qu'en signalant le rôle important du célèbre auteur des *Martyrs*, M. Albitès n'a fait qu'énoncer un fait incontestable.

MÉMOIRES de la Société royale des antiquaires du Nord. 1836-1837. — Copenhague ; 8°, fig. = **ANNALER** for nordisk oldkyndighed ; 1836-1837. — Copenhague ; 8°, fig. = **ANNALER** for nordisk oldkyndighed, udgivne af det Kongelige nordiske oldskrift-selskab. 1838. — Kjöbenhavn ; 8°, fig. = **SOCIÉTÉ ROYALE** des antiquaires du Nord : rapport des séances annuelles de 1838 et de 1839. = Copenhague ; 8° fig.

Tous ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez Arthus Bertrand, et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Les travaux de la société royale des antiquaires du Nord méritent d'exciter au plus haut degré l'attention, non-seulement des savans, mais encore de tous les hommes qui s'intéressent aux recherches historiques. Ils tendent en effet à jeter une lumière nouvelle sur la partie la moins connue de l'histoire du monde ancien. Le nord de l'Europe, presque tout-à-fait ignoré des Grecs et des Romains, est resté jusqu'ici pour nous enveloppé d'épaisses ténèbres dans tout ce qui précède la période chrétienne. Il ne s'est guère révélé au monde que depuis l'époque où, refoulés par des migrations successives, une partie de ses habitans viennent fondre sur les contrées méridionales. Mais ce torrent dévastateur ne mit en évidence que les peuples les plus guerriers, et probablement les plus barbares, tandis que leur civilisation, anéantie par une révolution si soudaine, couvrit sans doute de ses ruines la patrie dont ils se voyaient ainsi chassés brutalement. Ils en portèrent bien ailleurs avec eux les élémens, dont on retrouve l'empreinte chez les peuples nouveaux qui naquirent du mélange de ces diverses races, mais le long travail d'assimilation et de réorganisation qui dut succéder à cette espèce de débacle générale, rompit entièrement la chaîne de la tradition. Aujourd'hui ce n'est que dans les ruines de cette époque reculée, dans les rares vestiges qu'elle a laissés, qu'on peut retrouver quelques données propres à nous faire connaître ses mœurs, ses usages et ses institutions. Les recherches dirigées vers ce but jetteront peut-être aussi quelque jour sur l'histoire des migrations, et dès lors on comprend de quelle importance elles doivent être, non-seulement pour le Nord dont elles res-

suscitent en quelque sorte l'antique gloire, mais encore pour le reste de l'Europe sur lequel l'invasion des peuples appelés barbares a exercé une si grande influence. Enfin il paraît que les anciens Scandinaves avaient quelques relations avec l'Amérique du Nord, ce qui ferait remonter la découverte du nouveau monde au 10e siècle, et pourrait fournir de curieux documens sur ces contrées et leurs habitans.

Tel est le champ fécond que la société royale des antiquaires du Nord se propose d'exploiter. Les mémoires qu'elle publie sont riches de faits intéressants, de découvertes précieuses dignes d'éveiller l'attention de tous les hommes instruits. Il est à regretter seulement que la connaissance de la langue danoise soit si peu répandue; c'est un obstacle qui empêchera ce beau recueil d'avoir tout le succès qu'il mérite. Nous aurions été nous même tout-à-fait incapable d'en apprécier la valeur, si nous n'avions trouvé aide et secours dans l'obligeance d'un aimable professeur qui a séjourné long-temps à Copenhague. En effet, sauf le premier de ces volumes qui renferme quelques mémoires en français, en allemand et en anglais, tout le reste est en danois.

Les dissertations dont se composent jusqu'à présent les annales de la société peuvent se ranger sous trois chefs principaux. 1° Mœurs, coutumes, usages et tout ce qui se rattache à la civilisation des anciens peuples Scandinaves; 2° expéditions maritimes et relations de ces peuples avec diverses contrées du monde; 3° littérature islandaise et recherches sur la langue qui paraît avoir joué dans le Nord à peu près le même rôle que remplit au Midi le grec avec lequel on lui trouve quelques rapports éloignés fort curieux.

La trouvaille la plus intéressante qui ait été faite est celle d'un corps de femme, à l'état de momie, découvert le 20 octobre 1835 dans un marais près des tourbières de Hoval dans le Jutland. Des débris de vètemens et divers objets de parure furent trouvés dans le même lieu, ainsi que des morceaux de bois diversement taillés, qui semblaient avoir été employés pour maintenir le corps enfoncé dans le terrain marécageux. Tous ces objets portaient les traces d'une haute antiquité, mais il était difficile d'expliquer la présence de ce corps en un pareil endroit autrement que par un meurtre, quoiqu'il ne parût cependant pas offrir de blessures dans aucune des parties bien conservées. Après un examen approfondi de toutes les circonstances de cette découverte, M. Pétersen, gardien des archives secrètes, fut conduit à penser que ce pouvait être les restes de la reine de Norwège Gunnhild, qui, suivant d'anciennes traditions historiques répandues en Danemarck, avait dû être noyée dans un marais par les ordres du

roi Harald Blaatand. Cette Gunnhild était la femme d'Eric, fils du roi Harald à la belle chevelure, que son caractère féroce avait fait surnommer Blodoex, et qui, du vivant même de son père, avait été désigné par lui comme vice-roi de Norwège. Après la mort du roi Harald, vers l'an 930, une lutte s'engagea entre Eric et ses frères, qui se termina par la mort de ceux-ci. Mais un autre frère, élevé en Angleterre, ayant appris ce résultat, accourut en Norwège, où il s'empara du trône, et il chassa Eric avec sa femme et ses enfans. Eric mourut dans l'exil, après bien des vicissitudes. Gunnhild revint en Norwège où le roi Harald Blaatand, qui régnait alors, feignit de l'accueillir avec empressement, puis donna l'ordre de la mettre à mort, pendant le trajet qu'elle devait faire pour se rendre vers lui.

Les divers objets retrouvés près du corps de Gunnhild ont pu être comparés avec d'autres trouvailles du même genre, faites en quelques endroits. L'on a réussi de cette manière à déterminer leur date et à classer ces restes d'une civilisation qui remonte à des époques fort reculées, quoiqu'ils témoignent de progrès assez remarquables déjà dans l'art de travailler les métaux. Ce sont des ornemens d'or, d'argent, de cuivre, d'ambre jaune, et des ustensiles de bronze dont les formes ne sont pas toujours dénuées de grâce et dont le travail est parfois assez compliqué. Une fibule, trouvée dans un tombeau tumulaire près de Himlingoie en Sélande, offre une inscription qui a donné lieu à d'intéressantes recherches sur les ruines anglo-saxonnes. L'obélisque de Ruthwell a fourni à M. Finn Magnusen la matière d'un mémoire assez étendu sur le même sujet. Enfin, une trouvaille qui nous a paru fort curieuse, est celle de 67 pièces du jeu d'échecs découvertes aux Hébrides par le comité d'antiquités. C'étaient 6 rois, 5 reines, 13 évêques, 14 chevaliers, 10 tours et 19 pions, tous fabriqués avec des dents de phoque. Les formes en sont plus ou moins grossières sans doute, mais assez bien indiquées pour qu'il ne soit pas possible de se méprendre sur leur usage, et l'on en peut conclure que le jeu d'échecs date dans le Nord d'une haute antiquité.

Sous la seconde division que nous avons indiquée, viennent se ranger plusieurs mémoires fort importans sur les expéditions des Danois vers l'Irlande, dans le pays des Vendes, dans quelques parties de l'Amérique; sur la connaissance qu'ils avaient de la péninsule ibérienne ; sur la situation de l'ancien Groënland, du Grenmur et autres lieux mentionnés dans les vieux manuscrits. Navigateurs aventureux, les habitans du Nord, entraînés par leur esprit belliqueux et l'amour du pillage, sans doute aussi par le désir de nouer des relations commer-

ciales, explorèrent d'abord toutes les côtes voisines ou peu distantes de la Norwège. Le pays des Vendes, aujourd'hui Poméranie, l'Irlande et l'Angleterre furent long-temps le théâtre habituel de leurs exploits. Ils trouvaient là des peuples moins civilisés qu'eux et cherchaient à y établir leur domination. Bientôt, plus téméraires encore, ils se dirigèrent vers les côtes de la France, et dans le IXe siècle s'avancèrent jusqu'en Espagne. L'an 843, sous le règne de Ramiro Ier, roi d'Asturie, une flotte poussée par l'orage vint aborder sur les côtes septentrionales d'Espagne, et les Danois qui la montaient ayant voulu essayer un débarquement, furent défaits par Ramiro en personne, qui, à la tête de son armée, les battit complètement, fit beaucoup de prisonniers et brûla soixante-dix de leurs vaisseaux. Depuis lors d'autres expéditions du même genre mirent ainsi en contact les deux extrémités de l'Europe, et quelques relations finirent par s'établir entre elles.

Du côté de l'Amérique, ils se fixèrent d'abord dans le Groënland, dont la découverte dut suivre de près celle de l'Islande occupée en 874 par Ingolf et promptement peuplée d'une colonie assez nombreuse de familles riches et puissantes. Ce fut au printemps de l'année 986 qu'Eric-le-Rouge, exilé d'Islande, s'en alla au Groënland et s'y établit avec quelques compagnons. De là ils ne pouvaient tarder à s'avancer vers le continent américain, et en effet déjà dans le Xe siècle plusieurs aventuriers y étaient parvenus. La première côte sur laquelle ils abordèrent étant couverte de forêts, ils lui donnèrent le nom de Markland; on suppose que ce devait être la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et le Bas-Canada. Continuant à se diriger vers le Midi, des contrées plus fertiles s'offrirent à eux, et, y ayant trouvé la vigne en abondance, ils les appelèrent *Vinland*. Il paraît que des relations d'échange s'établirent entre eux et les sauvages indigènes, et qu'elles durèrent pendant les siècles suivans. Quelques vestiges trouvés dans l'état de Massachussets et de Rhode-Island semblent indiquer le séjour et l'établissement des Scandinaves; mais cette question ne saurait se résoudre qu'après en avoir soumis tous les élémens à une discussion approfondie. La société des antiquaires du Nord ne néglige rien pour arriver à ce but; elle a établi des correspondances avec les sociétés américaines qui s'occupent du même objet, et travaille avec zèle à rassembler tous les documens propres à jeter quelque jour sur l'époque antécolombienne de l'Amérique.

Enfin, pour ce qui concerne la littérature ancienne des Scandinaves, les chroniques, les traditions, les sagas et les chants populaires sont recueillis avec soin, compulsés et analysés d'une manière fort remarquable dans la plupart des mé-

moires que nous annonçons ici. Ce sont des matériaux précieux, mis en œuvre avec intelligence, et dont la comparaison avec les antiquités retrouvées en divers lieux fournit des données du plus grand intérêt.

Le fragment de M. Pétersen sur l'importance de la littérature islandaise, traduit par M. X. Marmier, esquisse rapidement les principaux traits de cette littérature originale. Il s'attache à faire ressortir le talent supérieur de quelques-uns des écrivains qu'elle a produits, et insiste en particulier sur l'utilité qu'on pourra retirer de son étude pour expliquer bien des points obscurs de l'histoire littéraire ou des origines philologiques d'une grande partie des langues européennes. « Non-seulement la Russie et l'Allemagne, » dit-il, « mais l'Angleterre et surtout le Northumberland, l'Ecosse, les îles d'Ecosse et plusieurs districts à l'ouest de la France trouveront des traces de leur idiôme dans l'ancienne langue du Nord. »

L'analyse rapide et malheureusement trop incomplète que nous venons de donner du contenu des *Annales et Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, suffira cependant, nous l'espérons, pour en faire apprécier le haut mérite, et pour attirer sur cet important recueil l'attention du public savant. Le désir de la *Société* est d'éveiller les sympathies, de s'associer les travaux de tous les hommes qui s'occupent de recherches historiques ; nous nous estimerions heureux d'avoir pu contribuer par nos faibles efforts à faire connaître les résultats déja si remarquables de ses laborieuses et intéressantes investigations.

COUP-D'OEIL sur les antiquités skandinaves; par *Pierre-Victor.* — Paris, in-8.

L'auteur de cet opuscule appelle l'attention et les recherches des hommes éclairés sur les antiquités scandinaves. Il voudrait qu'en France les efforts des sociétés savantes se tournassent de ce côté-là et vinssent ainsi en aide aux travaux si remarquables de la société des antiquaires du Nord dont nous venons de parler dans l'article précédent. L'esprit des peuples septentrionaux qui envahirent l'empire romain a gravé son cachet dans la plupart des monumens du moyen-âge; on y retrouve facilement l'empreinte d'une civilisation originale et forte, qui, avec l'aide du christianisme dont elle adopta bientôt le spiritualisme pour les doctrines duquel ses sympathies se prononcèrent, reconstruisit un monde nouveau sur les débris de l'ancien. Parmi ces peuplades nombreuses que, soit ignorance, soit orgueil, les écrivains romains

ont confondues sous le nom commun de barbares, il se trouvait sans doute maints élémens civilisateurs pleins de vie et d'avenir, car ce fut de leur sein que sortit l'impulsion nouvelle donnée aux mœurs, aux arts, aux institutions, et l'on sait que dans toute conquête la civilisation la plus réelle finit toujours par dominer également les vainqueurs et les vaincus. Ce que le monde ancien avait de véritablement grand et bon fut conservé sans doute, mais considérablement modifié par l'introduction d'idées et de sentimens d'une nature toute différente.

L'architecture gothique en offre à elle seule une grande preuve ; il est évident que son origine appartient au Nord, et dans les chefs-d'œuvre qu'elle y a produits, nous voyons un curieux mélange de toutes les mythologies anciennes avec le mysticisme chrétien. M. P. V. pense qu'en l'étudiant avec soin il serait facile de remonter aux sources diverses de cet art mystérieux et d'en tirer de précieuses données sur l'histoire des peuples scandinaves en particulier. Cette thèse lui a paru offrir un intérêt assez grave pour mériter de faire le sujet de plusieurs dissertations, dont celle-ci n'est en quelque sorte que la préface. Dans son hypothèse, la plupart des monumens prétendus druidiques auraient la même origine, et c'est dans la Scandinavie même qu'il se propose d'aller chercher les preuves de cette assertion. Les trois Etats qui composent ce vaste domaine seront tour à tour l'objet de ses investigations. Nous signalons avec plaisir cette tendance des esprits à explorer le champ fécond des antiquités historiques, et nous la suivons dans son développement d'autant plus volontiers qu'elle nous semble indiquer le réveil des travaux consciencieux et des études sérieuses.

SOUVENIRS DES RÉVOLUTIONS DE LA SUISSE, pendant les 40 dernières années, de 1798 à 1838, par *un ami de son pays*. — Lausanne, au Bazard vaudois. Tome 1er ; in-8.

Les dernières révolutions de la Suisse, qui ont rempli presque un demi-siècle, changé sous bien des rapports la face du pays, et l'ont conduit au travers de cruelles épreuves à une organisation mieux équilibrée, fondée du moins sur une reconnaissance plus large de l'égalité des droits, forment certainement une des époques historiques les plus intéressantes, les plus curieuses à étudier. Si l'aspect de la république tourmentée par tant de convulsions funestes, déchirée par tant de luttes sanglantes offre un spectacle pénible, l'on ne saurait nier que ce ne soit une source féconde en leçons précieuses pour l'avenir. D'ailleurs ces déchiremens ne furent pas sans gloire, et

l'on éprouve un sentiment de consolation en retrouvant au milieu des haines de l'esprit de parti, sous le déchaînement des passions aveugles, le patriotisme vivace et héroïque qui fut toujours le trait caractéristique des Suisses.

L'ambition égoïste de quelques villes riches et puissantes avait petit à petit fait oublier l'esprit de justice et de liberté qui présidait aux antiques alliances. En agrandissant leur territoire elles avaient conquis des sujets sur lesquels elles faisaient peser une oppression d'autant moins supportable que le droit de conquête était son unique base. Au lieu de concitoyens intéressés à la prospérité et à l'indépendance du pays, elles ne s'étaient donné ainsi que d'incommodes vassaux prêts à secouer le joug dès que quelque danger menaçant l'Etat viendrait leur fournir une occasion favorable.

Telle était la position des principaux cantons suisses lorsque la révolution française éclata. Son cri de liberté retentit dans les vallées des Alpes et y trouva de nombreux échos. Tous les sujets se soulevèrent, réclamant l'égalité des droits comme celle des charges, et, appuyés sur la sympathie des révolutionnaires français, ils ébranlèrent aisément la domination chancelante et corrompue des vieilles aristocraties suisses. Le pays de Vaud fut le premier qui secoua le joug, et son exemple eut bientôt des imitateurs dans les autres cantons. Alors le Directoire français imagina de fondre toutes les anomalies, tous les antiques contrastes des divers états de la Suisse dans une seule république helvétique, et ce fut à son armée qu'il confia le soin de vaincre les résistances qui s'opposeraient à cette organisation nouvelle. Pour les cantons allemands, pour ces petits États qui avaient été le berceau de la Confédération, cette liberté française, imposée à coups de canon, ne semblait offrir que la ruine de leur indépendance à laquelle ils tenaient plus qu'à la vie. Aussi la lutte fut-elle terrible. Berne, quoiqu'affaiblie par la division des partis, fit d'abord une résistance héroïque, mais les petits cantons surtout déployèrent une énergie et une persévérance admirables. Le patriotisme y renouvela les prodiges de l'ancienne gloire helvétique; quelques centaines de montagnards, sous les ordres du brave Reding, arrêtèrent long-temps des armées nombreuses et habituées à vaincre; mais le nombre des assaillans rendit tant de bravoure inutile; chaque victoire éclaircissait les rangs suisses, et l'on sentit la nécessité d'une capitulation, qui, dans de telles circonstances, n'offrait d'ailleurs rien que d'honorable.

La paix étant conclue, il fallut s'occuper d'organiser le nouveau gouvernement. La conciliation de tous les intérêts présentait d'immenses difficultés; cependant l'on sentait en général la nécessité d'un gouvernement fort et bien établi,

d'une centralisation qui semblait être la seule ancre de salut pour la nationalité suisse. Une foule d'hommes éclairés, animés d'un véritable amour de la patrie, se mirent à l'œuvre avec le plus grand zèle, et peut-être leurs efforts eussent-ils été couronnés par le succès, si l'influence française n'était venue se jeter au travers de leurs bonnes intentions. Les trésors amassés dans les caisses de quelques-unes des villes les plus riches de la Suisse avaient excité la cupidité de maints agens du gouvernement français, qui croyaient pouvoir s'indemniser des frais de la guerre par des réquisitions et des vexations de tout genre. L'un d'eux entre autres, Rapinat, dont le nom significatif acquit une triste célébrité, ne craignit pas de mettre la main sur les deniers de la république de Berne, et son impudente rapacité contribua fortement à semer des élémens de trouble et de révolte. Aussi de nouvelles insurrections ne tardèrent pas à éclater, et lorsque peu après la guerre s'alluma entre la France et les puissances alliées, la Suisse en devint le théâtre, n'ayant ni la force ni la volonté de faire respecter sa neutralité tout-à-fait illusoire. Elle fut ravagée sans pitié, car c'est à peine si elle pouvait prétendre au respect qu'inspire le malheur; ses fautes furent cruellement expiées par le sang et la désolation. Puis après tant de désastres, lorsque les Français victorieux demeurèrent maîtres du champ de bataille, il ne lui resta d'autre ressource que de courber la tête devant la volonté de l'empereur, et d'accepter la position humiliante que lui imposait l'acte de médiation.

Tel est le résumé des événemens retracés dans le petit ouvrage que nous annonçons ici. L'auteur montre assez d'impartialité dans leur appréciation, quoiqu'il semble regarder l'intervention française comme ayant en définitive fait plus de bien que de mal à la Suisse. Ce fut en effet une épreuve féconde en leçons pour l'avenir, mais bien chèrement achetée. Il s'attache surtout à faire ressortir tous les actes honorables par lesquels se signalèrent les divers partis, et qui prouvent qu'au milieu de cette dissolution générale le véritable esprit suisse avait encore de la vie. C'est un fait remarquable que la Confédération helvétique, dans toutes les crises pénibles qu'elle a dû traverser, a toujours trouvé son salut dans le développement du caractère national exalté par les circonstances qui trop souvent ailleurs produisent un effet tout contraire. Elle a dû sa conservation, au milieu de voisins ambitieux et jaloux, au dévouement de ses citoyens qui n'ont jamais tout-à-fait désespéré d'eux-mêmes ni reculé devant les sacrifices qu'exigeait la patrie. C'est que la meilleure garantie d'un peuple se trouve en lui-même, et que, pour les nations comme pour les individus, le plus sûr moyen de se faire respecter

des autres est de commencer par se respecter soi-même.

Le second volume des *Souvenirs des révolutions de la Suisse* nous offrira le tableau intéressant de son histoire encore bien peu connue, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours.

DISSERTATION SUR LES TING-LING dont parlent les livres chinois, ou sur la véritable nation à laquelle on donnait le nom de Centaures dans l'antiquité; par M. le chevalier *de Paravey*.—Paris, chez Treuttel et Wurtz. In-8, fig., 2 fr.

M. de Paravey poursuit avec une infatigable persévérance ses savans travaux sur les données historiques que peuvent fournir les écrits chinois pour l'explication d'une foule de points obscurs de l'antiquité. Il ne se laisse arrêter ni par les obstacles, ni par les dégoûts, et, rempli d'un zèle ardent pour la tâche qu'il s'est imposée, il ne se rebute point devant l'indifférence avec laquelle ses efforts sont accueillis dans sa patrie, au sein même de l'Académie fondée cependant tout exprès pour favoriser de semblables études. Sans vouloir préjuger nullement le mérite réel de ses hypothèses, on doit en conclure que M. de Paravey, animé du véritable amour de l'érudition, trouve à la fois dans ses recherches elles-mêmes une source de jouissances et un stimulant propre à soutenir son courage. C'est en effet une œuvre du plus haut intérêt, à laquelle il se consacre tout entier. Les anciens livres chinois, dont les principales bibliothèques de l'Europe ont réussi à se procurer un assez grand nombre, ont été jusqu'à présent étudiés d'une manière très-superficielle. La difficulté extrême d'une langue dont l'écriture est tout entière fondée sur un système hiéroglyphique ne permet qu'à de rares adeptes d'en acquérir une connaissance suffisante pour parvenir à grand'peine à la déchiffrer passablement. D'ailleurs la curiosité excitée par l'originalité piquante de cette civilisation si différente de la nôtre, qu'elle a précédée de tant de siècles et dont elle semble offrir tous les élémens restés en quelque sorte comme pétrifiés à l'état de germes, a porté d'abord l'attention sur le genre d'écrits qui pouvaient renfermer le plus de détails à cet égard. On a été ainsi entraîné à ne traduire guère que des romans et des pièces de théâtre, et les ouvrages les plus importans, tels par exemple que la grande encyclopédie chinoise, sont demeurés presque entièrement inconnus. Cependant il est bien certain qu'il doit s'y trouver de précieux documens historiques, dont la comparaison avec les traditions juives, grecques et romaines, fournirait une mine féconde de renseignemens nouveaux et plus complets peut-être sur l'état du monde antique. C'est à cette source que

M. de Paravey a puisé les intéressantes dissertations qu'il a déjà publiées, et c'est encore une planche de l'Encyclopédie chinoise qui lui a suggéré celle que nous annonçons ici. Cette planche représente une figure d'homme avec des jambes de cheval, et dont les traits diffèrent en plusieurs points essentiels de ceux de la race mongole ou chinoise proprement dite. Elle porte pour inscription les mots : *Ting Ling Kone*, que l'auteur traduit par *Homme du royaume des Ting-Ling ou des intelligences viriles.* Cette configuration, moitié homme, moitié cheval, rappelle tout-à-fait les centaures de la mythologie grecque. D'autres inductions tirées du texte qui l'accompagne ont fait reconnaître cette identité d'une manière plus certaine encore, et ont offert à M. de Paravey des notions fort curieuses sur le peuple qui fut ainsi désigné ainsi que sur la contrée qu'il habitait. Il paraîtrait d'après cela que le royaume des Ting-Ling était situé au nord de la mer Caspienne, et que le nom de centaures fut employé pour désigner les Sarmates, l'antique race slave d'où sont sortis les Russes et les Polonais. Quoique représentés souvent comme un peuple féroce et barbare, la supériorité renommée du centaure Chiron ferait supposer qu'une partie du moins de cette nation était déjà très-civilisée, et c'est celle-ci sans doute qui fut désignée sous le nom de Ting-Ling, ou intelligences viriles. Cet aperçu peut donner une idée du parti ingénieux que M. de Paravey tire de ses savantes recherches. Une nouvelle dissertation qu'il prépare en ce moment traitera des Amazones, ces voisines et alliées des centaures, dont il prétend avoir également retrouvé quelques traces dans les traditions chinoises.

MANUEL DES DATES, en forme de dictionnaire, ou répertoire encyclopédique des dates historiques et biographiques les plus importantes; par *J.-B.-J. de Chantal.*— Paris, chez Périsse frères. In-8, 8 fr.

Economiser le temps et soulager la mémoire, tel est le double but que s'est proposé l'auteur de ce livre, et qu'il a rempli d'une manière que l'usage fera sans doute reconnaître pour très-avantageuse. Rien en effet n'est plus commode qu'un semblable *Manuel* pour faciliter les recherches, rendre les lectures plus fructueuses, et fournir à la conversation même une source de documens précieux jusqu'ici relégués dans de grands ouvrages spéciaux qu'on ne trouve guère que dans les bibliothèques publiques, et dont l'emploi n'est d'ailleurs pas à la portée de tout le monde. Les dates sont peut-être la chose qui échappe le plus facilement à la mé-

moire, et cependant il n'est presque personne qui ne soit appelé souvent à en avoir besoin. Non-seulement le savant ne peut guère s'en passer, quel que soit le sujet de ses études, mais encore l'homme du monde est sans cesse obligé d'y recourir, soit qu'il veuille acquérir des notions historiques exactes et précises, soit que quelque discussion le porte à vouloir éclaircir un fait en déterminant l'époque où il s'est passé. Pour toutes ces recherches, le manuel de M. de Chantal offre des avantages qui seront vivement appréciés. Les noms d'hommes, de villes, les inventions et origines, les lois et réglemens, les phénomènes, les événemens remarquables s'y trouvent rangés par ordre alphabétique. Ses articles sont nécessairement fort courts, mais ils contiennent tout ce qui est essentiel. S'il s'agit d'une ville, il donne la date de sa fondation et celle des diverses vicissitudes qu'elle a éprouvées; lorsque cette ville a été ou est encore le siége d'un évèché, la liste de ses évêques s'y rencontre avec la date de l'avènement et de la mort de chacun d'eux. S'il s'agit d'un homme, l'article présente, en deux ou trois lignes, les qualités qui l'ont rendu célèbre, et les dates de sa naissance et de sa mort. S'il s'agit d'une invention, sa date est accompagnée de celles des divers perfectionnemens qu'elle peut avoir reçus. Les noms de pays offrent un résumé fort rapide des révolutions politiques dont ils ont été le théâtre. Enfin, pour les phénomènes de la nature, l'auteur indique les lieux et les époques où ils se sont manifestés de la manière la plus frappante. On voit par là combien ce manuel est précieux et quelle utilité journalière on en peut tirer. Pour nous, il nous semble mériter le titre de dictionnaire de la conversation, sous certains rapports, bien mieux que ces volumineux recueils qui sont de véritables encyclopédies fort peu usuelles, et qui, au lieu de vous donner simplement les faits dont vous avez surtout besoin, vous présentent de longues dissertations toujours plus ou moins empreintes des vues personnelles de leurs auteurs. Le *Manuel des Dates* nous paraît destiné à devenir le vadé-mecum de tous les hommes instruits, et nous le lui souhaitons d'autant plus qu'un grand succès sera le plus sûr moyen de rendre un pareil livre aussi parfait que possible. Les petites inexactitudes qui ont pu échapper à l'auteur dans une première rédaction, seront relevées et corrigées; profitant des critiques que l'expérience seule peut suggérer, il complètera toujours davantage son travail, et son *Dictionnaire* prendra rang parmi ces ouvrages classiques qu'on aime à consulter sans cesse et qui sont indispensables dans toutes les bibliothèques grandes ou petites, dont ils forment la première base.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES; doctrine chrétienne; par *J.-H. Grandpierre*. — Paris, chez Risler. 2me édit. In-8, 5 fr.

Dans ce volume, M. Grandpierre donne une nouvelle édition revue avec soin des principaux discours que renfermaient les trois recueils publiés par lui en 1832, 1833 et 1835. Sur les 68 sermons qui formaient trois volumes, il a choisi les 20 qui lui ont paru le plus dignes d'être réimprimés, et les a travaillés de nouveau soit dans le fonds, soit dans la forme. Ils sont écrits avec talent, et le succès qu'ils ont obtenus prouve qu'ils répondent aux besoins religieux d'un nombreux public. Ainsi que le titre l'indique, ils roulent sur la doctrine plutôt que sur la morale du christianisme ; ce sont des dissertations sur divers points de foi considérés sous le point de vue méthodiste, car l'auteur est un des prédicateurs les plus distingués de cette secte nouvelle, qui prétend ramener le protestantisme à son point de départ en condamnant comme autant d'hérésies tous les pas qu'il a faits depuis Calvin. On trouvera ici une exposition assez complète et très-franche des principes du méthodisme. Quatre discours surtout, signalés par M. Grandpierre lui-même à l'attention du lecteur, traitent avec quelque étendue la question importante et si souvent controversée de la *Grâce* et des *OEuvres*. L'auteur établit d'abord d'une manière tout-à-fait explicite que la grâce est l'unique moyen de salut qui soit accordé à l'homme. Selon lui les œuvres ne sauraient par elles-mêmes donner aucun droit à la miséricorde divine, parce qu'une seule faute suffit pour effacer toute une vie de charité et de sacrifices. D'ailleurs les œuvres ne sont pas un mérite dont l'homme puisse se faire gloire; elles ne lui appartiennent pas, et il n'a nul droit de les faire valoir pour sa justification. Elles ne sont en lui qu'un effet de la grâce qui lui est généreusement dispensée par la bonté de Dieu. Dans cette doctrine, au lieu d'être la base du salut, elles n'en sont que l'accompagnement, obligatoire sans doute, mais probablement inévitable aussi, puisque c'est la grâce qui les produit. L'auteur insiste, avec raison, sur ce point important qui est le principe fondamental du méthodisme, et qui suffit en quelque sorte à lui seul pour en faire apprécier toute la portée et toutes les conséquences.

Les discours de M. Grandpierre sont rangés dans un ordre

analytique, qui embrasse l'ensemble de l'instruction chrétienne. Il débute par attaquer l'insuffisance du déisme, plaide la cause du christianisme, puis il expose ses principaux dogmes, la doctrine de la grâce, l'obéissance aux lois de Dieu comme moyen d'arriver à la foi, l'impuissance de la loi morale ; il combat l'incrédulité, développe quelques-uns des caractères de la morale chrétienne, démontre la perpétuité du christianisme, et finit par un appel aux fidèles, qui, en présence des joies du ciel, ne doivent reculer devant aucune souffrance, aucun sacrifice quelque pénible qu'il puisse paraître. Ici la logique méthodiste ne craint pas d'affronter le reproche d'égoïsme que lui lancent parfois ses adversaires. « Serait-ce que vous ne pouvez supporter l'idée de ne pas » aller au ciel avec tous ceux que vous aimez, et que vous » préférez périr avec eux que d'être sauvés sans eux? Mais » savez-vous bien ce que c'est qu'une éternelle misère? Mais » ne voyez-vous pas que le salut est la seule chose où il y ait » de la charité à commencer par soi-même, par sa propre » âme? »

OPUSCULES philosophiques et religieux, faisant suite à divers chapitres de l'Essai de philosophie sans système; par M. *Rogniat aîné*. — Paris, chez Hachette. N°s 1 à 4. In-8.

M. Rognat se propose de développer, dans une suite d'opuscules, les divers chapitres de son Essai de philosophie sans système, et d'en faire en quelque sorte l'application pratique aux faits qui pourront lui en fournir l'occasion. Le premier de ces opuscules traite *des mensonges en matière de faits religieux*. Le sujet est fécond, et si l'auteur avait voulu seulement dresser le catalogue de toutes les fourberies pieuses, il aurait fait non pas une brochure de deux feuilles, mais un gros volume de plusieurs centaines de pages. Son but n'a été que d'émettre quelques principes généraux à ce sujet, et l'idée lui en a été suggérée par un passage du père Géramb, qui, dans son pélerinage à la Terre sainte, fait une critique fort juste du miracle du *feu sacré*, renouvelé chaque année par les prêtres grecs de Jérusalem. Enchanté de trouver chez cet ecclésiastique un langage si raisonnable, M. Rognat lui écrivit aussitôt une lettre pour l'engager à porter ce meme esprit de réforme sur les faits du même genre qui déshonorent le culte catholique, et pour lui signaler entre autres le prodige de St. Janvier, dont le sang, soigneusement conservé à Naples, se liquéfie deux ou trois fois par an, dans les occasions où il est nécessaire que le bienheureux donne une

preuve de ses bonnes dispositions pour la ville ou le royaume. Etablissant que la probité doit être la première condition nécessaire pour travailler utilement à la recherche de la vérité, M. Rognat demandait au révérend père si, dans l'intérêt même de la religion, il n'était pas urgent de la dégager ainsi de toutes les superstitions dont elle est environnée. Mais le prêtre catholique a fait la sourde oreille. Ce qui, dans le culte grec, lui paraît n'être que de ridicules supercheries, prend sans doute un tout autre aspect dès qu'il s'agit d'un miracle autorisé par le pape. Il trouve absurde que le feu sacré attende les ordres du gouverneur turc de Jérusalem pour descendre dans le sanctuaire, mais que St. Janvier obéisse docilement aux injonctions d'un archevêque, ou, comme le rapporte M. d'Hausset dans son *Voyage d'un Exilé*, à celles du général Championnet, ainsi que cela eut lieu pendant l'occupation française, il n'y voit probablement plus rien que de très-naturel.

Quoi qu'il en soit, le P. de Géramb ne jugea pas à propos de répondre aux divers appels que lui adressa successivement M. Rognat, et c'est ce silence qui a engagé celui-ci à rendre sa correspondance publique. On y trouve une nouvelle preuve de l'obstination avec laquelle ces hommes qui prétendent relever l'empire de Rome et lui rendre son antique splendeur, refusent toute concession propre à concilier leurs efforts avec les lumières de notre siècle.

Le second opuscule est dirigé contre ceux qui enseignent que la loi et la religion naturelles ne sont qu'un système plein de doutes, d'inconséquences et d'absurdités. L'auteur y prend la défense de sa philosophie contre une critique insérée dans *le Capitole*. Ce journal lui reprochait d'être déiste et par conséquent athée, car c'est ainsi qu'on raisonne contre la raison. M. Rognat n'a pas de peine à prouver l'absurdité d'un pareil argument; il signale aussi l'intention injurieuse qui se trouve dans son corollaire immédiat, savoir qu'un homme qui ne croit qu'en Dieu ne saurait être un honnête homme. C'est bien là le langage de la théologie exagérée, et l'on ne peut que partager l'indignation avec laquelle l'auteur repousse une semblable logique, contraire aux premiers élémens du bon sens. Dire que le déiste et l'athée ne font qu'un, c'est en effet prétendre que plus est égal à moins ou $1 = 0$; c'est renverser la base sur laquelle reposent toutes les mathématiques, autant vaudrait soutenir qu'il fait nuit en plein jour.

Dans son troisième opuscule, M. Rognat expose quelques idées ingénieuses touchant la grammaire et la logique. Et le quatrième est consacré à la discussion de quelques points de sa *Philosophie sans système* qui ont été l'objet d'une cri-

tique assez remarquable dans la *Bibliothèque universelle de Genève.*

BARNABÉ, conte vrai, par *Adélaïde Montgolfier*. — Paris, 2 vol. in-18. = **UNE JEUNE FILLE DU PEUPLE**, tableau de mœurs; par Mlle *L. Crombach*. — Paris. In-18. = **LES SAUVAGES**, petit cours d'Arithmétique amusante, avec questionnaires; par *Adélaïde Montgolfier*. — Paris. In-18. = **ESQUISSES DE L'HISTOIRE PITTORESQUE DE ROME**, avec questionnaires; par *L. Sw. Belloc*.— Paris. In-18.

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, au *Bureau de la Ruche*, rue de l'École-de-Médecine, n. 5, et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

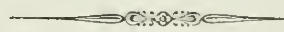
Les cinq petits volumes annoncés ici forment, avec les *Contes et Nouvelles* dont nous avons rendu compte il y a quelques mois, la seconde série de la Bibliothèque de la Ruche. Ce sont de jolies étrennes à la jeunesse, qui seront d'autant mieux accueillies que *Pierre et Pierrette, Marguerite, Piccolissima,* sont déjà dans toutes les mains et ont pris place parmi les lectures favorites des enfans, surtout des petites filles. *Barnabé* et *Une jeune fille du peuple* sont deux histoires touchantes, qui leur apprendront comment la vertu et le bonheur ne sont pas toujours attachés à la richesse, et comment, dans la position la moins relevée et la plus pauvre, on peut se distinguer en gagnant l'estime, se placer par le cœur au-dessus des vaines prétentions de la fortune, et se rendre digne de la reconnaissance de ses semblables. Dans *Barnabé* l'on voit un petit colporteur qui gagne sa vie par un travail honnête, et, tout en s'occupant avec zèle de ses affaires, trouve le moyen de se rendre utile, de sauver une pauvre jeune fille enlevée par des saltimbanques, et la rend à ses parens sans vouloir accepter d'autre récompense que la joie d'avoir accompli une si belle et bonne action. Dans le conte de Mlle Crombach, c'est la fille de pauvres paysans qui, sans se laisser entraîner par une dangereuse ambition, sans songer à sortir de la place qui lui est assignée dans la société, réussit à s'y créer une sphère d'activité, d'intérêt, d'utilité fort remarquable et bien propre à la fois à développer et à satisfaire les facultés de son intelligence. La leçon est ici d'autant meilleure que, si nous sommes bien informés, l'auteur a raconté dans la *Jeune Fille du peuple* une partie de sa propre histoire, et a pu se trouver à même de connaître par expérience les écueils sans nombre, les amertumes et les difficultés qu'entraîne à sa suite un déplacement social trop brusque et trop complet.

La critique trouvera bien quelques observations à faire sur ces deux récits. L'un et l'autre s'écartent parfois un peu de la

simplicité qui doit être la première condition de ce genre d'écrits. On y rencontre çà et là des traits bien peints sans doute, mais qui appartiennent plus au roman qu'à des contes enfantins. Mais heureusement ils sont rares et pourront échapper facilement aux jeunes lecteurs qui, captivés par l'intérêt de l'action, ne s'arrêtent guère aux détails.

Les Sauvages et les *Esquisses de l'histoire romaine* réunissent le double avantage d'amuser et d'instruire. Les notions du calcul sont offertes dans le premier de ces deux petits ouvrages sous une forme très-originale et bien faite pour plaire aux enfans. Ce sont des sauvages qui ne possèdent dans leur langue que le mot destiné à exprimer l'unité, et qu'on amène par des moyens aussi simples qu'ingénieux à comprendre les diverses règles de l'arithmétique. Dans les Esquisses de M[me] Belloc on trouve une heureuse application des travaux de quelques savans, qui ont essayé par d'infatigables recherches à réunir les documens nécessaires pour reconstruire le monde antique et tracer un tableau de sa vie, de ses institutions, de ses mœurs et de ses usages. Ce sont ici deux Romains qui racontent eux-mêmes les principaux traits de leur histoire, et le récit est rendu plus attrayant par une foule de détails propres à faire comprendre la civilisation païenne, si différente de la nôtre. C'est, je crois, le premier essai de ce genre qu'on ait tenté dans l'enseignement élémentaire, mais il est probable qu'on en sentira tout l'avantage, et que cette voie nouvelle sera suivie avec succès.

Des questions accompagnent chaque chapitre de ces deux petits traités, et sont destinées à fournir aux enfans le moyen de mettre à profit cette lecture, en leur indiquant comment on analyse une leçon, et en leur apprenant ainsi de bonne heure la meilleure manière de graver dans la mémoire les choses qu'on veut apprendre.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

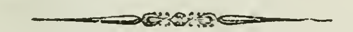
CONCORDANCE entre les codes civils étrangers et le code Napoléon; par M. *A. de St.-Joseph*. — Paris. 1 vol. in-4, 27 fr.

La connaissance des lois étrangères est tout-à-fait indispensable à quiconque fait du droit l'objet de ses études. Ce n'est que par la comparaison que la science peut s'éclairer, et la

pratique elle-même se trouve souvent obligée d'y avoir recours. On sent donc combien serait utile une traduction générale des lois étrangères. La forme la plus simple pour l'exécution d'une aussi vaste entreprise, serait certainement celle de la reproduction *littérale* et *successive* des textes de chaque code, de chaque loi étrangère ; elle offrirait aussi, nous le pensons, des avantages incontestables pour les hommes de cabinet qui préfèreront toujours une collection de matériaux *originaux* à une rédaction systématique plus ou moins tronquée, suivant le degré d'habileté du compilateur. Mais il est vrai que pour les recherches journalières des hommes de pratique, le dédale des textes fait perdre un temps précieux, et qu'alors on aime mieux avoir sous sa main un travail résumé, mais en rapport avec la législation du pays.

La *Concordance* de M. de St.-Joseph est rédigée d'après ce dernier mode, et se distingue par une méthode claire et facile. Il a procédé en réunissant en regard de chaque titre du Code Napoléon tout ce qui concerne la même matière dans les codes étrangers, indiquant soit les similitudes ou analogies, soit les différences qu'ils présentent, et il a formé du tout un tableau synoptique et raisonné. Par là le Code Napoléon se trouve comparé avec les codes du royaume des Deux-Siciles, de la Louisiane, du royaume de Sardaigne, du canton de Vaud, de la Hollande, de la Bavière, de l'Autriche et de la Prusse. A la suite de ce tableau, sont insérés les textes traduits des codes de Suède, des cantons de Berne, de Fribourg, d'Argovie, du grand duché de Bade et de la république d'Haïti, avec l'indication des articles du Code Français qui s'y rapportent.

L'auteur n'a compris et ne pouvait comprendre dans son travail que les lois *codifiées* des nations modernes, et non les lois éparses, les précédens variables ou les coutumes insaisissables des pays qui n'ont pas un corps de droit fixe. Il a joint cependant à cette collection quelques titres des Codes étrangers, propres à faire connaître les usages particuliers d'une nation : comme *le mariage de la main gauche* en Prusse, *le droit de superficie et d'emphytéose* en Hollande, etc.; et il a terminé son ouvrage par un tableau comparatif des LOIS HYPOTHÉCAIRES *de la Suède, de Wurtemberg, de la Grèce, des cantons de Genève, Fribourg et Saint-Gall,* sujet sur lequel on ne saurait réunir trop de matériaux.



SCIENCES ET ARTS.

OEUVRES DU MARQUIS DE CHAMBRAY; tome 4, contenant la *Philosophie de la guerre.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Guerre et philosophie, voilà deux mots qui paraissent bien peu s'accorder et qui réveillent deux ordres d'idées tout-à-fait différens : la guerre, œuvre de destruction et d'action; la philosophie, travail de la pensée qui étudie dans le calme et la méditation. Aussi l'auteur commence-t-il par expliquer le sens qu'il donne à la philosophie; c'est pour lui la partie la plus élevée de la science, celle qui embrasse son ensemble, ses généralités, et qui aborde les considérations les plus hautes auxquelles elle puisse atteindre. Il faut donc laisser de côté l'étymologie du mot, car l'amour de la sagesse ne saurait avoir de sympathie pour la guerre que son premier désir doit être de rendre impossible, et suivant cette nouvelle acception, l'art militaire étant considéré comme une science, *la philosophie de la guerre* offrira le résumé des grands principes qui lui servent de bases. La critique pourra bien chicaner M. de Chambray au sujet de ce titre, qui n'est pas entièrement justifié par les exemples sur lesquels il s'appuie, car si l'on a déjà employé la même dénomination pour d'autres sciences qui paraissaient aussi étrangères à la sphère habituelle des spéculations philosophiques, c'était toujours cependant pour exprimer par quels moyens on pouvait les y ramener en les envisageant sous le point de vue moral, et en les rattachant ainsi à l'étude générale de l'univers, de son origine et de sa destination. Or, M. de Chambray ne se livre point ici à un examen de cette nature; il ne traite pas la question de savoir si la guerre est bonne ou mauvaise en elle-même, si elle est une condition inévitable des sociétés humaines, ou bien si l'on ne doit voir en elle que le résultat d'une civilisation imparfaite, qu'un reste de barbarie qui tend à disparaître toujours plus. Il envisage simplement la guerre sous le rapport théorique, passe en revue ses diverses ressources, approfondit les points les plus importans de son étude, et, soit par ses talents, soit par son expérience personnelle, il est bien placé pour traiter un pareil sujet d'une manière supérieure. Mais le succès de deux éditions, car celle-ci est la troisième, offre sans doute une justification bien suffisante pour cette petite inexactitude du

titre. C'est d'ailleurs un livre écrit principalement pour les hommes de guerre, et digne de toute leur attention.

L'auteur définit d'abord ce qu'on entend par *troupes* et *armées;* il en expose la composition, énumère les qualités nécessaires d'une bonne armée, et recherche dans quelle position le courage des troupes se développe le plus avantageusement. Il pose en principe que les troupes mercenaires sont les meilleures, et que, transportées loin de leur patrie, elles montrent plus de résolution, plus d'énergie et de valeur qu'au sein de leurs foyers. Cette assertion nous paraît étrange, et tout en avouant notre peu d'aptitude à discuter de semblables questions, nous nous permettrons d'exprimer quelques doutes sur sa justesse. Les troupes mercenaires n'ont guère de patrie, et si elles sont en effet peut-être plus faciles à commander, plus soumises à la discipline et mieux faites pour suivre la fortune d'un ambitieux conquérant, l'on ne saurait nier, il me semble, que le dévouement des citoyens ne soit la meilleure défense d'un pays ; l'histoire en offre maints exemples, et dans notre époque même, ce furent des résistances de cette espèce qui firent éprouver les premiers revers aux armées victorieuses de l'Empire français. Du reste, l'auteur insiste avec raison sur la nécessité de bonnes institutions militaires, plus importantes encore que la valeur personnelle du soldat. Puis il jette un coup-d'œil sur les troupes européennes qui ont acquis le plus de célébrité, et sur le rôle que la cavalerie et l'infanterie ont joué successivement dans les batailles. Il examine ensuite quelle doit être l'organisation des armées, et c'est dans leur permanence qu'il trouve la première garantie, soit de l'esprit de corps qu'il est utile de développer en elles, soit de la discipline que la paix, selon lui, relâche et détruit beaucoup plus facilement dans les armées temporaires. Conduit ainsi à rechercher les moyens d'exciter le zèle et l'ardeur des soldats, il se livre à des considérations intéressantes sur la nécessité de varier ces moyens suivant les mœurs et la constitution de l'armée à laquelle on s'adresse, de savoir toujours les approprier aux circonstances, et de parler à chacun le langage le plus propre à faire impression sur lui. Il signale le danger de prétendre changer les usages, réformer les mœurs d'une armée ; une telle entreprise lui paraît dangereuse, et il montre comment sous la Restauration, en essayant d'introduire la dévotion dans l'armée française, on n'était parvenu qu'à la désorganiser complètement.

Pour bien diriger les hommes il faut savoir les étudier, les connaître, les comprendre. Aussi un bon général doit-il posséder plusieurs qualités essentielles, surtout s'il est appelé à commander en chef. Il lui faut un grand esprit d'ordre, de

prévoyance, de justice et de dignité dans son administration ; sur le champ de bataille un coup d'œil rapide, de la résolution et du sang-froid, pour la retraite de la fermeté et de la persévérance. Comme le fait remarquer M. de Chambray, ces qualités diverses sont rarement réunies dans un seul homme, et la plupart des généraux qui se sont acquis un nom célèbre n'en possédaient qu'une partie. Par exemple dans les guerres de la Révolution, il en est un grand nombre qui n'ont dû leur avancement et leurs succès qu'à ce qu'on pourrait appeler en quelque sorte l'instinct du combat qu'ils montraient au plus haut degré. Mais pour le commandement des grandes armées, cet instinct ne suffit pas, et il faut encore plus de tact et de science que de bravoure.

L'auteur examine la question des places fortes, dont il trouve l'importance bien diminuée par les changemens apportés dans la manière de faire la guerre. Il pense qu'on devrait en changer la disposition, et expose à ce sujet des vues nouvelles dont les militaires apprécieront le mérite. Mais il se prononce fortement contre le système des grandes capitales où l'on accumule toutes les ressources du pays et que l'on prétend ensuite défendre contre l'ennemi par des fortifications dont l'étendue fait précisément la faiblesse. Ses réflexions sur ce point nous ont paru pleines de sagesse et de vérité.

Enfin les chapitres 8, 9 et 10 sont consacrés à de hautes considérations touchant les rapports des institutions militaires avec les institutions politiques. Il fait la critique de quelques idées énoncées par Montesquieu dans son *Esprit des lois* sur les moyens de pourvoir à la sûreté des Etats et sur leurs capitales ; compare entr'eux les moyens divers employés par la Prusse, l'Angleterre, la France et la Russie, pour constituer la guerre ; et montre la nécessité de mettre toujours les institutions militaires autant que possible en harmonie avec les autres conditions de l'état social. Son dernier chapitre traite de la difficulté d'écrire l'histoire militaire avec exactitude, particulièrement en ce qui concerne les batailles. Il expose quels moyens on doit employer dans ce but et par quelles recherches consciencieuses on approche le plus possible de la perfection. L'historien de la campagne de Russie était bien placé pour parler d'un semblable sujet ; son opinion doit certainement avoir beaucoup de poids, et les écrivains qui se livrent à ce genre de travail pourront puiser dans son ouvrage des directions utiles, des conseils précieux, des données tout-à-fait instructives.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Mars 1840.

Fautes à corriger dans le N° de Février :

Page 47, ligne 24, *au lieu de* tombeau tumulaire, *lisez* tertre tumulaire.
Id. Id., ligne 26, —— ruines anglo-saxonnes, *lisez* runes anglo-saxonnes.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MANUEL COMPLET de l'Enseignement universel, ou Application de la méthode Jacotot à l'étude des langues maternelle, latine, grecque, anglaise, allemande et italienne; à la géographie, la chronologie, l'histoire; à l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, l'application de l'algèbre à la géométrie, la statique, le calcul différentiel et intégral, la mécanique, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, le droit, le dessin, la peinture et la musique; par *P.-Y. de Séprés.* — Paris, chez Mansut fils. 1 gros vol. in-12, 5 fr.

Il faut avouer que le progrès serait une chose merveilleuse si l'on voyait se réaliser tous les beaux rêves éclos dans l'imagination de ses zélés partisans, si l'on pouvait compter sur la vérité de leurs admirables prédictions et les accepter comme paroles d'Évangile. Malheureusement il n'en est pas tout-à-fait ainsi; l'illusion est facile, aimable, séduisante, mais le désenchantement la suit de près. Alors les humoristes ont beau jeu pour donner carrière à leur fantaisie chagrine et pour malmener ce fameux progrès dont ils ont les oreilles sans cesse rebattues. Est-ce à dire pour cela que notre époque soit plus mauvaise qu'une autre, et qu'il faille désespérer du genre humain? Non certes, de tout temps il y a eu des esprits systématiques, des utopies fabuleuses, des caractères impatiens, des philanthropes maladroits, des humanitaires plus ou moins charlatans sans le vouloir; ce qui n'a pas empêché la société de continuer à faire

son chemin tout doucement, laissant tomber en route quelques ridicules, quelques travers, en ramassant d'autres, traînant à sa suite une foule d'inconvéniens, de misères, de vices inhérens à la nature humaine, mais en définitive s'avançant toujours, quoique avec lenteur, vers le même but de perfectibilité qui doit être sa tâche ici-bas.

Ces réflexions nous sont suggérées par le *Manuel complet de l'enseignement universel* qui porte pour épigraphe ce principe du maître : « On peut enseigner ce qu'on ignore. » Jusqu'à M. Jacotot, l'on s'était bonnement imaginé que pour pouvoir enseigner une chose il fallait la savoir. Eh bien pas du tout, c'est une erreur déplorable qui retient les trois quarts de l'humanité dans les plus épaisses ténèbres : on peut enseigner ce qu'on ignore, M. Jacotot l'a dit, et voici comment il le prouve. Le moyen est simple, à la portée des plus pauvres d'argent et d'esprit. Il suffit d'avoir certain petit roman moral que le digne archevêque de Cambrai, l'excellent Fénélon, composa pour son royal élève dans le but de lui inculquer les principes qu'il pensait les plus convenables pour faire son propre bonheur et celui de son peuple, sans se douter le moins du monde qu'il léguait à la postérité un puits de science, un livre *omnibus* dans lequel chacun pourrait s'embarquer pour être conduit à toutes les connaissances humaines et autres. Vous voulez enseigner les langues française, allemande, anglaise, italienne, russe, osage ou chinoise : prenez *Télémaque,* et à l'aide de *la nymphe Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, d'un dictionnaire bien complet, d'une excellente grammaire et d'un maître habile, vous deviendrez, je vous en réponds, vous et vos élèves, non-seulement polyglottes, mais encore *panglottes* si vous le voulez, et si surtout vous avez les dispositions nécessaires. Vous désirez enseigner la géographie, la chronologie, l'histoire : prenez *Télémaque*, et la nymphe *Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse* vous fera les honneurs de son île enchanteresse, vous en apprendra tous les détours, toutes les cavernes, tous les rochers, tous les bosquets, vous racontera toutes ses destinées, en sorte qu'avec le secours d'un atlas de Lapie, d'une géographie de Balbi, des tables de Lenglet Dufresnoy, de Lesage, ou du président Hénault, des abrégés historiques de Lamé Fleury, de Lebas ou autres, vous serez parfaitement en état d'apprendre à vos enfans que Constantinople est la capitale de la Turquie, que François Ier fut contemporain et rival de Charles-Quint, que Rome fut fondée par Romulus, et maintes autres merveilles non moins prodigieuses. Est-ce l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, le calcul différentiel et intégral, ou bien la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, en un

mot le domaine des sciences exactes ou naturelles dans lequel vous prétendez introduire votre élève? Alors, prenez *Télémaque* et la nymphe *Calypso qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, avec une douzaine des meilleurs livres élémentaires, et vous en viendrez à bout. Est-ce le droit, la législation, tout ce qui concerne les sciences morales et politiques? *Télémaque* n'est pas fort sur cet article-là, mais c'est égal, apprenez toujours : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, et, avec l'aide des *Institutes de Justinien* et de quelque bon traité de législation, vous en ferez découler la science infuse. Enfin avec de la bonne volonté vous y trouverez encore, pour peu que vous vous en donniez la peine, les arts d'agrément, tels que le dessin, la peinture, la musique, etc.

Nous ne voulons point par là blâmer le travail estimable de M. Séprés. Cette critique s'adresse à la méthode en général dont le principe est posé dans cet axiome de M. Jacotot : *Tout est dans tout*, et dans cet autre non moins spécieux : *On peut enseigner ce qu'on ignore*. Leur conséquence rigoureuse, jointe au choix de *Télémaque* pour l'application du système, présente certainement un côté ridicule que nous croyons utile de signaler avec force dans l'intérêt même de ce que la méthode peut offrir de réellement avantageux. Il nous a toujours paru étrange de se servir pour l'enseignement universel d'un livre dont la première phrase : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*, ne saurait être analysée d'une manière convenable pour des enfans. N'est-ce pas débuter par les entretenir d'amour, de séduction, puis de nymphes, de déesses, toutes choses qu'ils ne peuvent ni ne doivent comprendre?

M. Séprés a mieux saisi l'esprit de la méthode; il ne conserve *Télémaque* que pour l'étude des langues, et se sert pour tout le reste d'épitomés rédigés tout exprès dans ce but. L'enseignement universel, convenablement appliqué, peut certainement produire de très-bons résultats; il repose en grande partie sur la mémoire, première faculté qui se développe chez les enfans, et en même temps il exerce l'intelligence, l'accoutume de bonne heure à l'analyse et forme ainsi le jugement, apprend à réfléchir, à comparer, à tirer en un mot tout le parti possible des leçons et des lectures. Le *Manuel* de M. Séprés est un excellent guide pour les personnes qui veulent employer cette méthode, et quoique nous ne pensions pas qu'elle puisse servir à tout avec le même succès, nous sommes persuadés de la supériorité incontestable de quelques-unes de ses applications. Elle nous paraît utile surtout dans les premières études pour ouvrir l'esprit, exciter l'intérêt et réveiller le désir d'apprendre. Du reste, elle a trouvé chez M. Séprés un interprète fort habile, qui non-seulement en possède et en

expose très-bien la théorie, mais encore a pour lui l'expérience d'une longue et heureuse pratique.

LE POLYGLOTTE IMPROVISÉ, ou l'Art d'écrire les langues sans les apprendre. Dictionnaire italien-français-anglais, français-anglais-italien, anglais-italien-français, avec 3,000 verbes conjugués. Langue des signes. Par *A. Renzi*. — Paris, chez Baudry. 1 gros vol. in-12 de mille pages, 10 fr.

Ecrire les langues sans les apprendre, semblera peut-être encore un paradoxe. Cependant ne jugeons pas à la légère un travail consciencieux, fruit d'une érudition véritable et d'études intéressantes. L'auteur eût mieux fait sans doute de dire l'art d'apprendre les langues en les écrivant, car c'est là le principe sur lequel repose en effet sa méthode; mais il a voulu exprimer ainsi l'utilité que pourraient retirer de son livre les personnes même qui, sans vouloir se donner la peine d'apprendre une langue étrangère, sont appelées à en faire quelquefois usage pour leur correspondance. Il est certain que ce dictionnaire présente de grands avantages, précieux en particulier pour les négocians qui y trouveront un moyen assez facile d'interpréter les lettres de leurs commettans anglais ou italiens, et même, s'ils le désirent, de rendre les relations plus commodes, en rédigeant leurs réponses dans la langue de ceux à qui elles s'adressent. Cette rédaction ne sera pas toujours très-pure, très-correcte; mais ce qui est le plus essentiel, elle offrira toute la clarté nécessaire pour les transactions commerciales.

La méthode de M. Renzi consiste à donner, sous forme de dictionnaire, la conjugaison de tous les verbes avec les locutions usuelles qui s'y rapportent, puis un vocabulaire contenant tous les mots dont on a le plus fréquemment besoin. Son livre fournit ainsi tous les élémens de la phrase, et il est bien clair qu'avec son aide, sans savoir une langue, on peut l'écrire, surtout lorsqu'elle n'offre pas de grandes difficultés grammaticales et qu'il ne s'agit point de faire du haut style. Mais il est encore plus sûr que c'est un moyen pratique de l'apprendre, fort séduisant pour ceux qui ne sont plus à l'âge où l'on se livre volontiers à l'étude. On y trouve également un tableau comparatif, une espèce de concordance perpétuelle qui vous instruit plus que ne pourraient le faire les grammaires, sur le génie propre de chacune des trois langues ainsi mises en présence. Ce procédé ne saurait sans doute s'adapter à des langues dont la construction phraséologique différerait trop, mais aux trois qui sont employées par M. Renzi peuvent encore s'ajouter l'espagnol et le portugais. Un autre dic-

tionnaire du même genre serait consacré aux langues germaniques, un troisième aux langues slaves, et de cette manière la connaissance de trois d'entre elles suffirait pour vous donner la clef de toutes les langues de l'Europe.

En se livrant à ce travail, l'auteur, entraîné par le désir de simplifier encore plus les relations et de rapprocher toutes les langues en leur donnant un interprète commun, a tenté de créer un langage des signes intelligibles pour tous. Ce n'est pas le premier essai de ce genre qui ait été fait, mais il nous a paru l'un des plus ingénieux. M. Renzi ne prétend pas représenter les idées par ces signes, il les emploie simplement comme une espèce d'index destiné à faire trouver dans son livre les mots ou les phrases qu'ils remplacent. Ils sont en petit nombre inscrits en marge du dictionnaire, et répétés dans le même ordre à chaque page, de telle sorte que chaque signe, surmonté du chiffre de la page, suffit pour indiquer ce qu'on veut exprimer et devient facilement intelligible pour celui qui possède le *Polyglotte improvisé*.

L'application de cette langue des signes ne nous paraît malheureusement pas très-expéditive, et il nous semble qu'on devra toujours préférer écrire le mot ou la phrase, de manière à ne pas donner à son correspondant la peine de feuilleter son dictionnaire pour lire votre lettre. Mais comme ceci n'est qu'un accessoire dans l'ouvrage de M. Renzi, l'on ne doit pas s'y arrêter. Ce qu'il faut y voir surtout, c'est un dictionnaire très-commode, où l'on trouve non-seulement les mots, mais encore les idiômes et les difficultés de chacune des trois langues italienne, anglaise et française, un manuel lexique parfaitement approprié à l'usage de ceux qui veulent apprendre sans maître. Sous ce rapport le *Polyglotte improvisé* offre de grands avantages, et nous ne doutons pas que l'expérience ne vienne justifier les prévisions de l'auteur. L'exécution typographique, remarquable par sa netteté et son bon goût, contribuera certainement à son succès. Aujourd'hui l'étude des langues est un besoin généralement senti, c'est le complément nécessaire de toute éducation libérale. On ne saurait donc trop encourager les efforts qui tendent à faciliter et à populariser toujours plus cette étude, surtout lorsqu'ils sont ainsi basés sur la méthode comparative, la meilleure et la plus féconde de toutes.

RAYONS D'AMOUR; par Mme *Hermance Lesguillon*. — Paris, chez *L. Janet*. In-8, 7 fr. 50 c.

Madame Hermance Lesguillon est un poète de l'école rê-

veuse. Elle s'abandonne volontiers au vague de ses pensées, et l'imagination agit chez elle sur la forme plutôt que sur le fond. Il y a dans ses vers plus d'images que d'idées. C'est de la poésie intime dans laquelle le poète se met en scène, se pose devant le public avec son cœur et son esprit, avec ses sentimens, ses sympathies et ses affections, d'une manière tout-à-fait individuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette voie ouverte à la poésie par M. de Lamartine, dans laquelle la foule des rimeurs s'est jetée sur ses traces, me paraît mauvaise en elle-même et dangereuse pour la littérature. Si l'originalité est un mérite incontestable dans un écrivain, c'est ordinairement par le contraste que forment ses vues particulières avec l'opinion commune sur les sujets qu'il traite. Le monde extérieur présente mille aspects divers suivant le point où chacun se place pour l'envisager, et la poésie est sans doute l'instrument le plus propre, soit à varier ces points de vue, soit à les embellir de tous les charmes les plus séduisans, de toutes les couleurs les plus brillantes. Mais lorsque le poète se renferme étroitement dans son individualité personnelle, lorsque, négligeant le rôle d'observateur, il se borne à décrire la vie de sa propre âme repliée sur elle-même dans le sanctuaire de la méditation et de la conscience, l'originalité perd bientôt tout son prix. Ses productions en reçoivent nécessairement une teinte monotone, et, quel que puisse être leur mérite, ce n'est jamais qu'un chant plus ou moins mélodieux dont les accords roulent toujours sur le même thême. La poésie perd alors la faculté d'exciter l'intérêt général, elle ne trouve que de rares échos qui répondent à ses accens, et son action restreinte ne s'exerce plus que dans une sphère très-bornée. Ceci me semble expliquer l'indifférence dont nos poètes se plaignent aujourd'hui. Il est parfaitement vrai que le public accueille leurs œuvres avec une grande froideur ; c'est à peine s'il les lit, parce qu'il est sûr d'y rencontrer sans cesse la même série d'idées, et, quelque nombreuses que soient les combinaisons du langage, il est impossible que les mêmes images ne se reproduisent pas plus ou moins souvent. N'est-ce pas toujours *l'azur du ciel bleu, la blanche étoile, les cœurs éteints*, et tout ce luxe d'épithètes qui sert à moduler la plainte, seule corde que la poésie sache faire vibrer maintenant ?

Ce reproche s'adresse à tous, et je ne prétends point l'appliquer plus particulièrement aux *Rayons d'amour*, dont j'ai voulu seulement indiquer ainsi la tendance générale. Madame Hermance Lesguillon sacrifie sans doute comme tant d'autres à la mode, au goût du jour, mais cependant elle aborde aussi quelques sujets d'un intérêt véritable. Ses rayons du moins

ne sont pas concentrés sur elle seule et ce qui l'entoure immédiatement; ils se répandent au dehors, ils divergent sur le monde extérieur et embrassent les plus graves questions sociales. Au milieu des épanchements intimes, des rêveries d'amour, des causeries d'amitié, se trouvent plusieurs pièces, et ce sont les plus importantes du recueil, dans lesquelles la cause de l'humanité est plaidée, soit dans ce qui touche à l'esclavage, soit dans ce qui concerne l'avenir de la société. La première de ces poésies, intitulée Blanche et Noire, est un dialogue entre deux femmes, l'une indienne esclave, l'autre blanche, libre sauf les liens du mariage. En comparant ainsi ces deux positions, le poète s'est proposé de prouver que la femme est souvent réduite par nos institutions, ou plutôt nos mœurs, à un esclavage non moins rude que celui de la négresse dans les colonies. Cette thèse, empruntée au St.-Simonisme, est plus spécieuse que vraie. Prenant les exceptions, les abus pour la règle de laquelle ils sont au contraire des infractions, elle accuse le mariage de toutes les fâcheuses conséquences qui résultent de sa mauvaise application dans ces unions mal assorties où l'argent seul tient lieu d'amour.

Aux plaintes de l'Indienne qui a vu sa fille chérie arrachée de ses bras par un maître cruel, la femme blanche répond :

Hélas! toi qui te plains, pauvre reine des noirs,
De ce marché de honte où s'en vont tes espoirs,
Toi qui verras ta fille et vendue et livrée,
Orpheline à jamais de tes regards sevrée,
Toi qui maudis ton sort, ton pays et sa loi
Qui la fait prisonnière et l'emporte avec toi,
Toi qui peux m'envier et dont la voix m'implore,
Toi qui viens me conter le mal qui te dévore,
Et qui crois qu'à moi, mère, en mon pays des blancs,
On n'emporta jamais mon fruit d'entre mes flancs,
Que jamais la douleur n'attrista la paupière
De l'enfant libre en France autant qu'elle a sa mère,
Tu ne sais pas aussi qu'une loi nous les prend
Et que loin de nos bras plus rien ne les défend :
Tu ne sais pas qu'aussi je suis mère et qu'un ange
Me fut pris au sortir du baiser de son lange :
Que son père, écoutant sa seule volonté,
Le vendit au mari qui l'a mieux acheté!

De semblables idées s'allient naturellement au système d'attraction passionnée de Fourrier. Aussi madame H. Lesguillon a-t-elle consacré une autre pièce à la mémoire de cet homme et à l'éloge de ses théories qu'elle croit destinées à faire le bonheur du genre humain. Le sentiment devant jouer chez

e poète un rôle plus important que la raison, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette tendance humanitaire. Les intentions sont nobles et pures, le sujet est grand et poétique, et l'auteur y a trouvé d'heureuses inspirations. La critique lui reprochera seulement des négligences de détails, des expressions forcées, et lui conseillera de châtier davantage son style, de se tenir en garde contre le verbiage, contre l'abondance des paroles sonores et vides. Les strophes suivantes, que je choisis entre beaucoup d'autres du même genre, décèlent d'ailleurs un talent gracieux et facile.

C'est le soleil !
Partout l'horizon se colore,
Le monde à son reflet se dore,
Riche et vermeil;
C'est le soleil !

La fleur à son souffle s'entr'ouvre;
Près d'elle germe le bouton :
L'arbre de fruits féconds se couvre ;
La feuille élargit son feston :
L'épi jaunit et se balance,
Pour le moissonneur il blondit :
Et tout applaudit en silence
A la nature qui grandit !

C'est le soleil !... etc.

Le laboureur, sous sa lumière,
Marche à son champ, heureux et sain ;
Le vieillard, couché sur la pierre,
En s'éveillant voit son chemin :
L'enfant nu s'abrite à son trône,
L'oiselet se sèche à son feu ;
Le pauvre vit de son aumône,
Et tout à son nom bénit Dieu !

GLANURES D'ÉSOPE, recueil de fables par *J.-J. Porchat*. 3e édition.— Paris, chez Belin-Mandar; Lausanne, chez Rouiller. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Les jolies fables que M. Porchat offre au public sous le modeste titre de Glanures, et que bien d'autres à sa place regarderaient comme une riche moisson, ont déjà fait le sujet d'un article dans notre *Revue*. Nous avons rendu justice au talent gracieux et fécond de l'auteur, et quelques citations sont venues à l'appui de notre éloge bien confirmé par le succès du recueil

dont une nouvelle édition se publie aujourd'hui. Celle-ci est imprimée avec luxe, sur beau papier, dédiée à la Reine des Français qui a bien voulu donner à l'auteur un témoignage de son estime, et, ce qu'on trouvera plus précieux encore, enrichie de deux livres inédits. Cette augmentation sera d'autant mieux reçue que la verve du poète, loin de s'affaiblir, semble avoir pris une allure plus ferme encore, une tendance plus élevée. Dans quelques-unes de ses nouvelles fables on trouve l'empreinte de sentiments philosophiques et religieux qui, s'ils s'écartent de la simplicité naïve dont l'auteur avait d'abord fait un emploi si judicieux, donne à l'apologue un sens profond et lui permet de traiter les sujets les plus graves qui préoccupent maintenant les esprits. De beaux vers exprimant de nobles pensées ne pourront qu'ajouter à la réputation de M. Porchat. Nous citerons les suivants comme exemple de la direction actuelle de son talent.

Leucippe, l'esprit fort, contemple la rivière
Où la lune flottante agite sa lumière.
Hors du sillon de flamme, il ne voit que la nuit.
Dans ce brillant espace, où son regard les suit,
Il passe tour à tour des batelets sans nombre.
« Sortis de l'ombre, hélas! ils retournent dans l'ombre,
Dit Leucippe rêveur. L'homme, d'un même cours,
Passe entre deux néants sur le fleuve des jours. »
Renonce, ô philosophe, à ton erreur grossière.
Où tu crois voir la nuit brille aussi la lumière.
Par elle à l'espérance ouvrant son cœur joyeux,
Le nocher prit son cours ; et la lampe des cieux,
Qui le vit au départ mettre à flot sa nacelle,
Déjà brille pour lui dans le port qui l'appelle.

Mais cette tendance est bien plus sensible encore dans la parabole qui termine le 12e livre. Le poète, entraîné par un vague sentiment religieux qui fait appel à sa conscience et y jette le trouble, va chercher dans la solitude la vérité qu'il n'a pu trouver ailleurs. Il s'endort au sein d'un asile sauvage.

Sur moi dans le sommeil un songe descendit.
Il me semblait qu'un antre à mes yeux suspendît
Sur la pelouse en fleurs son arcade imposante.
De la grotte il s'échappe une onde jaillissante;
Mais d'y puiser à peine a-t-on pris le plaisir,
Que d'en chercher la source on éprouve un désir.

Il s'avance donc sous cet antre et bientôt se trouve dans une obscurité profonde sans savoir où diriger ses pas, lorsqu'un

ange lui apparaît qui lui apporte un flambeau radieux et lui montre le chemin de la vérité.

Poètes, oubliez vos douces fictions;
La moindre vérité de cet aimable empire
Vaut toutes les erreurs que chante votre lyre.
. . . .
Ah! flambeau merveilleux ou plutôt sainte aurore,
Mon amour au réveil vous bénissait encore.
Et qu'entendis-je alors? Aux rayons du matin,
Le temple m'appelait de son clocher lointain.
J'accours; le bon pasteur m'exhorte et me conseille:
C'est l'ange et le flambeau; c'est la Source, et je veille!

LA FAMILLE JAQUEMART, épisode tiré de Dijon moderne, poème inédit, en 4 chants; par *Paillet de Plombières.*— Paris. In-8, 75 c.

Le nom de Jaquemart a été très-anciennement donné à ces personnages en fer placés sur des tours à horloge avec un marteau à la main pour frapper les heures. Dijon possède une de ces horloges, célèbre par son antiquité et par son origine. Elle y fut apportée en 1382 ou 1383 par le duc Philippe-le-Hardi qui l'avait enlevée de la ville de Courtrai où elle était alors, au dire des historiens du temps, réputée comme l'une des plus belles qu'on pût trouver *deçà ne delà la mer.* Toute une famille s'y voit réunie pour sonner l'heure, au grand amusement des Dijonnais grands et petits qui s'arrêtent toujours avec un nouveau plaisir à la contempler. Une tradition populaire sur ces illustres Jaquemart forme le sujet du petit épisode que publie M. Paillet de Plombières. C'est un léger badinage, en vers libres, écrit avec facilité, qui fera désirer la publication du poème dont il est extrait.

Voici le début de ce petit fragment.

Je me souviens encor de la Sainte-Chapelle,
Et de ses vitraux colorés;
Je pense franchir les degrés
Qui menaient à sa nef obscure et solennelle,
Où, d'échos en échos, vers la voûte éternelle
Montaient jadis les chants sacrés.
Ce temple saint n'est plus; un autre le rappelle,
Et la Vierge y reçoit des vœux réitérés.

Comme Paris, nos murs possèdent une église
A qui de Notre-Dame on a donné le nom,
Et qu'étouffe à l'envi mainte ignoble maison.

De ces réduits impurs, œuvres d'un noir démon,
La ruine nous est promise :
Qu'elle arrive bientôt pour l'honneur de Dijon !

Que voit-on? Seulement la façade du temple,
Les anges mutilés de ses pieux arceaux,
Ses colonnes, jolis fuseaux,
Qui semblent se jouer du poids des chapiteaux,
Des prodiges de l'art ingénieux exemple.

On voit aussi la tour dont le front brave l'air,
La tour, trône assuré d'une famille en fer,
Que, de loin toutefois, l'œil à son gré contemple ;
Qui, du haut de son belvéder,
Promène un regard pacifique
Sur les frimas du sombre hiver,
Et dont la fermeté stoïque
Paraît encor plus héroïque
Lorsque gronde la foudre et que brille l'éclair.

LE VICOMTE de Le-Plessis des Tours ; par *Chasserot*. — Paris, chez Schwartz et Gagnot, 2 vol. in-8, 15 fr.

La vie du village, avec toutes ses petites tracasseries, ses commérages auxquels viennent s'ajouter les intrigues électorales et les vices que la contrebande engendre toujours plus ou moins dans tous les lieux voisins des frontières, tel est le cadre de ce roman qui offre, je crois, une peinture assez fidèle de la province française. C'est un récit passablement embrouillé, un peu lourd, écrit dans un style sans prétention, mais qui n'est rien moins qu'élégant, et ces défauts eux-mêmes me semblent ajouter à la vérité du tableau. Il est difficile de suivre le fil d'une narration embarrassée d'une foule d'incidens très-compliqués ; mais c'est précisément par ces nombreux détails que l'auteur a voulu exciter et soutenir l'intérêt. Ses personnages appartiennent à toutes les classes de la société ; leurs caractères sont en général faiblement esquissés ; on ne rencontre point parmi eux de ces individualités exceptionnelles que nos romanciers du jour affectionnent tant. Ce sont des êtres médiocrement bons ou mauvais, dépensant leur vie à la poursuite de petits intérêts, employant de petits moyens pour les atteindre. La scène se passe à l'époque de la Restauration, et, d'après ce qu'il dit lui-même dans sa dédicace, M. Chasserot paraît avoir emprunté la plus grande partie de son récit à quelqu'une de ces petites comédies politiques

auxquelles le retour des Bourbons avec leur ancienne noblesse donna lieu dans presque tous les départemens français. Toutes les petites passions s'agitèrent alors et vinrent troubler dans leur paisible existence maintes familles d'honnêtes gens qui, amis du repos et indifférens à la politique, cherchaient vainement à se tenir en dehors du mouvement des partis. Les destitutions, les élections, les dévouemens intéressés firent naître des intrigues de toute espèce. Il n'y eut en quelque sorte pas de petit hameau qui ne se ressentît de la secousse; et en voyant les ambitions de commune ou d'arrondissement rivaliser d'adresse et d'activité, l'on aurait pu croire que la carrière administrative était la seule qui offrît quelque chance de succès. Ce spectacle bizarre et assez triste se trouve retracé dans l'ouvrage de M. Chasserot avec beaucoup d'exactitude. Il n'a pas même oublié de jeter sur tous les événemens qu'il raconte cette teinte grise et monotone qui est le caractère principal de la vie publique ou privée dans les provinces éloignées de la capitale. L'élément dramatique y joue un grand rôle, les crimes n'y manquent pas; on y voit se développer une corruption trop réelle, mais tout cela est dit de manière à ne pas produire un bien grand effet. La marche de l'action est entravée par des longueurs, par des conversations qui nuisent à l'intérêt, et le lecteur ne doit pas s'attendre à y rencontrer de ces émotions fortes qui ne sont au reste qu'un produit du mauvais goût de notre littérature moderne. Il est fâcheux que M. Chasserot n'ait pas châtié davantage son style, car il aurait ainsi beaucoup augmenté le mérite de son roman. L'imagination et le style sont les deux choses les plus importantes dans un ouvrage de ce genre, et l'abondance des incidens prouve que l'imagination ne lui manque pas.

REVUE SLAVE, ouvrage non périodique, paraissant par livraison, rédigé par M. *J.-N. Bonkouski.* — Paris, 1839. In-8, 2 fr.

C'est un fait bien remarquable de notre époque que la constance avec laquelle un peuple malheureux, dispersé, proscrit, lutte pour sauver sa nationalité menacée d'une destruction complète au sein même de sa patrie. Les efforts persévérans que font, dans ce noble but, les Polonais exilés, quels que soient du reste leurs résultats, offrent une expiation certainement bien méritoire de toutes les fautes qu'ils ont commises. Je dis les fautes, car, malgré l'intérêt qu'on éprouve pour leur sort cruel, il faut avouer qu'ils ont été en grande partie eux-mêmes les auteurs de leur propre ruine. En effet, s'il est peu de

peuples qui aient déployé autant de courage et d'énergie à défendre leur indépendance, il en est peu aussi qui se soient montrés moins capables de comprendre et de supporter un gouvernement libre. Ouvrez l'histoire de la Pologne, et vous y verrez une suite continuelle de dissensions intestines, de luttes sanglantes, de révolutions faites dans le seul intérêt de quelques nobles ambitieux. Vous y remarquerez surtout un mépris, ou plutôt un oubli complet des droits de l'homme, et vous y retrouverez toujours, dans toute sa force, l'élément féodal qui fait des hommes deux parts inégales dont la plus nombreuse, réduite en quelque sorte à l'état de troupeau, est exploitée par une petite minorité de seigneurs maîtres du sol. L'obstination avec laquelle la liberté fut refusée aux serfs n'a-t-elle pas été encore l'une des principales causes qui ont empêché le succès de la dernière révolte?

Mais les leçons de l'expérience ne seront pas perdues, sans doute, et les Polonais semblent mieux comprendre aujourd'hui leurs véritables intérêts. Après avoir éprouvé l'impuissance de la force brutale, ils sentent la nécessité de tourner leurs vues d'un autre côté. Le développement intellectuel leur offre des moyens plus lents, mais bien plus sûrs, et dont l'influence ne peut avoir que des résultats salutaires pour l'avenir de leur pays. Ils y trouvent une sphère élevée, digne des facultés que la nature leur a prodiguées; et c'est certainement un beau spectacle que celui de ces proscrits, épars dans toutes les contrées de la terre, dont toutes les pensées, tous les travaux, toutes les inspirations ont pour objet une patrie bien-aimée dont ils conservent ainsi la nationalité qui n'a plus d'autre refuge et à laquelle ils préparent peut-être un avenir brillant et heureux. Ce n'est plus la Pologne seule avec ses institutions à demi barbares, c'est la race slave tout entière qu'ils appellent à la liberté par l'émancipation morale et intellectuelle. Ils cherchent à réveiller le souvenir de l'antique gloire commune à tous les peuples de cette nombreuse famille, et à reformer les liens de fraternité que les divisions politiques ont rompus. Ils veulent ainsi donner une impulsion nouvelle au génie slave, depuis si long-temps étouffé sous le joug pesant de l'oppression. Si le succès couronne un jour leurs efforts, le nord de l'Europe verra sans doute une ère brillante s'ouvrir pour lui, et les élémens qu'il renferme se développeront, soit dans le domaine philosophique, soit dans le domaine littéraire, avec une énergie et une originalité bien propres, peut-être, à exercer sur le reste de l'Europe une puissante influence.

C'est dans ce but que la *Revue slave* est fondée; son éditeur se propose d'en faire le point de réunion des idées des savans

et des littérateurs slaves, l'organe de leurs vœux et de leurs espérances. Il désire faciliter aux diverses nations slaves les moyens de s'entendre, de se communiquer leurs vues, leurs sentimens, de discuter leurs intérêts communs, et de détruire par là les préventions adroitement semées entr'elles par ceux qui font de la division des peuples et des haines nationales les principaux appuis de leur puissance. Cet esprit conciliateur, cette propagande éclairée ne saurait trouver d'opposition que dans les ennemis réels du véritable progrès. « La » cause de la civilisation, » dit l'auteur en s'adressant aux peuples slaves, « c'est votre cause ; elle vous rendra la patrie, » l'indépendance, la liberté ; et en l'aidant par vos efforts, vous » rendrez en même-temps un service à l'humanité. » Ces paroles, qui expriment la tendance de cette publication, la feront accueillir favorablement de tous les hommes qui pensent que l'affranchissement des nations n'est qu'une question de civilisation et de temps. Mais on regrettera de voir l'auteur oublier que les principes généreux qu'il pose en débutant doivent s'appliquer indistinctement à tous les peuples quelle que soit leur origine, et faire lui-même appel au préjugé qui sépare la race slave de la race germanique. C'est une tache qu'on voudrait effacer dans une œuvre pareille, c'est une contradiction fâcheuse qui ne peut que nuire à son succès.

La première livraison de la *Revue slave* offre trois articles d'un grand intérêt. Le premier expose rapidement l'état actuel des nations slaves, l'esprit qui les anime et la tendance commune vers laquelle se dirige surtout la nouvelle génération. Le second traite de l'origine et de l'histoire des Wandales, ce peuple terrible, qui fut considéré par quelques écrivains comme un instrument de la Providence, destiné à détruire la puissance romaine, et qui après avoir effrayé long-temps les nations de l'occident et du midi de l'Europe, a disparu du monde avec son empire, aussi subitement qu'il l'avait rempli de son nom redoutable. Enfin, le troisième article est consacré à un examen rapide des langues et des littératures slaves.

HISTOIRE ABRÉGÉE de la Confédération suisse, jusqu'à l'époque de la réformation. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-12.

Nous venons un peu tard pour annoncer cet excellent petit ouvrage auquel la presse et le public ont déjà rendu justice en lui faisant un accueil bien mérité. Mais comme il ne formait qu'une première partie, nous avions pensé que l'au-

teur ne tarderait pas à publier la seconde, et nous préférions l'attendre pour juger à la fois le travail complet dans son ensemble. Cette publication étant retardée par des causes que nous ignorons, nous venons réparer ce qui pourrait sembler un oubli moins fâcheux pour l'auteur, auquel notre suffrage ne saurait être d'une grande valeur, que pour notre recueil qui manquerait à sa tâche s'il négligeait de signaler à ses lecteurs un livre bon et utile. Il est certainement peu de contrées dont l'histoire offre un intérêt aussi grand, aussi varié que celle de la Suisse, et cependant, soit qu'on ait trouvé trop peu important le rôle de la Confédération dans les états européens, soit que l'on ait reculé devant la difficulté du travail, il n'en est point non plus qui semble avoir moins attiré l'attention des historiens. On ne possède guère en français que l'*Histoire des Suisses* de Mallet, ouvrage qui n'est pas sans mérite, mais froid, sec et peu attrayant; la traduction de Muller, qui n'est pas encore achevée; et l'abrégé de Zschokke, chef-d'œuvre dans son genre, sans doute, mais d'une nature toute spéciale, écrit plutôt pour le peuple que pour la jeunesse. Ce qui manquait surtout, c'était un livre destiné à être mis entre les mains des enfans, dans lequel les faits principaux de cette histoire si féconde en leçons précieuses, en faits héroïques, fussent racontés d'une manière simple, facile à saisir, propre à frapper par elle-même de jeunes cœurs ouverts à tous les sentimens nobles et généreux, sans déclamations passionnées, ni réflexions politiques, toujours plus ou moins empreintes d'une tendance partiale, quelle que soit l'indépendance de l'écrivain. C'est dans cet esprit de rare modération qu'est rédigé le volume que nous annonçons ici. Récit plein d'intérêt et d'animation, il présente les faits les plus importans des annales helvétiques, esquisse à grands traits les époques, et c'est dans la marche même des événemens que se trouvent les enseignemens que peut donner une semblable histoire. L'auteur a su profiter habilement des ressources que lui offraient les chroniques de la Suisse allemande et les excellens ouvrages de quelques-uns de ses écrivains. Il n'a pas craint surtout d'emprunter parfois à Muller ces tableaux éloquens si bien faits pour réveiller le patriotisme, pour exciter le développement des sentimens élevés. Mais ne perdant pas de vue le public auquel il s'adresse, son style, toujours simple et lucide, évite les détails inutiles et résume sa narration de manière à mettre à la portée des jeunes intelligences les relations compliquées des divers états qui composent la Confédération. Nous souhaitons vivement que ce livre devienne de plus en plus populaire et pénètre dans les écoles, où il est bon que les enfans apprennent de bonne heure à connaître et à aimer la patrie Suisse, et nous enga-

geons l'auteur à terminer la tâche qu'il a si bien commencée; les difficultés vont toujours croissant, il est vrai, à mesure qu'on approche des temps modernes, mais nous ne doutons pas que son talent ne parvienne à les surmonter heureusement.

DE LA DOMINATION TURQUE dans l'ancienne régence d'Alger; par *Walsin Esterhazy*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Les fautes commises dans l'Algérie par l'administration française, et les difficultés qu'elle éprouve à jouir paisiblement de sa conquête, contrastent singulièrement avec la domination facile et absolue qu'y exerçaient autrefois les Turcs. On en est d'autant plus frappé, que ceux-ci n'eurent jamais à leur disposition les moyens puissans, les ressources nombreuses que la France a mis en œuvre pour atteindre ce but. Avec une petite quantité de troupes le Dey faisait respecter son autorité, maintenait les Arabes dans la soumission et réprimait énergiquement toutes leurs tentatives de révolte. Il est vrai qu'il n'avait pas à combattre la haine religieuse qui rend la tâche plus pénible aux chrétiens, et qu'il ne venait pas non plus imposer une civilisation étrangère aux mœurs du pays. Cependant il est remarquable que presque toutes les insurrections qu'il avait à réprimer étaient suscitées par des fanatiques ambitieux, par des sectaires qui s'appuyaient également sur le puissant levier de la religion. Et puis la civilisation turque, quoique moins perfectionnée, imposait encore certaines formes tout aussi antipathiques aux populations arabes. Où se trouvait donc le secret de sa force? quel fut le principe de sa durée? C'est la question que M. Walsin s'est proposé de résoudre. Pour l'exposer d'une manière claire et complète, il trace un tableau rapide de la domination turque dans la régence d'Alger depuis sa naissance jusqu'à sa chute. Puisée aux sources originales, enrichie de documens précieux, cette histoire fait honneur à l'érudition de l'écrivain et offre un grand intérêt. Il en ressort évidemment que la terreur, accompagnée d'une rigoureuse justice et d'un scrupuleux respect pour les mœurs et les préjugés nationaux, fut le seul moyen de gouvernement employé avec succès. C'est une triste vérité qui renverse impitoyablement les rêves des philanthropes humanitaires, et condamne leur louable impatience; mais que peut le sentiment contre la logique des faits? L'auteur en conclut que la France s'est trop hâtée de vouloir implanter sa civilisation sur la terre d'Afrique, et n'a pas su ménager assez le caractère national qu'elle s'est ainsi maladroitement aliéné. C'est

en général le défaut des Français dans toutes leurs conquêtes. M. Walsin pense donc que pour réparer le mal, s'il en est temps encore, il faut changer complètement le système d'administration suivi jusqu'à présent. La dernière levée de boucliers des Arabes qui a menacé l'existence de la colonie semble offrir une occasion favorable pour revenir en arrière et pour entrer dans une autre voie plus conforme à l'esprit des populations qu'il s'agit de soumettre. L'action civilisatrice ne s'exerce qu'à la longue, et il faut, avant tout, lui assurer les garanties de paix et de sécurité qui sont indispensables à son développement.

BIOGRAPHIE DE JEAN DE MULLER; par *Ch. Monnard*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

Jean de Muller a depuis long-temps pris place parmi les historiens du premier ordre. Doué d'une faculté de travail infatigable, d'un esprit élevé, d'une âme noble, d'un cœur généreux, il possédait toutes les qualités nécessaires à un écrivain de ce genre, et les a fait briller d'un vif éclat par la mâle éloquence de son beau style. Né à Schaffhouse en 1752, il montra, dès son enfance en quelque sorte, un goût très-prononcé pour tout ce qui tenait à l'histoire. Bien jeune encore, il savait déjà jeter tant de charme dans ses récits, qu'on se plaisait à l'entendre et à stimuler par des éloges cette disposition naissante. Ses premiers essais, dès qu'il sut manier une plume, furent des compositions historiques. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il fit de brillantes études, et bientôt ses professeurs purent prévoir la belle carrière qu'il était appelé à parcourir. A l'Université de Goettingue, il se lia d'amitié avec plusieurs des grands écrivains de l'Allemagne. Tout en se livrant avec ardeur et succès à la théologie, il se sentait entraîné par son génie vers les travaux historiques. La lecture des anciens était son occupation favorite, et à peine de retour dans sa ville natale, il fut appelé à y remplir une chaire de grec. Les devoirs de sa charge lui laissèrent plus de loisir pour se livrer à ses goûts de prédilection. Il se sentait peu de vocation pour les fonctions pastorales, quoique ses sermons eussent attiré toujours une foule d'auditeurs. L'idée d'élever un monument durable à la gloire de sa patrie lui souriait davantage, et elle s'empara bientôt entièrement de lui. Quelques désagrémens, suscités par l'intrigue et la jalousie, l'engagèrent à donner sa démission, qu'il motiva par le désir de consacrer tout son temps à écrire l'*Histoire de la Suisse*. Sa réputation, déjà grande, l'avait mis en rapport avec la plu-

part des hommes distingués que renfermait alors la Suisse. Ce fut l'un d'eux, Ch. V. Bonstetten, dont les conseils l'entraînèrent à quitter Schaffhouse pour venir à Genève remplir une place d'instituteur dans la maison de M. Tronchin. Quoique de telles fonctions ne fussent peut-être pas précisément ce qui lui convenait le mieux, il comprit quels avantages il pourrait retirer de son séjour à Genève, ville libre, centre de lumière et de science, métropole du protestantisme. En effet, il y trouva non-seulement de nombreuses ressources pour l'étude, mais encore des amis bien dignes de l'apprécier et dont les relations lui furent précieuses. Il y vécut avec Ch. Bonnet, avec Bonstetten, avec un Américain, Francis Kinloch; il fut présenté à Voltaire, et s'inspira des souvenirs de Rousseau, dont le puissant génie exerça une grande influence sur lui. Au milieu de cette belle contrée que la nature semble avoir destinée à être la patrie de la liberté, son imagination s'exalta, ses vues devinrent plus étendues, plus larges, et il reprit avec plus d'ardeur que jamais ses recherches historiques dans lesquelles il se vit secondé par tous ses amis. Dès que son projet d'écrire une histoire de la Confédération fut connu, les matériaux, les documens officiels, les chartes et les mémoires lui arrivèrent en foule de toute part. Les familles dont les ancêtres avaient joué un rôle glorieux dans les annales de la Suisse s'empressèrent de contribuer à élever un monument qui pouvait faire rejaillir quelque honneur sur elles. Cette circonstance même explique comment Muller a pu être entraîné à introduire dans son récit cette foule de notices généalogiques dont la trop grande abondance nous paraît aujourd'hui une tache dans son œuvre, un luxe superflu qui entrave la marche de l'action et nuit à l'intérêt.

De fréquentes excursions dans les cantons suisses lui permirent d'acquérir une connaissance parfaite des lieux qu'il devait décrire. « Une étude indispensable au véritable historien, » dit M. Monnard, « c'est celle du théâtre des évènemens. La disposition des lieux donne souvent l'intelligence des faits; la configuration du pays, sa nature, ses accidens expliquent les mœurs de ceux qui l'habitent, et le genre d'existence et de liberté approprié à leur caractère, et source de leur bonheur. Il y a dans chaque contrée une vie du sol, une vie de l'air, une vie du peuple, une vie de l'organisation sociale, ou plutôt ce sont les élémens d'une grande individualité vivante et harmonique. De là, la nécessité de connaître la terre, le climat et les usages pour comprendre les actions. Cette étude, imposée à tout historien, captive celui de la Suisse par des charmes infinis. Nul n'a jamais, plus que Muller, sympathisé avec la nature intime de cette Confédération

sortie des vallées, descendue des montagnes, et dont la voix se marie au cor des Alpes et au bruit des torrens. Aussi personne n'a-t-il jamais observé plus curieusement la correspondance des peuplades et de leurs demeures et n'a-t-il peint l'union des unes et des autres avec plus d'amour ; c'est que, du milieu des cités et des livres, il visitait souvent les hameaux, les rochers, les hommes pour qui le monde finit au bout de leur vallon ; c'est qu'il avait vu le batelier lutter contre les ouragans des lacs sévères, l'avalanche bondir sur les glaciers, et le pâtre, au milieu de son troupeau, heureux de sa liberté ignorante. »

La publication de son premier volume produisit une sensation universelle et obtint un brillant succès. Les hommes de cœur, les vrais patriotes l'accueillirent avec les plus grands applaudissemens, les timides exprimèrent leur crainte sur l'ombrage qu'un talent si indépendant et si hardi pourrait causer à l'Autriche. L'édition fut promptement épuisée. Bientôt le nom de Muller devint populaire, et son histoire suisse pénétra jusque dans les chalets des Alpes. L'auteur ne tarda pas à recueillir les suffrages les plus flatteurs pour lui.

« Cinq ans après, voyageant à pied dans les petits cantons, il entra dans une maison de paysans pour demander du lait. Personne ne le connaissait. Au-dessus du village se voyaient les ruines d'un château. Il demanda au maître de la maison le nom de ce manoir, les seigneurs qui l'avaient habité, l'époque et l'histoire de sa destruction. Le paysan eut réponse à tout. Muller lui demanda d'où il savait tout cela. — Eh ! répliqua le campagnard, ne le trouve-t-on pas dans le livre que Muller de Schaffhouse a écrit à Bonstetten ? »

Un pareil succès dut faire éprouver à Muller de bien vives jouissances. Mais son génie inquiet ne lui permettait pas d'apprécier long-temps un bonheur paisible et calme. Le sentiment de ses hautes facultés lui faisait désirer de les déployer sur un théâtre plus vaste. Il quitta la Suisse pour se rendre d'abord à Berlin où il vit Frédéric II, puis à Cassel où il obtint une place de professeur d'histoire. Après y avoir passé deux années, le climat et un travail trop assidu ayant altéré sa santé, il revint de nouveau à Genève où il rentra comme lecteur dans la maison de M. Tronchin. Il ne tarda pas à être rappelé en Allemagne par l'offre qu'on lui fit d'une place de bibliothécaire à Mayence. C'est pendant son séjour dans cette ville que commença la grande crise politique qui devait détruire l'antique Confédération suisse. Ces évènemens affligèrent beaucoup Muller, dont la plume éloquente tenta de réveiller le vieux patriotisme helvétique par des écrits pleins de vigueur et de talent, qu'il trouvait encore le temps

de publier au milieu des laborieuses recherches qu'exigeaient ses travaux historiques. Il quitta la bibliothèque de Mayence pour une autre place du même genre à Vienne, et enfin, lorsque les troupes françaises eurent envahi l'Allemagne, Jérôme, créé roi de Westphalie par son frère, l'appela près de lui pour remplir les fonctions de ministre d'état.

Une carrière aussi agitée, les fatigues de la vie des cours jointes à celles de l'étude, les soucis inséparables de toute position élevée, le chagrin de voir sa patrie désorganisée par des intrigues et des luttes funestes, toutes ces causes réunies abrégèrent la vie de Muller. Sa santé déclina rapidement, et il mourut en 1809, âgé seulement de 57 ans, laissant inachevé le monument qui devait faire à la fois la gloire de son pays et la sienne propre. Si son talent d'historien fut en général dignement apprécié même de son vivant, sa versatilité, son caractère politique, ses sympathies aristocratiques ont été l'objet de violentes accusations. Ses ennemis, ses rivaux jaloux exagérèrent ses torts, et, sans prétendre le laver de tout reproche, M. Monnard a su, par le simple exposé des faits, mettre le lecteur en état de juger lui-même la question.

« Fils et historien d'une république, mais successivement serviteur de plusieurs monarchies, ami de la liberté, mais aussi de la modération, défenseur de l'indépendance de l'Allemagne, sa seconde patrie, mais admirateur de Napoléon qui l'opprima, Muller ne put pas éviter des soupçons injurieux à son caractère politique ; l'ambiguité de sa position, jointe à son imagination ondoyante, sa facilité de passer d'un service à un autre, devaient inévitablement provoquer des jugemens sévères et fournir au moins des prétextes à ses ennemis ; car il est impossible de ne pas reconnaître à la fois que si l'injustice à son égard fut souvent malveillante, elle fut aussi quelquefois excusable. Une certaine mollesse de caractère, quelque timidité dans les relations de tous les jours, une sensibilité prédominante, la prédilection pour la paix des études, s'opposaient chez lui, dans une vie d'action publique, qui n'était pas l'action de la pensée, à la consistance, à la persévérance, au courage qui marchent droit au but et surmontent les obstacles, s'ils ne peuvent pas les renverser. Sa vigueur était celle de l'orateur plutôt que de l'homme d'état. Malgré sa haute raison, il avait plus de tendresse pour les principes de justice, d'ordre et de loyauté, que de résolution dans la pratique des affaires ; grand penseur, grand poète, il n'était guère homme politique que la plume à la main. »

Riche en détails du plus vif intérêt, cette notice fait à la fois aimer l'homme et admirer l'écrivain. En la lisant, on se sentira porté à plaindre plutôt qu'à blâmer les travers de Muller,

et l'on répètera volontiers, avec l'auteur, ces paroles qui la terminent : « Quand le temps aura effacé les panégyriques qui ne créent pas la gloire et les censures qui peuvent empoisonner une noble vie, mais non la ternir à jamais, la postérité, à l'ouïe des grandes destinées du genre humain et des merveilles de l'héroïsme helvétique, demandera, comme Melchtal dans le *Guillaume Tell* de Schiller : Qui a donné ces renseignemens? et la renommée répondra, comme Stauffacher : Ils sont certains : nous les tenons d'un homme digne de foi, *Jean Muller* de Schaffhouse. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

TRAITÉ DES DROITS D'AUTEURS; par M. *A.-Ch. Renouard.* — Paris, chez J. Renouard et Cie. 2 vol. in-8, 15 fr.

La propriété littéraire est une question à l'ordre du jour. Après avoir été long-temps régie par des dispositions assez vagues et qui lui offraient peu de garanties, elle a tout-à-coup fixé sur elle l'attention publique. Le développement de la contrefaçon, qui, favorisée par certaines circonstances, a pris récemment une si grande extension et influé d'une manière désastreuse sur les intérêts de la librairie française, ayant excité des réclamations justes et nombreuses, on s'est demandé si la loi ne devait pas intervenir plus énergiquement pour détruire un pareil abus. Les opinions se sont en général montrées unanimes sur la nécessité de faire quelque chose dans ce sens, mais lorsqu'il s'est agi de déterminer les moyens et les limites de cette action légale, on ne s'est plus entendu avec le même accord. Selon les uns, la propriété littéraire doit être assimilée à toute autre espèce de propriété ; la pensée appartient à son auteur comme l'œuvre à l'ouvrier ; la lui ravir c'est commettre un vol qu'il faut punir non-seulement dans le pays même où l'auteur a publié sa pensée, mais encore dans les pays étrangers où il peut être atteint par des traités *ad hoc* entre les divers États ; cette propriété doit se transmettre par héritage et demeurer ainsi éternellement le patrimoine des familles qui ont produit les écrivains ou de celles qui leur ont acheté leurs œuvres. Selon les autres, la pensée d'un auteur n'étant que le résultat ou la reproduction sous une nouvelle forme de ce qui a été déjà conçu, élaboré par d'autres avant

lui, ne saurait être considérée comme une propriété aussi absolue; établir un semblable privilége, c'est vouloir entraver la diffusion des lumières, faire dépendre la conservation des chefs-d'œuvre du génie de la seule volonté d'un héritier dont les préjugés ou le caprice suffiraient pour en priver à tout jamais la postérité; quant à la contrefaçon de l'étranger, peut-on espérer d'obtenir tous les traités nécessaires pour l'anéantir, et ne risquera-t-on pas ainsi de sacrifier l'intérêt des consommateurs aux prétentions trop souvent exagérées de l'éditeur? Tous ces points ont été mûrement examinés et discutés en France dans le sein d'une commission nommée à cet effet. Le projet de loi qu'elle a fait et qui a déjà été adopté par la chambre des Pairs avec quelques modifications, renferme un petit nombre de dispositions nouvelles. Il prolonge, jusqu'à trente années après la mort de l'auteur, le droit de propriété, règle d'une manière plus complète tout ce qui touche à cette matière importante, et, laissant à l'intelligence et à l'activité des libraires le soin de lutter avec la contrefaçon étrangère, se borne à les encourager par quelques mesures protectrices. C'est bien peu sans doute, mais la commission ne pouvait songer à satisfaire toutes les exigences, et elle a dû se tenir dans les limites du possible, sans prétendre empiéter sur le domaine du droit international, qui appartient à la diplomatie et dont les relations sont d'ailleurs étroitement liées au système général des douanes qu'on ne lui avait point donné mission de réorganiser.

Le livre de M. Renouard, dont la publication ne pouvait certainement venir plus à propos, a pour but d'exposer la question sous toutes ses faces et de fournir des matériaux à la discussion qui ne tardera pas à s'ouvrir dans la chambre des Députés. C'est un travail bien complet, fort remarquable, qui traite de la propriété littéraire à la fois sous le point de vue historique et sous celui du droit. La première partie contient l'histoire du droit des auteurs et l'état de la législation française et étrangère à cet égard. On y trouve des détails curieux sur les dispositions incertaines qui réglaient ce genre de propriété avant l'invention de l'imprimerie et dans les premiers temps qui suivirent cette grande découverte. Il rapporte tous les décrets, toutes les ordonnances qui, dans le but de protéger l'industrie naissante, déterminèrent successivement, d'une manière plus précise, les relations nouvelles qu'elle créait. On peut suivre ainsi la marche du droit des auteurs et apprécier les garanties que la loi lui assure. Il expose ensuite la théorie philosophique de ce droit. Indiquant les dangers des deux extrêmes, il se prononce pour une propriété limitée et paraît approuver le terme fixé par le projet de loi. La seconde partie renferme l'exposé complet de la jurisprudence et traite de

tous les cas qui peuvent se présenter dans l'exercice des droits accordés aux auteurs par la loi. C'est une suite de documens précieux et instructifs qui font connaître de la meilleure manière le véritable état de la question. Il en ressort surtout la preuve de l'insuffisance des lois actuelles pour garantir les droits d'auteurs des attaques de la contrefaçon intérieure, et la nécessité de réformer un abus aussi déplorable. Sous ce rapport nous croyons qu'il est urgent de faire une nouvelle loi, et le projet en discussion nous paraît contenir quelques dispositions utiles. Peut-être serait-il convenable de leur donner plus de force et plus d'étendue, car, il ne faut pas se le dissimuler, c'est là le côté important de ce projet. La contrefaçon étrangère se trouve placée tout-à-fait en dehors des atteintes de la loi; les mesures qu'on propose à cet égard se bornent à des restrictions, à des formalités qui n'auront d'autre résultat que d'entraver le commerce de la librairie. Evidemment le but ne peut être atteint que par des conventions internationales, et les libraires de Paris ont montré qu'ils comprennent fort bien quelle doit en être la base, en demandant que la France débute par donner l'exemple et interdise sur son territoire toute contrefaçon des ouvrages étrangers. Une telle proposition leur fait honneur; on établirait ainsi un précédent d'une haute portée morale, et l'on faciliterait beaucoup les traités qui doivent intervenir un jour entre les divers États.

M. Renouard termine son intéressant travail par l'examen détaillé du projet de loi et de la discussion à laquelle il a donné lieu dans le sein de la chambre des Pairs.

DU DROIT MARITIME et des relations commerciales des peuples considérés dans leurs rapports avec les affaires d'Orient; par *Édouard Naville*. — Paris. In-8, 1 fr.

Cette brochure remarquable soit par les vues de l'auteur, soit par la manière dont il les expose, peut se diviser en deux parties bien distinctes. La première traite du commerce, la seconde de la politique. « Faciliter les communications entre les » peuples, et les rendre toujours moins étrangers les uns aux » autres; » telle est l'épigraphe que M. Naville a empruntée au *Traité de Paris*, et qui exprime fort bien l'esprit dont il se montre animé dans cet écrit. Ce principe, si mal compris et si peu suivi dans le pays même où il fut posé, semble prêt à se développer, en dépit de tous les obstacles, par suite de l'essor qu'a pris l'industrie depuis quelques années. Il est évident qu'avec la puissance de la vapeur appliquée comme

force motrice sur les chemins de fer, nous entrons dans une voie nouvelle. On peut prévoir sans peine quels changemens l'avenir amènera dans les relations des diverses nations entre elles. Les distances s'effaceront devant la rapidité des machines locomotrices, les voyages les plus lointains se feront en peu de jours, les moyens de transport se multiplieront sans cesse et seront mis à la portée de tous. Ainsi les peuples, rapprochés les uns des autres, pourront apprendre à se mieux connaître, à s'estimer, à confondre leurs intérêts d'une manière plus complète et plus générale. On verra disparaître petit à petit une foule de préjugés encore bien vivaces de nos jours; les haines nationales, les rivalités étroites s'affaibliront pour faire place à une émulation salutaire et féconde en heureux résultats. Et qu'on ne dise pas que ceci n'est qu'une généreuse utopie, qu'un beau rêve de philanthrope. On ne saurait nier que la plupart des maux qui affligent et menacent maintenant l'ordre social ne soient, en grande partie du moins, causés par les entraves que des institutions surannées, reste d'une autre époque, maintiennent comme des barrières insurmontables sur les frontières des Etats, pour empêcher les peuples de se tendre la main et d'unir leurs efforts dans un but commun. L'égoïsme national est une plaie dont le développement a trop long-temps été favorisé par le despotisme dont elle secondait les vues. Mais aujourd'hui l'émancipation de la pensée et l'élan subit que les découvertes scientifiques sont venues imprimer à l'industrie ne permettent plus de songer à persister dans cette vieille ornière. Une nouvelle carrière s'est ouverte à l'esprit humain, et, vraies ou fausses, les espérances qu'elle lui a fait concevoir offrent un attrait irrésistible dont rien ne saurait plus le détourner. Tous les mécontentemens, toutes les souffrances se taisent et prennent patience devant cet avenir de prospérité; mais que l'on cherche encore à rendre sa réalisation impossible, à lutter contre cet entraînement général, et bientôt l'on recueillera les fruits amers de cette dangereuse obstination, dans une révolution sociale, dont la pensée seule cause des vertiges aux hommes qui ne s'aveuglent pas sur le véritable état des choses. Notre époque n'est acceptée, et en vérité ne saurait l'être, que comme une transition, comme un passage nécessaire qu'il faut absolument franchir pour arriver à un état meilleur. Chaque nation peut se comparer à une petite peuplade qui, renfermée dans un vallon étroit entouré de toute part de rochers escarpés, s'est multipliée au point de ne plus pouvoir suffire à sa subsistance; il faut mourir ou trouver une issue; l'ascension est rude, les passages sont difficiles, semés de précipices, de glaciers et de crevasses, mais on aperçoit au-delà des plaines fertiles, et les pre-

miers arrivés au sommet soutiennent le courage des autres en leur annonçant la riche perspective qui se déroule à leurs yeux. Alors les plus timides trouvent la force de mépriser les périls, d'affronter la mort, et nul obstacle ne peut plus les arrêter.

La terre, ce domaine de l'homme, dont l'exploitation lui a été confiée pour qu'il y développât ses facultés en secondant par son travail les lois conservatrices de la nature, ne doit pas être la propriété particulière de quelques-uns. Chacun prétend avec raison au droit d'y semer et d'y recueillir ; mais pour assurer les intérêts de tous il faut des règles établies d'un commun accord et que tous observent avec le même respect. C'est ici que le droit maritime joue un rôle important ; car la mer, qui couvre plus de la moitié de notre globe, est la voie de communication la plus facile et la moins coûteuse. Cependant jusqu'à ce jour aucune vue d'ensemble, aucun principe large n'a présidé aux traités conclus par divers États à ce sujet. On s'est contenté de vivre en quelque sorte au jour le jour, laissant aux évènemens le soin de décider la plupart des points litigieux, et abandonnant à la force ou à l'adresse un empire qui ne devrait appartenir qu'à la loi.

M. Naville pense que le moment est venu de faire cesser un tel abus, et qu'en présence surtout du malaise social qui mine sourdement les peuples, les gouvernemens ne sauraient sans danger tarder davantage. Il voudrait que les puissances européennes s'entendissent toutes ensemble pour poser les bases d'un traité maritime propre à concilier tous les intérêts dans une sage liberté et à détruire l'influence pernicieuse des jalousies nationales. La question d'Orient lui paraît offrir une occasion très-favorable pour l'accomplissement de cette noble alliance, et il essaie de tracer les principales dispositions qui devraient en être l'objet. Nous ne le suivrons pas dans ces considérations de haute politique, remarquables sans doute par l'esprit élevé et les tendances généreuses qui les ont inspirées, mais dont l'application nous paraît difficile et fort peu probable dans l'état actuel des relations diplomatiques, trop empreintes encore de cette politique cauteleuse et immorale qui préside depuis tant de siècles à la destinée des peuples. Nous engageons seulement nos lecteurs à se procurer cet écrit dont les vues libérales méritent d'autant plus d'exciter l'attention, que l'auteur, qui est un Suisse, ayant rempli les plus hautes fonctions dans sa patrie, a pu voir et bien apprécier les bienfaits d'une liberté complète en fait d'industrie et de commerce. Sous ce rapport, ils trouveront un juge en lui plus compétent et plus digne de confiance que tous ces rêveurs de l'école fouriériste qui, rejetant à la fois les données scientifiques

et les leçons de l'expérience, condamnent avec tant de légèreté la libre concurrence, prononcent l'anathème contre la doctrine du *laissez faire*, *laissez passer*, et ne voient de salut pour l'ordre social que dans une nouvelle organisation industrielle dont le résultat le plus probable serait le rétablissement des privilèges et de l'oppression.

LA FRONTIÈRE DU RHIN, lettre d'un Prussien-rhénan à M. Mauguin. — Liége, chez Collardin. In-8, 1 fr. 50 c.

La gloriole française, qui se fait quelquefois jour au sein même de la chambre des Députés et n'a pu se consoler encore des échecs que lui a fait subir la chute de l'empire, blesse souvent les peuples étrangers par le mépris qu'elle semble professer pour leur sentiment national. Elle ne laisse jamais échapper une occasion de regretter les provinces que la conquête avait soumises au joug de Napoléon, et, paraissant croire que leurs habitans se trouvent très-malheureux de leur sort actuel, elle exprime comme une certitude l'espoir de les réunir de nouveau à la France, dès que la France le jugera convenable. Ce sont quelques paroles en ce sens, prononcées par M. Mauguin, qui font le sujet de la lettre d'un Prussien-rhénan. Les conflits récens, entre le pouvoir ecclésiastique et l'autorité civile, dont les provinces rhénanes ont été le théâtre, ont servi de texte aux déclamations des journaux. Cet incident, dont les populations se sont à peine émues, a été représenté comme une preuve certaine du mécontentement et de l'impatience avec lesquels l'administration prussienne était supportée dans ces provinces. A entendre la plupart des feuilles françaises, une révolution y était imminente, et les vœux de la majorité se prononçaient hautement pour la réunion à la France. Or l'auteur de l'écrit que nous annonçons prétend que tout ceci n'existait que dans l'imagination des journalistes. Pour appuyer son assertion il entreprend de tracer un tableau comparatif des résultats de l'administration française et de l'administration prussienne, et, sans parler des sympathies nationales de langage et de mœurs que nul ne saurait nier, si les renseignemens fournis par l'auteur sont exacts, il faut convenir que la vérité se trouve de son côté. Sa critique de la supériorité militaire des Français n'est pas fort impartiale, sans doute, on y trouve l'empreinte d'une irritation plus excusable que juste, mais on croira sans peine ce qu'il dit des excès dont fut accompagnée l'invasion, des exactions de toutes sortes auxquelles furent exposés pendant nombre d'années les

pays conquis, des abus et de l'immoralité qui présidèrent trop long-temps à tous les actes de cette administration imposée par la victoire. Il donne des détails intéressans sur les ménagemens scrupuleux par lesquels le gouvernement prussien a su se concilier de nouveau l'affection publique, sur l'ordre et la probité qu'il introduisit dans toutes les relations civiles, sur les soins et le zèle avec lesquels il veille, soit à la prospérité, soit à l'indépendance du peuple, dont les intérêts lui sont confiés. Le contraste est frappant, et quand on songe qu'aujourd'hui les progrès de l'industrie, la liberté du commerce trouvent leurs protecteurs les plus éclairés dans les monarchies absolues, on est tenté de croire que la France a pris à tâche de dégoûter les peuples du régime constitutionnel. Heureusement les erreurs des hommes ne changent rien à la vérité des principes, et la mauvaise application de ceux-ci ne saurait entraîner leur condamnation sans appel. Mais la conséquence la plus évidente de ce contraste, c'est de détruire l'influence française qui, au début du présent siècle, était si puissante en Europe. Est-ce un mal, est-ce un bien? je l'ignore, mais c'est un fait incontestable et qui ne saurait sans doute entrer dans les vues des orateurs ou des écrivains français, dont les paroles peu mesurées en sont une des causes principales.

L'attitude de la Suisse en 1838, lorsque les cantons que l'on pouvait croire les plus favorables à la France prirent tout-à-coup des mesures si énergiques et si peu prévues, a déjà dû ouvrir bien des yeux. La lettre d'un Prussien-rhénan prouve qu'au-delà du Rhin, comme au-delà des Alpes, l'amour de l'indépendance domine, et loin d'être affaiblie par les souvenirs du passé, semble, au contraire, y puiser une force nouvelle.

LES GRANDEURS DE LA PATRIE et ses destinées en présence des révolutions et des puissances en 1840; par *A. Madrolle.* — Paris, chez Delloye. In-8, 5 fr.

Ce volume porte pour épigraphe : *La France attend Quelqu'un ou Quelque chose.* C'est certainement une vérité incontestable; fatiguée de secousses et de bouleversemens, cette pauvre France attend quelqu'un ou quelque chose qui la tire de cet état pénible et inquiétant dans lequel elle se trouve depuis une cinquantaine d'années. Mais que sera ce quelqu'un ou quelque chose? C'est une question que chacun doit nécessairement résoudre à sa manière suivant ses vues, ses espérances et ses sympathies. La solution que lui donne M. Madrole paraîtra fort originale. Pour lui, ce quelqu'un, c'est l'empereur

de Russie, ce quelque chose, si je puis m'exprimer ainsi, c'est la république. Cette alternative trouvera peu d'amateurs, sans doute, car, dans l'un et l'autre cas, elle offre dans son accomplissement un avenir de désastres et de révolutions nouvelles, tout-à-fait peu réjouissant. Mais M. Madrolle la regarde comme inévitable, et quoique je ne partage point ses opinions, quoique je n'aie pas trop bien compris, je l'avoue, son étrange style, où, à défaut de logique et de clarté, l'on rencontre force lettres capitales de diverses grandeurs et autres agrémens typographiques, je ne saurais dire qu'il ait complètement tort. Après avoir exposé ce qu'il appelle la grandeur de la France, en énumérant toutes ses gloires depuis St. Bernard jusqu'à M. Thiers, depuis les chefs-d'œuvre de ses plus profonds penseurs jusqu'aux calembourgs du Charivari, car M. Madrolle ne recule jamais devant les salmigondis de ce genre, il cherche quelle autre puissance européenne peut disputer à sa patrie l'empire du monde, et il ne trouve que la Russie. Selon lui le czar seul tient entre ses mains les destinées de la France. Mais pour accomplir cette tâche il faut qu'il s'appuie sur Rome. Or, le moment n'est guère favorable pour lui demander de s'humilier devant le Pape, avec lequel il vient justement d'entrer en lutte. Ceci contrarie fort les plans de notre auteur, qui ne voit plus alors d'autre ressource que la république. Tel est en peu de mots le sens de cette brochure, dans laquelle M. Madrolle semble se mettre en dehors de tous les partis politiques, et gourmande tour à tour les journaux de toutes les opinions. C'est un manifeste non moins curieux par la forme que par le fond, comme le sont, au reste, tous les écrits de cet auteur excentrique.

MÉNAGE SOCIÉTAIRE, ou Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense; par *Ch. Harel.* — Paris, 1839. In-8, 2 fr.

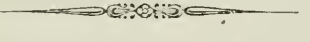
M. Harel a emprunté au système de Fourrier quelques idées d'association qu'il se propose d'appliquer dans un établissement pour la fondation duquel il cherche à rassembler un nombre suffisant de souscripteurs. Il s'agit d'une maison destinée à recevoir des locataires qui s'associeront pour vivre en commun. Moyennant une somme dont l'intérêt équivaudrait pour chacun à un très-modeste loyer, l'auteur s'engage à bâtir, près de Paris, une vaste demeure tout à-fait confortable, réunissant toutes les commodités, toutes les aisances qu'on peut désirer, avec un grand jardin, des terrasses, etc. etc. Tous les habitans de ce beau séjour ne formeraient en

quelque sorte qu'une nombreuse famille ; une seule cuisine fournirait à leurs repas, et les subsistances, achetées ainsi en gros, pourraient être plus variées et de meilleure qualité ; la plupart des dépenses, telles que le chauffage, l'éclairage, les soins médicaux, et l'habillement, se trouveraient par là considérablement diminuées. Le ménage sociétaire se procurerait toutes les jouissances de la vie à beaucoup meilleur marché que ne peuvent faire les familles isolées ; c'est un fait certain, et, sous ce rapport, la doctrine de Fourrier offre des avantages certains. Mais si le bien-être matériel est considérablement amélioré par cette ingénieuse combinaison, en sera-t-il de même de la condition morale ? On peut en douter sans être accusé de rigorisme. Fourrier l'avait bien compris, car, tout en conservant le lien du mariage, il le dépouillait de son caractère exclusif, et, renversant la base sur laquelle repose notre ordre social, il admettait jusqu'à un certain point la communauté des femmes, permettant du moins à côté du mari, l'amant, le sigisbé, l'ami, etc.

Pour son essai d'application, M. Harel ne veut que des gens mariés sans enfans. Mais n'est-il pas à craindre que l'intimité dans laquelle vivront ces couples associés, n'engendre bientôt des liaisons illicites, et des désordres nombreux ? Dans une ville comme Paris surtout, ce résultat est presque inévitable, et l'on sait de combien d'intrigues de ce genre la moindre pension bourgeoise y est souvent le théâtre.

Le seul moyen de remédier à cet inconvénient, serait de fixer un âge d'admission assez avancé. Mais alors ce palais, destiné à offrir tous les plaisirs, toutes les jouissances de la vie, risquerait fort de se métamorphoser en un hospice de vieillards.

Ce problème nous paraît, en vérité, très-difficile à résoudre. Cependant, avant de prononcer un jugement définitif, attendons l'essai projeté par M. Harel ; s'il se réalise, ce sera une curieuse expérience dont on tirera peut-être quelque donnée intéressante sur les effets de l'association ainsi appliquée au bien-être des sociétés.



SCIENCES ET ARTS.

ÉLÉMENS DE GÉOLOGIE ; par *Ch. Lyell*, trad. de l'anglais sous les auspices de M. Arago ; par Mme *T. Meulien*. — Paris. 1 vol. in-12 de 600 pages avec un grand nombre de figures, 10 fr.

Rédigés avec une précision et une clarté remarquables,

ces élémens offrent le résumé complet de la science géologique dans son état actuel. C'est un excellent livre pour les commençans, qui seront excités, par l'intérêt que leur offrira cet abrégé, à etudier plus profondément la science dont les abords leur sont ainsi rendus plus faciles et plus agréables. « La géologie est devenue une science de faits, de raisonnement et de calcul, qui, non contente de nous dévoiler les secrets de la nature dans sa marche souterraine, nous fait suivre pas à pas les phénomènes qu'elle opère incessamment à la surface du globe ; déroule à nos regards les traces des grandes révolutions qui, à plusieurs époques successives, ont déchiré la croûte de la terre en mille et mille endroits divers ; qui ont fait surgir des montagnes là où d'abord étaient des plaines, et creusé des mers dans les lieux où jadis s'élevaient des continens. C'est elle aussi, qui, en enseignant à l'agriculteur à distinguer les différens terrains qui constituent la partie superficielle de l'écorce terrestre, le met à même d'approprier à chacun d'eux le mode de culture qui lui convient le mieux, et lui donne, par là, le moyen d'accroître la richesse nationale, tout en augmentant son bien-être particulier. C'est la géologie encore, qui, dans chaque contrée, indique à l'industriel le district où se trouve telle ou telle mine, telle ou telle carrière susceptible d'être exploitée avec succès ; et qui, guidant l'ingénieur chargé de la construction d'une route, lui dit où et comment il peut se procurer les matériaux nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Armé du flambeau lumineux de cette science, le mineur, à son tour, apprend de quelle manière il doit attaquer la roche ou le minerai qu'il veut extraire du sein de notre mère commune, et marche en toute assurance dans sa route ténébreuse ; en même temps que, d'un autre côté, le savant ingénieux qui, pour suppléer à l'absence de l'eau en une multitude de points de la surface du globe, cherche à la faire jaillir des entrailles de la terre, peut, à l'aide des ressources de la géologie, prévoir le moment où ses efforts atteindront le but désiré, et faire ainsi revivre l'espérance là où parfois le découragement est prêt à se manifester par l'abandon de travaux long-temps continués à grands frais de dépense et de peine. »

L'ouvrage est divisé en deux parties ; la première traite des quatre grandes classes de roches aqueuses ou sédimentaires, volcaniques, plutoniques et métamorphiques, dans lesquelles on divise les différentes couches et formations successives que présente l'écorce terrestre ; elle donne leur description, leur composition et tous les détails nécessaires sur les diverses positions qu'elles occupent. La seconde partie est consacrée à l'étude de leur âge et des causes qu'on peut assigner à leur

origine. Elle offre des données scientifiques très-complètes, et des considérations du plus haut intérêt sur les vicissitudes de notre globe.

L'EAU FRAICHE comme excellent diététique et admirable curatif; par *J. Gross*. — Leipzig. In-12, fig., 4 fr.

Voici un nouveau traitement médical, qui, s'il ne guérit pas tous les maux, ainsi que l'affirme l'auteur de ce petit livre, ne saurait du moins être bien nuisible ni pour le corps, ni pour la bourse de ceux qui voudront en essayer. C'est de l'eau, rien que de l'eau, toujours de l'eau. Congédiez votre docteur allopathe ou homœopathe, laissez le pharmacien mourir de faim au milieu de ses drogues. La fontaine voisine verse à flots le liquide précieux qui doit rétablir, conserver et fortifier toujours plus votre santé, sans exiger ni mélange, ni préparation d'aucune sorte. M. Gross avait d'insupportables douleurs de tête, il trempe son crâne dans l'eau fraîche, et les douleurs disparaissent, et il peut jeter bonnet, perruque, toupet, dont il avait jusque-là fait un constant usage. Ses digestions étaient pénibles, il souffrait cruellement de l'estomac et des entrailles, M. Gross boit de l'eau fraîche en abondance, cinq pintes par repas, et le mal ne résiste pas long-temps à une pareille noyade. Un maudit rhumatisme le tourmentait et avait résisté à tous les remèdes, M. Gross se baigne dans l'eau fraîche, et le rhumatisme s'enfuit bien vite devant un pareil spécifique, et plus n'est besoin de flanelle ni de gilet de laine. Enfin, des frémissemens nerveux, des palpitations, des tremblemens, des soubresauts convulsifs et cent autres incommodités accablaient le pauvre homme qui se voyait menacé de succomber sous le poids de toutes les infirmités humaines accumulées sur sa seule personne : M. Gross se soumet à des lotions d'eau fraîche, à des douches d'eau fraîche, à des lavemens d'eau fraîche, et M. Gross ainsi lavé, douché, plongé de la tête aux pieds dans l'eau fraîche, redevient frais et gaillard comme un jeune homme de 20 ans quoiqu'il en ait plus de 50. O Hippocrate! ô Gallien! ô Tissot! ô Broussais, où vos génies allaient-ils donc s'égarer, au lieu de suivre les indications de la nature qui a mis l'eau partout à la portée de l'homme malade pour le guérir, de l'homme sain pour l'empêcher de devenir malade? Et toi-même, digne docteur Sangrado, qui t'es approché si près de la vérité, pourquoi toujours chauffer cette eau dont tu faisais un si judicieux usage? Fatale erreur! comment n'as-tu pas compris que sa fraîcheur primitive était le premier principe de toutes ses vertus? Ah! c'est que sans

doute l'honneur de cette sublime découverte était réservé par une faveur spéciale à notre siècle de progrès et au docteur Priesnitz, qui voit accourir les malades en foule dans sa retraite sauvage, au fond de la Moravie, pour puiser des forces et une vie nouvelles dans sa fontaine limpide, pour boire la santé à longs traits de son eau fraîche dont il ne leur épargne pas les rasades économiques. C'est là que M. Gross, fatigué de tous les médecins qui n'avaient rien compris à ses innombrables maux, est allé faire sa cure, et la reconnaissance, jointe au désir d'être utile à ses semblables, lui fait publier la recette de ce merveilleux traitement si simple, si facile, qu'on sera tenté de fermer, non-seulement les pharmacies, mais encore les écoles de médecine, et de jeter au feu toute la science médicale passée, présente et future. Je ne sais si l'*eau fraîche* guérira tous les malades, mais certainement elle en fera rire beaucoup, et sous ce rapport je la recommande à mes lecteurs, non pas comme un traité médical, mais en qualité d'excellente facétie, plus amusante, je vous assure, que bien des romans du jour. Le style est digne du plus parfait charlatan qu'on ait jamais pu entendre sur la place St.-Sulpice, dans le marché St.-Germain, ou sur le quai de Gèvres. Et puis, rien n'est plus plaisant que cette médecine aquatique et tous les détails de son application à tous les cas possibles. Enfin, pour compléter le mérite de ce précieux petit livre, une gravure placée en tête représente le malade soumis tour à tour aux diverses phases du traitement. D'ailleurs, si après l'avoir lu d'un bout à l'autre, l'enthousiasme du sieur Gross n'a pu vous convaincre, vous ne risquerez rien de boire un verre d'eau par dessus.

CALENDRIER PERPÉTUEL et vérificateur des dates; par *E.-A.-P. Jacobi*. — Paris, chez Bouchard-Huzard. 1 feuille imprimée avec beaucoup de soin.

Ce travail est remarquable à la fois comme œuvre de typographie et comme tableau usuel, commode pour ceux qui aiment se livrer à ce genre de recherches. On y trouve tous les détails désirables sur les nombres épactes, les lettres dominicales, les fêtes mobiles, etc. Des tables ingénieuses et bien faites facilitent le travail. L'auteur, ouvrier typographe, a montré du goût et du talent dans l'exécution d'un labeur de ce genre, qui offre des difficultés assez grandes. Sans doute le public lui saura gré de ses efforts, et accueillera favorablement ce calendrier, dont l'emploi fera bientôt apprécier tous les avantages.

DU SUICIDE, de l'aliénation mentale et des crimes contre les personnes, comparés dans leurs rapports réciproques. Recherches sur ce premier penchant chez les habitans des campagnes ; par *J.-B. Cazauvielh.* — Paris, 1840. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Cazauvielh a été conduit par ses recherches et ses propres observations à ramener au même principe trois phénomènes jusqu'ici regardés comme distincts, et à faire procéder le suicide, l'aliénation mentale et la manie homicide d'une seule cause qu'il suppose être quelque lésion partielle du cerveau, cet instrument de la pensée et de la volonté. S'appuyant sur des faits nombreux, il prétend démontrer que le même homme peut, sous l'empire de circonstances différentes, devenir fou, assassin ou suicide. Et comme la folie est parfois héréditaire, les deux autres tendances le sont également. De ce fait curieux il tire des considérations intéressantes sur les soins par lesquels l'éducation doit chercher à le combattre. Il examine aussi la question sous le rapport légal, et repoussant avec sagesse les exagérations auxquelles les avocats s'abandonnent souvent dans la chaleur de la défense, il expose quelques doutes, adresse quelques conseils aux juges, sur le genre de peine qu'il convient de prononcer contre le coupable, dont le crime ne peut être expliqué par aucun des antécédens de sa vie, jusque là paisible et réglée. Il cite maints exemples de cette disposition en quelque sorte fatale et involontaire à donner la mort sans motif, sans haine. Cette étude, à la fois physiologique et morale, offre un puissant intérêt; elle est digne d'attirer l'attention des savans et des penseurs. Mais on regrettera que les travaux de l'auteur n'embrassent pas un cadre plus étendu; lorsqu'il s'agit de raisonner d'après des données statistiques, il est à désirer que les chiffres ne soient pas trop restreints, car les résultats auxquels on arrive peuvent alors dépendre de circonstances locales et secondaires, qui offrent une source d'erreurs difficiles à éviter. Cette réflexion s'applique surtout à la partie de ce livre qui traite du suicide chez les gens de la campagne. M. Cazauvielh se trouve ici en contradiction avec tous les statisticiens, car il avance que le suicide n'est pas moins fréquent dans les campagnes que dans les villes. Une semblable assertion soulèvera sans doute des objections nombreuses, mais nous laisserons à d'autres plus instruits que nous le soin de la discuter, et nous nous contenterons de recommander à leurs investigations les faits curieux que renferme, à ce sujet, le livre de M. Cazauvielh.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE STATISTIQUE MÉDICALE, ou développement des règles qui doivent présider à son emploi; par *J. Gavarnet*. Paris. In-8, 4 fr. 50 c.

L'utilité de la statistique dans la science médicale, quoique contestée assez vivement par quelques écrivains, et combattue même avec force dans le sein de l'Académie de médecine de Paris, est cependant reconnue par le plus grand nombre des hommes qui s'intéressent à ce genre d'études. Sans doute il ne faut pas lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite réellement, et ne jamais oublier que toutes les généralités sont sans cesse exposées à être contredites par les innombrables exceptions que la nature présente. M. J. Gavarnet nous a paru comprendre fort bien la retenue que l'observateur doit s'imposer à cet égard. Il signale les avantages qu'on peut retirer de l'application du calcul des probabilités à la pratique de la médecine, et sait fort bien les faire valoir sans exagération, tout en indiquant ses inconvéniens, qu'il ne faut point perdre de vue, si l'on ne veut tomber dans des erreurs dangereuses.

OEUVRES DU MARQUIS DE CHAMBRAY, maréchal de camp d'artillerie. Tome 5 : *Mélanges*. — Paris, chez Pillet et chez Anselin.

Les œuvres complètes se composent de : *Histoire de l'expédition de Russie*, 3 vol. et atlas ; *Philosophie de la guerre*, 1 vol.; et *Mélanges*, 1 vol., qui se vendent ensemble ou séparément 6 fr. le volume.

Ce cinquième volume renferme dix opuscules sur différens sujets plus ou moins relatifs à l'art de la guerre :

1° *Vie de Vauban*, intéressante biographie du plus grand ingénieur militaire des temps modernes. M. de Chambray, jetant un coup-d'œil sur l'état de la science à l'époque où parut Vauban, fait ressortir le grand mérite de cet homme illustre, qui sut donner à l'attaque des places une marche régulière et presque sûre. Son génie ne put, il est vrai, rendre à la défense ce qu'il lui avait ainsi fait perdre ; tous ses efforts dans ce but furent infructueux, et, depuis lui, les forteresses ont tout-à-fait perdu leur ancien prestige. Les peuples ont-ils gagné ou perdu à cela ? je ne sais, mais il me semble que les invasions n'étaient pas toujours arrêtées par des forteresses qu'on tournait souvent plutôt que de perdre son temps à les assiéger, et la véritable sauvegarde d'un pays se trouve bien plus dans le cœur de ses habitans que dans les remparts de ses villes.

2° *De l'École polytechnique*, critique de cet établissement qu'on a trop vanté, et dont les résultats ne semblent pas en

rapport avec la grandeur des moyens. Cet établissement offre le grave inconvénient d'études trop nombreuses et trop fortes, accumulées dans un court espace de deux années, et, par conséquent, nuisibles à la santé des élèves, quelquefois même fatale à leur intelligence. Si du moins le but qu'on se propose, de former les meilleurs officiers et les meilleurs ingénieurs possibles, était atteint. Mais l'auteur prétend que les études ne sont ni assez spéciales, ni assez pratiques pour cela : le haut calcul surtout y occupe, selon lui, beaucoup trop de place. Une fois hors de l'école, on ne se trouve guère appelé à en faire l'application, et loin de contribuer toujours à rectifier le jugement, les mathématiques, poussées à ce degré de profondeur qui touche au domaine de t'imagination, exercent au contraire l'influence la plus fâcheuse sur certains esprits, témoins les rêveurs Saint-Simoniens et autres sortis de l'Ecole polytechnique. M. de Chambray remarque, avec raison, que le résultat le plus direct d'une institution semblable est de créer une espèce de privilége, qui ne sert, le plus souvent, qu'à éloigner les vrais talens, les hommes de vocation, et qui, par exemple, ne permettrait pas à un Vauban d'entrer aujourd'hui dans le génie militaire, qui ferme la carrière civile à l'ingénieur Brunel, auteur du tunnel sous la Tamise et de plusieurs autres travaux dont l'Angleterre est glorieuse. En ce dernier pays, le gouvernement ne s'occupe pas de former des ingénieurs, et cependant c'est là peut-être qu'on trouve les plus habiles, les plus célèbres, du moins, par leurs œuvres qui font l'admiration de tout le monde.

3° *Notes et réflexions sur la Prusse en* 1833, aperçu rapide du gouvernement prussien, de son organisation municipale, de son armée, de ses finances, du nouveau système de fortification adopté par ses ingénieurs, des routes et des places fortes que la Prusse a fait exécuter, et du but qu'elle semble s'être proposé sous le point de vue militaire dans l'exécution de ses travaux.

4° *Pétition adressée aux chambres,* pour demander qu'une partie des emplois civils soit réservée aux militaires aptes à les remplir, et qui auront servi pendant un certain nombre d'années.

Les opuscules 5, 6, 7 et 8 sont consacrés à l'examen des changemens survenus depuis un siècle dans l'art de la guerre, dans la fabrication des armes, et dans la constitution et l'emploi de l'infanterie chez les diverses nations de l'Europe. Ce dernier objet surtout est traité d'une manière assez étendue. L'auteur attribue les succès de Wellington, dans la Péninsule, aux méthodes de guerre nouvelles, employées par l'infanterie anglaise. Il parle, en expert habile, de tout ce qui con-

cerne l'armement et l'organisation des troupes. On pourra puiser, dans ses intéressantes considérations, une foule de conseils utiles, de directions précieuses.

Enfin, les deux derniers articles de ce volume offrent une critique assez vive de l'*Essai sur l'histoire générale de l'art militaire par le colonel Carrion-Nisas*, et du *Tableau des principales combinaisons de la guerre* du général Jomini. Je terminerai par l'extrait suivant, qui montre assez bien l'esprit dans lequel est engagée cette controverse, dont les hommes spéciaux peuvent seuls apprécier le mérite.

« Si les observations que je viens de faire sur *le principe fondamental de la guerre* du général Jomini sont fondées ainsi que j'en ai la conviction, elles ne seront peut-être point sans importance. En effet, beaucoup de jeunes officiers-généraux n'ayant jamais fait la guerre et ayant pourtant la chance de commander des armées, tels, par exemple, que des princes du sang, peuvent se persuader, après avoir lu le général Jomini, qu'ils n'ont pas besoin de conseils, parce qu'ils se sentent très-capables de *déterminer le point décisif;* et pendant que ces généraux perdraient un temps si précieux, la veille d'une bataille, à vouloir *déterminer* ce qui ne serait pas déterminable, il pourrait leur arriver comme à cet astrologue qui tomba dans un puits pendant qu'il examinait les astres. Mais, dira-t-on :

« La critique est aisée et l'art est difficile.

» Sortez donc de votre rôle de critique pour nous tracer des principes généraux sur la conduite que doivent tenir des commandans d'armée en présence de l'ennemi. Volontiers, et ce sera en peu de mots, car sur cette partie du commandement que le maréchal de Saxe appelle *les parties sublimes de la guerre,* et Napoléon *la partie divine du génie de la guerre,* on ne peut que poser cette maxime : *les généraux en chef doivent saisir l'occasion et la faire naître ;* et encore, à quoi bon! tout le mérite est dans l'application. Le seul enseignement théorique que l'on puisse recevoir sur ces matières, consiste à étudier les campagnes et les batailles des grands capitaines. Mais en ce qui concerne cette partie du commandement des armées qui peut s'apprendre, parce qu'elle repose sur des bases constantes et qu'elle est indépendante des circonstances particulières à chaque campagne, j'ai énoncé mon opinion dogmatiquement dans le chapitre VI de ma *Philosophie de la guerre.* »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LA CALOMNIE, comédie en 5 actes et en prose; par *Eugène Scribe*. — Paris. In-8, 5 fr.

Calomnie et comédie ne s'accordent guère ensemble; la calomnie n'a rien du tout de comique, ni dans ses causes, ni dans son action, ni dans ses effets. Enfantée et nourrie par des passions basses, produisant souvent les plus funestes résultats, elle est plutôt faite pour inspirer la terreur que le rire, et par sa nature même appartient au genre dramatique le plus sombre. A plus forte raison ne saurait-elle être un sujet convenable de vaudeville, et quelques efforts que fasse M. Scribe pour s'élever à la haute comédie, il ne réussit jamais qu'à mettre au jour des vaudevilles en 5 actes et en prose. L'allure de son style est telle qu'on s'attend toujours à trouver le couplet au bout de la phrase, et l'on est tout surpris de son absence. Observateur fin mais superficiel, il peint les dehors, les apparences plutôt que le fond des caractères; il s'attache presque exclusivement aux traits extérieurs de la vie sociale dans le monde des salons. On a souvent remarqué sa prédilection pour la richesse, et la prodigalité avec laquelle il dispensait les millions sur la scène. Cette critique, qui paraît d'abord puérile, a dans le fait plus de portée qu'on ne pense et frappe très-justement sur le côté faible de M. Scribe. Pour lui l'argent semble être la seule distinction qui sépare les hommes en deux parts, ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, et c'est sur les premiers seuls qu'il daigne diriger ses regards; les autres ne paraissent pas dignes de son attention. Une méthode si peu philosophique ne saurait le conduire bien avant dans la connaissance du cœur humain. Les salons

sont déjà une espèce de théâtre où chacun vient fardé, costumé selon l'esprit du rôle qu'il croit devoir y jouer. Dans cette vie de convention où vertus et vices sont également revêtus d'un vernis brillant qui en adoucit les faces saillantes, qui en fond toutes les nuances diverses en une teinte uniforme et monotone, comment étudier les passions, suivre leur développement, apprécier leurs causes et leurs effets? On peut y puiser de spirituelles esquisses, quelques scènes amusantes, de piquantes caricatures, le reflet des travers de l'époque; mais ce n'est pas là de la véritable comédie, cela ne suffit pas du moins pour en remplir toutes les conditions. Le haut comique peint l'homme et non pas un homme, la société et non pas une société; tandis que M. Scribe ne saisit que des détails fugitifs, des traits exceptionnels, des ridicules éphémères qui, malgré tout son talent, ne peuvent lui offrir des bases larges et solides pour élever un monument durable. Il a beaucoup d'esprit, il possède fort bien l'entente de la scène; mais si ces deux qualités réunies ont pu créer de charmants vaudevilles, elles ne suffisent plus dès qu'il s'agit d'une comédie. Sa pièce manque à la fois d'intérêt, de vraisemblance et de moralité. Il ne s'y trouve pas un seul calomniateur, dans le véritable sens du mot; la calomnie se borne à des cancans de petite ville répétés par la médisance et grossis en passant de bouche en bouche. Il n'y a donc point de coupable, et en définitive on peut dire qu'il n'y a pas non plus de victime, car les deux personnages aux dépens desquels s'exercent les mauvaises langues sont une jeune fille assez insignifiante qui se voit débarrassée par là d'un fiancé qu'elle n'aimait pas, et son tuteur, ministre d'Etat, exposé naturellement par sa position élevée à toutes les critiques du public. Bien plus, le dénouement de cet imbroglio amène le mariage du tuteur avec sa pupille, au grand contentement de celle-ci, qui nourrissait en secret un violent amour pour lui. M. Scribe s'est trompé dans son titre; au lieu de *la Calomnie*, c'est le *Commérage* qu'il fallait dire, et alors son œuvre eût parfaitement rempli son but. En effet, la scène se passe dans une salle publique de l'hôtel des bains à Dieppe; c'est là que le ministre a donné rendez-vous à sa sœur, à son beau-frère et aux autres personnes nécessaires pour accomplir l'union projetée par lui entre sa pupille et son ami Lucien, jeune démagogue de l'opposition dont on pense amortir la fougue par le mariage. Des oisifs, des baigneurs, des politiques de café, des garçons de bains même, sont témoins des discussions qui s'élèvent bientôt entre ces personnages d'opinions si diverses, et auxquelles vient ajouter encore l'ambition de la sœur qui veut absolument que son mari soit aussi ministre. L'incognito trahi, les pétitions arri-

vent en foule, les intrigues se croisent en tout sens, et ce mariage, la chose la plus simple et la plus facile, devient le point de mire de maints intérêts particuliers qui pensent trouver, en l'entravant, le moyen d'obtenir satisfaction. Les bruits les plus absurdes prennent naissance parmi les garçons de l'hôtel, les cancans vont leur train, et de commérage en commérage, on réussit à dégoûter M. Lucien de sa fiancée et à semer la discorde entre des gens qui semblaient si bien d'accord pour signer le contrat. On ne conçoit pas trop comment l'opinion des domestiques et des oisifs de Dieppe peut exercer une telle influence sur des Parisiens qui ne sont là qu'en passage et qui, une fois la cérémonie terminée, n'y reviendront peut-être jamais. Le plus simple raisonnement devait suffire pour convaincre M. Lucien de la fausseté de ces bruits injurieux. Mais le ministre n'y songe seulement pas; c'est en remontant à leur source réelle qu'il prétend persuader son ami, et, comme cette source n'est pas plus facile à trouver que celle du Nil, il fait de belles phrases sur la calomnie qu'il dit être habitué à combattre en vainqueur, et finit, ainsi que je l'ai déjà dit, par épouser lui-même sa pupille.

Quelle leçon tirer de tout cela? Je ne sais trop, si ce n'est qu'il vaut mieux se marier à Paris lorsqu'on redoute si fort le caquet des petites villes. Quant à la Calomnie, je conseille à mes lecteurs de reprendre la scène de don Basile dans le Barbier de Séville; ils y trouveront plus de verve comique et plus d'énergie que dans les 5 actes de M. Scribe. Il faut avouer qu'à côté de tous ses défauts, Beaumarchais avait un esprit d'une trempe peu commune.

LOUISON D'ARQUIN; par *Charles Rabou*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = **LA ROSE DE DÉKAMA**, roman historique du XIVe siècle, par *J. Van Lennep,* trad. du hollandais par *Defauconpret* et *A. Dubourcq*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES AILES D'ICARE**; par *Ch. de Bernard*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CHARLOTTE CORDAY**; par *Alph. Esquiros*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE FOYER DE L'OPÉRA**; par *de Balzac*, *L. Gozlan, E. Souvestre,* etc. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

C'est une rude tâche, en vérité, que celle du pauvre critique obligé de suivre la folle presse parisienne dans sa course rapide, et de compter une à une toutes les fantaisies plus ou moins extravagantes auxquelles elle se livre chemin faisant. Lorsque, surtout, il se trouve en présence d'une montagne de romans de toutes les couleurs, qui font plier sa table de travail sous leur poids, y laissant à peine la place nécessaire pour son encrier, ses cigarres et sa tasse de thé, accessoires in-

dispensables de toute occupation intellectuelle, le découragement s'empare quelquefois de son esprit, et il se sent comme écrasé par la verve féconde de ces infatigables écrivains qui semblent vouloir lui jeter des volumes à la tête jusqu'à ce qu'il crie : Merci ! La plume échappe à sa main paralysée ; il faut qu'il aspire long-temps la fumée du Havanne et le parfum de la feuille chinoise avant de pouvoir sortir de l'épuisement causé par un tel excès de lectures trop souvent non moins indigestes que frivoles. Il voudrait bien temporiser, éluder un travail si pénible. A quoi bon, se dit-il, entasser soigneusement dans des catacombes ces morts-nés, ces os blanchis et desséchés avant l'âge, dont personne ne s'occupera plus demain? Qu'importe si M. de Balzac gâte chaque jour davantage son talent par le mauvais goût de ses inspirations et de son style; si M. Ch. de Bernard, se laissant enivrer par un premier succès, suit la pente facile du feuilleton et délaye son esprit dans les fades ou prétentieuses niaiseries de la littérature fashionable; si M. Alphonse Esquiros, dont le nom rime si bien avec pathos, travestit en sensiblerie mélodramatique les scènes les plus terribles de la période révolutionnaire? Qu'importe, enfin, si M. L. Gozlan et autres ne craignent pas de souiller leur plume en la trempant dans les égouts de Paris, en l'employant à retracer la vie des mauvais lieux ! Cela ne vaut vraiment pas la peine de laisser éteindre son cigarre ou refroidir son thé. Mais, malheureux critique, tandis que tu te permets de raisonner ainsi, la montagne s'accroît toujours, s'élève de plus en plus, et menace de t'enterrer tout vif. Don Quichotte littéraire, ne t'es-tu pas imposé le devoir de redresser les torts et les injustices, de pourfendre, non de ta lance, mais de ta plume, tous les géans félons, tous les faux enchanteurs? A l'œuvre donc, courage, la besogne ne te manque pas aujourd'hui.

Qu'est-ce que la *Louison d'Arquin* de M. Rabou? Une fille de joie. Qu'est-ce que la *Princesse parisienne* de M. de Balzac? Une femme galante. Qui sont les héroïnes de MM. L. Gozlan et Cie? Des demoiselles entretenues et des danseuses, les panthères et les rats de nos lions. Il faut avouer que voilà une littérature bien édifiante ; et ne croyez pas qu'ici la licence soit rachetée par la gaîté ou la vérité des détails, comme chez les grisettes de Paul de Kock. Nos *grands* écrivains dédaignent ces moyens vulgaires, le rôle d'observateur leur paraît sans doute indigne de leur génie, et ils trouvent plus commode d'écrire pour vivre que de vivre pour écrire. Les turpitudes humaines sont mises à nu par eux, disséquées et classées sèchement comme les plantes dont un collectionneur se propose de faire un herbier. L'égoïsme de la jouissance domine dans

leurs œuvres, et s'y montre avec toute sa laideur, de telle façon qu'à la place de l'intérêt on n'y trouve que dégoût profond pour la société qui produit de telles inspirations, pour le public qui les encourage par ses applaudissemens, sa longanimité ou sa lâche indulgence. Il est vrai, d'un autre côté, que de semblables productions ont l'avantage de pouvoir être jugées dès le premier chapitre, ce qui fait que l'homme de goût referme aussitôt le livre en haussant les épaules de pitié, je dirais presque de mépris. Mais cette protestation muette ne suffit pas; en littérature comme en politique, les mauvais sont d'autant plus forts et crient d'autant plus haut que les bons se cachent et se taisent. On se console en disant que le mal n'est qu'éphémère, que la postérité n'en saura rien; ce sont les exhalaisons fétides qui s'échappent du marais bouleversé par l'orage: qu'il vienne un bon vent du nord, bientôt les nuages seront dissipés et le soleil brillera d'un éclat nouveau. Tout cela est bel et bon, mais en attendant les vapeurs malfaisantes empoisonnent l'air, et au lieu de rester les bras croisés à contempler les nuages qui, s'élevant vers le ciel, y dessinent leurs formes fantastiques, ne vaudrait-il pas bien mieux songer à dessécher le marais, à tarir la source du mal? Le public lecteur de romans ne lit malheureusement en général pas autre chose, et si l'on admet, ce qui ne peut guère être nié, que la lecture modifie l'intelligence et façonne l'esprit, on comprendra que cette influence peut avoir des résultats plus durables que sa cause elle-même. Bien des faits désastreux pourraient être facilement cités à l'appui de cette assertion; et puisque la liberté exige que nulle entrave ne vienne arrêter l'essor des écrivains, n'est-ce pas un devoir pour tout homme éclairé de chercher à prémunir le bon sens public contre les charmes de ces faux enchanteurs, contre les tentatives de ces géans de la presse qui changent le levier de l'intelligence en un instrument d'oppression et d'abrutissement? Vengeons les lettres! C'est le moins que nous puissions faire pour elles à qui nous devons tout ce que nous sommes.

Les auteurs eux-mêmes sont d'ailleurs les premiers intéressés à faire cesser le silence de la critique. Si celle-ci veillait à son poste, criant qui vive! à tout venant, exerçant avec vigilance ses utiles fonctions, si elle se montrait sévère et passionnée pour le juste et le vrai seulement, comme elle le doit, croyez-vous, par exemple, que M. Charles de Bernard se serait endormi sur la première petite feuille de laurier que ses amis lui ont jetée à la tête? Non certes, il serait forcé de veiller aussi, car tout homme a son amour-propre, et l'écrivain plus que nul autre. Nous ne le verrions pas, soyez-en sûrs, délayer si platement dans deux lourds volumes la philoso-

phique pensée d'une gracieuse légende païenne. Le sujet des *Ailes d'Icare* n'était point mal choisi; c'est le sort commun de la plupart de ces jeunes gens qui abandonnent la vie paisible et heureuse de leur province, croyant qu'ils n'ont qu'à venir à Paris pour acquérir aussitôt honneurs et fortune. Après avoir perdu leur temps et leur argent dans de vaines sollicitations, dans de misérables intrigues, ils repartent plus pauvres qu'ils ne sont venus, et trop heureux si leurs illusions ne leur ont pas fait aussi sacrifier leur avenir à cette cruelle expérience. La donnée était certainement féconde, elle offrait une heureuse application de l'allégorie antique. Mais que de bavardage avant d'arriver à ce fait, que de détails puériles, niais, faux surtout, que de fades peintures empruntées à une existence toute de convent on! L'invraisemblance et l'affectation dominent le récit d'un bout à l'autre, et si, séduit par le nom de l'auteur, on se laisse entraîner à le lire, on fera bien de tenir son Ovide auprès de soi pour retremper ses facultés assoupies et se raccommoder avec Icare dans la charmante fable du poète romain.

Quant à M. Esquiros, je le plains sincèrement d'avoir pu s'imaginer que Marat et Charlotte Corday étaient des héros convenables pour un roman; de n'avoir pas compris que de pareils personnages et de pareilles scènes n'appartenaient qu'à l'histoire et ne comportaient nullement l'enflure du style; d'avoir enfin pu métamorphoser ce drame terrible et sombre en un galimatias sentimental digne du théâtre de Bobinaud. C'est noircir du papier bien inutilement, car le public même des cabinets de lecture préfèrera toujours les récits animés d'un Thiers, d'un Mignet et autres historiens qui ont retracé les évènemens de la Révolution avec talent et gravité.

A côté de tous ces romans médiocres ou mauvais, *la Rose de Dékama,* toute hollandaise qu'elle est, ressort brillante et gracieuse. Malgré les longueurs du genre historique, dont M. Van Lennep n'a pas su se garder, on y trouve un intérêt bien plus réel, des études de mœurs originales, le tableau d'une époque et d'un pays peu connus. La scène se passe dans le 14me siècle au milieu de la lutte engagée par les braves Frisons pour maintenir leur indépendance. Les mœurs à la fois rudes et chevaleresques du moyen-âge y sont assez bien peintes, et l'on y rencontre maints chapitres remarquables qui rappellent heureusement la manière de Walter Scott. Il est seulement à regretter que le style soit en général un peu lourd, dépourvu d'élégance, parfois même de clarté. Je ne sais si c'est à l'auteur hollandais que doit être attribué ce défaut, mais dans tous les cas la traduction n'a pas su le faire disparaître.

LE LOUVRE SOUS NOS ROIS; par *E.-L. Guérin.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES VERTS GALANS**; par *P. Clément.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = **LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG**; par *C. Paul de Kock.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Guérin exploite les chroniques galantes de la monarchie française qui paraissent offrir une mine inépuisable, soit à la verve des romanciers, soit à la curiosité des lecteurs. En effet, on remplirait une chambre des compositions de ce genre, plus ou moins médiocres, qui ont été publiées depuis 30 à 40 ans, et cependant il paraît que le sujet n'est pas encore épuisé, ni le public las, puisque c'est toujours la ressource ordinaire des écrivains gagne-petit, qui ne tarderaient sans doute pas à y renoncer s'il ne se trouvait plus d'amateurs. Du reste cela s'explique aisément. Outre l'intérêt historique, qui, à défaut de talent, offre un certain attrait, ces peintures de la corruption princière ou royale flattent l'esprit démocratique de notre époque en justifiant son antipathie pour le passé, sa haine instinctive pour le despotisme dont elles lui retracent les tristes résultats. Enfin on aime à suivre ces intrigues de cour qui vous introduisent en quelque sorte dans le sanctuaire de la royauté si long-temps fermé pour la foule et rabaissent au niveau de simples mortels ces princes et ces seigneurs qui se prétendent d'une nature plus noble. Telles sont, je crois, les causes du succès de ces ouvrages sans couleur et sans originalité, qui trouvent le plus grand nombre de leurs lecteurs dans une classe peu éclairée et nullement apte à juger le mérite littéraire de l'écrivain.

— *Les Verts Galans* de M. Clément peuvent être rangés à peu près sur la même ligne. Je ne sais si l'auteur a voulu par son titre allécher le public peu délicat qui se plaît au scandale, mais en ce cas il y aura des désappointemens parmi ses lecteurs, car les contes que renferme ce volume ne m'ont paru ni verts ni galans. Ce n'est pas moi du reste qui lui en ferai un reproche. Au contraire, j'ai été agréablement surpris du contraste que forme le titre à côté du contenu, et qui est exactement l'inverse de ce qu'on rencontre habituellement dans les romans du jour. Les contes de M. Clément ne sont pas bien remarquables, mais on n'y trouve du moins rien qui blesse trop la décence et le bon goût.

— Je voudrais pouvoir en dire autant de la *Jolie Fille du Faubourg*, car M. Paul de Kock, à côté de ses défauts, a un talent véritable qui serait digne d'un meilleur emploi. Malheureusement il se soucie en général fort peu de la réserve et des voiles, et semble n'admettre aucun terme moyen entre la pruderie et la licence. Il est vrai que ses tableaux sont tou-

jours empruntés à une seule classe de la société, dont la retenue n'est pas le trait caractéristique. Il peint le monde des grisettes, et dans ce monde-là, c'est un peu comme à la cour dont parle Paul-Louis : on y vit pêle-mêle, on se prend, on se donne, on se quitte sans autre formalité ; la grisette tient de la femme libre, elle n'enchaîne pas son cœur et ne s'astreint guère au mariage que pour faire une fin. On conçoit alors qu'il serait bien difficile d'écrire son histoire sans faire mention de ses faciles amours, et qu'on ne peut parler de ceux-ci sans raconter quelqu'un de leurs incidens les plus ordinaires.

Cependant n'allez pas vous imaginer que la jolie fille du faubourg soit une de ces beautés de la Chaumière ou de Tivoli, qui changent d'amans tous les huit jours et se donnent à qui veut les prendre. C'est, au contraire, une fille modeste et sage, qui ne se fait point un jeu du sentiment et qui ne veut être courtisée que dans de bons motifs. Un jeune homme non moins sage et non moins modeste la rencontre par hasard, s'éprend d'amour pour elle et ne rêve plus d'autre bonheur que celui d'obtenir sa main. Mais ses amis, persuadés qu'un homme doit avant de songer au mariage donner essor pendant quelque temps à la fougue de ses passions, le jettent dans ce but au milieu d'une société de grisettes. L'une d'elles se charge de son éducation qui est bientôt après perfectionnée par la complaisance d'une charmante cousine, et le jeune homme alors, regardé comme accompli, épouse la jolie fille du faubourg. Tel est en peu de mots le sujet de ce roman d'une morale fort relâchée et dont les détails ne sont pas des plus édifians. Mais il s'y trouve trois ou quatre scènes qui sont, dans un genre un peu trivial sans doute, de petits chefs-d'œuvre de vérité et d'observation. Entre autres, une distribution de prix dans un pensionnat et une soirée chez une grisette méritent d'être cités comme échantillons du talent véritable de M. Paul de Kock. Un peu plus de respect pour le bon goût et les convenances permettraient à cet écrivain d'aspirer à occuper une place élevée dans la littérature. Il est fâcheux que le public l'ait gâté par des éloges sans réserve. Si la critique n'avait pas déserté son poste, elle l'aurait peut-être tenu en garde contre cette voie facile et dangereuse.

LA LIGUE D'AVILA, ou l'Espagne en 1520 ; par le comte *Victor du Hamel*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA LAMPE ÉTEINTE** ; par *Eugène Pelletan*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES SOIRÉES DU GAILLARD D'ARRIÈRE** ; par *A. Jal*. — Paris. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

M. V. du Hamel s'est proposé dans son roman de soutenir

une thèse politique, de montrer comment le respect des institutions et des garanties existantes offre pour les peuples et pour les rois la véritable ancre de salut au milieu des orages révolutionnaires. Considérée comme un principe général, cette assertion est fort juste, quoiqu'on puisse différer beaucoup sur la manière de l'appliquer, et sur la nature des institutions auxquelles doit appartenir cette mission conservatrice. Il est certain que, dans les efforts tentés pour améliorer les conditions de notre ordre social, on s'est montré jusqu'ici plus habile à détruire qu'à édifier, et qu'on a paru croire qu'il fallait commencer par renverser tout ce qui existe, par faire table rase sans même respecter les fondations primitives et encore parfaitement solides. Cette erreur funeste a retardé le progrès plus peut-être que toutes les entraves de ses ennemis. Elle a jonché de ruines le terrain, et jeté l'effroi dans les esprits. On pourra sans doute aisément contester à l'auteur que l'existence de classes privilégiées soit la garantie réelle de la liberté ; mais on devra reconnaître avec lui que la plupart des révolutions sont la conséquence plus ou moins immédiate de l'usurpation, qui foule aux pieds les droits acquis.

— *La Ligue d'Avila* présente l'état de l'Espagne pendant la guerre civile qui précéda l'arrivée de Charles-Quint, et à laquelle cet empereur mit fin par de sages mesures, tendant à concilier tous les partis, en ménageant à la fois les fueros des diverses provinces et la liberté du pays. C'est un récit historique entremêlé de quelques intrigues d'amour assez compliquées, écrit dans un style un peu prétentieux, un peu chevaleresque, et où, malgré le nombre et la diversité des incidens, l'intérêt n'est pas toujours bien soutenu, parce que l'abondance des détails nuit parfois à la marche de l'action.

— *La Lampe éteinte* est destinée aux « âmes contemplatives, » mélancoliquement refoulées sur elles-mêmes, épouvantées » et muettes devant la terrible énigme de l'existence, et qui, » faute d'avoir pu s'élever à la science qui explique tout et » affirme à tort ou raison, s'en vont solitaires par le monde, » tout en gémissant de leur solitude, en recueillant tous les » bruits qui passent, toutes les voix qui meurent, toutes les » plaintes qui s'élèvent et s'éteignent autour d'elles, toutes » les misères qui n'ont pas de nom, toutes les souffrances qui » n'ont pas de plaie visible. Pauvres âmes errantes et en » peine, à la recherche d'autres âmes errantes et en peine » comme elles, pour leur donner le baiser de communion que » les premières vierges chrétiennes se donnaient avant d'en» trer dans le cirque. »

Et vous pouvez bien penser que ce n'est guère amusant,

car ce n'était pas pour se réjouir qu'on entrait dans le cirque. Les héros de M. Pelletan, Elie Arvert et Tribaldo sont deux de ces âmes errantes et en peine, qui s'en vont clamant leurs lamentations, faisant retentir l'air de leurs gémissemens désespérés. Ce sont deux poètes selon la définition de la nouvelle école, c'est-à-dire des jeunes gens à l'esprit vide et à l'âme creuse qui se nourrissent de brouillard, s'abreuvent de larmes, après avoir perdu leur argent au jeu, leur santé dans les excès, et tout leur avenir dans une vieillesse prématurée, qui tue à la fois l'énergie du corps et les facultés de l'intelligence. Ils sont dégoûtés du monde et de la vie, à l'âge où ils devraient à peine commencer à les connaître, et leur courage efféminé succombe dès les premiers efforts de la lutte, qui seule peut conduire au succès. Alors, ils crient anathème contre l'indifférence de ce malheureux public, qui n'a pas voulu prendre pour du génie leur fougue inexpérimentée et ignorante, pour de la poésie leurs œuvres sans portée, sans principes, sans élévation. M. Pelletan appelle cela faire de l'art idéal. C'est possible, mais à coup sûr ce n'est pas de l'art vrai, c'est un art bien stérile et bien triste. Il n'enfantera jamais aucune pensée généreuse, aucun principe fécond. C'est un matérialisme idéalisé, c'est-à-dire un non-sens; et quelque talent qu'on emploie à cacher sous un style fleuri, à recouvrir de formes élégantes cette absence de principes, une semblable poésie ne résonnera jamais que comme la peau tendue sur le vide du tambour. M. Pelletan s'est engagé dans une mauvaise voie, et c'est d'autant plus fâcheux que maintes pages de ses récits annoncent des moyens qu'on voudrait voir mieux employés. On y rencontre çà et là quelques descriptions pleines de charme et de naïveté, qui forment contraste à côté de la couleur généralement forcée et prétentieuse de tout l'ouvrage.

— De tous les écrivains français qui sont allés puiser leurs inspirations dans le monde maritime, M. Jal est celui qui paraît avoir le mieux compris quelles ressources on en peut tirer, et comment l'imagination peut puiser avec avantage à la source de la science. Il en a fait l'objet d'un travail consciencieux, et ne s'est pas borné seulement à y chercher une mine nouvelle d'émotions fortes, de passions exagérées. Ses recherches sur l'archéologie navale, dont il a déjà publié deux volumes très-remarquables, et qui ne sont que des matériaux pour une histoire complète de la marine française, lui ont fourni une foule de faits intéressans, de traits curieux, d'incidens dramatiques, dont il a profité pour faire un livre à l'usage des gens du monde. Il a su avec talent leur donner la forme attrayante du conte et conserver la couleur originale

de chaque époque, en sorte qu'on y trouve un tableau successif des changemens opérés dans l'art de la navigation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Des notes assez étendues ajoutent encore à l'intérêt et servent à éclaircir la partie technique, tandis qu'un vocabulaire placé à la fin de l'ouvrage donne l'explication des principaux termes de la langue maritime. Enfin, le style simple et élégant de M. Jal fait des *Soirées du gaillard d'arrière* une lecture très-agréable qui ne peut manquer d'avoir de nombreux amateurs.

PIERRE-PAUL RUBENS; par *S. Henry Berthoud*. — Paris, chez Gayet et Lebrun. 2 vol. in-8, 15 fr.

Pierre-Paul Rubens fut un grand peintre, presque sans rival à une époque où l'art comptait d'habiles maîtres dans tous les genres, et, ce qui n'est pas moins remarquable, il fut un homme heureux, au-dessus de toutes les passions basses ou haineuses, de toutes les misérables intrigues qui divisaient ses émules. Fils d'une famille riche et noble, il embrassa la peinture par goût, contre la volonté de ses parens, et dès son début se plaça dans les premiers rangs. Marié d'abord avec une femme peu digne de lui, dont il eut deux enfans, il épousa en secondes noces une jeune personne à laquelle il avait inspiré le plus grand amour, et qui se consacra tout entière à son bonheur. Choyé par les plus grands seigneurs, fêté dans les cours, appelé même plusieurs fois à remplir des missions diplomatiques, il eut une carrière des plus brillantes; sa vie fut un triomphe continuel. M. Henry Berthoud peint son caractère de manière à le faire aimer, et donne une foule de détails sur l'intérieur de sa maison, qui était le rendez-vous de tous les hommes distingués, où les peintres surtout trouvaient toujours bon accueil et juste estime. En regard de cette vie si belle et si pure, il place les excès funestes de la plupart des artistes célèbres, ses contemporains, et surtout l'existence malheureuse d'un Rembrandt, dévoré par l'envie, dominé par l'avarice, qui semblait prendre plaisir à cacher sa gloire dans la solitude, comme s'il craignait que son éclat ne souffrît des hommages rendus à un autre.

Les noms seuls de tous ces peintres fameux, auxquels viennent se joindre ceux de plusieurs grands écrivains, suffiraient déjà pour attirer l'attention sur ce roman, et nous ajouterons que l'auteur a su les grouper avec bonheur autour d'une action qui ne manque ni d'intérêt, ni de mouvement. Jusqu'à quel point tous ces détails sont-ils vrais? C'est ce que nous ne

déciderons pas ; mais M. H. Berthoud dit les avoir puisés dans des traditions populaires, et lors même que leur exactitude ne serait pas tout-à-fait historique, il ne faut point se montrer trop rigoureux à cet égard dans une œuvre d'imagination. D'ailleurs, il y a dans la narration de cet auteur un certain charme de naturel et de simplicité qui séduit le lecteur, et qui, malgré les défauts qu'on peut reprocher à ses compositions, doit, selon nous, lui assurer une place honorable parmi les romanciers français de l'époque actuelle.

OEUVRES CHOISIES de *J. Petit-Senn.* — Genève. In-8, 5 fr. ; Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 8 fr.

Connu d'abord par une foule de petits vers plus ou moins légers qui échappaient à sa plume facile et gracieuse, venant ainsi de temps en temps protester contre l'impitoyable anathème lancé sur la littérature genevoise, M. Petit-Senn publia pendant un ou deux ans un journal intitulé le *Fantasque,* dans lequel son esprit malin s'exerçait, en prose, aux dépens des ridicules et des travers de la société. Ce sont les principaux articles de ce recueil qu'on a réunis pour former le premier volume de ses œuvres choisies. Ils sont empreints d'une couleur tout-à-fait locale ; on y retrouve bien le caractère genevois, caustique, railleur, avec sa plaisanterie parfois un peu triviale, mais toujours mordante et donnant à penser autant qu'à rire. Ces traits particuliers, qui constituent son originalité nationale, ne peuvent manquer de lui assurer tôt ou tard une place honorable dans le domaine littéraire, comme il en a déjà conquis une dans les régions scientifiques. Mais il faut pour cela que la sphère de la pensée ne s'arrête pas aux limites du territoire, et que les écrivains, s'élevant audessus des petits intérêts qui s'agitent autour d'eux, sachent embrasser les idées générales, y rapporter leurs observations et féconder ainsi le champ qu'ils cultivent. M. Petit-Senn n'est peut-être pas tout-à-fait exempt de reproche à cet égard ; ou pour parler plus exactement, la critique doit blâmer l'éditeur qui, cédant à la manie du feuilleton, a cru convenable de reproduire dans un volume les articles d'un journal exclusivement destiné à Genève et aux Genevois. La couleur locale, excellente comme accessoire, devient ici plutôt un obstacle au succès, car elle condamne l'œuvre littéraire à n'avoir qu'un public fort restreint. Cependant, il est plusieurs chapitres des *OEuvres choisies de M. Petit-Senn* qui méritent d'être distingués, et, sans approuver entièrement l'éloge un peu trop pompeux que M. A. Richard a placé en tête, nous voyons avec

plaisir de semblables publications, et nous désirons vivement qu'elles soient encouragées. Ce sont autant de signes remarquables, qui annoncent dans la Suisse française le réveil d'un mouvement littéraire, dont le développement ultérieur ne sera peut-être pas sans importance.

ESSAI sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten, Uri, Schwyz, Unterwalden, jusqu'à leur premier acte de souveraineté et à l'admission de Lucerne dans leur confédération, en 1332; par *J. J. Hisely*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Ce volume forme la 1re livraison du tome 2e des *Mémoires et documens* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande.

Comme presque toutes les origines, les premiers temps de la Confédération Suisse sont obscurs, difficiles à étudier et entremêlés de traditions populaires, dans lesquelles la vérité se trouve plus ou moins altérée par des circonstances fabuleuses. L'histoire de Guillaume Tell a déjà été l'objet de recherches critiques qui l'ont dépouillée en partie de son caractère romanesque; maintenant c'est la conjuration du Grutli, qui, d'après des documens jusqu'ici peu connus, paraît devoir prendre un aspect nouveau. La plupart des historiens, partant de l'idée que la liberté des Waldstetten remontait à l'antiquité la plus haute, ont regardé cet événement comme une restauration qui avait pour but d'expulser des usurpateurs et de sauver l'indépendance du pays. Les Suisses avaient ainsi pour eux le droit, la justice la plus stricte, et leur conduite modérée envers de tels ennemis n'en paraissait que plus héroïque. Muller lui-même envisage les choses de cette manière, et accuse l'Autriche d'avoir foulé aux pieds les priviléges et la nationalité des Waldstetten, en voulant les soumettre à sa domination. Sans doute le scrupuleux historien n'a pas eu connaissance des documens qui semblent invalider cette opinion, ou bien s'il en est tombé quelqu'un entre ses mains, il n'aura pas trouvé que ce fût une autorité suffisante. C'est un point que l'on ne saurait décider, car M. Hisely ne cite aucune des pièces justificatives sur lesquelles repose son mémoire; il se contente de renvoyer à l'ouvrage de M. Kopp, qui a rassemblé soigneusement tous les documens propres à justifier ses critiques sur l'histoire des Waldstetten, et à prouver que ce furent les Suisses qui commirent une sorte d'usurpation en se révoltant contre les droits des seigneurs autrichiens. Il ne partage cependant pas tout-à-fait ses idées, et il regarde comme une heureuse révolution ce que M. Kopp appelle une insur-

rection séditieuse contre la légitimité. On ne saurait blâmer cet esprit d'investigation, qui animé du seul amour de la vérité cherche à la faire briller dans tout son jour, sans aucune préoccupation de vanité nationale, ni d'aveugle partialité. Mais si l'historien doit se défier des traditions populaires, des chroniques passionnées, et se tenir en garde contre le charme séduisant de leur naïve poésie, il ne faut pas non plus qu'il pousse sa critique trop loin, qu'il la rende systématique en prétendant ne voir que mythes, fables, allégories dans tous les récits qui remontent à quelques siècles en arrière. Cet excès, dans lequel est tombé parfois l'école de Niebuhr, est plus dangereux peut-être que la tendance opposée, car il risque d'enlever à l'histoire une grande partie de son intérêt, de la dépouiller de son caractère héroïque, et d'affaiblir son influence morale sans ajouter beaucoup à sa clarté, ni parvenir à démêler complètement le vrai du faux. M. Hisely paraît avoir compris ce défaut et il a su l'éviter heureusement. Ce n'est pas l'authenticité des faits qu'il vient ébranler par des hypothèses plus ou moins hasardées. Il accepte comme incontestables ceux qui, dans tous les récits historiques, accompagnent l'origine de la liberté suisse, savoir : la conjuration du Grutli, les injures faites par les baillis autrichiens soit à un paysan du Melchtal, soit à la femme de Baumgarten, la mort de Gessler, tué par Guillaume Tell, etc. Ses critiques portent seulement sur la nature du mouvement, qu'il considère comme une véritable révolution. Les matériaux dont il s'est servi, les anciennes chartes qu'il a consultées, semblent en effet prouver que la liberté n'avait pas existé chez les Waldstetten avant cette époque. Les pays de Schwyz, d'Uri et d'Unterwalden ne dépendaient point directement du pouvoir impérial; ils étaient soumis à l'autorité de comtes relevant de l'Empire sans doute, mais qui exerçaient une domination assez complète et absolue. L'organisation féodale s'y était introduite comme partout ailleurs, avec les diverses démarcations sociales qui séparaient le serf de l'homme libre. Le noble sentiment qui porta quelques paysans courageux à se réunir, à se concerter pour secouer le joug, n'en apparaît d'ailleurs que plus admirable, ainsi que l'habileté avec laquelle ils surent rapidement organiser le pays, de manière à le mettre en état de défendre la glorieuse indépendance qu'il venait de conquérir. Il en résulte peut-être une autre hypothèse non moins probable, c'est que la tradition, peu fidèle à la chronologie, a confondu les époques et rassemblé dans une trop courte période des faits dont le développement successif doit avoir exigé bien plus de temps. Mais, quoi qu'il en soit, la bataille de Morgarten ne reste pas moins le triomphe

de la valeur suisse et l'événement mémorable d'où date en quelque sorte l'existence de la Confédération.

Il est impossible d'analyser convenablement un *Essai* qui n'est lui-même qu'une analyse des documens historiques dans lesquels l'auteur a puisé sa conviction. C'est une œuvre d'étude sérieuse qui demande à être étudiée de même, et nous devons nous borner à signaler à nos lecteurs l'important travail de M. Hisely, dans lequel ils trouveront toutes les qualités propres à exciter leur intérêt, à soutenir leur attention. De pareilles recherches, où le véritable patriotisme se montre uni à l'amour de la vérité, jettent un jour nouveau sur l'histoire et méritent d'être vivement encouragées. Leur publication fait le plus grand honneur à la *Société d'histoire de la Suisse romande*, dont les *Mémoires et documens* promettent ainsi de former un recueil fort précieux.

ALBERT DE HALLER. Biographie. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8, 3 fr. 50 c. pour la Suisse; 4 fr. 50 c. pour la France.

La biographie des hommes célèbres forme aujourd'hui avec les recherches historiques l'objet principal vers lequel les littérateurs suisses dirigent leurs travaux. C'est un sujet fécond, qui excite facilement l'intérêt des lecteurs et fournit à l'écrivain le moyen d'exercer une influence salutaire en offrant à la jeunesse des exemples à suivre, en mettant en saillie toutes les leçons qu'on peut puiser dans de telles vies si belles et si pleines.

Albert de Haller, à la fois grand poète et savant du premier ordre, naquit à Berne le 16 octobre 1708. Comme il arrive souvent aux hommes de génie, le développement de son intelligence devança celui de ses facultés physiques, et cette anomalie produisit chez ceux qui l'entouraient une prévention peu favorable au jeune prodige. Le goût de la méditation et de l'étude s'empara de très bonne heure de cet esprit si bien doué; les jeux de l'enfance n'avaient point d'attrait pour lui, la lecture était son seul plaisir, et le désir de se distinguer, de primer sur tous ses camarades, donnait à son caractère une impulsion qui aux yeux de l'observateur superficiel pouvait facilement passer pour de la jalousie. Le mot d'un de ses maîtres, à cet égard, est tout-à-fait remarquable : *M. Haller*, disait-il, *a toujours la passion de dépasser ceux qui pourraient faire aussi bien que lui.* Et l'on pensait bien faire en réprimant ce puissant mobile, en lui opposant l'indifférence, parfois même le blâme.

Mais la persévérance est d'ordinaire l'une des premières qualités du génie, et les obstacles ne furent pour le jeune Haller qu'un stimulant de plus. Orphelin à douze ans et abandonné à ses propres forces, il trouva, dans cette ardeur d'émulation qui ne le quitta jamais, le secret du succès. Dès son début dans la carrière scientifique, il déploya une supériorité fort remarquable, et l'on put bientôt prévoir le rôle brillant qu'il était destiné à jouer. Son imagination, qui le porta également vers la poésie, dirigea ses premières investigations sur le vaste champ des découvertes. Il suivit avec amour les leçons de Boerhaave, et sut profiter habilement de toutes les ressources que lui offrait la société des hommes distingués avec lesquels il se trouva en relation. Après des études profondes, ayant obtenu le grade de docteur, il revint à Berne pour exercer la médecine. La première ambition qui s'était emparée de lui dans son enfance avait été de faire des livres, aussi n'avait-il pas attendu l'âge mûr pour publier quelques productions de sa plume. Ses poésies suisses, qui parurent en 1731, attirèrent l'attention publique sur lui; la nature sublime des Alpes n'avait jamais été peinte avec tant de vérité. Malgré de nombreuses critiques, Haller obtint comme littérateur un nom que ses travaux scientifiques ne tardèrent pas à rendre également illustre dans le monde savant. Créé bibliothécaire de la ville de Berne, il put se livrer à son goût pour le travail, et son esprit s'exerçant sur maints sujets divers les traita tous avec une rare supériorité.

Habile novateur, il sut reculer les bornes de la science: la botanique, l'anatomie et la physiologie furent les trois branches qu'il cultiva plus particulièrement et auxquelles son génie imprima un élan tout nouveau. Sa réputation grandit rapidement; les suffrages les plus honorables lui arrivèrent de toutes parts; appelé à l'université de Gœttingue, il y fut visité par Georges II qui voulut l'y retenir, le roi de Prusse cherchait à l'attirer à Berlin, l'empereur d'Autriche lui envoyait le titre de baron, toutes les sociétés savantes se hâtaient à l'envi de l'inscrire sur la liste de leurs membres. Enfin, pour mettre le comble à ce triomphe, le sénat de Berne, désirant se l'attacher irrévocablement et lui donner une preuve extraordinaire de l'estime publique, rendit un décret par lequel Haller fut mis *en réquisition perpétuelle pour le service de la république;* on créa pour lui une charge avec la clause formelle qu'elle serait abolie après sa mort.

A ses grandes facultés intellectuelles, Haller joignait des qualités solides, des vertus précieuses. Excellent citoyen, son amour de la patrie était encore exalté par l'enthousiasme du poète pour les scènes sublimes de la nature alpestre. Son

cœur était ouvert à toutes les affections de la vie privée, et, dans les épreuves cruelles qu'il eut à subir, il déploya une sensibilité profonde, mais vraie, mais dénuée de toute affectation. Les strophes suivantes, extraites d'une élégie qu'il composa sur la mort de sa femme, sont à la fois belles et simples; c'est l'expression touchante d'une douleur qui, se repliant sur elle-même, fuit le monde et ne cherche ses consolations que dans le souvenir et l'espérance :

« Aussi t'ai-je aimée plus que ma bouche ne te le disait, plus que le monde ne pourra le croire, plus que je ne l'ai cru moi-même. Combien de fois, en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disait-il en frémissant : hélas! s'il fallait la perdre! et je versais des larmes en secret.

» Oui, mon deuil durera, même lorsque le temps aura séché mes pleurs : le cœur connaît d'autres larmes que celles qui mouillent le visage. Le premier amour de ma jeunesse, le souvenir sacré de ta douceur parfaite, l'admiration de tes vertus, sont une dette éternelle pour mon cœur.

» Dans les bois les plus épais, sous l'ombrage obscur des hêtres, là où personne ne peut entendre nos plaintes, je chercherai ton image chérie, nul ne viendra distraire mon souvenir. Je te reverrai, telle que tu étais; je reverrai ta tristesse lorsque je devais te quitter, ta tendresse dans mes embrassemens, ta joie à mon retour!

» Je te chercherai dans le plus profond éloignement des cieux, au-delà des astres qui roulent dans l'espace, sous tes pieds. Là, sans doute, ton innocence brille d'un éclat céleste; là, ton âme douée de forces nouvelles franchit ses anciennes bornes.

» Là, t'accoutumant à la gloire visible de Dieu, tu trouves ton bonheur dans ses conseils; ta voix mêle, aux concerts des anges, une prière pour moi. Là, tu apprends à connaître le but de mon affliction. Dieu t'ouvre le livre de vie : tu lis ses desseins dans notre séparation et la fin prédestinée de ma carrière mortelle.

» O belle âme que j'aimai avec tant d'ardeur, mais que je n'aimai point assez, que tu dois être plus aimable encore aujourd'hui que la lumière céleste t'environne!... Une vive espérance inonde mon cœur... Ne te refuse pas à mes vœux, ouvre-moi tes bras, je m'envole pour m'unir éternellement à toi... »

Après une longue et noble carrière, Haller mourut dans sa 70e année. Comme la plupart des hommes de génie que la Suisse a produits, il montra dans toutes ses œuvres une tendance spiritualiste bien prononcée et n'étouffa jamais la voix du sentiment religieux qui lui fournissait au contraire ses ins-

pirations les plus élevées. C'est ce point de vue que l'auteur de sa biographie cherche surtout à mettre en relief. Dans ce but, il accumule les citations et les extraits de correspondance les plus propres à prouver que Haller était chrétien de conviction. Il s'attache principalement à donner tous les détails de sa mort, et insiste avec force sur les leçons édifiantes qu'on peut y puiser. Du reste, son travail est plein d'intérêt; les talens de Haller y sont dignement appréciés, et si le style n'offre pas toute la pureté, toute l'élégance désirables, il est en général simple et facile.

ARCHIVES ISRAÉLITES de France; par une société d'hommes de lettres, sous la direction de *S. Cahen*. — Paris, rue Pavée, n. 1, au Marais. Il paraît chaque mois un numéro de 3 à 4 feuilles in-8. Prix : 15 fr. par an, 9 fr. pour six mois.

Le but de ce journal est à la fois de recueillir tous les documens propres à faire connaître l'état actuel de la population israélite française, et de signaler les réformes qu'il peut être convenable de faire, soit dans le culte même, soit dans l'organisation des consistoires et des écoles, pour assurer son développement progressif et la faire participer au mouvement du siècle. Ce n'est point une œuvre exclusive, l'esprit de secte y est tout-à-fait étranger; les juifs éclairés comprennent bien qu'au point où ils sont arrivés après tant de luttes et de souffrances, il dépend d'eux de faire tomber les dernières préventions qui s'opposent encore à leur complète émancipation politique. Comme il arrive presque toujours lorsque l'oppression pèse sur un peuple ou sur une classe de la société, ils se sont montrés long-temps peu dignes de la liberté que la justice et l'humanité réclamaient en leur nom. On ne saurait leur en faire un reproche; car, relégués au dernier degré de l'échelle sociale, trop souvent mis hors la loi, ils voyaient toutes les carrières intellectuelles fermées devant eux, et si celle du trafic leur était abandonnée, ce n'était que par la ruse et la dissimulation qu'ils pouvaient suppléer aux garanties qu'on leur refusait. On les forçait à veiller, à combattre sans cesse pour la conservation de leurs biens et de leur vie. Le fanatisme les avait ainsi réduits à lutter, au milieu de la civilisation, avec les armes des sauvages. La constance avec laquelle ils ont soutenu cette longue guerre décèle en eux une force qui, sous l'empire de circonstances nouvelles, ne peut tarder à prendre un développement remarquable. Aujourd'hui que la tolérance leur est définitivement acquise, cette intelligence qui, malgré toutes les entraves, les avait plus d'une fois rendus par la richesse nécessaires, re-

doutables même à leurs ennemis, leur offre un moyen sûr de vaincre dans ses derniers retranchemens le préjugé populaire. Le juif instruit, littérateur, savant, le juif industriel ou artiste habile ne peut plus demeurer un objet de mépris ou d'aversion; il trouvera comme un autre homme le chemin de la faveur publique qui s'attache au talent, au vrai mérite, sans lui demander d'où il vient. La lice est ouverte à tous, chacun peut y descendre; sous ce rapport du moins la France a conquis la véritable égalité, la seule peut-être qui soit possible.

Le Recueil périodique de M. Cahen me paraît éminemment propre à favoriser cette tendance, en signalant tous les progrès philosophiques, littéraires et même industriels de l'esprit israélite, et en lui donnant ainsi un stimulant dont il a manqué jusqu'à présent en France. Les sujets qu'il se propose de traiter se rangeront sous les six sections suivantes: 1. *Religion et Culte*; 2. *Éducation et Instruction*; 3. *Consistoires, Notables et Rabbins*; 4. *Industrie*; 5. *Biographie*; 6. *Littérature*. La première livraison renferme plusieurs articles fort intéressans. Entre autres je citerai le projet d'ordonnance pour l'organisation du consistoire central, un aperçu rapide de la littérature hébraïque et juive en France, et une notice curieuse sur les manuscrits hébreux des archives du royaume. On remarquera surtout avec plaisir le ton convenable et modéré dont la rédaction est empreinte d'un bout à l'autre. Il est à désirer qu'une semblable entreprise trouve des encouragemens, car elle ne pourra produire que d'heureux résultats. Non-seulement les Israélites, mais encore tous les hommes qui s'occupent d'études hébraïques sont intéressés à la soutenir par leur concours bienveillant.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE DISCIPLE DE JÉSUS-CHRIST, recueil d'instructions, d'exhortations et de consolations chrétiennes, publié par *J. Martin-Paschoud*, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, tome 1er. In-8, 7 fr.

Ce recueil paraît par livraisons mensuelles de 2 à 3 feuilles in-8. Prix de l'abonnement à la seconde année, 7 fr. pour la France et la Suisse, 8 fr. pour les autres pays.

Ceci n'est pas un journal théologique; les discussions dogmatiques, les systèmes exclusifs, l'esprit de secte, n'y ont

point accès. C'est un recueil de lectures pieuses destinées à réveiller et à nourrir le sentiment religieux quelle que soit, du reste, la nuance plus ou moins orthodoxe des opinions auxquelles il se rattache. *Le Disciple de Jésus-Christ* a pris pour devise le principe de charité qui forme la base de tout le christianisme; l'auteur a pensé, fort justement, que dans l'état actuel de la société ce serait le moyen le plus sûr de favoriser les progrès de la religion, de lui rendre l'influence qu'elle semblait avoir perdue, et de la faire servir à réunir les hommes qu'un égoïsme corrupteur menace de replonger dans la barbarie par l'isolement. Une pareille mission est bien digne d'un pasteur qui comprend ses devoirs et se préoccupe moins du triomphe de ses propres vues que de celui des grands préceptes du Maître. Le christianisme a plus souffert des vaines querelles de ses faux ou maladroits amis, que des franches attaques de ses adversaires. Celles-ci même n'ont, en général, porté que sur les subtilités dogmatiques qui furent si souvent le sujet de tant de querelles oiseuses et funestes.

Se plaçant donc en dehors de ce misérable débat, M. le pasteur Martin s'adresse indistinctement à tous les chrétiens qui recherchent l'édification, qui se plaisent à étudier les leçons et les exemples dont l'Evangile est plein, qui trouvent que la littérature ne peut que gagner à prendre une couleur religieuse, et que la poésie surtout ne saurait puiser ses inspirations à une source plus pure et plus féconde. Il a pensé qu'un recueil périodique conçu dans cet esprit trouverait un public nombreux, et le succès de sa première année prouve qu'il ne s'est pas trompé. Chez les protestans surtout, le besoin d'une semblable publication se faisait vivement sentir; leurs livres ascétiques sont en petit nombre, la plupart déjà anciens ne sont plus en rapport avec l'état actuel des idées, avec la marche des lumières; et d'un autre côté ceux que l'on emprunte aux Anglais ou aux Allemands ne se trouvent pas non plus très-propres à satisfaire les lecteurs français. D'ailleurs le *Disciple de Jésus-Christ* s'est dès l'abord distingué par une rédaction bien faite pour lui concilier l'estime de ses lecteurs. Le premier volume renferme plusieurs articles remarquables dans lesquels le talent du style est uni à la profondeur de la pensée; nous signalerons, entre autres, une exhortation à ceux qui pleurent sur la mort de leurs amis, quelques prières pour le culte domestique, plusieurs morceaux de M. A. Vermeil, un sermon de M. Buisson sur la divinité du christianisme et quelques méditations poétiques d'un grand mérite.

Malgré sa spécialité, qui semblerait devoir le condamner à l'uniformité la plus grande, ce recueil offre encore une va-

riété assez précieuse. On en peut juger par les intitulés suivans de ses principales divisions : *Explication pratique du Nouveau-Testament; Méditations chrétiennes; Sermon; Exhortations chrétiennes; Devoirs de la famille chrétienne; De l'unité de la foi et de la fermeté des croyances; Lettres sur la religion; Prières; Contemplation chrétienne de la nature; Histoire; Poésie chrétienne.*

S'il continue d'être encouragé comme il le mérite, il s'enrichira de plus en plus sans doute, offrira toujours plus d'intérêt et contribuera non-seulement à répandre de bonnes semences parmi le troupeau, mais encore à réveiller le zèle de ses chefs, de ses guides, à les exciter au travail et à ranimer ainsi la vie un peu languissante du protestantisme français. Pour nous, pénétrés de l'utilité d'un pareil but, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts de l'honorable rédacteur, et nous nous reposons entièrement sur sa persévérance et sur son talent pour donner à cette œuvre tout le développement nécessaire.

DOGMATIQUE CHRÉTIENNE; par *J.-J. Chenevière*, pasteur et professeur. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-8.

M. Chenevière est un théologien éclairé, sans exclusisme ni exagération, dont les écrits ont contribué à répandre les doctrines progressives du protestantisme et à combattre l'influence du méthodisme anglais. Ses essais théologiques sur divers points de la foi chrétienne ont surtout été remarqués. On y trouve l'empreinte de cet esprit de haute critique dont l'Allemagne a la première donné l'exemple. L'alliance de la raison avec la foi semblait être le but principal de l'auteur, et un nombreux public applaudissait à ses efforts. Dans son nouvel ouvrage nous avons cru voir une tendance moins large; soit que la dogmatique ne s'y prête pas aussi bien, soit que les idées de l'écrivain se soient modifiées, il nous a semblé qu'il inclinait davantage vers ce juste-milieu théologique si difficile à maintenir entre les exagérations de l'orthodoxie et les rigoureuses déductions de la logique. Quoi qu'il en soit, c'est une matière trop délicate et trop ardue pour que nous osions même essayer d'en faire l'analyse. Laissant donc aux théologiens le soin d'entamer la discussion, nous nous bornerons à donner ici les conclusions par lesquelles M. Chenevière termine son travail et qui nous paraissent renfermer des vues larges et élevées sur l'avenir du protestantisme :

« L'Église protestante se scinde plus que jamais; c'est l'effet inévitable et nécessaire d'un principe aussi puissant que celui

du libre examen qu'elle invoque, et qui est mis en jeu par des hommes faillibles et passionnés. D'accord sur la base inébranlable du christianisme, savoir : que l'homme pécheur, impuissant à se sauver lui-même, est pardonné à cause de Jésus, les protestans supporteront toujours mieux des explications différentes sur des points obscurs dont l'importance n'est pas égale à tous les yeux; ils mettront en action le principe qu'il n'y a d'unité possible que celle de l'esprit par le lien de la paix; ils se convaincront toujours mieux que le chrétien doit s'occuper de son salut beaucoup plus que de celui des autres, que la polémique envahit une trop grande part dans le christianisme, et qu'il vaut mieux de bonnes actions que de beaux et de longs discours dans de fréquentes assemblées.

» L'Église protestante tend à se séparer de l'Etat; le système des églises indépendantes prendra plus de force, et il en résultera un avantage qui contrebalance à mes yeux tous les inconvéniens, celui de n'être plus entravé par l'autorité civile. L'association chrétienne, comme tant d'autres qui prospèrent, doit se suffire à elle-même, pour continuer sa route et pour atteindre son but; elle a pour elle l'appui du chef dont les paroles ne passent point. Si la marche ascendante de la Réformation est arrêtée par des obstacles de divers genres, si les efforts extraordinaires de ses ennemis, si les disputes théologiques, si des variations dans la foi mal comprise, si des inconséquences flagrantes de la part de chrétiens qui repoussent l'autorité d'une main et qui la ramènent de l'autre, si toutes ces causes, subdivisées à l'infini, paralysent les progrès du protestantisme, ce sera lui qui vaincra sous une de ses formes actuelles, ou sous une forme encore inconnue, quand la religion, cessant d'être pour les uns un moyen de puissance et de richesses, pour les autres une occasion de crédit et de succès humain, elle ne sera plus que ce qu'elle doit être, une affaire de conscience et un intime lien entre l'homme et son Dieu. »

LA RELIGION D'ARGENT. 10[me] édition. — Paris, chez Risler. In-16, 10 c.

La controverse religieuse, avec ses subtilités dogmatiques, avec ses âpretés théologiques, n'est que trop souvent un chemin sans issue dans lequel on se bat, on se déchire vainement sans pouvoir en sortir. Depuis tant de siècles qu'elle dure, ne paraissant s'assoupir pendant un certain nombre d'années que pour recommencer bientôt la lutte avec une violence nouvelle, les croyances ont pu changer, se modifier sous son empire, mais sont-elles devenues beaucoup plus raisonnables?

Malheureusement non, et cela s'explique aisément parce que la foi n'appartient pas au domaine de la raison. Elle est et sera toujours le résultat du sentiment religieux, de la conviction intime, qui sont en quelque sorte inhérens à l'essence même de notre nature et dont les causes premières échappent le plus souvent à l'intelligence humaine. Malgré tous les efforts des théologiens pour faire de la religion une science, cet ordre de phénomènes demeure tout-à-fait au-dessus de notre portée, Dieu seul en possède le secret. Aussi la discussion a bien pu changer les symboles, les formes du culte, tout ce qui est matériel et humain, mais les mystères divins sont demeurés inaccessibles, toujours les mêmes sauf la variété des formules, toujours inexplicables pour notre faible entendement. Les conquêtes de l'esprit d'examen ont porté sur l'organisation de l'Eglise bien plus que sur la religion même. La grande réforme du XVIe siècle, par exemple, fut une protestation contre le pouvoir du clergé, contre le joug despotique sous lequel il prétendait courber toutes les intelligences. Depuis lors toutes les doctrines et les croyances ont bien été soumises à la discussion du libre examen, mais le résultat ne saurait être regardé comme fort satisfaisant. Dans la lutte de la raison contre le sentiment il ne peut y avoir de victoires réelles. Le conflit entre ces deux élémens ne saurait aboutir qu'à des transactions individuelles basées sur les concessions plus ou moins fortes qu'ils se font l'un à l'autre.

Mais il est un autre genre de controverse dont l'action est plus immédiate, plus efficace, qui n'attaque que les abus matériels, les institutions qu'il est toujours possible à l'homme de modifier à son gré. *La religion d'argent* est une arme de cette espèce, et dussé-je faire dresser les cheveux sur la tête de l'auteur, je dirai que ce fut aussi dans ce même arsenal que Voltaire puisa son inépuisable verve contre les abus du clergé. Le philosophe du XVIIIe siècle eut le grand tort de confondre parfois la vérité avec l'erreur, de manquer d'érudition et de montrer souvent une légèreté qui pouvait presque passer pour de la mauvaise foi. Mais, tout en faisant la part de son siècle et de son éducation, il faut reconnaître que son vigoureux esprit fut à la fois le continuateur et le plus ferme auxiliaire de l'œuvre commencée par Luther, dont deux siècles de persécution semblaient avoir comprimé l'essor. Cela est si vrai qu'aujourd'hui l'on sent déjà le besoin de recommencer cette guerre de partisans en la dégageant de tout ce qui peut porter atteinte aux convictions religieuses, de tout ce qui touche à la foi sincère, en l'épurant de manière à la rendre digne du but vraiment chrétien que l'on se propose.

La religion d'argent ne renferme que le simple calcul de

toutes les taxes imposées aux fidèles par l'Église catholique. Tant pour le baptême, tant pour la confession, tant pour les indulgences, tant pour le mariage, tant pour la mort, etc. etc. car tout se paie jusqu'aux chaises pour prier Dieu; le tarif de la sacristie est presque aussi compliqué que celui d'un marchand en détail. On ne saurait faire plus clairement ressortir les abus de cette vénalité qui semble vouloir introduire jusque dans le ciel les distinctions de la richesse terrestre et vendre le paradis pièce à pièce à tous ceux qui ont la bourse bien garnie. Ce vice radical tend à déconsidérer le clergé, compromet évidemment la religion elle-même en lui ôtant ce caractère de grandeur, d'égalité et de charité fraternelle qui la place si fort au-dessus de toutes les institutions sociales. Il faut donc le combattre avec persévérance, et de petits écrits semblables à celui-ci me paraissent pouvoir atteindre ce but en attirant l'attention sur un contraste si désastreux entre les principes et les faits. On l'accueillera d'autant mieux que l'auteur a su ne point s'écarter du respect et des convenances qu'exige un pareil sujet.

VIE D'ANNA JANE LINNARD; par le rév. *Rob. Baird*, précédée d'une introduction par *Th. Frelinghuysen*, et d'une lettre du rév. *N. Neill*. — Paris, chez Risler. In-12, 2 fr.

Quoique ce volume renferme une biographie et semble par conséquent appartenir à l'histoire, nous avons cru devoir le ranger parmi les livres religieux. C'est qu'en effet la *vie d'Anne Jane Linnard* n'est qu'un thème choisi par l'auteur pour développer ses propres convictions, et faire ressortir les résultats bienfaisans de la religion, comprise et pratiquée suivant certains principes qu'il expose. Comme toutes les biographies de ce genre, l'histoire de Jane Linnard présente un beau modèle de dévouement et de piété. C'est une jeune femme qui renonce à tous les plaisirs du monde, pour se livrer sans relâche aux exercices religieux, et à ceux bien plus recommandables encore, selon nous, mais non pas selon M. Rob. Baird, d'une charité active et féconde. Nous disons non pas selon M. Baird, car il insiste fortement sur la distinction que l'on doit faire entre ces deux choses, et se prononce en faveur de la première qu'il regarde seule comme la marque infaillible d'une vraie et solide piété. Nous sommes, à cet égard, d'un avis tout-à-fait différent; les pratiques religieuses n'ont de prix à nos yeux que lorsqu'elles se résument en actes de dévouement et de charité, en sacrifices accomplis dans un but utile, dans un esprit de fraternité, d'aide ou de

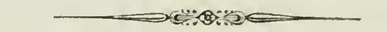
support, qui contribue à soulager les maux et les peines de nos semblables. Autrement, il nous semble que c'est retomber dans le travers du catholicisme, et ajouter une page de plus au martyrologe ou à la vie des Saints. Mais sur de telles matières la discussion est à peu près inutile ; nous nous contenterons seulement d'admirer la vie de Jane Linnard à notre manière, selon notre propre religion et non suivant celle de l'auteur.

C'est une lecture ascétique dans laquelle on peut puiser de fort bonnes directions, des exemples salutaires, et cette satisfaction intime que produit en nous le développement, malheureusement trop rare, de tous les plus nobles penchans de l'ame. On y trouvera sans doute bien des détails puérils, des principes rigoureux, des doctrines tristes qui ne conviennent pas à tous les esprits. Mais malgré cette tendance qui n'est point du tout la nôtre, nous croyons pouvoir recommander ce volume aux personnes qui recherchent l'édification, et préfèrent la trouver dans des faits, dans des réalités plutôt que dans de vaines paroles.

ADOLPHE ET JACQUES; par *Napoléon Roussel*. In-16, fig., 40 c. = **LA REINE**, suivie de *le Petit Ramoneur;* par *le même*. — In-16, fig., 60 c. — Paris, chez Risler, rue Basse-du-Rempart, 62.

Ces petits livrets imprimés avec élégance, ornés chacun d'une jolie vignette lithographiée, sont destinés à l'enfance, et leur prix modique permettra sans doute de les répandre promptement dans les écoles, de les faire pénétrer jusque dans la chaumière du pauvre. Ce sont des récits fort simples, remplis de leçons morales présentées de manière à exciter l'intérêt et à captiver l'attention des jeunes lecteurs. L'auteur est animé d'un esprit très-religieux, mais il montre du tact dans ses applications, et sait éviter heureusement l'exagération qui, dans des écrits de ce genre, produit facilement la niaiserie ou la dévotion superstitieuse, si contraires aux véritables tendances de la religion. Sous ce rapport, les contes de M. Roussel nous paraissent bien préférables à la plupart de ceux que le clergé catholique surtout propage en si grand nombre parmi les enfans qui fréquentent les écoles. Aussi, quoique ne partageant point toutes les vues et les principes de l'auteur, nous n'hésitons pas à les recommander vivement. A mesure que l'instruction se répand de plus en plus dans toutes les classes de la société, l'on sent davantage la nécessité de lui donner l'éducation pour base et pour appui ; tous les travaux qui tendent vers ce but excellent doivent donc être en-

couragés, sans trop s'arrêter à des différences d'opinion qui ne portent nulle atteinte aux points fondamentaux de la morale. Dans l'état présent de la société, l'immoralité est un ennemi commun qu'il faut combattre avec ensemble; ce n'est pas le moment de semer la désunion et la défiance dans les rangs par des discussions intempestives, si ce n'est même tout-à-fait oiseuses.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

ÉTUDES SUR LA LOI ÉLECTORALE du 19 avril 1831, et sur les réformes dont elle est susceptible; par *A. Cherbuliez*, professeur de droit et d'économie politique à l'académie de Genève.— Paris, chez A. Royer; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr.

La réforme électorale est aujourd'hui en France le cri de ralliement des diverses oppositions. On s'accorde assez généralement à en reconnaître l'urgence, quoique l'on diffère sur les moyens de l'opérer. C'est qu'en effet, l'élection est la base sur laquelle repose tout le gouvernement représentatif, dont le développement ultérieur est entièrement subordonné aux principes qui dirigent cette opération importante. Chaque parti comprend que cette voie est la seule par laquelle il puisse obtenir la majorité dans le parlement, et par conséquent diriger, selon ses vues, la marche de l'administration. Aussi chaque parti propose-t-il les mesures qu'il croit le plus propres à favoriser un pareil résultat, et tous s'imaginant être l'expression du vœu national, ont une tendance commune à augmenter le nombre des électeurs. Mais les préoccupations de l'esprit de parti ne permettent guère de traiter la question froidement, de l'étudier sous toutes ses faces, de faire abstraction de tout intérêt personnel dans l'application des principes. Il y a donc quelque avantage à la voir discutée par un étranger, dont la position offre des garanties d'impartialité beaucoup plus certaines. Sous ce rapport, l'écrit que nous annonçons mérite d'exciter vivement l'attention publique. Rédigé dans un esprit tout scientifique, il est remarquable par la clarté du style et par la force du raisonnement. L'auteur n'appartient à aucune cotterie politique; il ne descend point dans l'arène et traite la question en homme tout-à-fait désintéressé. C'est dans le silence du cabinet qu'il examine avec sang froid la loi électorale française, qu'il la compare

avec les données de la science, et prouve combien les résultats de celle-ci s'accordent avec les faits. Cette analyse critique, exempte de toute vue étroite ou passionnée, offre un mérite incontestable ; elle élève la discussion au-dessus du conflit des intérêts personnels, et la place sur le véritable terrain qui lui convient. Une matière aussi importante, qui touche de si près à la prospérité, à l'existence même des Etats, demande à être ainsi traitée. Dans les sciences sociales, il ne faut pas se préoccuper trop vivement de circonstances passagères qui peuvent changer d'un moment à l'autre, et l'on ne doit jamais perdre de vue l'homme avec toutes les faiblesses inhérentes à sa nature. L'expérience d'un demi-siècle a démontré l'impuissance et la stérilité de cette politique sans portée ni principe, à laquelle la France semble avoir abandonné ses destinées. Les révolutions renversent, détruisent, mais elles ne fondent pas, et c'est à la pensée, à la méditation, au raisonnement qu'appartient l'œuvre de la reconstruction.

L'élection, ce principe fondamental du gouvernement représentatif, cette origine première de toute espèce de gouvernement, n'a évidemment qu'une valeur relative, qui dépend des garanties dont elle est entourée. Ces garanties sont de deux sortes : les unes, qu'on appelle *antérieures*, résident dans la capacité de ceux qui sont chargés de faire l'élection ; les autres, qu'on appelle *postérieures*, se trouvent dans les mesures par lesquelles on assure l'indépendance et la probité des élus. Ceci posé, l'auteur examine comment la loi française satisfait à cette double condition, et il est rigoureusement conduit à la déclarer incomplète, contradictoire, en un mot tout-à-fait insuffisante.

Pour que l'élection se fasse d'une manière convenable, il faut que les électeurs soient intelligens et éclairés. Il est évident que ce n'est pas à l'ignorance et à la stupidité qu'appartient la fonction d'éliminer les plus capables. Le suffrage universel ne saurait donc être admis que lorsque cette première condition se trouvera être remplie par tous les citoyens appelés à l'exercer. Autrement, dans l'état actuel des choses l'intelligence courrait grand risque d'avoir le dessous, et les masses électorales seraient facilement soumises à des influences corruptrices. L'auteur rejette le principe de la souveraineté du peuple, qu'il considère comme une formule théorique qu'on a bien pu inscrire sur le drapeau d'un parti, mais qui ne saurait soutenir l'analyse, et qui dans la pratique devient une véritable absurdité, un obstacle de plus au développement graduel des institutions représentatives.

La capacité intellectuelle et morale étant regardée comme indispensable aux électeurs, le législateur a du chercher les

moyens de la reconnaître. Ici se présente une grande difficulté, car, dans notre état social, les hommes ne sont point groupés d'une manière bien distincte et bien tranchée sous ce rapport. Il a fallu recourir à des expédiens plus ou moins imparfaits. La richesse a paru offrir l'indice le meilleur, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit, à la fois, le produit de l'intelligence et la source de l'instruction. Mais pour en faire la base de ses catégories le législateur n'avait d'autre mesure que l'impôt, et malheureusement celui-ci n'est pas toujours réparti de manière à l'atteindre également sous toutes ses formes. Dès-lors on comprend comment le cens électoral, tout en étant une garantie réelle, n'a pu remplir en France le but qu'on se proposait. Dans un pays si essentiellement monarchique, où il n'y a plus d'aristocratie, et sur lequel pèse une centralisation telle, qu'on peut dire que les départemens ne sont que la banlieue de la capitale, le cens électoral devient en quelque sorte illusoire. L'impôt n'atteint dans la province que les propriétaires, quelques grands manufacturiers, des négocians et un grand nombre d'employés de l'administration ; mais il laisse de côté la plupart des professions lettrées, et cette foule d'intelligences laborieuses qui affluent sans cesse vers Paris, seul théâtre où elles puissent se développer avec quelque avantage. La loi cependant, on ne peut le nier, crée bien ainsi des électeurs capables, mais ils sont en petit nombre, et l'organisation des colléges d'arrondissement contribue encore à les isoler de telle sorte, que quelques-uns seulement prennent part à l'élection. Si les hommes les plus dignes entrent également dans la Chambre, ils n'y viennent pas comme l'expression de l'opinion publique, et ne trouvent par conséquent dans le pays ni l'appui, ni la considération qui leur sont nécessaires pour bien accomplir leur mandat. Quelques réformes sont donc indispensables pour compléter la loi, quant à ce qui concerne les garanties antérieures. L'auteur voudrait : 1° l'extension du droit électoral à tous les citoyens exerçant des professions ou des fonctions lettrées ; 2° la centralisation de l'élection, autant qu'elle pourra s'opérer sans que les colléges électoraux aient chacun plus de deux députés à élire.

Dès que le corps électoral présente toutes les garanties voulues, il est inutile d'ajouter de nouvelles conditions d'éligibilité qui ne servent qu'à entraver les électeurs dans la liberté du choix. Puisqu'on leur reconnaît la capacité d'élire, il ne faut pas prétendre ensuite la restreindre par une défiance que rien ne saurait justifier. C'est une contradiction évidente, dans laquelle la loi française est tombée en fixant un cens beaucoup plus élevé pour les éligibles, et en n'attachant aucune espèce de salaire aux fonctions de députés, qui exigent

un séjour de plusieurs mois chaque année dans la capitale. Autant aurait valu dire, ainsi que le remarque spirituellement l'auteur : « Ne pourront être élus députés que les citoyens dont les affaires privées leur permettront de résider à Paris, et d'y consommer improductivement chaque année dix ou quinze mille francs. » C'est en effet le résultat auquel on est arrivé. L'éligibilité réelle n'appartient qu'à des hommes à grande fortune, ou qui ont leur domicile dans le département de la Seine et dans les départemens circonvoisins, à des célibataires à fortune moyenne, à des rentiers et à des fonctionnaires publics. S'il s'en trouve dans le nombre pour lesquels la députation semble être un sacrifice pécuniaire, c'est le plus souvent dans des vues d'ambition qui sont trop facilement satisfaites et leur ôtent toute indépendance. Dans un pays où tous les fonctionnaires, depuis le chef de l'Etat jusqu'au simple percepteur, sont salariés, sans que cela diminue en rien leur considération ni leur autorité, l'on ne conçoit pas comment une sorte de déshonneur serait attaché à la rétribution des membres du corps législatif. Indépendamment du principe qui établit que tout labeur mérite un salaire, n'est-il pas bien juste de leur accorder une indemnité pour le déplacement onéreux que leur impose l'élection? Sans doute le dévouement patriotique est un élément précieux dont il ne faut pas étouffer la bienfaisante influence, mais on doit aussi ne jamais perdre de vue les dangers non moins grands de la corruption, qui menacent sans cesse d'anéantir toutes les garanties antérieures. Il est évident que les seuls moyens de combattre ce redoutable ennemi sont : 1° l'indemnisation des députés, et la faculté de choisir ceux-ci parmi tous les électeurs; 2° l'inéligibilité absolue des fonctionnaires. Cette dernière mesure est surtout urgente en France, où une innombrable légion d'employés donne tant de force au pouvoir, et peut si facilement servir d'instrument à l'oppression. On a souvent exalté le caractère indépendant de quelques fonctionnaires, mais ce sont des exceptions rares, et quelque honorables qu'elles soient, il n'est pas à désirer qu'elles se multiplient trop, car pour être utile au pays l'administration a besoin d'unité dans ses vues, d'harmonie dans son ensemble; la priver de ces deux élémens, c'est vouloir rendre le gouvernement impossible. Les garanties d'indépendance doivent se trouver dans les institutions, non dans les hommes.

Telles sont les réformes que l'auteur de cet écrit juge nécessaires pour approprier la loi électorale aux exigences de l'époque actuelle. Il pense qu'elles suffiraient pour assurer la marche du gouvernement représentatif en renforçant dans la Chambre les centres, qui, une fois soustraits aux influences

corruptrices, offriront la véritable expression de l'opinion publique, et en affaiblissant les partis extrêmes, dont les intérêts ne sont pas plus ceux du pays que ceux du pouvoir. Des réformes plus radicales lui paraissent manquer de tous les appuis qui peuvent rendre une institution plus efficace et durable; d'ailleurs, il croit que l'introduction même en est impossible, au moins par les voies constitutionnelles.

« Quant aux moyens révolutionnaires, » ajoute-t-il, « je doute qu'ils puissent jamais opérer une véritable réforme de principes. Toute révolution dont l'effet ne se borne pas à un déplacement de personnes, n'est elle-même que l'effet d'une transformation préalable, opérée dans les besoins et dans les idées de la société. Il court par le monde certaines illusions singulièrement puériles à cet égard. On croit changer les institutions d'un pays, en élevant des barricades et en tirant des coups de fusil dans les rues de la capitale, comme si les barricades pouvaient arrêter, ou les coups de fusil tuer autre chose que des hommes! »

Nous partageons complètement cette opinion, mais en réfléchissant à ce qui s'est passé en France depuis cinquante ans, et en voyant combien les passions politiques sont encore animées, nous craignons que de si sages conseils y trouvent peu d'écho. Les coups de fusil ne tuent que des hommes sans doute, mais dans un pays aussi fortement centralisé cela peut suffire pour renverser le gouvernement, et tuer des hommes est malheureusement le plus sûr moyen de réussir ensuite à prendre leurs places. En fait de principes, la plupart des partis politiques n'en pratiquent guère qu'un seul qui peut s'exprimer par le dicton vulgaire : Ote-toi de là que je m'y mette. Les voies révolutionnaires sont une espèce de cercle vicieux, dans lequel une fois entré l'on ne sait plus trop comment en sortir. La France se trouve dans cette position critique. Les hommes sages, amis de l'ordre et du progrès pacifique, dont le nombre tend chaque jour à s'accroître, y forment bien l'immense majorité, mais ils n'opposent qu'une force d'inertie que la forme vicieuse de l'organisation sociale annulle entièrement. Les destinées du pays dépendent de la population remuante, versatile et généralement peu éclairée de Paris, qui est toujours à la merci des meneurs les plus habiles. Tant que durera cet état de choses anormal, les formules auront plus de succès que les principes, la voix de la raison ne sera pas écoutée et la discussion scientifique, calme, impartiale, sans passion ni arrière-pensée ambitieuse, ne pourra se faire jour au milieu de la lutte des partis. Cependant, il est possible que nous nous trompions et que nos craintes soient exagérées; nous le reconnaîtrions avec joie,

car on ne peut songer sans inquiétude à l'influence que l'avenir de la France doit avoir sur les destinées du gouvernement représentatif en général. Quoi qu'il en soit, l'habile publiciste dont nous venons d'analyser trop rapidement l'œuvre remarquable, aura rendu un service réel en rappelant que la science doit prendre place dans un pareil débat, qu'à elle seule appartient de fournir les principes dirigeans sans lesquels rien de stable ni de logique ne saurait être fondé. Il est à désirer que cet écrit plein de force et de lucidité se répande, soit lu, médité; car il contribuera, mieux que toutes les amplifications passionnées de la presse périodique, à éclairer les esprits et à préparer la réalisation des brillantes espérances que la révolution française a fait naître, et a tant de fois répétées dans ses programmes, sans pouvoir jamais arriver à les accomplir.

TABLEAU DE L'ÉTAT PHYSIQUE ET MORAL DES OUVRIERS employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie; ouvrage entrepris par ordre de l'Académie des sciences morales et politiques; par M. le docteur *Villermé*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'immense développement qu'a pris l'industrie depuis le commencement de ce siècle, et le changement apporté dans la condition des ouvriers par le perfectionnement des machines ainsi que par l'introduction de la vapeur, ont excité l'attention sur cette importante matière. Deux faits principaux frappent d'abord l'observateur : ce sont la concentration des moyens entre les mains d'un petit nombre de fabricans assez riches pour suffire aux exigences actuelles d'une entreprise industrielle, et la création d'un nombre considérable de prolétaires que leur agglomération, aussi bien que leur précaire existence, rend à la fois misérables et dangereux pour la société. Les adversaires des machines y ont puisé même des argumens assez forts pour appuyer leur répugnance et condamner l'emploi de ces nouveaux moteurs destinés à remplacer la force de l'homme. La position malheureuse des ouvriers leur a paru être le résultat le plus certain de ce qu'on appelle le progrès de l'industrie, et ils n'ont pas craint d'avancer que le mal allait toujours croissant en raison même de la marche de ce prétendu progrès. Des esprits éclairés se sont laissés entraîner par le sentiment de pitié que réveillait en eux l'aspect de tant de misères; ils ont fait cause commune avec ceux qui repoussent systématiquement toute espèce d'innovation, et la question qui paraissait résolue s'est montrée de nouveau tout aussi problématique qu'à son origine.

Cependant, l'introduction des machines dans l'industrie étant un fait accompli que l'on ne saurait plus songer à détruire, la discussion devient assez inutile, et il vaut mieux rechercher les moyens de remédier à des inconvéniens qui sont désormais inévitables. C'est ce que comprennent bien les observateurs qui se livrent à l'étude approfondie de cet intéressant sujet. Leurs travaux les conduisent d'ailleurs à voir le véritable état des choses, et s'ils peuvent ainsi sonder toute l'étendue de la plaie, ils reconnaissent qu'elle est plus ancienne qu'on ne pense, et que loin d'avoir beaucoup augmenté, sa diminution est incontestable malgré l'apparente gravité que semble lui avoir donné le nouveau développement industriel. En effet, deux causes ont pu contribuer à faire paraître la misère des classes ouvrières plus grande de nos jours. La première c'est que dans le passé l'on ne s'occupait guère de cette partie du peuple, qui, placée au dernier rang de l'échelle sociale, y végétait comme elle pouvait sans qu'on se crût obligé de s'en inquiéter; la seconde c'est que, depuis la révolution qui est venue effacer les lignes de démarcation qui divisaient autrefois la société, la carrière se trouvant ouverte à tous, les désirs ont augmenté dans une proportion beaucoup plus grande que le bien-être, et l'ambition a donné aux classes pauvres un sentiment bien plus vif de leur malaise. C'est ainsi que les souffrances des ouvriers frappent davantage aujourd'hui, quoique, en réalité, ils jouissent d'une foule d'aisances qui leur étaient autrefois tout-à-fait inconnues. Ces machines, qu'on appelle leurs ennemis, ont mis à leur portée beaucoup de douceurs auxquelles ils n'osaient pas même aspirer jadis; leurs vêtemens, leur nourriture, leur habitation ont subi une amélioration incontestable. Pour bien apprécier ce changement, il faut lire ce que le maréchal de Vauban écrivait en 1698 de la misère du peuple en France :

« La vie errante que je mène depuis quarante ans et plus, m'ayant donné occasion de voir et de visiter plusieurs fois et de plusieurs façons la plus grande partie des provinces de ce royaume,.... j'ai souvent eu occasion de donner carrière à mes réflexions et de remarquer le bon et le mauvais du pays, d'en examiner l'état et la situation, et celui des peuples, dont la pauvreté ayant souvent excité ma compassion, m'a donné lieu d'en rechercher la cause.... Il est certain que ce mal est poussé à l'excès, et que si l'on n'y remédie, le menu peuple tombera dans une extrémité dont il ne se relèvera jamais; les grands chemins de la campagne et les rues des villes et des bourgs étant pleins de mendians que la faim et la nudité chassent de chez eux.

» Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plu-

sieurs années que je m'y applique, j'ai fort bien remarqué que, dans ces derniers temps, près de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement; que des neuf autres parties, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'eux-mêmes sont réduits, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition; que des quatre autres parties qui restent, trois sont fort mal aisées et embarrassées de dettes et de procès, et que dans la dixième, où je mets tous les gens d'épée, de robe, ecclésiastiques et laïques, toute la noblesse haute, la noblesse distinguée et les gens en charge militaire et civile, les bons marchands, les bourgeois rentés et les plus accommodés, on ne peut pas compter sur cent mille familles; et je ne croirais pas mentir, quand je dirais qu'il n'y en a pas dix mille petites ou grandes qu'on puisse dire fort à leur aise.... »

Certes, quel que soit l'état présent de la société, il est loin de ressembler à ce déplorable tableau. Evidemment il y a eu progrès, et si les souffrances sont grandes encore, cela tient surtout à la centralisation de l'industrie qui concentre les ouvriers dans les villes où la vie est plus pénible pour eux. Mais cet état de choses ne peut se changer tout-à-coup; nous sommes à cet égard dans une époque de transition qui sera peut-être encore longue; il faut donc, au lieu de lutter inutilement contre un fait accompli, chercher les moyens de remédier à ses inconvéniens. C'est vers ce but qu'ont été dirigés les efforts de M. le docteur Villermé; son livre accepte l'introduction des machines à vapeur dans l'industrie comme une nécessité qu'on ne peut plus repousser, et pèse froidement ses conséquences, bonnes ou mauvaises, désormais inévitables.

Après avoir parcouru plusieurs districts manufacturiers de la France et de la Suisse, après avoir étudié avec soin la condition des ouvriers, leurs mœurs, leurs relations avec les maîtres et leurs rapports entre eux, M. Villermé, profitant de nombreux documens statistiques qu'il a pu recueillir, a dressé des tableaux comparatifs fort curieux des salaires que procurent aux travailleurs les différentes sortes d'industrie, et des dépenses qu'exige leur entretien réduit au plus strict nécessaire. De ces calculs il résulte que dans le plus grand nombre de cas le salaire de l'ouvrier suffit à le faire vivre, pourvu qu'il n'y ait pas d'interruption dans la fabrique et que l'inconduite ou le vice ne vienne pas dissiper une partie de ses profits. Malheureusement, d'une part, des crises plus ou moins rapprochées suspendent de temps en temps le travail, et de l'autre, les ouvriers peu développés sous le rapport intellectuel et moral, se livrent aisément à des excès que leur agglomération rend plus faciles et plus dangereux. Le concubinage, produit

par la misère et par les facilités que fournit le mélange des sexes dans les ateliers, est tellement répandu que dans l'Alsace on a fait un mot allemand pour exprimer cette espèce d'union; les ouvriers appellent cela PARISIEREN, *pariser,* faire comme à Paris, et l'on peut dire que parmi eux le mariage légal est en quelque sorte l'exception à la règle générale. La débauche, l'ivresse et la corruption sont les conséquences naturelles de ce premier désordre; et ainsi, par leur propre faute, les ouvriers aggravent fortement le malheur de leur position précaire. En présence de pareils penchans que l'habitude a rendus encore plus irrésistibles, les conseils de la morale sont sans force sur des hommes qui n'en comprennent pas la portée, qui ne sentent pas leur importance pour leur propre bien-être. Les mesures législatives atteindraient-elles mieux le but? C'est douteux, et l'on peut craindre qu'elles ne prissent aux yeux de ceux qui en seraient l'objet un caractère oppressif, tyrannique, dont le résultat serait d'accroître leur irritation. M. Villermé, convaincu que malgré les dangers de la libre concurrence la liberté est cependant le véritable élément de toute prospérité industrielle, pense qu'on doit chercher le remède ailleurs. L'action du gouvernement devrait, selon lui, se borner à fixer l'âge au-dessous duquel les enfans ne pourraient être employés dans les fabriques, et à déterminer la durée de leur travail de telle sorte que tout moyen d'instruction ne leur fût pas enlevé. Pour tout le reste, c'est aux fabricans eux-mêmes qu'il s'adresse, et c'est sur eux seuls qu'il compte pour régénérer la classe ouvrière en améliorant son sort. A eux appartient de réformer une foule d'abus dont ils sont trop souvent les premiers auteurs; ils n'ont qu'à vouloir s'entendre pour réussir dans cette belle tâche. Les rapports du chef avec les ouvriers qui consacrent leur vie au succès de son entreprise ne doivent plus être ceux d'un maître avec ses esclaves. Les sentimens de justice et d'humanité doivent présider aux efforts communs d'hommes qui, pour être placés à des degrés si divers de l'échelle sociale, n'en sont pas moins frères aux yeux de la religion et de la philosophie. Quelques sacrifices seront peut-être imposés aux fabricans; mais doivent-ils reculer devant une pareille considération, lorsque le nombre toujours croissant des prolétaires semble les menacer, dans un avenir prochain, d'une révolution sociale, la plus terrible de toutes? Quelques-uns ont déjà compris cette nécessité; M. Villermé cite deux ou trois villes dans lesquelles les salutaires mesures prises par les fabricans réunis ont produit en peu de temps une amélioration sensible. A Sédan, par exemple, l'accord des maîtres a fait disparaître assez rapidement l'ivresse, commune autrefois dans cette ville. Les

ouvriers qui s'y livrent sont repoussés de tous les ateliers et obligés ainsi, soit de se corriger, soit, ce qui arrive plus souvent, d'aller chercher de l'ouvrage dans quelque autre endroit où l'on soit moins sévère. Une pareille mesure, appliquée à beaucoup d'autres désordres et prise d'une manière générale partout où il se trouve de nombreuses manufactures, aurait évidemment la plus salutaire influence sur la classe ouvrière. Mais les sentimens généreux sont quelquefois étouffés par l'avidité ou affaiblis par l'indifférence. Des fabricans égoïstes trouvent commode d'exploiter à leur profit les besoins de la classe ouvrière, quelques-uns poussent même l'immoralité jusqu'à spéculer sur leur imprévoyance et leurs passions. M. Villermé signale avec une juste indignation ces monstrueux abus et insiste fortement sur la nécessité de les faire disparaître si l'on veut obtenir quelque résultat durable. Mais il repousse en général l'intervention du gouvernement, et s'appuyant sur l'exemple de la Suisse, il pense que la liberté est plus favorable que la protection à la prospérité de l'industrie. Enfin il conclut en invitant les fabricans à mettre sérieusement eux-mêmes la main à l'œuvre pour relever la classe ouvrière de son état d'abjection, encourager les associations de prévoyance, les caisses d'épargne et toutes les institutions propres à garantir le prolétaire contre les chances de la maladie et du manque d'ouvrage, à lui assurer dans sa vieillesse un sort plus doux et moins incertain.

Ce travail, consciencieux et bien fait, prendra place parmi les précieux matériaux qui doivent servir de base à la science sociale. De semblables données présentées avec clarté et étudiées avec soin instruisent plus que toutes les déclamations des rêveurs qui prétendent renverser ce qui existe pour y substituer des utopies, généreuses sans doute, mais dont la réalisation paraît impossible. Ceci semble être la seule et véritable voie par laquelle on puisse atteindre le but de perfectionnement qu'on se propose. L'organisation future de l'industrie est un problème insoluble pour nous, mais il nous est toujours possible d'en faciliter la marche en cherchant à prévenir, à soulager du moins, les maux temporaires dont chacun de ses progrès est accompagné.

LE CANTON DE VAUD et l'Industrie; par *Ch. Archinard.* — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. pour la Suisse, 2 fr. 50 c. pour la France.

La Suisse commence à entrer dans la voie des améliorations industrielles. Dans tous les cantons où les agitations politiques

ne préoccupent pas exclusivement les esprits, l'attention publique se dirige vers les intérêts matériels du pays. Ce mouvement peut avoir de grands résultats dans un état libre que sa situation actuelle place déjà, sous bien des rapports, en avant de tous ses voisins. Ici peu ou point de ces entraves soi-disant protectrices qui sont partout ailleurs des obstacles au progrès. La liberté du commerce existe ; l'expérience peut faire apprécier d'une manière certaine ses avantages réels dont la preuve se trouve dans la prospérité croissante du pays, malgré le cercle des douanes étrangères qui l'entourent de tous côtés ; il ne s'agit plus que d'imprimer l'élan aux forces plus actives et plus fécondes de l'association bien entendue. Aussi, tandis que la France voit ses ressources puissantes sacrifiées aux intérêts particuliers, ou menacée par des théories subversives qui tendent à bouleverser de fond en comble l'ordre social, la Suisse accueille avec faveur les saines doctrines de l'économie politique et travaille sérieusement à les mettre en pratique.

Le petit livre de M. Archinard offre un signe remarquable de ce développement des idées et de la popularité qui est acquise à de semblables questions. L'auteur, en effet, n'est point un homme spécial ; ses études ont été dirigées vers un tout autre but, et s'il aborde un pareil sujet, c'est qu'il pense que c'est le meilleur moyen de se rendre utile dans sa patrie, de contribuer à son bien-être, à sa moralité, de répandre quelques bonnes semences qui puissent produire des fruits salutaires. M. Archinard est un ministre du St. Evangile qui cherche à propager parmi ses concitoyens les principes que la science, appuyée sur les faits, a proclamés les seuls vrais et les plus féconds. Les Vaudois, selon lui, sont enclins à une certaine paresse d'esprit qui favorise la routine ; c'est un penchant qui se retrouve presque dans tous les pays, surtout parmi les habitans de la campagne et souvent aussi chez les citadins. Il est bon de le combattre, de secouer cette apathie funeste, de livrer une guerre persévérante aux préjugés qui tendent à retenir les peuples dans un état de dépendance et de misère tout-à-fait contraire à leur développement moral et intellectuel.

M. Archinard, après avoir exposé les causes qui ont empêché jusqu'à présent l'industrie de prendre dans le canton de Vaud tout l'accroissement dont elle est susceptible, examine les branches qui offriraient le plus de chances de succès et passe en revue les divers moyens par lesquels on peut donner un élan nouveau, soit au commerce, soit à l'industrie. S'appuyant sur l'autorité des meilleurs économistes, il repousse l'intervention du gouvernement comme plus nuisible qu'utile, il ne lui demande d'autre protection que la liberté, et c'est

des associations particulières qu'il attend toutes les améliorations. Cette opinion, dont le plus simple raisonnement peut prouver la justesse, est en quelque sorte un lieu commun d'économie politique, mais malheureusement ce n'en est pas encore un pour la foule, et il ne faut pas se lasser de le répéter, de le reproduire sous toutes les formes jusqu'à ce que son triomphe soit certain. Le livre de M. Archinard pourra contribuer à ce résultat, et il est à souhaiter qu'il se répande le plus possible. On regrettera seulement que la forme n'en soit pas mieux travaillée ; le style manque parfois d'élégance et de clarté. C'est un défaut commun, du reste, à la plupart des écrivains suisses. Ils semblent oublier trop souvent combien le tour de l'expression ajoute de charme et d'énergie à la pensée.

SCIENCES ET ARTS.

COURS DE TACTIQUE; par le colonel *Dufour*, quartier-maître-général de la Confédération suisse. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8 de 500 pages environ, avec 21 planches, 9 fr.

Ce volume renferme la matière des leçons professées pendant plusieurs années par l'auteur à l'école militaire de Thun. Quoique destiné plus particulièrement à la Suisse, et adapté sous plusieurs rapports aux exigences de cette contrée, comme cours complet d'art militaire il obtiendra sans doute un succès égal dans les autres pays. Les officiers de toutes armes peuvent y puiser des instructions précieuses, présentées avec la plus grande clarté, et appuyées sur une érudition fort remarquable. M. le colonel Dufour s'est déjà fait un nom par ses travaux sur la fortification permanente et passagère ; mais cette nouvelle publication suffirait seule pour lui assurer une place parmi les écrivains militaires les plus distingués. Son style concis, énergique, plein de vie et parfois s'élevant jusqu'à l'éloquence, intéressera les lecteurs les plus étrangers à la spécialité dont il s'occupe. Des connaissances historiques très-étendues lui permettent de citer toujours l'exemple à l'appui du précepte ; chaque principe qu'il pose est toujours accompagné de faits qui en démontrent l'application ou témoignent de son importance en signalant les fautes et les désastres qui résultent de son oubli. Il rappelle ainsi aux officiers la nécessité de s'instruire et leur en fournit les moyens

en indiquant les sources où ils doivent aller chercher la science sans laquelle le plus brillant courage est trop souvent stérile. L'impartialité la plus grande préside au choix de ses modèles; il apprécie avec indépendance le mérite des divers capitaines célèbres qui ont gagné ou perdu des batailles dans les guerres modernes; et, ce qui est plus rare encore dans les ouvrages de ce genre, il n'oublie jamais les sentimens d'humanité, le respect pour la vie de l'homme, et le bien-être du soldat, qui doivent être le premier objet de la sollicitude d'un chef d'armée. Formé à l'école impériale, M. Dufour n'en a point pris les travers, et sous l'uniforme du général, on retrouve toujours chez lui le cœur du véritable citoyen.

Son cours est divisé en 10 chapitres qui traitent des sujets suivans : 1. *Principes de stratégie;* 2. *Organisation, armement;* 3. *Des marches et des manœuvres;* 4. *Des batailles;* 5. *Défense des rivières et des montagnes;* 6. *Des siéges;* 7. *Combats et actions particulières;* 8. *Des reconnaissances;* 9. *Missions spéciales;* 10. *Du repos des troupes.* L'auteur entre dans tous les détails nécessaires; il n'omet rien de ce qui peut contribuer au succès, et n'oublie pas que celui-ci dépend quelquefois des circonstances en apparence les plus frivoles. Aussi son livre offre-t-il une grande utilité pratique, et le simple soldat lui-même pourra retirer de bons fruits de sa lecture. Des planches bien dessinées et lithographiées avec soin servent à en rendre l'intelligence plus facile.

La position spéciale de la Suisse a engagé M. Dufour à développer davantage certains points de tactique qui s'y rapportent plus particulièrement. C'est ainsi qu'il a consacré un long paragraphe à *la défense des montagnes.* Le passage suivant que nous lui empruntons, nous a paru propre à faire apprécier le mérite de son style et la forme intéressante qu'il sait donner à son enseignement :

« Lorsque les montagnards se sont armés pour faire respecter leur asile et conserver la liberté, leur bien le plus précieux, ils font à l'agresseur une guerre terrible. Elle n'a rien de méthodique et met la science en défaut : des combats journaliers, des actions de détail, des apparitions soudaines, des marches, des contre-marches, des fuites précipitées; jamais de grandes batailles. Aujourd'hui ils résistent de front, et, obligés de céder, on les verra demain sur les derrières de l'ennemi. Tantôt ils occupent les cols et les sommités des montagnes, tantôt ils en descendent pour se précipiter sur des corps isolés, qu'ils enveloppent ou dispersent. Dans ces actions de détails, celui qui connaît le mieux le pays a un immense avantage; c'est presque dire que le défenseur doit tôt ou tard triompher de l'attaquant. Les succès que peut avoir l'enne-

mi n'ont pas de grandes conséquences dans un pays où les défenseurs ont tant de moyens de lui échapper, pour se rallier et reparaître ensuite aussi redoutables qu'auparavant. Est-il vaincu, au contraire, sa position est affreuse; il ne peut qu'à grand'peine rassembler ses débris; entouré de toutes parts, il doit se frayer par la force un chemin au travers des bois et des défilés; les soldats qu'il laisse en arrière ou qui s'égarent, tombent sous les coups des montagnards exaspérés, ou périssent de misère dans ces régions stériles où la nature avare ne montre que d'âpres rochers.

» C'est dans ce genre de guerre que l'activité, la résolution, l'audace, un génie inventif et rusé, sont surtout nécessaires. Un chef qui possède ces qualités, et qui par là même s'est acquis la confiance de ses soldats, peut, avec un petit nombre d'hommes, tenir tête à des armées nombreuses, les battre même ou les ruiner en détail. Sertorius est un grand modèle en ce genre : il brava pendant long-temps la puissance de Rome; avec un corps de sept à huit mille hommes, il combattit des forces décuples, conduites par un Métellus et un Pompée; il le fit même avec succès, et peut-être eût-il remporté tout l'honneur de la lutte si la trahison ne fût venue au secours des Romains en les débarrassant d'un ennemi si dangereux. De nos jours le général Mina, combattant sur les mêmes lieux, a suivi la même tactique; il a long-temps disputé la Catalogne à des troupes beaucoup plus nombreuses que les siennes. Les guérillas espagnols se sont de tout temps distingués dans la guerre des montagnes. »

AMÉLIORATIONS A LA CHARGE EN DOUZE TEMPS et aux feux, ayant pour but de simplifier et d'accélérer cette charge; par *H.-L. Chenevard*, lieutenant d'infanterie. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Les améliorations tentées par M. Chenevard lui sont suggérées par le désir d'être utile à son pays en donnant aux milices des moyens plus efficaces de résistance contre les troupes étrangères qui voudraient envahir la Suisse. La faiblesse numérique de l'armée fédérale a fait adopter l'organisation sur deux rangs qui est peut-être insuffisante pour résister à une charge de cavalerie, et c'est pour y suppléer que l'auteur propose, soit d'apporter quelques modifications à la méthode adoptée jusqu'ici pour la charge des armes, soit de remplacer le troisième rang par les compagnies de voltigeurs et de carabiniers qui, dans ces momens critiques, se porteraient derrière l'infanterie et entretiendraient un feu bien nourri pen-

dant que les deux premiers rangs croiseraient la baïonnette pour soutenir le choc. Cette organisation exigerait que chaque bataillon du contingent, ou armée active, eût une compagnie de voltigeurs et une de carabiniers bien exercés, ce qui semble assez facile en Suisse où les hommes montrent en général une grande aptitude pour ce genre de service. Pour rendre le mouvement plus facile à exécuter et en même temps plus efficace, M. Chenevard pense qu'il faudrait laisser constamment, pendant les feux et la charge, le soldat au premier mouvement, c'est-à-dire dans la position de *demi à droite*. Il croit qu'on atteindrait par là le double but de rendre le feu plus meurtrier pour l'ennemi, en permettant au second rang de viser mieux en tirant plus à son aise, et de ménager les soldats en laissant ainsi des créneaux dans lesquels viendraient se perdre en partie les projectiles ennemis. Cela nécessiterait encore, dans les temps de la charge, quelques modifications qu'il indique. Laissant aux experts la tâche de prononcer sur le mérite de tels perfectionnemens, nous dirons seulement qu'ils nous semblent bien dirigés vers le but le plus désirable, celui de multiplier les moyens de défense tout en ménageant le sang précieux des citoyens. Dans un pays comme la Suisse, la cavalerie est sans doute beaucoup moins redoutable; elle trouvera, plus rarement qu'ailleurs, l'occasion de donner d'une manière bien décisive; et cette considération rend aussi moins désavantageuse l'organisation sur deux rangs. Mais cependant il n'en est pas moins vrai que celle-ci ne permettrait que très-difficilement à l'armée suisse de tenir en plaine, et qu'elle ne peut pas non plus espérer n'avoir jamais à se battre que sur des montagnes.

L'expédient de M. Chenevard mérite donc d'être étudié, et l'on peut dire, en général, que l'armée fédérale ne saurait que gagner à augmenter le nombre et l'emploi de ses adroits carabiniers.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Mai 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

VAUTRIN, drame en 5 actes, en prose; par M. *de Balzac*. — Paris. In-8, 5 fr.

Vautrin est ce personnage ignoble avec lequel nous avons déjà fait connaissance dans le *Père Goriot*. Son nom seul exprime en quelque sorte son caractère : c'est un misérable qui se vautre dans la fange, un échappé de bagne, qui vient étaler sur la scène les roueries et l'argot du métier. Une velléité d'amour paternel lui ayant passé par la tête, il prend en affection un jeune homme abandonné, qui se trouve sur son chemin, et pense se réhabiliter en lui créant une carrière brillante. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, il appelle à son aide ses anciens complices, les place autour de son fils adoptif, et les charge de lui procurer une existence de grand seigneur. Ces serviteurs d'une nouvelle espèce laissent bien parfois percer le naturel du loup caché sous la peau du renard, la force de l'habitude ne peut être entièrement réprimée par les recommandations ou les menaces de leur chef, et ils ne laissent échapper aucune occasion de faire main basse sur le bien d'autrui. Mais ces petites distractions ne les empêchent pas de seconder habilement les projets de Vautrin, et à force d'intrigues ils réussissent à lancer son protégé dans la plus haute société parisienne. Toute l'ambition du vieux brigand est de voir son élève jouer un rôle politique, arriver par ses talens et par sa fortune aux dignités, aux honneurs les plus élevés. Malheureusement l'amour vient se jeter à la traverse, et la passion du jeune homme pour une belle mexicaine menace tout-à-coup de renverser ce brillant échafaudage. Pour se marier il faut décliner ses noms et qualités, produire des

pièces à l'appui, prouver son origine et sa descendance. Le génie de Vautrin, fertile en ruses et en stratagèmes, serait venu cependant à bout de cette première difficulté ; quelques mensonges escortés de quelques faux sont des bagatelles sans importance pour un forçat libéré. Mais un nouvel incident vient compliquer la situation d'une fâcheuse manière. Il arrive que l'enfant trouvé est le fils d'une duchesse ; sa mère, qui le croyait mort, le rencontre dans un salon, et quoiqu'elle ne l'eût pas vu depuis sa naissance, dès la première fois qu'elle l'aperçoit, elle le reconnaît aussitôt. La tendresse maternelle éclate avec d'autant plus de force qu'elle est en opposition avec un mari et un autre fils dont les intérêts sont menacés par cette rencontre inattendue. Alors commence un assaut d'intrigues, de corruption, de friponnerie, dans lequel M. Balzac déploie une connaissance approfondie du monde des bagnes et des maisons de force. De part et d'autre on n'emploie pour agens que des ex-galériens, et la scène offre un véritable repaire de coquins, où la perfidie et la trahison se livrent bataille, promettant le succès à celui qui saura le mieux tromper les autres. Jamais pareille réunion de canailles n'avait été présentée aux yeux du public. Jamais on n'avait si complaisamment fait poser le vice et la corruption. Et ne croyez pas que ce soit pour en tirer une morale ; car si Vautrin se voit arrêté pour être reconduit au bagne, c'est avec la consolation de songer que ses vœux les plus chers sont accomplis, et avec l'espoir de s'évader bientôt encore une fois. En disant adieu, il ajoute au revoir et s'invite à la noce qui doit avoir lieu dix mois plus tard.

Cette courte analyse suffira sans doute pour expliquer le scandale causé par une production semblable. L'interdiction dont elle a été frappée ne surprendra certainement personne. Mais ce que je ne comprends pas aussi bien, je l'avoue, c'est l'étonnement manifesté par la plupart des journalistes, sur ce que le nom de M. de Balzac se trouvait inscrit au bas d'une œuvre aussi dégoûtante. M. de Balzac est un homme conséquent à ses principes. Vautrin n'est que la suite naturelle de ces nombreux romans non moins immoraux qu'un public aveugle applaudissait étourdiment, sans songer aux résultats. C'est toujours la négation de toute vertu désintéressée, de tout sentiment élevé, l'exaltation de la matière aux dépens de l'esprit, le triomphe de la bête avec ses instincts brutaux, ses passions désordonnées. C'est toujours l'égoïsme exerçant son action sans voile, sans pudeur, et s'offrant comme l'unique mobile qui puisse diriger les hommes dans leurs relations sociales. En partant des premières publications dans lesquelles l'auteur a commencé ce qu'on appelle ses études philosophiques, quoi-

qu'on fût peut-être bien embarrassé d'y trouver la moindre parcelle d'une véritable philosophie, il est facile de suivre le développement graduel du système dont le drame de *Vautrin* nous offre aujourd'hui le résumé complet. Ce n'est pas tout d'un coup que M. de Balzac est arrivé à ce dernier échelon de la licence, et en vérité, si quelqu'un a le droit de s'étonner, c'est bien plutôt lui en entendant sortir ce cri de réprobation des mêmes bouches qui, hier encore, n'avaient que des éloges, que des applaudissemens pour sa *Peau de Chagrin*, pour son *Père Goriot,* pour son *Lys dans la Vallée,* etc. etc.

Ce qui me paraît beaucoup plus extraordinaire et plus digne d'exciter l'attention de tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire de notre époque, c'est la décadence du talent chez l'écrivain, à mesure qu'il ose découvrir le fond de sa pensée, livrer au public ses convictions intimes. Ceci me semble un phénomène particulier du temps présent, car on en a déjà d'autres exemples, et pour n'en citer qu'un, la *Chute d'un Ange* nous a montré l'une des intelligences contemporaines les plus remarquables, s'affaissant sur elle-même et perdant toute sa vigueur à l'âge de la force et de la maturité. Il en est de même de M. de Balzac. L'auteur d'*Eugénie Grandet,* au lieu de s'élever par le travail et la méditation, n'a fait que descendre une pente toujours plus rapide, comme si les lois de la gravitation réglaient également la marche de l'esprit. Cette décadence, je crois l'avoir signalée depuis longtemps et à plusieurs reprises, tandis que de toutes parts on persistait à exalter son génie observateur, à l'enivrer d'encens et de flatterie. Or, *Vautrin* n'est autre chose que le fond du précipice, vrai coupe-gorge sans issue, plein de fange, où le plus beau talent ne saurait que patauger et souiller de boue ses meilleures inspirations Les élémens du drame ne s'y trouvant pas, l'auteur appelle à son aide toute la vieille défroque théâtrale de la Porte-St.-Martin. Son imagination succombe devant le triste résultat de ses efforts.

Les dernières conséquences de son système l'ont conduit à prendre ses héros au bagne et à tenter de réhabiliter le crime non par la réforme morale, mais par le succès et l'audace. Vautrin ne songe, en effet, nullement à s'amender; il se joue du mépris public et emploie toute son adresse à conquérir par surprise l'estime et la considération. Aussi le drame de M. de Balzac n'offre-t-il d'autre intérêt que celui qu'on peut trouver dans les Mémoires de Vidocq et autres livres du même genre. Jamais une pensée noble, un sentiment élevé ne vient soulager le lecteur fatigué du pénible spectacle de tant de bassesses, de tant de turpitudes; on n'y trouve pas même l'énergie du mal qui, à défaut d'impression salutaire,

produirait du moins celle de la terreur. C'est un marivandage continuel où la fadeur du style contraste d'une bizarre façon à côté de la scélératesse de l'intrigue. L'action traîne en longueur, passant, pour arriver au dénouement, par une foule de lieux communs dramatiques, vieux ressorts usés que la plume mignarde de l'auteur n'a pas su rajeunir. En un mot ce drame est non-seulement une œuvre de scandale qui blesse la morale, mais c'est l'une des productions littéraires les plus médiocres que la nouvelle école ait encore enfantées.

La critique seule devait suffire pour effacer *Vautrin* du répertoire. L'indignation pleine de sentiment et de verve de M. Jules Janin en avait déjà fait bonne justice dès le lendemain de la représentation. Tous les instincts littéraires de l'habile feuilletoniste s'étaient révoltés contre ce monstrueux dévergondage. Il est à regretter que l'intervention ministérielle lui ait enlevé cette occasion d'exercer une autorité dont le rétablissement devient chaque jour plus désirable en France.

LA FILLE DU CID, tragédie en 3 actes ; par *Casimir Delavigne*. — Paris. In-8, 5 fr.

C'est une singulière fantaisie d'avoir voulu continuer l'œuvre de Corneille et affronter les périls de la comparaison qu'on ne pouvait manquer de faire entre le père et la fille. On en est d'autant plus surpris que le sujet du Cid ne brille point par sa fécondité. Il fallait bien tout le génie de Corneille pour en tirer une tragédie en cinq actes et faire oublier le ridicule de ce courage fanfaron poussé à l'excès, la monotonie de ces continuelles bravades qui remplissent la scène. Les exploits du héros castillan ont bien pu fournir la matière de maintes romances, mais il nous semble impossible d'en faire plus d'un drame. En effet, un seul sentiment, l'honneur, domine sa vie, une seule passion, la haine des Maures, dirige ses actions, et Corneille en a profité pour tracer quelques scènes sublimes dont on ne peut plus faire que des imitations plus ou moins pâles. La tentative de M. C. Delavigne nous en offre une preuve frappante. Lui, d'ordinaire si habile à découvrir toutes les ressources du sujet qu'il choisit, si ingénieux dans ses moyens d'éveiller l'attention, de soutenir l'intérêt, a complètement échoué contre cet écueil. Sa pièce n'est qu'un écho bien affaibli des grandes beautés et des grands défauts de son illustre modèle. C'est une longue rodomontade qui fatigue et ahurit le lecteur comme pourrait le faire un roulement de tambours prolongé. Le style même de l'écrivain

s'en ressent ; à la place de cette harmonieuse pureté qui distingue la plupart de ses productions, on y rencontre, à chaque instant, des phrases alambiquées, des vers rudes, des expressions équivoques, le tout sans doute pour mieux rappeler la recherche affectée à laquelle s'abandonnait parfois Corneille. Malgré tout son talent, M. Delavigne n'a pu se soustraire à la loi commune qui veut que les imitations portent toujours plutôt sur le mauvais que sur le bon.

Il fait du Cid un vieillard sans dignité, chez lequel les ans n'ont, à la vérité, pas éteint la valeur, mais l'ont rendue singulièrement radoteuse. On dirait presque un vieux sabreur de l'époque impériale, dont l'honneur est le dada favori, et qui a pris l'habitude de ne parler qu'en style des bulletins de la grande armée. Sa fille, formée à son école, n'estime que les coups d'épée, et ne voit pas d'hommage plus digne de ses charmes que le massacre de quelques centaines de Maures. Or, il arrive que Rodrigue, le filleul du Cid, qui aime Elvire et qui en est aimé, n'a pas des goûts militaires très-prononcés. Voué, dès son enfance, à la vie du cloître, il veut bien jeter le froc aux orties pour obtenir la main de sa belle ; mais lorsque, coiffé du casque, le fer en main, et emporté par son coursier fougueux au milieu de la mêlée, il voit le sang couler à flots tout autour de lui, des remords s'emparent de son âme éminemment pacifique, il réfléchit que la guerre est une horrible chose, qu'il est affreux de se jouer ainsi de la vie de ses semblables; il tourne bride, dégoûté de ce hideux carnage, et s'enfuit, déplorant l'aveuglement des hommes, exactement comme pourrait le faire aujourd'hui quelqu'un de nos jeunes humanitaires. Grand scandale alors dans toute la famille. Le père de Rodrigue, Fanès, est un autre fier-à-bras qui écrit en prose rimée et passablement barbare :

> Le Cid l'aurait pu ; partant je le puis :
> Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis.

Et suivant de près sa lettre, il arrive tout juste pour être témoin de la honte de son fils. Vous jugez quelle est sa colère. Le brutal veut tuer son fils, ni plus ni moins, et mademoiselle Elvire l'eût volontiers aidé dans l'accomplissement de cette œuvre pie, si ce n'était l'amour qui la tient. Le bonhomme de Cid s'interpose aussi ; son filleul, élevé au couvent, a besoin d'indulgence, il n'a pu apprendre le courage au milieu des moines,

> Devaient-ils en soldats exercer leur tutelle
> Dans la maison de paix, et leur règle veut-elle

Qu'ils forment un novice à notre art meurtrier?
Ils en ont fait un prêtre, et non pas un guerrier.
Quand il aurait eu peur.....

Il faut avouer que depuis Corneille le Cid a bien baissé; Fanès n'en peut croire ses oreilles, et lorsqu'il s'entend dire que lui-même a dû trembler une fois, tout son sang bouillonne, il oublie son âge, la vieille amitié qui l'unit à son compagnon d'armes, il défie le Cid, et le Cid... refuse son défi. Le Cid condamne le duel, absolument comme un digne juré de l'an 1840. Oh, grand Corneille! que dirais-tu de ce progrès qui prétend étendre ainsi sa réforme jusque sur ton héros?

Cependant le pauvre Rodrigue, sermoné tour-à-tour par son parrain, par son amante, par son père qui lui arrache son casque, court, la tête nue, se jeter encore au milieu de la mêlée. Cette fois, plus heureux, poussé par le désespoir, il fait des prodiges de valeur; le chef de l'armée maure lui rend ses armes, et il revient triomphant, rapportant l'épée fameuse que le Cid, blessé mortellement, avait pour la première fois abandonnée sur le champ de bataille.

Rodrigue obtient ainsi l'affection de son père, la main d'Elvire et peut embrasser le Cid mourant, qui, heureux de retrouver sa chère épée, fait ses adieux au monde en s'écriant:

A vos sons belliqueux, si doux pour la vaillance,
Tambours, que du soldat l'âme vers Dieu s'élance!

Un colonel de la garde nationale ne dirait pas mieux, et le corps des tambours doit une adresse de remerciemens à l'auteur pour l'avoir immortalisé par cette allusion à la dernière pensée du Cid.

Telle est la marche de cette tragédie qui manque tout-à-fait d'intérêt, n'offre en quelque sorte pas d'action, et fatigue par le ton rodomont de tous ses personnages d'un bout à l'autre. Son plus grand défaut est d'avoir voulu peindre les mœurs de ces temps chevaleresques et peu civilisés avec les idées et les sentimens de notre époque.

ESSAI SUR LA POÉSIE MODERNE; par *L.-F. Bungener*. — Genève. In-8.

Le contenu de ce livre nous a paru ne pas répondre tout-à-fait à son titre. En fait de poésie moderne, il ne traite absolument que la poésie française. Il passe en revue ses règles didactiques, il hasarde quelques critiques contre le code de

Boileau, adresse quelques conseils à ceux qui veulent faire des vers, puis il disserte sur le génie et termine en exposant les sources de la poésie et les devoirs du poète. C'est une esquisse rapidement ébauchée dans laquelle l'auteur passe tour-à-tour de la versification à la poésie, et mêle ces deux choses pourtant bien distinctes, de manière qu'il est impossible de retrouver la trace de son plan et d'analyser convenablement l'ensemble de son œuvre. Ainsi qu'il le dit lui-même dans son introduction, des notes, rédigées sans suite, prises en quelque sorte au hasard, ont été les matériaux de son livre. On s'en aperçoit à chaque page, et malheureusement ce défaut n'est point suffisamment racheté par l'originalité des vues, par le piquant des observations ou les charmes du style. Il s'y rencontre maints lieux communs que le tour de l'expression, tranchant, doctoral, parfois un peu forcé, ne revêt pas de formes bien attrayantes. On ne peut certainement pas dire que l'auteur manque de goût dans ses jugemens littéraires. mais il n'a pas toujours su mettre en pratique les préceptes d'harmonie et les règles de composition qu'il expose. Il semble avoir oublié que la prose comme les vers doit leur être soumise, et que dans un ouvrage du genre de celui-ci l'élégance de la forme est une condition non moins indispensable que la clarté de la pensée.

Ses remarques sur la versification sont, en général, judicieuses; il possède bien sa poétique et sait faire la part de l'indépendance sans fouler aux pieds les règles qui sont conformes à la nature et à la vérité. Point d'exclusisme étroit chez lui, point de ces théories absolues qui sentent l'école ou plutôt décèlent l'esprit de parti dont les préjugés aveugles ont fait tant de mal à la littérature. Tout en critiquant les préceptes exagérés de Boileau qui prétendait imposer un moule invariable aux inspirations du génie, M. Bungener rend un digne hommage aux grands poètes du 17e siècle, et n'épargne pas le blâme aux écarts dangereux de la nouvelle école. Il montre que l'alliance des règles avec l'inspiration n'est point impossible, que si le génie peut quelquefois se mettre au-dessus d'elles, il ne saurait long-temps se passer de leur direction salutaire, qu'enfin il ne peut être fécond qu'en demeurant toujours fidèle à la vérité. Hors de la vérité point de salut pour la poésie : tel est le principe qui résume sa pensée, et, à cet égard, nous partageons entièrement sa manière de voir.

Mais tout cela nous a paru bien vaguement exprimé, dans un style qui manque à la fois de précision et de clarté. Ce sont de longues phrases, peu sonores, qui se traînent péniblement de conjonction en conjonction, visant à l'effet, à l'o-

riginalité, et manquant le plus souvent le but. Les images y sont employées avec plus de recherche que de justesse. Ainsi l'auteur en parlant de la poésie descriptive dit : « L'enthousiasme se perd dans les détails : on dirait un de ces projectiles capables de percer les murs, et qui tombent inanimés pour avoir pénétré de quelques pouces dans la laine ou dans le gazon. » En vérité nous ne savons où se trouvent les élémens d'une comparaison semblable, et nous cherchons vainement quels rapports on peut établir entre un poète descriptif et un boulet de canon.

Une autre prétention de l'auteur, qui nous paraît également malheureuse, est celle de résumer quelquefois ses pensées en sentences courtes et frappantes. Ainsi : « Le génie aime la gloire, la médiocrité en a soif. » Cette antithèse ne nous semble point complète. Qui dit soif dit un besoin impérieux, indépendant de la volonté. Or, ce serait une étrange anomalie que ce besoin eût été précisément donné aux esprits médiocres, à ceux pour lesquels la gloire n'est pas faite. Ce sont là des fautes qui dénotent un travail trop rapide, trop peu médité. Nous croyons que M. Bungener les aurait facilement évitées si, avant de publier son œuvre, il l'avait soumise à cette révision patiente, si fort recommandée par Boileau, et qu'il rejette un peu trop dédaigneusement dans son chapitre sur le travail poétique.

Enfin une dernière observation que nous hasarderons, c'est que la nature, l'histoire, la religion, dans lesquelles l'auteur voit les sources de la poésie, ne nous paraissent être plutôt que des voies diverses où l'inspiration poétique va puiser ses sujets. Les véritables sources de la poésie se trouvent dans le sentiment impressionné par les images extérieures, et dans l'imagination, miroir magique qui les reflète sous des formes plus belles, sous des couleurs plus brillantes. Mais nous ajouterons que M. Bungener trace fort bien la marche que doit suivre le poète dans chacune de ces directions, ainsi que les ressources précieuses qu'il peut y trouver. Le rôle assigné à la poésie par l'auteur est noble, élevé, propre, en un mot, à imprimer une tendance salutaire à la littérature. Nous en approuvons l'esprit, quoique nous ayons critiqué la forme du livre. Il contient en germe une pensée féconde à laquelle il manque seulement d'être mûrie par la méditation et convenablement élaborée. Le tort de M. Bungener a été de croire que la matière d'un cours, qui avait obtenu les applaudissemens de ses auditeurs, pourrait supporter de même l'épreuve de l'impression. Cette erreur est d'autant plus pardonnable chez un jeune écrivain, qu'il n'a fait que suivre en cela le dange-

reux exemple donné par les professeurs les plus illustres de la Sorbonne.

LE BANQUIER DE BRISTOL; par *Jules Lacroix*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ÉTIENNE SAULNIER**, roman historique; par Mme *Junot d'Abrantès*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **JEAN CAVALIER**, ou les Fanatiques des Cévennes ; par *Eugène Sue*. — Paris. 2 vol. in-8. 15 fr. = **MÉMOIRES** du bourreau de Londres. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Horresco referens; cette épigraphe de M. J. Lacroix résume parfaitement en deux mots l'impression que produira la lecture du *Banquier de Bristol* comme celle de tous les autres romans du même auteur. Il se plaît à tracer des caractères d'une énergie féroce, à développer les conséquences extrêmes des passions les plus fougueuses, à revêtir la corruption sociale des formes les plus sauvages. On ne peut lui refuser un talent spécial pour ce genre de composition. Il éveille l'intérêt, le soutient par des détails vrais, par une intrigue habilement conduite, et vous entraîne ainsi presque malgré vous jusqu'à l'épouvantable catastrophe qui lui sert toujours de dénouement. C'est une espèce de cauchemar pénible qui ébranle les nerfs et laisse l'esprit sous le poids d'une certaine anxiété, d'un trouble involontaire qui ne sont pas précisément agréables. Après avoir posé le livre on se sent disposé volontiers à trembler devant son ombre ; on ne rêve qu'assassinat, violence, strangulation, poignard sanglant, pistolet meurtrier. Le moindre bruit vous fait tressaillir, et si c'est le soir au coin de votre feu que vous avez lu ce sombre drame, vous n'irez pas vous coucher sans regarder sous votre lit et sans fermer soigneusement votre porte au verrou. De telles émotions trouvent sans doute des amateurs, et les romans de M. Jules Lacroix doivent plaire au même public qui assiége en foule les bancs de la cour d'assises toutes les fois que quelque attentat bien monstrueux y amène de grands coupables. Mais ce genre de succès n'est pas fort littéraire, et s'il est permis au romancier d'employer parfois de semblables ressorts, c'est à condition d'en user modérément, rien ne saurait le justifier d'en faire toujours le fonds de tous ses récits. On ne comprend pas que son imagination ne se lasse point d'errer au milieu de ce sanglant repaire, et tout en reconnaissant avec lui la moralité du but, on ne peut lui accorder de même celle des moyens. N'est-ce pas calomnier la société que de la représenter comme sans cesse livrée aux plus détestables intrigues, et n'y a-t-il pas du danger à répandre ainsi l'habitude de ne voir dans les plus grands crimes que des incidens ordinaires de la vie de famille? M. J. La-

croix prétend corriger les mœurs avec le fouet de la satire, mais il nous semble que c'est plutôt le fer rouge du bourreau qu'il emploie, et si l'on a jugé convenable d'effacer la marque du code pénal, ce n'est certes pas pour la voir reparaître dans la littérature. D'ailleurs le *Banquier de Bristol* ne corrigera personne; ceux auxquels un pareil exemple s'adresse sont au bagne, ou s'ils ont eu l'habileté d'échapper au jugement des tribunaux, ils ne peuvent éviter celui de l'opinion publique qui, Dieu merci, n'a pas besoin qu'on lui fasse la leçon à ce sujet.

— *Etienne Saulnier* et *Jean Cavalier* sont deux épisodes empruntés à l'histoire de la Réformation. Le premier appartient au temps de Calvin, le second à celui moins connu quoique plus rapproché de nous des dragonnades et des Camisards. Le sujet déjà traité sans doute plus d'une fois est cependant loin d'être épuisé. On peut même dire qu'il offre l'intérêt de la nouveauté, car les romanciers français, soit par scrupule, soit par dédaigneuse indifférence, ont fort peu exploité cette mine si riche, si originale. Il est vrai de dire aussi que l'histoire de la Réformation n'est guère connue en France. Pour en étudier les événemens, pour en apprécier le caractère il faut se livrer à des recherches difficiles et laborieuses. Ici l'imagination ne saurait suppléer au travail, et ce n'est qu'en compulsant de nombreux matériaux, en lisant tous les écrits du temps, en se familiarisant avec cette polémique ardente dont aujourd'hui nous pouvons à peine comprendre l'importance, qu'on réussit à se faire une idée des hommes et des choses d'une époque si différente de la nôtre, où les convictions fortes sont presque nulles surtout en matière de religion. Il ne suffit pas d'indiquer la date, d'envoyer quelques-uns de ses personnages se convertir dans la cité de Calvin, d'amalgamer tant bien que mal une intrigue d'amour avec des scènes d'exaltation religieuse. Avec tout cela, l'on peut très-bien ne produire qu'une œuvre médiocre d'un fort mince intérêt, témoin Mme Junot d'Abrantès dont le roman n'offre ni originalité ni aucun trait saillant de l'époque qu'elle veut peindre.

Il en est tout autrement de M. Eugène Sue, qui paraît avoir bien mieux compris l'importance de la tâche qu'il entreprenait. Une introduction dans laquelle il retrace rapidement les vicissitudes de la Réforme en France depuis Henry IV jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, décèle une étude approfondie de l'histoire. Ce morceau nous a paru renfermer des aperçus remarquables. Il exprime sur Louis XIV une opinion à la fois neuve et hardie; il ne craint pas de porter le premier coup de marteau sur la statue du *grand roi*. M. Sue nous le

montre dépouillé de l'auréole de gloire dont on l'environne d'ordinaire, tremblant devant les menaces de son confesseur et faisant couler le sang de ses sujets en expiation de sa vie licencieuse. Chaque retour du monarque vers la contrition et la pénitence était signalé par un redoublement de persécutions contre les réformés, par quelque dragonnade ou quelque édit barbare. Ces alternatives de débauche scandaleuse et de dévotion féroce, qui se partagèrent presque toute la vie de Louis XIV, sont, il faut l'avouer, bien loin de constituer la véritable grandeur, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé, comme l'auteur, du contraste choquant que forme l'exécration vouée à Charles IX pour une nuit de massacre, à côté de l'impunité accordée par les historiens aux huit années de tortures physiques et morales qui souillèrent le règne de celui qu'ils appellent Louis le grand.

Jean Cavalier, le héros du roman de M. Sue, est l'un des chefs qui se sont distingués dans la guerre des Camisards. L'auteur n'en fait pas un fanatique; il donne à sa haine contre les catholiques un autre motif : le commandant des troupes envoyées pour convertir les Cévennes lui a enlevé la belle qu'il aimait. C'est donc la jalousie qui pousse Jean Cavalier à prendre les armes, et son esprit entreprenant, ses facultés supérieures en font bientôt un instrument précieux pour les hommes dont l'influence secrète dirige le soulèvement. Parmi ceux-ci se trouvent deux espèces de meneurs, les puritains exaltés qui affrontent le martyre avec joie pour le triomphe de la bonne cause, et les ambitieux politiques. Les uns et les autres sont représentés par deux caractères fortement dessinés et bien soutenus. L'un est un garde-chasse chez lequel la foi nourrie par la lecture de la bible dans la solitude des forêts où il vivait en hermite a produit le fanatisme le plus sauvage; l'autre est un gentilhomme verrier qui profite des craintes superstitieuses dont sa profession est l'objet pour exercer un puissant empire sur l'esprit du peuple et favoriser ainsi des vues d'affranchissement, des projets d'indépendance dont les protestans avaient déjà plus d'une fois conçu la pensée. Sans affirmer que tout ceci soit d'une rigoureuse exactitude historique, on ne peut refuser à M. Sue le mérite d'avoir de cette manière mis en saillie les traits principaux de la lutte; et d'ailleurs il n'en fait point un sujet de reproche, au contraire, les mœurs et les principes des réformés sont en général présentés par lui sous le jour le plus favorable. Autour de ces caractères principaux viennent se grouper une foule de personnages secondaires, dont les physionomies originales jettent du mouvement et de la variété dans le récit. Des détails vrais, de la couleur locale, un intérêt bien suivi, telles sont les qualités

qui nous paraissent recommander cet ouvrage dont la conception est très-supérieure à celle des dernières productions du même écrivain.

— Aimez-vous les histoires de pendus, les aventures de voleurs et de brigands, les émotions de la corde et les bizarres excentricités de John Bull? Lisez les *Mémoires du Bourreau de Londres*, publiés par le chirurgien de Newgate auquel les devoirs de sa profession procurent l'avantage d'avoir des relations assez intimes avec l'exécuteur des hautes-œuvres pour se procurer des sujets de dissection. Vous y trouverez de quoi satisfaire amplement vos goûts patibulaires, et, de plus, vous y rencontrerez une foule de détails curieux, d'anecdotes piquantes, d'observations judicieuses. C'est une production originale qui blesse bien parfois le bon goût et la délicatesse littéraire, mais qui renferme une dose assez remarquable de humour anglaise.

MÉMOIRES D'UN SANS-CULOTTE bas-breton; par *Émile Souvestre.*— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES FEMMES PROSCRITES**; par *Arnould Fremy.* —Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LÉO**; par *de Latouche.* —Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES DEUX MINA**, chronique espagnole du XIX[e] siècle; par le général *St.-Yon.* — Paris. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

Le titre du nouveau roman de M. E. Souvestre effrayera sans doute bien des lecteurs par les tristes souvenirs qu'il rappelle, et l'on craindra de retrouver dans son héros l'un de ces hommes sanguinaires qui perdirent la révolution par leurs excès. Mais que l'on se rassure, il n'y a rien de semblable, et le Sans-culotte de M. Souvestre ne l'est guère que de nom. C'est un honnête républicain qui veut sincèrement le bien de son pays, et qui comprend que pour atteindre ce but, liberté et probité doivent marcher de compagnie. Au milieu des excès de tous genres dont la Bretagne fut le théâtre à cette époque, il se montre excellent citoyen, employant toute son influence à ramener l'ordre et la paix, exposant parfois sa propre vie pour ravir quelques victimes à la faux révolutionnaire. C'est le représentant de la classe moyenne éclairée, malheureusement alors trop peu nombreuse et trop dispersée pour pouvoir maintenir la révolution dans les voies sages et modérées qu'elle n'aurait jamais dû quitter. On ne trouve point ici non plus de ces lieux communs déclamatoires, auxquels prête si facilement un pareil sujet. M. Souvestre a voulu retracer le tableau fidèle des conséquences immédiates de la révolution dans une des provinces où elle rencontra le plus d'obstacles. Il présente les faits avec simplicité, sans exagération ni recherche prétentieuse, et sait exciter vivement l'intérêt par de

nombreux détails sur les mœurs originales de cette Bretagne à l'étude de laquelle il paraît avoir consacré sa plume. L'intrigue est peu compliquée, la marche de l'action pleine de mouvement et de vérité, le style agréable et naturel. Le talent de cet auteur nous a toujours paru digne d'une grande estime ; ses œuvres portent l'empreinte du travail et de l'observation ; le sentiment du beau et du bon s'y retrouve à un plus haut degré que chez aucun de ses rivaux; on y reconnaît l'influence des principes fixes et solides dont il ne fait point parade, qu'il ne professe pas dogmatiquement, mais qui n'en produisent que mieux leur effet. Jeune encore, il peut certainement prétendre à une renommée durable et à un rang élevé dans la littérature actuelle.

— *Les Femmes proscrites*, de M. Arnould Frémy, font une assez triste figure, entre le roman de M. Souvestre et celui de M. de Latouche. Un semblable voisinage ne leur est pas favorable. C'est une composition médiocre qui offre peu d'intérêt et dont le sujet n'est pas très-heureusement choisi. Aussi, quoique *Léo* nous ait paru inférieur aux précédentes publications du même auteur, nous croyons qu'on n'hésitera pas à lui donner la préférence.

— Quant aux *Deux Mina*, c'est une œuvre mixte qui appartient à l'histoire par le fond, au roman ou au drame par la forme, l'auteur employant tour-à-tour le récit et le dialogue. M. le général St.-Yon a pris part aux guerres d'Espagne, et c'est comme témoin oculaire qu'il parle de la plupart des faits qui signalèrent la résistance opiniâtre de ces fameux chefs de partisans. Nous aurions mieux aimé qu'il se contentât d'écrire une relation purement historique des incidens les plus remarquables de cette lutte ; mais il a cru sans doute trouver dans la forme qu'il a choisie un moyen plus sûr de se faire lire et de pouvoir enchasser dans son récit des détails de mœurs propres à piquer la curiosité publique. Cependant l'intérêt en souffre, et l'on ne se sent plus le même degré de confiance pour la véracité de l'écrivain. Au reste dès le début nous avons trouvé une assertion qui nous semble fort contestable, et qui suffit à elle seule pour faire apprécier l'esprit et la tendance de cette publication. M. St.-Yon prétend voir dans l'indulgence de l'autorité française pour le prince de la Paix, l'unique cause de l'exaspération de la population espagnole contre les soldats français. Il substitue ainsi les calculs d'une vengeance basse et cruelle au sentiment de nationalité, à l'amour de l'indépendance. C'est partir d'un point de vue bien étroit, bien mesquin, et nous ne pensons pas qu'on doive rabaisser de telle sorte les efforts d'un peuple qui défend son

pays contre l'invasion étrangère. Il put certainement y avoir des intrigues peu honorables, des vues intéressées chez les chefs qui profitèrent de ce mouvement, mais un élan aussi général et aussi soutenu que celui de la nation espagnole ne saurait être attribué à de semblables causes.

LE CHASSEUR CONTEUR, ou les Chroniques de la chasse; par *Elzéar Blaze.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Blaze est un écrivain assez original dans sa spécialité. C'est un déterminé chasseur qui ne vous fait pas grâce d'un coup de fusil, ni d'une pièce de gibier; qui vous initie dans tous les moindres secrets de l'art et vous entraîne bon gré mal gré sur la trace de ses chiens, à travers monts et vaux, au risque de vous faire perdre haleine ou de vous faire tomber avec lui dans quelque marais perfide dont vous vous tirerez ensuite comme vous pourrez. Pourvu qu'il remplisse sa carnassière, peu lui importe le reste. Aussi le laisserions-nous volontiers courir tout seul après ses bêtes; mais c'est en même temps un conteur plein d'esprit, inépuisable en anecdotes piquantes, en traits plaisans, en récits joyeux, et aujourd'hui la bonne gaîté devient si rare qu'on l'achète volontiers au prix d'un rhume, voire même d'une courbature générale. Voilà pourquoi le public le moins chasseur n'a pu s'empêcher de suivre à la piste le chien courant, le chien d'arrêt et tous les chiens que M. Blaze a bien voulu lancer en sa présence.

Le chasseur conteur ne sera certainement pas moins bien accueilli que ses aînés; car il résume d'une manière fort heureuse la double qualité de l'auteur. C'est la halte après la chasse, on se délasse des fatigues de la matinée en s'étendant sur l'herbe fleurie; chacun tire ses provisions de son havresac, et l'on improvise un joyeux repas que viennent bientôt animer les causeries et les récits. La verve de M. Blaze se déploie ici plus brillante encore que dans ses autres ouvrages. Sa riche mémoire lui fournit des anecdotes à propos de tout, et toujours plus ou moins piquantes. Aux souvenirs du chasseur viennent s'ajouter ceux de la vie militaire, et ses observations ne manquent en général pas d'originalité. Il saisit avec sagacité les traits ridicules et trace des portraits fort amusans. Maintes pages de ce volume exciteront la gaîté du lecteur, tout en captivant son intérêt, et nous le recommandons comme une excellente recette contre la mélancolie, contre l'ennui qui

ne sont que trop souvent les seuls fruits que produise notre littérature actuelle. On y trouvera d'ailleurs un style agréable, facile et dénué de toute recherche prétentieuse.

AGENDA des gens d'affaires. — Lausanne, au dépôt bibliographique, Cité-devant. In-18, rel.

Ce petit carnet fort commode, imprimé avec élégance, renferme un calendrier avec un album destiné à recevoir chaque jour de l'année les notes, souvenirs, renseignemens, observations qu'on est bien aise d'avoir toujours sous la main. A la suite de l'album se trouvent un tableau des postes du canton de Vaud, des tables ou comptes faits pour la réduction de l'argent de France en argent de Suisse et vice versa, le rapport des nouvelles mesures métriques françaises avec celles du canton de Vaud, des calculs d'intérêts et plusieurs autres tables d'un usage journalier. Quoique spécialement destiné au public vaudois, l'*Agenda des gens d'affaires* convient également aux pays voisins dont les relations commerciales nécessitent souvent la connaissance des poids et mesures de ce canton, ainsi que de la valeur de ses monnaies et leur prompte réduction en argent de France.

HISTOIRE DU SIÈCLE D'AUGUSTE et de l'établissement de l'Empire romain, pour servir de suite à l'histoire de la révolution qui renversa la république; par M. *Nougarède*, baron *de Fayet*. — Paris, chez Capelle. 1 vol. in-8, 8 fr.

Si le siècle d'Auguste est l'une des époques historiques les plus remarquables par l'éclat qu'il jeta sur les arts et la littérature, il offre également un sujet d'étude politique non moins intéressant. Il est curieux de suivre la voie détournée par laquelle Octave parvint à se faire Auguste, et le caractère dissimulé de cet habile usurpateur est bien digne de fixer l'attention d'un historien philosophe. L'œuvre que César avait commencée trouva dans Octave un continuateur plus heureux. C'était une entreprise hérissée d'obstacles et de dangers, car malgré la décadence de l'esprit républicain, malgré le germe de corruption qui minait sourdement la vieille puissance romaine, les institutions et les mœurs encore pleines de vie semblaient prêtes à écraser l'ambitieux qui tenterait de substituer sa volonté à l'empire de la loi. Le sort de César montrait combien il était périlleux d'attenter trop ouvertement aux droits du peuple. L'anarchie même qui

troublait si souvent la paix publique, rendait le danger plus grand encore, car l'assassinat est l'arme ordinaire des partis passionnés. Mais Octave, avec une supériorité de génie qui le place bien au-dessus de tous les usurpateurs du même genre, comprit parfaitement les exigences de sa position. Au lieu de se laisser aveugler par l'ambition, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui convoitent le pouvoir, il sut si bien maîtriser la sienne qu'elle devint entre ses mains un instrument docile dont il put calculer froidement tous les ressorts. Si le bien de l'Etat ne fut pas toujours l'unique mobile de sa conduite, il agit du moins avec une telle adresse qu'on ne put en quelque sorte jamais l'accuser de l'avoir entièrement sacrifié à des vues d'intérêt personnel.

Après s'être couvert de gloire à l'armée, Octave revient à Rome où la faveur populaire l'accueille avec enthousiasme. Un ambitieux vulgaire aurait cru sans doute devoir profiter de ce premier moment pour s'emparer du pouvoir. Mais lui, plus prévoyant, cache avec soin ses projets ou du moins ne les dévoile qu'à ses plus intimes amis; encore est-ce d'une manière détournée, et cherche-t-il plutôt à se les faire conseiller par eux afin de ne pas se compromettre et de paraître céder avec répugnance à leurs sollicitations. Se dérobant au triomphe le plus tôt possible, pour ne pas donner prise aux attaques de l'envie, il affecte constamment les dehors du citoyen modeste et vertueux. Point d'impatience, point de précipitation imprudente dans sa conduite; il semble n'accepter qu'à regret la puissance que le sénat lui confie. Sa charge de censeur lui fournit un moyen de combattre et d'éloigner ses adversaires au nom de la morale et du bien public; mais il n'en use d'abord qu'avec la plus grande réserve, et dès qu'il voit que ses succès causent trop d'ombrage au parti républicain, il se hâte de retourner à l'armée. Il quitte Rome, abandonnant le pouvoir suprême à l'un de ses collègues, comme pour prouver qu'il n'en craint point le partage, que ses efforts n'ont d'autre objet que la gloire de Rome et l'agrandissement de son empire. Déjouant ainsi les calculs de ceux qui redoutent son ambition, il va chercher de nouveaux lauriers pour éblouir la foule et l'aveugler tout-à-fait sur le véritable but vers lequel tendent les intrigues secrètes de ses dévoués complices. Par ces habiles manœuvres, il réussit petit à petit à faire concentrer entre ses mains toutes les dignités les plus hautes, toutes les charges les plus importantes de l'État. Cette accumulation se fit si adroitement que c'est à peine si elle rencontra quelques sérieux obstacles, et lorsque les vues de l'usurpateur ne purent plus demeurer cachées, sa puissance était déjà trop grande pour redouter l'opposition de ses ad-

versaires. Tour-à-tour honoré du titre d'Auguste, de celui de Père de la patrie, et revêtu d'une autorité qui lui donnait la plus grande influence sur l'élection des autres magistrats, il en profita pour consolider son empire, et sut en même temps s'entourer de tout l'éclat propre à flatter l'orgueil romain, à satisfaire le goût du peuple pour les spectacles et les fêtes. Secondant la tendance de son siècle vers les jouissances d'une vie civilisée, il encouragea la littérature et les arts, et s'il n'imposa pas une digue à la corruption des mœurs, du moins n'en favorisa-t-il point non plus trop ouvertement les progrès. Une fois arrivé au faîte de la puissance, il ne parut plus occupé que d'améliorer les lois, d'établir l'ordre et d'imprimer à toutes les branches de l'administration une marche ferme et bien réglée. La tyrannie ne fut pour lui que le moyen, non le but, et s'il ne réussit pas à arrêter pour long-temps la décadence de l'empire, c'est que les élémens de dissolution étaient trop nombreux et trop vivaces pour qu'aucun génie humain pût en paralyser l'action fatale.

Les talens et l'habileté d'Auguste pouvaient bien imposer silence aux factions, réprimer leurs attentats, mais ils étaient sans force contre les vices d'une société démoralisée, atteinte au cœur par un principe morbide dont le développement inévitable devait la conduire à sa ruine. Aussi ce ne furent pas les conjurations des partis qui portèrent les premiers coups à l'édifice qu'il avait élevé. Au sein même de sa famille il rencontra l'écueil contre lequel devaient échouer tous ses efforts; c'est du milieu de son palais que sortirent les intrigues les plus dangereuses. Après avoir vaincu toutes les difficultés, surmonté tous les obstacles qui semblaient rendre impossible l'établissement du pouvoir d'un seul au milieu des habitudes républicaines du peuple romain, Auguste, abreuvé de dégoûts intérieurs à la fin de sa brillante carrière, mourut, probablement empoisonné par sa femme et par celui qu'il avait adopté pour être son successeur.

Ce règne illustre, si riche en leçons pour les peuples comme pour les rois, est retracé par M. Nougarède, avec un talent très-remarquable. C'est un tableau plein d'intérêt et de mouvement dans lequel on reconnaît l'empreinte d'une véritable érudition classique ainsi que l'étude approfondie des grands écrivains de l'antiquité. Le style est simple, pur, parfois peut-être un peu tendu, mais toujours noble, sévère, digne en un mot d'un pareil sujet. Nous terminerons cet article par la citation suivante qui nous paraît résumer fort bien les principaux caractères de l'œuvre accomplie par Auguste et en même temps expliquer les causes qui ne tardèrent pas

à préparer la chute de cette puissance plus brillante que réelle.

« C'était toujours par l'action de la puissance militaire que le prince maintenait l'abaissement des pouvoirs dont il n'avait pas osé changer l'origine et la nature. Sa puissance civile n'aurait pu la suppléer, uniquement formée par les concessions du corps qu'elle devait réprimer. Le sénat, qui s'attirait les mépris du prince lorsqu'il s'humiliait à ses pieds, n'avait qu'à se relever pour l'anéantir. Pour rendre aux ressorts de l'ancien gouvernement toute leur vigueur, il lui suffisait d'user des prérogatives que le prince même avait reconnues, lorsqu'il acceptait de lui ces concessions. Le décret qui rétablissait la puissance si long-temps vénérée du consulat fut même proposé après la mort de Caligula. Les prétoriens prévinrent son adoption en proclamant aussitôt un empereur, mais cette révolution légale était toujours imminente.

» Les citoyens n'aspiraient qu'à la voir s'accomplir ou même qu'à la favoriser par leurs soulèvemens. Contenus d'abord par les illusions qu'un prince habile avait eu l'art d'entretenir, ils voyaient le successeur d'Auguste s'armer du glaive qui était désormais son unique appui, et les accusations de Majesté devenir autant d'exécutions militaires. Ils ne pouvaient plus être abusés par la vaine image des institutions qui avaient été le principe de leur grandeur ; cette grandeur même ne servait qu'à accroître leur infortune. Exposés aux plus tyranniques attentats, ils se voyaient enfermés dans des limites qui embrassaient le monde civilisé ! Ils ne pouvaient même espérer un asile au-delà de ces frontières si reculées ; les barbares qui les entouraient n'avaient que trop souvent acheté, au prix du sang de leurs hôtes, la protection ou les libéralités du chef de l'empire.

» La nature vicieuse des rapports que les innovations d'Auguste avaient établis entre les citoyens et le prince, fut alors pleinement dévoilée. Les citoyens, toujours menacés et sans avenir, n'envisageaient que les ressources du désespoir. Le prince partageait les terreurs qu'il avait inspirées, et maintenait son autorité par une marche contraire à celle qui en avait préparé l'établissement. Auguste avait d'abord versé le sang des citoyens, et ensuite énervé les institutions ; ses successeurs furent amenés, par cette attaque poursuivie contre les institutions, à proscrire les citoyens. Les excès de Néron précipitèrent le dénoûment de ces drames sanguinaires, et l'empire sortit de la famille des Césars.

» Auguste ne peut pas être soupçonné d'imprévoyance pour ces dangers, mais il fut réduit à conjurer des dangers bien plus pressans. Pour éluder les haines perfides qui avaient

éclaté par le meurtre de son père adoptif, il laissa subsister toutes les apparences de l'ancien gouvernement. En dépouillant les autorités civiles de leurs attributions, il leur en conserva tous les signes extérieurs, et se rendit ainsi indispensable une puissance militaire arbitraire et illimitée. Il fut amené à déployer les ressources d'un tyran par l'impuissance d'obtenir les prérogatives d'un monarque avoué par les lois.

» . . . . Quand on voit Auguste, pendant quarante-deux ans, obtenir d'un gouvernement si défectueux de tels élémens de prospérité, on regrette ceux que ses qualités éminentes lui eussent promis dans un empire sagement constitué par Jules-César. Paraissant au contraire comme son vengeur, il acheta cette sanglante succession par les infortunes de la république. La même cause le réduisit ensuite à préparer, par des institutions vicieuses, les crises non moins fécondes en catastrophes qui devaient rendre si prompte et si humiliante la chute de sa dynastie. »

RÉCITS des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France; par *Aug. Thierry*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les premiers temps de l'histoire de France sont encore peu connus; c'est une époque assez obscure sur laquelle les historiens passent en général rapidement, soit qu'ils n'en comprennent pas toute l'importance, soit qu'ils reculent devant les recherches qu'exigerait un semblable travail. En effet le manque d'ensemble et d'unité dans les événemens de ces temps antiques rend très-difficile une narration suivie; les documens que l'on possède sont pour la plupart des chroniques locales, qui racontent avec plus ou moins de détails des faits particuliers; et au milieu du mélange des institutions et des mœurs qu'amena la conquête de la Gaule par les Francs, il est à peu près impossible de signaler une tendance générale, de retrouver dans le peuple ou dans ses chefs des vues systématiques bien déterminées. Cette lutte entre des élémens si divers devait sans doute nécessairement amener la ruine de l'ancienne civilisation romaine atteinte à la fois par la rude ignorance de ses vainqueurs et par la ferveur du christianisme naissant. Mais on ne peut pas dire que cette œuvre de destruction fût le résultat d'un plan concerté dans l'esprit de ses auteurs. Ceux-ci n'en étaient en quelque sorte que les instrumens aveugles; la corruption de la société romaine ne leur offrait qu'une bien faible résistance, et cependant les institutions conservèrent maintes traces du droit romain, qui, dès

que la civilisation reparut, facilitèrent le rétablissement de son antique autorité. Cette fusion qui s'opère entre le peuple conquis et ses conquérans, présente l'un des phénomènes les plus curieux à étudier. On y voit toujours la force brutale, après avoir d'abord dominé seule et semé la dévastation autour d'elle, céder petit à petit à l'influence de l'élément intellectuel qui est le principe vital des nations et qui finit par ressaisir l'empire en conciliant par des modifications successives les systèmes en apparence les plus opposés.

Pour faire bien comprendre les diverses phases de ce travail qui jette une si vive lumière sur l'origine de la société moderne, sur ses mœurs et ses institutions, M. Thierry a recours à la forme des récits épisodiques, qui se rapproche de celle des chroniques dans lesquelles il puise ses matériaux et lui permet de creuser davantage son sujet, de suivre la marche de la fusion dans toutes les relations sociales, de tracer une suite de peintures partielles pleines de détails neufs et intéressans dont l'ensemble forme un tableau complet de l'époque qu'il a choisie. Outre les avantages nombreux que lui offrait cette méthode, elle convenait mieux que toute autre à son talent, remarquable surtout par une aptitude très-prononcée à saisir les traits caractéristiques des hommes et des choses et à les reproduire d'une manière dramatique pleine de charme et d'animation. Quelque éloignés que soient de nous les temps mérovingiens, on lira ses récits avec autant et plus de plaisir peut-être que le meilleur roman. Comme tous les autres écrits du même auteur, celui-ci contribuera sans doute à donner une impulsion nouvelle aux études historiques. On sera surpris de l'intérêt qu'il a su faire jaillir de ces temps obscurs sur lesquels nous n'avions jusqu'ici que des aperçus si secs et si froids. On admirera l'habileté de cet esprit supérieur qui réunit l'érudition la plus profonde, les investigations les plus laborieuses et tout l'agrément des qualités littéraires les plus brillantes. Rare assemblage dans lequel le style, instrument docile de la pensée, semble ne tirer tous ses mérites que de la simple exposition des faits présentés de manière à susciter sans cesse chez le lecteur la réflexion féconde et salutaire. Un semblable talent me paraît constituer le véritable génie de l'historien.

Dans une introduction très-étendue, M. Thierry passe en revue les travaux dont l'Histoire de France a été l'objet à diverses époques, et les systèmes adoptés par les écrivains qui s'en sont occupés. Cet exposé rapide, fait dans un esprit de saine critique, n'est pas la partie la moins importante de son livre. En opposition avec l'idée qui domine aujourd'hui la plupart des historiens de la nouvelle école, il blâme l'irrup-

tion de la philosophie dans le domaine historique, ou du moins pense qu'on a dépassé les limites raisonnables en reléguant en quelque sorte les faits sur le second plan, pour les plier plus aisément aux exigences de vues systématiques conçues *a priori.* Il est certain que trop souvent l'histoire semble n'être que le développement d'une thèse plus ou moins ingénieuse enfantée soit par l'esprit de parti, soit par une imagination bizarre et hardie. Les uns veulent y suivre pas à pas l'intervention de la Providence dirigeant l'humanité dans les voies qu'elle lui assigne; les autres prétendent n'y retrouver que les signes d'un sombre fatalisme qui explique et justifie tout par l'impitoyable nécessité; d'autres, se bornant à un point de vue spécial, n'y cherchent que des preuves à l'appui d'une opinion politique ou religieuse dont le triomphe les intéresse; d'autres enfin supposant le genre humain divisé dès l'origine en différentes races ennemies, n'y voient que les phases diverses d'une lutte anarchique qui doit durer jusqu'à l'établissement d'un ordre social basé sur la hiérarchie des capacités intellectuelles. Quelque spécieux qu'ils puissent paraître, ces systèmes pèchent tous par le même défaut; ils faussent l'histoire, comme les théories trop absolues faussent la science en l'entraînant dans des voies exclusives. Mais c'est le travers du siècle; et M. Thierry lui-même a de la peine à éviter son influence, lorsque, rappelant la marche des événemens depuis la révolution française, il signale l'unité nationale comme leur but, et voit un véritable bienfait dans le nivellement des mœurs et des institutions, qui a détruit jusqu'au dernier germe de vie provinciale. Du reste, sa critique est toujours empreinte de modération et d'impartialité; il rend pleine justice aux travaux historiques de notre époque et signale avec éloge les hommes supérieurs qui ont contribué par leurs efforts à leur donner un élan si remarquable. Il termine enfin en regrettant que depuis 1830 la plupart d'entr'eux aient quitté le silence du cabinet pour les succès brillans de la scène politique. Heureusement cette désertion n'est pas tout-à-fait complète, et tant qu'un Thierry tiendra dans ses mains habiles le flambeau de l'investigation, on peut espérer qu'une nouvelle génération de fervens disciples se formera sur ses traces. Il n'est plus guère possible maintenant de faire rentrer l'histoire dans la vieille ornière de la routine. Si les annales de la monarchie française n'ont pas encore trouvé leur Tacite, on ne saurait nier du moins que des explorateurs tels qu'un Guizot, un Sismondi, un Michelet, etc.; leur ont donné une vie nouvelle, un attrait tout puissant.

HISTOIRE DE FRANCE; par M. *Michelet*; tome 4me. — Paris, chez Hachette. In-8, 8 fr.

A mesure que M. Michelet avance dans l'œuvre qu'il a entreprise, le sujet se développe sous sa plume laborieuse, et prend de plus en plus les vastes proportions d'une histoire complète et détaillée. Ce n'est pas nous qui le blâmerons d'avoir renoncé aux formes concises et facilement sèches d'un abrégé. Les annales de la monarchie française sont une mine trop féconde et jusqu'ici trop mal exploitée pour qu'on puisse regretter de les voir étudiées de nouveau dans toute leur étendue par un homme de talent et d'imagination. M. de Sismondi a déjà montré quelle riche moisson pouvaient produire l'examen des sources historiques, les recherches patientes et consciencieuses. M. Michelet suit la même route, si habilement tracée par son devancier, mais il y déploie une originalité bien marquée, qui donne à son travail un caractère tout particulier. L'expression de pittoresque, dont on a tant abusé dans ces derniers temps, nous paraît s'appliquer mieux que toute autre au genre de cet ingénieux écrivain. Son style plein d'images jette beaucoup de mouvement et de charme sur tout ce qu'il touche, son esprit vif et ardent mêle au récit une foule de réflexions neuves, hardies, d'observations piquantes, inattendues, qui réveillent la curiosité et soutiennent l'intérêt. La gravité historique en souffre bien quelquefois; on voudrait un langage plus pur, plus digne, moins saccadé; on est surpris des digressions étranges, puériles même auxquelles il se livre souvent. Mais l'attrait de la nouveauté, la richesse des détails, les aperçus brillans que l'auteur multiplie et varie sans cesse avec une prodigieuse fécondité compensent ces défauts, les font oublier, et quand une fois le volume est ouvert, on ne le quitte qu'après l'avoir lu d'un bout à l'autre. Cependant si cette manière d'écrire est permise à l'esprit supérieur qui maîtrise les instrumens dont il se sert, qui sait envisager une à une toutes les faces d'un sujet sans perdre de vue l'ensemble, sans oublier le but vers lequel il tend, l'on ne saurait nier ses périls pour des esprits moins bien doués, pour cette foule d'imitateurs toujours prêts à se jeter tête baissée sur les traces d'un maître célèbre. Réduite en système et formant école, elle ferait bientôt descendre l'histoire de la sphère élevée qui lui convient dans la région inférieure et stérile des mémoires anecdotiques, des romans épisodiques, des recherches plus curieuses qu'utiles. Du reste, nous ne hasardons cette critique que dans l'intérêt de l'art, et non

point comme un reproche adressé à M. Michelet, dont le talent nous paraît merveilleusement propre à remplir les conditions de la forme nouvelle qu'il a choisie. Avec une souplesse remarquable, il se plie à toutes ses exigences, et séduit le lecteur en lui présentant les tableaux les plus animés, les plus dramatiques, là où d'autres n'avaient su trouver que la matière d'une narration froide et sans vie. Ce tome 4me renferme le règne de Charles VI, époque de troubles et de discordes intestines où le délire semblait s'être emparé de tous les esprits depuis le monarque devenu fou sur son trône jusqu'au dernier de ses sujets. La barbarie et la superstition, la guerre et la chevalerie se partageaient les mœurs. La religion avait déjà perdu sa foi naïve et sa pureté primitive, tandis que la science n'avait point encore secoué les langes de son enfance. Aux yeux de la foule ignorante, les savans étaient des sorciers en rapport avec des êtres surnaturels, des espèces de Faust évoquant les esprits infernaux, et en réalité la plupart ne cherchaient dans les secrets de l'alchimie ou dans les rêves de l'astrologie que les moyens de satisfaire leurs passions et d'assurer leur empire sur les esprits crédules. C'étaient les premiers germes de l'indépendance scientifique, les premières bases de la supériorité intellectuelle sur la force brutale, qui dans les ténèbres du moyen âge revêtaient les allures de la magie, seule forme qui pût imposer le respect par la terreur. Chez la noblesse féodale qui formait alors la tête de la nation, comme chez la bourgeoisie turbulente des villes qui commençait à prendre de l'extension, la satisfaction des intérêts matériels semblait être l'unique but de tous les efforts et le lien social menaçait de se rompre sous les attaques violentes dont il était sans cesse l'objet. Le pouvoir royal n'avait encore qu'une autorité bien précaire, et les institutions municipales, qui ne faisaient en quelque sorte que de naître, n'étaient pas moins impuissantes pour réprimer l'anarchie au milieu du conflit de tant d'élémens divers.

Ainsi que le dit M. Michelet, dans son style familier mais expressif : « Ce sont d'étranges époques. On nie, on croit tout. Une fiévreuse atmosphère de superstition sceptique enveloppe les villes sombres. L'ombre augmente dans leurs rues étroites; leur brouillard va s'épaississant aux fumées d'alchimie et de sabbat. Les croisées obliques ont des regards louches. La boue noire des carrefours grouille en mauvaises paroles. Les portes sont fermées tout le jour; mais elles savent bien s'ouvrir le soir, pour recevoir l'homme du mal, le juif, le sorcier, l'assassin.

» On s'attend alors à quelque chose. A quoi? On l'ignore.

Mais la nature avertit; les élémens semblent changés. Le bruit courut un moment, sous Charles VI, qu'on avait empoisonné les rivières. Dans tous les esprits flottait d'avance une vague pensée de crime. »

C'est au milieu de cet ébranlement général que le trône échoit à un jeune prince qui possédait à peine la force nécessaire pour régner dans le temps le plus calme. A peine vient-il de saisir le sceptre, que sa tête s'égare, et le royaume se trouve livré aux chefs de deux factions ennemies qui se disputent le pouvoir et sacrifient tout à leur ambitieuse rivalité. L'assassinat, la violence, le pillage deviennent les incidens ordinaires de la vie commune. Le peuple est imprudemment déchaîné pour servir d'instrument tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et des scènes atroces signalent les premiers essais de sa puissance, dont on lui fait ainsi découvrir le secret terrible.

Les nombreux détails que l'auteur emprunte aux chroniques, l'étude minutieuse qu'il a faite de tous les documens qui restent de cette époque, donnent au tableau qu'il en trace une originalité très-piquante. C'est de l'histoire éminemment dramatique, et en même temps pleine de réflexions ingénieuses, de remarques spirituelles, de moralités naïves qui réveillent singulièrement l'intérêt. L'étrangeté même de la forme, quelque contraire qu'elle soit à la dignité historique, semble ici contribuer à rendre la peinture plus vraie, plus naturelle. On se croit réellement transporté au milieu de cette anarchie turbulente, et l'on suit sa marche avec l'anxiété la plus vive. Cependant, tout en rendant justice aux véritables mérites de l'historien, on trouvera peut-être qu'il ressemble trop souvent à la pythie montée sur son trépied et agitée par le Dieu qui lui dicte ses oracles. L'imagination ne doit pas dominer exclusivement dans l'histoire, ses brillantes fantaisies sont de dangereux écueils contre lesquels vient trop facilement échouer l'exactitude historique.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA BIBLE, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard; par *S. Cahen;* tome 10 : *Yirmiahou* (Jérémie). — Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n. 21. 1 vol. in-8, 6 fr.

Plus M. Cahen avance dans son œuvre et plus on reconnaît le mérite d'une semblable traduction qui rend d'une ma-

nière à la fois plus fidèle et plus originale les beautés du texte hébreu. Jamais peut-être la poésie des livres saints n'avait été rendue avec tant de force, et mise, pour ainsi dire, à la portée de tous avec une telle hardiesse. C'est que dans cette interprétation presque littérale, le traducteur, sans trop se préoccuper de faire du style et d'arrondir ses périodes, cherche plutôt à rapprocher autant que possible le français de l'hébreu. Il en résulte sans doute bien souvent des tournures de phrases étranges et peu conformes à l'usage; mais comment éviter ce contraste inévitable entre deux langues si différentes, dont l'une appartient aux dialectes primitifs, tandis que l'autre a subi tous les raffinemens d'une longue civilisation? Toute tentative de conciliation, tout essai pour soumettre la première au génie de la seconde ne produirait qu'une image affaiblie, qu'une contrefaçon pâle et inanimée. Ces formes un peu barbares, cette concision énergique conviennent d'ailleurs parfaitement au rude langage des prophètes. On y retrouve en quelque sorte l'esprit de l'époque, la vie et les mœurs du peuple juif. C'est un tableau parlant qui nous fait passer en revue tous les détails de son histoire et en rend l'intelligence plus facile. Rien ne peint mieux l'état du peuple hébreu que les élans d'indignation de ses prophètes dont le génie loin d'être arrêté par la pauvreté d'une langue encore si peu développée, semble au contraire y puiser le secret de cette force mystérieuse qui donne tant d'originalité à leurs inspirations. C'est une poésie qui gronde comme la tempête; on croit entendre toujours le retentissement de la voix de Jéhovah dictant à Moïse les tables de la Loi sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres. Si dans une œuvre littéraire il est permis quelquefois de secouer le joug des formes grammaticales, nous croyons que c'est bien ici le cas d'oser une semblable hardiesse. La tentative de M. Cahen est d'ailleurs pleinement justifiée par le succès; chacune de ses livraisons voit augmenter le nombre de ses souscripteurs, et l'on doit des éloges à la persévérance avec laquelle il a su lutter contre les critiques nombreuses, acerbes, malveillantes même quelquefois que souleva d'abord la publication de ses premiers volumes. Au lieu de se laisser décourager par les obstacles, il a constamment cherché par de nouveaux efforts à rendre son travail meilleur et plus complet en l'enrichissant de notes intéressantes, de commentaires savans, de documens nouveaux ou presque tout-à-fait inconnus.

Le tome X renferme la préface d'Abrabanel sur Jérémie, des observations nouvelles sur le calendrier judaïque et un extrait de l'introduction historique placée en tête de la traduction française de Jérémie par Dahler.

PRIÈRES CHRÉTIENNES, à l'usage des familles. — Paris, chez Risler. 1 vol. in-8, 4 fr.

On vend séparément les *Prières du soir*. In-8, 2 fr.

Ce recueil est destiné au culte domestique. Ecrit avec ferveur et simplicité, il remplit bien le but de l'auteur et pourra être fort utile aux personnes qui, se réunissant pour prier en famille, ne sont pas douées de la faculté d'improviser, ou n'ont pas une grande habitude d'exprimer leurs pensées et leurs sentimens d'une manière élégante et propre à impressionner. Tous les sujets les plus importans s'y trouvent traités avec une piété profonde, souvent même un peu austère. L'auteur nourri de la lecture de la Bible y puise toujours ses inspirations, et la tendance de son esprit le porte vers l'orthodoxie la plus stricte. Ses idées sur la prière sont du reste pleines de noblesse et animées d'un véritable sentiment religieux. Le passage suivant que nous empruntons à sa préface peut en faire apprécier la portée :

« La prière, dans sa nature céleste, est l'élan de l'âme vers Dieu ; c'est une impression profonde que nulle parole ne peut exprimer sans l'affaiblir, soit d'amour ou de supplication, soit de misère ou d'espérance. Cette prière intime, qui s'exhale dans le sanctuaire de l'âme et s'élève du fond des abîmes du cœur, est donc distincte de la prière proférée, ou prière des lèvres ; car, lorsque nous prononçons nous-même cette prière des lèvres, ou lorsque nous l'écoutons, nous pouvons être parfois bien éloignés de prier ; tandis que nous assistons au culte public ou de famille, ce qui se passe en nous ne peut être que sanctifiant si nous sommes animés du désir de nous approcher du Seigneur, et si nous nous unissons avec ferveur et sincérité aux prières qui lui sont offertes ; mais il faut de plus chercher à nous élever à lui par cette prière silencieuse qui produit le calme dans notre être moral, nous détache des vaines illusions de cette vie, nous place en l'unique et solennelle présence du Très-Haut et nous révèle l'immense étendue de l'amour de Christ. Il faut s'oublier soi-même, se détourner de soi-même, et ne plus contempler que la sainteté, la justice, la sagesse et la miséricorde éternelle. « L'a-t-on re- » gardé, on en est éclairé. »

LES MERVEILLES DE LA PROVIDENCE dans la nature et dans la religion. 2me édition. — Paris, chez Hivert. In-12, 2 fr.

Nous avons déjà rendu compte de ce volume en février

1838, lorsque parut la première édition; il se compose de 52 lectures pour tous les dimanches de l'année. Ce sont des réflexions religieuses puisées dans la contemplation de la Nature et dans l'étude de ses phénomènes qui se trouvent le plus à notre portée. L'auteur a du penchant pour les idées mystiques, pour les interventions miraculeuses, pour les visions extatiques. Mais il se montre à côté de cela fort éclairé, cherche à concilier la science avec la foi, et mêle à ses méditations pieuses une foule de notions justes et utiles.

Cette nouvelle édition par son prix modique et son format commode est destinée à se répandre en plus grand nombre que la première. Parmi les livres dont le clergé catholique encourage la propagation dans les campagnes, ceux du genre de celui-ci nous semblent les plus propres à produire quelque bien. En portant l'attention sur les merveilles de la nature ils peuvent réveiller le goût de la science et contribuer à développer l'intelligence. S'ils ne sont pas entièrement exempts de dévotion superstitieuse, du moins l'on y trouve quelque chose de plus, une espèce d'antidote destiné à paralyser en partie ses mauvais effets.

DE LA PHILOSOPHIE AU XVIIIe SIÈCLE et de son caractère actuel; par *L.-D. de Caraman.* — Paris, chez Goujon et Milon. In-8.

Il s'opère aujourd'hui une réaction assez prononcée contre la philosophie du XVIIIe siècle. Le spiritualisme reprend le dessus et l'on sent généralement la nécessité de travailler à reconstruire quelque chose au milieu des ruines dont le sol est couvert. Comme dans toutes les réactions l'esprit humain est porté à passer d'un extrême dans l'autre, c'est la philosophie religieuse qui a pris la place du sensualisme, et au scepticisme ironique de Voltaire succède le réveil de la foi catholique. Heureusement l'émancipation des études et les progrès de la liberté affranchie de ses liens les plus gênants par les destructeurs du dernier siècle, offrent une garantie certaine contre le retour de l'autorité dogmatique et de son despotisme étouffant. La tolérance est une conquête assurée, tous les systèmes peuvent se faire jour, ils ont tous également le droit de solliciter les esprits, de chercher à séduire la raison ou l'imagination du public. L'éclectisme, que le philosophe français le plus éminent de notre époque a essayé de formuler, semble, quoi qu'on en dise, destiné désormais à guider les pas de tous ceux qui veulent travailler avec succès à la recherche de la vérité. On peut attaquer sa méthode, on peut lui reprocher d'être parfois obscur, vague, incomplet; mais on ne lui ôtera

pas la gloire d'avoir exprimé la véritable tendance du siècle, d'avoir déterminé la voie large et féconde dans laquelle l'avenir dirigera ses investigations.

Aussi, quoique M. de Caraman signale en passant l'influence bienfaisante de l'éclectisme, il ne nous a pas semblé lui rendre toute la justice qui lui est due. Il paraît avoir une prédilection plus marquée pour ses adversaires qui tentent de ramener la philosophie dans le domaine de la foi. Les philosophes catholiques sont bien en effet ceux qui marquent le plus la réaction contre le XVIIIe siècle, mais leur marche est en général trop peu réellement philosophique pour qu'on puisse voir en eux des fondateurs d'un nouvel édifice. Ils cherchent plutôt à restaurer l'ancien sans en changer même les fondemens vermoulus. Cependant leurs efforts, de quelque manière qu'on les envisage, sont également des signes du mouvement philosophique de notre époque. Ils devaient donc figurer dans le tableau rapide que trace M. de Caraman, et, s'il les a placés au premier rang, il n'a pas refusé non plus le même honneur à d'autres écrivains éminens, dont les tendances sont fort différentes. Cette esquisse sera lue avec intérêt, mais on regrettera que l'auteur ne l'ait pas développée davantage. On ne la regardera que comme un programme dont il s'engage à remplir plus tard le cadre par une histoire complète de la philosophie au XIXe siècle.

MON VOYAGE EN ALGÉRIE, raconté à mes enfans; par A. *Roussel*.— Paris, chez Risler. 1 vol. in-12, fig., 3 fr.

Parmi les livres destinés à la jeunesse, il n'en est point qui excite son intérêt plus que les récits de voyages. Chacun peut se rappeler les émotions de son enfance lorsqu'il dévorait avidement les relations abrégées de Cook, de Mungo-Park, les vicissitudes de Christophe Colomb, de Fernand Cortès, d'Améric Vespuce et de tant d'autres célèbres navigateurs, sans oublier l'immortel Robinson Crusoé, ce héros favori du jeune âge. Qui n'a pas éprouvé plus ou moins le désir d'une vie aventureuse et rêvé des merveilles étranges dont le théâtre devait se trouver partout ailleurs que dans sa ville natale? L'expérience vient plus tard, sans doute, détruire l'une après l'autre toutes ces folles illusions, amène bien des désenchantemens, réduit à leur juste valeur les jouissances du voyage. Mais il n'est pas vrai de dire que tous les pays se ressemblent tellement qu'on ne puisse trouver aucun avantage réel à sortir de celui qui vous a vu naître. M. Roussel, quoiqu'il débute par vouloir inculquer cette idée à ses enfans, offre lui-

même une preuve du contraire. Les voyages sont un apprentissage de la vie, qui peut être bon ou mauvais, selon qu'il est bien ou mal fait, mais dont le résultat sera toujours d'agrandir la sphère de l'esprit, de développer l'intelligence, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de mûrir les hommes. D'ailleurs, ce que M. Roussel nous apprend sur l'Algérie et sur ses habitans prouve que, malgré cette apparente uniformité, les mœurs des divers peuples offrent une mine féconde à l'observateur qui prend la peine de les étudier. Les détails de son séjour sur la côte d'Afrique intéresseront tous les lecteurs; petits et grands y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité. Depuis que les Français ont pris Alger, il n'a pas manqué de publications savantes sur cette contrée, de renseignemens statistiques, agricoles, ou industriels sur l'état présent et futur de la colonie, de projets admirables pour en faire un pays de Cocagne; mais quant aux coutumes civiles et religieuses des indigènes, quant aux usages et aux habitudes des peuplades diverses qui l'habitent, ce petit livre nous semble être le premier dans lequel on trouve quelques traits saillans de cette physionomie originale que la conquête n'a pas encore effacée. Dans un cadre fort restreint, il offre un tableau assez piquant, où l'on voit figurer tous les représentans de la population africaine, depuis le Maure au luxe oriental, à la vie efféminée, jusqu'au pauvre ouvrier arabe qui se distingue par sa sobriété; depuis le Juif qui n'a pas encore pu s'habituer à relever la tête et à ne plus trembler devant ses tyrans de la veille, jusqu'au Bédouin du désert dont le sabre et la carabine rendent les environs d'Alger si dangereux pour les Européens. Les réflexions de l'auteur, les leçons qu'il en tire pour ses enfans ne sont pas toujours très-heureuses; il nous a paru que sa morale était parfois un peu forcée ou trop puérile. Mais c'est un écueil assez difficile à éviter dans de tels livres, et le charme du récit, la nouveauté des détails feront volontiers pardonner ce défaut.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LEÇONS d'ouverture d'un cours d'introduction au droit civil; par *P. Odier*, professeur à l'académie de Genève. — Genève. In-8.

La méthode philosophique, appliquée à l'enseignement du droit, donne à cette étude un attrait tout nouveau. Elle en

écarte la sécheresse, jette un jour précieux sur ses origines, et lui ouvre une voie plus large et plus féconde. Son influence, long-temps repoussée par l'esprit de routine, commence à être mieux appréciée. On comprend que la pratique elle-même peut en retirer de bons fruits. Si les efforts des hommes supérieurs, capables de lui imprimer cet élan, ne sont pas toujours encouragés comme ils le méritent, du moins on peut prévoir que l'avenir leur appartient. Hors de cette direction point de progrès réel, et dans le mouvement rapide qui fait avancer toutes les branches de la science, prétendre demeurer stationnaire, c'est se condamner à l'oubli.

Pénétré de cette idée, M. Odier ouvre son cours par des notions générales sur les principes philosophiques qui ont servi de base au droit. La notion de justice qu'il regarde comme inséparable de celle du devoir, peut être considérée sous trois aspects différens, « suivant que, pour l'interroger dans » son immensité, l'on élève ses regards jusqu'à l'Être divin » duquel toute vertu émane; suivant que l'on se replie pour » l'étudier dans le secret de sa conscience; suivant enfin que » dans son examen l'on se reporte au milieu des autres hommes et au centre de la vie sociale. »

L'on conçoit ainsi *la justice absolue, la justice individuelle* et *la justice sociale*. C'est cette dernière qui fournit l'élément primitif du droit. L'état de société impose certaines obligations, certains devoirs auxquels l'homme ne peut se soustraire sans répudier la nature humaine. Ce sont d'abord des lois primordiales qui résultent de ses facultés, de sa position et de la destination qui lui est assignée par le Créateur. Elles forment ce qu'on appelle *le droit naturel,* dont l'étude appartient spécialement à la philosophie, et qui a pour principe fondamental la perfectibilité de l'homme. Le droit naturel est antérieur en quelque sorte à toute convention humaine, il plane au-dessus comme une autorité supérieure qui veille à la conservation de la justice et condamne les usurpations de l'égoïsme individuel dont elle est constamment menacée. Mais les formes diverses, les conditions différentes sous l'empire desquelles les sociétés se sont constituées ont exigé l'établissement de règles moins générales. L'ensemble de ces règles, « imposées par le pouvoir social, dans la limite d'autorité » conférée à ce pouvoir par la constitution de l'État, et à » l'observation desquelles tous les membres de l'État peuvent » être contraints par la puissance publique, » forme ce qu'on appelle *le droit positif*. Celui ci, puisant en partie sa source dans le droit naturel, doit bien reposer également sur le principe du devoir, et respecter toujours, dans ses prescriptions, les instincts de l'âme, les conditions de son développement in-

tellectuel et moral. Mais modifié sans cesse par une foule de circonstances particulières, il ne saurait offrir le même caractère d'universalité, ses formes sont multiples comme celles des mœurs et des institutions auxquelles il doit satisfaire, et l'on prétendrait vainement le ramener à l'uniformité, le dépouiller de ces tendances spéciales et parfois opposées qui sont essentiellement inhérentes à sa nature.

Le droit positif se divise en deux parties bien distinctes : 1° les lois principales qui *disposent*, et proclament ce que le souverain a déclaré devoir être ; 2° les lois accessoires qui *dirigent* dans l'exécution des premières, qui disent comment ce qui doit être sera effectivement.

Les lois principales comprennent les lois *politiques*, les lois *civiles* et les lois *pénales*. Les lois accessoires sont celles *administratives, d'organisation judiciaire* et *de procédure*, *d'organisation des juridictions criminelles* et *d'instruction criminelle* qui répondent aux trois catégories précédentes dont elles règlent l'accomplissement.

Après avoir ainsi exposé les élémens de la jurisprudence ou science du droit, l'auteur passe en revue les méthodes qui servent à l'étudier. Elles sont au nombre de quatre dont le concours est absolument nécessaire pour acquérir l'intelligence des vérités juridiques : 1° La méthode exégétique qui a pour objet l'étude des textes des lois, l'analyse complète de leurs dispositions telles qu'elles sont, sans égard à ce qu'elles devraient ou pourraient être. On comprend que c'est un préliminaire indispensable, car il faut, avant tout, bien connaître ce qu'on veut juger.

2° La méthode historique par laquelle on remonte à l'origine des lois, on en suit le développement graduel, et l'on retrouve dans les mœurs et les exigences de la civilisation les causes des modifications successives qu'elles ont subies.

3° La méthode dogmatique qui consiste à embrasser l'ensemble de la science pour y chercher les vérités qui, au point où elle se trouve parvenue, peuvent être posées comme les dogmes du droit.

4° Enfin la méthode philosophique qui recherche les principes fondamentaux de la législation, tels qu'ils résultent de la nature de l'homme, être raisonnable, perfectible et sociable. Son but est de travailler à rendre les rapports sociaux aussi conformes que possible à l'idée de la justice, de les diriger sans cesse vers la perfection, c'est-à-dire, vers le plein accomplissement de toutes les conditions de la nature humaine.

Ces quatre méthodes ont été tour-à-tour suivies avec succès, mais on a trop souvent oublié que leur emploi simultané

était nécessaire, et que l'une ne pouvait sans inconvénient se passer de l'appui des autres. La dernière surtout a rencontré jusqu'ici peu d'encouragement en France. Aussi l'auteur a-t-il jugé convenable d'insister sur son utilité et de la faire mieux sentir encore par une application à l'un des points les plus importans du droit civil, au droit de propriété. Il montre qu'elle seule a pu fournir une solution satisfaisante de ce problème difficile que les travaux modernes de l'école philosophique allemande, et, en particulier, ceux de M. Ahrens ont éclairé d'un jour tout nouveau.

M. le professeur Odier offre lui-même l'exemple des fruits salutaires que peut produire le concours bien calculé de ces diverses méthodes qui, exigeant de fortes études, fécondent à la fois la théorie et la pratique. Je ne saurais mieux finir cet article qu'en citant l'allocution suivante qu'il adresse à ses élèves en terminant ses leçons d'ouverture :

« Vous devez commencer toute étude, toute recherche, tout examen sur le droit et sur les lois, par la méthode exegétique, par les textes mêmes des lois. Vous l'accompagnerez de l'histoire *externe*, absolument nécessaire pour comprendre les textes, et des *doctrines juridiques*, puisées dans les meilleurs ouvrages de théorie, qui vous en feront saisir la portée, la valeur scientifique.

» C'est là une première phase dans les études du droit. Beaucoup de gens ne vont guère plus loin : c'est un tort sans doute, mais ce serait plus qu'un tort de ne pas au moins commencer par là.

» La seconde phase de vos études marquera le début de votre carrière d'hommes indépendans, je veux dire affranchis de l'école et désireux d'appliquer leurs facultés à des travaux vraiment dignes d'occuper leur intelligence. Alors se présenteront, suivant la position et les talens de chacun de vous, les recherches d'histoire *interne*, de *législation comparée*, de *philosophie du droit*; ou bien, les travaux positifs, mais non moins utiles de *la pratique*..... telle que nous l'avons définie, telle que vous l'avez comprise : c'est-à-dire intelligente, instruite, raisonnée et intimement unie à la théorie et à la doctrine. — Alors vous commencerez à entrevoir tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans la jurisprudence ; alors vous pourrez prétendre à prendre rang un jour parmi les jurisconsultes dont le nom, marqué dans les fastes de la science et honoré des vrais savans, rappelle à la mémoire de nos concitoyens les plus belles lois de notre pays. »

RECHERCHES sur les moyens de préserver la France des guerres civiles; par *H. Viard*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz, n°s 1 et 2. In-8

Le but de cet écrit est certainement le plus louable que puisse se proposer un bon citoyen qui aime sa patrie et veut sa prospérité. La guerre civile est en effet un fléau terrible dont les résultats ordinaires sont la ruine et l'asservissement des pays qui en sont le théâtre. La France n'a éprouvé jusqu'à présent que de légères atteintes de ce mal funeste, depuis qu'elle s'est engagée dans la voie révolutionnaire; mais pourra-t-elle avoir le même bonheur jusqu'au bout? C'est une question dont la solution offre de grandes difficultés. Sans doute le développement graduel et paisible de ses institutions peut la garantir de tout péril de cette espèce et la conduire lentement, mais sûrement, à la liberté la plus complète. Mais la route est semée d'écueils; l'esprit français, impatient et prompt, marche plus volontiers par secousses violentes; l'organisation du pays s'oppose au développement progressif; une centralisation toujours croissante facilite de plus en plus les révolutions en faisant dépendre le sort de l'Etat d'une émeute dans les rues de la capitale. A mesure que les idées de liberté, d'émancipation, se répandaient dans les esprits, l'administration au contraire rassemblant toujours plus entre ses mains toutes les forces du pays, semble avoir préparé les voies au retour du despotisme. La lutte conserve ainsi le caractère passionné de l'esprit de parti; c'est toujours la base du gouvernement, c'est l'existence même du pays qui est en jeu, et quand on songe que le réveil de l'esprit provincial offre peut-être l'unique chance de salut, le seul moyen d'arriver aux institutions municipales fortes et durables qui sont le véritable appui de la liberté, l'on ne peut s'empêcher de craindre une guerre civile. Lorsque la centralisation est arrivée au point de réduire une vaste contrée à n'être plus en quelque sorte que la banlieue de sa capitale, à voir ses plus chers intérêts sacrifiés à l'éclat corrupteur de celle-ci, une dissolution générale paraît inévitable pour changer cet ordre de choses tout-à-fait anormal.

C'est dans cette supposition, malheureusement trop bien fondée, que M. Viard, animé d'un esprit conciliateur et vraiment patriotique, cherche à prémunir la France contre les dangers de la guerre civile. Partant du point de vue qu'offre actuellement l'antagonisme des divers partis politiques, préoccupés d'intérêts particuliers, tout autres que ceux du pays, il s'adresse au peuple même et entreprend de lui inculquer des sentimens de fraternité, de charité, de sup-

port qui puissent lui servir d'égide contre l'entraînement des passions. L'esprit chrétien lui paraît éminemment propre à produire cet heureux résultat. Ce fut en effet l'un des principes fondamentaux de la religion qui vint apprendre aux hommes qu'ils étaient tous enfans d'un même père, et qui fit de l'amour du prochain le premier des devoirs, la base de toutes les vertus. L'esprit de secte, les disputes théologiques, l'orgueil humain ont défiguré le christianisme; aujourd'hui l'on sent le besoin de remonter à sa source pour y puiser ses véritables principes et tenter enfin leur application réelle et complète aux relations sociales. C'est une œuvre difficile, car on ne peut se dissimuler que leur autorité primitive n'ait été affaiblie par le mauvais emploi qu'on en a fait jusqu'ici, par les subtilités sans nombre qui en ont obscurci le sens et paralysé la force; mais le but est assez grand pour mériter des efforts soutenus. Les obstacles ne doivent être qu'un stimulant de plus pour le zèle de l'ouvrier. Une tâche si noble ne saurait exiger trop d'efforts.

On pourra ne point partager les opinions religieuses de M. Viard, quoiqu'il évite avec soin tout ce qui donnerait à ses vues une tendance trop exclusive. Mais il est impossible de ne pas approuver l'excellent esprit qui l'anime. La première de ses brochures renferme des considérations générales appuyées par des citations empruntées à plusieurs de nos grands écrivains, et par divers passages du Nouveau Testament. La seconde est composée de fragmens sur le christianisme, destinés à faire ressortir l'heureuse influence de ses principes, des circonstances mêmes de son établissement. Le style de l'auteur, quoiqu'un peu trop tendu, nous a paru en général avoir la force et la gravité qui conviennent au sujet.



SCIENCES ET ARTS.

DE LA FOLIE considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires; par *C.-C.-H. Marc*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les données de la science médicale sont souvent d'une haute importance dans les débats judiciaires; elles jettent du jour sur les questions de culpabilité et permettent quelquefois de découvrir la vérité même en l'absence de preuves ou de témoignages bien déterminés. Tout ce qui touche aux affections mentales surtout offre un intérêt particulier, car

avant de punir un criminel il est nécessaire de prouver que sa volonté était libre dans l'acte qu'il a commis, que son esprit ne se trouvait point sous l'empire d'une hallucination funeste. La folie se présente sous mille formes diverses; plus on l'étudie et plus son domaine semble s'étendre. L'ouvrage de M. Marc, fruit d'une longue pratique et d'observations habiles, renferme une foule de faits curieux dans lesquels on peut suivre dans tous ses degrés le développement de cette cruelle maladie, depuis les plus légers symptômes jusqu'au délire maniaque, depuis les premiers résultats d'une intelligence avortée jusqu'à l'abrutissement de l'idiotisme. C'est un triste tableau, sans doute, que celui de toutes les aberrations dans lesquelles l'esprit humain peut être jeté par la circonstance souvent la plus légère en apparence; on éprouve un sentiment pénible en songeant que la moindre impression physique ou morale suffit quelquefois pour altérer cette raison dont nous sommes si fiers. Mais d'un autre côté, l'on sent aussi de la satisfaction à penser que les crimes ne doivent pas toujours être attribués à la perversité de l'homme. Si la corruption sociale en produit un grand nombre, il en est beaucoup aussi qui sont dûs à un délire passager durant lequel le coupable, poussé par une force irrésistible, n'a ni la volonté, ni la conscience de mal faire. Ce phénomène, deviné en quelque sorte par les philanthropes qui depuis tant d'années s'efforcent d'obtenir soit dans la législation pénale, soit dans le régime des prisons, une réforme complète, est aujourd'hui confirmé par les recherches de la science. On aurait certainement grand tort d'en conclure que tous les crimes sont involontaires, et de prétendre ne voir qu'une simple manie dans ces horribles forfaits conçus, préparés et exécutés froidement, par haine de la société et mépris de toutes les lois divines ou humaines. Une pareille exagération serait plus dangereuse encore que l'opinion contraire, car elle pourrait ébranler les idées de justice et de moralité qui sont la base de notre organisation sociale. Mais il est sûr que de telles considérations méritent d'être mûrement pesées par les magistrats chargés de rendre la justice, et qu'elles doivent surtout avoir un grand poids toutes les fois qu'il s'agit d'un crime capital. L'ouvrage de M. le docteur Marc renferme à ce sujet des observations de la plus haute importance. On en retirera sans doute d'utiles directions pour la pratique dans l'application de la loi, et il ne sera pas non plus sans influence, il faut l'espérer, sur les réformes qu'exige la législation pénale.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE de physique céleste, ou Précis d'Astronomie théorique et pratique, servant d'introduction à l'étude de cette science; par *G. de Pontécoulant*. — Paris. 2 vol. in-8, fig., 10 fr.

M. de Pontécoulant s'est proposé de mettre l'astronomie à la portée des personnes qui ne sont pas versées dans les sciences mathématiques, et de leur faire comprendre tous les phénomènes célestes sans y avoir recours. On avait déjà fait plusieurs tentatives de ce genre, mais elles n'avaient pas encore produit un ouvrage aussi remarquable que celui-ci. C'est un traité complet quoique élémentaire, rédigé avec concision et clarté, dans lequel l'auteur suit les progrès de la science sur la double voie de l'observation et des spéculations purement synthétiques. Il expose d'une manière fort impartiale les diverses hypothèses, les différens systèmes dont les mouvemens des astres ont été l'objet. Commençant par décrire les phénomènes apparens et l'état du ciel tel que peut le concevoir l'homme simple qui dirige pour la première fois ses regards vers la voûte azurée, il montre ensuite comment l'emploi des lunettes et la science du calcul sont venues rectifier les erreurs, et ont fait découvrir quelques-unes des lois qui président aux mouvemens réels des corps célestes. Il n'omet aucun détail intéressant, et son style nous a paru, en général, propre à réveiller et soutenir l'attention du lecteur.

Quelques notes de cet ouvrage ont excité, dans le sein de l'Institut, une polémique assez vive, mais, sans avoir nullement la prétention de juger la valeur des critiques hasardées par M. de Pontécoulant, nous pouvons dire qu'elles sont en général exprimées avec modération, et plutôt sous la forme du doute qui doit toujours présider à la recherche de la vérité. Ce ne sont d'ailleurs que des remarques accidentelles qui, lors même qu'elles ne se trouveraient pas tout-à-fait justes, ne sauraient nullement porter atteinte au mérite scientifique du livre.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juin 1840.

La lettre suivante nous a été adressée par les Rédacteurs de la *Phalange,* journal destiné à propager les doctrines sociales de Fourier.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans le cahier de mars dernier de votre estimable publication (compte rendu de la brochure de M. Naville sur *le droit maritime)*, vous prenez occasion, en prononçant les mots *liberté industrielle et commerciale,* de caractériser les disciples de Fourier par les paroles suivantes : « Ces rêveurs » qui, rejetant à la fois les données scientifiques et les leçons de l'expé» rience, condamnent avec tant de légèreté la libre concurrence, pro» noncent l'anathème contre la doctrine du *laissez faire, laissez passer*, » et ne voient de salut pour l'ordre social que dans une nouvelle organi» sation industrielle, dont le résultat le plus probable serait le rétablisse» ment des priviléges et de l'oppression. »

Il est bien pénible, Monsieur, pour des hommes qui poursuivent avec persévérance et bonne foi des travaux aussi sérieux que le sont les nôtres, de se voir qualifiés avec un semblable dédain dans un recueil dont ils estiment le caractère et l'habituelle gravité. En nous reprochant de condamner *avec tant de légèreté* la libre concurrence, ne prononceriez-vous pas vous-même, Monsieur, une condamnation *avec quelque légèreté?*

N'y a-t-il pas, en effet, quelque légèreté à dire qu'une école, qui a produit au moins la valeur de huit ou dix volumes d'études sérieuses sur la question de *la libre concurrence,* rejette à la fois, en traitant cette question, *les données de la science et les leçons de l'expérience, et prononce si légèrement ses condamnations?....*

Nous vous invitons à articuler une seule preuve qui puisse justifier le jugement que vous prononcez avec autorité. — Nous consentirons même volontiers à accepter votre condamnation si vous pouvez trouver, relativement à la question de la libre concurrence, dans tout le mécanisme de l'industrie moderne, *un seul fait* quelque peu caractéristique, et dans tous les travaux de la science économique *un seul argument*, quelque peu articulé, qui n'ait été étudié à fond par ces *rêveurs qui rejettent si légèrement les données de la science et les leçons de l'expérience.*

Mais voyez, Monsieur, où va votre jugement. Votre cahier de mars, où se trouve la condamnation dont nous nous plaignons, avait à peine paru, que M. Blanqui, le successeur de J.-B. Say, l'homme de France et peut-être d'Europe qui sait le plus de chiffres et de faits en économie politique, et dont vous ne contesterez probablement pas la science, M. Blanqui, disons-nous, déclarait ceci devant son auditoire : « La théorie de *la libre*

concurrence n'a été bien comprise que par Fourier, qui, en 1808, était seul contre tous les économistes. Toutes les illusions de ceux-ci ont été démenties par les faits; toutes les prévisions de l'autre se sont réalisées. Rien n'est plus profond, plus juste et plus complet que la critique de Fourier sur la concurrence sans principe d'organisation. Dans les débuts, la libre concurrence a eu d'heureux effets; *ses développemens nous tuent.* »

M. Blanqui ne s'est d'ailleurs pas contenté de formuler ce jugement sur les vues de Fourier, relatives à la libre concurrence; il en a déduit les motifs : ce que l'on ne doit jamais se dispenser de faire quand l'on juge publiquement.

Ainsi M. Blanqui ayant adopté sans réserve les vues de Fourier et de son école sur la libre concurrence, le voilà donc accusé par vous, Monsieur, d'extrême légèreté et d'ignorance, ou d'inintelligence des données de la science économique et des faits industriels. — Au reste, si nous vous citons M. Blanqui, c'est à cause de son nom, et nous pourrions en citer bien d'autres, car ceux qui se tiennent au courant de la science savent que la théorie de la libre concurrence est abandonnée universellement aujourd'hui. Les économistes de toutes les écoles s'accordent à demander que l'on prenne des mesures pour diminuer les ravages de ce fléau.

Quelque chose vous étonnera peut-être davantage, Monsieur, c'est que probablement vous vous méprenez même sur la signification des mots. Vous aurez entendu dire que nous attaquons le système du *laisser faire*, *laisser passer*, et vous aurez cru que cela signifiait que nous nous portons défenseurs des systèmes de prohibition, de douanes, en un mot des barrières qui séparent les peuples. Ce qui nous fait incliner à penser que vous êtes tombé dans cette confusion, c'est l'opposition que vous établissez entre nous et les idées de M. Naville. Les vues pour lesquelles M. Naville a écrit sa brochure et auxquelles vous donnez des éloges suivant nous très-mérités, coïncident si bien avec celles des rêveurs que vous condamnez, qu'elles ne sont qu'une application précise, un cas particulier de la formule générale de ces mêmes rêveurs; c'est ce dont vous pourrez vous convaincre en lisant l'ouvrage qui accompagne cette lettre; — ouvrage dont nous vous prions de rendre compte dans votre *Revue des livres nouveaux*, persuadés que notre juste plainte contre vous ne vous rendra pas volontairement injuste à notre égard.

Votre cahier de mars dernier contient encore d'autres passages qui témoignent de vos préventions contre notre école, et dont nous pourrions relever facilement les inexactitudes; mais nous n'avons pas de controverse à entamer sur un objet dont l'école de Fourier n'a proposé à la société ni la réforme ni même la discussion, laissant l'une et l'autre à l'avenir qui saura prendre soin de lui-même. Tout débat sur ce point exigerait d'ailleurs une grande connaissance de la théorie sociétaire, des deux parts.

Nous rencontrons souvent, Monsieur, des critiques aussi peu justifiées que la vôtre, mais nous ne nous croyons pas toujours obligés d'y répondre; vous verrez donc dans cette lettre un témoignage de considération pour votre publication et pour votre personne; car certainement, venu de beaucoup d'autres, nous n'eussions pas relevé un jugement qui, dénué de toute preuve, ne saurait avoir de valeur que par la source estimable d'où il sort.

Vous sentirez probablement, Monsieur, le loyal et juste désir d'insérer notre plainte dans le Journal même où vous avez publié la condamnation dont nous appelons à votre propre tribunal : nous ne serons point étonnés de cet acte de justice et ne vous en honorerons que davantage.

Agréez, Monsieur, le sentiment de haute considération pour vos travaux avec laquelle nous sommes

Vos dévoués serviteurs,

LES RÉDACTEURS DE LA PHALANGE.

Les formes aimables et polies dont MM. les Rédacteurs de la *Phalange* ont revêtu les reproches qu'ils nous adressent, auraient seules suffi pour nous engager à insérer ici leur réclamation lors même que l'impartialité à laquelle nous voulons demeurer fidèle ne nous en eût pas fait un devoir. La critique se laisse facilement aller à prendre un ton tranchant, à employer des expressions qui disent plus qu'elle ne veut. C'est un défaut presque inévitable, et nous consentons volontiers à passer condamnation sur les termes qui ont pu blesser les disciples de Fourier dans l'un de nos articles. Mais nous nous permettrons de répondre quelques mots à cette lettre qui semble nous accuser d'avoir parlé de la théorie fourieriste sans en avoir la moindre notion, et qui vient ensuite mêler au débat un nom propre, changer une discussion de principe en une question de personne.

Si nous avons appelé les disciples de Fourier des rêveurs qui rejettent à la fois les données scientifiques et les leçons de l'expérience, c'est que nous avions lu dans la *Destinée sociale*, par M. V^r^ Considerant : « L'*Économie politique*. ce dernier enfant de la philosophie; » enfant bâtard, caduc à peine éclos, et menteur comme sa mère : » l'Économie politique, cette science de la richesse des nations..... » qui meurent de faim! Cette *science*, enfin, déjà réduite à confesser » elle-même publiquement son *ignorance* et son *impuissance!* »

Et plus loin :

..... « Tout ce qui a été est mauvais et sans pouvoir. »

Or, dans la simplicité de notre âme, nous n'avons pu voir ici que le mépris le plus dédaigneux pour la science et l'expérience, deux choses qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans le passé. D'ailleurs M. Blanqui l'avait dit avant nous dans son *Histoire de l'Économie politique :* « Fourier ne reculait devant aucune célébrité, devant aucun nom. Les philosophes étaient la honte du monde; le monde allait de travers depuis cinq mille ans. La science, la morale, la politique de tous les siècles n'étaient qu'un tissu d'extravagances et d'inepties..... »

..... « L'école sociétaire eût fait beaucoup plus de prosélytes encore, si Fourier n'avait pas affecté un si profond dédain pour tous les écrivains du monde, en manquant au premier devoir de tout homme de sens, au respect des aïeux. On a des aïeux dans la science comme dans la nature, et c'est une preuve de mauvais goût ou de mauvais principes que de manifester du mépris pour eux. »

Nous ne supposons pas que M. Blanqui ait changé d'avis à cet égard, même en adoptant l'opinion de Fourier sur la libre concurrence. Quoi qu'il en soit, son autorité n'est que celle d'un homme, et c'est d'un principe qu'il s'agit entre nous. Il déclare, dites-vous, que la libre concurrence a eu d'heureux effets, et que ses développemens nous tuent? Mais où la voit-il donc cette libre concurrence? Quand a-t-elle jamais pu se développer? Est-ce au milieu du réseau des douanes, des mesures protectrices, des prohibitions, des entraves innombrables, et des absurdes préjugés qui dominent encore toutes les relations des peuples entre eux? Quoi! sera-ce donc dans l'enceinte d'une prison que vous irez juger les effets de la liberté, et, après avoir vu l'homme dépouillé des chaînes qui accablaient ses membres, languir et dépé-

rir encore dans l'étroit espace de son cachot, vous déclarerez la liberté pernicieuse pour lui!

Vous ne voulez point, dites-vous, prendre la défense de ces barrières qui séparent les peuples, et vous pensez que nous nous sommes mépris sur la signification des mots. En vérité, Messieurs, s'il y a eu confusion, c'est bien de votre part, car dans la langue de tous les économistes, *laissez faire, laissez passer* a signifié : abolissez les douanes, renoncez aux prohibitions, détruisez les monopoles protecteurs. Or, cette doctrine est ce que vous appelez un fléau contre les ravages duquel tous les économistes réclament. Pour nous, nous en savons plus d'un qui ne réclameront que contre votre assertion, et trouveront fort mauvais que vous traduisiez ainsi des reproches adressés non à la liberté qu'ils respectent, mais aux imperfections d'une législation, incomplète peut-être, et mal appropriée aux progrès récens de l'industrie.

Du reste, au fond de tout cela, nous ne voyons guère qu'une querelle de mots assez oiseuse. En effet, l'économie politique ayant trompé l'espérance des esprits exaltés qui la détournaient de sa destination véritable pour en faire la panacée universelle de toutes les plaies de l'univers, ils se sont adressés à la science sociale. Remplira-t-elle mieux leur but? C'est ce que l'avenir nous apprendra. En attendant n'imitons pas leur exemple, ne soyons pas injustes envers eux comme ils le sont envers les économistes. Leurs travaux ne seront certainement pas tout-à-fait stériles, et l'économie politique elle-même en retirera peut-être quelque profit.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LES RAYONS ET LES OMBRES; par *V. Hugo*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Beaucoup d'ombres et peu de rayons, tel est l'aspect que présente, dès le premier coup d'œil, ce nouveau volume de M. Victor Hugo. La plupart des pièces qu'il renferme sont des rêveries poétiques assez vagues, peu harmonieuses, et de plus écrites dans un style diffus, sans grâces ni clarté, qu'on lit plus d'une fois avant de réussir à en comprendre le sens. Il n'y manque sans doute pas d'idées grandes, de sentimens généreux. Le poète monte sur le trépied pour prêcher la paix, l'amour, la concorde, et, sous ce rapport, on ne peut que louer l'esprit qui l'anime. Mais malheureusement le langage est en général loin d'être à la hauteur de la pensée, l'inspiration se perd dans la recherche d'images plus bizarres que vraies,

dans d'interminables périodes péniblement construites, dans une certaine affectation de profondeur qui détruit souvent le charme des plus jolis passages.

L'auteur veut-il peindre l'amour? Il nous dit :

Aimer, c'est avoir dans les mains
Un fil pour toutes les épreuves,
Un flambeau pour tous les chemins,
Une coupe pour tous les fleuves!

Aimer, c'est comprendre les cieux;
C'est mettre, qu'on dorme ou qu'on veille,
Une lumière dans ses yeux,
Une musique en son oreille!

C'est se chauffer à ce qui bout!
C'est pencher son âme embaumée
Sur le côté divin de tout!
. . . .

Veut-il peindre la rose et son doux parfum?

Et puis écoutez-moi : — Dieu fait l'odeur des roses
Comme il fait un abîme, avec autant de choses.
Celle-ci, qui se meurt sur votre sein charmant,
N'aurait pas ce parfum qui monte doucement
Comme un encens divin vers votre beauté pure,
Si sa tige, parmi l'eau, l'air et la verdure,
Dans la création prenant sa part de tout,
N'avait profondément plongé par quelque bout,
Pauvre et fragile fleur pour tous les vents béante,
Au sein mystérieux de la terre géante.
Là, par un lent travail que Dieu lui seul connaît,
Fraîcheur du flot qui court, blancheur du jour qui naît,
Souffle de ce qui coule, ou végète, ou se traîne,
L'esprit de ce qui vit dans la nuit souterraine,
Fumée, onde, vapeur, de loin comme de près,
— Non sans faire avec tout des échanges secrets, —
Elle a dérobé tout, son calme à l'antre sombre,
Au diamant sa flamme, à la forêt son ombre,
Et peut-être, qui sait? sur l'aile du matin
Quelque ineffable haleine à l'océan lointain!
Et, vivant alambic que Dieu lui-même forme,
Où filtre et se répand la terre, vase énorme,
Avec les bois, les champs, les nuages, les eaux,
Et l'air tout pénétré des chansons des oiseaux,
La racine, humble, obscure, au travail résignée,
Pour la superbe fleur par le soleil baignée,

A, sans en rien garder, fait ce parfum si doux
Qui vient si mollement de la nature à vous,
Qui vous charme, et se mêle à votre esprit, Madame,
Car l'âme d'une fleur parle au cœur d'une femme.

Ce galimathias, nous en demandons pardon au poète, mais en vérité nous ne saurions quel autre nom donner à cette longue tirade, ce galimathias ne rappelle-t-il pas celui que Sganarelle termine si plaisamment par ces mots :

« Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette! »

L'idée était cependant ingénieuse et réellement poétique, mais l'expression lui a manqué. C'est un beau germe jeté dans un terrain inculte; pour le féconder il aurait fallu creuser le sillon, remuer la terre, ne pas reculer devant le travail et la peine. La langue française supporte moins que toute autre cette négligence, ce mépris des formes grammaticales, cet alongement de la phrase qui, faisant perdre le fil du discours, la rend à la fois obscure et incomplète. On ne comprend pas comment M. Victor Hugo, qui a montré dans le genre lyrique un talent plein de verve et d'énergie, peut se plaire à cette poésie lâche et verbeuse qui ne parle ni à l'esprit, ni au cœur. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est de le voir se disculper d'apporter peut-être trop de précision, trop d'exactitude mathématique dans la forme de ses écrits. Sa préface est, selon son habitude, une exposition dogmatique, dans laquelle les idées les plus communes sont débitées en manière d'oracles, où l'auteur parle de ses propres mérites avec ce ton d'assurance et d'orgueil qu'on lui connaît. Mais cette espèce de charlatanisme dure comme toutes les autres, et malgré ses efforts pour persuader au public que *les rayons et les ombres* cachent une pensée profonde, un but humanitaire de la plus haute importance, le public ne sera pas dupe cette fois; il lui suffira de parcourir quelques pages de ce recueil pour être frappé de la décadence du poète dont les premiers essais avaient fait naître de si belles espérances. C'est en vain qu'il y cherchera les conceptions fortes et brillantes du génie; l'imagination de l'écrivain semble ne s'être appliquée qu'à torturer la langue et à dissimuler le vide de la pensée par le vague de l'expression, sans se soucier nullement des exigences harmoniques de l'oreille et du bon goût. Rien n'est plus déplorable qu'un pareil aveuglement chez un homme dont les nobles facultés semblaient destinées à imprimer à la littérature une direction nouvelle, un élan salutaire et fécond. Les avis de la Critique ne lui ont cependant pas manqué; chacune de ses productions a trouvé des censeurs dont la voix, quoique

passionnée quelquefois, ne devait pas être étouffée par les clameurs de la foule adulatrice. Mais M. Victor Hugo n'a voulu voir en eux qu'envie, que haine et préventions injustes. Il a montré le plus grand dédain pour leurs conseils, affectant de s'engager toujours davantage dans la voie qu'on lui désignait comme mauvaise, et semblant mettre sa gloire à suivre toujours les mêmes erremens. Après avoir d'abord établi en principe que le poète doit non pas écrire pour le public, mais créer un public pour ses écrits, M. Victor Hugo s'est vu nécessairement conduit à s'isoler de plus en plus, car le public nouveau qu'il attendait n'est point venu, et sa poésie étrange, obscure, rocailleuse, est, pour la grande majorité des lecteurs, une langue tout-à-fait inconnue dont l'étude laborieuse n'offre aucun attrait.

Voilà donc le résultat de cette réforme littéraire qui devait éclipser toutes les renommées du passé! Son chef succombe déjà sous le poids de la tâche qu'il s'est imposée; à peine arrivé à l'âge de la maturité, son talent présente les signes manifestes d'une décadence qui d'ordinaire ne se rencontre que chez la vieillesse. L'homme de génie qui a prétendu s'affranchir de toute entrave, se mettre au-dessus de toute règle, subit malgré lui le joug des faux principes qu'il a posés; triste exemple! mais leçon salutaire, qui nous enseigne qu'on ne viole jamais impunément les lois éternelles du beau et du vrai.

PORT-ROYAL; par *C. A. Sainte-Beuve.* — Paris, tome 1er. In-8, 7 fr. 50 c.

La gloire si pure et si douce de Port-Royal, ce refuge de tant d'esprits élevés, de tant d'hommes remarquables par leur talent et leur piété, ne pouvait manquer d'exciter la sympathie d'un écrivain tel que M. Sainte-Beuve, et l'on peut dire que nul mieux que lui n'était apte à écrire cette histoire. Le caractère rêveur et mystique du poète rappelle en certains points celui de ces sages solitaires que de jésuitiques intrigues transformèrent en conspirateurs, parce que leur retraite en dehors du monde semblait une protestation contre les opinions reçues, et que l'on redoutait leur influence conciliatrice, leur caractère tolérant, leurs inclinations modérées. On trouve, chez M. Sainte-Beuve, un reflet bien prononcé de cette tendance purement religieuse qui, étouffée pendant près de deux siècles sous le conflit des passions et des luttes ardentes, recommence à poindre çà et là parmi les hommes consciencieux de toutes les croyances et de toutes les sectes. Port-

Royal avait compris que le meilleur moyen de sauver la religion du naufrage était de la sortir du champ de bataille de la dogmatique pour la faire rentrer dans le domaine du sentiment, plus vague sans doute, mais bien plus favorable au développement individuel. Son tort fut de venir trop tôt, d'essayer avant le temps une réforme qui nécessitait celle de l'Église tout entière et pour laquelle l'époque était loin d'être mûre. Quelque inoffensif que parût l'œuvre de ses adeptes, il renfermait dans son sein le germe d'une véritable révolution. C'est ce qui explique l'acharnement avec lequel les jésuites poursuivirent ces hommes doux et paisibles, dont ils prévoyaient que les principes pourraient bien être traduits en actions par des esprits plus impatiens et plus hardis. En effet, si Port-Royal ne secoue pas ouvertement le joug de l'autorité, ne peut-on pas voir dans sa retraite l'intention de s'y soustraire par un moyen indirect, mais dont les résultats, si on les avait laissés se développer, auraient été tôt ou tard une séparation non moins certaine? C'était un premier pas, timide et réservé, sur la route qu'après cinquante années de bouleversemens et de révolutions le monde ose à peine encore avouer, celle qui conduit la religion à l'affranchissement complet de toute organisation civile, à la liberté des âmes, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Considéré sous ce point de vue, que je soupçonne fort être celui de M. Sainte-Beuve, quoiqu'il ne le dise pas tout-à-fait, Port-Royal acquiert de nouveaux droits à l'admiration et à la reconnaissance. Un semblable but était bien digne des hautes intelligences qu'il groupa dans ses murs, et dans un siècle où la religion ne se manifestait guère qu'en dévotion superstitieuse ou en fanatisme cruel, la retraite était le seul moyen qui pût convenir au caractère grave et modéré de ces nouveaux réformateurs.

Aujourd'hui que la tolérance incontestablement acquise à toutes les opinions, permet de suivre la même voie d'une manière plus franche et plus décidée, l'histoire de Port-Royal nous offre une source d'instructions précieuses et mérite tout notre intérêt. M. Sainte-Beuve, avec son pinceau minutieux et un peu mou, en a tracé un tableau bien complet, trop détaillé peut-être, mais dans lequel les personnes les plus étrangères jusqu'ici à l'histoire de cette époque, pourront en suivre et en comprendre tout le développement. Il s'attache surtout à mettre en relief les personnages principaux, à faire connaître leur caractère par des citations empruntées aux écrits du temps, à rendre aussi fidèlement que possible l'espèce de béatitude mystique sous laquelle se voilait chez eux l'esprit réformateur.

On regrettera seulement que dans l'étude approfondie à

laquelle M. Sainte-Beuve paraît s'être livré, il n'ait pas compris le style des Pascal et autres, dont l'exemple est bon à suivre. L'obstination affectée avec laquelle il persiste à imiter non les beautés, mais les défauts de la langue du 17e siècle, ne peut en vérité se comprendre. Il gâte ainsi ses propres œuvres et leur ôte toute chance de durée; car la clarté et la pureté de l'expression sont des conditions indispensables pour quiconque veut que ses écrits lui survivent. Les tours forcés, les phrases incidentes, les nombreuses parenthèses dont M. Sainte-Beuve surcharge ses longues périodes, sont tout-à-fait antipathiques au génie de la langue française. Il la prive par là des qualités qui font son véritable mérite; il rend son style lourd et disgracieux. On dirait qu'il prend plaisir à traîner ses lecteurs à la remorque par les sentiers les plus tortueux et les plus pénibles. Or, dans un ouvrage de ce genre où la grâce efficace, fort peu attrayante par elle-même, joue un si grand rôle, les grâces littéraires ne seraient certainement pas de trop. Lorsque négligeant les vues générales, les plans arrêtés, comme le fait notre auteur, on s'en tient exclusivement aux menus détails, aux traits individuels, toutes les ressources de l'art doivent êtres mises en œuvre pour captiver l'attention par le charme de la forme élégante et ingénieuse. Un critique aussi habile que M. Sainte-Beuve ne peut pas ignorer que le premier but d'un écrivain doit être de se faire lire, et malheureusement ce principe semble être celui qu'il se soucie le moins de mettre en pratique. L'importance du sujet suffira-t-elle à suppléer ce défaut? c'est douteux, car plus une matière est grave et profonde, plus il est nécessaire d'en rendre les abords faciles.

COSIMA, ou la haine dans l'amour, drame en 5 actes, par *Georges Sand*. — Paris. In-8, 4 fr.

La première chose qui me frappe dans ce drame, c'est qu'il ne justifie point son titre. La haine dans l'amour ne peut naître que d'une violente jalousie ou d'un orgueil froissé par le dédain; or rien de semblable ne se trouve ici. Ordonio, l'amant de Cosima, est plutôt un roué qui se joue de la passion qu'il a fait naître, sans amour ni haine. Je ne suis pas de ceux qui veulent qu'un romancier n'écrive que des romans, s'il a le talent de faire mieux, et je crois que le génie est parfaitement libre de suivre la route qui lui plaît, comme Georges Sand l'établit avec toute raison dans sa préface. Mais, ce point accordé, je ne puis m'empêcher de dire que l'habitude

d'écrire des romans rend peut-être les conditions du drame plus difficiles à remplir. Accoutumé à développer ses conceptions dans un cadre qu'il étend à volonté, selon les exigences de l'action, le romancier doit naturellement éprouver de la peine à se renfermer dans les limites étroites de la scène. Cette intrigue dont les détails et les incidens lui offraient des moyens d'intéresser plus vivement le lecteur, d'exciter sa curiosité, de le tenir en haleine, tandis qu'il préparait le dénouement tout à son aise, le voilà forcé de la comprimer dans le court espace de cinq actes, et de faire entrer toute la matière du récit dans le dialogue de ses personnages dont il est encore obligé de diminuer le nombre, se bornant à conserver seulement les principaux. Une pareille transition ne saurait s'opérer tout d'un coup. Les premiers essais du romancier dans cette nouvelle voie seront presque nécessairement incomplets. C'est ce que vient de nous prouver Georges Sand, qui, malgré la haute supériorité de son talent, n'a pu éviter l'écueil. Cosima est moins un drame qu'un chapitre de roman qui renferme la conclusion d'une intrigue dont l'auteur a oublié de nous donner le commencement. Les personnages ne sont qu'à peine ébauchés, la place a manqué pour le développement des caractères ; ce n'est qu'une faible esquisse au trait, sans ombres ni couleurs. A la vérité ceux qui ont lu Lélia, André, et les autres romans de Georges Sand, peuvent y suppléer facilement, car ce sont toujours les mêmes types qui se reproduisent sous des noms différens. Au lieu de prendre l'observation de la nature pour base de son travail, l'écrivain préfère s'abandonner entièrement aux fantaisies de son imagination, et poser *a priori* une théorie pour l'application de laquelle il crée ensuite un ordre de faits tout particulier. Or, l'idée favorite qui semble préoccuper surtout son esprit est celle des inconvéniens du mariage tel que l'ont fait les institutions sociales et les préjugés du monde. Cosima, l'héroïne du drame, est mariée avec un bon bourgeois de Florence, honnête homme, plein d'honneur et de loyauté, qui aime tendrement sa femme, mais peu romanesque de sa nature et ne comprenant rien aux vagues rêveries de l'amour idéal. Voilà donc une femme incomprise, qui, malgré les attentions délicates dont elle est entourée, se trouve très-malheureuse, car vous sentez bien que, tout en estimant beaucoup son mari, elle ne peut s'empêcher d'en aimer un autre. Et l'autre est ce mauvais sujet d'Ordonio qui a résolu sa perte, non par amour, mais par haine, pourquoi? je n'en sais rien, probablement parce qu'il appartient à cette classe d'hommes exceptionnels inventés par l'auteur, qui se vengent sur le sexe féminin de la gêne insupportable que l'ordre social impose à

leurs passions et à leurs instincts fort peu sociaux. Cosima n'ignore pas combien elle a tort de céder à ce penchant coupable que rien ne justifie. Aussi l'angoisse du débat qui s'élève dans son âme la porte à tout avouer à son oncle, prêtre indulgent et sage, qui lui donne d'excellens conseils et cherche à lui rendre le calme en combattant ce fol amour par le raisonnement et le devoir. Mais que peuvent de telles armes contre l'imagination d'une femme incomprise? Elle promet d'oublier Ordonio, et elle n'oublie que sa promesse, parce que le langage insidieux de l'amant a pour elle un attrait irrésistible. Sa passion l'entraîne même si loin que le monde commence à en médire et que la jalousie du mari, réveillée par des amis officieux, amène un fâcheux éclat en défiant Ordonio. Un duel devient inévitable. L'époux tendre et dévoué va risquer sa vie contre celle d'un misérable suborneur qui a voulu se jouer de son honneur et de sa femme. Alors Cosima sent le remords s'emparer d'elle, quoiqu'elle n'ait guère péché que d'intention ; elle veut à tout prix sauver son mari, et ne trouve d'autre moyen que d'éloigner Ordonio en feignant d'être prête à le suivre ; mais avant de tenter cette démarche audacieuse, elle a soin d'avaler un poison qui doit l'enlever à son séducteur au moment où il se croira sûr du triomphe. Cependant Ordonio, qui se voit maître de son amante, ne se soucie point de fuir, et Cosima meurt victime inutile de la plus sotte passion. Un commensal de son mari, sorte de complaisant qui veillait sur elle avec une adoration muette et respectueuse, se charge de la venger avec son poignard, et la toile tombe avant que le spectateur ait pu comprendre le sens de cet épisode dépourvu de toute espèce d'intérêt. Je le répète, ceux qui ont lu les romans de Georges Sand y retrouvent bien quelques traits faiblement esquissés de chacun des types favoris imaginés par cet auteur pour exposer ses idées sur les travers de notre état social. Mais cela ne suffit pas à l'intelligence du drame, car on ne peut pas discourir sur la scène comme dans un livre, et si le talent du romancier réussit quelquefois à nous entraîner hors de la sphère de la réalité dans un monde tout idéal, l'écrivain dramatique tenterait vainement de suivre la même marche, il n'en a ni le temps, ni les moyens. Le public auquel il s'adresse ne se prête pas à ces hypothèses purement spéculatives; il faut, pour le frapper et le captiver vivement, un fonds de vérité qui leur manque tout-à-fait. Georges Sand s'est trompé en croyant pouvoir transporter sur le théâtre les fantaisies brillantes de son imagination, en voulant composer un drame avec des élémens qui ne sont puisés ni dans l'observation, ni dans le cours habituel des choses. On en trouve une preuve bien manifeste dans son

style d'ordinaire si éloquent, si plein de charme et de vie, et qui paraît ici morne, froid, sans verve ni couleur. Il serait cependant injuste d'en conclure que son génie soit tout-à-fait impropre au théâtre. Pour le juger dignement, il faut attendre qu'il ait bien saisi toutes les conditions du drame, et, en reconnaissant qu'il en a, mieux que la plupart de nos écrivains actuels, compris le but moral, on doit espérer que ce premier échec ne l'empêchera pas de persévérer dans cette nouvelle route plus difficile, mais aussi plus glorieuse que celle du roman.

HISTOIRE de la vie et des poésies d'Horace, accompagnée d'un portrait et d'une carte; par le baron *Walckenaer*. — Paris. 2 gros vol. in-8, 18 fr.

Au milieu des productions éphémères de notre époque, où le savoir et l'étude sont dédaignés comme des instrumens inutiles par la plupart des auteurs qui ne songent qu'à éblouir le public avec l'éclat de leur style ou les écarts de leur imagination déréglée, un ouvrage tel que celui-ci est presque un phénomène. Fruit d'une profonde érudition classique et d'un véritable amour de l'antiquité, il semble appartenir à un autre siècle et rappelle, sous certains rapports, les patientes investigations de ces commentateurs qui consacraient leur vie à l'analyse de quelque grand écrivain et ne rêvaient pas d'autre gloire que celle d'avoir contribué par d'ingénieuses illustrations à en rendre l'intelligence plus facile, à jeter une lumière nouvelle sur les passages obscurs de ses œuvres. L'originalité d'un pareil travail devrait déjà suffire pour exciter l'attention, mais ce n'est pas son seul mérite. M. Walckenaer a bien compris qu'un simple commentaire ne s'adresserait qu'aux savants, qu'aujourd'hui ceux-ci ne formant plus un monde à part, il fallait écrire pour tous les lecteurs, et que son but devait être d'intéresser tous les amis des lettres, quelque peu versés qu'ils fussent dans la connaissance de la langue latine. Le choix d'Horace était excellent, car ce poète gracieux, d'un talent si souple et si varié, lui offrait le cadre d'un vaste tableau dans lequel vient se réfléchir l'image d'une des époques les plus brillantes et les plus curieuses de l'histoire romaine. La vie d'Horace, c'est le siècle d'Auguste, avec sa corruption élégante et raffinée, son développement intellectuel si admirable, et tout le brillant extérieur sous lequel se cachait le germe d'une décadence prochaine. Les Epodes, les Odes et les Satires du favori de Mécène renferment sur les mœurs de cette époque une foule de données précieuses dont un esprit observateur et judicieux peut tirer tous les docu-

mens nécessaires pour suppléer à ce que l'histoire ne nous dit pas. C'est une mine féconde à exploiter, et, quoiqu'elle ait eu déjà plus d'un habile explorateur, tous les trésors qu'elle recèle ne sont pas encore généralement connus. Le livre de M. Walckenaer résume les travaux antérieurs, les complète par des aperçus nouveaux et leur donne une forme attrayante, bien faite pour éveiller et soutenir l'intérêt du lecteur. Il suit Horace depuis le berceau jusqu'à la tombe, rattachant les divers incidens de sa vie aux grands événemens politiques de son époque, et signalant dans les œuvres du poète les nombreux passages qui peuvent jeter du jour sur l'état de la société, sur ses mœurs et ses institutions.

Horace était fils d'un affranchi qui avait donné les plus grands soins à le faire instruire dans les lettres et à le prémunir de bonne heure contre les écueils du monde, mais qui n'avait pu lui laisser ni une grande fortune, ni une position bien relevée. Ce fut donc à son talent seul qu'il dut l'amitié et la protection bienveillante de Mécène, cet habile politique qui savait si adroitement favoriser les vues d'Auguste en lui gagnant les suffrages des hommes distingués, des intelligences supérieures dont il aimait à s'entourer. Mais si le poète arriva de cette manière à s'assurer une existence aisée et agréable, on doit reconnaître qu'il ne sacrifia jamais entièrement son indépendance, ne se fit pas l'esclave de son riche patron et sut conserver jusque dans ses flatteries le ton de dignité le plus convenable. Appartenant au parti qui s'était d'abord opposé aux premières tentatives de l'ambitieux Auguste contre la liberté romaine, il garda toujours l'empreinte de cet esprit républicain qui avait perdu sans doute l'énergie nécessaire pour résister à l'usurpateur, mais dont l'influence se retrouve dans ces mordantes satires qui stygmatisaient la corruption des grands et l'abrutissement du peuple. Tout en cédant à l'entrainement général de cette vie de plaisirs et de licence qui préparait les Romains au joug de la monarchie, Horace en comprenait les dangers et déplorait la décadence des antiques vertus. Un caractère doux et paisible tempérait chez lui l'âpreté de la satire et l'empêchait de devenir entre ses mains l'arme des passions politiques, mais son génie demeura pur de tout trafic vénal. Il sut rester en dehors de la foule docile des écrivains enrégimentés à la solde du pouvoir, et s'il lui prêta son appui, ce fut toujours avec noblesse; sa verve ne s'inspira que des qualités brillantes, que des actions vraiment belles d'Auguste; il dédaigna l'aveugle adulation des parasites de Mécène. Celui-ci ayant demandé de consacrer un poème à la louange du souverain, il promit sans jamais songer à tenir sa parole, et s'il est vrai de dire que son talent n'était pas tout-à-

fait propre à ce genre de travail, on peut croire aussi qu'une sage prudence lui fit éluder cette entreprise qui l'eût mis dans la position difficile d'opter entre le sacrifice de ses sentimens intimes et la crainte d'une disgrâce.

L'amour tient une grande place dans la vie du poète; ses écrits nous ont conservé les noms de plusieurs courtisanes célèbres; ils offrent sous ce rapport une peinture assez vive du rôle que les femmes galantes jouaient alors dans la société romaine. C'est de l'amour purement physique, le sentiment ne s'y montre guère, l'instinct sensuel domine, et la volupté s'y présente sans voile, sans pudeur, telle en quelque sorte que dans nos idées modernes nous ne pourrions lui donner un autre nom que celui de la débauche. Horace s'avoue lui-même capable des penchants les plus désordonnés avec une franchise qui semble indiquer que de son temps c'était chose commune et généralement reçue.

M. Walckenaer profite de ces curieuses révélations pour pénétrer le secret des mœurs romaines qui fut peut-être aussi celui de la chute rapide et de la ruine complète de ce puissant empire. Il puise dans les odes d'Horace une foule de traits piquants dont il fait jaillir la lumière historique avec une sagacité fort remarquable, en même temps qu'il présente sous son jour le plus avantageux la muse féconde et gracieuse du grand poète. Son livre est du nombre de ceux qu'on aime lire d'un bout à l'autre et qu'une sèche analyse ne saurait faire dignement apprécier. Nous le recommandons avec confiance à nos lecteurs comme l'une des meilleures productions qui aient paru depuis long-temps. C'est, on peut le dire, de l'érudition classique appropriée aux exigences de notre époque, le savant et l'homme du monde y trouveront chacun de quoi satisfaire son goût particulier, et le style élégant et simple de l'auteur en rendra la lecture agréable pour tous.

TESTAMENT philosophique et littéraire; par *Ch. Lacretelle.* — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr.

Fatigué de ses travaux historiques, et sentant que l'âge qui s'avance escorté de la faiblesse et des infirmités ne lui permettra plus de continuer ses cours, M. Lacretelle a voulu rassembler dans une espèce de testament ses doctrines philosophiques et littéraires. C'est un legs qu'il adresse à ses élèves, un coup-d'œil rétrospectif sur les événemens et les systèmes qu'il a vus se dérouler devant lui durant sa longue carrière. Un aimable optimisme règne dans tous ces fragmens,

et le vieillard semble n'avoir pas perdu une seule des illusions du jeune homme. Doué d'un caractère heureux, d'une ambition modeste, cherchant ses jouissances les plus précieuses dans la culture des lettres et dans les joies de la famille, il paraît avoir passé sa vie d'une manière assez douce, malgré les temps orageux, les crises violentes qu'il a traversés. Arrivé paisiblement au soir d'un beau jour, le vieillard réchauffant son âme aux derniers rayons du soleil couchant, porte ses regards vers le ciel et ses pensées sur l'immortalité. Le spectacle de la nature lui offre un nouveau sujet de méditation, et l'historien que l'aspect des misères humaines n'a pu rendre misanthrope, trouve un motif d'espoir et de confiance plus grand encore dans la contemplation des œuvres de Dieu, dans la sublime harmonie qui préside à leur entretien, dans les preuves innombrables qu'elles offrent de la sagesse et de la bonté divines. C'est dans une retraite champêtre, pendant une convalescence favorisée par le retour du printemps, que M. Lacretelle a composé cet ouvrage. Laissant courir sa plume selon les caprices de son imagination, obéissant aux impressions du moment et traitant chaque chose à mesure qu'elle se présentait à lui, il n'a point donné à ses pensées une forme didactique. L'idée principale, qui domine dans la plupart de ses essais, est de combattre le matérialisme et de montrer que, sous ce rapport, la France tend chaque jour à secouer de plus en plus l'influence du XVIIIe siècle. Ayant connu personnellement plusieurs des chefs de la coterie philosophique, ayant vécu dans leur société, ses souvenirs lui fournissent d'intéressans détails sur cette époque où l'on préludait par de hardis sophismes, par un scepticisme téméraire, à la grande révolution de 89. Quelques traits racontés simplement, quelques remarques qui décèlent un observateur impartial et judicieux, font mieux comprendre que les déclamations les plus éloquentes le but vers lequel tendaient les matérialistes, le déplorable résultat pratique de leurs fausses théories. A de si désolantes doctrines, M. Lacretelle oppose un déisme pur et rempli d'élévation. Ses vues religieuses n'ont rien de sombre ni de mystique. C'est le flambeau de la raison qui dirige sa foi : son âme s'adresse directement à Dieu sans se servir de l'intermédiaire toujours plus ou moins despotique de telle ou telle pratique, de tel ou tel culte. La paix du cœur, le bonheur calme et durable qu'il a puisés lui-même dans ses convictions nous semblent bien propres à gagner la confiance et à produire sur la jeunesse une impression salutaire.

Il ne faut pas cependant s'attendre à y trouver une dialectique bien forte; la philosophie n'a sans doute occupé qu'un rang secondaire dans les études de l'historien. Son esprit, on le

reconnaît bientôt, n'a pas l'habitude des spéculations profondes. Il veut, comme Montaigne, effleurer tous les sujets, mais il n'a point ces éclairs soudains et cette naïveté du génie qui ont immortalisé l'œuvre qu'il prend pour modèle. Ses aperçus, quelquefois ingénieux et toujours empreints de bonhomie, manquent en général d'originalité; considérés du point de vue philosophique, ils paraissent faibles, encombrés de lieux communs, et le style même semble gêné, en quelque sorte dépaysé, peu d'accord avec la nature du sujet.

Mais ce défaut ne se retrouve heureusement que dans les passages où il aborde la discussion, et tout le reste offre une lecture agréable semée d'anecdotes intéressantes, de descriptions gracieuses, empreinte surtout d'une morale qui n'a rien d'austère ni de chagrin. Plusieurs pièces de vers décèlent chez l'auteur un talent poétique ignoré jusqu'ici. Ce sont des épîtres familières écrites dans un style pur et harmonieux, et animées d'une aimable bienveillance qui conciliera facilement à M. Lacretelle les suffrages de tous ses lecteurs.

LE SAC DE NUIT de sir Robert; par T. Dinocourt. — Paris, chez *Ch. Leclerc*. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Dinocourt est un des écrivains les mieux fondés à réclamer contre la qualification du *plus fécond de nos romanciers* donnée à M. de Balzac par l'un de ses éditeurs. En effet, il a publié une foule de romans dont je ne me charge pas de vous dire même tous les titres, car je suis loin de les connaître, et le nombre en était déjà grand long-temps avant que j'eusse entrepris ma besogne de critique. Je ne crois pas qu'ils soient tous bons, cependant quelques-uns ne sont pas sans mérite, et ce qui est certain c'est qu'ils ont trouvé des lecteurs, puisque l'auteur ne s'est pas lassé d'en faire, ni les libraires de les éditer.

Sous le titre du *Sac de nuit de sir Robert*, il nous donne aujourd'hui une suite de douze nouvelles ou épisodes de divers genres, qui ont tout l'air d'être des scènes de romans ébauchées, puis placées dans son porte-feuille jusqu'à ce que l'occasion se présentât de les utiliser. Ce sont, en général, des peintures de mœurs qui ne manquent pas de vérité, mais qui sont un peu mollement esquissées et n'offrent point ces traits saillans, originaux, ces couleurs chaudes et brillantes dont nos romanciers du jour font si souvent abus. M. Dinocourt ne spécule pas sur les émotions violentes, sur l'ébranlement nerveux causé par l'exagération passionnée. Son public est un pu-

blic calme, paisible, qui cherche dans la lecture une simple distraction, et qui s'intéresse volontiers à des récits dans lesquels il retrouve de bons sentimens, un but moral, une instruction facile à saisir et à mettre en pratique, sans trop se préoccuper de la forme, dont la clarté est la seule condition qui lui paraisse essentielle. Sous ce rapport *le Sac de nuit* obtiendra certainement ses suffrages. L'auteur s'y est appliqué à faire sortir de chacun de ses sujets quelque leçon utile, quelque moralité salutaire. Ainsi l'*abbé Thibault* est destiné à combattre le préjugé du faux honneur, à vouer le duel au mépris des honnêtes gens; dans un *Plaisir de Prince*, il fait sentir les avantages de la démocratie, en rappelant les abus monstrueux qu'engendrait autrefois le privilége de la noblesse; le *Curé de St.-Germain-des-Prés* est un exemple des déplorables suites de l'irréligion et des excès dans lesquels l'homme peut être plongé par l'oubli des principes qui sont ici-bas le soutien de l'état social et sa plus précieuse garantie.

Enfin la variété des incidens et l'étendue limitée des nouvelles qui composent ce recueil sont encore des élémens propres à en favoriser le succès. Quant à sa valeur littéraire, elle est la même que celle de toutes les autres productions de M. Dinocourt, et la critique ne pourrait que répéter ce qu'elle a dit déjà plus d'une fois sur ce laborieux écrivain.

ANGÉLIQUE; par *Anna Marie*. — Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **THÉRÉSA**; par *H. Arnaud* (Mme Ch. Reybaud). **LA MÈRE FOLLE**; par *Aug. Arnould*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES PROTECTEURS**; par *Jules A. David*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CARLO BROSCHI** et une Maîtresse anonyme; par *Eug. Scribe*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **HENRIETTE**; par *Michel Raymond* (R. Brucker). — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire d'*Angélique* est très-romanesque, peu vraisemblable, mais elle offre de l'intérêt et se fera lire. C'est une conception assez originale. Une jeune fille, élevée dès son enfance dans un couvent qui l'a en quelque sorte adoptée, éprouve une répugnance invincible pour la vie monastique. Encouragée dans cet esprit d'indépendance par quelques amies qui sont rentrées dans le monde, elle refuse de prononcer ses vœux. Cependant il ne suffit pas de dire non pour rompre les liens qui l'attachent à l'Eglise, et n'ayant point de parens qui puissent la réclamer, il faut qu'un protecteur se présente, qui veuille l'épouser sur-le-champ. Un jeune officier, touché du désespoir et de la beauté de cette infortunée, se dévoue pour elle, et, sans la connaître, vient réclamer sa main. On ne peut plus alors s'opposer à sa sortie du couvent, et le prê-

tre qui devait recevoir ses vœux éternels, bénit cette union improvisée. Mais le généreux militaire se trouve être une femme que des circonstances malheureuses ont forcée de cacher son sexe sous l'uniforme. Elle prend Angélique sous sa protection, l'emmène en France et lui fait épouser son frère. Tel est le fond de ce roman qui est simple et renferme peu d'incidens, mais dont les détails sont en général gracieux et où ne se trouvent que des caractères nobles et purs. Au milieu du dévergondage de la plupart des romanciers français, l'auteur se distingue par une tendance tout-à-fait contraire. Il cherche à rendre à la femme les vertus douces et tendres, l'innocence et la pudeur dont on l'a si indignement dépouillée.

— La *Thérésa* de Mme Ch. Reybaud est bien aussi une échappée de couvent, mais elle quitte la vie claustrale pour devenir la maîtresse d'un roi, et emploie l'influence que lui donne cette nouvelle position pour exercer une abominable vengeance. Ce sont des amours à l'espagnole, dans lesquels princes et gueux jouent des rôles plus ou moins violens, et où l'on ne trouve guère d'autre intérêt que l'espèce de curiosité excitée par des aventures extraordinaires, par des péripéties qui sortent tout-à-fait de la vie commune. En tête du volume, sous forme d'introduction, l'éditeur a inséré un long bavardage de Mme de Girardin sur la littérature, sur les poètes, sur les journalistes, en un mot sur toutes choses et le reste, dans lequel on reconnaît bien l'esprit délayé du feuilletoniste habituel de la *Presse*. Puis pour compléter les deux volumes de rigueur, condition sans laquelle il n'y a pour les romans point de salut auprès des cabinets de lecture, il nous donne *la Mère folle* de M. Aug. Arnould, drame monstrueux que vous avez sans doute déjà vu figurer au bas des colonnes de quelque journal. C'est une de ces intrigues bien sombres qui commencent par l'adultère, se continuent avec le poignard, et vont aboutir à l'échafaud. Il peut y avoir de l'invention, du style, de l'énergie, mais on est las de toutes ces horreurs, et à voir tant de gens qui réussissent à faire mouvoir de semblables ressorts, on finit par se persuader qu'il ne faut pas beaucoup de talent pour les mettre en jeu.

— M. Jules-A. David est encore un romancier feuilletoniste doué d'une grande facilité, qui écrit ses volumes *currente calamo*, comme l'analyse d'une pièce nouvelle, ou le récit d'une fête de circonstance. Il ne manque ni d'invention, ni d'habileté à conduire une intrigue, mais son travail se ressent de la précipitation avec lequel il est fait. Les détails, les incidens prédominent; il allonge, il délaye volontiers, en sorte que la matière d'une simple nouvelle lui fournit un gros roman. Comme spéculation ce peut être un bon calcul, mais

si la valeur vénale de l'œuvre en est augmentée, le mérite littéraire ne s'en trouve pas tout-à-fait aussi bien. L'intérêt se perd dans cette abondance de style, le lecteur se fatigue bientôt, et après avoir lassé sa patience à suivre l'écrivain dans deux ou trois chapitres, il ne peut plus que feuilleter le reste du livre pour retrouver le fil de l'action embrouillé dans les détails, et arriver plus vite au dénouement qu'il a d'avance deviné. Sauf ce défaut, qui est celui de la littérature quotidienne, les *Protecteurs* sont un roman assez bien conçu, dont le héros, jeune homme vertueux mais exalté, fait une triste expérience de la vie en découvrant les motifs de vil intérêt, de passions coupables, auxquels il doit l'appui de ceux qui le protégent. C'est une peinture du monde assez vraie quoique passablement sombre et décourageante. Si la littérature était réellement l'expression de la société, on pourrait croire que la plupart de nos auteurs sont des philosophes chagrins. Heureusement l'on sait que cette misanthropie ne se trouve que dans leurs écrits, et en général ils n'en mènent pas moins assez joyeuse vie.

— Les romans de M. Scribe sont écrits avec facilité, ils font plaisir dans un feuilleton de journal et délassent le lecteur fatigué des ennuyeuses discussions politiques. Mais ce ne sont que de minces nouvelles d'un médiocre intérêt, qui perdent beaucoup à revêtir la forme du livre. On est toujours tenté de regretter que l'auteur n'ait pas réservé son sujet pour en faire plutôt un de ces jolis vaudevilles fins et spirituels, qui sont les seules productions où son talent se déploie à l'aise avec une véritable supériorité. Du reste, *Carlo Broschi* et *une Maîtresse anonyme* ne forment que deux petits volumes dans lesquels il y a plus de papier blanc que de longueurs, et si ce ne sont pas des productions du premier ordre, ils offrent du moins une lecture plus agréable que la plupart de ces romans quotidiens fabriqués au jour le jour, à tant la ligne, comme des articles de gazette.

— *Henriette*, de Michel Raymond, est une peinture de mœurs populaires, dans le genre du *Maçon*, premier ouvrage publié sous ce pseudonyme auquel il valut une certaine renommée par la simplicité du récit et la vérité des détails. Ce sont également des scènes empruntées à la vie du peuple; tous les personnages appartiennent à la classe ouvrière, et l'on voit bien que l'auteur a étudié la société qu'il veut peindre. Mais M. R. Brucker n'est qu'un membre de la trinité d'écrivains qui formait dans l'origine le véritable Michel Raymond, et la dissolution de cette singulière alliance a malheureusement disséminé les qualités dont l'ensemble avait fait le succès du pseudonyme. Ainsi l'on retrouvera

dans *Henriette* des tableaux fidèlement copiés d'après nature, des passions énergiques, des sentimens vrais, et cependant on se sentira plutôt repoussé qu'attiré par cette image exacte mais trop nue de la réalité. Il y manque à la fois une certaine délicatesse de goût qui choisit les épisodes et un talent de style qui voile les inconvenances. C'est le bas peuple représenté avec ses mœurs brutales, son langage grossier tel qu'il est sans doute souvent, mais non pas tel qu'il doit être pour exciter l'intérêt, et pour figurer dans une production littéraire.

LETTRES SUR L'ITALIE; par *F. Pescantini*. — Lausanne. In-12.

Ces lettres doivent leur origine à un sentiment de susceptibilité nationale très-noble et très-respectable. Quelques paroles un peu trop légèrement prononcées au sujet de l'Italie dans un cours donné l'hiver dernier à Genève, ont porté M. Pescantini à prendre la plume pour défendre sa patrie qu'on accusait d'être dégénérée, d'avoir perdu le sentiment du beau et du vrai. Il combat cette assertion, en traçant un tableau rapide de l'état actuel de la littérature italienne, et en montrant que là, tout comme ailleurs, le mouvement des esprits, quoique comprimé sous certains rapports par une politique ombrageuse, a produit dans ces dernières années des œuvres remarquables. Elle n'est point restée étrangère aux grandes questions sociales qui s'agitent dans les pays libres, et si les révolutions qu'elle a tentées n'ont pu réussir à lui faire recouvrer son indépendance, l'insuccès tient au morcellement du pays en une foule de petits états divisés d'intérêts et de gouvernement plutôt qu'à l'impuissance réelle du peuple. Les travers qu'on reproche aux Italiens peuvent se rencontrer également chez la plupart des autres nations, et dans les jugemens qu'on porte sur eux, on doit tenir compte des circonstances particulières qui leur ont imposé le joug qu'ils subissent. M. Pescantini plaide avec chaleur la cause italienne, et offre lui-même un exemple qui prouve que la vie intellectuelle est loin d'être entièrement éteinte sur cette terre classique des arts, de la littérature et des sciences. On lira ses lettres avec intérêt, quoiqu'elles soient en général un peu vagues, exposant presque toujours des vues préliminaires, dont le développement et la conclusion n'ont pu trouver place dans un opuscule si restreint. Ce défaut lui sera pardonné dans l'espoir de voir paraître, ainsi qu'il le promet, un travail plus étendu et plus complet sur ce sujet important. Une lettre de Victor Hugo, que l'auteur a placée à la suite des siennes,

nous paraît exprimer fort bien les sentimens de bienveillance et de sympathie que l'Italie doit trouver chez tous les vrais amis du progrès et de la liberté. On peut déplorer ses fautes, plaindre ses malheurs, mais lancer l'anathème contre elle, c'est être à la fois injuste et ingrat.

MÉLANGES de littérature ancienne et moderne; par M. *Patin.* — Paris. In-8, 7 fr. 50.

M. Patin appartient au petit nombre d'hommes laborieux qui, résistant aux séductions attrayantes de la politique, sont demeurés fidèles à leurs études littéraires. Il est un des trois ou quatre professeurs de la Sorbonne qui n'abandonnent pas leurs fonctions à des suppléans, et c'est en même temps l'un des littérateurs les plus distingués de l'époque actuelle. Sachant revêtir l'érudition des formes les plus agréables, il s'est acquis une grande renommée par ses cours qui sont toujours suivis avec empressement. Aucune publication importante, cependant, n'était encore sortie de sa plume, et celle que nous annonçons ici ne renferme qu'une suite de fragmens qui ne semblent pas d'abord mériter ce nom. Mais tout en regrettant qu'il n'ait pu trouver le loisir de rédiger un travail plus complet, plus suivi, l'on aurait tort de lui en faire un sujet de reproche, car chacun de ces fragmens contient plus d'idées et plus de savoir que bien des gros volumes d'autres écrivains. Un goût pur, un jugement sain, une conception rapide, un style élégant; telles sont les principales qualités qui distinguent M. Patin. Son esprit ingénieux sait donner aux objets qu'il traite un aspect nouveau; il excite l'intérêt, pique la curiosité, soutient l'attention avec un talent fort remarquable. Son affection pour l'antiquité, dont il interprète les auteurs, ne lui fait pas oublier le monde dans lequel il vit, auquel il s'adresse, et il sait fort bien lier le passé au présent, de manière à en rendre l'intelligence plus facile, l'étude plus séduisante et plus féconde.

Ce volume commence par un discours sur l'enseignement historique de la littérature, et en particulier de la poésie latine, suivi d'une histoire abrégée de cette même poésie jusqu'au siècle d'Auguste inclusivement. Puis viennent deux discours qui servent de transition entre la partie ancienne et la partie moderne de ces *Mélanges.* L'un traite de l'influence de l'imitation, et fournit à l'auteur l'occasion de tracer un tableau rapide, mais plein d'intérêt, du développement de la littérature française, en indiquant les sources où chaque époque a puisé les traits caractéristiques de sa tendance particulière.

La seconde est une introduction au siècle de Louis XIV qui est suivie de notices sur divers grands écrivains du 16e, du 17e, du 18e siècle, et même du 19e, car plusieurs articles sont consacrés à M. de Lamartine, Mme de Souza, M. X. de Maistre, à Walter Scott et à ses imitateurs. La critique de M. Patin est, en général, fine, modérée, polie, semée d'aperçus ingénieux, de remarques judicieuses, mais inclinant volontiers plutôt vers l'éloge que vers le blâme. Il ne se montre point exclusif dans ses jugemens; il n'adopte pas les doctrines absolues de telle ou telle école, et, faisant un sage emploi de l'éclectisme littéraire, il admire ce qui lui paraît beau partout où il le rencontre.

DISSERTATION sur les amazones dont le souvenir est conservé en Chine; par le chevalier *de Paravey*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz. In-8, fig., 3 fr.

Les Chinois paraissent avoir eu connaissance des amazones; leurs anciens livres en parlent et donnent même quelques dessins, dont l'un, copié par M. de Paravey, en offre une image grossière, mais bien caractérisée par la marque distinctive du sein unique. C'est un fait très-curieux que de retrouver ainsi dans le centre de l'Asie, chez un peuple dont les écrivains de l'antiquité paraissent avoir ignoré même l'existence, de semblables monumens qui s'accordent si bien avec les traditions grecques. M. de Paravey en conclut que celles-ci doivent nécessairement reposer sur une base historique, et que les amazones ne sont pas seulement une création de la fable, une conception mythique enfantée par l'imagination des poètes. Il pense qu'un peuple d'amazones a bien réellement existé comme celui des centaures, et il le place près de ce dernier dans les régions voisines du Caucase, dont certaines peuplades semblent avoir conservé, jusqu'à nos jours, quelques-uns des traits caractéristiques donnés par les auteurs anciens à ces races guerrières qu'ils ne connaissaient sans doute que par les récits merveilleux des voyageurs. Cette hypothèse hardie trouvera sans doute de nombreux contradicteurs, mais elle repose sur des études profondes, sur une connaissance de la langue et des écrits chinois, qui n'est encore le partage que d'un fort petit nombre d'érudits. La discussion sera donc bien restreinte, bien difficile, et ne pourra peut-être pas prendre tout le développement nécessaire. Mais de tels essais prouvent combien de lumière l'étude des monumens littéraires de l'Asie pourrait jeter sur l'antiquité, et de quelle importance serait la traduction de ceux qu'on possède dans les bibliothèques de l'Europe, tels par exemple que la fameuse Encyclopédie chi-

noise, dans laquelle M. de Paravey a puisé les données de sa dissertation. Ce serait certainement une œuvre plus utile que de traduire sans cesse des romans et des drames qui se ressemblent tous et ne nous apprennent plus rien de nouveau. Mais on dirait en vérité qu'on craint de soulever un coin du voile mystérieux qui cache à nos regards les annales de l'ancien monde. En attendant, les travaux de M. de Paravey, quelque restreints qu'ils soient par l'isolement dans lequel il se trouve, forment petit à petit un ensemble précieux qui restera comme un phare propre à guider ceux qui voudront entrer après lui dans cette voie d'investigations sérieuses et fécondes.

HISTOIRE DES CROISADES contre les Albigeois; par *J.-J. Barrau* et *B. Darragon*. — Paris, chez l'éditeur, rue de l'École-de-Médecine, n° 12. 2 vol. in-8, 15 fr.

La guerre d'extermination faite au nom de la foi contre les Albigeois, est un des plus terribles exemples de ce que peut produire le fanatisme. Pour étouffer ces premiers germes d'une réforme religieuse on déchaîna les passions, on fit appel à la barbarie, et des prêtres eux-mêmes ne craignirent pas de souiller leur caractère en excitant le zèle déjà trop cruel des farouches soldats. Il n'y eut point de merci pour les hérétiques; femmes, enfans, vieillards ne furent pas plus épargnés que ceux qui étaient pris les armes à la main. Ce fut un long massacre qui dura plusieurs années, et ruina de fond en comble l'une des provinces les plus riches du royaume de France. Après avoir vaillamment défendu le sol pied à pied, après avoir soutenu des siéges glorieux, lutté avec un courage digne d'un meilleur sort, les Albigeois, écrasés par le nombre, traqués comme des bêtes fauves et entourés d'ennemis implacables, se dispersèrent, les uns cherchant dans l'étranger quelque asile où ils pussent vivre et penser librement, les autres se résignant à courber la tête sous le joug et à cacher au fond de leur conscience des convictions dont le moindre signe extérieur était puni des plus horribles supplices. Alors, comme quelques siècles plus tard, l'intolérance religieuse eut pour principal résultat de priver le pays d'une foule de citoyens industrieux et utiles, et ne put réussir qu'à comprimer le développement de l'esprit d'examen pour lui préparer ensuite un nouvel essor bien plus large et plus dangereux.

Les diverses scènes de cette mémorable époque sont racontées par MM. Barrau et Darragon dans un style plein d'énergie et de mouvement, sous une forme dramatique très

intéressante. Ils ont su jeter beaucoup de charme sur leur récit par des détails et des descriptions bien faites, et faire ressortir les principaux acteurs de cette sanglante croisade, en retraçant leurs caractères distincts avec exactitude et fermeté. La narration est semée d'une foule d'épisodes empruntés à l'histoire, aux traditions du temps, aux souvenirs populaires, qui, en lui ôtant toute sécheresse, raniment et soutiennent l'attention du lecteur. Aucun esprit de parti ne domine les auteurs ; la plus grande impartialité se montre dans leur appréciation de Montfort et des autres personnages célèbres qui jouèrent les premiers rôles dans les deux armées ; sans pallier les vices et les faiblesses de chacun, ils savent faire la part de l'époque, de l'éducation, des préjugés, et rendre justice aux grandes qualités qui les distinguèrent.



LA RUSSIE dans l'Asie-Mineure, ou Campagnes du maréchal Paskévitch en 1828 et 1829, et tableau du Caucase, envisagé sous le point de vue géographique, historique et politique ; par *Félix Fronton*.— Paris. 1 vol. grand in-8 et atlas fol., 30 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes. La première est destinée à faire connaître le Caucase et les diverses peuplades qui l'habitent. Elle renferme des données géographiques d'une haute importance, accompagnées d'une fort belle carte très-détaillée, dressée avec le plus grand soin. Dans un résumé rapide et lumineux, l'auteur a rassemblé tout ce que l'histoire nous apprend sur les anciennes destinées de ce pays, regardé long-temps à tort comme le berceau des peuples barbares qui envahirent l'empire romain. Ses recherches viennent confirmer l'opinion, déjà généralement admise, que le Caucase ne fut qu'un passage par lequel s'écoulèrent les migrations parties du centre de l'Asie, et semblent prouver que ses habitans ne furent point refoulés sur l'Europe par ce torrent dévastateur, mais demeurèrent dans le pays où ils ont conservé, jusqu'à ce jour, maints traits caractéristiques déjà signalés par les anciens écrivains qui en ont parlé dans leurs ouvrages. Des détails statistiques et un aperçu des mœurs particulières à chaque peuplade, du culte qu'elles professent, des institutions qui les régissent, complètent cet intéressant tableau.

La seconde partie est l'historique des campagnes du maréchal Paskévitch en 1828 et 1829, traduit librement du russe, ou plutôt rédigé par M. Fronton d'après l'ouvrage d'un général russe qui jouit d'une grande réputation. C'est une histoire bien peu connue, qui offre tout l'attrait de la nouveauté ; la

variété des incidens, les scènes dramatiques et les brillans faits d'armes de cette longue guerre, exciteront d'autant plus la curiosité que le théâtre et les acteurs présentent un aspect étrange, un peu barbare, et nous transportent dans un pays nouveau que la civilisation européenne n'a pas encore privé de son originalité primitive. Les militaires y trouveront tous les détails stratégiques qui peuvent les intéresser, exposés par un homme du métier, et appuyés sur de nombreux plans destinés à en faciliter l'intelligence.

L'esprit qui domine cette publication est en général favorable à la Russie. L'auteur fait l'éloge de son administration. Il s'attache à prouver que les résultats de l'ambition russe et de ses conquêtes en Asie sont favorables aux progrès de la civilisation. Sans partager sans doute toutes ses vues à cet égard, on rendra justice au mérite réel de son travail, riche de faits intéressans et d'observations judicieuses.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

COUP-D'OEIL sur la lutte du christianisme au 18e siècle; Conférences prêchées à Genève; par *J.-E. Couriard*, pasteur. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie; in-8, 3 fr. Paris, même maison; prix, 4 fr.

La chaire est-elle bien faite pour la discussion? C'est ce qui nous paraît douteux, car le prédicateur a seul la parole; quoi qu'il avance il ne sera pas contredit, et les principes ou les personnes qu'il attaque ne peuvent se défendre. Les auditeurs auxquels il s'adresse, n'entendant qu'une des deux parties, sont facilement prévenus contre l'autre qui n'a d'ailleurs aucun moyen de prendre sur eux l'espèce d'autorité dont jouit son adversaire. Il nous semble donc que le temple n'est point un lieu convenable pour la polémique, et nous croyons qu'un pasteur a des moyens meilleurs et plus efficaces de combattre la dangereuse influence des opinions sophistiques ou immorales. Peut-être dans le moment même de la lutte, alors que le matérialisme, s'érigeant en école, travaillait ouvertement à saper la religion, la prédication était-elle une arme légitime entre les mains du prêtre qui avait le courage et le talent de l'employer à la défense d'une si belle cause. Mais aujourd'hui la position a bien changé, les doctrines pernicieuses, les principes immoraux sont générale-

ment repoussés ; le temps, ce creuset inévitable dans lequel s'épurent toutes les conceptions de l'esprit humain, a déjà commencé son œuvre. Le cynisme de Diderot, l'égoïsme d'Helvétius, les méchantes plaisanteries de Voltaire ne peuvent plus exercer une action bien grande. Si leurs noms sont encore vénérés, c'est qu'à côté de leurs excès ils furent tous plus ou moins animés par une pensée noble et salutaire, celle de combattre la superstition, d'éteindre le fanatisme et de faire triompher la tolérance. Quant aux exagérations funestes dans lesquelles l'ardeur de la lutte les fit tomber, quant à l'aveuglement avec lequel ils frappèrent d'estoc et de taille tout autour d'eux, sans discernement, sans réflexion, comme s'ils n'avaient d'autre but que de tout détruire, c'est un triste exemple des faiblesses humaines, qu'on ne saurait trop déplorer, et contre lequel M. Couriard a parfaitement raison de prémunir la jeunesse trop prompte à s'enthousiasmer pour les systèmes qui flattent ses penchans et ses passions. Mais ses sages conseils et son éloquente indignation nous paraîtraient trouver mieux leur place dans un enseignement religieux destiné à des catéchumènes. Tonner du haut de la chaire contre de tels ennemis, c'est d'abord prêcher à des convertis, car leurs véritables disciples, s'ils en ont encore, ne sont certainement pas de ceux qui hantent les églises. Et puis voyez où cela l'entraîne. Il est obligé de comprendre dans cette réprobation générale Rousseau, parce qu'il ne fut pas chrétien dans le sens orthodoxe du mot, Rousseau, le représentant du spiritualisme au milieu de cette mêlée dans laquelle son esprit religieux, quoi qu'on en dise, et fortement empreint des tendances élevées et honnêtes du protestantisme, ameuta contre lui tous ces prétendus philosophes du 18e siècle. La chaire ne le comportait pas autrement, nous le comprenons bien, mais c'est ce qui nous fait penser que le prédicateur ne devait pas aborder un semblable sujet. Nous le regrettons d'autant plus, qu'il y a, dans l'œuvre de M. Couriard, du talent, de la vie, de la chaleur, des qualités vraiment remarquables, et qu'il nous paraît donner par là trop beau jeu à ceux qui voudront lui répondre. Ses conférences ressemblent trop, sous certains rapports, à celles qu'on entend dans les églises catholiques. Elles sont sans doute pleines de principes excellens, d'idées ingénieuses, et animées d'un esprit vraiment chrétien, mais n'est-il pas à craindre qu'elles ne réveillent une polémique assoupie depuis long-temps, et dont les résultats seront, comme ils l'ont toujours été, plus nuisibles qu'utiles à la religion ? Nous n'émettons ici qu'un simple doute, car nous sommes trop peu versé dans ces matières pour oser prononcer. Seulement, il nous a semblé que la route du protestan-

tisme devait se trouver en dehors et au-dessus de toutes ces vaines disputes.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE LA POLITIQUE GÉNÉRALE et du rôle de la France en Europe, suivi d'une appréciation de la marche du gouvernement depuis juillet 1830; par *Victor Considérant.* — Paris, au bureau de la *Phalange*, rue Jacob, n. 54. In-8, 3 fr.

Le but de cet écrit est l'application à la politique des principes sur lesquels repose la théorie sociétaire de Fourier. A l'esprit étroit, égoïste, hostile, qui a dominé jusqu'à présent les relations et les traités des diverses nations entr'elles, M. Considérant voudrait substituer des vues plus larges, plus généreuses et plus fécondes. Regardant l'association comme le seul moyen de conduire la famille humaine à cette grande unité harmonique, qui semble être l'idéal de l'organisation sociale, il cherche à faire admettre dans le droit international le vrai principe de l'alliance forte et durable, à la place de la coalition éphémère, presque toujours stérile ou même funeste, au moins pour l'un des contractans. Le règne de la paix et l'union future de tous les peuples, tels sont les deux grands objets qu'il assigne à la politique, et dans la poursuite desquels il voit pour la France un beau rôle à jouer. La situation actuelle de l'Europe lui paraît très-favorable à cette tentative; les événements qui se préparent en Orient semblent exiger que les diverses puissances sortent de l'état passif qu'elles ont gardé jusqu'ici, et formulent nettement leurs projets d'avenir. La rivalité de l'Angleterre et de la Russie, qui convoitent, l'une la souveraineté des mers, l'autre l'empire du monde, menacent d'amener un conflit terrible, dont les résultats sont incalculables. Toutes deux ont un égal intérêt à se concilier l'appui de la France, qui peut ainsi décider la victoire en se prononçant pour l'une ou pour l'autre. Mais l'alliance de l'Angleterre est rejetée par M. Considérant comme le plus mauvais parti. « L'Angleterre, dit-il, exploite et veut exploiter les nations à » son profit. Il est clair qu'aucune nation ne peut s'associer à » ce *but* égoïste. Une alliance véritable n'est donc possible de » la part d'aucune puissance avec l'Angleterre. Aussi, toutes » celles qui ont cru établir un *lien réel* entre elles et l'Angle- » terre, par des traités et par de bons services, ont toujours

» été cruellement dupes de leur confiance. Tant que l'unité » continentale ne sera pas fondée, cette puissance ne sera ja- » mais *liée à rien* ni *par rien*.

» L'Angleterre ne donne jamais rien à ses alliés ; elle les ex- » ploite toujours, elle les dépouille toutes les fois qu'elle le » peut. »

Ce jugement sévère n'est pas tout-à-fait exempt de partialité ; on y sent un arrière-goût de la vieille haine nationale que le temps n'a pu encore effacer entièrement. Mais, d'un autre côté, l'on ne saurait nier que la politique de l'Angleterre ne se soit souvent montrée fort égoïste, et l'on conviendra volontiers avec l'auteur que ce n'est pas d'elle qu'il faut attendre la réforme désirée.

La Russie a-t-elle une tendance beaucoup plus honnête, un esprit plus généreux ? ce n'est guère probable. Mais M. Considérant trouve, dans cette ambition qui rêve la domination universelle, un pis aller sur lequel, faute de mieux, il compte pour amener l'unité. Triste unité, ma foi, que celle produite par la conquête et l'asservissement sous le joug du despotisme. Si le nouvel ordre social ne peut s'acheter qu'à ce prix, je doute qu'il trouve beaucoup d'amateurs. Notre auteur le sent bien lui-même, car tout en exprimant cette hypothèse comme la dernière chance de succès, il repousse également l'alliance de la Russie. Selon lui, la France doit se placer entre les deux ambitions rivales, et unir ses efforts à ceux des autres Etats de l'Europe centrale, dont les intérêts exigent le maintien de l'équilibre. Il demande qu'elle se pose comme une menace contre quiconque voudrait faire pencher la balance de son côté, qu'elle veille à la conservation de ce qui existe, et qu'elle ne permette à aucune puissance européenne de s'emparer de Constantinople, cette ville par excellence, qui, dans le système fouriériste, doit être un jour la capitale du globe, et qu'il importe de laisser indépendante pour faciliter l'accomplissement de cette haute destinée. Il voudrait qu'on en fît le siége habituel des congrès diplomatiques, dont l'influence lui paraît éminemment salutaire, qui, selon lui, offrent le meilleur moyen de résoudre toutes les difficultés de la situation présente, et renferment les véritables éléments d'un tribunal suprême destiné à prononcer entre les nations, à donner à leurs transactions et à leurs traités la sanction nécessaire. Cette idée n'est pas nouvelle : tous les hommes qui se sont occupés des garanties propres à assurer le maintien de la paix ont rêvé l'établissement d'un semblable tribunal ; mais nul, que je sache, n'avait encore songé à lui donner Constantinople pour siége. C'est une conception originale qui appartient à l'école de Fourier, à cette théorie ingénieuse, vraie poésie sociale,

qui emprunte toutes ses données aux plus brillantes fantaisies de l'imagination.

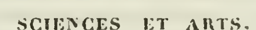
Ici du moins leur réalisation ne présente rien d'inconciliable avec l'ordre social actuel, et ce serait certes pour la France un noble moyen d'expier les maux que son humeur guerrière a tant de fois causés. En appelant tous ses voisins à concourir avec elle à la formation du congrès, elle leur donnerait une garantie contre le droit du plus fort, qui menace aujourd'hui trop souvent l'existence des petits Etats. Elle tiendrait ainsi dans sa main les destinées du monde, et trouverait dans la paix générale le calme nécessaire pour pouvoir donner un libre essor à son propre développement. Elle devrait alors porter ses vues sur le renversement des barrières qui séparent les peuples, et M. Considérant pense que sa première mesure serait : « L'abolition du vieux système, du » système barbare des tarifs, des prohibitions et des douanes, » système aussi anti-social, aussi impolitique, aussi ruineux » qu'il est vexatoire. »

Il est bon de prendre acte de cette déclaration qui contraste singulièrement avec la condamnation prononcée par les fouriéristes contre la doctrine du *laissez faire, laissez passer*. Cependant en proclamant ce principe de liberté, les économistes ont voulu précisément atteindre le même but, l'*abolition du système barbare des tarifs, des prohibitions et des douanes*. Comment se fait-il donc que leur formule soit anathématisée comme un vrai fléau dévastateur, tandis que le sens en est reproduit et présenté comme l'une des premières conditions de la réforme sociale? C'est une contradiction qui me paraît inexplicable. La violente irritation de Fourier et de ses disciples contre l'économie politique, qui se manifeste dans tous leurs écrits par l'expression du dédain, de l'ironie et du mépris, ne reposerait-elle, par hasard, que sur une espèce de jeu au mot à double sens? On serait en vérité presque tenté de le croire.

L'intéressant écrit de M. Considérant est terminé par une appréciation de la marche du gouvernement français depuis juillet 1830. C'est une revue critique des divers partis qui divisent la France. L'auteur a su peindre chacun d'eux en peu de mots d'une manière fort remarquable, et démontrer l'impuissance de leurs mesquines agitations pour la grandeur et la prospérité du pays. C'est au-dessus de ces misérables débats qu'il faut s'élever pour trouver les idées réellement progressives qui doivent féconder l'avenir.

« Tandis que les anciens partis vont en s'affaiblissant, et » se fractionnent indéfiniment, on voit chaque jour se rallier » et se donner la main, dans la *sphère plus élevée de l'opinion* » *nouvelle*, des hommes qui sortent des rangs du parti lé-

» gitimiste, du juste-milieu et du républicanisme révolu-
» tionnaire : trois partis, dont les données respectivement
» étroites, exclusives et hostiles, eussent éternisé la lutte so-
» ciale, puisque aucun des trois n'est capable d'attirer, de
» convertir et d'absorber les deux autres. »



SCIENCES ET ARTS.

ARCHÉOLOGIE NAVALE; par *A. Jal.* — Paris, 1840. 2 beaux vol. in-8, ornés d'un grand nombre de vignettes, 38 fr.

Ce livre, imprimé avec un grand luxe typographique, renferme des détails curieux sur l'histoire de l'architecture navale. On y trouve la description de toutes les espèces de bâtimens employés sur mer depuis les temps les plus reculés. De petites gravures semées dans le texte représentent les diverses formes adoptées pour la construction des vaisseaux, dès l'enfance de l'art. M. A. Jal expose les résultats de ses savantes recherches dans une suite de neuf mémoires, traitant : 1° des navires des Egyptiens; 2° sur les navires des Normands; 3° sur les principaux passages maritimes de quelques poètes français des douzième et treizième siècles; 4° sur les bâtimens à rames du moyen-âge; 5° construction et gréement des galères et nefs latines du quatorzième siècle; 6° sur les principaux vaisseaux ronds du moyen-âge; 7° sur les vaisseaux ronds de St.-Louis; 8° Examen des passages d'Æthicus Hister, relatifs à quelques navires antiques; 9° enfin, sur les navigations de Pantagruel, un passage maritime de la *Complaynt of Scottland,* et une chanson matelote anglaise du quatorzième siècle.

MÉMOIRE sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen-âge; par le colonel Dufour. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie 1 vol. in-4, fig., 9 fr.

Sous la dénomination d'*Artillerie des anciens*, l'auteur comprend les diverses machines de jets qui étaient en usage avant l'invention de la poudre à canon. Il règne dans les auteurs une grande obscurité sur ce sujet curieux. Les détails qu'ils en donnent sont fort incomplets. On ne peut guère y puiser que

des données incertaines, soit sur la nature du moteur, soit sur l'emploi du mécanisme. Après avoir compulsé les textes, étudié les figures, le savant Dureau de la Malle avouait n'être pas beaucoup plus avancé et sentait qu'à l'érudition il fallait, pour obtenir quelque résultat plus sûr, l'aide de la science mathématique. C'est grâce à cette alliance, assez rare chez le même homme, et rendue plus féconde encore par une connaissance approfondie de l'art militaire, que M. le colonel Dufour a pu se livrer, avec plus de succès, à de semblables recherches. Profitant de tous les documens qu'ont pu lui fournir ses lectures, il est parvenu à reconstruire d'une manière assez complète ces machines puissantes, et faisant des essais avec de petits modèles, il a retrouvé les formules qui s'appliquaient à la balistique des anciens.

Les machines de jets se divisaient en trois classes distinctes, et qui, par leur destination particulière, représentaient assez bien les trois espèces de bouches à feu dont nous nous servons aujourd'hui. Dans le *scorpion* et la *baliste*, le tir était plus ou moins rasant comme celui du canon et de l'obusier, tandis que le tir parabolique de la *catapulte* ou de l'*onagre* était semblable à celui de notre mortier. La force motrice résidait dans la tension des cables de nerfs; elle était assez puissante pour lancer à plus de 400 mètres des pierres pesant de 60 à 100 livres, et plus tard on l'employa dans les siéges à écraser les murailles avec des masses énormes pesant jusqu'à 300 livres et plus. Le tir du scorpion que l'on n'employait que pour lancer des traits ou de grosses pièces de bois, pouvait être facilement juste, mais la forme irrégulière des projectiles employés dans les balistes et les catapultes devait produire souvent des écarts assez considérables. Cependant on voit que les anciens avaient d'habiles tireurs, et maints faits cités par les historiens semblent prouver qu'ils savaient très-bien atteindre le but. Le plus grand inconvénient de ces machines était leur énorme volume qui les rendait difficiles à transporter. Puis l'état de l'athmosphère exerçait une influence continuelle sur la corde dont la torsion faisait mouvoir tout le mécanisme, et le moindre dérangement suffisait pour paralyser son action. Le tir et la construction des machines reposaient sur des calculs assez compliqués, aussi voit-on qu'au moyen-âge l'art avait dégénéré, parce que probablement la science ne venait plus lui prêter son indispensable appui. Quoique les chroniqueurs de cette époque fassent encore mention de balistes et de catapultes, il paraît que les procédés des anciens étaient à peu près oubliés, et la plupart des machines dont ils nous ont transmis le dessin n'étaient plus que des espèces de bascules assez grossièrement

exécutées dont l'effet devait être, sous tous les rapports, très-inférieur.

Le mémoire de M. Dufour offre un résumé complet de tout ce qui a été écrit sur cette matière. Il cite scrupuleusement les textes grecs et latins sur lesquels reposent les hypothèses qu'il croit pouvoir avancer, et le chapitre qui traite des formules générales ainsi que de leur application à la baliste, au scorpion et à la catapulte, est un travail aussi savant qu'ingénieux. Il jette une vive lumière sur l'un des points les plus obscurs de l'antiquité. Les érudits y trouveront un guide précieux pour l'intelligence de maints passages difficiles des auteurs, et les mathématiciens accueilleront sans doute avec intérêt cette judicieuse application du calcul à la poliorcétique des anciens.

Des planches dessinées par l'auteur avec un talent remarquable ajoutent encore au mérite de cette publication, qui nous paraît destinée à prendre place dans les bibliothèques comme un complément nécessaire de toutes les recherches historiques et archéologiques auxquelles peut donner lieu l'étude des écrivains classiques.

RÉSUMÉ des leçons d'analyse données à l'École polytechnique ; par M. *Navier*, suivi de notes par *J. Liouville*. — Paris. 2 vol. in-8, fig., 10 fr.

Cet ouvrage a été rédigé d'après les matériaux laissés par l'auteur. Il renferme le cours de première et celui de seconde année. Quoique M. Liouville n'approuve pas toutes les applications faites par M. Navier, non plus que tous les résultats auxquels il est arrivé, cependant il a cru devoir respecter l'œuvre d'un homme aussi éminent, et c'est dans quelques notes, placées à la fin de la seconde partie, qu'il a relégué ses observations critiques. Il annonce, du reste, un travail plus complet sur le même sujet, qui sera publié plus tard pour former la suite et le complément des leçons de M. Navier.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juillet 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

OEUVRES CHOISIES de *J. Petit-Senn,* tome 2me, *Poésies.* — Genève, in-8, 5 fr. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 8 fr.

En commençant cet article nous devons réparer une erreur bien involontairement commise dans celui que nous avons consacré au volume de prose du même auteur. Le *Fantasque*, journal duquel ont été tirés les fragmens qui le composent, a eu cinq années d'existence et non pas seulement une ou deux. La santé souffrante de l'auteur a seule interrompu la publication de ce piquant recueil, au grand déplaisir de ses nombreux abonnés.

Les poésies que nous annonçons aujourd'hui ont aussi pour la plupart été déjà publiées, et dans le nombre il s'en trouve certainement plusieurs qui n'ayant guère d'autre mérite que celui de l'à propos, ne méritaient peut-être pas l'honneur de cette réimpression. Cependant c'est, il faut le dire, la moindre partie du volume, et l'on y trouve en général un cachet d'originalité plus réel qui fait qu'on les rencontre avec plaisir, quoiqu'elles n'offrent pas l'attrait de la nouveauté. Ici le talent de l'auteur est bien plus à l'aise, on reconnaît que la poésie familière et légèrement satirique est le genre qui lui convient. Le vers semble pour lui plus facile à manier que la prose; il l'emploie habilement à peindre les ridicules qui viennent exciter sa verve, plaisante sans fiel, ironique sans méchanceté. Le poëme de la *Miliciade* en offre maints exemples. Sa critique badine ne fait qu'effleurer les détails piquants que lui fournit son esprit observateur, sans jamais toucher au

mérite de l'institution même, tout-à-fait indépendant de ces petites misères qui en sont inséparables.

Voilà que des tambours les désolans concerts
Meurtrissent nos tympans et roulent dans les airs :
Ce bruit vient annoncer la crise militaire
Qui change en sol guerrier notre paisible terre.
Aux champs, à la cité, la carte des sergens
Vole de toutes parts à l'adresse des gens :
En vain vous habitez une retraite obscure,
Pour un bon caporal il n'en est point de sûre ;
L'escalier tortueux, étroit, mal éclairé,
Ne retarda jamais son message assuré.
Il court vous annoncer l'imposante revue
Où de nos inspecteurs vous subirez la vue.
Tirez de vos buffets l'uniforme plié
Qui depuis une année y repose oublié ;
Dérouillez le fusil dont l'aspect serait terne ;
Préparez votre sabre et cirez la giberne ;
Que le laiton reluise et l'acier soit poli.
Soldats, voici l'instant d'user du tripoli.

Quoi de plus vrai que le tableau suivant dans lequel la plaisanterie légère et gracieuse s'allie si bien avec le sentiment naïf et simple :

Sous un vert marronnier dont les superbes branches
Éblouissent les yeux de leurs aigrettes blanches,
Un artilleur lassé vient d'arrêter ses pas ;
Sa femme souriant sur lui pose son bras ;
Trois enfans belliqueux, ornés de son armure,
Autour de leurs parens courent sur la verdure.
Le visage de l'un disparaît enfoncé
Dans le vaste schako sur sa tête placé ;
Ses deux petites mains, le soulevant à peine,
S'efforcent de donner essor à son haleine ;
Satisfait d'être ainsi comme un soldat coiffé,
Par l'orgueil et la gêne il s'avance étouffé.
Son frère, à ses côtés ceignant le cimeterre,
Le laisse gravement descendre jusqu'à terre ;
Fier, quand sur les cailloux le traînant avec bruit,
Il entend retentir le glaive qui le suit.
Enfin, du plus petit tout le bras se dérobe
Sous l'épaulette mise aux manches de sa robe,
Et la laine rougie unit son vif éclat
A la joue enfantine où brille l'incarnat.
Auprès de l'artilleur dépouillé de ses armes,
Sa femme à ce tableau semblait trouver des charmes :

Les regards de tous deux erraient sur leurs enfans,
Heureux de leur bonheur, et comme eux triomphans.
A cet aspect subit, oh! combien de pensées
Dans mon cœur attendri se heurtèrent pressées!
Je voyais devant moi le soldat citoyen
Entouré des objets dont il est le soutien;
Une épouse, trois fils! et sa belle patrie
Surgissait au lointain dans la plaine fleurie!

Sauf quelques longueurs presque inévitables dans tout poème, la *Miliciade* est en général d'une lecture fort attrayante, et après avoir suivi l'auteur dans ses joyeuses et innocentes railleries, on lui accordera volontiers l'absolution qu'il réclame en terminant.

Si d'un peu de gaîté le Ciel me fit présent,
Si je vois les objets sous leur côté plaisant.
Souriez à mes vers, pardonnez à ma Muse :
Vous plaire est à la fois ma tâche et mon excuse;
Dites de mon ouvrage : il est mal, il est bien,
Mais blâmez le poète, et non le citoyen.

Dans quelques autres pièces telles que *Salève*, *Cologny*, *Nice*, M. Petit-Senn montre un talent descriptif assez remarquable. Cependant le conte et la chanson nous paraissent mieux convenir à l'allure de son esprit, et la teinte mélancolique qui domine dans les productions les plus récentes du poète, semble amortir un peu sa verve. Quoique cette tendance soit un produit assez naturel de l'âge et de l'expérience qui le suit, nous serions presque tentés de croire que l'auteur a plutôt involontairement cédé à l'influence de la littérature actuelle. Le vague poétique est à la mode; les grands maîtres de l'art ont fait du chant une plainte, de la muse une pleureuse, et notre poète n'a pu se soustraire tout-à-fait à l'entraînement général. Il veut donner à sa méditation un tour élégiaque, et malgré la souplesse de son imagination qui revêt toutes les formes, se plie à toutes les exigences, on sent que cette direction nouvelle nuit à son originalité. Sa poésie sans doute est le plus souvent douce et gracieuse, mais elle ressemble trop à celle de tous ces innombrables faiseurs de vers dont les recueils présentent une monotonie si fatigante. Il ne s'en distingue ni par l'énergie du style, ni par la profondeur des pensées. On reconnaît bientôt quelque chose de factice dans cette inspiration préméditée, d'ailleurs le naturel perce çà et là toutes les fois que l'occasion s'en présente, et jusque dans l'élégie l'auteur porte avec lui les traits particuliers de son caractère qui décèlent la gène qu'il s'impose. Ce-

pendant malgré ce défaut plusieurs de ces petites pièces sont jolies, et, si nous leur adressons une critique générale, c'est qu'il nous semble que l'auteur aurait tort d'abandonner le genre badin dans lequel il réussit beaucoup mieux. Du reste, dans son ensemble, ce volume est certainement supérieur à la plupart de ceux du même genre produits depuis quelques années par les célébrités de la presse parisienne. Il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, mieux nourri, plus satisfaisant, et fait véritablement honneur à la littérature genevoise.

PETIT RECUEIL DE FABLES; par *Fr. Jacquier*. — Paris, chez Desessart. In-18, 1 fr. 25.

Tout petit qu'il est, ce recueil est supérieur à beaucoup de ses confrères dont la taille est plus imposante et l'apparence mieux fournie. Rimées avec une grande facilité, les fables qu'il renferme sont en général ingénieuses et simples. L'auteur ne paraît point avoir la prétention d'imiter l'inimitable Lafontaine, il renonce à le suivre dans l'art difficile de faire parler les animaux, de traduire en paroles le langage particulier de chacun d'eux, et cependant il ne manque ni de grâce ni de naïveté. Le cadre de ses petits apologues est presque toujours bien rempli ; l'action marche avec aisance ; on ne trouve dans ses vers ni gêne ni longueur ; mais peut-être lui reprochera-t-on de ne pas savoir amener la morale d'une manière assez adroite, assez piquante.

Du reste le passage suivant que nous empruntons à la fable des *Deux Charlatans*, fera mieux apprécier le genre de l'auteur et nous a paru plein d'à propos :

Entendons un autre orateur !
« Oui, Messieurs, je le dis, je le dis sur l'honneur,
Avec conviction profonde,
Ce que je vous propose est une affaire d'or,
C'est un véritable trésor,
Une affaire superbe, étonnante, incroyable,
Une affaire admirable,
Enfin, c'est une affaire à doubler son argent,
A gagner cent pour cent.
Messieurs, dans la dernière fouille
Nous avons découvert une mine de houille.
De la houille, Messieurs, première qualité
Et de la plus grande beauté !
Messieurs, la chose est aussi claire
Que le soleil qui nous éclaire.

Cette houillère
Avant un an vaudra plus de trois millions.
Enlevez, enlevez toutes les actions,
Toutes sans en excepter une,
Et soyez sûrs qu'avant un an
Vous triplerez votre fortune. »
Fascinés par ce charlatan,
Fin et rusé compère,
Intéressé sous main au succès de l'affaire,
Nombre de gens dans la houillère
Enfouissent leur principal,
Et vont mourir à l'hôpital.

Il faut se méfier du charlatan des rues
Et de ses phrases saugrenues.
Contre ses belles guérisons
Soyez toujours en garde,
Mais surtout que le Ciel vous garde
Du charlatan des salons.

CHANTS D'UN VOYAGEUR; par *L. Delâtre*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8.

Ces Chants sont en général harmonieux et faciles. On y trouve l'expression de sentimens purs, élevés, empreints d'une philosophie religieuse pleine de douceur, et les beautés de la nature inspirent l'auteur assez heureusement. Mais il offre peu d'originalité, c'est plutôt un versificateur habile qu'un poète énergique. Son style, sauf quelques tours forcés, quelques phrases embarrassées, est presque toujours correct et ne manque ni de grâce ni de souplesse. Il ne suit point les erremens de la nouvelle école, quoiqu'il semble lui appartenir par sa tendance rêveuse et ses idées humanitaires. Le passage suivant que nous empruntons à l'un des morceaux les plus remarquables de ce volume, nous a paru propre, soit pour la forme, soit pour le fonds, à faire bien apprécier le talent de M. Delâtre. C'est un discours prononcé par Jean-Baptiste au milieu du peuple accouru pour l'écouter.

L'herbe sèche et périt, la fleur se fane et tombe;
L'homme clôt la paupière et descend dans la tombe;
L'étoile même expire au sein du firmament;
Seule la loi de Dieu vit éternellement.
Peuples qui tant de fois ouïtes ses merveilles,
Elle va de nouveau vibrer à vos oreilles;
Tendre et n'exprimant plus ni haine, ni courroux,
Elle va s'incarner et vivre parmi vous.

Réjouissez-vous, champs que le Jourdain arrose!
Désert de Bethléem, fleuris comme une rose!
Tige du vieux Jacob, ceins-toi de bourgeons verts
Et de tes doux parfums embaume l'univers!
Que ce cri partout passe et partout retentisse:
L'Éternel s'est armé de grâce et de justice;
Il vient fortifier le faible et l'innocent,
Il vient humilier le fort et le puissant!
Tombez, temples de marbre inondés de souillures!
Idoles de métal, divinités impures,
A qui l'homme d'un culte avait voué l'honneur,
Tombez de vos autels, faites place au Seigneur!
Adorez votre Roi, peuples! il va paraître!
Maîtres des nations, adorez votre Maître!
Vous qui d'un globe ardent saluez la clarté,
Courbez-vous devant Christ, soleil de vérité!
Lumière d'un instant, fugitif météore,
De cet astre éternel je ne sais que l'aurore;
J'apporte l'espérance à tous les cœurs flétris;
Je viens dire aux souffrans, aux pauvres, aux proscrits,
Vous qui de la douleur épuisez le calice,
Vous pour qui l'existence est un amer supplice,
Qui n'avez point d'asile en ce monde mortel,
Dieu vous appelle à lui, Dieu vous recueille au ciel!

Des poésies, traduites ou imitées de l'anglais et des langues slaves, terminent ce recueil qu'on lira, nous croyons, avec plaisir, et dont l'auteur nous semble mériter les encouragemens du public.

JEAN D'YVOIRE au bras de fer, ou le Tour du Lac en 1564; légende chablaisanne, recueillie par *James Fazy*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 7 fr. 50 c.

L'histoire de Genève est une mine fort riche et jusqu'ici très-peu ou du moins très-mal exploitée. La longue lutte de la petite république contre son puissant voisin le duc de Savoie, offre au romancier une foule d'épisodes à l'entour desquels viennent se grouper des mœurs originales, bien faites pour exciter l'intérêt. M. James Fazy, comprenant quelles ressources on pouvait y puiser, a tenté un premier essai qui, s'il est bien accueilli, sera sans doute suivi de plusieurs autres. Nous souhaitons qu'il le soit, quoique nous ayons quelques critiques à lui adresser. *Jean d'Yvoire* n'est pas un chef-d'œuvre, mais on y trouve des qualités qui peuvent faire espérer que l'écrivain, apportant plus de soin et plus d'étude à son travail, réussira mieux dans une seconde publication.

A l'époque où se passe l'action de ce roman, vers le milieu du 16e siècle, le lac de Genève était le théâtre ordinaire d'une foule de petits combats partiels entre les habitans de ses deux rives. Les Savoyards exerçaient une piraterie fort active contre les mariniers vaudois et genevois qui, alors comme aujourd'hui, étaient presque exclusivement chargés des transports du commerce. Le seigneur d'Yvoire, alléché sans doute par les succès que ses gens avaient quelquefois obtenus dans de semblables expéditions, voulut tenter une entreprise plus considérable et tirer vengeance de Genève en lui interdisant la navigation du lac. Un marin étranger qu'il avait pris à son service lui fit construire un vaisseau semblable à ceux qui sillonnaient alors les eaux de la Méditerranée, et supérieur par la taille ainsi que par l'agilité aux lourdes barques du pays. Monté sur ce navire dont il pensait que le seul aspect glacerait de terreur les ennemis qu'il voudrait soumettre et sur lequel il avait rassemblé tous les hommes les plus habiles à la manœuvre, Jean d'Yvoire s'avança jusque dans le port de Genève pour intimer aux habitans de cette ville son insolente défense. Mais les Genevois, loin de songer à céder, retrouvèrent dans le sentiment de leur honneur si cruellement blessé, cette énergie qui les avait déjà sauvés de positions bien plus difficiles encore et leur avait fait conquérir la liberté, ce bien précieux qu'un peuple ne saurait payer trop cher. Si les intrigues du duc de Savoie avaient réussi à séduire quelques hommes influens, ils ne formaient dans le sein même du conseil qu'une faible majorité ; d'ailleurs l'opinion publique les forçait au silence. On s'occupa donc avec ardeur de préparer les moyens de défense, et la direction en fut confiée à Michel Roset, conseiller de la navigation, homme capable sans doute, mais peu versé dans les connaissances spéciales de sa charge. Cependant, grâce au zèle général, Genève put assez promptement équiper quelques barques ; plusieurs combats furent livrés sans grand dommage de part ni d'autre, puis après quelque temps, la guerre se termina par la destruction du vaisseau savoyard. Tel est le fonds historique de ce récit. Nous ne savons jusqu'à quel point il est exact dans son ensemble, mais il nous a paru renfermer bien des détails contestables. L'auteur fait jouer aux Genevois un rôle assez ridicule qui n'est pas dans le caractère de la nation. Après avoir fait lui-même l'éloge de leur naturel guerrier, il les montre constamment battus et ne devant le succès qu'au hasard. Il en fait des mariniers ignorans et maladroits, fort embarrassés pour équiper une barque sur pied de guerre, et qui savent à peine en diriger les manœuvres. Il nous semble peu probable cependant qu'à cette époque de combats journaliers,

où les bateaux marchands étaient sans cesse obligés de se défendre contre la piraterie, Genève fût dépourvue d'hommes propres à ce service, et que, si le syndic Michel Roset ne possédait pas lui-même les connaissances nécessaires pour l'organiser, il ne pût trouver de meilleurs conseils que ceux d'un homme assez vil pour consentir, dès qu'il se voit fait prisonnier, à servir l'ennemi de sa patrie. Ici l'auteur nous paraît avoir cédé à des préoccupations étrangères à l'histoire, et s'être un peu trop légèrement abandonné à la tendance caustique de son esprit, sans réfléchir qu'avec de si misérables moyens Genève ne serait jamais devenue une ville puissante et redoutée. Quant à l'intrigue du roman, elle se passe tout entière en Savoie et porte l'empreinte de l'esprit turbulent et chevaleresque de cette noblesse vaillante qui ne pouvait se résigner à l'inaction dans laquelle le traité du duc de Savoie avec ses voisins la condamnait à demeurer. On trouvera seulement peut-être qu'elle ne se lie pas assez au reste du récit; l'intérêt est trop divisé; l'œuvre manque de cette unité qui fait que tout s'enchaîne sans interruption d'un bout à l'autre. Enfin pour terminer ces observations critiques, nous reprocherons à l'écrivain d'avoir laissé dans son style maintes négligences qui étonnent de sa part et trahissent un travail précipité; car sa plume élégante a plus d'une fois prouvé qu'il connaissait les richesses de la langue et savait fort bien s'en servir. Quelques passages descriptifs, pleins de mouvement et de vérité, montrent d'ailleurs ce qu'il peut faire lorsqu'il veut s'en donner la peine. Nous citerons le suivant pour terminer cet article par un éloge.

« Qui n'a entendu parler de ce beau lac de Genève, vaste réservoir d'une eau pure comme celle qui filtre de la roche? lac qui, dans un contour de trente-six lieues, reproduit tous les aspects que le navigateur rencontre avec peine aux bords des mers les plus lointaines. Là c'est un petit tableau encadré, un moulin abrité d'un bouquet d'arbres, une pelouse, un ruisseau qui fait cascade et trouve son issue en se glissant sous le gazon qui touche le bord; là un torrent qui se précipite à travers une grève désolée où l'on compte les vestiges des lits divers qu'il a creusés dans ses bonds capricieux; plus loin, c'est un bois touffu qui descend jusqu'à la rive; ici un coteau chargé de moissons, un autre couvert de vignes, puis des prés, des vergers; ailleurs une haute falaise de graviers; vient un roc inaccessible et menaçant; là une longue percée dans une vallée, puis une plaine, puis des amphithéâtres s'élevant graduellement jusqu'au sommet de monts neigeux; enfin, des villes, des hameaux, des villages, des châteaux, et superposée sur tout cela une rangée de montagnes vertes,

sombres, bleues, blanches, brillantes, dentelées, en pyramides, enchâssant grandement et capricieusement, tantôt avançant, tantôt reculant, cette vaste nappe d'eau limpide que la nature la plus prodigue en beautés variées semble avoir posée là pour lui servir de miroir.

» Et comme si ce n'était pas assez des enchantemens de la rive, voyez ces ondes tantôt polies comme une glace, tantôt ridées, agitées, soulevées, se nuancer de mille couleurs diverses. Un bleu mat, qui semble reproduire le ciel foncé qui le surplombe, passe tout-à-coup aux nuances de l'azur le plus délicat, alors que des lumières reflétées des monts traversent l'atmosphère comme des êtres surnaturels portant avec eux le rayonnement de leur essence divine. Puis, quand les combats des élémens s'apprêtent dans les airs, des points noirs, des ombres mouvantes se dessinent sur les flots; quelquefois de longues lignes brillantes s'étendent rapidement d'une rive à l'autre, puis disparaissent. Souvent l'eau passe à une couleur de perle, et il semblerait que chaque goutte, ajoutée à une autre, dût former les plus beaux colliers pour parer les beautés terrestres. Mais quand l'ouragan s'avance, que la vague tumultueuse roule avec de longs mugissemens, l'écume, blanche comme le lait, trace la limite des collines humides qui se soulèvent, s'abaissent et se relèvent, passant mille fois du bleu foncé au vert, à l'opale, suivant les reflets de l'horizon et de l'atmosphère bouleversée.

» Quiconque est né sur les bords de ce lac n'imaginera jamais rien de plus; s'il les quitte, leur souvenir ne s'effacera point de son âme, et, au milieu de ses plus hautes espérances, le plus doux espoir qui bercera son cœur sera de venir finir sa vie au sein des magiques tableaux qui frappèrent ses premiers regards, qui, les premiers, peuplèrent son esprit d'images pittoresques, d'une nature inconnue ailleurs. »

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES sur les grandes Métropoles de l'Europe occidentale : Paris, par *Gaetan Niépovié*. — Paris. In-8, 8 fr.

Voici un titre bien pompeux, qui sent la prétention et qui résume en lui seul l'un des travers les plus saillans de notre époque. Les moindres délassemens de l'esprit sont transformés en travail philosophique; on veut du moins leur en donner l'apparence, et moins on est profond, plus on veut le paraître. C'est ainsi que M. Gaetan Niépovié décore du titre d'*Études physiologiques* de légères esquisses, assez originales, assez amusantes, mais simplement recueillies en flanant le long des rues de Paris, et rédigées rapidement sans que la

pensée ni la méditation y aient eu grande part. Il tracé un tableau animé de la grande ville et des mille aspects divers qu'elle offre chaque jour à l'observateur, qui n'a besoin que d'ouvrir les yeux pour en être frappé. Les traits les plus saillans sont rendus avec vivacité; la forme adoptée par l'auteur qui vous promène avec lui le long des rues, des boulevards, des quais, et dans tous les lieux où les affaires et les plaisirs font affluer la population, donne beaucoup de mouvement à ses descriptions. Il saisit avec esprit les physionomies particulières de chaque classe de la société, et rend ses portraits plus fidèles encore par des fragmens de conversation qu'il a su en quelque sorte prendre au vol dans ses excursions quotidiennes. C'est un livre dont la lecture plaira sans doute par les nombreux aperçus qu'il renferme sur toutes sortes de choses; mais on y cherchera vainement la profondeur et les vues philosophiques que semble indiquer son titre. Il est vrai que s'il amuse ses lecteurs, ceux-ci ne songeront guère à lui reprocher cet oubli. L'*étude physiologique* n'est ici que pour la forme, parce que, voyez-vous, notre siècle est si grave, si sérieux, que les productions les plus légères de la littérature ne sauraient trouver grâce devant lui si elles ne se présentent pas sous une apparence propre à flatter ce singulier caprice. De nos jours la philosophie doit se glisser partout, jusque dans les blondes et les dentelles, jusque sous les falbalas et les volans. Il faut espérer que, par ce moyen détourné, mais nouveau, elle pénétrera peut-être enfin dans nos lois et nos mœurs.

NOUVEAU MANUEL complet des Aspirans au Baccalauréat ès-lettres; par *Edme Ponelle*. 6e édition. — Paris, chez Mansut fils. 1 gros vol. in-18, fig., 5 fr.

Ce manuel renferme les réponses à toutes les questions de rhétorique, d'histoire, de philosophie, de mathématiques, de physique, de chimie et d'astronomie, publiées par l'Université comme devant faire le sujet des examens de bachelier ès-lettres. Rédigé avec précision et clarté, renfermant tous les développemens nécessaires, sans longueurs inutiles, il nous semble parfaitement adapté au but que se propose l'auteur, et son succès soutenu est le meilleur éloge de son mérite réel. Mais si nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir si bien rempli sa tâche, nous trouvons dans ce succès même la critique la plus complète du système universitaire. En effet, l'examen de bachelier, exigé comme preuve de capacité pour les élèves qui veulent entrer dans les écoles supé-

rieures, doit avoir pour but l'appréciation de leur aptitude au travail et du degré de leur développement intellectuel. Ce sont les deux élémens les plus nécessaires pour la suite de leurs études et desquels dépendent tous leurs succès futurs. Or, comment l'Université ne comprend-elle pas qu'en publiant ainsi d'avance la série des questions qui doivent limiter le champ de l'examen, elle change tout-à-fait la nature de celui-ci et le réduit à un simple exercice de mémoire? Avec de semblables données, l'élève apprend par cœur les réponses que d'autres ont faites pour lui, et l'on peut dire que le brevet de bachelier n'est plus qu'un brevet de perroquet. N'est-ce pas offrir aux jeunes gens un oreiller de paresse, sur lequel s'endorment toutes les facultés les plus précieuses pour ne laisser agir que celle qui devrait n'être que l'instrument des autres? Qu'est-ce que l'étude de l'histoire réduite à la simple nomenclature des faits et de leurs conséquences? Qu'est-ce surtout que la philosophie apprise par cœur comme un catéchisme, sans aucune donnée féconde pour l'esprit de l'élève, sans aucun travail de conception originale? Et les sciences exactes, qui doivent développer le raisonnement par leurs déductions rigoureuses et nécessaires, que deviennent-elles ainsi abandonnées aux seuls efforts de la mémoire? Mieux vaudrait certainement diminuer le nombre des sujets et ne point limiter pour chacun d'eux le champ de l'examen. Les élèves, obligés alors de les étudier d'une manière plus complète, devraient chercher à comprendre eux-mêmes quels sont les points les plus importans sur lesquels leur attention doit surtout se porter, et l'examen deviendrait une véritable épreuve d'aptitude et de capacité. Tant que ce vice existera, l'institution sera mauvaise et ne pourra remplir son but réel, qui est d'arrêter au seuil de la carrière les intelligences trop médiocres ou trop paresseuses pour la parcourir avec quelque chance de succès.

Du reste, nous le répétons, ce n'est pas à l'auteur de ce manuel que s'adressent nos critiques. Il n'a fait que répondre à un besoin créé par l'Université, qui, en autorisant la publication officielle des questions, semble vouloir encourager celle des réponses.

ANALYSE DE L'HISTOIRE ROMAINE; par *E.-G. Arbanère.* — Paris, chez F. Didot frères. 4 vol. in-8, 28 fr.

L'un des aspects les plus intéressans de l'histoire est celui qu'elle présente lorsqu'on l'envisage comme l'école de l'expérience, qu'on lui demande compte des résultats moraux auxquels les peuples sont arrivés, et qu'on recherche dans ses

annales quelle a été la marche de la civilisation aux différentes époques. C'est un point de vue tout philosophique, duquel on embrasse l'ensemble de l'organisation sociale, on aperçoit ses véritables élémens et l'on peut suivre l'action de certains principes funestes qui sont la source de tous ses abus. On arrive ainsi à une appréciation plus complète et plus impartiale de la valeur réelle des faits, en examinant ceux-ci dans leurs rapports avec la destination providentielle de l'humanité toute entière. Il arrive souvent alors que ceux-ci prennent un aspect nouveau, bien différent de la manière commune de les envisager, et que les triomphes les plus glorieux pour l'orgueil des hommes se changent en calamités désastreuses, qui menacent de replonger le monde dans la barbarie.

M. Arbanère s'est déjà servi de cette méthode avec succès dans son analyse de l'*Histoire asiatique et de l'histoire grecque.* L'ouvrage que nous annonçons ici forme la seconde partie de ce vaste tableau dans lequel viendra se dérouler le développement successif de toutes les sociétés humaines. Ce que les peuples de l'Asie et de la Grèce ont fait pour l'Orient, les Romains seuls l'ont fait pour l'Occident. Rome fut le siége de la seconde civilisation, qui non-seulement se montra plus forte et plus brillante que la première, mais jeta dans le sol des racines si profondes qu'on en retrouve encore aujourd'hui de nombreuses traces dans les institutions et les mœurs de toutes les nations européennes. Un amas de brigands sauvages et cruels non-seulement fonda, par la violence et le pillage, l'un des plus grands empires qui aient jamais existé, mais encore posa les bases de la législation uniforme qui devait régir l'Europe bien des siècles après l'anéantissement de la puissance romaine. Ce premier phénomène fournit lui seul un vaste sujet à la méditation. Il est facile déjà d'y découvrir les germes de corruption et de ruine que Rome devait nécessairement porter avec elle : ils furent déposés dans son sein dès son origine, et l'on comprend alors avec quelle rapidité leur développement s'accomplit, dès que les circonstances les favorisèrent ou plutôt dès qu'ils furent assez forts pour défier les obstacles, secouer les entraves sous lesquels on avait cru pouvoir les étouffer. Romulus, soit qu'il ait réellement existé ou qu'il ne soit qu'un mythe destiné à exprimer l'esprit de cette époque obscure, Romulus est le conquérant qui transporte une colonie nouvelle au milieu des populations italiques et fonde sa nationalité par le glaive, lui donne un territoire au milieu même de ses ennemis, lui enseigne que la force est la seule garantie de son existence future. La guerre s'offre donc comme le premier élément de la société romaine, la violence et le pillage sont les deux sources originaires de sa richesse.

Il est évident que toutes ses institutions dûrent s'en ressentir et renfermer inévitablement certains principes dont le développement deviendrait tôt ou tard fatal aux progrès de la civilisation. La base même sur laquelle reposait cet édifice naissant ne pouvait être d'accord avec les grandes idées de justice et d'équité. La nécessité politique dominait, et ce fut sous l'empire de ces fatales exigences que Rome prit rang parmi les États. Deux conséquences découlèrent de cette disposition : l'esclavage, auquel furent soumis les peuples vaincus dès qu'on jugea le nombre des citoyens assez considérable; et la prépondérance du pouvoir militaire, qui créa bientôt, parmi les citoyens eux-mêmes, une espèce de hiérarchie dans laquelle la foule turbulente et misérable était à la merci de quelques chefs habiles ou ambitieux. Nul développement ne fut donné d'abord à l'industrie et au commerce; la guerre était le seul moyen de s'enrichir, la seule carrière ouverte à l'activité de l'homme, et le peuple ainsi s'habitua facilement à vivre aux dépens de l'État. En vain, plus tard, l'on fit de sages lois destinées à réprimer ces abus; elles ne servirent qu'à rendre les progrès du mal plus lents, sans pouvoir réussir à l'extirper. La famille fut fortement organisée, et l'on s'efforça d'en faire la basedes institutions civiles. Mais nous manquons de documens propres à nous faire apprécier jusqu'à quel point le peuple eut part aux bienfaits de cette organisation; l'histoire ne mentionne guère dans ses annales que la classe privilégiée, derrière laquelle on aperçoit cependant une foule toujours mécontente, toujours prête à se soulever, et dont la condition sociale ne nous est point connue, mais devait être bien misérable dans un pays à esclaves, où le pauvre, qui ne peut en posséder, se trouve par cela seul dans un état d'infériorité beaucoup plus grand. Nous en avons d'ailleurs une preuve dans la persistance de l'esprit guerrier, qui ne mit point de terme à ses conquêtes parce que c'était le seul moyen de pallier le malaise social. Cependant ce remède héroïque avait ses dangers qui ne tardèrent pas à se faire sentir. Le peuple, voyant ses maîtres obligés d'y recourir sans cesse pour distraire son attention de ses véritables intérêts, commença bientôt à comprendre sa force. Des meneurs adroits surent profiter de son mécontentement et, se mettant à sa tête, réussirent facilement à bouleverser l'Etat. Le changement de la forme politique fut, ainsi qu'il arrive toujours, préconisé comme devant réaliser toutes les espérances, satisfaire tous les vœux de la multitude. On voulut la république, et ce fut une épreuve qui put faire apprécier la valeur réelle des institutions sur lesquelles reposait alors l'édifice romain. A ne considérer que l'extérieur, la république fut glorieuse

et puissante; mais si l'on pénètre le fond des choses, si l'on étudie avec attention la vie intime de l'Etat, l'aspect change bientôt, et l'on reconnaît que, sous cet éclat trompeur, se développait sourdement une corruption désastreuse qui relâchait petit à petit tous les liens sociaux et préparait leur complète dissolution. De là ces révolutions fréquentes dont on cherchait vainement à prévenir le retour par des mesures souvent pleines de sagesse, mais qui n'atteignaient pas la véritable source du mal. Après de longues dissensions intestines, on finit par se jeter de nouveau dans les bras de la monarchie comme unique moyen de salut. Ici M. Arbanère croit voir une preuve de la supériorité de cette dernière forme sur le gouvernement républicain, auquel il attribue tous les maux de Rome. Sans prétendre nier la malheureuse influence que dut exercer l'esprit anarchique, dont l'action ne fut point comprimée par des garanties suffisantes, nous pensons que la république ne saurait être justement accusée d'excès dont l'origine se trouve au contraire dans certaines causes morales, qui s'opposèrent à son développement normal et salutaire. Quoi qu'il en soit, la monarchie revint plus absolue que jamais, et, loin d'arrêter la marche de la corruption, elle ne fit qu'en hâter les progrès en profitant des facilités qu'elle lui offrait pour établir le despotisme le plus tyrannique. Si la république n'avait pu réussir à retremper le caractère du peuple romain, le règne des Césars mit encore mieux à nu la plaie qui rongeait la société. Les excès les plus monstrueux prirent la place des mœurs, le sentiment du beau et de l'honnête se perdit, et enfin Rome s'écroula sous son propre poids, dès que le choc des barbares vint ébranler la force militaire, son seul et dernier appui.

M. Arbanère suit pas à pas les progrès de cette dissolution dans les institutions politiques, religieuses et morales, ainsi que dans la marche du développement intellectuel. Il montre comment ces divers rapports se tiennent dans l'esprit humain qui est leur centre commun, et quelle influence funeste peut exercer sur eux l'admission d'un seul principe faux dont les conséquences inévitables échappent ensuite à tous les efforts par lesquels on prétend les empêcher. La prépondérance de l'orgueil lui paraît être le caractère principal de la civilisation antique. C'est lui qui domine toutes les relations sociales, et l'on en retrouve l'empreinte jusque dans les plus belles actions dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Son influence est manifeste surtout dans le système religieux du paganisme. Ce n'est plus Dieu qui fait l'homme à son image, c'est l'homme qui modèle ses divinités sur lui-même, qui leur donne tous ses instincts bons ou mauvais, toutes ses pas-

sions et ses faiblesses ; c'est la créature qui fait son Créateur. Dès lors plus d'immutabilité, plus de fixité dans le principe fondamental d'où découle tout le reste. Le ciel descend sur la terre et devient comme elle une arène où des éléments opposés se disputent l'empire et triomphent tour à tour suivant la nécessité des circonstances temporelles. Ce point de vue est riche en leçons précieuses ; il embrasse en quelque sorte tout l'ensemble du monde antique et nous découvre le secret de sa ruine. En effet, le sentiment religieux est la base première de toutes les institutions humaines ; son importance ne saurait être impunément oubliée par le législateur. Nous voyons toujours la société plus ou moins forte, plus ou moins heureuse et prospère, suivant les tendances que lui imprime la religion, suivant les doctrines de sa croyance et les formes de son culte. Or, le polythéisme, en détruisant l'unité de cette direction, ne tarda pas à lui ôter sa force. L'Olympe s'agrandissait à volonté, chacun y trouvait place pour le Dieu qu'il voulait adorer de préférence, et l'attribut réel de la divinité n'était que la puissance appliquée à la poursuite d'un but particulier, exclusif, auquel la fin morale n'était plus indispensable. Ainsi, chaque penchant de l'homme eut son Dieu qui sanctifia tous ses erremens, tous ses excès, et le vice aussi bien que la vertu trouva dans le ciel des exemples et des encouragemens. Il est facile de comprendre quelle influence un pareil système exerça sur les mœurs. L'organisation de la famille, quelque forte qu'elle fût, échoua bientôt contre cet écueil. Saturne, le père des Dieux, dévorant ses enfans dont il redoute la rivalité, Jupiter foulant aux pieds les devoirs sacrés du mariage, Vénus réclamant pour hommages les excès les plus honteux d'un amour impur, Mars offrant le modèle de la violence, Mercure enseignant l'astuce et le vol, Pan, Bacchus, Priape, les Faunes, les Satyres et les Bacchantes : tels étaient les maîtres dont les leçons trop bien suivies rendirent stériles les nobles efforts du génie romain.

Le tableau dans lequel l'auteur retrace les effets moraux de cette monstrueuse religion est plein du plus vif intérêt. Il puise ses documens dans les ouvrages des grands écrivains classiques dont il est seulement obligé d'affaiblir les teintes, trop fortes pour passer intactes dans notre langue timide et polie, et il fait voir comment les arts et les lettres, ces deux puissans élémens de progrès, en reçurent eux-mêmes une impulsion désastreuse qui les fit concourir à rendre le mal encore plus actif et plus incurable.

Devant cette analyse sévère et consciencieuse, le charme magique de la puissance romaine disparaît pour faire place à un dégoût profond. Le mépris succède à l'admiration, et l'on

sent combien jusqu'ici les hommes se sont trompés dans le tribut de reconnaissance et d'estime qu'ils ont cru devoir au passé, dans la distribution des palmes glorieuses qu'ils ont accordées aux auteurs de tant de calamités, aux grands génies dont la puissance fatale réagit encore sur nous et nous a légué les germes d'une corruption à laquelle nous succomberons peut-être aussi malgré les élémens nouveaux qui servent de base à l'état social moderne. Cependant le philosophe doit se garder d'un excès comme de l'autre; il ne faut pas qu'un accès de misanthropie lui fasse oublier le but du travail auquel il se livre, et qui est l'étude des causes dans les effets, pour corriger ceux-ci par la modification des premières.

M. Arbanère montre à cet égard un esprit aussi indépendant qu'élevé. Sauf quelques vues de détails qui nous ont paru trop emprcintes des préoccupations de notre époque, sauf quelques idées sur les formes politiques et sur l'influence du langage dans les relations de la vie privée que nous ne saurions partager, parce qu'elles nous semblent tenir à des préjugés d'éducation ou de position, nous n'avons que des éloges à lui adresser. Les diverses civilisations lui apparaissent comme les phases successives du développement humain. Leur décadence et leur chute ne sont à ses yeux que des pas nécessaires vers une transformation nouvelle, vers un perfectionnement qui n'est pas absolu, parce que la faiblesse de l'homme ne lui permet jamais de prévoir tous les obstacles, de saisir toute la portée des principes qu'il pose, mais dont la marche lente et successive entre dans les desseins de la divine Providence. Nos connaissances historiques nous permettent jusqu'à présent d'embrasser trois époques de cette œuvre immense : les deux premières sont la civilisation orientale avec son origine mystérieuse, son immobilité stationnaire, et la civilisation romaine, qui apporte dans l'Occident une vie plus active, une mobilité remuante dont le caractère nouveau forme le trait particulier des peuples de cette partie du monde. La troisième est celle de la civilisation moderne, qu'on appelle aussi chrétienne, parce que le christianisme a présidé à son aurore et puissamment influé sur sa direction. M. Arbanère a traité de la civilisation orientale dans un autre ouvrage qui forme avec celui-ci l'analyse complète de l'histoire des peuples anciens. Le passage suivant, qui termine l'épilogue de sa dernière publication, offre le résumé de la grande leçon qui doit, selon lui, découler de l'étude du passé.

« Assurer la conservation d'un grand Etat parvenu au faîte de la prospérité et de la gloire, contre les vices éclos ou en germe hâtif, recélés encore dans ce haut degré de fortune et d'habileté, tel est l'immense problème que l'antiquité a légué

aux races futures. C'est nécessairement dans des élémens scientifiques inconnus aux peuples anciens, dans une immense exploration de l'histoire depuis l'existence romaine jusqu'à nos jours, dans une vaste expérience produite par les siècles subséquens, expérience que les anciens ne pouvaient pas même soupçonner, c'est dans cet ensemble de connaissances que nous pouvons espérer de trouver les données pour résoudre cette question universelle, qui intéresse si vivement la génération actuelle et la postérité. Le terrible exemple de la fortune et de la dégradation de Rome nous est laissé pour nous faire une profonde et salutaire impression par les proportions colossales de ces événemens, par leur plus grande proximité avec notre époque, et comme conclusion de toute l'histoire de l'antiquité. »

L'analyse de l'histoire moderne viendra bientôt, nous l'espérons, terminer ce vaste tableau, en nous exposant l'état actuel du problème et les efforts tentés pour arriver à sa solution. Un pareil travail assure à M. Arbanère un rang distingué parmi les historiens philosophes. Nous lui adresserons cependant une légère critique. Il nous a paru que son livre manquait de notes justificatives, destinées à indiquer les sources dans lesquelles il a puisé. C'est du reste un défaut assez commun chez les écrivains français ; ils semblent oublier cette partie savante du public, qui aime qu'on ne lui parle que les preuves en main : c'est l'extrême opposé des écrivains allemands, qui, en général, paraissent au contraire ne s'adresser exclusivement qu'à elle seule.

HISTOIRE DE NEUCHATEL et Valangin, jusqu'à l'avènement de la maison de Prusse ; par *Frédéric de Chambrier*. — Neuchâtel. In-8.

Quoique Neuchâtel n'ait pas eu des destinées aussi brillantes que la plupart de ses confédérés, son histoire offre cependant comme la leur un très-grand intérêt. On y retrouve également le développement successif des libertés et de l'esprit national qui a si bien favorisé la prospérité de toutes ces petites villes, jalouses de leurs droits et de leur indépendance. C'est le même tableau des franchises municipales s'opposant à l'empiètement du pouvoir et fournissant de précieuses garanties contre toute tendance usurpatrice ou tyrannique. Ainsi Neuchâtel eut longtemps, dans ses propres seigneurs, des magistrats honnêtes dont l'autorité paternelle n'avait d'autre but que le bonheur du peuple qui leur avait confié ses destinées. A la maison de Neuchâtel succédèrent les

comtes de Fribourg, puis ceux de Baden-Hochberg et enfin la dynastie d'Orléans-Longueville, à l'extinction de laquelle le roi de Prusse fit valoir ses droits et devint le souverain protecteur de ce riche comté. Plus d'une fois sans doute des ambitions rivales se disputèrent le pouvoir; Neuchâtel ne put pas toujours échapper à ces luttes malheureuses, inséparables du droit d'hérédité lui-même. Mais les choses n'en vinrent jamais au point d'entraîner une révolution, parce que le peuple, fort de l'alliance de ses voisins les Suisses, sut conserver ses libertés sans recourir à ce moyen extrême. Les recherches auxquelles s'est livré M. le baron Chambrier sont du plus grand intérêt; elles jettent une vive lumière sur les institutions du passé, sur les mœurs qui nous décèlent à la fois leur origine et leurs résultats. Il est curieux de suivre ainsi pas à pas le développement physique et moral de ce petit peuple, dont le caractère est empreint d'une originalité fort remarquable. On y rencontre une foule de détails piquans qui nous retracent les diverses phases de son existence, et nous offrent une nouvelle preuve des avantages précieux que l'histoire peut retirer de l'étude des vieilles chartes, des anciens documens, témoins naïfs et candides, dont la déposition n'est pas suspecte. Le peuple de Neuchâtel ressemble, sous bien des rapports, à celui des anciens cantons suisses. C'est le même attachement au sol de la patrie qui ramène sous l'âpre climat des hautes montagnes ceux que le désir de s'enrichir a conduits dans les contrées lointaines; les jouissances de l'aisance et du luxe n'ont de prix pour eux que s'ils peuvent revenir les goûter sous le toit qui les a vus naître, à l'ombre de ces institutions chéries dont le respect de la dignité humaine forme la base fondamentale. Ils rapportent fidèlement à leur pays la fortune qu'ils ont acquise, et l'emploient à faire pénétrer les bienfaits de la civilisation jusqu'aux limites où s'arrête l'empire de la nature vivante. Cette communauté de sentimens dut créer de bonne heure chez les Neuchâtelois une vive sympathie pour la conduite héroïque des Waldstettes. Ils comprenaient bien que le succès de ces braves montagnards ne pouvait qu'exercer la plus grande influence sur leur propre sort : aussi les voyons-nous toujours s'intéresser fortement à leurs entreprises. Le passage suivant, emprunté par l'auteur à une vieille chronique, en offre un exemple frappant; ce sont deux chanoines de Neuchâtel, qui, revenant de Bâle, rencontrèrent ce fameux bataillon de 1,600 Suisses, dont l'héroïsme a rendu si célèbre la bataille Saint-Jacques.

« Grandement ébahis et marris fûmes-nous, dit l'un » d'eux, trouvant cette bande tant petite, au demourant

» joyeuse et advenante. Oncques ne se veit jouvenesse plus » merveilleusement belle et accorte. Des nostres estoient là » cinquante soubs l'ordonnance d'Albert de Tissot, vaillant » chevalier, nous tesmoingnant force aise et contentement de » nostre improvise advenue. Sur ce, leur remonstrâmes que » l'ost du dauphin comportoit vingt-cinq, voire trente mille » Armagnacs, champoyant et spoliant monts et vaux, par » alentour la ville de Bâle; et sembloit une entreprise non » humaine de vouloir, avecque si petit reconfort, gaigner » les portes à l'encontre de si épouvantable multitude. Lors » un des seigneurs des ligues, et sembloit icelui chevalier par » grave et superbe prestance avoir auctoritey, répondit : Si » faut-il que ainsi soit fait demain, et ne pouvant rompre à la » force lesdits empeschements, nous baillerons nos ames à » Dieu et nos corps aux Armagnacs. »

Ce langage simple, mais énergique, peint mieux que ne le pourrait faire l'éloquence la plus fleurie cette résolution froide et inébranlable, qui, si elle ne remporta pas la victoire, ferma l'entrée de la Suisse par un tombeau que les Armagnacs n'osèrent pas franchir, de crainte de le voir s'agrandir sous leurs pas et engloutir pêle-mêle vainqueurs et vaincus.

Ainsi dans maintes occasions Neuchâtel non-seulement s'unit de cœur aux généreux efforts des Confédérés, mais encore permit à quelques-uns de ses enfans de leur porter aide et secours. Cette sympathie explique comment, sans vouloir renoncer à la protection de souverains qui ont toujours respecté ses droits, cette principauté a pu désirer d'être incorporée dans la Suisse. Il en est résulté sans doute une position mixte qui peut paraître fort singulière : les Neuchâtelois se trouvent à la fois sujets d'un roi et citoyens d'une république; mais la mutuelle confiance du prince et du peuple a jusqu'à présent prévenu les conséquences fâcheuses que semblait devoir produire cette bizarre anomalie. Si Neuchâtel conserve certaines formes monarchiques en désaccord avec les institutions de la plupart des cantons suisses, sous d'autres rapports on peut dire que c'est l'un de ceux qui marchent le plus rapidement dans la voie féconde de la civilisation.

Le volume de M. de Chambrier s'arrête à la fin du 17e siècle. On ne peut qu'encourager l'auteur à continuer jusqu'à nos jours un travail si bien conçu et auquel il a su donner un véritable attrait par ses études laborieuses ainsi que par sa haute impartialité.

QUINZE ANS DE VOYAGES autour du monde; par le capitaine *G. Lafond* (de Lurcy). Tome 1er : *Iles du cap Vert, Java, Iles Philippines, Chine, Cap de Bonne-Espérance.* — Paris. 1 vol. in-8, avec deux lithographies, 7 fr. 50 c.

Le capitaine Lafond a voyagé pour le commerce pendant 15 années; il a vu beaucoup de pays, les a visités à plusieurs reprises, s'est trouvé placé de manière à bien apprécier leurs institutions, leurs ressources, les mœurs des habitans et les productions du sol. Doué d'un esprit observateur et judicieux, d'un sens droit, et possédant des connaissances assez étendues, il a constamment dirigé ses investigations vers tout ce qui pouvait jeter du jour sur les grandes questions sociales, sur les intérêts généraux du commerce et les problèmes les plus importans de l'économie politique. Muni de ces précieux matériaux, il publie aujourd'hui la relation de ses courses lointaines, et emploie les faits nombreux que sa longue expérience lui a permis de recueillir, à plaider la cause de la liberté, à prouver la nécessité d'une réforme complète dans les relations internationales. On comprend d'abord quel intérêt puissant peut offrir un semblable ouvrage. Il ne s'agit plus ici de ces théories abstraites dont l'autorité, quelque réelle qu'elle soit, est toujours suspecte aux praticiens peu capables d'élever leur esprit jusqu'à la hauteur de la discussion purement scientifique. C'est un négociant qui a fait du commerce l'occupation de toute sa vie, et chez lequel la pratique seule a produit les mêmes convictions que l'on voit si souvent repoussées comme des rêves de la science. Partout où ses voyages l'ont conduit, il a vu le commerce souffrir des entraves qu'on lui impose dans le but de le protéger, et prendre un essor nouveau dès que quelque circonstance venait alléger le joug de cette funeste protection. Partout il a été frappé de l'impuissance des gouvernemens à favoriser, par leur intervention directe, son développement et son extension. Sans se préoccuper des idées de balance commerciale ou de nationalité jalouse, il a remarqué que le commerce extérieur devenait toujours plus productif à mesure que les échanges se multipliaient, que le bénéfice augmentait en raison de la diminution du frêt, causée par des chargemens en retour dont le placement était avantageux; et il en conclut que l'abolition des douanes et des mesures prohibitives serait le signal d'une nouvelle prospérité, d'un développement immense.

Toutes les données fournies par M. le capitaine Lafond à ce sujet sont d'un grand intérêt. Mais ce n'est pas là le seul mérite de son livre. Il offre de plus une lecture fort agréable,

par les nombreux détails, par les observations piquantes qu'il renferme sur les mœurs et les usages de divers peuples peu connus, sur les productions naturelles et les phénomènes curieux des pays que l'auteur a visités. Ce premier volume excitera d'autant plus l'attention qu'il contient des notions assez étendues sur la Chine. On y trouve aussi une description fort détaillée du Cap de Bonne-Espérance, de l'état actuel de cette colonie et de l'influence exercée par la civilisation sur les peuplades qui l'avoisinent.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

FRAGMENS CHRÉTIENS sur quelques sujets relatifs à l'histoire de l'humanité; par *Charles Cuvier*. — Paris, chez Levrault; Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, chez mesdames veuve Beroud et Sne Guers et chez Kaufmann. In-8, 1 fr.

Cet ouvrage n'est pas nouveau. Sa publication date de 1835, mais le prix vient d'en être baissé pour le mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, et lui faire ainsi mieux atteindre son but qui est de montrer la haute influence du christianisme sur la civilisation moderne. C'est une thèse intéressante, soutenue avec talent, dans laquelle l'auteur appuie fortement sur la nécessité de donner un développement plus réel, plus complet au principe chrétien. Il cherche à prouver que tout ce que l'antiquité renfermait de bon n'était que le germe des idées chrétiennes, que l'aurore de la vérité qui commençait à poindre sur l'horizon; tandis que de nos jours les élémens de résistance qui s'opposent à leur marche, se trouvent dans des préjugés et des institutions légués à notre époque par la civilisation païenne. Les trois fragmens que renferme ce volume sont consacrés : le premier, à l'examen de la prophétie dans ses rapports avec les progrès de l'humanité; le second, à la recherche du principe organisateur de la tendance progressive et du but idéal de la civilisation chrétienne; le troisième, à l'étude de la marche de l'histoire ancienne et des moyens par lesquels elle prépara les voies au christianisme. L'esprit qui domine ce travail est celui d'une orthodoxie très-prononcée, mais l'auteur y joint une connaissance approfondie de l'histoire, et son style est en général élégant et facile.

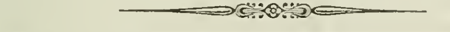
HISTOIRE DE JEAN-MARIE, suivie du **PORTEFEUILLE**, par Mlle *Ulliac-Trémadeure ;* ouvrage couronné par la société pour l'instruction élémentaire, et adopté par l'Université. — Paris, chez Didier. In-18, fig., 1 fr. 50 c.

Un but et une volonté ; c'est là le grand secret du succès dans ce bas-monde. Vouloir n'est pas toujours pouvoir, sans doute, mais c'en est la première condition ; et quand on sait où l'on veut aller, pourvu que le but ne soit pas inaccessible, on a toute chance d'arriver. Jean-Marie l'ignorait ; aussi, trouvait-il que son père avait eu tort de lui faire donner une instruction qui n'avait servi, disait-il, qu'à le sortir de sa sphère pour ne le mener à rien. Il regrettait qu'on n'eût pas fait de lui tout simplement un manœuvre ignorant et grossier. Que lui importait cette demi-instruction dont il ne pouvait tirer aucun parti ? Après avoir été tour-à-tour apprenti architecte, soldat, maître d'école, jetant là livres et plume, il s'était trouvé heureux de pouvoir entrer comme jardinier chez M. Grandville, et jurait bien que jamais ses enfans ne mettraient le pied à l'école, puisqu'il était inutile de savoir lire et écrire pour manier la bèche et le rateau. Mais M. Grandville voulut connaître la cause de ce vœu singulier, et, Jean-Marie lui ayant raconté son histoire, il comprit bientôt où le bât le blessait. Comme bien d'autres, Jean-Marie ignorait que l'instruction est un instrument dont l'utilité dépend de l'emploi qu'on en fait. Il ne suffit pas de savoir lire et écrire, il faut encore savoir appliquer ce qu'on apprend ainsi, autrement on risque de se croire propre à tout, sans être dans le fait bon à rien. Il faut que l'ambition réveillée par ce premier pas, se propose un but possible et le poursuive avec persévérance par le travail et l'assiduité. Or, c'est justement ce que n'avait pas fait Jean-Marie ; il n'avait employé la lecture qu'à meubler son esprit d'idées fausses et de projets frivoles. Il avait toujours divagué dans ses plans d'avenir, et, comme l'ouvrier maladroit, il s'était estropié la main avec l'instrument qui devait le faire vivre. M. Grandville a bien de la peine à lui faire comprendre sa faute ; cependant, comme en apprenant à lire, Jean-Marie a également appris à réfléchir et à comparer, il en vient à bout. Dès lors converti par l'exemple de son maître lui-même qui, fils comme lui d'un paysan, s'est élevé par ses seuls efforts, le jardinier ne refuse plus d'envoyer ses enfans à l'école, et met tous ses soins à leur inspirer un but et une volonté. Grâce à cette précieuse recette, ils réussissent tous dans les diverses professions qu'ils embrassent, et Jean-Marie, plus heureux dans sa vieillesse que dans tout le reste de sa vie, trouve chaque jour quelque

nouveau motif de bénir la mémoire de l'excellent M. Grandville dont les sages conseils ont ouvert ses yeux à la lumière.

Cette petite histoire est racontée avec une grande simplicité. L'auteur évitant avec soin les longs discours et tout ce qui sent la pédanterie, a su fort bien faire découler la morale des faits eux-mêmes, et lui donner ainsi une action plus sûre en captivant l'intérêt du lecteur. C'est un excellent petit livre pour les écoles, et l'on ne saurait trop le répandre, surtout parmi les habitans des campagnes où il est bon de chercher à la fois à réveiller et à diriger l'intelligence des enfans, si l'on veut retirer de bons fruits de la propagation des lumières.

Le *Portefeuille*, qui se trouve à la suite de *Jean-Marie*, pour grossir le volume, est une charmante historiette bien conçue et bien écrite, qui sera, je n'en doute pas, fort goûtée du jeune public à l'instruction et à l'amusement duquel mademoiselle Ulliac-Trémadeure a consacré sa plume habile.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE LA DÉMOCRATIE en Amérique; par *A. de Tocqueville*, 2me partie. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Pour compléter ses intéressantes recherches sur les institutions américaines et sur le rôle qu'y joue la démocratie, M. de Tocqueville nous offre le tableau des mœurs qui se sont formées sous leur influence. Après les avoir d'abord envisagées sous le point de vue politique, il descend plus avant dans le sein de la vie sociale, il aborde les détails, et rassemble tous ceux qui lui paraissent les plus propres à faire apprécier les résultats de l'esprit démocratique soit dans l'éducation publique ou privée, soit dans les relations diverses des citoyens entre eux. Cette nouvelle face du sujet, non moins féconde que la première, ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité publique. En effet, quoique déjà souvent visitée et décrite par des voyageurs européens, la société américaine est encore bien peu connue en Europe. La plupart des peintures qu'on en a faites sont défigurées par l'esprit de parti, ou par des préjugés au-dessus desquels n'ont pas su s'élever leurs auteurs. A cet égard, M. de Tocqueville

semble placé d'une manière beaucoup plus favorable; la haute impartialité dont il a fait preuve en traitant ce qui concerne le gouvernement de la république est une garantie bien propre à inspirer de la confiance dans les jugemens qu'il porte sur les hommes et les choses du pays. Il se tient sagement en dehors de toute prévention systématique, et ne cherche qu'à rendre un compte exact des impressions de diverses natures que lui a fait éprouver son séjour au milieu de la société américaine. D'où vient donc que la lecture de son livre ne satisfait pas encore entièrement? A côté de l'éloge de la démocratie à laquelle il semble reconnaître que l'avenir appartient, on trouve un regret continuel du passé qui s'en va. C'est une espèce d'éloge funèbre de l'aristocratie, et cette préoccupation qui domine les pensées de l'auteur ne laisse pas toujours son esprit complètement libre. Cela ne provient-il point de ce que M. de Tocqueville en étudiant l'Amérique songeait surtout à l'Europe et plus spécialement à la France dont il généralise un peu trop les conditions particulières. On serait tenté de le croire en voyant le résultat auquel il arrive, qui est d'établir que tous les efforts des peuples pour obtenir la liberté n'aboutissent qu'à étendre et consolider le pouvoir des souverains. Une telle assertion paraît étrange de la part d'un publiciste aussi distingué, car on ne saurait dire qu'elle soit justifiée par les faits. Si les révolutions sont mauvaises en ce qu'elles ébranlent tout l'ordre social pour n'obtenir souvent qu'un bien mince résultat, il n'en est pas moins vrai qu'elles forcent la reconnaissance et la sanction légale des idées qui se trouvaient arrivées dans l'opinion publique à l'état de maturité. Quoique durant certaines phases de la lutte, le souverain paraisse, en effet, concentrer dans sa main des pouvoirs plus étendus, ce n'est qu'un accident temporaire qu'on ne doit évidemment pas ériger en principe absolu, formuler en axiome. Si nous jetons un coup-d'œil sur l'état actuel de l'Europe et que nous le comparions avec ce qu'il était il y a cent ans, nous ne serons frappés de toutes parts que des nombreuses concessions volontaires ou forcées que les rois ont faites aux peuples. Les monarchies les moins constitutionnelles sont elles-mêmes en voie de progrès sous ce rapport; partout le règne de la loi tend à se substituer à celui de l'arbitraire, et je ne pense pas que ce soit là le chemin qui conduise au despotisme. Il est vrai que la France semble peut-être présenter une exception; le respect de la loi n'y a pas encore pénétré dans les mœurs; sa grande révolution l'a trop brusquement fait passer de l'esclavage à la liberté, et, depuis lors, elle n'a guère joui du repos nécessaire pour compléter son éducation politique. Mais cependant, malgré les tristes

conséquences de la centralisation poussée à l'excès, comment comparer le pouvoir royal actuel à ce qu'il était jadis?

M. de Tocqueville, tout en admirant la démocratie aux États-Unis, semble en avoir peur pour l'Europe et la regarder presque comme une sorte de fléau inévitable qu'il ne se résigne qu'avec peine à subir. Il rend bien justice à ses bons résultats, à son heureuse influence sur la masse du peuple, mais il regrette évidemment les démarcations sociales du passé que l'égalité menace de détruire tout-à-fait. Selon lui, l'émancipation générale des intelligences doit tendre à niveler les hommes dans une médiocrité commune où il n'y aura plus de place pour le génie et ses sublimes inspirations. Il regrette les jouissances privilégiées de l'aristocratie, prétend ne savoir de quel côté se tourner pour trouver la société qui lui convient, et se sent mal à l'aise au milieu de ce monde démocratique où toutes les carrières sont également ouvertes à tous.

Les détails qu'il donne sur les mœurs américaines ne sont pourtant pas de nature à justifier cette espèce de répulsion instinctive. Les principaux traits qu'il signale, la vie de famille, l'éducation morale et religieuse, le développement remarquable des femmes et le respect dont elles sont entourées, sont, si je ne me trompe, les indices d'une civilisation réelle, forte et féconde. Si tels sont les fruits de la démocratie, l'avenir ne saurait avoir rien d'inquiétant, et la France, plus que tout autre pays, doit se hâter de retremper à cette source vive son lien social si relâché, si fortement ébranlé par les secousses révolutionnaires. M. de Tocqueville craint-il que les mêmes institutions si salutaires pour l'Amérique soient impuissantes en Europe? Mais cette opinion quoique souvent reproduite ne s'appuie point sur les faits. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur un pays voisin de la France et dans lequel la démocratie et les formes républicaines ont produit des résultats tout semblables à ceux que l'auteur signale. L'analogie est telle que maints chapitres de l'ouvrage sur la *Démocratie en Amérique* semblent être destinés à peindre la Suisse, ses mœurs et ses habitans. Ce sont les mêmes principes d'éducation, les mêmes usages, je dirais presque les mêmes préjugés, c'est le même sentiment de dignité humaine qui se retrouve dans toutes les classes de la société, en un mot, il y a identité parfaite, et l'on ne saurait offrir une meilleure preuve de l'influence des lois sur les mœurs. Malheureusement, M. de Tocqueville a négligé tout-à-fait ce point de comparaison si intéressant et si remarquable, qui lui aurait fourni un sujet curieux d'observation.

Du reste, son livre, malgré les sympathies et les regrets qui percent çà et là, m'a paru plutôt propre à donner une

idée favorable de l'Amérique. Il porte, dans l'exposition des faits, un caractère d'exactitude et d'impartialité qui permet à chaque lecteur de les apprécier suivant ses propres opinions. C'est un mérite précieux qu'on ne saurait trop louer, car il se rencontre rarement. Quant aux vues particulières de l'auteur, elles rentrent dans le domaine de la discussion, et, tout en les combattant, on ne saurait lui en faire un sujet de reproche, car il faut bien tenir compte du joug des habitudes, de l'éducation, de la position sociale, qui à notre insu influent toujours plus ou moins sur notre manière d'envisager les choses.

RICHE OU PAUVRE, exposition succincte des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales; par *A. Cherbuliez*, professeur d'économie politique et de droit public à l'académie de Genève. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1 vol. in-8, 7 fr.

Riche ou pauvre, alternative inévitable à laquelle l'homme est condamné par l'organisation sociale, problème menaçant qui résonne à son oreille dès ses premiers pas dans la carrière et le poursuit jusqu'à la tombe en forçant toutes ses facultés de subordonner leur développement à sa solution. D'une part la vie riante et douce, entourée de jouissances faciles, de sécurité, d'indépendance, de tout ce qui peut contribuer à rendre l'homme heureux; de l'autre, souffrances et privations, existence pénible qui lutte contre la misère et ne peut souvent, malgré de continuels efforts, éviter ses cruelles atteintes. Lorsque l'on réfléchit à ce contraste qui s'offre sans cesse devant nos yeux et nous montre l'inégalité la plus grande, la plus déraisonnable dans la distribution des richesses dont maints oisifs se trouvent nantis sans avoir rien fait pour mériter une telle récompense, tandis que la plupart des travailleurs laborieux et utiles en sont à tout jamais déshérités, on sent s'ébranler sa foi dans l'excellence de notre ordre social. Il est certain que les principes sur lesquels il repose ont produit des résultats peu conformes à la justice. Pendant qu'on cherchait vainement dans les réformes politiques le remède au mal qui commençait à se faire apercevoir, le développement industriel hâté par l'introduction des machines est venu rapidement aggraver la situation et en rendre les dangers plus ostensibles. Aujourd'hui le malaise des classes ouvrières est un fait incontestable qui doit d'autant plus fixer l'attention des économistes que le nombre toujours croissant des prolétaires menace l'avenir des sociétés. Des systèmes d'organisation nouvelle ont déjà trouvé d'éloquens pro-

moteurs, de zélés disciples, mais avant de prétendre résoudre de si hautes questions, il faut les étudier sous toutes leurs faces; il faut sonder la plaie qu'on veut guérir et chercher à découvrir sa cause première, afin de l'extirper s'il est possible. Tel est le but du livre que nous annonçons et dont nous allons essayer d'analyser le contenu. L'habile professeur qui a consacré ses veilles à cet important sujet, occupe aujourd'hui l'une des premières places dans la science sociale; sa parole jouit de toute l'autorité que donnent le talent et le savoir; la précision et la clarté habituelle de sa dialectique prêtent à ses écrits un charme d'entraînement et une force de conviction qui rendent l'œuvre de la critique bien difficile; aussi n'est-ce qu'avec crainte que nous entreprenons cet examen, et ne hasarderons-nous que des doutes timides sur ses théories qui effraient par leur hardiesse et ne sauraient être convenablement jugées que par une discussion approfondie pour laquelle nos connaissances sont, nous l'avouons sans peine, tout-à-fait insuffisantes.

L'auteur commence par exposer la nomenclature de la classification adoptée par lui et définit exactement le sens de chacun des termes. Toute richesse est, avant de passer par nos mains, un produit naturel du règne organique ou du règne inorganique. Le milieu dans lequel s'élabore ce produit, s'appelle *fonds productif*, et ce nom s'applique également à chacune de ses fractions, dont le caractère particulier est d'être illimitée, non pas dans son étendue, mais dans sa *productivité*. L'homme imitant les opérations de la nature, se livre lui-même à un travail qui est aussi *productif* toutes les fois qu'il a pour résultat de faire subir aux substances qu'il emploie des modifications telles qu'elles puissent être immédiatement appliquées a la satisfaction de nos besoins. La série de ces travaux se divise en deux parts : l'*industrie extractive* qui par la combinaison de certains élémens dont l'influence est connue, sollicite l'action de la nature, et l'*industrie fabricative* qui fait subir des modifications nouvelles aux produits ainsi obtenus. La première a besoin d'un fonds productif pour base de ses opérations, la seconde réclame des *matières premières*. Mais l'une et l'autre ne sauraient se passer *d'instrumens* nécessaires pour vaincre les obstacles et subvenir à la faiblesse de nos organes, non plus que *d'approvisionnemens* destinés à entretenir les travailleurs pendant la durée de l'opération. L'ensemble de ces diverses conditions, sans lesquelles toute industrie est impossible, constitue ce qu'on appelle *le capital*. Dans la production le rôle du capital est d'être *consommé*, c'est-à-dire qu'après avoir une fois servi, la substance et la forme en sont altérées de telle sorte qu'il ne peut plus être

employé à une production semblable qu'avec une moindre utilité. Le fonds productif, au contraire, demeure le même après qu'avant. Mais il ne s'ensuit pas que ce dernier doive être regardé comme plus important dans la production. Sa puissance est tout-à-fait nulle si le capital ne vient pas la mettre en œuvre. L'irruption des barbares dans l'empire romain en offre un exemple frappant; les fonds productifs demeurèrent intacts et cependant l'industrie disparut bientôt, parce que les instrumens du travail furent détruits, les procédés de l'art perdus, en un mot le capital fut anéanti.

« Et s'il ne faut qu'un instant pour détruire un immense capital, que de temps au contraire ne faut-il pas pour l'accumuler! Combien de circonstances favorables doivent concourir pour que cette accumulation puisse s'opérer! Au milieu du trouble et de l'insécurité que laissaient après elles les invasions successives, toute épargne était impossible, et bientôt les générations aptes aux travaux de l'industrie firent place à d'autres, auxquelles ces travaux étaient aussi étrangers qu'aux barbares eux-mêmes. »

Le meilleur moyen de favoriser le développement de l'industrie se trouve dans la *spécialité,* soit des fonds productifs, soit des travailleurs. Il est évident que certains climats, certaines contrées présentent des conditions particulières, spécialement propres à tel ou tel genre de production, et l'on a lieu de s'étonner en voyant que l'homme ne suit pas plus souvent les indications de la nature à cet égard. Il n'est pas moins évident que les travailleurs diversement doués sont aussi plus aptes à tel ou tel genre de travaux; ce dernier fait semble avoir été mieux compris, et de là sont venues la division du travail et l'application des agens naturels dans l'emploi des machines qui ont exercé la plus grande influence sur la marche de l'industrie en permettant d'augmenter plus rapidement le profit réel de la production. Ce *profit réel* consiste dans l'excédant de la production sur le capital consommé. Son existence est incontestable, puisqu'on voit des nations s'enrichir malgré les entraves auxquelles elles se soumettent. Mais toutes les industries ne sont pas également profitables; il en est même qui ne le sont pas du tout, et il est à peu près impossible de fixer aucune règle générale à cet égard. Il peut arriver que des travaux productifs ne seront pas profitables tandis que des *travaux improductifs* le seront. Ceux-ci sont ainsi nommés parce qu'ils ne produisent réellement pas la richesse; ils ne font que faciliter sa distribution en la mettant à la portée des consommateurs. On les distingue en *industrie transportative* qui a pour but de transporter les produits d'un lieu dans un autre : c'est l'œuvre du porte-faix, du col-

porteur, du marin, etc., et en *industrie permutative* qui s'applique à consommer les échanges : c'est l'œuvre du commerce. Ici, le capital joue le même rôle que dans les industries productives, « et les phénomènes de distribution qui sont les conséquences de l'intervention du capital dans la production, se reproduisent sons des formes analogues parmi les diverses catégories de travailleurs improductifs. »

Après ces notions générales, l'auteur passe à l'examen des causes de la distribution actuelle des richesses.

Le principe fondamental sur lequel repose le fait de la division du travail, et sans lequel il n'aurait sans doute jamais pu s'accomplir, c'est la loi d'appropriation. Pour que l'homme consentît à diriger ses facultés vers un développement spécial, à faire le sacrifice d'une part de son individualité en faveur de l'intérêt commun, il a fallu que la société lui offrît certains droits en compensation, lui garantît les conditions nécessaires à son approvisionnement et le stimulât par la certitude de pouvoir jouir sans contestation des fruits de son labeur. De là le principe primitif qu'on peut exprimer ainsi : « Le travailleur a un droit exclusif sur la valeur résultant de son travail. »

Ainsi limitée, la loi d'appropriation était juste et naturelle. Mais on ne tarda pas à lui donner un développement nouveau en autorisant le travailleur à transmettre à d'autres son droit de propriété. Et non-seulement on consacra la transmission par échange, mais encore on permit celle par don gratuit ou par hérédité qui s'éloignait tout-à-fait du but primitif et dans laquelle M. C. voit la source de la plupart des abus qu'il signale. Le résultat le plus immédiat fut l'appropriation des fonds productifs pour lesquels on ne fit point une exception à la règle générale, bien qu'ils ne pussent réellement pas être assimilés aux produits du travail dont l'appropriation avait en quelque sorte sa base dans la nature, aussi bien que dans la loi. « La société transmit à des particuliers ses droits sur le sol et sur les autres fonds productifs susceptibles d'être l'objet d'une propriété exclusive. » La loi romaine introduisit cette importante disposition chez tous les peuples de l'Occident. Après l'invasion des barbares, elle fut presque entièrement effacée par un régime dans lequel toutes les terres d'un État étaient considérées comme appartenant au souverain qui, seul, avait le droit d'en abandonner la possession aux particuliers sous certaines conditions. Mais le droit romain ayant triomphé du régime féodal par ce phénomène curieux qui nous montre souvent les vainqueurs obligés d'adopter les lois des vaincus, l'appropriation privée du sol reparut de nouveau. Depuis lors elle a dominé toutes les législations européennes, et, selon l'expression énergique de

l'auteur : « ce fut sept cents ans avant l'ère chrétienne, sur les hauteurs du Quirinal, et par une colonie de brigands, que furent posées les bases de l'organisation sociale qui régit aujourd'hui l'Europe et l'Amérique. »

Les fonds productifs étant limités dans leur étendue, quelque division qu'on leur fasse subir, il est clair que jamais on ne peut espérer que chaque travailleur en ait sa part. D'ailleurs l'appropriation privée, favorisant la concentration, détruit toute égalité et crée bientôt une classe privilégiée qui possède en naissant ce que ne saurait acquérir toute une vie d'efforts utiles et de privations pénibles. Le travailleur qui ne possède que ses bras et son intelligence est donc obligé de vendre son travail pour obtenir l'approvisionnement nécessaire à son existence, et n'ayant aucun droit sur les fonds productifs ni sur les capitaux producteurs, son sort dépendra constamment des circonstances qui influent sur le taux des salaires. Or, les causes qui déterminent le prix du travail sont tout-à-fait en dehors de son action : que le capital augmente ou diminue, sa position peut demeurer également mauvaise, car la société n'a établi aucun lien entre le travailleur et les élémens du travail, elle ne lui a réservé aucun droit sur le profit réel qui ne se trouve, au contraire, le plus souvent produit que par la diminution de l'approvisionnement des travailleurs. C'est ainsi que s'est formée cette foule de prolétaires dont le nombre va toujours croissant, qui, déshérités de toute part dans les bénéfices de la société qu'ils font vivre, menace sans cesse de troubler son repos et de la replonger dans l'anarchie en se soulevant contre ces capitalistes par droit de naissance et ces rentiers oisifs qui, semblables aux frelons dans la ruche, ne savent que consommer le miel qu'ils n'ont point fabriqué. Si le progrès de l'industrie est sous certains rapports favorable au bien-être des prolétaires en mettant à leur portée des jouissances qui leur étaient inconnues jusque là, on ne saurait nier qu'il ne soit le plus souvent accompagné de circonstances qui influent d'une manière désavantageuse sur le taux des salaires. L'époque actuelle nous en offre une preuve incontestable ; l'emploi des machines et l'application de la vapeur à l'industrie semblent avoir contribué partout à augmenter le nombre des prolétaires et à rendre leur position plus fâcheuse. Plus que jamais ils se sont trouvés en butte à des crises fréquentes et imprévues qui les réduisaient à mourir de faim, tandis que le capitaliste voyait sa fortune s'accroître et que le rentier jouissait paisiblement de son revenu sans s'inquiéter des souffrances de la société.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de suivre

l'auteur dans l'examen de tous les résultats de la loi d'appropriation privée. Nous nous contenterons de dire qu'on y trouve d'un bout à l'autre cette vigueur scientifique, cette clarté précieuse et ce ton grave et mesuré qui caractérisent toutes ses démonstrations. Il passe en revue les diverses lois destinées à modifier ce principe qu'il regarde comme funeste, et montre leur impuissance à réprimer les abus qui résultent de son développement. Une réforme sociale lui paraît indispensable pour couper le mal dans ses racines, et abordant, entr'autres questions importantes, celle de l'impôt, il fait ressortir les séduisans avantages qu'offrirait la rente des fonds productifs substituée à toute espèce de taxe directe ou indirecte, et fournissant au gouvernement les ressources les plus abondantes sans jamais imposer aucune charge aux particuliers. Cette hypothèse attrayante demande à être sérieusement discutée par les économistes, car elle est d'une hardiesse bien grande, et l'on ne peut s'empêcher d'être effrayé devant les immenses difficultés de sa réalisation. Mais le doute que nous osons exprimer sur la possibilité de son application, n'ébranle en rien la vérité du principe. L'auteur cherche à poser les bases de la science sans se préoccuper des modifications, des transactions qu'exige toujours la pratique, et l'on ne peut qu'approuver cette marche rigoureuse, trop négligée par la plupart des économistes français.

La dernière partie de son livre est consacrée aux effets de la distribution actuelle des richesses, soit dans leurs conséquences politiques, soit dans leurs conséquences morales. Les premières sont l'incapacité politique des salariés et le rapport de dépendance qui s'établit entre le riche et le pauvre. Ainsi ramenées à leur véritable cause, elles prennent un nouvel aspect plus élevé, plus général, et l'on voit tout de suite comment les révolutions n'ont pu donner aucune solution satisfaisante à ce problème dont elles n'ont jamais bien compris les véritables élémens.

Quant aux secondes, l'auteur les trouve dans la dissolution de la famille qu'il regarde comme le trait caractéristique de notre époque et dans la démoralisation qui en est la suite. Ici, nous croyons que ses idées rencontreront beaucoup de contradicteurs. En effet, ce qu'il appelle dissolution nous semble plutôt l'abrogation des lois et des usages qui donnaient autrefois au père de famille une autorité plus grande et presque absolue, qui en faisaient en quelque sorte le chef de l'un des groupes dont se composait la société. Mais, est-ce donc cette autorité qui constitue l'unique lien et le véritable bienfait de la famille? L'auteur lui-même ne paraît pas le croire : « La famille, » dit-il, « nous fait ce que nous

sommes : bons, si elle est bonne; méchans, si elle est mauvaise. La morale, la religion ne s'apprennent ni dans les livres ni dans le monde ; elles s'y désapprennent bien plutôt; leur siége, leur trône est dans le cœur, non dans l'esprit; c'est sous la forme de sentimens qu'elles prennent racine dans notre âme. »

Or, chez les familles romaines dont il regrette la puissance ces conditions se trouvaient-elles bien remplies? Et si elles ont pu l'être pendant les premiers siècles, leur organisation si forte, selon l'auteur, a-t-elle empêché la corruption de s'y glisser pour les dissoudre avec une rapidité effrayante dès que le sentiment et le cœur ont cédé la place à la seule influence de la loi? L'autorité paternelle ne doit pas être l'unique élément de la famille, car alors elle ne tarde pas à créer dans sa petite sphère d'action tous les abus du despotisme. L'histoire des siècles passés nous en offre maintes preuves. Si nous interrogeons seulement les hommes de la génération qui s'en va, ne nous diront-ils pas que dans leur jeunesse les relations de famille étaient empreintes d'une gêne forcée qui sentait encore l'esclavage, que les enfans n'abordaient leur père qu'avec crainte et comme un maître redoutable? Par une commotion subite du progrès social tous ces rapports ont changé de nature; l'affection seule est restée le lien de la famille, et comme l'affection ne s'impose pas, qu'elle exige un développement moral qu'on ne peut espérer que du temps, il en est résulté sans doute un état de transition pénible. Mais l'homme est porté facilement à s'exagérer les maux présens, parce qu'il les voit autour de lui, parce qu'ils se déroulent à ses yeux sous mille formes diverses, et qu'il manque des élémens nécessaires pour les comparer à ceux des époques passées.

Le tableau que l'auteur trace de la corruption sociale et de l'avenir dont elle nous menace, nous semble donc chargé de couleurs un peu trop sombres, quoiqu'il soit plein de vérité dans les détails et animé d'une chaleureuse éloquence bien propre à fixer l'attention de tous les penseurs. Quelque opposé que l'on puisse être aux idées de l'habile professeur, on se laissera volontiers entraîner par le charme de son beau style, et il est impossible qu'on ne soit pas plus ou moins ébranlé par cette logique serrée qui presse les argumens avec autant d'élégance que d'énergie. Nous terminerons notre analyse, malheureusement trop incomplète et trop faible, par une citation qui, répondant à l'esprit de notre critique, résume les vues de l'auteur et en fera sans doute beaucoup mieux sentir la portée.

» Le progrès! c'est en effet le Dieu de notre époque! La croyance au progrès a remplacé toutes les autres. Rappelez-vous cette colonne tour-à-tour de flamme et de fumée, qui

guidait les Israélites dans le désert : la génération actuelle se laisse conduire de même par ce météore, tantôt brillant, tantôt nébuleux, qu'on appelle progrès. Où arriverions-nous en suivant un tel guide ? Au mieux possible en toutes choses, répondent nos fatalistes. C'est ce dont je me permets de douter.

» Progrès et perfectionnement sont loin d'être synonymes. Il y a progrès pour un être quelconque, physique ou moral, lorsqu'il avance dans une direction qu'il a choisie, ou qui lui a été imposée par quelque force extérieure ; mais ce progrès n'est un perfectionnement que si la direction choisie ou imposée rapproche l'être en question du but vers lequel il doit tendre.

» L'homme individuel va se développant, de l'enfance à la maturité, suivant une loi constante, et l'effet de cette loi nous apparaît, sans contredit, comme un progrès continuel.

» Il s'en faut bien, cependant, que ce progrès soit toujours un perfectionnement. L'individu peut se fourvoyer, être poussé par ses passions ou par des circonstances extérieures, dans une direction qui l'éloignera du vrai but de son existence.

» Pourquoi n'arriverait-il pas aux sociétés humaines de se fourvoyer aussi, de s'imposer un organisme dont le développement les écarte, au lieu de les rapprocher du vrai but de l'association ? Un tel organisme, une fois établi, va se développant comme tout ce qui a vie et volonté ; il sera continuellement en progrès, mais dans une fausse direction ; son progrès pourra être considéré comme le perfectionnement de l'être organisé ; ce sera un progrès relatif, non un progrès absolu.

» Si les hommes qui croient à cette fatalité du progrès avaient examiné de plus près la marche de la civilisation, ils l'auraient vue suivre à travers les âges une direction uniforme, qui lui était imprimée par un des principes de l'organisation sociale ; ils auraient compris que les sociétés étaient inévitablement poussées, par l'adoption de ce principe, vers toutes ses conséquences, et ils en auraient conclu qu'un principe, un seul principe faux, déposé dans le droit commun des peuples, suffirait pour entraîner l'humanité, livrée à elle-même, dans une voie non de perfectionnement, non de progrès réel, mais de dégénération déguisée sous un progrès apparent ; alors, sans doute, ils auraient abjuré leur fatalisme erroné ; ils auraient compris qu'avant de pousser la civilisation dans ses ornières, en lui disant : Marche ! marche ! il y avait lieu de s'enquérir où ces ornières conduisent, d'analyser ce prétendu progrès, d'arrêter, enfin, cette soi-disant civi-

lisation, s'il paraissait qu'elle fût entrée dans une mauvaise voie.»

TRAITÉ DE STATISTIQUE, ou Théorie de l'étude des lois d'après lesquelles se développent les faits sociaux, suivi d'un Essai de statistique physique et morale de la population française; par *P.-A. Dufau*. Paris. In-8, 8 fr.

Comme toute science nouvelle et encore pleine de tâtonnemens et d'incertitude, la statistique a été l'objet de discussions assez vives. Les applications, toutes plus ou moins prématurées, qu'on a voulu en faire, ont soulevé de nombreuses objections. Les erreurs inévitables de ses premiers pas ont semblé quelquefois donner gain de cause à ses adversaires; l'absence de documens exacts et complets, sur lesquels elle pût opérer avec quelque chance de succès, lui a créé des obstacles contre lesquels l'imprudente précipitation de ses zélés partisans est venue malheureusement échouer.

Mais cependant, malgré ces fâcheux débuts, son importance est tous les jours mieux appréciée. On comprend en général quelle immense utilité pourront en retirer les connaissances humaines, et si l'on n'ose espérer d'arriver jamais à trouver dans ses calculs une rigoureuse certitude, on doit du moins reconnaître que dans la plupart des cas ils peuvent conduire à une probabilité très-grande, et fournissent les moyens d'évaluer le degré de cette probabilité.

Dès lors, au lieu de se hâter de mettre en pratique une science qui manque des données les plus nécessaires, il convient d'abord d'en élaborer la théorie, d'établir les principes qui doivent lui servir de base, de rechercher la méthode la plus propre à lui faire produire les résultats qu'on en veut obtenir. C'est là l'objet du traité de M. Dufau. Il débute par une définition bien tranchée de la statistique, science dont le but est non pas de décrire un pays, mais de résoudre des questions qui se rattachent à des séries de faits qu'il faut étudier avec soin. Les matériaux sur lesquels cette science opère étant des séries de faits de l'étude desquels elle espère pouvoir déduire les lois qui les régissent, il importe d'envisager ces faits sous tous leurs rapports, de les comparer entre eux, de grouper ensemble ceux qui sont de même nature, et de les traduire en chiffres pour les soumettre aux procédés rigoureux du calcul. L'auteur insiste avec raison sur la nécessité de prendre pour base des données d'une certaine étendue, parce que *les moyennes* destinées à équilibrer toutes les variations que présentent les faits isolément considérés, et à en résumer la compensation, sont nécessaire-

ment modifiées par le nombre plus ou moins considérable des faits que l'on embrasse. L'inobservation de cette circonstance est la source de la plupart des contradictions que présentent les travaux des statisticiens. M. Dufau divise la statistique en quatre parties : *générale*, quand elle embrasse toutes sortes de faits et s'applique à toutes les contrées ; *particulière*, lorsqu'elle ne traite que d'une seule contrée ; *locale*, lorsqu'elle n'a pour objet qu'une ville ou qu'une circonscription territoriale ; enfin *spéciale*, lorsqu'elle ne s'applique qu'à une certaine classe de faits. Son ouvrage se termine par l'application des principes généraux de la science à quelques points de la statistique particulière de la France. Il offre ainsi un spécimen de l'exactitude avec laquelle on doit opérer dans les moindres détails, et arrive à des résultats fort curieux, bien dignes d'intéresser vivement ses lecteurs, en leur faisant apprécier l'importance réelle de la statistique.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE, par *Th. Hope*, trad. de l'anglais par *A. Baron*. — Bruxelles. 2 vol. in-8, dont un de planches, 30 fr.

De tous les beaux-arts, l'architecture est celui qui a dû se développer le premier, car il est le plus directement utile à l'homme, et il a sa source dans l'un des besoins les plus impérieux de la nature humaine. Dès que les peuples eurent abandonné ces contrées qu'on regarde comme leur berceau commun, où la douceur du climat et les habitudes de la vie errante n'exigeaient d'autre abri qu'une tente légère, ils dûrent songer à se construire des habitations plus solides et mieux fermées. Alors naquit l'architecture, dont les premiers développemens furent nécessairement subordonnés à diverses circonstances de position et de mœurs.

La transition de la vie nomade à la vie agricole dut faire d'abord sentir le besoin d'élever des demeures plus stables et plus solides. On abandonna la tente pour la maison de terre ou de briques. Lorsque les migrations conduisirent quelques tribus dans ces climats brûlants où l'ardeur du soleil est insupportable, dirigé par le désir de se soustraire à ce fléau, l'homme se creusa dans le roc des demeures souterraines, seul abri réellement efficace contre la chaleur du climat. Enfin, dans les latitudes tempérées et froides, où les variations atmosphériques exigeaient des clôtures plus solides, la pierre fut employée à élever sur le sol des murailles

épaisses, et là où de tels matériaux manquaient, mais où s'étendaient de vastes forêts, le bois fut l'élément principal des constructions, des troncs d'arbres remplacèrent les blocs de pierre, et l'architecture prit un caractère nouveau dont l'influence se retrouve dans ses progrès ultérieurs.

C'est dans ces premiers essais de l'art qu'il faut chercher l'origine des divers ordres d'architecture employés depuis. Leurs modifications importantes eurent presque toujours leur cause dans quelque nécessité locale ou dans le désir de satisfaire quelque exigence sociale. M. Hope trace d'une manière fort intéressante, quoique parfois un peu diffuse, l'historique des architectures égyptienne, grecque, romaine et gothique. Il donne à cette dernière l'Allemagne pour patrie, et combat l'opinion de quelques écrivains qui ont voulu la faire envisager comme une corruption de l'art italien. Une critique fort sage du style de la renaissance et du mauvais goût qui s'introduisit plus tard en Europe, principalement en Italie et en France, termine cette histoire, pleine de faits curieux et de détails instructifs. L'auteur paraît avoir beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup étudié. Ses assertions sont toujours appuyées sur des exemples nombreux, et son livre renferme la nomenclature ainsi que l'analyse de tous les édifices qui peuvent avoir quelque importance pour l'histoire de l'art. Les planches qui accompagnent le texte et sont en nombre presque aussi considérable que celui de ses feuillets, présentent une rare perfection de dessin et de gravure. C'est à la fois un livre utile et un beau livre, dont le prix proportionnellement assez modéré favorisera sans doute encore le succès. Aujourd'hui que l'architecture semble appelée à se créer de nouvelles voies mieux appropriées à nos mœurs et à nos usages, on ne saurait trop encourager de telles publications, qui, en popularisant les chefs-d'œuvre du passé, tendent à former le goût et à lui donner une direction salutaire.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Août 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PRÉCIS de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monumens jusqu'à nos jours; par M. *Nisard*. — Paris. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Ce précis n'est autre chose que la réunion des divers articles publiés par l'auteur dans l'une des principales revues françaises. On y trouve un goût pur, un style simple et gracieux, le sentiment du beau, le respect du vrai, toutes qualités rares aujourd'hui. Mais l'ensemble se ressent un peu de la manière dont il a été composé. Il manque de proportion dans ses diverses parties, les unes étant longuement développées aux dépens des autres, qui n'ont plus trouvé qu'une trop petite place dans le cadre restreint que l'auteur s'est fixé. Les considérations de M. Nisard sur les premiers monumens de la langue et de la littérature françaises, sont sans doute d'un très-grand intérêt, mais il nous semble que leur place n'était pas dans un court précis dont elles occupent ainsi près de la moitié. La longue et remarquable analyse du roman de la Rose remplit à elle seule plus de pages que tous les chefs-d'œuvre du 17e siècle. Or, quelle que soit l'importance de ce poème dans l'histoire de la langue et du développement de l'esprit français, comme œuvre littéraire proprement dite, il ne mérite pas qu'on lui sacrifie l'étude des grands écrivains. L'auteur passe un peu trop rapidement sur les 17e et 18e siècles. Cette partie de son travail est fort incomplète, et on le regrette d'autant plus que ses appréciations et ses jugemens sont en général empreints d'un esprit de saine critique et d'observation ingénieuse. On lui reprochera seulement peut-être de s'abandonner parfois au sentiment de la vanité nationale, qui

lui fait perdre de vue l'homme en général, l'esprit humain dans toutes ses voies diverses, pour n'en considérer qu'un seul aspect et y rapporter ses critiques et ses éloges. Les Français sont sujets à ce travers. Ils ne voient volontiers le monde qu'en eux, et ne paraissent souvent pas se douter que le génie puisse prendre d'autres allures que les leurs. Si quelqu'un de leurs grands hommes a daigné répéter un lieu commun, celui-ci devient aussitôt à leurs yeux une pensée profonde, originale, une conception neuve dont ils font honneur à l'esprit français. C'est ainsi que M. Nisard débute dans son avant-propos, en citant un mot de Napoléon qui disait de l'histoire de France « qu'on la pouvait faire ou en cent vo- » lumes ou en deux ; cent volumes, si on voulait entrer dans » les détails; deux, si on s'en tenait aux généralités. » Cette manière d'attacher de l'importance aux moindres paroles d'un homme célèbre, non point à cause de leur valeur réelle, mais simplement en raison de la renommée dont il jouit, nous semble puérile, dangereuse même sous certains rapports, et propre à fausser le jugement, à favoriser l'admiration aveugle, à créer une sorte d'autorité devant laquelle la critique n'ose plus élever la voix.

L'un des chapitres les plus remarquables de ce petit volume est celui qui traite de la littérature actuelle. M. Nisard s'y montre tout-à-fait exempt de cet esprit de camaraderie effrontée ou de lâche complaisance qui domine aujourd'hui le monde littéraire. Il sait, tout en conservant un ton mesuré, mais ferme, faire très-bien ressortir l'impuissance et la stérilité de ces prétendus génies qui croient pouvoir aller à la postérité sans s'appuyer sur aucun principe stable ni se proposer aucun but élevé.

LE VER A SOIE, poème de *Marc-Jérôme Vida*, traduit en vers français, avec le texte latin en regard; par *Matthieu Bonafous*. — Paris. 1 vol. in-8, pap. vel.

Le poème de Vida est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature latine moderne. On s'étonne en le lisant de voir la langue riche et harmonieuse de Virgile retrouvée par un prélat italien du 16e siècle, et employée par lui avec un rare bonheur à retracer l'éducation du ver à soie, son travail merveilleux, ainsi que les précieux trésors qu'en a su tirer l'industrie humaine. Quelle profonde étude il fallait faire d'une langue morte pour s'identifier ainsi avec son génie, se rendre maître de toutes ses ressources, et pouvoir l'employer à exprimer les données de l'inspiration poétique. Ce travail nous apparaît aujourd'hui comme un véritable tour de force, et cependant

rien n'y décèle la gène, la recherche, l'effort; il faut savoir sa date pour se douter des immenses difficultés vaincues par l'auteur. Une pareille érudition est maintenant impossible, car l'universalité des connaissances, devenue presque indispensable pour l'homme de lettres, éparpille nécessairement ses facultés sur maints sujets divers, et s'oppose tout-à-fait à cette concentration d'un esprit supérieur sur un objet unique auquel il consacrait sa vie entière, trouvant assez de gloire dans le succès quelque restreinte qu'en fût la sphère. Les progrès de la science ont dû contribuer sans doute à ce résultat, mais il faut bien reconnaître aussi que la tendance de l'époque actuelle est peu favorable au travail, aux études consciencieuses. En effet, Vida remplissait des fonctions ecclésiastiques qui devaient occuper une bonne part de sa vie, et c'est comme délassement qu'il se livrait à la culture des lettres, tandis qu'aujourd'hui celle-ci est devenue un métier, au grand préjudice de l'inspiration et de l'étude.

L'ouvrage de Vida présente non-seulement un grand mérite comme poésie, mais encore il offre un intérêt véritable par les détails qu'il donne sur l'éducation du ver à soie. C'est un tableau curieux des procédés employés de son temps, procédés pour la plupart encore en usage maintenant dans les magnaneries du midi; les mêmes préjugés s'y retrouvent, et l'on est surpris en voyant combien l'art s'est peu perfectionné jusqu'à ces derniers temps où l'introduction de l'industrie sétifère dans les pays tempérés du centre de l'Europe est venue enfin lui donner un élan nouveau, la sortir des ornières de la routine. Les notes dont M. Bonafous a enrichi sa traduction en font une publication tout-à-fait opportune en ce moment où l'attention publique est fortement excitée sur ce sujet, car ce n'est pas seulement un littérateur habile, c'est aussi un agronome distingué qui s'est occupé avec succès soit de la culture du mûrier, soit de l'éducation des vers à soie. Il développe tous les points les plus importans de la partie technique du poème, et donne les résultats scientifiques fournis par les recherches et les observations récentes auxquelles on s'est livré, soit en France, soit ailleurs.

Le style de la traduction est en général pur, correct, harmonieux. Il appartient à l'école sage, mais un peu froide, de Delile. C'est une poésie sonore qui satisfait l'oreille et remplit fidèlement toutes les conditions de la prosodie française. Mais on y rencontre les mêmes défauts souvent reprochés aux traductions de Delile : l'abus des périphrases, la redondance des hémistiches, et l'emploi continuel d'épithètes qui ne sont trop souvent motivées que par la nécessité de compléter le vers ou de fournir la rime. L'élégante concision du latin supporte dif-

ficilement ce genre d'interprétation ; sa gracieuse simplicité se perd dans la pompe monotone de l'alexandrin français. Ainsi ce passage

Principio, ne te lateat quæ tradita agendæ,
Sint illis vitæ spatia : brevis omnibus ætas.
Vix illi lunæ completur tertius orbis,
Et nunquàm ex sese prolem vidêre creatam.
Intereunt omnes, pecus occidit omne quotannis
Et cunctam evertunt fera fata ab origine gentem.
Immortale tamen restat genus his, neque morti
Est penitùs locus, æternùm nam semina durant.

se trouve singulièrement transformé dans la période suivante, où le traducteur appelle à son aide tous les souvenirs mythologiques pour rendre une simple observation que l'auteur a puisée dans la nature, et présentée comme elle s'offrait à lui sans art, ni recherche :

Les dieux de sa carrière ont marqué la limite :
Phœbé n'a pas trois fois parcouru son orbite,
Que d'une vie errante il achève le cours,
Sans voir naître l'objet de ses vives amours.
Si de ses rejetons la troupe moissonnée,
Sous la faux de Saturne, expire chaque année,
La race est immortelle, et c'est la loi du sort :
Le germe de la vie est vainqueur de la mort.

Ces vers sont beaux, sans doute, mais pourquoi invoquer toutes les divinités de l'Olympe dont l'auteur latin ne dit pas un mot? Qui pourrait croire que cette *troupe moissonnée sous la faux de Saturne* désigne d'obscurs vers à soie? Ce système de traduction a donc le double inconvénient d'être inexact et d'exclure complètement le naturel. Il est vrai qu'il tient en grande partie au génie différent des deux langues. La poésie française n'est pas amie de la simplicité. Ses lois sévères excluent la plupart des formes habituelles du langage ; sa poétique, qui repose non sur la prosodie des mots, mais sur la noblesse des périodes, force le traducteur à s'écarter sans cesse de son modèle. Il ne peut qu'imiter avec plus ou moins de bonheur, mais il doit renoncer le plus souvent à rendre le caractère original qui distingue l'œuvre du poète étranger. Le génie particulier de la langue latine offre surtout des obstacles presque insurmontables. La critique doit en tenir compte, et ne pas oublier, en jugeant le travail de M. Bonafous, les difficultés d'un poème didactique où la technologie tient une grande place avec ses termes arides et peu favorables à la poé-

sie. Nous lui adresserons donc un seul reproche : c'est d'avoir un peu trop largement usé de cette faculté d'imitation, et d'avoir poussé parfois trop loin l'emploi de la périphrase. Le passage suivant en offre un exemple :

Observabis item, ne qui gustaverit allii,
Aut cepæ, aut acris porri illætabile virus
Introeat, ne res pereat tibi funditùs omnis.
Bombycem exanimem vidi sæpe ipse jacere
Afflatam famulæ graviter spirantis odore.

Ce sage et prudent conseil prend, dans la traduction, une allure pompeuse qui lui va fort mal et détruit toute sa clarté.

Les végétaux sacrés que vénérait le Nil,
Vulgaires sur nos bords, sont un poison subtil.
Écarte de ces lieux, écarte la présence
Des mortels dont la bouche en exhale l'essence :
J'ai vu, j'en ai frémi, leur souffle corrupteur
Entraîner dans la tombe un essaim producteur.

Mais, de semblables défauts se retrouvent dans presque toutes les traductions en vers français, et l'œuvre de M. Bonafous n'en est pas moins une publication remarquable. On lui saura gré d'avoir remis en lumière un chef-d'œuvre peu connu, qui se trouve aujourd'hui présenter un intérêt tout-à-fait de circonstance. Son édition est exécutée avec un grand luxe typographique; on regrettera seulement, que la destinant à une publicité fort restreinte, il n'en ait ti ré que cent exemplaires.

MONSIEUR PENCIL. — Genève. In-8 obl., fig. = **LE DOCTEUR FESTUS.** — Genève. In-8 obl., fig.—**VOYAGES** et aventures du docteur Festus. — Genève. In-8, fig.

De ces trois nouvelles productions les deux premières sont des autographies dans le genre de M. Jabot, de M. Vieux-bois et de M. Crépin, du même auteur, et la troisième est un livre imprimé avec quelques dessins à la plume. On y retrouve la même gaîté bouffonne, la même originalité d'esprit qui ont fait le succès des précédens albums, mais, il faut le dire, il s'y rencontre également bien quelques longueurs inséparables de ce genre d'écrits. Du reste, nous pensons que de tels ouvrages doivent être jugés d'un point de vue tout particulier; la critique aurait mauvaise grâce à se dresser sur ses ergots, à prendre une mine sévère et renfrognée qui ne

servirait qu'à lui mériter le titre de pédante. Il faut qu'elle laisse là ses grands airs, et qu'elle entre franchement dans l'esprit de l'auteur qui n'a eu d'autre but que d'exciter le rire chez lui-même d'abord, parce qu'il sentait le besoin d'échapper quelques instans au sérieux morne et forcé de notre époque, puis chez les autres, si possible. Ce sont des folies, sans doute, qui veulent être jugées comme telles, mais qui offrent maintes saillies spirituelles, maints traits piquants, maintes allusions satiriques. Au milieu de cette verve de plaisanterie, en apparence sans but et sans mesure, perce un esprit d'observation fort remarquable, auquel le talent de l'artiste ajoute d'autant plus de prix qu'il semble n'y mettre aucune importance prétentieuse, et reconnaît le premier que ses bouffonneries pourront bien n'être pas du goût de tout le monde.

« Va, petit livre, » dit-il dans son épigraphe, « et choisis ton monde : car, aux choses folles, qui ne rit pas, bâille ; qui ne se livre pas, résiste ; qui raisonne, se méprend ; et qui veut rester grave, en est maître. »

On ne saurait mieux caractériser le genre original de ces caricatures qui, pour être convenablement appréciées, veulent qu'on s'identifie avec les données les plus extravagantes de l'auteur et qu'on laisse de côté tout raisonnement inopportun, toute gravité déplacée en pareille matière. Livrons-nous donc sans crainte et suivons les vicissitudes de M. Pencil, les aventures du docteur Festus, en réservant nos critiques pour les détails qui nous paraîtront trop chargés ou trop longs.

M. Pencil, qui est artiste, et de ceux qui vont prendre la nature sur le fait au milieu des bois et des rochers, se trouve en butte aux espiégleries d'un malin zéphir qui enlève son dessin d'abord, puis sa casquette, puis sa personne elle-même et celle d'un gros bourgeois auquel il cherche à se raccrocher, et M. et Mme Jolibois, couple sentimental qui, dans ce même moment, faisait une promenade sur l'eau. Le zéphir soufflant à pleines joues fait pirouetter tous ces personnages jusqu'au plus haut des airs. Il faut convenir que ce zéphir est un vrai Borée et que dès le début nous voilà transportés bien au-delà des limites du monde possible. Cependant un savant docteur qui s'occupe dans son cabinet à scruter les mystères des phénomènes physiques, rédige aussitôt un mémoire sur ce vent souterrain dont l'action n'échappe point à son esprit observateur. Or, tandis qu'il est absorbé dans ce travail, sa servante accourt lui annoncer qu'on aperçoit au ciel un corps extraordinaire, que le docteur transforme tout de suite en une nouvelle planète qu'il baptise du nom de Psyché, puis il

continue son mémoire. Mais la servante revient lui annoncer qu'il est tombé dans son jardin un soulier et un parasol (ce sont ceux de Mme Jolibois). « Habitée, habitée! » s'écrie alors le docteur, et se hâtant d'expédier à la société royale son premier mémoire qui est terminé, il en commence bien vite un autre sur la planète Psyché. Cependant M. Jolibois, s'étant détaché de ses compagnons, gravite au milieu des salades du docteur, qui, transporté de joie, se livre à de profondes études sur les mœurs et le caractère des Psychiotes, car il ne doute pas que ce n'en soit un, et rédige à mesure avec le plus grand soin le récit de ses moindres faits et gestes. C'est alors une série d'aventures grotesques, d'incidens bouffons qui se succèdent sans relâche jusqu'au moment où M. Jolibois sort des mains du docteur pour se jeter dans les bras de sa femme, que M. Pencil lui ramène toujours pure et respectée. Ces événemens sont entremêlés avec ceux bien plus graves qu'occasionne le chien du bourgeois qui, tombé sur un télégraphe, le fait chavirer et détermine ainsi une crise télégraphique générale qui fait proclamer la patrie en danger, nécessite la mobilisation des gardes nationales, excite des émeutes et entraîne encore une foule d'autres conséquences par le fait du vingtième léger qui, ayant trop bu chez M. le maire, se livre à des excès fâcheux. Ici les allusions abondent et sont du genre le plus plaisant. Les côtés ridicules de la politique sont mis en saillie avec finesse et gaîté. On regrette seulement que l'auteur soit toujours porté à dépasser les limites du possible sans vouloir jamais entrer tout-à-fait dans le domaine du merveilleux. Il en résulte un terme moyen qui fatigue un peu l'attention, et embrouille parfois singulièrement les fils de ses marionnettes qu'on a de la peine à suivre dans leurs sauts extravagans.

Le docteur Festus repose à peu près sur la même donnée : ce sont aussi des gens lancés dans les airs que l'on prend pour de nouveaux corps célestes, et qui mettent en émoi tous les savans de la contrée. Mais les allusions y sont plus vives, les critiques plus mordantes. D'ailleurs, l'auteur en a rendu l'intelligence plus facile par le volume de texte qui renferme un récit suivi et détaillé des voyages du docteur. La force armée qui ne suit que l'habit de son chef, les disputes des astronomes sur la nature du corps céleste et sur la priorité de sa découverte, le gouvernement paternel du royaume de Vireloup, l'histoire du clocher de la commune de Primebosse sont des morceaux pleins de verve, et les traits les plus saillans de cette folle composition. Ce sont comme il le dit quelque part, « les drôleries du temps présent, » et chacun, les

reconnaissant, en rira de bon cœur, car elles sont exposées naïvement, sans intention mauvaise, et pour s'en fâcher il faudrait décidément avoir l'esprit bien mal fait. Le caractère du docteur Festus, qui en toute occasion raisonne toute chose d'après les méthodes philosophiques, et dans les moindres circonstances de sa vie ne se décide jamais avant d'avoir mûrement pesé tous les côtés de la question, est aussi une conception très-originale. Mais on l'aimera sans doute mieux autographié qu'imprimé; le talent du dessinateur est nécessaire pour soutenir l'attention; dans un livre le rire fatigue à moins que l'intérêt ne lui vienne en aide, et l'on conçoit bien qu'il ne peut guère y en avoir dans un récit de ce genre. Les *voyages et aventures du docteur Festus* ne sauraient se lire agréablement tout d'une haleine. Il faut prendre le volume lorsque l'esprit s'y sent disposé, et savoir le fermer à temps pour le rouvrir plus tard. Alors nous croyons qu'on y trouvera maintes pages fort récréatives, et comme preuve de notre assertion nous terminerons cet article par la citation suivante. Il s'agit d'une requête en grâce adressée à S. M. le roi de Vireloup.

« Au bout de six jours, le courrier descendit à l'hôtel du ministre de l'intérieur, à qui la requête fut remise. Celui-ci se rendit aussitôt chez le roi, qui, dans ce moment, prenait du punch. Après sept salutations solennelles, il lui remit le papier; sur quoi le roi lui dit, posant la feuille sur un guéridon : c'est bon. Allez-vous-en.

» En effet, le roi était occupé dans ce moment à observer les jeux de son fils aîné, jeune enfant d'une haute espérance. A peine âgé de quinze ans, il montrait les plus heureuses dispositions, et passait au palais pour devoir être l'honneur d'une dynastie toute de héros. L'on venait, en particulier, au moment où était entré le ministre, de lui découvrir une haute aptitude pour l'art nautique, sur ce que, de lui-même et sans aucun secours des personnes de l'art, il venait de faire un petit bateau de papier, et que, l'ayant posé sur le bol de punch, il avait eu l'idée de le faire cheminer en soufflant dessus. A ce trait d'une rare précocité, les courtisans avaient manifesté la plus vive admiration, au point que plusieurs s'embrassaient en forme de félicitation, étant glorieux d'avoir à servir sous un tel prince. Aussi le petit bonhomme voulant renchérir encore sur ce qu'il avait fait, prit la requête sur le guéridon, la divisa en quatre parts, dont il fit quatre nouveaux navires, et les posant sur le bol, il fit manœuvrer cette flotte en criant : *Tribord! bâbord!* pendant que les courtisans en étaient à se pâmer, faute de s'être réservé des expressions

assez fortes pour peindre leur délicieuse surprise. Le roi enchanté, nomma aussitôt son fils grand-amiral et commandant en chef de toutes les flottes du royaume. »

FLEURS DE L'ARRIÈRE-SAISON. — Genève. In-8, 3 fr.

Décidément, la poésie veut prendre sa place dans la littérature genevoise. On ne pourra plus dire que ce don harmonieux ait été refusé aux habitans de l'un des plus beaux sites du monde. S'ils ne comptent pas encore un poète de génie, du moins ne saurait-on, sans injustice, méconnaître le talent gracieux de plusieurs de leurs écrivains. Nous avons déjà parlé dans un numéro précédent de M. Petit-Senn; maintenant, c'est M. Gaudy qui, sous le titre de *Fleurs de l'arrière saison*, nous donne un charmant recueil de poésies légères, de contes spirituels, d'anecdotes piquantes dont la lecture est pleine d'attrait. On y trouve une originalité bien marquée, sans nulle affectation ni recherche prétentieuse. Ce n'est pas de la rêverie romantique; le style pur et facile ne se ressent point du néologisme à la mode; l'imagination ne s'y montre pas avide d'émotions, prodigue d'images étranges. En un mot, rien ne ressemble moins à la poésie telle que nous l'ont faite les rimeurs de la nouvelle école. M. Gaudy aime le naturel, le vrai; il met de la bonhomie jusque dans ses satires dont le trait n'en ressort que mieux; sa muse ne pleure pas sans cesse, et, loin de prétendre à l'air dévasté, le sourire séjourne volontiers sur ses lèvres. Cependant ne croyez pas que ce soit faute de connaître les procédés de la nouvelle école. Les strophes suivantes prouvent qu'ils ne lui sont point étrangers :

Quel dieu presse mes flancs? Où suis-je? où vais-je? où cours-je?
Suis-je sur le trépied du temple d'Apollon,
Ou bien dans mon fauteuil, comme l'âne de Bourge,
        Loin du sacré vallon?

Je suis, oui, je le sens, je suis dans cet asile
Que le Cygne thébain brûle de ses clartés;
Je le sens à mon sang, je le sens à ma bile,
        A mes nerfs contractés.

Voyez sur tous mes traits cet air sombre et farouche,
Ce front ébouriffé, ce regard incertain!
Voyez pour de grands mots comme s'ouvre ma bouche,
        Sentez bondir ce sein!

Mais satisfait de ce succès, M. Gaudy a renoncé au gali-

matias pindarique, et sa muse modeste, simple en ses goûts, préfère puiser ses inspirations dans la nature, peindre la vie réelle et jeter le charme de la poésie sur les remarques piquantes que lui fournit l'observation. Son esprit légèrement caustique a du penchant à la satire, cependant cette tendance est balancée par l'impression douce, calme, bienfaisante, que produit sur lui le séjour de la campagne où il vit habituellement. Il s'abandonne volontiers aux images paisibles que lui offrent les champs et leurs travaux rustiques et leurs riches moissons. Le genre descriptif convient surtout à son talent gracieux; il sait lui donner un tour piquant, l'animer de réflexions ingénieuses qui soutiennent l'intérêt, ou de sentimens qui s'harmonisent très-bien avec le sujet de ses tableaux. Le passage suivant que nous empruntons à la *Cour rustique* justifiera nos éloges et donnera sans doute à nos lecteurs le désir de faire plus ample connaissance avec les *Fleurs de l'arrière-saison :*

Je n'ai point de mon clos, jardinier tyrannique,
Loin du trône des fleurs banni le potager :
Le lys altier y croît près du navet rustique,
Et le lourd potiron touche à l'aster léger;
L'asperge, la laitue et la piquante oseille
Des festons du jasmin verdissent entourés ;
Selon mon gré je puis dans les mêmes carrés
Cueillir le haricot ou la rose vermeille.
Pourquoi loin de mes yeux un injuste dédain
Voudrait-il exiler les trésors du légume ?
Mode peu libérale, orgueilleuse coutume !
Aussi bien que les fleurs ils ont droit au jardin ;
Aussi bien que les fleurs l'ami de la nature
Aime à les contempler. Jadis de leur culture
Plus d'un sage sut faire un passetemps fort doux :
Alors que retiré dans ses champs de Salone,
Dioclétien vivait libre de soins jaloux,
A ceux qui l'engageaient à reprendre le trône
Il ne disait qu'un mot : *Venez voir mes beaux choux*.

Pourtant dans un carré que le buis emprisonne
Et dont l'art de Le Nôtre esquissa les contours,
Seules règnent les fleurs. C'est là qu'en ses vieux jours
Mon père cultivait l'œillet et l'anémone.
Bon père ! il en faisait sa joie et ses amours.
On n'y touchera point ; la mode despotique
N'ira point rajeunir ce parterre gothique
Qui rappelle à mon cœur des souvenirs touchans.
Du haut des cieux, qui sait ? il peut revoir ses champs,
Ses jardins verdoyans et leurs planches chéries ;

Il peut redemander aux brises du matin
Quelque esprit exhalé de leurs tiges fleuries.
Ah ! si tel est au ciel le vouloir du destin,
Si l'âme y prend un corps et des formes nouvelles,
Montez, douces senteurs, aux voûtes immortelles ;
Parfumez leurs lambris, et que ce pur encens
Du vieillard attendri caresse encor les sens.

Plusieurs contes spirituels et quelques légendes imitées de l'Allemand complètent ce recueil, qui joint ainsi à ses autres mérites l'attrait de la variété, si rare aujourd'hui dans les œuvres poétiques dont la monotonie semble être devenue le caractère le plus général. On y retrouve, du moins de temps en temps, cette allure légère et gaie que la poésie française prenait sous la plume des Gresset, des Junquières et de plusieurs autres écrivains auxquels on doit quelques-unes de ses plus jolies productions.

PUJOL, chef de miquelets, ou la Catalogne, 1808-1814 ; par *J. Arago*. Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **MADAME DE LA SABLIÈRE** et la Chaîne d'or; par Mme la comtesse *Dash*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. J. Arago conte avec esprit, avec gaîté. Son imagination brillante et vive est seulement trop prodigue de ses richesses. Il entasse volontiers incidens sur incidens, et, sans trop s'inquiéter de la vraisemblance, il croit avoir prévu toutes les objections en disant que ce sont des souvenirs réels, qu'il a vu de ses propres yeux les faits qu'il rapporte. Mais M. Arago nous dit qu'il est aveugle aujourd'hui, et nous croyons fort qu'il se persuade trop facilement avoir assisté aux scènes qui n'existèrent jamais que dans sa féconde invention. C'est ainsi qu'il nous a donné un voyage autour du monde, plein de récits fantastiques dignes de le faire ranger à la suite de la collection des *Voyages imaginaires*. Le roman que nous annonçons se présente aussi avec la prétention d'être historique; ce sont des souvenirs de la guerre d'Espagne, et leur authenticité paraîtra sans doute fort suspecte. Mais, dans un roman, l'invraisemblable choque moins, l'imagination a le champ plus libre, et l'on se prête beaucoup mieux à ses caprices. D'ailleurs, M. Arago écrit avec facilité, son style est agréable, il sait exciter l'intérêt et le soutenir. *Pujol* trouvera donc sans doute des lecteurs assez nombreux, quoique ce ne soit certainement pas une production bien remarquable.

Quelque renommée qu'on ait faite à Mme la comtesse Dash pour ses précédentes publications, nous ne saurions voir dans

Mme de la Sablière et *La Chaîne-d'or* que de bien fades nouvelles qui rappellent le mauvais genre de Mme de Genlis. On y retrouve la même admiration pour les désordres du grand monde, pour les galanteries de cour, la même indulgence pour ces amours licencieux dont le roi donnait l'exemple en délaissant sa femme pour vivre publiquement avec des maîtresses. Ninon de Lenclos, Mme de la Sablière et quelques autres femmes non moins équivoques sont les héroïnes de Mme Dash. Groupant autour d'elles les hommes de lettres les plus illustres de l'époque, elle a essayé de nous offrir un tableau du grand siècle de la littérature française. Mais c'était une entreprise au-dessus de ses forces. On n'y rencontre rien d'original, rien de remarquable, aucun trait frappant qui puisse exciter l'intérêt ou satisfaire la curiosité. Ce ne sont que des lieux communs, des anecdotes que chacun connaît déjà, et dont l'auteur n'a pas même su tirer tout le parti possible, car en voulant les mettre en action sous une forme dramatique, elle les a presque entièrement privées du charme de naïveté qui fait tout leur mérite.

TRADUCTION en vers français des Bucoliques de Virgile; par le comte *de Marcellus;* suivie de poésies diverses et de quelques réflexions sur l'enseignement. — Paris, chez A. Pinard, rue de la Harpe, 88. In-8, 7 fr. 50 c.

M. le Comte de Marcellus vient ajouter son nom à ceux des nombreux traducteurs qui ont essayé de reproduire en vers français le chef-d'œuvre du poète latin. Les Bucoliques de Virgile sont pleines d'un charme si puissant, d'une harmonie si parfaite, que l'on conçoit aisément cette espèce d'émulation, car ce serait sans doute un noble talent que celui qui réussirait à faire passer dans la langue française toutes les beautés de cette riche poésie. Un succès pareil suffirait à faire la gloire d'un poète. Mais peut-on espérer d'y parvenir jamais entièrement? C'est ce qui me paraît fort douteux; chaque langue a son génie particulier, qui ne se traduit guère, et entre le latin et le français surtout, il existe, soit dans la grammaire, soit dans la syntaxe, des différences très-grandes, qui rendent presque impossible une interprétation à la fois littérale et élégante. L'exactitude doit presque toujours être sacrifiée aux exigences du style. Dans la poésie, en particulier, cette condition est indispensable. La concision latine fait place aux périphrases françaises, et la plupart des traits gracieux du poète perdent nécessairement une partie de leurs

charmes en s'allongeant sous la plume du traducteur. Si l'on ajoute à cela que la prosodie si harmonieuse du vers latin vient se perdre dans la monotonie de la rime et dans l'allure en général si peu souple du grave alexandrin, on comprendra tous les obstacles que présente un pareil travail. Mais s'il faut peut-être renoncer à une traduction parfaite, on ne saurait qu'applaudir aux efforts qui tendent à s'approcher autant que possible du but. Sous ce rapport, l'œuvre de M. de Marcellus mérite d'être accueillie avec faveur. On ne peut pas dire que sa traduction soit en tout supérieure à celles qui l'ont précédée, mais on y trouve maints passages mieux rendus, et ses vers en général purs et corrects se font remarquer par une harmonie douce qui convient parfaitement au sujet.

Couché sur le gazon, tu chantes, cher Tityre;
Et la muse des bois qui t'aime et qui t'inspire
Du nom d'Amaryllis enchante les échos.
Tu trouves sous ce hêtre et l'ombre et le repos.
Et nous, infortunés, bannis de la patrie,
Nous fuyons pour jamais cette terre chérie,
Où d'un bonheur si doux nous goûtions les plaisirs.

Cette strophe est bien loin, sans doute, de la simple précision du latin :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ :

Elle rend bien faiblement cette opposition si frappante et si belle entre le sort de l'exilé et le bonheur tranquille du pâtre :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Mais si le traducteur n'a pu conserver toute l'énergie de son modèle, il a, du moins, rendu souvent avec bonheur la grâce délicate, la fraîcheur et la vérité de ses tableaux agrestes.

Heureux vieillard! Ainsi tu garderas tes champs!
Ces champs à tes désirs, à tes goûts suffisants,
Quoiqu'un roc sans gazon borne ton héritage,
Et qu'un jonc limoneux couvre le pâturage.
Tu n'as à redouter, dans ces paisibles lieux,
Ni d'un troupeau voisin l'abord contagieux;

Ni, conduisant au loin tes brebis bientôt mères,
Les herbages suspects des plaines étrangères.
Heureux vieillard! Ainsi ce fleuve accoutumé,
Cette source sacrée, et ce bocage aimé
T'offriront tour à tour un agréable asile.
Dans un tendre abandon, dans un abri tranquille,
Là tu pourras, au sein de nos sombres forêts,
Errer à l'aventure et respirer le frais.
Les abeilles suçant les fleurs de la saussaie,
Et près du champ voisin bourdonnant sur la haie,
Inviteront tes sens aux douceurs du sommeil.
Tes yeux se fermeront. Pour charmer ton réveil,
Le bûcheron, du haut d'une roche sauvage,
Fera de ses chansons retentir le rivage:
Et, nourri par tes soins, ton fidèle ramier,
Ou, du sommet lointain d'un orme hospitalier,
La tendre tourterelle auprès de sa compagne
De leurs gémissemens rempliront la campagne.

Suivant l'exemple de quelques-uns de ses devanciers, M. de Marcellus s'est permis de faire plusieurs changemens, d'élaguer certains passages qui blessent la pudeur, de dissimuler par une interprétation adroite, mais non fidèle, des traits de mœurs romaines, dont la monstruosité révolte. Son but était de rendre ainsi la lecture des *Bucoliques* innocente même pour la jeunesse, et de la faire pénétrer jusque dans les séminaires. Mais il me semble que ce sont là des palliatifs assez insignifians, d'autant plus que le texte de Virgile se trouvant en regard de la traduction, il ne faut pas être bien fort latiniste pour découvrir bientôt la supercherie qui devient alors plutôt dangereuse, parce qu'elle réveille l'attention, pique la curiosité et peut entraîner des questions, susciter des pensées auxquelles sans cela peut-être on n'eût pas seulement songé. D'ailleurs à quoi bon mettre les églogues de Virgile entre les mains des jeunes prêtres? L'auteur est ici en contradiction avec lui-même, car un peu plus loin, dans son mémoire sur l'enseignement, il dit qu'ils ne doivent étudier que la religion seule, que sans savoir autre chose, ils sauront tout, que la grâce et la foi doivent leur tenir lieu de toute science, de toute érudition. Pourquoi donc traduire Virgile à leur usage?

M. de Marcellus a des opinions très-catholiques et ses réflexions sur l'enseignement, ainsi que les poésies qu'il a insérées à la suite de sa traduction, en sont fortement empreintes. Il envisage tout du point de vue religieux, et pour lui la religion ne se trouve que dans le catholicisme.

GRAMMAIRE LATINE, faite sur un nouveau plan, graduée avec le plus grand soin et accompagnée d'exercices ; par *L. Veillard*. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c. Paris, même maison ; 6 fr.

Cette grammaire, arrivée à sa troisième édition et successivement améliorée par l'auteur d'après les directions que lui fournissait la pratique, mérite d'être recommandée comme l'une des plus claires et des plus commodes que l'on puisse employer, surtout pour les commençans. L'étude de la syntaxe y marche de front avec celle des différentes formes des mots, en sorte que dès la première déclinaison l'élève apprend une règle de syntaxe qu'il applique à des substantifs de cette déclinaison. Par ce moyen, les premiers rudimens perdent leur sécheresse habituelle, le travail offre plus d'intérêt, et l'on peut commencer des exercices de composition, en quelque sorte dès la première ou la seconde leçon. L'ouvrage est divisé en quatre parties : la première traite des différentes sortes de mots qui entrent dans une proposition, des règles de syntaxe qui leur sont propres, et de la proposition considérée isolément ; la deuxième a pour objet spécial les verbes attributifs, et leur syntaxe dans la proposition considérée encore isolément ; la troisième traite des propositions liées les unes aux autres, et des règles auxquelles cette liaison donne lieu ; la quatrième, enfin, contient la manière de rendre certains mots, certaines expressions du français, et les règles qui s'écartent ou paraissent s'écarter de celles qui ont été données dans les autres parties. Chaque leçon est suivie d'un petit supplément à l'usage des élèves plus avancés, dans lequel se trouvent les développemens que ne comportait pas l'enseignement élémentaire. Des passages tirés des auteurs classiques appuient toutes les règles et les exceptions, et de nombreux thèmes soit français, soit latins, habilement gradués, fournissent un excellent moyen d'exercer les élèves au travail de la traduction, en leur faisant constamment appliquer ce qu'ils apprennent, d'une double manière. De petits dictionnaires renfermant les mots des thèmes sont placés à la fin de chaque volume. La méthode de M. Veillard nous paraît offrir des avantages d'autant plus certains qu'elle est facile à saisir, et que, quoiqu'elle soit destinée à l'enseignement public, les parens qui désirent diriger eux-mêmes les études de leurs enfans pourront l'employer avec succès.

SEMAINE D'EXIL; par *Christien Ostrowski.* — Paris, à la Librairie polonaise. In-8, 7 fr. 50 c.

Ce recueil de poésies offre un caractère d'originalité fort remarquable. M. Ch. Ostrowski est un polonais qui manie le vers français avec une aisance tout-à-fait extraordinaire chez un étranger. Son imagination vive et hardie a su trouver dans notre langue toutes les ressources nécessaires pour exprimer les rêveries de la muse du Nord, pour rendre ses inspirations énergiques, parfois même un peu sauvages. On y trouve une forte empreinte de l'esprit romantique, dont la nouvelle école française n'a guère produit jusqu'à présent que de pâles imitations, et cependant la pureté du style n'est jamais sacrifiée à la recherche des images, la pensée ne se cache pas sous l'obscurité de formes étranges et embarrassées. Des sentimens nobles et tendres, des descriptions pleines de fraîcheur donnent à sa poésie un charme tout particulier que vient rehausser encore le mérite d'une expression toujours claire, gracieuse et correcte. C'est la langue harmonieuse des grands écrivains classiques habilement employée à interpréter les élans d'une âme rêveuse et romantique. Aussi nous ne dirons pas, comme M. Ste.-Beuve dans la préface qu'il a insérée en tête de ce volume, que M. Ostrowski « a essayé de » produire ses inspirations d'exilé dans des formes et avec des » couleurs qui font presque de lui un élève de Victor Hugo. » Mais nous conseillerons à l'école française de suivre le bon exemple qu'il lui donne en s'écartant au contraire des erremens du maître, et en sachant allier l'élégance du style à l'originalité de la pensée.

Les souvenirs de la terre natale, les exploits et les malheurs de la Pologne, les angoisses de l'exil forment les principaux sujets de ces poésies auxquelles l'auteur a joint quelques imitations du polonais et une traduction des *Amours des anges* de Th. Moore.

M. Ostrowski a su donner à ses tableaux un prestige qu'on croyait ne pouvoir trouver que sous le beau ciel du midi. Sans affectation ni recherche prétentieuse, il s'abandonne tout naturellement à ses sympathies patriotiques et trouve la poésie gracieuse et pure dans la simple expression d'un sentiment vrai.

« Qu'elle était belle ainsi cette forêt profonde
Semblable en sa vieillesse aux bois du Nouveau-Monde,
Où jamais un mortel, de ses pas ennemis,
Avant moi n'a troublé les échos endormis :

Où Volborka la belle, à l'eau capricieuse,
Déroulait au soleil son écharpe soyeuse,
Comme un caméléon sinueux et changeant
Se divisait parfois en aigrettes d'argent,
S'unissait, retombait en cascade sonore
Et fuyait en serpent pour revenir encore.
Les chênes n'y tombaient que ployés par le temps
Ou bien déracinés par l'effort des autans.
Souvent un chêne mort unissait les deux rives :
Des lianes, des fleurs, des branches fugitives,
Venaient à ses débris s'attacher en flottant,
Et le pont s'élevait, de verdure éclatant.
Des oiseaux du midi, des fauvettes nomades,
Des geais bleus, des moqueurs, volant par myriades,
Dans leur langue d'amour se parlaient dans les airs :
Leurs voix étaient d'accord, comme dans les concerts
De chanteurs exercés mille voix réunies
Produisent en vibrant de grandes harmonies. »

Ces riantes images sont d'autant plus frappantes qu'elles contrastent à côté de la teinte mélancolique répandue sur toutes les pensées du pauvre exilé.

Sur ses traits déflorés qu'un mal secret dévore
Un muet souvenir quelquefois fait éclore
        Des reflets plus touchans :
Comme dans un herbier les roses trépassées
Conservent en mourant leurs teintes nuancées
        Et le parfum des champs.

Quelquefois sur sa joue un sourire éphémère
(On dit qu'en ces instans il rappelle sa mère)
        Vient s'asseoir à demi ;
Mais bientôt il s'efface, et sa lèvre muette
Jamais ne répandit son âme de poète
        Dans le sein d'un ami.

Ces deux strophes, que nous empruntons au portrait de l'auteur, peignent bien un cœur brisé par de grandes infortunes. C'est la douleur du proscrit obligé de fuir pour se soustraire à une mort ignominieuse, parce qu'il a voulu rendre à son pays l'indépendance et la liberté. Il ne vit plus que dans le passé, son énergie se réveille au souvenir de la lutte héroïque dont il fut un des acteurs, et sa verve s'anime pleine d'éloquence pour exalter la gloire de ses compagnons d'armes, pour maudire les oppresseurs de sa patrie :

Les feux avaient cessé ; le Russe est aux barrières.
Où sont donc les fusils ? Leurs balles meurtrières

Ont mille fois autant résonné ce matin
Qu'aux combats simulés du grand-duc Constantin.
Pourquoi se taisent-ils ? Ah ! c'est qu'une poignée
Dans le sang des milliers aujourd'hui s'est baignée ;
C'est que les bataillons à la crainte étrangers
N'entendent que la voix qui leur dit : Feu ! chargez !
C'est que leur sein brûlant aspire la fumée,
Que leur bras défaillant soutient l'arme enflammée ;
C'est que depuis le jour, sans reculer d'un pas,
Le héros fantassin affronte le trépas :
Alors, ivre de sang, muet, presque en délire,
Sans crainte et sans mémoire, il charge, il arme, il tire ;
Ses bras, comme agités par un secret ressort,
Font mouvoir son fusil, et l'instrument de mort
Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
Lorsqu'enfin en fouillant au fond de sa giberne
Il cherche une cartouche, il n'y trouve plus rien,
Il sent que le fusil s'embrase dans sa main,
Une pâleur mortelle a couvert son visage,
Et le soldat succombe en écumant de rage.

Mais que peut le courage contre ces hordes innombrables qui accourent à la voix de leur chef qu'elles adorent presque comme un dieu ! La Pologne succombe malgré de si généreux efforts ; il faut qu'elle courbe sa tête sous le joug de fer, et ses enfans, condamnés à l'esclavage, doivent se préparer à des combats plus douloureux, car ils seront obscurs et sans gloire.

Le Christ à Nazareth, aux jeux de son enfance
Associait la croix, symbole de sa mort :
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
Le combat qui l'attend, les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante ;
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
Parmi les chevaliers, détrôner le croissant,
Ni comme les Gaulois, dans son pays sublime,
Semer la liberté, l'arroser de son sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Recevoir le défi par un agent secret :
La lice du combat, c'est la caverne obscure ;
Un puissant ennemi va signer son arrêt.

Il meurt : pour monument et pour pompes funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris,
Quelques pleurs d'une femme, et parmi les ténèbres
Les tristes entretiens de quelques vieux amis.

On se laisse volontiers émouvoir par le sentiment profond qui domine le poète ; on partage son enthousiasme, son indignation ; on pleure avec lui sur le sort de la malheureuse Pologne. Cette poésie, si bien appropriée au sujet, fait oublier que l'auteur est un étranger, appartient à un autre pays, parle une autre langue. Elle excite la sympathie, et laisse après elle une tristesse dont on ne peut se défendre. Aussi retrouve-t-on avec plaisir les *Amours des anges* de Th. Moore qui terminent le volume. Les douces inspirations, la suave harmonie du poète anglais sont en général rendus avec bonheur dans cette traduction élégante, qui décèle chez son auteur une connaissance approfondie de la langue française.

Le talent remarquable de M. Ostrowski sera, nous n'en doutons pas, dignement apprécié ; il lui assure un rang élevé dans la littérature française, et lui ouvre ainsi dans l'exil même une nouvelle carrière où son intelligence pourra se développer avec succès et cueillir de belles palmes.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ESPAGNE MODERNE, suivie d'un aperçu sur les finances ; par M. *de Marliani*. — Paris. 2 vol. in-8, 16 fr.

La guerre civile qui désole l'Espagne depuis près d'une dizaine d'années offre un problème fort difficile à résoudre. Les renseignemens incomplets, souvent même contradictoires, et en général peu dignes de confiance que fournissent les journaux, sont loin d'éclairer la question d'une manière satisfaisante. C'est un tel imbroglio d'émeutes, de révoltes, de factions, de combats sans gloire et sans résultat, de brigandages et de barbarie, qu'on finissait par ne plus rien y comprendre du tout, et que, dégoûté de cette lutte interminable, on ne lisait plus guère l'article Espagne, lorsque les derniers événemens semblant indiquer une solution prochaine sont venus ranimer l'intérêt, rappeler l'attention publique sur cette malheureuse contrée. L'ouvrage de M. de Marliani paraît donc dans un moment tout-à-fait opportun, car son but est de jeter un jour tout nouveau sur la situation réelle du pays, et sur les véritables causes de l'anarchie dont il est la proie. Le sujet voulait être traité par un Espagnol, qui seul peut bien connaître les institutions, les mœurs, les préjugés nationaux, les qualités et les défauts de l'Espagne,

pays à part du reste de l'Europe dont il diffère totalement sous maints rapports essentiels. M. Marliani se trouve d'autant plus apte à remplir cette tâche, qu'il a pris part aux événemens, qu'il a joué lui-même un rôle politique et qu'il peut dire comme Énée en parlant des malheurs de Troie :

.... et quorum pars magna fui.

C'est dans l'histoire du passé qu'il va chercher l'explication des phénomènes du temps présent. En effet, pourquoi voudrait-on isoler notre époque de celles qui l'ont précédée, comment apprécier la crise actuelle si l'on fait abstraction des événemens antérieurs? Dans un résumé fort intéressant, M. de Marliani passe en revue l'histoire d'Espagne depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. Il montre comment le mauvais gouvernement des princes qui se sont succédé sur le trône a petit à petit introduit le désordre, la prodigalité, la mauvaise foi dans toutes les branches de l'administration. Des intérêts personnels, des vues égoïstes, l'ignorance et le fanatisme, ont, pendant des siècles, sacrifié les vrais intérêts du pays à la satisfaction de leurs passions haineuses ou cupides. Charles-Quint avait déjà tenté d'affaiblir l'élément municipal qui faisait ressembler l'Espagne à une confédération républicaine, bien plus qu'à un état monarchique. Mais ce fut le sombre Philippe II qui lui porta les coups les plus funestes en organisant sourdement la tyrannie, en appuyant le despotisme sur le pouvoir redoutable du clergé. L'inquisition devint entre ses mains un instrument terrible qui lui servit à réduire toute opposition, à étouffer toute résistance. Profitant avec habileté de l'influence des prêtres et du zèle ardent qu'ils mettaient à poursuivre l'hérésie sous quelque forme qu'elle se montrât, il fonda sa puissance sur la terreur, et son règne malheureusement trop long anéantit à la fois en Espagne l'énergie morale et la prospérité matérielle. Les hommes n'étaient à ses yeux que des espèces de marionnettes qu'il faisait jouer à son gré jusqu'à ce qu'elles fussent usées, puis qu'il brisait pour en prendre d'autres. Ses agens, ses confidens intimes n'étaient pas plus que ses ennemis à l'abri de sa cruauté capricieuse, et les courtisans eux-mêmes disaient que le sourire de Philippe se trouvait bien près de son poignard. Les intrigues nombreuses qu'il entretenait partout exigeaient des dépenses considérables; aussi les trésors du Nouveau-Monde ne pouvaient y suffire. Il fut obligé de recourir à maints expédiens pour augmenter ses revenus et tous les moyens lui semblaient bons dans ce but. Il épuisa donc l'une après l'autre toutes les ressources du pays, don-

nant le funeste exemple du pillage et de la dilapidation. Une fois entré dans cette voie un gouvernement se trouve entraîné fatalement à la suivre jusqu'au bout. Aussi ses successeurs imitèrent-ils son exemple. L'Espagne vit ses richesses disparaître bientôt pour faire place à la misère, et l'une des plus belles contrées de l'Europe fut changée en un vaste couvent; on n'y rencontra plus que des moines oisifs, des mendians vivant d'aumônes, et des bandits audacieux bravant les lois divines et humaines. C'est ainsi que se relâchèrent tous les liens sociaux; le commerce et l'industrie, loin de se développer comme dans les pays voisins, s'éteignaient peu à peu; c'était un véritable retour à la barbarie dont les progrès n'ont été ralentis que par l'influence de ces institutions vivaces qui avaient fait la prospérité des provinces espagnoles, mais qu'on pouvait craindre de voir enfin succomber au milieu de la dissolution générale. L'Espagne ne prit ainsi presque aucune part au mouvement des 17e et 18e siècles. Elle semblait séparée par un mur d'airain du reste de l'Europe, et demeura tout-à-fait étrangère à la marche des idées, aux progrès que firent les autres nations pendant cette époque mémorable. Sans doute, sa séquestration ne put pas être entièrement complète, la pensée ne se laisse arrêter par nul obstacle, et les grandes voix qui proclamaient les principes nouveaux de la tolérance, de l'égalité, de la liberté, durent retentir jusque dans la Péninsule. Mais ce ne fut qu'un faible écho, inintelligible pour la foule, et qui ne trouva de sympathie que dans un bien petit nombre d'esprits éclairés, d'âmes élevées, dont les efforts devaient encore long-temps demeurer stériles. Il fallut l'invasion française pour tirer le peuple espagnol de cet assoupissement léthargique. En présence des armées étrangères, l'esprit d'indépendance se réveilla, la nation retrouva des forces pour repousser le joug qu'on prétendait lui imposer, et si l'on avait voulu profiter de cet élan admirable, il était facile de le faire servir à la régénération du pays. Malheureusement le talent et les vertus avaient depuis longtemps déserté le trône d'Espagne; le prince qui régnait alors n'eut rien de plus pressé, une fois le danger éloigné, que de comprimer le mouvement, de refouler toute pensée généreuse et de faire contribuer le dévouement de son peuple à l'accroissement du pouvoir absolu. Cependant les germes semés par la révolution française ne furent pas tout-à-fait étouffés; ils se développèrent en silence, puis quand leurs racines eurent pénétré dans le sol, on les vit porter leurs fruits : une révolution fut tentée et dès ce moment commença la longue lutte qui n'est pas encore terminée aujourd'hui.

D'une part, la guerre civile trouva dans le peuple les élémens les plus propres à l'alimenter; de l'autre, le désordre de l'administration et le mauvais état des finances empêchèrent le gouvernement d'apporter à sa répression toute la vigueur nécessaire. Le sol accidenté de l'Espagne favorise singulièrement ce genre de guerre, et le vieil esprit provincial, jaloux de ses droits, est l'ennemi naturel de la centralisation et de l'unité. Tels sont encore à présent les obstacles les plus grands qui s'opposent à l'établissement régulier du régime constitutionnel.

M. Marliani montre que la cause de Don Carlos compte bien peu de partisans réels; c'est un drapeau, un chef autour duquel se sont réunis les mécontens qui pensaient ainsi combattre pour le maintien de leurs institutions municipales dont l'existence semblait menacée. Les deux grandes fautes qu'il reproche au gouvernement actuel sont, d'abord de n'avoir rien fait pour rétablir la confiance et s'ouvrir par là de nouvelles sources de crédit, puis d'avoir prétendu réorganiser le pays sur des bases toutes nouvelles sans aucun égard pour des institutions encore pleines de vie, dans lesquelles il devait au contraire chercher les élémens de sa force, sauf à les modifier ensuite graduellement dans le sens unitaire. Il donne des détails fort curieux sur l'état des partis dont les dénominations n'expliquent point la tendance réelle; ainsi les modérés sont suivant lui plus révolutionnaires que les exaltés, car ils prétendent faire table rase pour élever une forme de gouvernement toute nouvelle, tandis que les derniers veulent s'appuyer sur le passé, fonder la liberté sur les élémens naturels que leur offre le pays. De là ces inextricables complications qui viennent replonger l'Espagne dans l'anarchie au moment même où la guerre civile semblait terminée. Un autre malheur non moins déplorable que signale M. de Marliani, c'est l'absence presque totale d'hommes supérieurs capables d'exercer par leur talent ou leur caractère une haute influence, de dominer les événemens, et de leur imprimer une direction ferme vers un but bien déterminé. L'agitation se perpétue ainsi sans qu'on puisse en prévoir le terme. Cependant M. de Marliani ne désespère point de l'avenir, il croit le peuple espagnol susceptible de grandes choses, d'efforts généreux qui pourront le faire sortir heureusement de cette crise pénible. Mais c'est dans le triomphe du parti exalté qu'il voit le salut de la patrie, et pour obtenir ce résultat il faut que des chefs habiles et dévoués au bien public se mettent à sa tête.

Dans l'aperçu financier qui termine cette histoire, l'auteur déploie une connaissance profonde des ressources de l'Espa-

gne ; il cherche à prouver qu'avec des réformes administratives sagement exécutées, on pourra facilement relever le crédit, et trouver dans les revenus du pays de quoi suffire aux dépenses de l'État. Mais il appuie fortement sur la nécessité d'observer avec un religieux scrupule tous les engagemens pris vis-à-vis des créanciers de l'Espagne. La charge est lourde sans doute, mais il est bien certain que pour les gouvernemens comme pour les particuliers, la probité est la base la plus solide de la confiance et du crédit.

L'ouvrage de M. Marliani nous paraît sous tous les rapports digne d'être vivement recommandé. Non-seulement il est riche de faits nouveaux, intéressants, propres à faire bien connaître l'Espagne et les questions qui s'y débattent, mais encore il est écrit d'une manière fort remarquable. On voit que le français est aussi familier à l'auteur que sa propre langue maternelle.

LA HONGRIE ET LA VALACHIE, souvenirs de voyage et notices historiques; par *Ed. Thouvenel.* — Paris. In-8, avec une carte. Prix : 7 fr. 50 c.

Un voyage de Vienne à Constantinople, par les bateaux à vapeur qui suivent le cours du Danube, a fourni à M. Thouvenel l'occasion de recueillir d'intéressans détails sur les populations diverses qui habitent les rives de ce fleuve. La Hongrie et la Valachie ont surtout été l'objet de ses observations, et il décrit d'une manière assez remarquable l'état actuel de ces deux pays où la civilisation et la barbarie se rencontrent côte à côte. Il retrace brièvement les progrès faits depuis un petit nombre d'années par la Hongrie vers le réveil de sa nationalité, ainsi que les dernières révolutions du gouvernement valaque. Ses jugemens sont empreints de modération, et le peu d'enthousiasme qu'il montre ensuite pour les réformes turques prouve qu'il ne se laisse pas aveugler facilement, et n'accepte comme de véritables améliorations que celles qui se traduisent en faits appréciables pour tous.

Les concessions que la nation hongroise a obtenues de l'empereur d'Autriche, semblent lui promettre un développement prochain, soit sous le rapport industriel par le perfectionnement des voies de communication, soit sous le rapport littéraire par la réhabilitation de sa langue nationale, heureusement substituée dans le sein même de la diète au latin bâtard et corrompu qui avait pris sa place. Dans ces deux seuls progrès on peut dire qu'il y a plus d'avenir que dans toutes les tentatives révolutionnaires. La marche sera lente sans doute, mais sûre, et l'on peut prévoir qu'un jour la

Hongrie bénira comme ses bienfaiteurs le prince dont le patriotisme ardent a conquis ces précieux avantages, et l'empereur qui a su comprendre que ses véritables intérêts étaient dans la prospérité du peuple soumis à sa domination.

La situation politique de la Valachie est loin d'être aussi favorable. M. Thouvenel en fait un assez triste tableau. La civilisation y a bien pénétré parmi les hautes classes, mais la féodalité y présente encore l'aspect le plus barbare; l'esclavage le plus abrutissant y est encore la condition d'une grande partie de la population. Les bonnes intentions de quelques hommes éclairés se trouvent paralysées par les tiraillemens continuels auxquels le gouvernement est exposé, placé comme il l'est entre la suzeraineté de la Turquie et la protection du czar russe. Après avoir été longtemps le théâtre de la lutte de ces deux pouvoirs rivaux, la Valachie est maintenant celui de leurs intrigues, et il est impossible de prévoir quand elle pourra se soustraire à ce double joug qui étouffe sa nationalité.

L'auteur termine son voyage par une description piquante des principaux palais et mosquées de Constantinople qu'il a eu l'heureux privilége de visiter au moyen d'un firman obtenu pendant son séjour par l'ambassadeur belge.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE GUIDE du Catéchumène vaudois, ou Cours d'instructions destinées à lui faire connaître la vérité de la religion catholique; par *M. A. Charvaz*, évêque de Pignerol. — Paris. 2 vol. in-12.

Ce livre est destiné à la conversion des hérétiques vaudois; l'auteur paraît animé d'un zèle tout charitable, et c'est avec les paroles les plus douces, les plus bienveillantes, qu'il appelle les brebis égarées à rentrer au bercail. Nous n'avons rien à dire de ses argumens qui sont ceux, déjà depuis long-temps connus, de la controverse catholique, et sans doute la conviction la plus profonde a dirigé sa plume. Mais ce qui nous frappe en ouvrant ce catéchisme, c'est l'espèce de courage qu'il faut pour s'adresser ainsi à ceux que naguère on brûlait, on pendait, on torturait de mille façons. N'y a-t-il pas une sorte de dérision, d'ironie poignante à venir leur parler de la miséricorde infinie, de la bonté magnanime de cette Eglise qui n'avait pas de bûchers trop ardens, de supplices trop

cruels pour vaincre la résistance de ceux qu'elle nomme aujourd'hui ses enfans égarés? Comment veut-on que les Vaudois oublient déjà ce passé si près d'eux encore, dont l'histoire est écrite avec le sang de leurs ancêtres? Sous la laine du mouton ils croient voir percer la dent du loup; et en vérité l'on ne saurait les blâmer, car l'expérience leur a montré ce que valent ces paroles mielleuses, cette apparente débonnaireté qui trop souvent n'ont été que les préludes d'une persécution violente. On débute ainsi par la douceur, on gémit sur la séparation qui divise l'église en deux camps, on ne s'adresse qu'à la conscience des gens que l'on veut convertir, et l'on ne prend d'abord pour arme que la seule persuasion. Mais rencontre-t-on quelques consciences indociles, quelques esprits rétifs? aussitôt l'Eglise appelle à son aide le principe d'autorité, elle ordonne la contrainte comme moyen plus efficace de sauver les âmes; et le zèle le plus charitable dans son principe ne tarde pas à prendre le caractère le plus odieux de barbarie et de cruauté. Pour toute réponse aux exhortations de l'évêque de Pignerol, les Vaudois n'ont qu'à ouvrir le recueil des édits qui pendant tant de siècles se sont succédé sans interruption, et ont en vain épuisé contre eux toutes les ressources de la torture morale et physique la plus raffinée. Grâce à la marche des idées, cet arsenal de persécution est aujourd'hui fermé; mais peut-on répondre qu'il ne se rouvrira pas, et croit-on l'esprit humain assez imprévoyant, pour avoir oublié déjà les terribles leçons du passé? Si du moins on se montrait décidé à ne plus employer d'autre moyen que la libre discussion! Mais on sent bien que l'unité de croyance et de culte ne saurait reposer que sur l'intolérance, et déjà l'on s'empresse d'appeler à son aide l'appui de l'autorité civile, d'appeler sa protection sur des établissemens où l'on puisse commencer à employer en secret cette vigueur qu'on n'ose pas encore déployer ouvertement.

L'ouvrage de l'évêque de Pignerol doit servir d'avertissement aux Vaudois du Piémont. Qu'ils se tiennent sur leurs gardes, qu'ils veillent avec zèle et vigilance. Il est évident que le catholicisme tente un dernier effort; nous en voyons de tous côtés des signes non équivoques; ce prétendu réveil religieux dont on a fait tant de bruit, n'est qu'une nouvelle tentative de rétablir le joug de l'Eglise romaine. Il faut donc que les partisans du libre examen serrent leurs rangs et se préparent à la lutte. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le conflit nous paraît inévitable, mais le succès ne saurait être douteux. On ne fait pas rétrograder l'esprit humain, on ne relève pas un édifice dont les fondemens sont ruinés.

SCÈNES ÉVANGÉLIQUES écrites et gravées pour mes enfans; par *Napoléon Roussel.* — Paris, chez Delay, rue Basse-du-Rempart, 62. 1 vol. in-8, avec atlas, 3 fr.

Sous le titre de *Scènes évangéliques*, M. Roussel a réuni une suite de récits empruntés au Nouveau Testament et mis à la portée de l'enfance par des explications simples, claires, par des applications pratiques aux détails de la vie commune qui en font mieux comprendre la morale, et rendent son influence plus efficace. Chaque scène est représentée dans l'atlas qui accompagne le volume, par une gravure offrant les principaux personnages avec l'expression particulière de chacun des rôles qu'ils y jouent. L'auteur, convaincu de l'impression produite sur l'esprit des enfans par la vue de semblables images, veut ainsi graver plus fortement dans leur mémoire le souvenir de cette lecture qui doit être faite en famille, afin que les parens dirigent leur attention sur les objets les plus importans, et insistent sur les passages de la narration qui décrivent le tableau, tandis que les jeunes spectateurs cherchent à en reconnaître tous les détails sur la gravure. Cette méthode nous paraît, en effet, très-bonne, et nous croyons qu'elle peut être employée avec succès, surtout dans tout ce qui tient à la partie historique de l'enseignement primaire. Les faits sont difficilement saisis et bien vite oubliés par les enfans, lorsqu'on se borne à leur en faire le récit; mais quand par des dessins expressifs, on en retrace l'image à leurs yeux, on les rend en quelque sorte témoins de l'action, leur imagination est vivement frappée, et le souvenir allié dans leur mémoire à des objets réels ne s'efface plus.

M. Roussel a choisi les scènes de la vie de Jésus les plus propres à intéresser ses jeunes lecteurs : la bénédiction des enfans, la guérison des malades, le sermon sur la montagne, les principaux miracles, l'entrée à Jérusalem, la cène, la trahison de Juda, la crucifixion, etc.

Quelques traits de l'apostolat de saint Paul complètent cette série qui sera bientôt suivie de deux autres, l'une sous le titre de *Scènes patriarchales*, la seconde sous celui de *Scènes prophétiques*. L'ouvrage complet renfermera donc, en trois volumes, tout ce que l'histoire biblique offre de leçons morales, d'instructions salutaires et de récits intéressans pour la jeunesse.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

HISTOIRE POLITIQUE et anecdotique des prisons de la Seine, contenant des renseignemens inédits sur la période révolutionnaire; par *B. Maurice*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Les prisons sont devenues, depuis quelque temps, l'objet de l'attention générale. On s'est tout-à-coup ému de l'état déplorable dans lequel se trouvaient ces établissemens destinés à renfermer les hommes qu'une mauvaise éducation ou des passions violentes rendaient dangereux pour la société. Quelques philanthropes ayant sonné l'alarme en dévoilant les abus de ce système funeste, qui ne tendait qu'à corrompre toujours plus ceux qu'on voulait punir, de toute part on s'est mis à étudier l'état d'institutions dont, jusque là, nul ne semblait songer à s'inquiéter. Les vicissitudes politiques ont encore favorisé ce mouvement des esprits, en faisant connaître, par expérience, l'intérieur des prisons à une foule d'hommes de la classe lettrée, d'une intelligence fort supérieure à celle de leurs habitans ordinaires. S'il n'en est pas encore résulté de bien grandes améliorations, du moins doit-on reconnaître que l'opinion publique, éclairée à ce sujet, est devenue une garantie précieuse contre les abus les plus révoltans, et qu'en présence de toutes les turpitudes qui ont été dévoilées, la nécessité d'une réforme est aujourd'hui généralement sentie. Divers systèmes se partagent les esprits et, de part et d'autre, on est sans doute trop enclin à s'exagérer les effets qu'on en peut espérer; mais n'importe, la direction est bonne et les discussions, les essais, les tâtonnemens de notre époque porteront leurs fruits dans l'avenir. En attendant, on ne saurait recueillir trop de documens, et tous les détails propres à jeter du jour sur les vices de la routine sont des matériaux précieux qui avancent plus la question que ne pourraient le faire les déclamations éloquentes ou les débats dans lesquels l'amour-propre se glisse trop souvent, aux dépens de la vérité. Aussi, le livre de M. Maurice, quoique sous une forme légère, et ne faisant qu'effleurer à peine les points qui se rattachent au système pénitentiaire, nous a paru digne d'exciter l'intérêt. On y trouve beaucoup de faits curieux, des révélations piquantes, des observations ingénieuses. L'auteur passe en revue les diverses prisons du département de la Seine, et groupe, autour de chacune d'elles, toutes les anecdotes qui peuvent le mieux

faire apprécier son état, soit physique, soit moral. Les réflexions dont il entremèle ses récits, sont en général empreintes d'un sens droit, d'une grande impartialité; il rend justice à ce qui est bien, et fait ressortir avec force les abus.

ÉCONOMIE POLITIQUE DES ROMAINS; par *Dureau de la Malle*.— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Fruit de longues et savantes recherches, cet ouvrage offre un grand intérêt. Il jette une vive lumière sur l'organisation sociale de l'antique Rome et sur les institutions politiques, civiles et fiscales, sous le régime desquelles vivaient les maîtres du monde. C'est plutôt de la statistique que de l'économie politique, mais les faits nombreux et les curieux documens rassemblés par M. Dureau de la Malle, fournissent à cette dernière science des données nouvelles, pour l'application de ses principes. Il est intéressant d'étudier les effets produits dans le passé par les mêmes causes qui agissent encore aujourd'hui, et de comparer ensemble des époques si éloignées, appartenant à deux civilisations différentes, mais où les mêmes phénomènes se sont présentés comme pour mieux prouver l'existence des lois économiques, dont on voudrait vainement nier la réalité.

M. Dureau de la Malle traite tour-à-tour de la population, de la monnaie, du prix des subsistances, de la propriété et des impôts. Il expose tous les rouages de l'administration romaine et, de cette manière, nous donne une connaissance profonde de la vie civile, telle qu'elle existait dans l'ancien monde. Son livre offre le résumé de tout ce que les écrivains classiques nous apprennent à ce sujet, et les hypothèses les plus probables sur les divers points qu'ils ont laissés dans l'obscurité. Il est rempli de vues ingénieuses, propres à éclairer l'histoire d'un jour nouveau. Les savants l'accueilleront avec joie, et les économistes pourront y puiser bien des faits précieux pour appuyer leurs théories.

Cependant il paraîtra sans doute assez bizarre que l'auteur ait donné le titre d'*Economie politique* à un livre qui prouve plutôt que les Romains n'avaient aucune notion de cette science moderne, n'en soupçonnaient même pas les premiers principes, et se laissaient toujours guider uniquement par ce qu'ils croyaient être les nécessités du moment, ou les meilleurs remèdes contre des maux dont ils ignoraient tout-à-fait la cause. C'est une fâcheuse confusion de mots, que nous avons eu déjà l'occasion de signaler lorsque M. Blanqui

publia son *Histoire de l'économie politique*, et qui ne nous semble propre qu'à favoriser certaines idées fausses déjà trop répandues à ce sujet. Les erremens des Romains ou de tel autre peuple ancien ne constituent pas plus l'économie politique, que les aberrations des alchymistes ne constituent la chimie. Ce sont des faits antérieurs qu'il est bon sans doute d'étudier, mais c'est nuire à la science que d'abuser ainsi de son nom.

ÉTUDES sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes, St.-Simon, Charles Fourier, Robert Owen; par *L. Reybaud.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Le titre de réformateur donné à Ch. Fourier, à St.-Simon, à R. Owen, nous paraît un peu trop ambitieux. En effet, il serait bien difficile de dire quelles réformes ces trois utopistes ont opérées. Frappés du malaise social, ils ont cherché les moyens d'y remédier et ils ont imaginé des systèmes plus ou moins ingénieux, qui sont venus échouer dès leurs premiers pas dans la voie pratique. Tous les trois se sont accordés à reconnaître que l'association devait être le meilleur remède, mais aucun d'eux n'a su trouver une solution satisfaisante au problème ainsi posé. On peut dire qu'une même erreur a rendu leurs efforts stériles en leur faisant confondre l'association avec la communauté des biens. Loin de tendre ainsi à réformer l'état social actuel, ils ont été conduits à le rejeter complètement, à vouloir lui en substituer un tout nouveau dont le moindre défaut est d'exiger des hommes très-différens de ceux qui ont existé jusqu'ici sur la terre. St.-Simon, d'abord, a pris pour base l'inégalité des intelligences, et a prétendu organiser une hiérarchie fondée sur leur développement graduel. Renversant l'ordre habituel de l'élection qu'il fait partir du haut en bas au lieu du bas en haut, il a posé en principe que l'homme de génie, digne de commander aux autres, devait se proclamer lui-même, puis déterminer ensuite le rang de ses subordonnés, classer ses inférieurs et accorder à chacun selon ses capacités. On comprend facilement le côté spécieux que présente cette idée, il y a en effet quelque chose d'anormal dans l'ordre établi qui confie l'élection à des masses généralement peu éclairées, incapables souvent d'apprécier les conditions nécessaires d'un bon choix. Il semble bien plus naturel d'accorder ce droit à la supériorité intellectuelle, de prendre pour juge celui que ses facultés éminentes mettent hors de ligne et qui est reconnu de tous comme le plus capable de discerner la valeur réelle de chacun. La hiérarchie des intelligences est un fait qui existe, qu'on ne peut nier et que

les théories d'égalité absolue ne pourront sans doute jamais détruire. Mais est-il possible d'en faire la base de l'organisation sociale? Peut-elle se réduire en application systématique et régulière? Voilà le problème à résoudre, et le simple raisonnement suffit pour démontrer l'impossibilité d'une solution pratique avec les élémens dont le législateur peut disposer ici-bas. En effet, il faut nécessairement prendre l'homme avec ses faiblesses, ses passions, ses penchans, car nous ne saurions pas songer à changer l'œuvre du Créateur. Or, la première condition du système St.-Simonien, la proclamation du Père ou premier chef de la doctrine est déjà tout-à-fait contraire à ce que nous connaissons de la nature humaine. Il faudrait un ange pour un pareil rôle et encore n'est-il pas bien sûr que les hommes consentissent à le reconnaître. La hiérarchie des capacités, l'égalité des sexes ou l'émancipation de la femme, la communauté absolue, et mille autres détails du système offrent autant d'obstacles insurmontables. La courte histoire de la secte en est elle-même la preuve. La ferveur d'adeptes tout nouveaux, et le stimulant de la persécution n'ont pu l'empêcher de se dissoudre bientôt. Il est intéressant de suivre dans le récit de M. Reybaud les diverses phases de cette existence éphémère. On y voit les rêves de la théorie tomber l'un après l'autre devant les essais successifs de la pratique, et l'expérience renverser tout cet échafaudage idéal comme le réveil dissipe les illusions de nos songes.

Les idées de Fourier et d'Owen s'éloignent beaucoup moins de la réalité. L'association est l'unique élément dont ils veulent se servir pour réformer l'organisation sociale. Tout leur secret consiste à lui donner un développement plus grand, plus complet que celui qu'elle a reçu jusqu'à présent. Ils ne prétendent point changer les hommes, ils les acceptent tels qu'ils sont, et leurs efforts tendent seulement à faire converger toutes leurs facultés vers le bien commun, à utiliser sous ce rapport les passions mêmes qui paraissent aujourd'hui le plus anti-sociales. Owen voyait la solution du problème dans l'établissement de la communauté. Philanthrope zélé plutôt que fondateur de secte, il pensait atteindre ainsi le but de tous ses désirs, qui était d'améliorer le sort de la classe ouvrière, de la garantir contre les chances incertaines de sa position, de l'arracher à la misère et aux vices qui en sont trop souvent la suite. Le succès ne répondit point à son attente, et l'on reconnut qu'il fallait chercher ailleurs le remède au mal qu'on voulait détruire. Aussi Fourier, tout en appuyant son système sur l'association, rejeta la communauté. Plus ambitieux qu'Owen il embrassa le monde entier dans ses projets de réorganisation. Il partit d'un principe vrai : c'est que

l'isolement, l'égoïsme, la lutte hostile des individualités sont les plaies de la société. Il chercha donc le moyen d'extirper, d'anéantir à tout jamais ces germes de dissolution, et crut le trouver dans le phalanstère, vaste association ayant pour but de procurer à tous une somme égale de bonheur, une part suffisante de ces jouissances et de ce bien-être qui sont aujourd'hui le privilége exclusif des riches. Les passions humaines lui offrant un puissant mobile, loin de travailler à les réprimer, il s'en empara comme d'un levier propre à exciter l'homme au travail qu'il prétendit rendre ainsi plus attrayant et plus productif. La spécialité poussée à ses dernières conséquences lui parut être le meilleur moyen de satisfaire tous les goûts, d'utiliser tous les penchans en variant à l'infini la diversité des travaux. Mais pour organiser les travailleurs en séries et groupes qui pussent être mus par ce qu'il appelle l'attraction passionnée, il fallait nécessairement établir d'abord une classification bien complète de toutes les passions. Or, ce fut là le premier échec qu'éprouva son système. Toute classification de ce genre est purement arbitraire ; elle doit se renfermer dans des généralités dont elle a déjà bien de la peine à embrasser l'ensemble, et dès qu'il s'agit d'application elle se voit débordée de toute part, elle succombe devant les innombrables modifications qu'exigent les tendances individuelles. Le tableau des passions, rédigé par Fourier, est une conception fort originale sans doute, mais qui ne saurait amener aucun résultat pratique, parce que dès les premiers essais il se rencontrerait une foule de genres ou d'espèces pour lesquels le phalanstère n'aurait aucune case convenable. La sanction de l'expérience est du moins indispensable pour une telle classification, et encore peut-on prévoir qu'elle lui ferait subir des modifications continuelles. Nous avons dit que Fourier n'admettait pas la communauté dans son système. En effet, il conserve l'appropriation particulière, et chaque phalange est une réunion d'actionnaires qui font valoir leur capital en commun, se partageant les produits proportionnellement suivant la part de travail et d'intelligence que chacun apporte. Le stimulant le plus actif qui puisse exciter l'homme au travail est ainsi conservé, et si les jouissances sont égales, les fortunes ne le seront pourtant pas. Ceci n'est déjà pas bien clair, mais ce qui l'est encore bien moins c'est le but et le résultat de cette appropriation qui paraît en contradiction flagrante avec tout le reste de l'organisation phalanstérienne. Fourier détruit la famille, quoiqu'il veuille conserver le mariage, car à côté du mari se trouveront le sigisbé, l'ami, l'amant, et, que sais-je? maintes concessions propres à relâcher le lien conjugal ; les enfans ne seront point élevés par leurs mères, ils formeront des groupes séparés de

leurs parens. Ainsi donc plus d'hérédité possible; dès la seconde génération les biens amassés retourneront au phalanstère et l'appropriation particulière tout-à-fait illusoire fera place à la communauté. Ceci nous semble la conséquence inévitable des principes posés, et le système de Fourier conduit donc inévitablement à la communauté des biens, utopie dont le raisonnement a depuis long-temps fait justice et dont l'expérience d'Owen a démontré l'impuissance.

C'est ainsi que par des routes diverses les socialistes modernes sont presque tous arrivés à ce même résultat. Ils ont cependant rendu service en sondant la plaie, et en indiquant la voie qu'on doit suivre pour obtenir sa guérison. Mais leur erreur commune a été de croire qu'on pouvait substituer tout d'une pièce un ordre social nouveau à celui qui existe, d'échafauder un système complet sans autre base que la théorie, au lieu de tourner leurs efforts vers l'amélioration graduelle de la société.

M. Reybaud, quoique sa critique soit peut-être en général trop indulgente et trop portée à voir les inspirations du génie dans les rêveries obscures de ces imaginations exaltées, apprécie avec assez de justesse les caractères particuliers des trois systèmes qui font l'objet de ses études. Il termine par un coup-d'œil sur notre époque qu'il regarde comme destinée à préparer un avenir meilleur. La fermentation des esprits est à ses yeux un signe certain du travail qui s'opère sourdement, et sans vouloir pressentir l'organisation nouvelle qui sortira de ce travail, il croit que l'état social ne peut manquer de subir une transformation plus ou moins complète.

IDÉE DE LA RÉPUBLIQUE DE POLOGNE et son état actuel, manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, de la seconde moitié du XVIIIe siècle; par *Ed. Kurzweil*.—Paris, chez Lacour et Cie, rue Mignon, 2 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Ce manuscrit est, avec assez de vraisemblance, attribué par l'éditeur au comte de Broglie, ambassadeur de France à Varsovie, pendant le règne d'Auguste II de Saxe. En effet, ce diplomate est celui qui parut le plus s'intéresser au sort de la Pologne, et dont les efforts tendirent constamment à la soustraire à l'influence dangereuse de la Russie, qui, sous l'apparence d'une protection bienveillante et désintéressée, jetait les bases de sa domination future. C'est un tableau fort curieux des institutions de la république polonaise. On y trouve en détail tous les rouages de cette machine bizarre et compliquée, qui fonctionnait si péniblement et a fini par entraîner la ruine du pays. Il est très-curieux de suivre le

mécanisme de cette anarchie organisée, dans laquelle certains élémens de liberté se trouvaient unis avec les abus les plus monstrueux du privilége. L'élection était admise comme source de tous les pouvoirs; le roi voyait son autorité limitée par une diète à laquelle appartenait le droit de faire la paix ou la guerre, de battre monnaie, de modifier les lois, de lever des impôts, etc. Mais ces garanties mal comprises et mal appliquées, loin de produire l'effet salutaire qu'on en doit retirer, devenaient une source continuelle de trouble et de discorde. La forme oligarchique du gouvernement entretenait l'esprit turbulent de la noblesse. Le moindre de ses membres, jaloux de ses prérogatives, sacrifiait volontiers les intérêts de la république à leur maintien. L'unanimité des votes était indispensable pour sanctionner les décisions de la Diète, et grâce à ce déplorable principe, il suffisait d'un opposant pour rendre vaines ses délibérations, pour la faire dissoudre et transformer la discussion en une lutte de partis à main armée. La loi consacrait l'insurrection en imposant à tout citoyen l'obligation de se joindre à quiconque levait l'étendard de la révolte. Lorsque dans le sein de la Diète les opinions n'avaient pu s'accorder, il se formait entre les nobles des ligues ou confédérations qu'on désignait sous le nom de *rokosz*, et ce terme bizarre devenait le cri de ralliement auquel on était forcé de se soumettre sous les peines les plus sévères. Le roi lui-même devait se placer en tête de l'un des partis, et c'était la force qui décidait la question en dernier ressort. De cette manière, la guerre civile était organisée d'avance comme l'unique moyen de maintenir les priviléges de la noblesse; aussi ne manquait-elle pas d'y avoir recours toutes les fois qu'elle se croyait menacée. On ne comprend pas comment avec une organisation si vicieuse, la Pologne a pu conserver si long-temps son rang parmi les nations de l'Europe, et résister durant près de trois siècles à ce germe de mort qu'elle renfermait dans son sein. Un tel phénomène est d'autant plus extraordinaire que de crians abus s'étaient glissés dès l'origine dans presque toutes les branches de l'administration. Le mémoire du diplomate français en montre la preuve dans l'état déplorable des finances, et dans la corruption des tribunaux sur lesquels les grandes familles exerçaient une influence despotique, y faisant entrer leurs créatures, et s'en servant comme d'instrumens pour satisfaire leurs vengeances personnelles.

L'étude de ce document précieux jette une vive lumière sur les causes qui ont perdu la Pologne, et rendu inutiles tous les nobles efforts tentés par elle pour recouvrer son indépendance. La république, fondée sur de semblables bases,

est tombée pour ne plus se relever. Il est bien évident qu'elle ne renfermait aucun élément propre à réveiller l'enthousiasme populaire qui seul peut faire le succès des révolutions. Aujourd'hui que les idées ont marché suivant les lois de l'expérience, ce gouvernement oligarchique n'offre plus qu'une image de désordre et d'anarchie fort peu attrayante. Si le joug du despotisme est lourd à porter, celui d'une noblesse turbulente ne serait pas plus doux, et le premier a du moins l'avantage de la stabilité qui permet un certain degré de développement, un bien-être matériel tout-à-fait impossible sous l'autre. C'est ce qui explique comment ont échoué toutes les tentatives faites dans le but de rétablir la république de Pologne. Ce souvenir ne rappelle ni des idées d'ordre, ni des idées de liberté; la noblesse elle-même ne saurait songer à ressaisir ses anciens priviléges, et, pour compter sur l'appui sincère de la nation, il faut qu'elle commence par y renoncer complètement, par proclamer l'égalité des droits et par se montrer franchement décidée à tous les sacrifices qu'exige l'intérêt général du pays.

Le passé a fait son temps; on ne doit plus y puiser que les leçons sévères de l'expérience. L'avenir demande de nouvelles institutions. C'est une œuvre difficile sans doute, qui ne pourra s'accomplir que lentement; mais la préparer doit être aujourd'hui le but des efforts de tous les hommes qui rêvent la délivrance de leur patrie. M. Kurzweil, animé de cet esprit de réforme sage et progressive, dont l'action est bien plus féconde, quoique moins rapide que celle des révolutions, a pensé que la publication du mémoire de l'ambassadeur français pourrait contribuer en quelque chose à cet heureux résultat. Il est bon, en effet, de mettre au grand jour toutes les misères de cette oligarchie qui, par ses fautes, a conduit à l'asservissement un peuple si bien doué, si digne de la liberté. La longue durée de la lutte prouve quelle vie animait ce corps gangrené, et combien des institutions meilleures, une administration plus stable et mieux organisée seraient puissantes pour lui faire bientôt reprendre son rang parmi les États européens.

SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR LES GLACIERS, les moraines et les blocs erratiques des Alpes; par *Ch. Godeffroy*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 3 fr. 50 c.

Les glaciers et les divers phénomènes qui s'y rattachent

sont devenus, depuis quelque temps, l'objet des études de plusieurs savants géologues. On a cru pouvoir y trouver quelques lumières sur l'origine des blocs erratiques et sur la cause mystérieuse de leur dispersion. Le déplacement continuel de ces fleuves de glace a paru donner le mot de l'énigme, et l'on a vu poindre sur l'horizon scientifique un nouveau système dans lequel les glaciers sont considérés comme les agens qui ont transporté ces blocs de granit, dont l'existence a déjà fourni tant d'hypothèses plus ou moins ingénieuses. La notice que nous annonçons ici combat avec force cette idée, et, quoique son auteur n'ait pas un nom connu dans la science, nous croyons que ses argumens, fondés sur le bon sens et sur l'observation, méritent d'exciter toute l'attention des savans. M. Godeffroy a étudié la question avec beaucoup de soin; il a visité les glaciers à plusieurs reprises; il ne parle que de ce qu'il a vu et bien vu, car ses remarques portent, en général, l'empreinte d'un esprit investigateur, d'un jugement réfléchi qui ne se prononce pas légèrement, sans avoir envisagé toutes les faces de son sujet. Il ne part point, d'ailleurs, de vues systématiques arrêtées d'avance, et les assertions qu'il émet toujours sous la forme modeste du doute ne sont appuyées que sur l'examen scrupuleux des faits. C'est un observateur ingénieux, qui suit pas à pas la marche des phénomènes et en tire des inductions que lui fournit le raisonnement, que confirme l'expérience. A ses yeux, les glaciers sont des espèces de canaux, par lesquels s'écoule la neige accumulée sur les sommités des hautes montagnes. Soumise à une forte pression, cette neige forme une masse de plus en plus compacte jusqu'à ce que les particules cristallisées, cédant sous le poids qui les écrase, se brisent, et comprimant au même instant l'air contenu dans leurs interstices, en dégagent du calorique en quantité suffisante pour opérer la fusion de la neige et la transformer en une glace homogène ne différant de la glace ordinaire que par la quantité innombrable de petites bulles d'air dont elle est criblée. La force mécanique de la coulée, continuant à agir, produit alors à peu près le même effet que le soc de la charrue qui creuse le sillon. Elle laboure le terrain, le soulève, le rejette sur les côtés et forme ainsi ces moraines latérales qui se voient dans tous les glaciers, et que jusqu'ici l'on attribuait à des débris entraînés du haut des montagnes par le mouvement des glaces.

Lorsque, par un phénomène bien constaté, mais dont on ignore la cause, la neige changeant de direction cesse de s'accumuler et d'exercer sa pression sur la coulée, la fonte s'opérant d'abord vers les parois qui touchent le terrain, une partie de la moraine s'écroule sur le glacier qui entraîne alors

avec lui une foule de blocs de toutes grandeurs, dont l'amas vient former la moraine terminale qui se trouve également à la base de tous les glaciers. Les veines et les bandes noires qu'on remarque dans la glace, et dont la régularité a souvent excité l'attention des observateurs, seraient aussi dues à une partie de ces débris, soumise à l'action du clivage continuel qui s'opère dans le glacier. Telle est, en résumé, l'opinion que M. Godeffroy a puisé dans un examen approfondi de toutes les circonstances extérieures qui peuvent servir à percer ce mystère, et qu'il oppose aux assertions des savans sur le transport par les glaciers des blocs erratiques. L'étude, soit des veines ou bandes noires, soit des moraines et de leurs débris, lui semble prouver leur identité avec la nature du sol labouré par le glacier. D'ailleurs, l'action de celui-ci est trop lente et proportionnellement beaucoup trop minime pour fournir une explication suffisante du phénomène gigantesque des blocs erratiques. Pour donner à cette hypothèse quelque probabilité, on a supposé que dans des temps fort reculés, de vastes glaciers couvraient toute la chaîne des Alpes, mais il faudrait encore admettre que les Alpes elles-mêmes avaient une hauteur beaucoup plus considérable que maintenant, car sans cela comment auraient-elles pu déverser de leurs flancs des coulées à des distances qui dépassent de 10, 20 et même 30 lieues la limite modeste des glaciers actuels ?

Sans prétendre expliquer la catastrophe géogénique bouleversive qui, en dépouillant les hautes chaînes de leurs parties supérieures, les a répandues sur nos continents, M. Godeffroy signale une observation qui pourra jeter quelque jour sur cet important problème. Il a remarqué que les blocs erratiques se trouvaient presque toujours accompagnés d'un terrain détritique, qui forme comme une traînée émigrante dont l'origine doit être la même que la leur.

« Ne serait-ce donc pas dans ces traînées si fréquentes dans les Alpes, et qui, à tant d'égards, semblent analogues aux Oozens de la Suède, qu'il faudrait chercher la clef de l'énigme des blocs erratiques, épars en si grand nombre surtout dans le voisinage de ces dépôts ? En effet, comment douter que le sort de ces fragmens isolés n'ait été le même que celui de ces vastes dépôts ? Ce serait donc dans ceux-ci et non dans les blocs isolés, qu'il faudrait étudier la catastrophe qui a balayé au loin des masses aussi prodigieuses. »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Septembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LE FAUST de Goethe, traduction complète, par *H. Blaze*, précédée d'un essai sur Goethe et suivie d'une étude sur la mystique du poème. Paris. 1 vol. in-12 de 680 pages. Prix : 3 fr. 50 c.

Pour la première fois le chef-d'œuvre de Goethe est traduit dans son entier. Jusqu'à présent on ne connaissait guère en France que la première partie, la plus importante sans doute, la plus remarquable sous le rapport dramatique, mais qui ne renferme que la moitié de la pensée du poète. Quelque vaste que nous paraisse cette conception hardie, l'auteur la trouvait trop étroite encore pour son génie, et il voulut que son œuvre se rapprochât davantage de l'infini : tentative audacieuse à laquelle les forces humaines ne pouvaient suffire, mais qui montre la puissance de cet esprit supérieur et ouvre un champ fécond aux fantaisies de son imagination brillante. Après avoir conduit Faust au milieu des vanités orgueilleuses du monde moderne, il veut le transporter dans le sein de l'antiquité. Par un coup de théâtre la scène change : à la place de l'Allemagne romantique, c'est la classique Grèce avec ses divinités païennes, avec sa poésie noble et gracieuse, avec ses amours licencieux. A l'innocente et douce Marguerite, succède la fière Hélène qui inspire à Faust une passion violente. On voit ainsi percer la prédilection de Goethe pour le beau antique vers lequel il se sentait irrésistiblement entraîné, quoiqu'il se montrât souvent à la fois zélé défenseur et habile artisan des idées et des formes nouvelles. Le malaise qu'éprouve Méphistophélès au milieu de ce monde qu'il ne comprend pas, qui échappe à sa puissance et méprise sa colère, offre une image fort ingénieuse des

obstacles que Goethe devait rencontrer lui-même dans ses efforts pour concilier des élémens si divers, pour rattacher les inspirations du génie allemand chrétien ou panthéiste à celles de la muse antique et païenne. En vain il veut continuer son drame avec ces souvenirs de la Grèce classique ; à chaque instant le fil se rompt et la trame laisse voir les nœuds grossiers qu'il est obligé de faire pour conserver une apparence d'unité dans son travail. Le scepticisme de la science moderne, le caractère satanique de Méphistophélès produisent un contraste étrange à côté des riantes et gracieuses images de la mythologie. L'action ne marche plus d'une manière suivie, l'esprit se perd au milieu des allégories nombreuses qui se succèdent ; c'est le fantastique qui domine sans partage, et ses rêves sont empreints du plus obscur mysticisme. Aussi nous ne partageons point la prédilection marquée de M. Blaze pour cette seconde partie du Faust, et nous croyons que la plupart des lecteurs français seront de notre avis. C'est une ébauche pleine d'art et de talent sans doute, mais ce n'est qu'une ébauche, et la perfection des détails, la suave harmonie du style, la grâce et la fraîcheur de la poésie sont des mérites qu'on ne saurait apprécier dignement dans une traduction quelque bien faite qu'elle soit. Le travail de M. Blaze nous a cependant paru fort remarquable, il unit en général l'élégance à la fidélité ; respectant scrupuleusement le texte de son auteur, il ne se permet ni interpellations, ni coupures. Le but de tous ses efforts a été de reproduire le Faust de Goethe tel qu'il est, afin de n'en dénaturer ni le sens ni la forme, et l'on peut dire qu'il a le plus souvent réussi, autant du moins que le permettait le génie de la langue française, si différent de celui de la langue allemande. Nous aurions préféré seulement qu'il employât d'un bout à l'autre la prose, plus facile à manier que les vers et plus susceptible aussi de se plier aux exigences d'une semblable interprétation. La poésie française est trop raide, trop compassée dans son allure, pour s'accommoder facilement du rôle que le traducteur veut lui faire jouer ; et quoique certains passages du drame semblent, au premier abord, pouvoir être mieux rendus de cette manière, la tentative de M. Blaze ne servira qu'à prouver l'impossibilité d'atteindre dans ce genre un résultat tout-à-fait satisfaisant. Ses vers sont travaillés avec soin, on voit qu'il n'a pas craint de les remettre plus d'une fois sur le métier, et cependant la plupart ne ressemblent qu'à de la prose rimée, parce qu'il y manque cette liberté d'inspiration, cette verve qui seule peut donner naissance à l'harmonieuse poésie. Il fallait surtout éviter ce contraste dangereux à côté des trésors inépuisables

du poète allemand dont le puissant génie a si bien su mettre en œuvre toutes les ressources de l'une des langues les plus riches et les plus poétiques. La traduction de M. Blaze renferme maints fragmens de prose bien supérieurs en élégance et en harmonie aux morceaux de poésie qu'il a jugé convenable d'y intercaler.

L'essai sur la vie et les ouvrages de Goethe, qui précède *Faust*, est une notice fort intéressante, remplie de détails peu connus sur la vie de ce grand écrivain, et donnant un aperçu remarquable de ses immenses travaux littéraires et scientifiques.

Quant au petit traité sur la mystique du poème, c'est une étude curieuse, dans laquelle M. Blaze cherche avec beaucoup d'érudition et de science à expliquer les allégories obscures dont Goethe a rempli la seconde partie de son chef-d'œuvre. Mais de pareilles énigmes sont un peu comme celles de l'Apocalypse, qui trouvent de savans interprètes et font surgir d'innombrables commentaires sans qu'on puisse jamais en découvrir le véritable mot.

Nous ne terminerons pas notre article sans faire remarquer le prix modique de ce volume qui compte six cent quatre-vingts pages bien pleines, imprimées sur une grande justification avec un caractère serré, et donne pour 3 fr. 50 cent. la matière de trois ou quatre de ces volumes in-8° qui se vendent 7 fr. 50 cent. L'éditeur est ainsi franchement entré dans la voie du bon-marché, la seule qui puisse aujourd'hui relever la librairie française en combattant avec avantage la contrefaçon étrangère. Nous l'en félicitons sincèrement, et nous espérons que le public, comprenant l'utilité de ses efforts, saura l'encourager à y persévérer.

REVUE PARISIENNE, dirigée par M. *de Balzac*. N° I. — Paris. In-18, 1 fr.

La presse périodique, après avoir vainement essayé d'enrôler tous les écrivains sous ses bannières de coteries ou de partis, semble tendre maintenant à s'individualiser. Les esprits secouent le joug, soit par indépendance, soit parce qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils attendaient de cette association intellectuelle en laquelle ils avaient mis naguère tout leur espoir. M. Alph. Karr a donné le premier l'exemple dans ses *Guêpes*, satire assez piquante des hommes et des choses, où l'esprit foisonne à défaut de principes. Aujourd'hui c'est M. de Balzac qui se lance dans l'arène..... j'allais dire armé de pied en cap, mais l'expression ne lui conviendrait

point, car il imite plutôt le sauvage qui se présente à ses ennemis nu de la tête aux pieds, sans autre garantie de sûreté que son adresse à manier la massue et le glaive. Cette méthode a le mérite de la franchise, on ne saurait le nier, mais malheureusement c'est le seul qu'on puisse lui reconnaître. En rejetant toute espèce de voile, en déposant le masque des convenances et de la pudeur, M. de Balzac ne nous offre pas un spectacle bien attrayant. Chacun sait déjà d'après ses romans et ses études soi-disant philosophiques, de quel œil il envisage ce bas monde, quel rôle il assigne aux passions, comment il considère le vice et la vertu. Le drame de Vautrin est venu récemment scandaliser le public par l'apothéose du bagne, et détruire les doutes que conservaient encore quelques esprits sur les dernières conséquences de cet étrange système. Mais on pouvait croire que ce n'était là que des moyens employés pour donner plus d'énergie, plus d'originalité aux fantaisies de l'imagination et réveiller des émotions nouvelles chez un public blasé. La *Revue parisienne* ne permet plus cette supposition. Ici, que l'on me pardonne l'expression, l'absence de principes est également érigée en principe, et cependant il s'agit, non de drames, de contes, ni de romans, mais de la vie réelle, mais du monde moral et politique, et des plus graves intérêts de la société. Car ce ne sont plus des succès littéraires auxquels aspire M. de Balzac; il se fait publiciste, il tranche presque de l'homme d'Etat. Sa *Revue* « a » pour objet de donner la chronique réelle des affaires publi- » ques, en la dégageant des nuages dans lesquels l'enveloppe » la phraséologie hypocrite des débats quotidiens. » Ce serait une tâche fort intéressante sans doute, si elle était bien remplie, avec toute l'énergie morale et la vertu courageuse qu'elle exige.

Boileau disait :

> J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Mais Boileau s'appuyait sur la vertu pour stygmatiser le vice, sur le beau pour combattre le laid. M. de B. ne suit pas précisément la même route. Il appelle bien aussi Rollet un fripon, mais parce que Rollet, homme de rien, s'avise de se montrer corrompu comme un grand seigneur. Le drôle! usurper ainsi les priviléges de la noblesse! C'est un crime abominable. Si c'était M. le duc de Rollet, tranchant du Mécènes et faisant la cour aux gens de lettres, oh! alors il ne serait plus question de friponnerie; la flatterie prendrait la place de la critique, et l'écrivain n'aurait garde de songer à faire de l'opposition. Du moins telle est l'impression produite par la

lecture de sa première *lettre russe*. Ce ne sont pas les actes coupables qu'il stygmatise, ce sont les hommes qu'il poursuit de ses sarcasmes avec une âpreté qui semble tenir de l'envie bien plus que de l'indignation vertueuse. Un écrivain du jour a dit, à ce que prétend M. de Balzac, en parlant des hommes du pouvoir, cette aimable petite phrase qu'il répète avec complaisance, afin sans doute que nul n'ignore son but : « Ils ne songent à vous que lorsque vous avez fait un tour et » demi à leur cravate, et que vous les avez rendus violets. » On en peut conclure que ces petits journaux qui surgissent çà et là depuis quelque temps sont destinés à faire l'office du bâton passé dans la cravate pour mieux serrer. Allons, courage, messieurs, lancez-vous à l'envi dans cette honnête carrière, et bientôt les moindres sentiers de la littérature seront de vrais coupe-gorge plus dangereux que ne l'ont jamais été ceux de la forêt de Bondi. C'est couronner dignement l'œuvre de la réforme littéraire ; et pour que rien n'y manque, M. de Balzac nous régale d'une longue imprécation rimée contre l'invention de l'imprimerie, dans laquelle le cynisme du langage rivalise avec l'extravagance et la vulgarité de la pensée.

Guttenberg de Strasbourg, bâtard de Prométhée,

s'écrie le poète, puis vient une interminable apostrophe de laquelle nous avouons n'avoir bien compris que les deux vers suivants, qui du reste en expliquent assez le sens :

Le progrès n'est qu'un mot. L'homme est toujours le même ;
La science toujours le ramène au blasphème.

La maxime n'est pas neuve, mais elle n'est pas consolante, dirait Odry. Enfin, après avoir jeté tout ce que renferme le monde dans le chaos de ses vers barbares, il veut bien accorder la possibilité d'une autre vie, et termine en disant :

On me verra, fidèle à mon antique amour,
Habiter des plaisirs l'immuable séjour,
Et censeur moins fâcheux des hommes et des choses,
Historien léger de nos métamorphoses,
Dans le Paris nouveau, fumer, nègre élégant,
Un cigarre immortel au boulevart de Gand.

Comprenez-vous cette sublime niaiserie? En ce cas faites-moi le plaisir de m'initier, car j'en conviens en toute humilité, mon esprit n'est pas à sa hauteur. Encore si ce n'était que niais, on prendrait son parti en haussant les épaules. Mais cela me paraît de plus profondément triste. Sommes-

nous donc condamnés à subir toutes les conséquences de ce dévergondage immoral qui, après avoir ruiné la littérature, se constitue petit à petit en système et menace de faire crouler l'une après l'autre toutes les bases de la société humaine? Savez-vous quel est le héros de M. de B., l'homme d'Etat par excellence que le monde a l'effroyable injustice de laisser mourir de misère et de découragement? C'est celui qui sait tout sans avoir rien appris, qui a étudié la législation aux bals de la Chaumière, la médecine dans les bras d'une grisette, les hommes et les affaires publiques dans des orgies. Voilà le type de perfection qu'il nous peint, *con amore*, vendant sa plume à qui veut la payer, et destiné sans doute à parvenir aux plus hauts honneurs, si la mort, toujours avec l'aide de cette société si injuste et si impitoyable, n'avait tranché trop tôt le fil de ses jours si précieux.

En vérité je ne crois pas qu'il soit possible de faire un plus mauvais emploi de l'esprit et du talent; car on ne saurait refuser ni l'un ni l'autre à M. de B., ses plus médiocres productions en portent toujours en quelque endroit le cachet. Ainsi la *Revue parisienne* renferme un excellent morceau de critique littéraire sur le dernier ouvrage de Cooper, et une appréciation fort judicieuse des mérites du romancier américain comparés à ceux de Scott. On s'étonne qu'un esprit capable de juger avec tant de goût et de sagacité ne fasse pas quelquefois un retour sur lui-même, et ne comprenne pas qu'il prononce ainsi sa propre condamnation.

Au moment où nous terminons cet article, la 2me livraison de la *Revue Parisienne* vient d'être publiée. C'est de plus fort en plus fort; M. de Balzac introduit dans le domaine littéraire le langage des mauvais lieux, il assaisonne son style de tous les termes les plus grossiers et complète ainsi le tableau de ces mœurs repoussantes qu'il ne craint pas d'aller chercher dans les repaires du vice où elles se cachent, pour les étaler au grand jour de la publicité. Le fragment intitulé la *Bohème de Paris* dépasse à cet égard tout ce que l'on avait osé jusqu'ici. A côté de ce specimen de bon goût et de pureté d'un nouveau genre, se trouve une critique amère du *Port-Royal* de Sainte-Beuve; amère est trop peu dire, car l'auteur le poursuit et le déchire avec une brutalité sans exemple. Au reste M. Sainte-Beuve partage l'honneur du martyre avec la Suisse tout entière et en particulier avec Genève et Lausanne qui ne sont pas moins violemment injuriées que lui dans ce misérable pamphlet. Si le dégoût public ne fait pas prompte justice de cette littérature de boue et de fiel, il faut désespérer des lettres françaises, et sans l'appui de celles-ci que deviendra la liberté si chèrement acquise?

GEORGES, suivi de *Fabiana ;* par *H. Arnaud* (Mme Charles Reybaud). Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les deux nouvelles de Mme Ch. Reybaud sont bien écrites, racontées avec charme, et la première surtout présente un véritable intérêt. Il n'y a rien de forcé, rien d'exagéré ; les passions et les sentimens sont peints d'une manière très-naturelle. Ce sont des événemens empruntés à la vie ordinaire, et l'imagination de l'auteur respecte en général les convenances si tristement foulées aux pieds par la plupart de nos romanciers modernes. Elle n'est pas entièrement exempte de leurs défauts ; comme eux elle prend volontiers des personnages exceptionnels et s'attache à peindre tous les détails d'une passion, toutes les émotions d'un sentiment, plutôt qu'à retracer le tableau varié qu'offre à l'observateur l'aspect de la société humaine. Mais en général plus modérée dans le choix des moyens, elle ne fait pas le même abus des émotions violentes; et cette modération suffit pour donner à ses productions une véritable supériorité. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de lui rendre justice, et ses premiers romans surtout nous ont paru dignes d'éloges. Malheureusement Mme Reybaud semble trop portée à se reposer soit sur la facilité remarquable de son talent, soit sur la faveur publique qui a donné quelque célébrité à son nom. Elle ne travaille plus avec la même ardeur, avec le même soin , et l'on regrettera qu'au lieu de suivre la route où elle avait si bien débuté par ses *Aventures d'un renégat,* elle se jette dans les sentiers battus et rebattus de la littérature de feuilleton. Elle s'y distingue sans doute encore, mais nous pensons qu'elle peut faire beaucoup mieux dans l'intérêt de sa propre renommée, et que le public doit attendre d'elle des productions plus importantes.

JACQUES COEUR, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VII et négociateur ; par le baron *Trouvé.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c. = **LES STUARTS** ; par *Alexandre Dumas.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire de Jacques Cœur est un exemple remarquable d'un plébéien élevé aux plus hautes fonctions par la seule influence de ses talens, à une époque où le privilége de la noblesse existait dans toute sa force. Doué d'une grande aptitude aux affaires il donna tant d'extension à ses lointaines entreprises qu'on peut dire en quelque sorte que ce fut lui qui créa le commerce maritime français. Sa probité, son activité, son intelligence lui gagnèrent la confiance des princes

et des sujets dans les pays étrangers. En Orient surtout il obtint l'estime générale, et de nombreux agens étaient entretenus par lui soit en Egypte, soit ailleurs, pour soutenir ses intérêts. Il acquit ainsi promptement une immense fortune et en même temps une haute importance. A cette époque où les relations internationales étaient rares et difficiles, et où le commerce français n'avait encore pris qu'un bien faible développement, la position de Jacques Cœur se trouvait tout-à-fait exceptionnelle, et elle ne tarda pas à le signaler à l'attention du roi, qui l'éleva bientôt à des dignités que son rang social ne semblait pas devoir lui permettre d'atteindre. Chargé d'abord de la direction d'un hôtel des monnaies, il devint ensuite argentier soit trésorier du roi, fut ennobli et employé plusieurs fois dans des négociations dont il sut s'acquitter avec talent. Mais une élévation si rapide lui suscita des ennemis qui travaillèrent à sa perte, et furent appuyés dans leur projet par la jalousie des négocians italiens pour lesquels Jacques Cœur était un rival incommode. Par leurs méchantes intrigues ils réussirent à le faire passer pour un traître qui fournissait des armes et des munitions aux ennemis de son pays. On le mit en jugement et il fut banni de France. Triste exemple de l'instabilité des faveurs princières. On saisit ses biens, mais heureusement toute sa fortune n'était pas en France, et Jacques Cœur put encore vivre dans l'aisance. Son exil fut d'ailleurs adouci par l'accueil qu'il reçut du pape Nicolas V. Il paraît qu'il choisit Rome pour séjour et ne quitta cette ville que pour prendre part à une expédition contre les infidèles, durant laquelle il mourut.

L'ouvrage du baron Trouvé renferme de curieux documens historiques sur la cour de Charles VII et sur l'histoire de cette époque. La forme n'en est peut-être pas très-attrayante, mais ce sont des recherches pleines d'intérêt.

— Dans les *Stuarts* de M. A. Dumas, au contraire, les recherches sont à peu près nulles, mais la forme élégante et facile du récit lui donne beaucoup de charme. L'auteur écrit l'histoire comme un roman, laissant courir sa plume ingénieuse et féconde sans se soucier d'aller puiser ses matériaux à des sources nouvelles ou peu exploitées, ni chercher à expliquer les points obscurs, à porter le flambeau de la critique au milieu des témoignages contradictoires de ses devanciers. Il se contente de rapporter les faits tels qu'il les trouve dans les historiens anglais, s'attachant surtout aux détails et faisant ressortir avec habileté tout ce qu'ils offrent de dramatique, tout ce qui lui paraît propre à exciter l'intérêt du plus grand nombre des lecteurs. C'est une esquisse légère, brillante, animée, dans laquelle on trouve plus d'art que d'éru-

dition, et où la vérité historique ne gagne sans doute pas grand'chose, mais qui peut servir à populariser les faits et à répandre le goût de l'histoire chez un public nombreux auquel toute autre lecture que celle des romans semble d'ordinaire fatigante et ennuyeuse. M. A. Dumas n'est pas un historien ; il n'a probablement jamais fait les études nécessaires pour une semblable vocation, mais il écrit d'une manière fort agréable et sait rajeunir par un tour piquant et gracieux les vieux récits que d'autres ont puisés dans la poussière des chroniques. Ses *Stuarts* ressemblent un peu sous ce rapport à l'histoire d'Ecosse racontée par Scott à son petit-fils, dans laquelle il paraît d'ailleurs avoir copié plus d'une page.

DESCRIPTION DE LA CHINE et des États tributaires de l'Empereur; par M. le marquis de *Fortia d'Urban*. — Paris. 4 vol. in-12, avec une carte, 20 fr.

On a beaucoup écrit sur la Chine; on a rassemblé sur son histoire, sur ses institutions, sur les mœurs et usages de ses habitans, une foule de documens précieux. Mais la plupart de ces relations ne renferment qu'une vue partielle du sujet et quelques-unes sont ou trop considérables ou écrites d'une manière trop diffuse pour être à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Il manquait encore une description complète et précise qui offrît la substance des récits publiés par les divers voyageurs, en élaguant les répétitions inutiles, les détails superflus et les discussions vaines auxquelles ils se sont trop souvent livrés. C'est ce qu'a tenté de faire M. de Fortia d'Urban, en rassemblant tous les matériaux les plus importans dans un résumé lumineux, plein d'intérêt et d'érudition. Persuadé que la difficulté de la langue chinoise était l'une des principales causes de la prévention avec laquelle cette nation remarquable était jugée, il a pensé que le meilleur moyen de la combattre serait de rassembler tous les faits propres à jeter quelque jour sur cette civilisation si différente de la nôtre dont elle paraît être l'aînée, de bien des siècles. Le perfectionnement des arts, le développement scientifique dont l'histoire de la Chine offre maints exemples frappans, l'ont rempli d'admiration pour ce peuple ingénieux, chez lequel on retrouve depuis une haute antiquité la plupart des découvertes dont l'Europe moderne s'enorgueillit le plus. Cependant il a su se tenir en garde contre l'engouement, et n'a point imité le travers de ceux qui ont voulu voir dans le céleste empire l'idéal du gouvernement, de la droiture et de toutes les vertus humaines. Il ne se fait pas l'avocat par-

tial des Chinois, et son but est simplement d'approcher autant que possible de la vérité, en exposant avec méthode tout ce que l'on sait aujourd'hui de leur situation morale et politique, en fournissant ainsi le moyen de comparer l'organisation intérieure de ce vaste empire avec les lois qui régissent les Etats européens. Le caractère de stabilité des institutions chinoises, qui contraste si fortement à côté de la durée éphémère des nôtres, suffit déjà pour exciter la curiosité. C'est un spectacle étrange en effet que celui de cette nation arrêtée depuis si long-temps dans sa marche progressive et chez laquelle cependant on ne peut apercevoir aucun des signes ordinaires de la décadence intellectuelle. Les arts et l'industrie s'y montrent stationnaires, mais ne rétrogradent point, et toutes les vicissitudes politiques semblent n'avoir exercé presque aucune influence délétère sur leur éclat solide. On dirait que la force d'inertie remplit en Chine un rôle exactement contraire à celui qu'elle joue dans les autres pays du globe. Chez ceux-ci elle est un principe de mort dont le développement conduit à la barbarie, tandis que chez la première elle a toujours été en quelque sorte le palladium de la civilisation, en forçant les vainqueurs à se soumettre aux lois et aux mœurs des vaincus. Le despotisme s'y montre appuyé sur certaines garanties de capacité et de responsabilité qui manquent aux autres gouvernemens, et dans lesquelles peut-être se trouve le secret de cette puissance durable. Le respect filial est le premier fondement sur lequel repose toute la hiérarchie des pouvoirs, et les rangs de cette hiérarchie, au lieu d'être basés sur le hasard de la naissance, se déterminent uniquement d'après le degré du développement intellectuel.

Quelle que puisse être la valeur réelle de ces institutions, elles diffèrent essentiellement des nôtres et méritent d'être étudiées, aujourd'hui surtout que les esprits frappés du malaise social s'occupent avec tant d'ardeur à chercher le remède dans des réformes hardies et ne craignent pas d'aborder l'idée d'une réorganisation complète de la société humaine.

Le travail de M. Fortia d'Urban est semé de nombreuses citations, empruntées aux divers écrivains anciens et modernes qui ont traité de la Chine, de son histoire et des tentatives faites par les Européens pour s'y établir. Le style est facile, agréable, et l'on y trouve un certain charme de naïveté, un certain parfum de chronique, qui convient parfaitement au sujet, quoique sans doute il soit peu favorable à la critique historique. Le but de l'auteur, du reste, est de rassembler en un seul tableau tout ce qui a été écrit de plus curieux et de plus remarquable sur le céleste empire. Il laisse à la sagacité

du lecteur le soin de discerner le vrai du faux et pense avec raison que les récits les plus fabuleux renferment souvent certains détails propres à jeter du jour sur la vie du peuple, sur la tendance des esprits et l'état des connaissances généralement répandues.

En ce moment où l'éventualité d'une guerre entre l'Angleterre et la Chine attire de nouveau les regards du public sur cette dernière contrée, le livre que nous annonçons offre un véritable intérêt de circonstance et ne peut manquer d'obtenir le plus grand succès.

LETTRES sur la Russie, suivies de considérations géologiques sur les révolutions du globe; par *Eug. Robert.* — Paris. In-8, 4 fr.

Ces lettres nous paraissent offrir bien peu d'intérêt. Adressées à un ministre d'Etat, elles semblent n'avoir d'autre but que de faire la cour aux sympathies russes, et la plupart des observations qu'elles renferment sont d'une niaiserie remarquable. On y chercherait vainement une appréciation réelle des mœurs, de l'état du pays, de son développement industriel ou moral. L'auteur songe plutôt à faire l'éloge des grands qui l'ont bien accueilli, et à décrire l'enthousiasme de circonstance avec lequel il a vu célébrer une fête publique sur son passage. Quant aux considérations géologiques, ce sont quelques lieux communs ramassés çà et là dans les ouvrages modernes, mais on n'y trouve pas une seule idée neuve, pas une vue originale. Du reste, tout cela est imprimé avec grand luxe, sur un fort beau papier en caractères nets et agréables à lire.

ENTRE L'EUROPE ET L'ASIE; par le prince de *Puckler Muskau*, trad. de l'all. par *Cohen.* — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Une promenade en Grèce a fourni la matière de ces deux volumes à la plume facile et légère du prince Puckler Muskau. On y trouve de jolies descriptions, quelques détails curieux sur l'état du pays, et beaucoup de bavardage frivole, qui n'offre sans doute pas grand intérêt, mais distrait et amuse le lecteur. L'érudition classique s'y montre bien çà et là toutes les fois que l'auteur rencontre quelqu'une des ruines nombreuses dont la Grèce est couverte, mais elle n'est ni pédante, ni exclusive. L'auteur n'en fait point parade et on lui saura gré d'avoir en général cherché à nous faire connaître le présent plutôt que le passé. Les souvenirs de l'antiquité

prennent ordinairement tant de place dans les ouvrages de ce genre, que, malgré les nombreux voyageurs qui ont publié leurs observations sur la Grèce, l'état actuel de cette contrée est encore bien peu connu. M. Puckler Muskau n'a pas imité cet exemple. Les mœurs et l'influence de la nouvelle constitution du pays ont surtout attiré son attention. La manière dont il voyage lui a permis de les étudier de près, aussi ses remarques sont-elles en général intéressantes. Il ne fait pas un portrait flatteur du peuple grec, mais à cet égard il se trouve d'accord avec la plupart de ceux qui ont vu froidement les choses sans enthousiasme ni prévention. Et il n'est en vérité pas étonnant que des esclaves qui viennent à peine d'être libérés portent encore la marque de leurs fers, d'autant plus qu'on n'a rien fait pour l'effacer. Le gouvernement imposé à la Grèce n'a point pu jusqu'à présent procurer à ce malheureux pays la sécurité et la prospérité nécessaires pour favoriser son développement moral. Soit insuffisance de moyens, soit incompatibilité de caractère entre le prince et ses sujets, il paraît certain que l'administration manque de force et n'a pu jusqu'à présent exercer que bien peu d'influence sur le peuple. Cette influence même n'a pas été toujours très-heureuse; M. Puckler Muskau en conclut que la monarchie constitutionnelle est une triste invention dont les résultats ne répondent point aux brillantes espérances qu'on avait conçues. Comparant la Grèce avec l'Egypte il fait l'éloge des institutions créées par Mehemet et remarque combien le despotisme de celui-ci, quels que soient ses excès, a mieux réussi dans l'œuvre de régénération qu'il avait entreprise. Sans partager entièrement l'opinion de l'auteur, on doit reconnaître qu'en effet les gouvernemens constitutionnels n'ont point tenu ce qu'ils promettaient. Il est sûr que l'action du pouvoir y est souvent entravée pour le bien comme pour le mal. C'est un régime de demi-liberté dont il ne peut que difficilement sortir quelque chose de grand, de spontané, d'énergique; et lorsqu'il s'agit de réveiller une nation assoupie, pour la lancer avec une impulsion vigoureuse sur la route de la civilisation, ce n'est pas avec des demi-mesures qu'on en vient à bout. Le malheur de la Grèce est de n'avoir pu se régénérer elle-même. On a cru bien faire sans doute en se hâtant de mettre un terme aux dissensions intestines qui menaçaient de la jeter dans l'anarchie, mais l'élément étranger qu'on a introduit dans son sein est un autre écueil non moins dangereux, et il est à craindre qu'il ne serve qu'à retarder l'explosion pour la rendre plus terrible. Le pays a été doté, en apparence du moins, d'une organisation régulière; mais d'après ce que dit le prince Puckler Muskau le personnel

de cette administration est détestable; les idées d'honneur et de probité sont presque inconnues; l'astuce et la fraude, ces deux vices principaux du caractère grec, se retrouvent chez la plupart des agens de l'autorité. Le gouvernement lui-même n'a pas su donner un digne exemple à cet égard; ainsi les fils des chefs les plus distingués morts durant la guerre de l'insurrection avaient été envoyés en Allemagne pour y recevoir une éducation propre à les rendre utiles à leur patrie; mais sans respect pour cet engagement sacré, ils ont été bientôt renvoyés en Grèce, manquant de tout, ne sachant rien, ayant oublié leur langue maternelle sans avoir appris l'allemand. Après avoir cité maints autres faits à l'appui de ses assertions, l'auteur termine par un tableau détaillé de l'administration établie par le Pacha d'Egypte dans l'île de Candie et qui offre un contraste assez frappant à côté de l'état dans lequel se trouvent aujourd'hui les provinces grecques.

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉGYPTE; par *A.-B. Clot-Bey*. — Paris 2 vol. in-8, fig., 16 fr.

Le docteur Clot-Bey, qu'un long séjour en Egypte et une position élevée dans l'administration de ce pays ont mis à même de le bien voir en détail, de l'étudier d'une manière complète et de suivre la marche de son développement soit matériel, soit moral, entreprend d'esquisser les principaux traits propres à faire connaître l'état réel de cette intéressante contrée. On a déjà beaucoup écrit pour et contre les essais civilisateurs de Mehemet-Ali; on les a tour-à-tour vantés avec toute l'exagération de l'enthousiasme et dénigrés avec l'acharnement d'une prévention aveugle. La passion s'en est mêlée; chacun a laissé diriger sa plume par les impressions peu désintéressées de l'amour-propre satisfait ou froissé, de telle sorte qu'il est bien difficile de démêler la vérité dans ces récits contradictoires. A entendre les uns, le Pacha n'est qu'un tyran féroce dont les exactions épuisent l'Egypte et préparent sa ruine; selon les autres, ses réformes sont l'œuvre d'un génie puissant, et destinées à lancer l'Orient dans une carrière nouvelle de civilisation et de gloire. Le docteur Clot-Bey s'est abstenu sagement de ces deux excès. Comprenant bien la difficulté de sa position et l'espèce de défiance naturelle que pouvaient inspirer dans sa bouche les éloges d'un système dont il est lui-même l'un des principaux instrumens, il a choisi la forme méthodique la plus simple et qui se prêtait le moins soit à l'apologie, soit au blâme. Son livre ne renferme que l'exposition des faits rangés en chapitres et en pa-

ragraphes sous les divers chefs auxquels ils se rapportent. C'était risquer sans doute de sacrifier l'intérêt à la vérité, mais le sujet offre un si vif attrait, et les nombreux détails qu'il a rassemblés sont si propres à exciter la curiosité des lecteurs, que ceux-ci ne songeront pas à lui en faire un reproche.

Il examine d'abord le climat et le sol de l'Egypte, les phénomènes météorologiques qui lui sont particuliers, les conditions que la nature y présente à l'homme pour le développement de son activité physique et intellectuelle. Des observations nombreuses et faites avec soin servent de base à toutes ses assertions, et celles-ci semblent mériter d'autant plus de confiance qu'elles combattent en général les exagérations des voyageurs. Ainsi le docteur Clot-Bey nous apprend que c'est une erreur de croire qu'il ne pleut jamais en Egypte; ceux qui ont avancé si légèrement un pareil fait n'avaient sans doute pas visité le pays dans la saison des pluies. Ce qui rend surtout la sécheresse pénible, c'est le vent qui apporte le sable du désert dont la fine poussière pénètre partout sans que rien puisse l'empêcher; le corps humain lui-même en souffre, les pores de la peau sont obstrués, et l'irritation qui attaque les organes de la vue cause souvent des ophthalmies difficiles à guérir. La chaleur, quelque intense qu'elle soit, n'est pas insupportable; le corps s'y habitue, et les fellahs ou paysans égyptiens dorment exposés à l'ardeur du soleil sans en être indisposés.

Une partie seulement de l'Egypte est remarquable par sa fertilité, le reste de la contrée est stérile, mais peut-être le long abandon dans lequel l'agriculture a été laissée y a-t-il contribué encore plus que la nature même du sol. L'activité de Mehemet a déjà imprimé un nouveau mouvement au pays sous ce rapport, et en peu d'années il l'a doté de plusieurs millions d'arbres, parmi lesquels se trouvent quelques espèces nouvelles qui paraissent fort bien réussir. La multiplication des mûriers et des cotonniers a favorisé le développement de deux industries importantes. Maintes autres plantes d'utilité ou d'agrément ont été soit introduites, soit popularisées par le Pacha. Le docteur Clot-Bey donne la nomenclature complète de toutes les productions du sol égyptien, dans les trois règnes de la nature. Puis après avoir tracé rapidement un tableau statistique des villes et villages, il aborde l'intéressant sujet des mœurs et coutumes. Les institutions civiles, judiciaires, administratives; les prescriptions religieuses; les usages habituels de la vie : tout, jusqu'aux préjugés nationaux et aux erreurs populaires consacrées par une grossière ignorance, se trouve passé en revue de la ma-

nière la plus impartiale. Tout en montrant ce qui est bien et en faisant ressortir l'influence salutaire exercée par le génie supérieur du Pacha, l'auteur ne laisse jamais échapper l'occasion de réclamer une amélioration, de signaler un abus à détruire, une réforme à opérer. Il ne cherche point à déguiser le despotisme du Pacha; sans en approuver l'excès il le croit une suite nécessaire de sa position, non-seulement comme civilisateur d'un peuple barbare, mais aussi comme fondateur d'une nouvelle dynastie, à laquelle on dispute l'existence même du droit qu'il veut rendre héréditaire. Il explique, du reste, mieux qu'on ne l'avait encore fait, les divers rouages de cette administration singulière et donne de curieux détails sur les nombreux établissemens publics créés par Mehemet-Ali. On y trouve l'histoire de la formation des troupes régulières, la fondation de l'arsenal, de l'école de médecine, de l'école vétérinaire, du service médical des hôpitaux militaires et civils, des divers travaux publics exécutés ou projetés par le Pacha. En un mot c'est un tableau complet de l'état actuel du pays, un inventaire en quelque sorte officiel de la situation présente de l'Egypte. On ne saurait prendre un meilleur guide pour apprécier le mérite réel des réformes accomplies dans cette contrée et leur influence probable sur son avenir. Aussi le recommandons-nous vivement à nos lecteurs, et nous sommes bien certains qu'ils nous en sauront gré, car c'est un livre riche en données du plus grand intérêt.

ÉVÉNEMENS ET AVENTURES EN ÉGYPTE, en 1839; par *Sc. Marin.*— Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CORRESPONDANCE** et Mémoires d'un voyageur en Orient; par *Eug. Boré.*— Paris. 2 vol. in-8, carte, 15 fr.

Voici encore des ouvrages sur l'Orient; la question est à l'ordre du jour, chacun veut en dire son mot. C'est à qui fera de l'Orient; tandis que les uns vident leur portefeuille, exhument leurs souvenirs, les autres s'embarquent à la hâte pour aller glaner quelques nouvelles impressions de voyage.

Les deux publications qui font l'objet de cet article diffèrent essentiellement l'une de l'autre, car la première n'offre qu'un tissu d'aventures assez peu édifiantes, d'observations vulgaires ou niaises, de commérages misérables au sujet de l'Egypte, du Pacha et de ses réformes, et la seconde au contraire, revêtue d'une certaine gravité prétentieuse, se présente tout à la fois comme une œuvre scientifique et une mission religieuse; on y respire même un parfum de fanatisme assez prononcé. Cependant il est un point sur lequel les auteurs se rencontrent avec une harmonie vraiment touchante. C'est le

bout d'oreille qui perce aussi bien sous l'habit de l'humble missionnaire que sous celui du touriste bavard. L'un et l'autre s'accordent à ne voir dans l'Orient que la France et les Français : la France, seul Etat assez civilisé pour pouvoir porter à d'autres les bienfaits de la civilisation ; les Français, seul peuple assez désintéressé pour se dévouer sans arrière-pensée à l'éducation et à la conversion des pauvres infidèles. A les entendre, la France est véritablement le Messie attendu par toutes les nations de l'Orient. Cette vaine gloriole qui se remarque chez la plupart des voyageurs et les rend injustes, insultans même pour les autres peuples européens, contraste singulièrement avec le caractère aimable, bienveillant du Français vu dans son pays. Ils semblent mettre leur amour propre national à blâmer indistinctement tous les us et coutumes qui ne sont pas les leurs, à rabaisser avec mépris les efforts les plus nobles, les intentions les plus généreuses dès qu'elles ne partent pas d'un cœur français. Cet exclusisme jaloux, cette manière étroite d'envisager les choses, sont en vérité fort étranges de la part de ceux qui se prétendent à la tête de la civilisation. Ce n'est pas d'ordinaire chez les nations civilisées qu'on trouve cette tendance qui constitue plutôt l'un des traits caractéristiques du sauvage, dont l'intelligence bornée se complaît dans sa barbarie et ne peut concevoir un état social autre que celui au milieu duquel il est né.

L'auteur des *événemens et aventures en Egypte* s'est proposé de faire la critique du gouvernement de Mehemet-Ali. Il ne cache point sa sympathie pour la cause du Sultan et se pose dès l'abord en adversaire déclaré de toutes les institutions du Pacha. Selon lui c'est l'empire ottoman qui est réellement entré avec succès dans la voie des améliorations, tandis que le Pacha n'a réussi qu'à ruiner l'Egypte en y établissant le plus effroyable despotisme. Cette opinion nous paraît sans doute très-soutenable, et l'intéressant livre du docteur Clot-Bey semble lui-même laisser dans l'esprit bien des doutes sur le résultat final des efforts de Mehemet. Nous croyons du moins que la question est encore loin d'être résolue. Si donc M. Scipion Marin l'avait traitée avec toute l'importance qu'elle mérite, son ouvrage mis en regard de celui que nous venons de nommer pourrait offrir un curieux enseignement et contribuer à éclaircir un sujet encore trop peu connu. Mais malheureusement l'auteur ne possédait ni le savoir ni la sagacité nécessaires pour une pareille tâche. Les recherches statistiques lui sont tout-à-fait étrangères; il n'a pas pu ou pas voulu consulter les documens officiels; il se préoccupe uniquement d'une foule de petites intrigues obscures et ferme les yeux pour ne pas voir les grands faits accomplis par cette

volonté de fer qui a fait du despotisme l'instrument du génie. On dirait, qu'on me pardonne cette comparaison, un homme qui pour juger le talent d'un grand acteur se contenterait de le voir derrière les coulisses au milieu de toutes les petites tracasseries de la vie de théâtre. C'est d'ailleurs un pauvre observateur, qui ne sait pas même nous donner des détails intéressans sur les mœurs du pays. Rien, en vérité, dans ces deux volumes, ne prouve qu'il ait réellement fait le voyage qu'il raconte. Ce n'était pas la peine de se déranger pour si peu. Sans sortir de son cabinet il pouvait trouver des matériaux beaucoup plus dignes de l'impression, et quant aux pitoyables aventures dont il a entremêlé son récit, il n'est pas de médiocre romancier qui n'eût fait mieux. En résumé donc, le livre de M. S. Marin ne saurait être regardé que comme une spéculation de circonstance, et l'auteur aurait grandement tort de compter sur aucune autre chance de succès.

— Il en est tout autrement de la *Correspondance* de M. Eugène Boré. Si le moment a été choisi comme opportun pour sa publication, on peut dire que cette considération n'est pas même entrée dans l'esprit de l'auteur. Parti dès 1837 pour l'Arménie, il ne songe point à traiter la grande question politique qui préoccupe aujourd'hui le monde. Ses idées sur l'influence française en Orient s'y rattachent sans doute, mais indirectement, et d'ailleurs il ne fait que passer en Turquie et laisse l'Egypte tout-à-fait de côté. Le but principal de son voyage paraît être de travailler à la propagation de la foi catholique soit en Arménie, soit en Perse. Un zèle fervent l'anime; c'est un jeune homme tout pénétré de ce réveil religieux qui remplissait naguères les églises de la capitale, et faisait accourir les jeunes gens en foule pour entendre à Notre-Dame la parole éloquente de quelques prédicateurs de la nouvelle école. Mais c'est un esprit nourri d'études solides, que le ministre de l'instruction publique et l'Académie des inscriptions avaient jugé digne de leur confiance. Ses lettres sont en effet pleines d'observations judicieuses, de recherches scientifiques d'un haut intérêt. Seulement le tour habituel de ses pensées le porte à s'occuper beaucoup moins des populations musulmanes que des diverses sectes chrétiennes qui s'y trouvent éparses. Cependant, voyageant dans des contrées peu visitées par les Européens et de manière à voir de près les usages et les mœurs de leurs habitans, il donne une foule de détails curieux propres à les faire bien connaître. Le seul reproche que nous ayons à lui faire, c'est de se laisser trop souvent dominer par l'ardeur de la controverse. C'est un zèle fort louable sans doute que celui qui vous fait quitter patrie, famille, amis et toutes les douceurs d'une vie paisible

pour aller porter le flambeau de la science et de la vérité à des peuples lointains, encore plongés dans les ténèbres de l'erreur. Mais pourquoi refuser à d'autres ce même dévouement, pourquoi suspecter, ternir, condamner les intentions de quiconque ne partage pas exactement toutes vos croyances? Si c'est là de l'humilité, il faut avouer qu'elle ressemble bien à l'orgueil ; on la prendrait volontiers pour sa sœur ou sa fille. M. Eugène Boré ne laisse pas échapper une seule occasion de dénigrer les missionnaires anglais ou américains qu'il rencontre sur sa route. Suivant lui ce ne sont que des intrigans qui achètent les consciences au poids de l'or, et ont recours à toute espèce de séductions pour satisfaire leur amour propre en augmentant le nombre des convertis. Cette hostilité haineuse, qui sent l'âpreté théologique bien plus que la vraie foi, gâte singulièrement l'œuvre du jeune missionnaire. Bien plus, elle produit un effet ridicule, lorsqu'après ses déclamations contre les moyens employés par les ministres protestans on l'entend dire à son tour :

« La reine, ayant eu connaissance de mon école, m'a fait dire qu'elle m'enverrait certainement son fils : ce qui veut dire que nous lui donnerons des leçons ; car il ne pourrait se mêler avec ses sujets. Il faut encourager ces bonnes dispositions de mère, en flattant ses goûts de femme. Or, je sais qu'elle serait enchantée de recevoir une robe française à la mode. Le goût de nos vêtemens gagne les femmes comme les hommes ; et il est bon de favoriser ce penchant qui prépare toujours la régénération future. Ici on ne connaît rien de nos étoffes de France : tout paraît admirable. Une robe de soie moirée ou de velours ferait bon effet. Tu joindras quelques fleurs, des flacons de senteur de nos meilleurs parfumeurs, et de ces riens qui concernent la toilette. »

Les futilités de la toilette métamorphosées en instrumens de propagande! Etranges argumens en faveur de la foi catholique! Mais tout en déplorant cette tache dans le travail de M. Eugène Boré, nous le recommandons comme une lecture intéressante, remplie de notions curieuses sur l'état actuel de l'Orient.

VOYAGE et itinéraire à Constantinople, chez les Lazzes, en Géorgie, dans une partie de la Perse et de la Russie, de 1826 à 1833 ; par *L.-V. Letellier*. — Paris, tome 1er. In-8, 7 fr. 50 c.

Si le public français ne sait pas bientôt par cœur son Orient et ses Orientaux, ce ne sera pas la faute des voyageurs, car ils semblent en vérité s'être donnés le mot pour publier tous en même temps leurs relations. Chaque jour voit paraî-

tre quelque nouveau livre sur la Turquie, sur l'Egypte ou les contrées voisines. C'est une mine qu'on se hâte d'exploiter avec un zèle extraordinaire; les matériaux abondent de toute part, en sorte que l'on éprouve maintenant l'embarras de choisir parmi cette foule de renseignemens divers ceux qui méritent le plus d'inspirer la confiance, et qu'on ne sait comment se faire une opinion au milieu des divergences de principes qui se manifestent chez les auteurs.

M. Letellier est un admirateur du sultan Mahmoud; il le regarde comme un homme de génie et fait sans restriction l'éloge de toutes les réformes opérées par lui dans la constitution de l'empire ottoman. Sous ce rapport son voyage offre la contre-partie de l'aperçu du docteur Clot-Bey sur l'Égypte. Il sera intéressant de les comparer ensemble, et dans l'un comme dans l'autre on trouvera des faits bien observés, des détails curieux, propres à faire apprécier la nature réelle du mouvement civilisateur qui semble pousser l'Orient vers des destinées nouvelles. M. Letellier retrace rapidement les principaux événemens qui ont signalé le règne de Mahmoud. Il rappelle la destruction des janissaires, les efforts du sultan pour combattre l'influence du fanatisme religieux, ses tentatives infructueuses pour établir des quarantaines contre la peste. Suivant lui l'action de cet esprit réformateur se fait déjà sentir dans les mœurs de la nation, et l'œuvre de la régénération trouvera d'habiles continuateurs dans les hommes distingués qui se sont formés à l'école de Mahmoud.

Ce premier volume est consacré presque tout entier à Constantinople, que l'auteur paraît fort bien connaître. Sans partager sa manière de voir, évidemment empreinte de partialité, on sera sans doute frappé de ses observations judicieuses et de l'étude profonde qu'il a faite de son sujet. De semblables qualités, si précieuses pour un voyageur, feront vivement désirer la suite de son livre qui doit nous conduire en Géorgie, chez les Lazzes, dans des contrées encore à peine connues, au milieu de peuples que les Européens n'ont point visités jusqu'à présent.

REVUE DE GENÈVE, 1re livraison.— Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. Il paraît 4 Numéros par an ; prix de l'abonnement, 12 fr.

Cette première livraison renferme quelques articles assez intéressans. L'un de ses principaux rédacteurs, M. James Fazy, débute par retracer les événemens les plus importans de l'histoire de Genève dans un résumé rapide qui est terminé par un petit tableau fort bien fait de toutes les liber-

tés dont jouit maintenant cette république plus avancée sous certains rapports que les grands Etats constitutionnels de l'Europe. Dans un second article le même écrivain expose ses vues sur la science sociale et se prononce pour les saines doctrines de l'économie politique qui ont toujours trouvé dans Genève d'habiles et zélés défenseurs. Enfin une piquante revue des nouvelles publications genevoises complète sa part de collaboration. Doué d'une grande intelligence, d'une facilité remarquable, et d'un esprit ingénieux, M. J. F. nous semble tout-à-fait capable de donner à cette *Revue* l'intérêt et la variété nécessaires pour en assurer le succès. En rassemblant autour de lui les hommes qui écrivent, il pourra imprimer un nouvel élan à la littérature genevoise et créer une espèce de centre propre à rallier les efforts jusqu'ici trop isolés des provinces françaises qui cherchent à secouer le joug de la centralisation parisienne. Un intéressant article de M. Viridet sur les glaciers, une courte histoire de la chanson à Genève et quelques poésies prouvent déjà que les matériaux de tout genre ne lui manqueront pas. Le mouvement intellectuel existe, et l'impulsion lui étant ainsi donnée, il ne reste plus qu'à le diriger avec goût par un choix sévère et judicieux. Une pareille tâche est difficile, sans doute, mais le talent de l'habile rédacteur que nous avons nommé nous paraît digne d'inspirer toute confiance à cet égard. Il est fâcheux seulement que, combinée avec les revues de Toulouse, de Nîmes, de Marseille, etc., la *Revue de Genève* ne paraisse que tous les trois mois. Cette publicité restreinte offre un obstacle au succès; nous nous défions d'ailleurs de ces auxiliaires qui jusqu'ici sont demeurés dans une médiocrité désespérante. Ce bizarre amalgame d'élémens si divers manquera toujours d'unité. La position de Genève est toute exceptionnelle, sans aucun rapport avec celle des villes françaises, et, si elle est destinée à rallier celles-ci autour d'elle, ce ne peut être qu'à la longue, à mesure que les idées de liberté et de moralité se développeront chez nos voisins. Vouloir brusquer ce rapprochement, c'est en compromettre la réussite. Au reste si l'entreprise se soutient, on verra bientôt quelle influence Genève peut exercer dans l'état actuel des choses, et, si l'émulation vient ranimer la vie littéraire de la province, nous serons heureux de reconnaître que nos prévisions étaient mal fondées. Il est certain que la centralisation est un ver rongeur qui épuise toutes les forces vitales de la France, mais il est aussi fort douteux qu'on puisse jamais la combattre d'une manière efficace, tant qu'on ne changera rien à l'organisation administrative qui lui sert de base.

LES GOUTTES DE ROSÉE; par *Ferdinand Dugué*. — Paris, chez Chr. Parisse. 1 vol. in-18.

Sous ce titre un peu fade, M. F. Dugué publie une suite de sonnets, au nombre de cent, inspirés par l'amour et destinés à exprimer ses désirs, ses joies, ses transports et ses tourmens. Comme Pétrarque il les dédie à une seule femme dont il célèbre les attraits sous maintes formes diverses, et le nom de Marie y joue le même rôle que celui de Laure dans l'œuvre du poète italien. Mais ce n'est cependant point une imitation servile, la donnée seule est à peu près la même, et tous les détails sont bien originaux, appartenant à l'inspiration propre du poète français. M. F. Dugué aura sans doute été séduit par le désir de faire briller son talent dans une entreprise aussi difficile. En effet, de toutes les formes que peut revêtir la poésie française, il n'en est pas de moins souple que le sonnet avec ses exigences rigoureuses qui gênent la pensée, et ont de tout temps fait le désespoir des rimeurs. On sera donc frappé de l'aisance vraiment extraordinaire avec laquelle M. Dugué manie cet instrument rétif. Il s'en est rendu complètement maître, et, au milieu des liens étroits qu'il s'impose, son imagination ne paraît éprouver aucune gêne, son style est toujours gracieux et limpide.

O nom mystérieux, sois-moi propice, et voile
Les secrets de son âme et ceux de sa beauté!
Que le monde méchant à ma porte arrêté
Ne puisse ni percer ni soulever ton voile!....

Même aux regards amis pour qui je me dévoile
Sois un obstacle vague et plein de pureté :
Sur nos jours de malheur, d'amour, de volupté,
Ne jette que l'éclat d'une furtive étoile!....

O vous à qui mon cœur donna ce nom divin,
Que ma lyre pour vous ne chante pas en vain
Et d'aveux imprudens ne soit point accusée!

Tout est là, nos plaisirs, nos luttes, nos douleurs!
Votre amour est la fleur, mes vers sont la rosée
Dont les gouttes souvent ressemblent à des pleurs!....

Cette dédicace à *Marie* est pleine de sentiment et de délicatesse. Elle ouvre dignement le recueil, lui servant en quelque sorte d'exposition avant d'entrer en matière. C'est un amour mystérieux que chante le poète, et, tout en mettant le public dans la confidence de ses peines et de ses joies, il se garde

bien de lui en dévoiler le secret. Cette discrétion plaît parce qu'elle est d'un cœur honnête, puis elle pique la curiosité, devient une source d'intérêt et vous entraîne à suivre les phases diverses de cet amour, énigme dont on veut deviner le mot. Il s'exprime d'abord avec tendresse et pureté.

Cachez-vous dans mon sein, pauvres roses fanées
Qu'au bord des flots Marie effeuillait en rêvant,
Douces lettres d'amour que j'ouvre si souvent,
Tresses de cheveux bruns que sa main m'a données!

Loin d'elle ainsi que moi vous êtes entraînées!....
Si j'échappe à la flamme, à l'avalanche, au vent,
Aux vagues de la mer en courroux se levant,
Près d'elle ainsi que moi vous serez ramenées!....

Mais si le vent me brise aux pointes d'un écueil,
Si volcans ou glaciers deviennent mon cercueil,
Si la mer m'engloutit au fond de ses abîmes,

Vous aurez même sort! ensemble, ô mes secrets,
Nous dormirons parmi tant d'étranges victimes
Qu'on ne peut découvrir dans leurs tombeaux discrets!

Les ennuis de l'absence sont exprimés avec douceur; l'amant retrouve partout l'image de sa bien-aimée, elle seule vient embellir à ses yeux les pays qu'il parcourt, le soutient contre les tentations, le conserve fidèle et constant au milieu des écueils du monde. Puis l'heureux retour, le moment délicieux du revoir met le comble à tous ses vœux.

Tout le ciel était pur quand vous êtes entrée:
A travers le balcon tapissé de jasmin
Et les épais rideaux fermés par votre main
Se jouait du soleil la lumière dorée.

Lorsque de notre amour encor tout enivrée
Vous avez voulu fuir en disant : A demain!
L'éclair brillait, la pluie inondait le chemin
Et partout gémissait la nature éplorée!

Un orage terrible avait en peu d'instans
Fait un jour nébuleux d'un beau jour de printemps,
Mais nous étions restés sourds à cette tempête,

Le bruit de nos baisers avait été plus fort,
Et la foudre aurait dû tomber sur notre tête,
Nous n'aurions pas senti l'angoisse de la mort!...

L'amour devenu coupable a ses orages aussi qui viennent

changer ses beaux jours en nuits sombres et angoissantes. La défiance se glisse dans le cœur, entraînant à sa suite la jalousie et ses transports insensés. La voix du devoir fait naître le remords, puis, une fois l'enivrement du bonheur dissipé, le désenchantement et l'ennui prennent sa place.

Soyez jeune, rêvez qu'un bel ange aux doux yeux
Pour charmer votre cœur est descendu des cieux,
Que sa lèvre vous parle et que sa main vous touche;

Vous vous réveillerez tout-à-coup dans la nuit,
Et vous verrez groupés autour de votre couche
Le pâle isolement, la tristesse et l'ennui!....

Tel est à peu près le petit drame développé dans ces vers, qui, sauf l'inévitable monotonie d'une si longue suite de poésies toutes modelées sur le même moule, sont généralement empreints d'un charme fort remarquable. L'auteur termine son œuvre par le sonnet suivant, dans lequel se trouve la morale qu'on peut en tirer :

Notre premier amour naît au milieu des champs,
Rien n'arrête ses pas et rien ne l'importune,
Il rêve sous les bois aux rayons de la lune
Et se plonge ébloui dans les soleils couchans.

Sans croire aux envieux, sans craindre les méchans,
Il est prêt à donner gloire, avenir, fortune,
Pour un chaste baiser de cette vierge brune
Qui le fit naître un soir de ses secrets touchans!

Notre second amour naît au milieu des villes,
Il est fils du désir et des passions viles,
Il combat jour et nuit pour sauver sa pudeur;

Sous chacun de ses pas il ouvre un large abîme,
Et souffre, et poursuivi par le remords vengeur
Change bientôt son nom contre le nom de crime!

FABLES en quatrains; par *H. Dottin*. — Paris, chez Ch. Gosselin. In-8, 1 fr.

Digne émule de M. Mollevaut, M. H. Dottin marche sur les traces de cet habile maître dans l'art d'allier la concision à la clarté et d'exprimer sa pensée dans le moins de mots possible sans nuire à l'harmonie du vers, sans négliger l'élégance du style. Il publie un recueil de 80 fables en qua-

trains, qui ne sont pas toutes irréprochables sans doute, mais parmi lesquelles il s'en trouve un assez grand nombre de jolies et qui témoignent en général d'une facilité rare dans ce genre de composition, dont les exigences de la langue et de la poésie française font un véritable tour de force.

Que de riches auteurs roulent, de page en page,
De leurs mots orgueilleux le brillant équipage;
Moi qui, trop pauvre, n'ai qu'un bien modeste train,
Je loge mes pensers dans un étroit quatrain.

Cette épigraphe est modeste, mais en apparence seulement, car l'auteur sait bien que la richesse de la pensée est plus précieuse que celle des mots, et que l'absence de celle-ci suppose l'autre encore plus nécessaire. Du reste, tout en rendant justice au mérite de la difficulté vaincue, nous avouons que les quatrains nous semblent offrir peu de charmes. Le plus souvent la pensée ne perdrait rien à être mieux développée, et lorsque la donnée d'une fable est ingénieuse, n'est-ce pas la dépouiller en grande partie de sa valeur, que la priver ainsi des détails qui forment l'un de ses plus gracieux attraits? Le seul avantage de cette extrême concision est d'en rendre l'étude plus facile aux enfans, de leur permettre d'en conserver mieux le souvenir; mais d'une autre part on nuit à l'intérêt des fables, et la morale se trouve rarement motivée d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Cependant, hâtons-nous de le dire, M. Dottin a su quelquefois tourner cet écueil avec bonheur. Nous pourrions citer dans son recueil maints quatrains qui, tels que les suivans, remplissent assez bien les conditions voulues:

Sur le dos de la vague un esquif jusqu'aux cieux
S'élance avec orgueil, mais bientôt il retombe;
Sous lui la mer s'entr'ouvre, et la mer est sa tombe.
Le flot est la faveur, l'esquif l'ambitieux.

—

A l'ombre d'un berceau la rose à peine née
Voulut enfin du ciel contempler la clarté;
Soudain elle tomba, par le soleil fanée.
Heureux qui vit content de son obscurité.

—

L'appétit, las enfin de vivre solitaire,
Pour femme prit un jour dame sobriété;
L'estomac fit, dit-on, l'office de notaire:
Ce fut de cet hymen que naquit la santé.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE ; par *Bauer-Chapuis*. Genève. In-8.

Le but de ce petit livre est d'offrir aux jeunes gens un moyen de se familiariser avec l'orthographe des mots qu'on rencontre rarement et que souvent on ne sait comment écrire lorsque se présente l'occasion de les employer. Les règles de la prononciation , les synonymes et plusieurs autres difficultés de la langue s'y trouvent également exposés d'une manière simple, commode pour l'enseignement et très-propre à la fixer dans la mémoire des élèves. L'auteur a cherché de plus à corriger le langage vicieux en donnant un certain nombre de locutions mauvaises avec leur traduction en bon français. Mais, comme il arrive presque toujours, sa nomenclature fort incomplète semble plutôt propre à faire connaître aux enfants des fautes auxquelles peut-être n'eussent-ils jamais songé sans cela ; puis il y a compris certaines expressions locales qui ne sont pas locutions françaises, il est vrai, mais qui manquent d'équivalent et ne se trouvent point exactement rendues par les mots français dans lesquels il les traduit.

UN MOIS DE VOYAGE EN SUISSE pour 200 fr., y compris les frais de voitures de Paris à Bâle et de Neuchâtel à Paris ; par *A. Desbarolles*. — Paris. In-12 , 2 fr. 50 c.

Pour 200 fr. se transporter au milieu de la belle nature suisse, visiter pendant un mois entier ses montagnes, ses glaciers, ses lacs, ce n'est certainement pas cher, et, si la chose est possible, quel jeune homme voudra résister à l'envie de profiter de ses vacances pour en faire l'essai? Le voyage à ce prix-là deviendrait presque une économie. Or voici M. Desbarolles qui nous assure que c'est non-seulement possible, mais facile, et, pour le prouver, il nous donne en détail le récit d'une tournée de cette espèce qu'il a faite avec un ami, indiquant exactement les auberges dans lesquelles ils ont trouvé bon dîner et bon gîte pour un prix fort modique, et décrivant les routes, les chemins , les sentiers de manière à vous épargner les frais d'un guide toujours très-dispendieux. Il n'y a plus à en douter, le voyage de Suisse est à la portée du pauvre comme du riche; avec 2 fr. 50 cent. ou 3 fr. par jour, une bonne santé, des jambes vigoureuses et quelque peu de philosophie pratique, on peut se procurer toutes les jouissances du touriste. L'itinéraire de M. Desbarolles en fait foi, il parle de la nature avec l'enthousiasme d'un artiste, et ses

descriptions sont bien propres à inspirer le désir de suivre son exemple, de vérifier l'exactitude de ses directions. Mais il ne faut pas se le dissimuler, pour que le voyage soit possible sans dépasser la limite fixée pour les dépenses, il faut renoncer aux délicatesses de la vie confortable, il faut rejeter toute espèce de luxe, jusqu'à celui de faire nettoyer ses souliers, et se résigner courageusement à supporter la fatigue, le mauvais temps et les contrariétés inséparables d'une pareille expédition. La méthode de l'auteur de débattre les prix dans chaque auberge pourra bien ne pas convenir à tout le monde et paraître souvent plus pénible encore que la fatigue de la marche. On aimera sans doute mieux ajouter quelques francs de plus et éviter de désagréables conflits qui gâtent bien les plaisirs du voyage. Deux cents francs suffisent bien largement pour un mois de séjour en Suisse, mais prendre encore sur cette somme les frais de voitures de Paris à Bâle et de Neuchâtel à Paris, c'est pousser l'économie un peu trop loin.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA CONQUÊTE DE CANAAN, ou Méditations religieuses sur le livre de Josué, destinées au culte domestique; par *Th. Borel*, chapelain du collége de Genève. — Genève. In-8.

Ce livre est adressé aux enfans. Il renferme une explication claire et simple des récits de la Bible, mise à la portée de jeunes intelligences et accompagnée de tous les détails historiques ou descriptifs propres à les intéresser. Puisqu'on jue convenable de commencer de très-bonne heure l'étude de l'histoire sainte, les ouvrages de ce genre sont fort utiles, car la plupart des livres de l'Ancien-Testament ne sauraient être mis entre les mains des enfans, soit parce qu'ils ne les comprendraient pas, soit parce qu'ils y trouveraient bien des choses qu'il vaut mieux ne pas leur apprendre trop tôt. M. Borel ayant pour lui l'expérience de plusieurs années et s'étant voué avec zèle à cette branche de l'enseignement, nous croyons qu'on peut avoir toute confiance dans sa méthode, car il doit savoir quel langage il faut parler aux enfans, comment on réussit à captiver leur attention, par quels moyens on réveille dans leur cœur le sentiment religieux, et on leur fait appliquer aux circonstances ordinaires de la vie les hautes leçons morales qui ressortent de cette étude. Nous nous bornerons donc à lui adresser quelques légères critiques

sur la forme littéraire, qui nous paraît toujours importante, surtout dans des écrits destinés à la jeunesse. Son style est en général, comme nous l'avons déjà dit, clair et simple. Mais il manque parfois de correction, il n'a pas toute l'élégance et la pureté désirables. Des tournures insolites, des expressions locales s'y rencontrent çà et là. Le ton paternel qu'il emploie avec raison sans doute, ne se soutient pas toujours. Il devient de temps en temps trop familier, tandis que d'autres fois au contraire l'auteur emploie des termes qui ne sont plus à la portée de l'enfance. Il est vrai qu'une semblable tâche offre de grandes difficultés, et ce n'est pas du premier coup qu'on atteint le but. Si, comme il est probable, le succès de cet ouvrage permet à l'auteur d'en publier une seconde édition, il lui sera facile, en le soumettant à une révision sévère, de faire disparaître ces petites taches que nous avons cru devoir lui signaler.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

PRÉCIS DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE dans les colonies anglaises, imprimé par ordre de M. l'amiral Duperré, ministre de la marine. — Paris. In-8, 8 fr.

Ce recueil de documens officiels présente un grand intérêt; on peut dire qu'il renferme en faveur de l'abolition de l'esclavage des argumens plus puissans et plus persuasifs que toutes les belles phrases des plus éloquens philanthropes. La question s'y trouve traitée froidement, sans passion et avec toute l'autorité de l'expérience. Il ne s'agit plus de disserter sur les résultats probables de ce grand acte de justice, l'épreuve a été tentée, l'émancipation est un fait accompli dont on peut réellement apprécier l'influence et la portée. Presque partout les difficultés de la transition ont été moins pénibles qu'on ne s'y attendait, les dangers qu'on redoutait se sont évanouis devant les sages mesures de l'administration, et la marche du travail libre a répondu, dès ses premiers pas, aux espérances des amis de la liberté qui regardaient l'esclavage comme éminemment contraire au développement des facultés soit physiques, soit morales. Loin d'avoir à sévir contre les excès auxquels il semblait que les nègres émancipés seraient tentés de se livrer, on a vu en général le nombre des délits diminuer, et dans plusieurs endroits la persuasion a suffi pour ramener au travail ceux qui voulaient d'abord s'y soustraire.

L'exemple de l'Angleterre qui, la première, a eu le courage de proclamer dans ses colonies l'abolition de l'esclavage, est une précieuse leçon pour la France; aussi la publication de ces documens contribuera-t-elle sans doute à hâter la solution de la question sur laquelle ils jettent une si vive lumière. En effet, la cause de l'esclavage est assez généralement abandonnée, et si l'émancipation a été retardée jusqu'ici, c'est qu'on n'était pas d'accord sur les moyens d'exécution, c'est qu'on n'envisageait pas sans terreur les conséquences immédiates d'une semblable mesure, qui proclamée sans prudence avait déjà une fois produit d'affreux malheurs. Le succès obtenu par l'administration anglaise ne laissera maintenant plus aucun doute sur la possibilité de faire passer sans secousse les esclaves à l'état de travailleurs libres. Les colons eux-mêmes pourront se convaincre, en lisant les détails de cette importante réforme, que leur propre intérêt doit les engager à la favoriser de tout leur pouvoir, car dans la plupart des colonies anglaises, la production, loin d'être ralentie, semble avoir puisé une activité nouvelle, un essor plus grand dans l'abolition de l'esclavage.

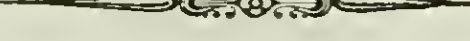
Après une introduction qui retrace rapidement les mesures et rappelle les principaux actes par lesquels l'Angleterre a préludé à l'abolition, ce précis est divisé en trois parties distinctes : la première, qui commence par l'acte d'abolition de l'esclavage, reproduit ensuite, en leur conservant leur caractère d'authenticité, l'ensemble et l'esprit des instructions et des ordres donnés par la métropole pour assurer l'exécution de cet acte dans les diverses colonies; la seconde présente le résumé historique de l'exécution de cette mesure à la Jamaïque, à Antigue, à la Guyane et à l'île Maurice; enfin la troisième reproduit intégralement, et dans leur ordre chronologique, les principaux actes rendus par la métropole et les législatures coloniales, pour mieux faire ressortir les modifications les plus essentielles qu'a subies l'acte d'abolition dans ses applications aux diverses localités.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE STATISTIQUE; par *J.-J. d'Omalius d'Halloy*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Sous ce titre modeste, le savant d'Omalius d'Halloy publie un travail fort remarquable sur la statistique des diverses races humaines. Ce n'est qu'un résumé sans doute, mais il est le fruit de recherches nombreuses et prouve chez son auteur une connaissance profonde de ce vaste sujet. Cette partie si importante de la géographie est encore l'une des moins bien

connues et des plus sujettes à l'erreur. Elle demande à être ainsi étudiée d'une manière spéciale, car elle ne repose guère jusqu'à présent que sur des données incertaines, sur des documens incomplets, et ses progrès peuvent contribuer puissamment à jeter un jour nouveau sur l'histoire de l'humanité. Déjà plusieurs de ses branches ont été habilement explorées, mais ces travaux épars avaient besoin d'être réunis, comparés, analysés, pour former un ensemble dont on pût apprécier convenablement tout le mérite. C'est ce qu'a tenté M. d'Omalius. Profitant des recherches de ses devanciers, auxquelles il a joint les résultats de ses propres études, il présente un tableau général de la population du globe aussi complet que le permet l'état actuel de la science.

M. d'Omalius divise le genre humain en six races d'après la couleur de la peau, savoir : la race blanche, la race jaune, la race rouge, la race brune, la race noire, et enfin les hybrides, tels que métis, mulâtres, zambos, etc. Chacune de ces races forme plusieurs rameaux suivant les positions géographiques, et ceux-ci se subdivisent en familles d'après l'origine commune des langues qu'ils parlent. Il passe ainsi en revue tous les peuples et tous les Etats, et présente dans un ordre méthodique les données statistiques les plus importantes avec les détails propres à exciter l'intérêt du lecteur. Ce précis remarquable nous paraît former un complément précieux pour tous les traités de géographie, car réunissant en un seul corps des notions qui s'y trouvent ordinairement éparses sans ordre et sans lien, il en facilite l'intelligence et rend leur étude bien plus féconde. Il nous semble indiquer une séparation nécessaire dans l'enseignement géographique, qui devrait offrir deux parties bien distinctes : l'une consacrée à la terre, à ses phénomènes physiques et à ses divisions naturelles, l'autre à l'histoire naturelle politique et industrielle du genre humain.



SCIENCES ET ARTS.

DE LA PESTE OBSERVÉE EN ÉGYPTE ; recherches et considérations sur cette maladie par *A.-B. Clot-Bey*.—Paris. 1 vol. in-8, fig., 7 fr.

La peste est-elle contagieuse ou non? Cette question divise les médecins en deux partis opposés, qui, comme il arrive toujours dans ces sortes de débats, ne manquent pas de citer

des faits nombreux à l'appui de leur opinion. Une circonstance assez remarquable, c'est que dans l'Orient, séjour habituel de la peste, on ne croit point à la contagion, tandis que chez les Européens, au contraire, c'est une croyance généralement répandue. Il est vrai que le fatalisme religieux des Musulmans peut être regardé comme une cause principale de cette imprévoyance qui les porte à tout abandonner à la volonté divine, sans prendre aucune précaution contre le redoutable fléau. Cependant ce n'est pas la seule, et les recherches de Clot-Bey, d'accord à ce sujet avec plusieurs autres médecins, sembleraient indiquer qu'en effet la peste se montre souvent plutôt épidémique que contagieuse. Pendant une longue pratique en Egypte, il dit n'avoir pas rencontré un seul cas de contagion bien déterminé, tandis que maintes expériences sont venues lui prouver que le contact seul ne suffisait point pour propager la maladie. Lui-même se l'est impunément inoculée plusieurs fois; le docteur Bulard a revêtu sous ses yeux la chemise d'un pestiféré sans éprouver aucun accident; et d'autres essais du même genre tentés sur des condamnés que le pacha vouait à ces études dangereuses, n'ont pas eu de résultat plus décisif. M. Clot-Bey en conclut que la contagion de la peste n'existe point, que ce n'est qu'un préjugé fondé sur l'ignorance, qui tombe devant les observations de la science. Cette conclusion, prise dans un sens général et absolu, trouvera sans doute beaucoup de contradicteurs, et nous pensons que l'auteur eût mieux fait de la borner au pays dans lequel il a pu étudier la marche du fléau. L'Egypte est regardée comme le siége de la peste, comme la patrie de ce mal qui s'y présente en effet ordinairement sous la forme endémique. Mais toute l'histoire du passé semble démentir ce fait pour les autres contrées, qui, avant l'organisation des mesures sanitaires, étaient si souvent visitées par ce terrible fléau; nous ne possédons pas, il est vrai, des données bien exactes ni bien certaines sur ces époques anciennes, les observations qu'elles nous ont laissées ont été faites sous l'impression de la croyance générale en la contagion, et le flambeau de la critique n'a pu parvenir encore à dissiper les ténèbres qui l'empêchent de discerner le vrai du faux au milieu de cette panique universelle d'où est sorti le régime des quarantaines et des lazarets. Mais dans l'état actuel des connaissances et jusqu'à ce qu'une lumière nouvelle ait jailli de la discussion, le doute doit être permis; c'est aller trop loin que prétendre trancher déjà la question. Quand on réfléchit surtout aux conséquences que pourrait entraîner la moindre erreur, on comprend la nécessité d'agir avec prudence et de ne rien précipiter. D'ailleurs ne faudrait-il pas

commencer par bien s'entendre sur les mots et définir d'abord d'une manière bien exacte ce que signifie *contagion*, ce que veut dire *épidémie?* Le sens de ces deux termes est si peu déterminé, que, dans les débats auxquels a donné lieu la discussion, nous voyons sans cesse les mêmes faits ou des faits absolument identiques, attribués tour à tour à l'un ou à l'autre avec autant de raison des deux parts. Là où règne l'épidémie, il est à peu près impossible de constater avec certitude la contagion, puisque l'air imprégné de miasmes devient alors un agent dont l'action se glisse partout, peut toujours être justement revendiquée, et jusqu'à présent l'on a reculé devant le péril des expériences qui, faites loin du foyer épidémique, pourraient seules prouver la contagion d'une manière irrécusable.

Le seul point sur lequel on soit d'accord, c'est l'insuffisance du système adopté jusqu'à ce jour pour les quarantaines, système qui gène inutilement les relations commerciales et n'a point su empêcher l'Europe d'être plus d'une fois dévastée par la peste depuis son établissement. Les lazarets sont en général mal placés, mal tenus, mal aérés; ils ne présentent aucune des conditions hygiéniques qui devraient avoir présidé à leur construction, et semblent plutôt propres à engendrer la maladie qu'ils sont destinés à combattre. Les procédés employés pour la purification des marchandises sont très-imparfaits, offrent peu de garantie et entraînent une grande perte de temps. A cet égard M. le docteur Clot-Bey partage l'opinion des docteurs Bulard, Gosse et autres écrivains qui ont étudié la question avec soin. Il propose des moyens plus expéditifs, plus simples; le feu et l'eau sont les deux agens purificateurs qui doivent être substitués à toutes les méthodes usitées jusqu'ici. Des expériences ont en effet prouvé que les miasmes pestilentiels ne résistent pas à l'action d'une température élevée, et pour les marchandises qui ne peuvent supporter sans avarie un haut degré de chaleur, l'eau présente une vertu non moins efficace reconnue dans tout l'Orient depuis des siècles. Indépendamment donc de la question de contagion qui ne saurait être encore résolue, on ne peut nier l'urgence d'une réforme complète dans le système des quarantaines. Soit qu'on veuille les conserver, soit qu'on se prépare petit à petit à les abolir, il importe de les modifier d'après les directions de la science qui se trouve ici parfaitement d'accord avec les intérêts du commerce et des voyageurs.

Le docteur Clot-Bey consacre une partie de son livre à l'examen des diverses méthodes de traitement. Il expose la sienne et critique celles de plusieurs de ses confrères, mais

les hommes de l'art peuvent seuls apprécier convenablement le mérite de ses observations. Nous dirons seulement que les symptômes de la peste ne sont point toujours les mêmes ; ils se présentent sous des aspects fort variés, l'imprévu joue un grand rôle dans la marche de cette maladie, et par conséquent il est à peu près impossible de lui appliquer un traitement systématique ; le médecin doit modifier ses prescriptions suivant les cas. C'est, au reste, la tendance générale que semble imprimer à la médecine l'étude plus approfondie de la physiologie humaine et des phénomènes si divers qu'elle lui fait découvrir à chaque pas.

MANUEL DES BAIGNEURS, précédé de l'histoire des bains chez les peuples anciens et modernes, etc. ; par *V. Raymond*, d. m. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c.

Ce petit livre est rempli de détails curieux sur les usages des divers peuples relativement aux bains. Il renferme d'excellens conseils hygiéniques et des directions salutaires sur l'emploi des eaux chaudes, tièdes ou froides, minérales naturelles ou artificielles, ainsi que sur les précautions à prendre pour en rendre l'effet bienfaisant. L'auteur y a joint un petit traité de la natation et un tableau statistique des établissemens de bains de la France et de l'étranger. C'est un manuel fort utile, surtout dans la saison où nous sommes. Il est bon de populariser autant que possible l'usage des bains ; la propreté est l'une des premières conditions de la santé, bien plus on ne saurait nier même son influence morale, et l'eau répandue abondamment dans la nature étant à la portée de tous, il est à désirer que tous comprennent bien les avantages qu'ils en peuvent tirer. Cette hygiène simple, facile, économique, constitue selon nous la véritable médecine populaire, et ce serait un grand bien de pouvoir substituer ses sages prescriptions aux dangereuses recettes du charlatanisme qui exploite si effrontément l'ignorance et la crédulité.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Octobre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

KLOPSTOCKS sämmtliche Werke. — Leipzig. 1 gros vol. in-8, avec le portrait de l'auteur, 20 fr.

Klopstock est un des trois grands poètes qui ont puisé leurs inspirations dans le christianisme, et victorieusement prouvé que le paganisme n'était pas le seul élément de la poésie. Après Dante et Milton il a su trouver encore dans le dogme chrétien une source vive de chants sublimes profondément empreints de cette harmonie religieuse qui semble lui être plus familière qu'à ses deux illustres rivaux. Ce n'est pas le génie fougueux de Dante, l'imagination brillante de Milton; Klopstock se renferme davantage dans l'esprit véritable de son sujet; il est toujours grave, austère, et son mysticisme allemand est bien plus spiritualiste que celui des deux autres. La passion animait Dante, les subtilités théologiques viennent parfois se mêler aux inspirations de Milton, tandis que chez Klopstock on ne rencontre que la foi profonde, la piété vive, le sentiment religieux fortement développé. La *Messiade* offre bien moins de variété, de mouvement et d'intérêt que la *Divine Comédie*, ou le *Paradis perdu*, mais elle est peut-être aussi bien plus égale d'un bout à l'autre, conservant toujours le style pur, élevé, l'allure majestueuse et sévère, qu'exige une œuvre de cette nature. Chacun de ces trois poèmes, au reste, représente avec une supériorité incontestable une face différente du christianisme. Le premier appartient au catholicisme, la tendance plastique, le symbole matériel y dominent; le second appartient au protestantisme anglican, l'esprit de controverse s'y

fait jour; enfin le troisième est sorti de la réforme de Luther, le drame et ses pompeux décors font place à l'hymne sacré dans lequel l'âme s'élève directement vers Dieu sans chercher à revêtir d'aucune forme corporelle les mystères de la religion. L'histoire de Jésus-Christ, envisagée sous ce dernier aspect et dépouillée de tous les ornemens dont l'imagination s'est plu à l'entourer, n'offre pas, il est vrai, les élémens regardés en général comme nécessaires pour constituer un poème complet et captiver l'attention des lecteurs par des incidens imprévus et bien ménagés. Aussi la *Messiade* ne pouvait-elle prétendre à un succès populaire. Elle ne s'adresse guère qu'aux âmes vraiment religieuses, ou à ces esprits d'élite qui savent apprécier tout ce qui est beau et se mettre à l'unisson de cette poésie élevée, de ces élans mystiques dont l'harmonie veut être sentie plutôt qu'analysée. Klopstock doit donc être lu dans sa propre langue, car la traduction lui ôte le principal mérite qui constitue son originalité. Si même, ce qui nous paraît impossible, on réussissait à traduire la *Messiade* en vers français, l'alexandrin avec ses inévitables hémistiches et sa rime monotone ne pourrait jamais rendre la riche prosodie du vers allemand. Cette observation s'applique également aux Odes de Klopstock, qui sont regardées comme son chef-d'œuvre, et à ses *geistliche Lieder*, dans lesquels on retrouve la même élévation de pensée, les mêmes sentimens religieux qui lui ont inspiré la *Messiade*. C'est un poète chrétien dans toute la force du terme; toutes ses œuvres en portent l'empreinte, et l'on peut dire que son génie consista surtout dans le talent avec lequel il sut employer la poésie au service de l'édification pieuse.

L'édition que nous annonçons ici est exécutée avec un soin fort remarquable. Soit pour la netteté des caractères, soit pour l'élégance du type et la blancheur du papier, elle ne laisse rien à désirer. C'est un luxe de bon goût auquel les imprimeurs allemands ne nous ont point habitués. Son prix modique ne peut manquer d'en favoriser le débit, et les amateurs de la littérature allemande apprendront sans doute avec joie que ce beau volume est le premier d'une collection qui renfermera les meilleurs écrivains allemands anciens et modernes.

SUZANNE et la Confession de Nazarille; par *Ed. Ourliac*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES NUITS DE LONDRES**; par *Méry*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Si M. Ed. Ourliac écrivait mieux, ses romans mériteraient

d'être distingués de la foule, car il ne manque pas d'imagination et sait assez bien piquer la curiosité du lecteur par des incidens variés, par des inventions originales. Cependant il ne possède pas non plus un goût bien pur; ses personnages appartiennent en général à une classe peu relevée, et il paraît se plaire dans la description de mœurs, si ce n'est tout-à-fait mauvaises, du moins fort équivoques. *Suzanne* est une comédienne qu'il nous peint comme une créature naïve et pure, quoique entourée d'amans et quittant tout pour suivre celui qu'elle préfère, mauvais drôle qui la réduit à la misère, puis l'abandonne lorsqu'il ne peut plus rien lui prendre. *Suzanne* meurt de chagrin malgré les consolations dont l'entoure un ancien ami qu'elle retrouve dans son malheur. L'histoire serait touchante si l'auteur avait mieux su ménager l'intérêt; mais ce n'est pas précisément d'une femme de théâtre qu'on peut faire une semblable héroïne. Quant à la *Confession de Nazarille* et aux autres contes qui l'accompagnent, ce sont des conceptions assez bizarres dans lesquelles l'auteur semble s'être proposé un but philosophique qui n'est pas toujours très-clair. Celui intitulé *l'Épicurien* nous a paru le plus intelligible. C'est l'histoire d'un jeune homme qui se laisse entraîner par les mauvais conseils d'une fausse philosophie dans la voie de la corruption, au bout de laquelle il trouve bientôt la misère, les souffrances et la mort; mais la marche des incidens est trop rapide, le dénouement trop précipité pour que la leçon puisse produire grand effet. L'épicurien de M. Ourliac n'est qu'un débauché de bas étage qui hante les mauvais lieux et les tabagies; or ce n'est pas là que se trouvent les vrais écueils de la jeunesse; à défaut de vertu, le dégoût seul suffit pour l'en éloigner.

— *Les Nuits de Londres* sont un de ces recueils où l'auteur, pressé par le désir de publier un livre, entasse pêle-mêle des matériaux incohérens qui n'ont de commun que le titre sous lequel ils sont réunis. Quelques-unes des nouvelles de M. Méry portent bien la couleur anglaise, mais c'est le plus petit nombre; et, après avoir commencé avec l'intention de justifier réellement le titre de *Nuits de Londres* qu'il avait choisi, sa plume s'est fatiguée de cette obligation, et pour remplir les deux volumes il a pris dans son portefeuille tout ce qui s'est présenté. On regrettera cette paresse d'esprit, car il aurait pu nous offrir un piquant tableau des mœurs anglaises; les deux ou trois originaux esquissés dans la première partie de son ouvrage témoignent de son talent pour la caricature. C'est un peu chargé sans doute, mais c'est amusant, et on se laisse volontiers captiver par cette lecture facile qui fournit une distraction précieuse au milieu des

longues et fatigantes élucubrations de la politique du jour. M. Méry ne manque pas d'originalité, mais il écrit d'une manière un peu lâche, il ébauche à peine ses tableaux, et c'est d'autant plus fâcheux qu'on sent qu'il pourrait mieux faire. On rencontre çà et là quelques traits de verve satirique qui rappellent l'ancien collaborateur du poète Barthélemy. Malheureusement cette verve ne se soutient pas, et l'auteur semble n'avoir le plus souvent ni but, ni plan bien arrêté.

TRANSLATIONS from the lyric poets of Germany, with brief notices of their lives and writings; by *J. Macray*. — Oxford. In-12.

La littérature allemande est riche en poètes lyriques. Sa prosodie, à la fois gracieuse et sonore, se prête facilement à ce genre de production. Aussi ses plus habiles écrivains ont-ils tous manié avec succès cette lyre harmonieuse à laquelle la poésie emprunte ses accens les plus doux, les plus touchans. Il est maintes petites pièces fugitives de Goëthe, de Schiller, de Herder, qui vont droit à l'âme et s'y gravent plus profondément que bien des chefs-d'œuvre d'un ordre plus relevé. C'est une langue à part qui semble appartenir au sentiment dont elle exprime avec un rare bonheur les moindres nuances, les suaves émotions, les aspirations vagues et mystérieuses. Je ne crois pas me tromper en affirmant que presque tous les étrangers qui étudient l'allemand éprouvent un vif désir de faire passer dans leur langue maternelle cette nouvelle musique dont les sons viennent frapper leurs oreilles pour la première fois. Mais c'est une entreprise hérissée d'obstacles; les Français surtout l'ont jusqu'ici vainement tentée, il est peu probable qu'ils y réussissent jamais, le génie allemand ne convient ni à la nature de leur esprit, ni à celle de leur idiôme. Pour les Anglais la difficulté est moins grande; ils appartiennent aux races du Nord, entre lesquelles il existe une certaine parenté soit dans les idées, soit dans la manière de les exprimer, qui leur permet de s'emprunter sans trop de peine les unes aux autres les inspirations de leurs poètes et d'augmenter ainsi leurs richesses littéraires en les partageant. Les traductions de M. John Macray en offrent un exemple assez remarquable. Il a pris parmi les innombrables productions lyriques des auteurs allemands celles qui lui paraissaient le plus propres à faire apprécier les mérites de cette poésie de l'âme dans laquelle nos voisins d'outre-Rhin ont acquis une incontestable supériorité. De cette manière il nous fait passer en revue tous les genres d'imagina-

tion et de style dont la diversité doit avoir rendu son travail encore plus difficile. Goëthe, Uhland, Salis, Novalis, Stolberg, Matthisson, Schiller, Herder, Claudius, etc. etc., lui fournissent chacun quelques pièces. Le choix fait honneur à son goût judicieux; ce sont de gracieuses images, des compositions pleines de charme et de fraîcheur. Il les a généralement rendues avec bonheur, tout en demeurant fidèle au texte, et a su se plier assez bien aux exigences de la tâche difficile qu'il avait entreprise. Le lecteur trouvera de plus dans ce recueil de courtes notices sur chacun des auteurs, extraites de l'ouvrage de Stœber, sur la littérature allemande. Le livre de M. Macray présente ainsi tout à la fois un specimen de cette poésie lyrique dans laquelle les Allemands excellent et un aperçu fort intéressant de son histoire.

LETTRES sur la guerre des Suisses contre le duc Charles-le-Hardi; par M. le baron *F. de Gingins-la-Sarraz.* — Dijon, chez Mme Brugnot; — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 4 fr. 50 c.

L'histoire, écrite d'abord avec passion par les contemporains et ceux qui les suivent, est toujours plus ou moins empreinte des préjugés du temps, de l'esprit de parti, ou de la tendance particulière que le chroniqueur doit à sa position, à son éducation, à ses sympathies personnelles. Aussi ses jugemens ne sont-ils presque jamais en dernier ressort, on peut toujours en appeler à des investigations nouvelles, plus désintéressées, plus impartiales. Lorsque les passions ont eu le temps de se calmer, on examine de nouveau les faits, on compulse les documens, et la vérité finit par se faire jour, ou du moins on s'en rapproche autant que possible. C'est ainsi que les patientes recherches de quelques écrivains modernes, à la tête desquels se distingue M. de Sismondi, sont venues dissiper l'auréole mensongère de gloire et de vertu dont la basse flatterie des courtisans avait entouré les époques les plus déplorables de la monarchie française. Devant le travail d'une critique sérieuse et froide l'illusion s'est bientôt évanouie. Les rois ont été jugés comme des hommes, et l'on a fait la part de leurs faiblesses et de leurs vices aussi bien que celle de leurs mérites. Appliqué à l'histoire des états républicains, ce critère précieux doit sans doute produire des résultats non moins importans. Il tend à dissiper les exagérations du patriotisme exalté, les préventions nationales, et les fausses couleurs sous lesquelles sont le plus souvent représentées les querelles de la république avec les princes ses voisins. C'est dans ce but louable que M. de Gingins

consacre ses loisirs à l'étude des anciennes chartes et chroniques concernant l'histoire de la Suisse romande. Avec non moins de talent que de zèle il est déjà parvenu à éclaircir quelques points obscurs. Plusieurs mémoires publiés par lui dans divers recueils historiques ont vivement excité l'intérêt de toutes les personnes qui s'occupent de ce genre de recherches. Les lettres que nous annonçons aujourd'hui nous paraissent également dignes de leur attention.

La guerre de Charles-le-Hardi ou le Téméraire avec les Suisses est un des épisodes les plus saillants de l'histoire de la Confédération helvétique. Les batailles de Granson et de Morat, qui portèrent un coup si rude à la puissance des ducs de Bourgogne furent de nouvelles sources de gloire pour les Cantons suisses. L'éclat du succès fit oublier totalement les véritables causes qui avaient amené le conflit, et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, le vainqueur fut exalté aux dépens du vaincu, tous les torts furent attribués à celui-ci, et le triomphe des Suisses parut être celui de l'opprimé sur l'oppresseur injuste. Cependant cette manière d'envisager la question était tout-à-fait fausse. Le premier motif de la guerre n'avait rien de commun avec l'indépendance de la ligue suisse; on peut dire au contraire qu'il prit sa source dans la corruption de ceux qui devaient veiller le plus soigneusement à son maintien, car ce fut l'or de Louis XI qui détermina les Suisses à seconder les vues de l'astucieux monarque en se faisant les auxiliaires de ses projets ambitieux.

Le duché de Bourgogne entre les mains habiles de Charles-le-Hardi pouvait devenir une puissance redoutable; on voulut étouffer ce royaume naissant, et l'avarice de quelques hommes qui exerçaient une haute influence sur les Cantons fut exploitée avec adresse dans le but de susciter au duc de nouveaux ennemis dont la valeur guerrière était alors bien connue. Grâce à ces intrigues secrètes, les Suisses, on doit l'avouer, se firent les instrumens du despote qui contribua peut-être le plus, en France, à l'établissement du pouvoir absolu. Leur cause n'était ni juste, ni loyale, et si l'admirable courage qu'ils déployèrent, soit à Granson, soit à Morat, n'avait pas été couronné de succès, les désastres qui menaçaient leur patrie n'auraient paru sans doute que la conséquence naturelle de leur folle agression. Tel est à peu près le résumé des nouvelles données que M. Gingins a puisées dans l'examen des documens authentiques. Il cherche à justifier Charles-le-Hardi de tous les reproches que la plupart des historiens lui adressent. « Les historiens nationaux, » dit-il, « trop préoccupés des succès de leurs compatriotes, ne se sont pas suffisamment prémunis contre les déclamations exa-

gérées des chroniqueurs suisses contemporains, intéressés à voiler l'origine d'une guerre anti-nationale; qui ne devint populaire, chez les Confédérés, que lorsque la conflagration allumée par leur agression menaça enfin leurs propres foyers......

» A entendre ces écrivains, il semblerait que du Rhin au Rhône et du Jura aux Alpes, il ne s'éleva qu'un cri contre l'ambition et l'orgueil de Charles-le-Terrible, et que tous les peuples de ces contrées pastorales se levèrent comme un seul homme, pour combattre ce prétendu fléau de l'Helvétie. »

De telles déclarations, en effet, ne peuvent s'accorder avec le reproche qu'un chroniqueur bernois, contemporain aussi, adresse aux Vaudois « de faire de Charles-le-Hardi leur idole, et de l'adorer comme un nouveau Messie, destiné à venger tous les griefs qu'ils nourrissaient contre les Allemands. »

Il est bien évident que le merveilleux triomphe des armes suisses dut séduire les historiens et faire oublier la véritable origine de la guerre pour exalter le patriotisme qu'ils déployèrent dès que l'ennemi vint menacer leur indépendance.

La vérité peut cependant être proclamée sans diminuer en rien la gloire helvétique. La bataille de Morat n'en reste pas moins un fait d'armes admirable. M. de Gingins croit seulement qu'on a peut-être exagéré la différence numérique des deux armées; mais ce n'est qu'un doute qu'il avance et qui ne nous paraît pas fondé sur des documens bien certains. Nous en dirons autant de la barbarie et de l'amour du pillage qu'il reproche aux soldats suisses, comme si ce n'était pas alors ce qui constituait le droit de la guerre chez toutes les nations de l'Europe. Il s'est peut-être en ceci laissé trop influencer par le désir de réhabiliter la mémoire du duc de Bourgogne. Celui-ci est à ses yeux le représentant de la vieille loyauté chevaleresque, luttant contre la politique cauteleuse et perfide qui travaillait à effacer ses dernières traces, pour substituer le règne de l'or à celui du fer. Le caractère de Charles-le-Hardi présente en effet un singulier contraste à côté de celui de son adversaire Louis XI. C'est la franchise aux prises avec la duplicité. L'histoire n'a pas assez tenu compte au Duc des difficultés sans nombre de sa position, elle a trop dédaigné peut-être ses vues et s'est plutôt préoccupée de signaler ses fautes que d'apprécier le mérite de ses intentions. Le *væ victis !* a exercé sa fatale influence, et l'on doit reconnaître que la justice réclame un examen plus impartial de cet épisode historique. Les lettres de M. de Gingins soulèvent un coin du voile qui nous cache la vérité; l'intérêt qu'il a su jeter sur tous ces détails, les

fera sans doute accueillir avec faveur ; c'est une œuvre remarquable, fruit de recherches consciencieuses, et il est à désirer que l'auteur, encouragé par l'accueil du public, continue un travail pour lequel il montre tant d'aptitude et de sagacité.

ARCHIVES DES VOYAGES, ou Collection d'anciennes relations inédites ou très-rares de lettres, mémoires, itinéraires et autres documens relatifs à la géographie et aux voyages ; par *H. Ternaux-Compans.* — Paris. Tome 1er, 1re partie. In-8, 5 fr.

Cette collection nouvelle est destinée à servir de complément à tous les recueils de voyages français et étrangers. Elle remplira une lacune dans l'histoire des découvertes, jettera quelque jour sur maints détails importans pour la science, et, réunissant tous les documens épars soit dans des journaux littéraires qu'on ne lit plus, soit dans de volumineux ouvrages qui ne se prêtent pas facilement aux recherches, elle facilitera le travail de ceux qui veulent suivre pas à pas le progrès des connaissances géographiques. On trouvera de plus une lecture pleine d'attrait dans ces relations naïves des anciens voyageurs qui peignent si bien les mœurs et les préjugés de leur époque. M. Ternaux-Compans a déjà fait voir, par ses publications sur la découverte de l'Amérique, combien il était nécessaire de remonter aux sources originales pour bien comprendre ces premières expéditions, ces conquêtes d'aventuriers, si étrangères à nos usages modernes, si différentes sous tous les rapports des voyages maritimes de nos jours. L'appât du gain, le goût des aventures extraordinaires, le zèle religieux furent les principaux mobiles qui entraînèrent bientôt une foule de navigateurs hardis à suivre les traces de Christophe Colomb. Ces trois causes réunies donnèrent à leurs actes un caractère de cruauté inhumaine, d'austérité inflexible dans lequel on peut retrouver l'origine de cette lutte violente qui s'établit dès lors entre la race sauvage et la race civilisée, et qui semble ne devoir cesser que par l'anéantissement de la première. L'ignorance et le fanatisme furent en quelque sorte les premiers apôtres de la civilisation sur ces plages lointaines où régnaient, en plusieurs endroits du moins, des institutions et des mœurs plus douces et plus policées qu'en Europe, et l'impression de terreur produite par leurs procédés barbares n'a jamais pu s'effacer entièrement. Presque partout les Européens se sont montrés en conquérans impitoyables, ils ont porté avec eux la guerre et le pillage, et leur perfidie astucieuse, leur avidité insatiable n'ont que trop justifié la défiance des peuples sauvages.

On en verra de nouvelles preuves dans les relations de *Miguel de Loarca* et de *Gaspar de Espinosa* qui se trouvent en tête de ce volume.

Voici comment ce dernier rend froidement compte des moyens qu'il employait sans doute pour civiliser les Indiens : « Nous n'attendîmes Hurtado et son monde que pendant deux jours, parce que nous manquions absolument de vivres dans cet endroit. Je ne pouvais emmener avec moi le cacique de Chicacotra, parce qu'il était encore malade des suites de la torture; comme il avait voulu détruire les chrétiens en les envoyant au temple des tuiraes, et que d'ailleurs il se couchait sur terre et se faisait traîner, quand on voulait le conduire d'un endroit à un autre, je le fis jeter aux chiens qui le dévorèrent. »

De pareils traits sont plus éloquens que toutes les déclamations philosophiques et philanthropiques.

Les *archives* sont divisées en trois parties : la première renferme des relations inédites, la deuxième des traductions, la troisième des réimpressions d'ouvrages devenus fort rares ou de fragmens intéressans extraits de voyages dans lesquels ils se trouvent comme perdus au milieu de détails inutiles et sans valeur. Parmi les pièces qui composent cette dernière partie, nous citerons les suivantes : « Copie de quelques lettres sur la navigation du *chevalier de Villegaignon* es terres de l'Amérique oultre l'æquinoctial, iusques soubs le tropique de Capricorne; contenant sommairement les fortunes encourues en ce voyage, avec les mœurs et façons de vivre des sauvages du païs envoyées par un des gens dudict seigneur. 1557. — Nouvelle de la venue de la royne d'Algier à Rome, et du baptesme d'icelle, et de ses six enfans, et des dames de sa compagnie avec le moyen de son départ. 1587. — La conversion du plus grand roy des Indes orientales à présent régnant à la foi catholique. Avec six mille habitans de son royaume par les révérends pères de la compagnie de Jésus. Avec la lettre par lui escripte au roy d'Espagne sur le subject de sa conversion. Ensemble les cérémonies qui ont esté faictes à son baptesme et les miracles qui y sont arrivez. 1621. — Advis moderne de l'Estat et grand royaume de Mogor, situé entre la Tartarie, l'Inde et la Perse : de la personne, qualité et manière de vivre du roy et du prince son filz et de ses peuples, et des bons signes et espoirs qu'ilz donnent, de se convertir à la foy chrétienne, et autres singularitez des païs. 1598. »

Ces titres sont bien faits pour piquer la curiosité ; aussi nous ne pensons pas nous tromper en prédisant à cette publication un succès brillant et durable.

VOYAGE EN AFRIQUE, au royaume de Barcah et dans la Cyrénaïque à travers le désert, traduit par *Ad. Pezant*. — Paris. 1 vol. in-8, fig., 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage n'est point nommé par le traducteur, mais il paraît que c'est un Sarde qui, désireux de visiter les côtes d'Afrique encore fort peu connues, accompagna le fils du Pacha de Tripoli, en qualité de médecin, dans une expédition qu'il dirigeait contre son frère aîné devenu le chef d'une insurrection menaçante. Notre voyageur saisit avec empressement cette occasion qui lui parut excellente pour accomplir son projet d'explorer le royaume de Barcah et la Cyrénaïque. En effet il trouvait ainsi dans la protection du Pacha la meilleure sauve-garde contre les dangers auxquels pouvait l'exposer le caractère perfide et cruel des peuplades barbares qui habitent ces contrées. Mais sa position de médecin, qui lui donnait un grand crédit auprès du chef de l'armée, lui suscita bientôt d'autres ennemis non moins redoutables. Le fanatisme musulman, irrité de cette faveur accordée à un chrétien, voulut la lui faire chèrement payer; heureusement la science du médecin servit de contre-poids à ces intrigues malveillantes, et quelques succès obtenus dans l'exercice de son art suffirent pour en arrêter l'effet. Le chef imposa silence aux mécontens et le docteur en fut quitte pour la peur. Sa relation renferme des détails curieux sur les mœurs des peuplades africaines au milieu desquelles il s'est trouvé. Il raconte assez naïvement ce qu'il a vu, ce que sa propre expérience lui a fait connaître touchant les usages et coutumes de ces barbares qui semblent avoir atteint le dernier terme de la dégradation humaine. Quelques scènes d'horreur et de carnage peignent d'une manière énergique la férocité qui est le trait saillant de leur caractère. Il présente un aperçu des productions du sol, de l'histoire naturelle du pays, et mentionne les divers monumens dont les ruines rappellent encore l'antique civilisation de ces côtes où l'imagination grecque avait placé le jardin des Hespérides. Mais en général les notions qu'il donne sont fort incomplètes, et son voyage offrirait peu d'intérêt si le traducteur n'avait pris la peine de l'enrichir de notes nombreuses, de développemens ingénieux, et de plusieurs dissertations sur le royaume de Barcah, sur la Cyrénaïque et sur divers autres objets qui ne sont qu'effleurés en passant dans sa trop courte relation. Grâce au travail de M. Pezant, ce volume a pris une importance beaucoup plus grande, et l'on y trouvera une lecture à la fois attrayante et très-instructive.

HISTOIRE des progrès de la civilisation en Europe, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XIXe siècle; par *H. Roux-Ferrand.* — Paris, chez Hachette; tome 5e. In-8, 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme un tableau intéressant des XVe et XVIe siècles. Après la longue période de séparation, d'isolement qui avait suivi la mort de Charlemagne et brisé le lien par lequel ce monarque avait voulu réunir tant d'élémens divers, une réaction se fit et l'on vit de nouveau paraître dans les états européens la tendance générale vers l'unité politique. C'est l'un des traits remarquables de cette nouvelle époque où la civilisation prit un essor plus rapide et où l'esprit humain se lança plein d'ardeur et de courage dans la voie des découvertes. En même temps que les souverains travaillaient à concentrer le pouvoir dans leurs mains en détruisant la puissance incommode de leurs grands vassaux, et s'appuyant sur le peuple pour accomplir cette œuvre, l'Eglise, relâchée dans sa discipline et ses mœurs, vit surgir un schisme redoutable contre les attaques duquel ses foudres demeurèrent impuissantes. La renaissance des lettres, l'invention de l'imprimerie, la conduite scandaleuse du clergé furent autant d'élémens de fermentation qui préparèrent la grande révolution dont la voix de Luther donna le signal. La boussole conduisit Christophe Colomb en Amérique, de nouvelles connaissances vinrent étendre le domaine de l'intelligence, stimuler son activité, l'esprit humain se réveilla subitement, et le premier usage qu'il fit de ses forces fut pour secouer le joug sous lequel il était courbé depuis si longtemps. De quelque manière qu'on envisage la Réforme, on ne peut nier qu'elle ne soit le fait dominant de cette époque, le résumé de la tendance générale des esprits, l'inévitable conséquence que devait nécessairement amener le progrès des lumières. En vain prétendrait-on n'y voir qu'une hérésie dogmatique, une révolte orgueilleuse contre l'autorité. Cette manière de rapetisser la question a été funeste dès l'origine à ceux qui, l'envisageant ainsi sous un point de vue étroit et partiel, ont laissé grandir en dehors de l'Eglise et contre elle l'esprit d'examen dont la puissance a pris dès lors chaque jour plus d'empire sur les destinées du monde. La Réforme n'a pas été seulement une négation sans portée comme on voudrait le faire croire; elle contenait dans son sein un germe fécond qui ne peut plus être détruit, elle a proclamé la liberté de la pensée, et ses ennemis eux-mêmes subissent aujourd'hui son influence salutaire. M. Roux-Ferrand, quoique très-bon catholique, a bien compris toute l'importance de ce grand événement. Il déplore amèrement

ses résultats, il regarde la division de l'Eglise comme un grand mal, mais ne se laisse pas aveugler sur ses véritables causes, et sait faire habilement ressortir ce que la Réforme offrait de bon au milieu de ce qu'il appelle ses erreurs. Son langage, hostile sans doute aux réformateurs, est cependant en général convenable et mesuré.

A mesure que l'auteur avance dans la tâche qu'il s'est imposée, les faits se multiplient, le tableau revêt des proportions plus vastes, de nouveaux peuples, de nouveaux états viennent prendre leur rang dans l'histoire générale, et le cadre qui d'abord paraissait de reste assez large pour en contenir l'ensemble devient de plus en plus étroit. C'est fâcheux, car dans un ouvrage de ce genre les détails ne sauraient être trop abondans; la marche de la civilisation ne peut être bien comprise qu'en accumulant à côté des faits historiques tous ces traits de mœurs et d'usage, dans lesquels se peint la vie du peuple, et en suivant aussi pas à pas le développement graduel des arts, des lettres et de l'industrie. M. Roux-Ferrand cherche bien à pallier autant que possible ce manque de place; il lui sacrifie surtout la partie politique, ne traçant qu'un aperçu très-rapide des principaux événemens, et consacrant la majeure partie de son travail aux institutions, aux mœurs, aux lettres et aux arts qui occupent plusieurs chapitres dans lesquels chaque sujet est à son tour exposé en détail. Mais cette division nuit à l'ensemble; on ne saisit pas d'abord le lien commun, et cet expédient même ne lui permet point encore de se développer assez. La philosophie et la littérature sont à peine esquissées dans une cinquantaine de pages, et il ne peut que donner une liste des découvertes et des productions artistiques, sans y ajouter presque aucune considération sur leur vaste influence. Sans doute s'il agit ainsi, c'est dans un motif louable et par respect pour les engagemens qu'il a pris vis-à-vis de ses souscripteurs; mais ceux-ci doivent préférer recevoir quelques volumes de plus, plutôt que de voir l'auteur obligé de tronquer ainsi son histoire si pleine de vie et d'intérêt. En approchant des temps modernes la civilisation prend des proportions toujours plus larges, et il serait bien malheureux que le talent de l'auteur fût condamné à se renfermer dans les bornes étroites d'un résumé qui lui ferait perdre à la fois le charme et l'originalité dont ses premiers volumes sont empreints.

NOTICE sur la vie et les ouvrages du P. Girard, ou Études sur ses doctrines pédagogiques et sur sa méthode d'enseignement. — Paris. In-8, 1 fr.

Cette notice renferme un aperçu rapide, mais fort intéressant, des travaux du père Girard. Les vues élevées de ce vénérable ecclésiastique, les principes féconds qu'il a cherché à développer, l'impulsion salutaire que ses efforts ont imprimée à la pédagogique sont dignement appréciés. En ce moment où la France entrant dans une voie meilleure donne à l'instruction primaire et secondaire un développement plus large, il est bon de faire connaître les méthodes appliquées avec succès en Suisse, où la partie morale de l'éducation est en général si bien comprise, et où l'on s'occupe autant des besoins du cœur que de ceux de l'esprit. Ainsi que le faisait avant lui Pestalozzi, le P. Girard insiste fortement sur l'absolue nécessité de cette union qui seule peut former des hommes vertueux, de vrais citoyens, et faire porter à la science de bons fruits. Son grand art est d'éviter toute vue systématique; il étudie la nature, suit ses indications, modifie sans cesse son allure d'après les directions de ce guide précieux. Il ne s'attache pas à développer une seule branche de l'esprit humain aux dépens des autres; il comprend que pour donner à cet arbre toute sa vigueur et tout son accroissement, il faut que la sève circule dans chacun de ses rameaux. Les dons de l'intelligence sont stériles, dangereux même si les qualités du cœur ne les accompagnent, et les facultés de l'âme perdent trop facilement leur énergie dans un corps débile et maladif. Le but de l'éducation doit donc être de remplir autant que possible ces trois conditions; c'est en suivant cette voie que l'enseignement primaire peut exercer une salutaire influence sur l'avenir des sociétés. La vie du P. Girard offre un bel exemple de ce que peut le dévouement qui ne se laisse rebuter par aucun obstacle et poursuit avec ardeur l'accomplissement d'une si belle tâche. L'auteur de cette notice retrace l'historique de ses luttes, de ses revers et de ses succès; il nous le montre travaillant toujours à son œuvre avec le même zèle au milieu des ennuis que lui suscitaient les intrigues de la jalousie, les haines aveugles du fanatisme, et finissant par conquérir l'estime publique, l'amour et la reconnaissance du pays qu'il a doté d'institutions utiles. C'est un tableau plein d'intérêt où les instituteurs pourront trouver d'excellentes règles de conduite, et qui semble sous tous les rapports bien fait pour exciter chez eux une heureuse émulation. Une seconde partie, qui

sera publiée plus tard, renfermera l'examen et la discussion des diverses méthodes d'enseignement.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

ESSAI SUR LE LIVRE DE JOB; 1re livraison. — Toulouse. In-8.

Le titre de cet opuscule n'en exprime point clairement le contenu; l'on pourrait croire en effet que c'est une dissertation sur le livre de Job, tandis que c'est tout simplement une traduction en vers de quelques fragmens du poème hébreu. L'auteur a voulu essayer de faire passer dans la poésie française les beautés de l'original. Il a cru pouvoir leur conserver ainsi plus de force, plus d'harmonie et donner à l'histoire de Job la forme qui lui convient le mieux. Versificateur assez habile, il s'est laissé séduire par la facilité que lui offrait ce genre de travail. Mais il nous semble être en ceci tombé dans l'erreur commune à la plupart des traducteurs qui prétendent se montrer à la fois élégans et fidèles, et oublient que le génie d'une langue ne peut le plus souvent être reproduit dans une autre qu'aux dépens de la première de ces deux qualités. Lorsqu'il s'agit surtout de traduire un poème antique, plein de l'énergie mâle et encore un peu sauvage des temps primitifs, écrit à une époque si différente de la nôtre sous tous les rapports, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement la langue, les usages et les mœurs, n'est-il pas à craindre qu'en le soumettant aux règles rigoureuses de la poésie française, on ne lui fasse au contraire perdre toute sa vigueur originale et l'on ne réussisse qu'à produire une pâle copie, froide et inanimée? La prose elle-même ne peut guère rendre convenablement ce genre de beautés qu'en renonçant aux recherches d'un style pur et fleuri pour revêtir autant que cela lui est possible des formes étrangères à son génie et à ses allures habituelles. Le travail, informe sans doute sous le point de vue littéraire, de M. Cahen, peut servir d'appui à notre assertion. Il laisse beaucoup à désirer, puisque l'auteur n'a voulu donner qu'une interprétation purement littérale et ne s'est point préoccupé d'autre chose que d'expliquer mot à mot son texte. Cependant on ne peut l'ouvrir sans être frappé de l'intérêt tout nouveau qu'il donne à la lecture de la Bible. Au milieu des tournures forcées, des

inversions continuelles, des constructions barbares qu'il est obligé d'adopter, on retrouve une énergie, une vigueur, un sens poétique dont toutes les autres traductions laissent à peine soupçonner l'existence. On se sent transporté bien loin du monde actuel au sein de ce peuple hébreu que le génie de Moïse avait arraché à l'esclavage et à la barbarie pour le faire marcher, bon gré mal gré, à travers les privations et les souffrances du désert vers une civilisation que cette épreuve cruelle pouvait seule lui faire accepter en domptant ses passions brutales. Dans l'essai que nous annonçons ici, au contraire, comme tout est froid et sans couleur! Que deviennent les imprécations de Job rimées en monotones alexandrins?

> Au comble de ses maux, voici mon existence !
> Oh ! qu'ils soient oubliés le jour de ma naissance
> Et la nuit en laquelle un enfant fut conçu !
> Que ce jour dans le mois ne soit plus aperçu !
> Que le Seigneur, faisant le compte de l'année,
> La nuit qui me forma n'y soit pas amenée !
> Que l'aurore, toujours, restant dans le sommeil,
> Ne lui montre jamais les rayons du soleil !

Une semblable citation suffit pour montrer combien est malheureux cet essai de traduction dans lequel l'auteur, en voulant revêtir le livre de Job des formes poétiques de notre langue, lui enlève précisément toute son énergie originale. Il ne tardera pas sans doute à reconnaître son erreur et à comprendre que la poésie française n'est pas un instrument propre à reproduire de tels accents.

LES LIVRES SACRÉS DE L'ORIENT, traduits ou revus et corrigés par *G. Pauthier*. — Paris. 1 grand vol. in-8, 10 fr.

Ce volume renferme les livres sacrés de la Chine, de l'Inde et des peuples musulmans. Ce sont le Chou-King ou le livre par excellence, les sse-chou ou les quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples, les lois de Manou, et le Koran de Mahomet. A côté des dogmes bizarres et des superstitions nombreuses qu'ils consacrent, ces écrits présentent des systèmes philosophiques qui méritent d'attirer l'attention des penseurs. Ce sont les monumens de l'antique sagesse, les ruines encore debout de ces civilisations asiatiques dont nous oublions trop l'éclat et l'importance dans notre admiration exclusive pour les Grecs et les Romains. Les trois grandes na-

tions dont ils furent les codes moraux ont été, à des temps et dans des lieux divers, des foyers de lumière non moins brillants que la Grèce et Rome; l'élément primitif qui fit leur force reposait d'ailleurs sur des bases bien plus solides. Quelle que soit la valeur réelle que l'on peut attacher au fond de ces doctrines philosophiques et religieuses, on ne saurait nier le rôle important qu'elles sont appelées à jouer dans l'histoire de l'humanité. Elles ont tenu trop de place dans son développement successif pour qu'on puisse les négliger, et il n'est plus permis aujourd'hui d'afficher à leur égard le dédain de certains auteurs, qui ne passerait maintenant que pour de l'ignorance. La publication de M. Pauthier sera donc probablement accueillie avec faveur. Il est curieux de comparer entr'eux ces trois systèmes qui ont servi longtemps de clef de voute à de grands empires dont ils étaient à la fois l'évangile et la loi. Outre les monumens eux-mêmes, l'éditeur a réuni tous les documens les plus propres à faciliter leur intelligence et à jeter du jour sur la civilisation orientale. Le Chou-King est précédé de notices sur les temps antérieurs, de dissertations sur la chronologie, sur l'astronomie, ainsi que sur les caractères chinois, et d'un aperçu historique sur les principales époques de l'histoire chinoise. Une notice sur les Védas et une préface de M. A. Loiseleur Deslongchamps accompagnent les lois de Manou. Enfin des observations historiques et critiques sur le mahométisme servent de commentaire à la lecture du Koran, et il est suivi du *Borda*, poème en l'honneur de Mohammed, traduit de l'arabe, par Silvestre de Sacy.

LOGIQUE DE KANT, trad. de l'allemand par *J. Tissot*. — Paris. In-8, 6 fr.

La logique est l'une des sciences les plus certaines et les plus intéressantes qu'on puisse étudier. Elle apprend à connaître les lois qui doivent régler la pensée sous toutes ses formes. C'est en quelque sorte le code de la raison humaine, flambeau divin qui vient éclairer ses recherches dans toutes les voies ouvertes à son investigation. Les conceptions de l'intelligence ne sauraient impunément se passer de ce guide sûr et fidèle. Si elle n'enfante pas les idées, elle les féconde du moins, les enchaîne les unes aux autres par un lien nécessaire, et leur sert en quelque sorte de creuset pour séparer la vérité de l'erreur. Marchant rigoureusement de déduction en déduction, elle permet à l'homme d'embrasser toutes les conséquences des principes qu'il pose et d'en apprécier ainsi la valeur réelle.

Dans l'enseignement philosophique surtout, elle offre l'unique moyen de ne pas se perdre au milieu des ténèbres du mysticisme, elle est le fil d'Ariane qui peut seul diriger l'esprit dans ce nouveau labyrinthe où se croisent en tous sens les innombrables sentiers qui conduisent à l'inconnu. Aussi son importance a de bonne heure été signalée, et l'on a bien senti qu'elle devait servir de base à toute méthode scientifique. Mais la synthèse, ne la regardant que comme un instrument commode dont elle pouvait disposer à son gré, l'a trop souvent employée dans des vues exclusives et systématiques qui ont altéré son véritable caractère et jeté le doute sur la certitude de ses procédés. L'esprit humain, dans l'impossibilité où il se trouve d'embrasser l'ensemble des données que lui fournit la nature, est toujours enclin à les ramener à un point de vue unique et par conséquent incomplet. L'unité est la chimère qu'il semble condamné à poursuivre sans cesse et qui lui échappe au moment où il croit l'atteindre. Il importe donc, pour combattre cette tendance dangereuse, de conserver à la logique toute son indépendance, de respecter son autorité, de se soumettre à son contrôle sévère. La logique est le meilleur moyen d'écarter l'erreur en la faisant connaître et en montrant où elle conduit. Elle est l'essence même de la raison, et c'est de celle-ci que dépend toute la valeur de nos jugemens. Cependant il est des époques où le sentiment excité par diverses circonstances extérieures domine la raison. Alors la logique est négligée, rejetée même comme trop sèche, trop positive; l'imagination se livre à ses inspirations les plus hardies, elle envahit le domaine scientifique, et fait naître de nouveaux systèmes qui séduisent les esprits par leurs argumens spécieux. Quelque peu raisonné que soit cet élan, il peut produire des découvertes précieuses, des résultats avantageux; il excite vivement l'attention publique, la dirige vers des sujets dont sans cela peut-être elle ne se serait point occupée, et popularise ainsi certaines questions abstraites de la plus haute importance. Mais pour le garantir des aberrations dans lesquelles il peut aisément tomber, on comprend combien la raison est nécessaire. Il faut que la logique vienne contrôler froidement le travail de l'imagination et le dégager des écarts où le sentiment peut l'entraîner.

Notre époque, profondément remuée par les idées de réformes sociales qui se sont emparées de tous les esprits, par cette fièvre d'innovation qui enfante chaque jour de nouvelles théories, éprouve le besoin de soumettre à un critère infaillible toutes les données contradictoires qui leur servent de bases. Or ce critère ne se trouve que dans la logique; elle seule permet à l'homme de descendre des causes

aux effets, de remonter des effets aux causes et de s'approcher ainsi de la vérité, autant du moins que cela est possible à l'imperfection de notre nature. En matière de philosophie nul n'ose récuser tout-à-fait son autorité ; c'est une méthode généralement acceptée en théorie, l'on ne diffère que sur la manière de mettre ses procédés en pratique. Il est donc opportun d'examiner, d'étudier avec soin et d'exposer clairement les règles qui doivent présider à l'emploi de la raison. Il est évident qu'elles sont invariables, car elles tiennent à l'essence même de nos facultés intellectuelles qui ne change point ; le tout est de les découvrir, de les prendre en quelque sorte sur le fait par une observation attentive et de les rendre intelligibles à tous, de telle façon qu'aucun doute ne puisse s'élever sur les conséquences qu'on en tire. C'est dans ce but que M. Tissot a traduit la logique de Kant. Ce travail lui a paru présenter toutes les conditions requises pour combler cette lacune dans l'enseignement philosophique moderne. Concision, clarté, méthode, profondeur, tout s'y trouve réuni. On peut dire que c'est un résumé complet dans lequel l'auteur a su élaguer les détails minutieux, les formules scolastiques qui ne servent trop souvent qu'à rebuter le lecteur, qu'à embarrasser son intelligence.

L'ouvrage de Kant se compose de trois parties distinctes : la première est une introduction, « pleine d'aperçus d'une très-grande finesse sur la nature des deux grands ordres de sciences, les expérimentales et les rationnelles, sur le véritable objet de la logique, sur la manière scientifique ou populaire de présenter la science, et par conséquent sur le double intérêt logique et esthétique qu'elle peut revêtir. » La seconde renferme la théorie générale élémentaire en trois chapitres, qui traitent des *concepts* ou *idées*, des *jugemens* et des *raisonnemens*. La troisième enfin est consacrée à la méthodologie. Viennent ensuite quelques appendices propres à jeter du jour sur divers points plus difficiles du sujet.

La brillante réputation du philosophe allemand fera sans doute accueillir avec faveur cette traduction, qui peut rendre d'utiles services aux personnes qui s'occupent de ce genre d'études. Sa forme n'est certainement pas tout-à-fait populaire ; il faut s'habituer à la terminologie de l'auteur, bien saisir la marche de ses déductions ; mais avec quelques efforts, tout esprit attentif y parviendra facilement. Or une telle peine ne sera pas regrettée si, comme le dit M. Tissot, la logique de Kant jette plus de jour sur les questions de la vérité et de la certitude, que les volumes sans nombre qui ont été composés sur cette matière depuis les Grecs jusqu'à nos jours.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE; par *J. Tissot.* — Paris. 1 vol. in-8, 6 fr.

La philosophie est l'étude qui semble avoir la première fixé l'attention de l'homme et exercé ses facultés intellectuelles. Cela doit être en effet, car elle est en quelque sorte le premier besoin de l'âme qui se manifeste dès que celle-ci se trouve dégagée des soucis du corps. Lorsque l'homme fut arrivé à un état social, encore élémentaire sans doute, mais qui lui permit de distraire, momentanément du moins, ses pensées, des nécessités quotidiennes de son existence matérielle, la réflexion naquit et dut se porter d'abord sur lui-même, sur sa nature, sur tous ces mystères si propres à piquer sa curiosité, et dans lesquels se trouvait caché le principe du développement humain. Dans la vie des sociétés comme dans celle des individus la première période appartient davantage à l'instinct, puis quand cet élément a fini sa tâche, la raison paraît accompagnée de la philosophie, qui est aussi nécessaire à sa conservation que l'atmosphère l'est à celle du corps. L'objet de ses investigations se trouvant dans l'homme lui-même et pouvant être isolé du monde extérieur, la philosophie précéda toutes les autres sciences qui sont venues plus tard lui apporter un si précieux concours. Elle prit en quelque sorte l'esprit humain au berceau, lui fit faire le premier essai de ses forces et le prépara par la méditation aux grands travaux qu'il devait accomplir.

Le peuple indou, le plus ancien peut-être de ceux qui habitent maintenant la terre, nous offre un système de philosophie dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Cette philosophie primitive se confond souvent avec la religion, l'imagination y joue un plus grand rôle que la raison, et celle-ci ne s'y montre guère que par de rares éclairs qui brillent çà et là au milieu du mysticisme oriental. Mais ce n'en est pas moins le point de départ d'où l'on peut suivre sa marche à travers les âges et les nations diverses jusqu'à nos jours. On y retrouve d'ailleurs au fond les mêmes tendances, les mêmes principes qui ont partout servi de base aux recherches de l'esprit humain. « Et suivant que l'imagination ou » la raison prédomina dans cette œuvre imposante, la religion, » qui est toute la philosophie du premier âge, ou plutôt qui » en tient lieu, fut ou sensible ou rationnelle, matérialiste ou » spiritualiste, poétique ou dialectique, physique ou morale, » athée ou théiste. Ces deux grandes facultés de la pensée » humaine sont aussi les élémens principaux de l'orientalisme. »

La Chine, la Perse et l'Égypte eurent également leurs théologiens philosophes qui tentèrent d'introduire quelques idées plus saines, d'opérer quelques réformes dans la religion défigurée par les plus étranges superstitions. Mais leur œuvre fut bien inférieure à celle des philosophes de l'Inde, et les recherches de la science moderne ont démontré d'une manière évidente combien était peu fondée l'admiration du dernier siècle pour les travaux des Chinois en particulier. A la place des idées profondes, des conceptions ingénieuses qu'on avait prétendu découvrir dans leurs écrits, on n'y a trouvé que de vaines subtilités, que des jeux d'esprit sans portée et sans résultats.

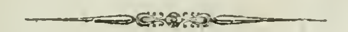
C'est en Grèce seulement qu'on voit la philosophie dégagée des liens qui l'embarrassaient jusque-là, prendre un essor véritable, se développer dans une sphère à elle propre, et marcher d'un pas plus hardi à la conquête de la vérité. Une civilisation plus avancée, des connaissances plus générales rendent sa marche plus assurée, elle se sépare de la théologie et donne bientôt naissance à divers systèmes dont les nombreux adeptes travaillent avec zèle à percer les ténèbres qui entourent l'esprit humain. Le principe universel des choses, la nature de l'âme, ses rapports avec les objets matériels, l'origine de la pensée et ses procédés sont tour à tour soumis à l'examen, analysés, controversés. On prépare ainsi les voies au génie de Socrate, à celui de Platon, à celui d'Aristote, qui viennent jeter une vive lumière sur toutes ces questions abstraites et fonder des écoles auxquelles appartiendront plus ou moins tous les philosophes des siècles suivans. L'influence de ces grands hommes fut telle, que lorsque le christianisme eut apporté dans le monde un élément nouveau qui semblait rompre entièrement la chaîne du passé, ce furent encore leurs tendances diverses qui dominèrent tour à tour la philosophie. Seulement la ferveur religieuse, s'emparant de tous les esprits, lui redonna d'abord une allure toute théologique; mais au milieu même de l'ignorance du moyen-âge le nom d'Aristote jouit d'une autorité très-grande. Ce fut l'époque de la philosophie scolastique, qui forme transition pour arriver aux temps modernes.

Le défaut de méthode se faisait vivement sentir dans les recherches philosophiques; c'était le vice principal de tous les systèmes. « Il s'agissait donc de tracer à l'esprit scienti» fique sa marche, de diviser plus nettement le domaine des » sciences, et d'employer, pour chacune d'elles, les procédés » voulus par la méthode générale. » C'est là l'objet des travaux de la philosophie moderne, qui a trouvé de nouveaux législateurs dans Bacon, Descartes et Kant, et qui, profitant

de la liberté toujours plus grande que lui assure le progrès des lumières, explore avec une nouvelle ardeur toutes les parties de son vaste domaine.

L'ouvrage de M. Tissot, dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu tout-à-fait incomplet, présente un tableau fort intéressant, où les personnes les moins versées dans les études de ce genre pourront puiser des notions claires, exactes et propres à leur faire bien connaître la marche de la philosophie depuis son origine jusqu'à nos jours. L'auteur est partisan déclaré des doctrines de Kant; il regarde le criticisme comme la méthode la plus favorable aux progrès de l'esprit humain dans la recherche de la vérité. Il le considère plutôt comme un procédé que comme un système, et se réjouit en voyant qu'une réaction en sa faveur commence à se faire en Allemagne, où le zèle aveugle de quelques-uns de ses disciples avait altéré les idées du maître en les poussant à leurs conséquences extrêmes et en leur attribuant une forme exclusive qui n'était point dans sa pensée.

Cette tendance conciliatrice, qui se retrouve aussi dans l'éclectisme, donnera sans doute à la philosophie de notre époque une direction nouvelle qui portera ses fruits. Mais sans vouloir préjuger quels ils seront, on peut en inférer déjà que l'étude historique devient plus nécessaire que jamais. En effet, c'est en scrutant l'histoire de la philosophie, en comparant entre eux les divers systèmes, qu'elle pourra s'approprier ce que chacun d'eux renferme de bon et rassembler en un seul faisceau les rayons lumineux épars çà et là dans les immenses travaux de ses prédécesseurs. Ainsi que le dit M. Tissot, « en voyant dans l'histoire les mêmes » questions se présenter sous plusieurs points de vue, on n'est » pas tenté de donner une demi-solution; on s'habitue donc » à voir largement et profondément; et cette double qualité » de l'esprit, surtout l'étendue, peut et doit même avoir ses » conséquences morales, comme ses conséquences intellec- » tuelles; car on comprend mieux alors la diversité pos- » sible des opinions, et par conséquent la nécessité de se » développer pleinement, ainsi que la convenance logique et » morale de tolérer les opinions des autres. »



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DE L'ABOLITION de l'esclavage ancien en Occident ; examen des causes principales qui ont concouru à l'extinction de l'esclavage ancien dans l'Europe occidentale et de l'époque à laquelle ce grand fait historique a été définitivement accompli ; par *Éd. Biot*. — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

L'académie des sciences morales et politiques a décerné à cet ouvrage une médaille d'or. Une pareille distinction suffit déjà pour le signaler à l'attention publique, et celle-ci ne sera pas trompée, car c'est réellement un travail consciencieux, fait avec beaucoup de soins, rempli de recherches du plus grand intérêt. La question de l'esclavage chez les anciens est fort utile à étudier; elle se lie intimement à l'histoire de la civilisation, et jette du jour sur plusieurs points importans de l'organisation des sociétés modernes. C'est là d'ailleurs qu'on peut espérer de retrouver les données plus probables sur l'origine de cette exploitation barbare de l'homme, qui, quoique modifiée de diverses manières par la marche des siècles, s'est maintenue jusqu'à nos jours et forme encore maintenant l'un des problèmes sociaux les plus difficiles à résoudre.

En dépit du préjugé qui de tout temps a voulu faire reposer l'esclavage sur une inégalité naturelle entre les différentes races humaines, il est bien évident que le droit de conquête, le droit du plus fort, fut sa seule et véritable origine. L'examen des faits ne laisse aucun doute à cet égard. Nous voyons dans le livre de M. Biot que l'esclavage prit naissance dès que l'homme, quittant la vie du sauvage pour celle du pasteur, put employer ses prisonniers à garder ses troupeaux. Jusque là les vaincus étaient impitoyablement massacrés par le vainqueur ; mais du moment où celui-ci vit quelque avantage à se ménager leurs services pour accroître ses richesses en diminuant son propre travail, il cessa de les tuer et en fit ses esclaves, conservant d'ailleurs tout naturellement sur eux le droit absolu de vie et de mort. Ainsi s'établit petit à petit cette institution qui n'a rien de commun avec l'inégalité prétendue des facultés intellectuelles, puisqu'elle soumit les uns aux autres des hommes de la même race, et que, s'introduisant dans la constitution de la famille, elle permit aux pères de vendre leurs enfans, ainsi que nous en trouvons la preuve, soit à Athènes, soit à Rome. L'esclavage rentra dans

les attributions du pouvoir paternel, cette première garantie à laquelle on ne crut pouvoir donner trop d'extension au commencement des sociétés. La famille appartenait au père, qui en disposait à son gré; c'était sa propriété, tout comme le vaincu était celle du vainqueur. Rien dans tout ceci ne justifie le moins du monde l'opinion si longtemps dominante et non encore tout-à-fait abandonnée de ceux qui prétendent établir une échelle de développement et de capacité dans les diverses branches de la famille humaine. Mais cela n'empêcha pas Aristote de disserter fort longuement sur le droit qu'avait le Grec d'être le maître du barbare, et d'avancer que la guerre est un moyen naturel d'acquérir, puisqu'elle comprend la chasse que l'on doit faire aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre. Cette chasse, selon lui, est une guerre que la nature elle-même a faite légitime. Il paraît du reste que le philosophe rencontrait des contradicteurs et qu'à cette époque déjà des voix osaient réclamer en faveur de l'égalité, s'élever contre la monstrueuse injustice qui érigeait ainsi la violence en droit. Ces novateurs semblent même avoir pu proclamer leurs principes sans que l'autorité jugeât nécessaire d'intervenir. Il est vrai que ce n'étaient pas les esclaves qui fréquentaient les écoles, on ne leur apprenait sans doute guère à lire, et les déclamations des philanthropes offraient bien peu de danger, ne s'adressant qu'aux maîtres qui n'avaient sans doute pas la moindre envie de libérer leurs esclaves. Aussi l'esclavage continua-t-il d'être regardé comme une institution naturelle et nécessaire pendant bien des siècles. M. Biot retrace rapidement l'histoire de ses vicissitudes diverses soit en Grèce, soit en Italie; il donne des détails fort curieux sur la condition des esclaves dans l'empire romain, sur leurs rapports avec leurs maîtres, sur les traitemens que ceux-ci leur faisaient subir, enfin sur tout ce qui peut servir à nous faire connaître l'état social du monde ancien sous ce rapport. Trois causes principales paraissent avoir contribué surtout à son abolition. La première fut la corruption des mœurs, qui déjà vers les derniers temps de la république romaine et bien plus encore sous les empereurs dégrada le peuple, le rapprocha des esclaves, établit une sorte d'intérêt commun, une espèce d'égalité entre l'homme libre et celui qui ne l'était point. Le niveau du despotisme fit faire ainsi, quoique d'une manière détournée, un premier pas vers l'affranchissement. Les idées chrétiennes vinrent ensuite favoriser singulièrement cette tendance, en proclamant la fraternité des hommes, tous enfans d'un même Père, ayant tous les mêmes droits à sa justice et à sa bonté. Elles s'adressaient

surtout aux opprimés auxquels elles apportaient l'espoir et la consolation; aussi furent-elles bientôt accueillies avec ardeur par eux, et ce que nous savons des commencemens du christianisme nous prouve qu'il trouva parmi les esclaves ses premiers adeptes. Déjà les doctrines juives y avaient fait quelques disciples, et les édits romains dirigés contre eux confondent les uns avec les autres dans un mépris commun qui semble indiquer que la secte nouvelle ne s'était guère propagée d'abord que parmi les classes les plus infimes de la société. L'invasion des peuples du Nord acheva l'œuvre en facilitant le soulèvement des esclaves et en donnant une forme nouvelle à leur condition, qui fit graduellement place à celle des serfs du moyen âge. L'influence du christianisme sur cette grande révolution a souvent été l'objet de discussions assez vives. Si le principe d'égalité qui lui sert de base ne peut être contesté, du moins on ne saurait nier que son application fut loin d'être immédiate et générale. L'abolition de l'esclavage ne se montra point comme une conséquence nécessaire de son établissement; quelque opposée que fût cette institution à l'esprit de sa doctrine, elle demeura debout à côté de lui pendant encore un assez long temps, et ses dernières traces ne sont même pas tout-à-fait effacées de nos jours. M. Biot trouve l'explication de ce phénomène dans un préjugé qu'enfantèrent les idées chrétiennes. Proclamant leurs adeptes les élus de Dieu, elles leur donnaient une espèce de suprématie sur tous ceux qui refusaient de les adopter; et cette autorité, toute spirituelle dans l'origine, s'étendit bientôt au domaine temporel. En ceci comme sur bien d'autres points, l'Eglise, une fois établie, crut devoir transiger avec les principes pour mieux assurer son empire. Mais elle ne fit que ralentir le développement du germe déposé dans son sein par le christianisme; aucun obstacle ne put l'empêcher de porter ses fruits, l'histoire des trois derniers siècles en offre un éclatant témoignage.

Le livre de M. Biot suit également la marche de l'esclavage chez les Germains, chez les Gaulois, et, après la chute de l'empire romain, dans les divers états du midi de l'Europe jusqu'à l'époque où il put être regardé comme légalement aboli. C'est une œuvre remarquable que nous recommandons, avec confiance, à l'attention de nos lecteurs.

LA CHINE ET L'ANGLETERRE, ou Histoire de la déclaration de guerre faite par la reine d'Angleterre à l'empereur de la Chine; par le marquis de *Fortia d'Urban*. — Paris, chez B. Duprat. 1 vol. in-12, 3 fr.

L'auteur de cet écrit, quoique assez impartial au sujet de l'Angleterre, se range du côté des Chinois et ne cache pas sa sympathie pour ce peuple étrange, dont les mœurs douces, le caractère pacifique, la civilisation bizarre lui semblent dignes de plus d'estime qu'on ne paraît généralement en faire. Dans un curieux parallèle il met en évidence tout ce que les institutions chinoises offrent de respectable et peut-être même de supérieur sous certains rapports à celles des peuples qui affectent de les traiter avec mépris. Le motif de la déclaration de guerre lui donne beau jeu pour soutenir sa thèse. En effet, il n'est pas fort honorable pour les Anglais. Que l'usage de l'opium soit ou non dangereux, question sur laquelle M. Fortia d'Urban admet le doute, il n'en est pas moins certain que l'empereur de la Chine doit être maître chez lui et que nul n'a le droit de s'immiscer dans les réglemens de police intérieure qu'il lui plaît d'adopter. Puisqu'il croit convenable de prohiber l'entrée de l'opium dans ses Etats, il faut bien aussi qu'il prenne les mesures nécessaires pour empêcher la contrebande. Or, toutes les injures dont se plaignent les Anglais n'ont été que la conséquence de l'exécution de ces mesures contre ceux qui voulaient violer la loi du pays en introduisant frauduleusement des caisses d'opium. Certes, jamais motif de guerre plus injuste ne fut invoqué. Mais il n'est pas difficile de reconnaître, sous ce prétexte futile, d'autres raisons plus fortes qui peuvent avoir porté l'Angleterre à saisir cette occasion pour étendre sa puissance de ce côté-là. La domination des mers, le monopole du commerce universel ont de tout temps été l'objet de son ambition, le but de ses efforts. L'activité ingénieuse du peuple anglais, son esprit à la fois spéculateur et hardi, sa patience et son énergie semblent justifier cette prétention jusqu'à un certain point. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en contemplant la marche rapide de la Grande-Bretagne dans cette voie aventureuse. Ainsi que le dit M. F. d'Urban, « ce qu'elle a réalisé en fait de conquêtes dépasse toute imagination, et la statistique de nos temps positifs prend en cette occasion la couleur d'une tradition fabuleuse. Comme si c'était une tâche légère que d'avoir peuplé et renouvelé l'Amérique du Nord, l'une des grandes Antilles et les plus belles îles de l'océan Atlantique, l'Angleterre s'est attaquée à l'Asie et y a fondé son empire des Indes; elle s'est avancée jusque sur les terres aus-

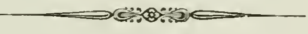
trales et s'y est adjugée un continent. Jetant en chemin des garnisons sur toutes les plages, et plantant son drapeau sur tous les rochers, elle n'a eu pour son génie de découvertes d'autres limites que celles du monde. Aujourd'hui, la Grande-Bretagne étend son pouvoir sur une superficie de 75 millions de lieues carrées, et commande à cent quarante-huit millions de sujets immédiats. La dixième partie du globe est entre ses mains. »

En si beau chemin on ne s'arrête pas. Une conquête en nécessite une autre; il faut se procurer des moyens de communication, s'assurer les routes les plus directes, et du moment où la Grande-Bretagne eut étendu son empire sur les Indes-Orientales, bien des têtes anglaises sans doute rêvèrent la conquête de toute l'Asie. Mais la puissance anglaise a des rivaux qui lui disputeront une telle proie, et il s'agit de prendre ses mesures pour leur en abandonner la moindre part possible. C'est probablement dans de semblables vues de prévision pour l'avenir, bien plus que dans l'intérêt des marchands d'opium, qu'il faut chercher la véritable cause de la guerre contre la Chine. Ce vaste empire s'est jusqu'ici soustrait à la prépondérance anglaise, il n'a consenti à des traités de commerce que sous les plus dures conditions, toutes les tentatives pour pénétrer dans son intérieur et y fonder des établissemens ont échoué; la voie des armes paraît la seule qui puisse obtenir des concessions plus larges. Au premier abord elle semble bien chanceuse, car les ressources de la Chine sont immenses, elle a des trésors considérables, et son armée compte plus de 700,000 soldats; et d'ailleurs une guerre si lointaine offre des difficultés sans nombre. Mais avant de recourir à ce dernier expédient, l'Angleterre a dû peser mûrement tous les obstacles qu'elle aurait à combattre. Elle n'a pas l'habitude de s'engager légèrement dans de folles entreprises; l'état réel du Céleste Empire lui est sans doute mieux connu qu'on ne pense; elle s'est probablement entourée de toutes les lumières propres à l'éclairer, et l'on peut se rappeler entre autres l'expédition qui s'engagea il y a quelques années assez avant dans une rivière chinoise pour étudier l'esprit des populations, pour s'assurer si la haine des étrangers y est aussi nationale que leur gouvernement prétend le faire croire. Le résultat de cette tentative hardie a pu lui inspirer assez de confiance dans sa force morale, dans sa supériorité intellectuelle, pour la décider à saisir la première occasion de renverser cet échafaudage artificiel. En effet, elle a vu que l'armée chinoise n'existait guère que sur le papier, que le bruit du canon faisait fuir mandarins et soldats, que le peuple supportait le joug de l'administration plutôt par habitude que

par sympathie, et qu'enfin ses mœurs douces, son esprit pacifique, son aptitude au commerce étaient autant d'élémens propres à renverser bientôt la barrière élevée par son gouvernement entre lui et les autres nations du globe. La victoire n'en reste cependant pas moins fort douteuse, car le danger peut réveiller l'esprit national, et quelque inférieurs que soient les Chinois dans l'art de la guerre, il leur sera toujours facile d'écraser leurs ennemis par le nombre. Mais il est peu probable que les Anglais s'exposent volontairement à une catastrophe qui ruinerait pour longtemps une branche importante de leur commerce, en leur fermant des débouchés qui leur sont aujourd'hui plus nécessaires que jamais.

Quoi qu'il en soit, cette lutte entre deux pays séparés l'un de l'autre par plusieurs milliers de lieues est certainement l'incident le plus curieux de notre époque. Elle mérite bien de fixer l'attention générale, et l'on peut en espérer du moins des notions nouvelles sur ce merveilleux empire, dont l'histoire, les mœurs et l'organisation étrange nous offrent un si puissant intérêt. Il est fâcheux qu'un prétexte injuste soit l'origine du conflit et que les torts se trouvent précisément du côté de la civilisation qui se croit la plus avancée ; mais d'une autre part on ne peut nier que l'isolement de la nation chinoise ne soit évidemment contraire aux intérêts généraux de l'humanité : d'ailleurs, on doit le savoir, tant que la guerre ne sera pas définitivement bannie de ce bas monde, l'injustice et la violence seront ses inévitables compagnes.

Le petit volume de M. Fortia d'Urban renferme un exposé clair et rapide de tous les préliminaires de cette rupture, avec les documens officiels émanés des deux parties. C'est un travail bien fait, qui résume avec impartialité ce que les journaux anglais et autres ont publié de plus intéressant à ce sujet.



SCIENCES ET ARTS.

OBSERVATIONS sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux de la Suisse et de la Norwège; par *Ch. Martins*. In-8.

La question des glaciers est maintenant à l'ordre du jour dans le monde savant. Elle préoccupe vivement les géologues, et a donné lieu à des théories nouvelles qui ont soulevé d'intéressantes discussions. Comme il arrive souvent dans le do-

maine de la science, le résultat le plus réel de cet engagement prématuré a été de reconnaître que le terrain sur lequel on voulait combattre n'avait pas encore été convenablement étudié. Des faits nouveaux sont venus faire échouer tous les systèmes, et l'on a senti la nécessité de se livrer à de nouvelles investigations avant d'aller plus loin. Les observations de M. le docteur Martins paraissent donc fort à propos ; leur importance sera sans doute bien appréciée par toutes les personnes qui s'intéressent à la solution de ce grand problème scientifique. L'auteur, attaché à l'expédition de M. Gaimar, a deux fois visité les glaciers du Spitzberg. Connaissant déjà ceux de la Suisse, qu'il a parcourus à plusieurs reprises, il a pu les comparer entre eux de manière à fournir quelques lumières nouvelles à la discussion. Ses données méritent d'inspirer d'autant plus de confiance qu'il ne les présente point à l'appui d'un système ; il laisse aux géologues le soin de bâtir une théorie et se contente d'exposer, avec les détails les plus minutieux, tous les moindres phénomènes que l'étude des glaciers lui a permis d'observer et de décrire. Il résulte de son travail que les glaciers du Spitzberg offrent sous plusieurs rapports une identité parfaite avec ceux des Alpes, seulement les moraines y sont moins considérables et les ruisseaux plus rares, différences qui s'expliquent par la position géographique. M. Martins n'a pas trouvé non plus de blocs sur leur milieu, et par conséquent point de moraines terminales. Un fait curieux qu'il a constaté par plusieurs expériences répétées, c'est que les glaciers ne glissent point au fond de la mer, ainsi que l'avaient cru d'autres naturalistes; ils s'arrêtent à la surface de l'eau et s'avancent en la surplombant jusqu'à ce que leur propre poids détermine la rupture de parties qui s'en détachent et forment des îlots flottans. Du reste la température basse qui règne constamment au Spitzberg ne permettant pas à la glace de fondre beaucoup, les glaciers n'y présentent point le même aspect *chaotique* qui leur est si ordinaire en Suisse ; leur mouvement est sans doute plus réglé, plus uniforme. Voici comment M. Martins se figure la progression d'un glacier : « en été, d'immenses crevasses transversales partagent verticalement sa masse tout entière en autant de masses cunéiformes secondaires : par conséquent sa surface est augmentée de la somme de tous les intervalles que ces crevasses laissent entre elles à leur partie supérieure. Le glacier, étant solidement adossé contre les montagnes, ne saurait reculer ; c'est donc la partie inférieure, que rien n'arrête, qui se trouve déplacée et poussée en avant. L'hiver suivant, ces crevasses se remplissent de neiges que le vent y accumule ou qui tombent sous forme d'avalanches. Cette neige passe à

l'état de glace sous l'influence des alternatives de dégel et de gelée, des mois de mai, de juin, de septembre et d'octobre. L'été suivant il se forme de nouvelles crevasses, le glacier avance encore, et ainsi de suite. »

MANUEL pratique de magnétisme animal; exposition méthodique des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques, et leur application à l'étude et au traitement des maladies; par *Alph. Teste.* — Paris. 1 vol. in-18, 4 fr.

M. Alph. Teste est un zélé partisan du magnétisme animal, qui cherche à en propager la connaissance, et à convaincre le public par le récit de toutes les cures merveilleuses qu'il dit avoir opérées avec le secours des somnambules. Ce sont des faits qui tiennent du prodige. Non-seulement le somnambulisme magnétique donne la faculté de voir dans l'intérieur du corps, de lire dans la pensée de tous ceux qui vous entourent, de connaître la nature réelle des maladies et d'indiquer les remèdes qui leur conviennent, mais encore il permet de prévoir l'avenir, et la fatalité de ses arrêts n'est pas moindre que celle du destin auquel étaient soumis les plus grands dieux de l'Olympe. Des femmes sans aucune instruction, douées même d'une intelligence fort restreinte, deviennent ainsi, sous l'influence du magnétiseur qui les endort, des êtres surnaturels possédant la science infuse et déployant des facultés magiques tout-à-fait incompatibles avec les conditions habituelles de la nature humaine. De l'aveu même des adeptes, c'est un mystère si profond qu'il ne s'agit ici ni de raisonner ni de discuter; il faut voir et croire. M. Teste est tellement convaincu de la vérité de ces phénomènes qu'il va jusqu'à proposer d'abolir l'enseignement de la science médicale comme inutile, peut-être même nuisible. On conservera seulement l'étude de l'anatomie et des opérations pour avoir des chirurgiens; quant au reste, les somnambules s'en chargeront et remplaceront avec le plus grand avantage tous les docteurs de la faculté.

En effet, à quoi bon pâlir pendant des années sur des livres et des cadavres, tandis qu'il suffit d'endormir un idiot par quelques passes magnétiques pour obtenir des données certaines sur les causes des maladies, sur leur marche et les moyens de les combattre? Si la conséquence du principe paraît absurde dans ses résultats, du moins on ne peut nier qu'elle ne soit fort logique. Il est vrai que pour y arriver il faut que la foi devienne générale et fasse taire la raison, qui ne doit rien avoir à démêler avec le magnétisme. Il en est de cela

comme des miracles: chercher à les comprendre, c'est douter, et aux yeux des orthodoxes le doute est un blasphème. M. Teste propose donc de populariser la nouvelle doctrine par des expériences publiques; il reproche aux magnétiseurs de s'être renfermés jusqu'ici dans un trop petit cercle; il veut des cours accompagnés d'une espèce de clinique magnétique, où tous puissent aller puiser les élémens de la conviction en voyant opérer sous leurs yeux cette puissance mystérieuse qui selon lui détrônera bientôt Hippocrate et Gallien. Une telle publicité seroit en effet très-nécessaire pour appuyer les rêveries étranges dont le *Manuel pratique* est rempli. Mais nous conseillerions alors à M. Teste d'employer les précieuses facultés de ses somnambules à quelque objet plus sérieux et plus utile que de lire avec les yeux bandés des papiers qu'ils ne voient ni ne touchent, ou de répondre à des questions mentales que nul n'entend, ou de faire d'autres choses semblables qui rappellent un peu trop les tours de gibecière des escamoteurs de rues. En attendant, son livre pourra plaire aux lecteurs qui aiment le merveilleux, à condition toutefois qu'ils ne tiennent pas trop à l'esprit et au style, car sous ces deux rapports il nous a paru singulièrement faible.

LETTRE de M. Arago à M. Al. de Humboldt. — Paris. In-8.

Le précis élémentaire d'astronomie publié récemment par M. de Pontécoulant, et annoncé dans notre numéro de mai, a donné lieu à cette lettre par laquelle M. Arago répond aux violentes attaques dirigées depuis quelque temps contre lui. C'est une polémique fort vive, pleine d'esprit et de talent, où l'auteur s'occupe de la science beaucoup plus que de lui-même. Il signale une à une les nombreuses erreurs, les définitions inexactes, les assertions plus que légères échappées à la plume de M. de Pontécoulant. Il poursuit sans pitié son adversaire, le frappant toujours au défaut de sa cuirasse, ne lui laissant pas le temps de respirer, et faisant ressortir de la manière la plus piquante l'impuissance de ce savoir superficiel et présomptueux qui s'imagine follement être de force à lutter avec lui. Pour bien apprécier toute la valeur des critiques de M. Arago il faudrait posséder des connaissances plus profondes que les nôtres; cependant il en est plusieurs qui sont à la portée de quiconque possède quelques notions scientifiques, et celles-là seules suffisent certainement pour faire connaître de quel côté se trouve la raison, pour justifier en quelque sorte toutes les autres. Nous n'en citerons que deux

pour montrer avec quelle légèreté les hommes qui prétendent faire autorité dans la science ne craignent pas quelquefois de fouler aux pieds les plus simples données du sens commun et de fausser ainsi le jugement du public, en général trop peu éclairé pour redresser de semblables erreurs.

Page 270, M. de Pontécoulant dit : « Quelquefois, dans l'intervalle qui s'écoule entre la disparition et la réapparition de cette planète (*Mercure*), on aperçoit sur le disque du soleil une tache qui est formée *par l'ombre qu'elle y projette.* »

Voilà donc un corps qui projette son ombre sur le foyer même qui l'éclaire ! Certes, un pareil phénomène tient du miracle.

Page 11, l'auteur du Précis d'astronomie définit l'*étoile filante :* « Une lumière très-vive qui traverse l'espace avec rapidité *et vient s'éteindre en touchant l'horizon.* »

« Oh ! s'écrie M. Arago, combien la condition de s'éteindre à l'horizon va détrôner de millions d'étoiles filantes. Ce que c'est, cependant, qu'une bonne définition ! »

Et, en vérité, il a beau jeu pour exercer sa verve satirique aux dépens de ceux qui prétendent l'attaquer avec de telles armes. Il doit rendre grâce à M. de Pontécoulant de lui avoir fourni le moyen de se défendre ainsi sans être seulement obligé de descendre dans la lice. En mettant à nu la faiblesse de ses adversaires, il sape par la base tout leur échafaudage, il ôte toute portée à leurs traits quelque habilement dirigés qu'ils soient. C'est un stratagème fort adroit qui, outre les vrais savans, mettra les rieurs de son côté. Le public, spectateur impartial du débat, pourra bien croire encore que dans les nombreux reproches adressés à M. Arago il y a quelque chose de vrai, mais il reconnaîtra bientôt aussi que la malveillance cherche vainement à ternir l'éclat d'une supériorité réelle et incontestable.

ESSAI SUR LA FILATURE mécanique du lin et du chanvre ; par *Ch. Coquelin.* — Paris. In-8, 7 fr. 50 c.

Parmi les inventions modernes qui ont si puissamment contribué au développement de l'industrie, la filature mécanique du lin et du chanvre est l'une des plus récentes et des plus merveilleuses. Pendant long-temps les essais tentés dans ce but demeurèrent infructueux, et l'offre d'une riche récompense ne put produire en France aucun résultat satisfaisant. A qui appartient l'honneur de la découverte ? c'est ce que nous ne saurions dire ; car, ainsi qu'il arrive toujours en

pareille occasion, l'amour-propre national étant en jeu, chacun réclame pour soi la priorité. Mais ce débat nous paraît fort oiseux, et quoique M. Ch. Coquelin revendique peut-être avec raison en faveur de la France, il n'est pas moins certain que c'est l'Angleterre qui a la première employé avec succès la machine à filer le lin. Bien plus, elle est encore la seule qui ait donné un grand essor à cette nouvelle branche d'industrie. Ce sont là des faits que M. Coquelin proclame lui-même et dont l'existence lui a suggéré la première idée du livre qu'il publie. Il se propose en effet d'exciter l'émulation de ses compatriotes en leur montrant les bénéfices énormes réalisés par l'Angleterre, se plaint de ce que l'industrie française n'a point profité d'un tel exemple, et recherche les causes de cette apathie, les moyens de la faire cesser. C'est un but fort louable, sans doute, et on lui saura gré de tous les détails intéressans qu'il a recueillis sur les procédés de cette fabrication. Mais quant aux moyens qu'il propose pour encourager l'introduction de la filature mécanique, nous espérons qu'ils trouveront peu de partisans, car ils sont directement opposés aux saines doctrines de l'économie politique. Prohibition et protection, voilà les vieux secrets dont il vante l'efficacité. Frappé d'une loi anglaise qui défend l'exportation des machines, M. Coquelin, quoiqu'il en avoue cependant l'impuissance puisqu'elle est sans cesse éludée et n'empêche jamais des procédés d'être tôt ou tard connus à l'étranger, la présente au gouvernement français comme une panacée infaillible pour guérir tout malaise social. Heureusement jusqu'ici ses sollicitations sont demeurées vaines, et cette fois du moins les intérêts particuliers ont été d'accord avec le bien général. Du reste la filature mécanique du lin et du chanvre commence à s'établir en France; si elle est avantageuse au pays, on la verra bientôt s'y développer comme en Angleterre. Il n'est pas besoin pour cela des mesures protectrices qu'il demande; nous croyons que ce développement sera beaucoup plus sûrement favorisé par des publications telles que l'ouvrage dont M. Coquelin annonce qu'il s'occupe et qui renfermera la description complète des machines à filer, avec de belles planches propres à faire bien comprendre tout le mécanisme ingénieux de leur construction.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Novembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ; par M. *Villemain* ; 2e édition. Paris. 6 vol. in-8, 36 fr.

Depuis l'époque où ce cours attirait sur les bancs de la Sorbonne la foule empressée d'applaudir à la parole éloquente du professeur, une nouvelle impulsion a été donnée aux études littéraires ; de jeunes hommes laborieux formés à cette école ont exploré les sources avec zèle et succès ; ils ont approfondi bien des points que le maître n'avait pu qu'effleurer en passant, ils ont fait porter de bons fruits aux semences jetées dans cet enseignement fécond. Mais le talent supérieur de M. Villemain n'en est pas moins demeuré sans rival ; la première place lui appartient encore, non-seulement pour avoir su réveiller le goût de l'investigation, donner une direction ferme et salutaire à l'activité de la jeunesse studieuse, mais aussi parce qu'il présente à côté du précepte l'exemple le plus remarquable de la critique élégante, judicieuse, riche en aperçus neufs et piquans, savante sans prétention et douée de tous les charmes qui captivent et entraînent. Son livre est du nombre de ceux qu'on relit sans cesse avec le même plaisir, qui semblent toujours nouveaux. Il y a tant d'intérêt dans ce brillant tableau de la littérature française, qu'on ne peut se lasser d'en admirer un à un les détails rehaussés par le mérite d'une diction à la fois si pure, si élégante et pourtant si simple. C'est un modèle de style qui n'a malheureusement pas trouvé des imitateurs bien fidèles. La plupart des travaux dus à l'influence de ces précieuses leçons leur sont très-inférieurs sous ce rapport. Quelques-uns se distinguent sans doute par la profondeur du savoir, par la

patience des recherches, mais c'est aux dépens de la clarté ; la pensée revêt une forme lourde et disgracieuse, l'exactitude est poussée jusqu'à la sécheresse. D'autres, au contraire, ne prenant du maître que la forme, ont cru qu'il suffisait de jeter un vernis brillant sur des idées communes, d'entasser des images ingénieuses, de jouer avec esprit sur des détails souvent oiseux qui avaient échappé à leurs prédécesseurs. Ceux-ci, trompés par cette éloquence naturelle qui improvise sans effort, qui paraît n'emprunter toute sa science qu'à elle-même, ont oublié que de fortes et sérieuses études étaient la source indispensable où M. Villemain avait puisé une abondance de parole si merveilleuse. Les premiers l'ont bien compris, ils sont certainement dans une voie meilleure, mais le talent de l'expression leur a manqué. La supériorité de l'illustre professeur frappe davantage surtout, quand, après l'avoir négligé quelque temps pour les ouvrages de ses disciples, on revient au sien. C'est alors qu'on sent toute la valeur de cet enseignement varié, si bien nourri, si riche à la fois de pensée et de style. Lui seul embrasse son sujet d'une manière complète, l'envisage sous toutes ses faces sans aucune tendance systématique, et n'accepte pour guide dans ses jugemens que les directions d'un goût pur et sévère. La position prise par M. Villemain au milieu des disputes passionnées de la nouvelle école littéraire indique un esprit élevé et indépendant. Le culte du beau et du vrai forme son unique préoccupation ; partout où il les rencontre il leur rend hommage, et se montre en général exempt de toute prévention aveugle. Par son langage il se rapproche des grands écrivains classiques qui ont fait, on le voit, l'objet de ses constantes études, mais son admiration pour eux n'est point exclusive, et il ne prétend pas astreindre le talent à suivre toujours la même voie, à se renfermer éternellement dans les mêmes limites. Il admet la diversité des tendances, la liberté du génie, comme un des élémens de la fécondité littéraire, comme l'une des meilleures garanties contre l'épuisement et la décadence. Il fait largement la part du temps et des circonstances, et, sauf quelques principes généraux qui servent de base à sa critique, il sait varier ses points de vue suivant les lieux, les hommes et les choses qu'il veut apprécier.

Cette haute impartialité se manifeste déjà dans les époques qu'il a choisies pour en faire le sujet de ses leçons.

Le moyen-âge et le dix-huitième siècle sont séparés par un abîme. D'une part vous avez la foi religieuse dans toute sa ferveur, la puissance féodale dans toute sa force injuste et brutale ; de l'autre c'est le règne du doute philosophique, le triomphe des doctrines du libre examen et de l'égalité civile.

Rien de plus opposé que ces deux tendances, rien de plus difficile à ramener dans un même critère, à juger sans prévention qui fasse involontairement pencher la balance vers l'un ou l'autre de ces deux grands siècles, si remarquables par leurs productions, quoique si contraires dans leur marche. Eh bien , voyez avec quel art l'auteur les fait comparaître tour à tour devant le tribunal de la raison. Son esprit vraiment libéral secoue hardiment le joug des préjugés sans jamais blesser aucune convenance , et , se dégageant des vues souvent étroites ou des théories trop absolues de notre époque, il plane au-dessus des opinions vulgaires, et se reporte sans peine dans le passé toutes les fois qu'il le faut pour en sonder les voies, en apprécier les données si différentes de celles que nous offre le présent. M. Villemain s'approprie en quelque sorte ainsi le moyen-âge, et nous étale ses richesses de la manière la plus propre à nous faire connaître leur véritable valeur. On le suit sans peine dans ses brillantes dissertations sur les origines de la langue ; sous sa plume gracieuse l'érudition prend la forme la plus attrayante ; point de sécheresse, point de pédanterie , rien qui sente l'effort ou la recherche. Quelques traits lui suffisent pour caractériser une époque en signalant les principaux faits qui ont influé sur la direction des esprits. Il rend justice aux sentimens élevés, aux passions nobles qui sont toujours respectables, même dans les excès qu'ils peuvent produire; mais il n'y a point chez lui ce fol enthousiasme chevaleresque dont l'exagération s'empare si souvent de ceux qui étudient le moyen-âge. Avec une sage modération il se tient en garde contre l'un et l'autre extrême. Il n'oublie point non plus que pour bien étudier la littérature d'un pays, il faut connaître celle des peuples voisins qui par des relations continuelles ont pu exercer quelque action sur son développement. Exempt de toute prévention nationale à cet égard , il rend hommage à la supériorité des poètes italiens et espagnols , tout en faisant la part de talent , de lumière et de courage qui appartient aux troubadours. Le Dante , par exemple , occupe une place importante dans son travail, et ce n'est pas celle qui offre le moins d'intérêt. La parole toujours élégante et claire du professeur, est comme un flambeau qui dirige nos pas au milieu du labyrinthe de cette littérature naissante, qui jette une vive lumière sur ses divers élémens et nous en facilite singulièrement l'intelligence. Avec un pareil guide, celui qui veut approfondir le sujet peut aisément remonter aux sources, et quant à la plupart des lecteurs, ces leçons renferment des données suffisantes pour leur en fournir une connaissance assez complète.

Le dix-huitième siècle est traité avec beaucoup plus d'éten-

due. Cette époque plus rapprochée de la nôtre nous intéresse davantage, et d'ailleurs l'influence que ses écrivains ont exercée, celle qu'ils exercent encore sur le monde entier lui donne à nos yeux une importance bien plus grande. De quelque manière qu'on envisage cette influence, on ne saurait la nier ; la réprobation même dont la frappent ceux qui prétendent la repousser en se rejetant en arrière dans ce qu'ils appellent les siècles féconds de la foi et de la poésie, en est une preuve manifeste. Ici la littérature prend un aspect plus grave, plus sérieux. Ce ne sont plus seulement des poètes satyriques qui exercent leur verve aux dépens de la noblesse et du clergé, qui frondent les travers de l'ordre social. Une armée de libres penseurs surgit tout-à-coup, soit en Angleterre, soit en France, et aux sarcasmes de l'ironie viennent se joindre les armes bien plus redoutables du scepticisme raisonneur.

Toutes les croyances du passé sont ébranlées; le doute se glisse partout; l'esprit, rompant les entraves qui le tenaient jusque là toujours plus ou moins sous le joug de l'autorité, débute par abuser étrangement de son indépendance; c'est une mêlée générale dans laquelle le vrai n'est souvent pas plus respecté que le faux, et où, sous le prétexte d'attaquer les abus, on sape toutes les institutions qui servent de base aux sociétés humaines. Au milieu de cette lutte passionnée dont nous subissons encore aujourd'hui les conséquences, il est bien impossible de demeurer spectateur froid et indifférent, de résister à l'entraînement du génie proclamant la liberté de l'intelligence. On peut déplorer sans doute certaines tendances dangereuses, immorales même, qui dominèrent la philosophie du dix-huitième siècle; mais cette influence passagère, quelque mauvaise qu'elle soit, ne doit pas faire oublier la grande conquête du libre examen, qui est désormais un fait accompli. D'ailleurs, M. Villemain sait mettre une juste mesure dans son admiration pour les hommes de cette mémorable époque. On voit bien qu'ils ont toutes ses sympathies, mais il n'y a point d'aveuglement chez lui ; la critique ne perd jamais ses droits. Les principes les plus sages, les vues les plus élevées dirigent sa plume ; le tableau qu'il retrace du mouvement des idées dans les deux pays où il prit naissance presque en même temps présente l'intérêt le plus vif. On y retrouve sans doute l'empreinte des circonstances dans lesquelles l'auteur donna son cours, et qui contribuèrent puissamment à populariser ses leçons ; mais, quoique la position ait changé, la lecture n'en offre pas moins d'attrait. Nous aurions préféré qu'il modifiât quelque peu la forme trop familière peut-être pour un livre qui nous semble destiné à

prendre place dans toutes les bibliothèques; il en a jugé autrement. Le souvenir des applaudissemens de ses nombreux auditeurs lui a paru digne d'être conservé comme un témoignage des idées et des sentimens qui avaient alors le privilége d'exciter les sympathies du public. Il est vrai que sous ce rapport c'est un document assez curieux qui pourra servir à faire connaître l'état des esprits durant les dernières années de la Restauration. Cependant nous regrettons encore que l'auteur, détourné par de plus hautes préoccupations, n'ait pas plutôt remanié et complété son travail pour en faire une histoire de la littérature française, monument plus durable, dont le besoin se fait sentir et que nul mieux que lui n'était capable d'élever à la gloire de sa patrie.

MESSÉNIENNES, chants populaires et poésies diverses; par *Casimir Delavigne*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c. = **POÉSIES** complètes de *Ste.-Beuve*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c. = **POÉSIES** de *Jean Reboul*. — Paris. In-12, 1 fr. 75. = **POÉSIES** complètes de *Alfred de Musset*. — — Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

Il m'a paru intéressant de réunir dans un même article ces quatre poètes de genres divers dont l'étude comparative peut faire apprécier d'une manière assez complète la marche de la poésie française contemporaine. Ce sont quatre voies différentes et nouvelles qui toutes s'écartent plus ou moins de la grande route classique. Celle-ci paraît à peu près abandonnée, et, sans partager les préventions exagérées, les dédains injustes dont elle est trop souvent l'objet, on n'est pas fâché non plus de voir des esprits aventureux secouer le joug de la vieille forme pour essayer de rompre sa monotonie et d'augmenter les ressources de la poétique française. Ils ont sans doute été beaucoup trop loin ceux qui, dans le feu de la discussion, ont prononcé l'anathème contre tous les poètes de l'ancienne école, leur refusant le génie créateur et ne les considérant que comme des versificateurs habiles. Mais il est bien sûr aussi que l'esprit humain ne doit pas être enchaîné dans des liens étroits qui gênent son essor, restreignent sa sphère et le condamnent à subordonner ses inspirations aux exigences arbitraires d'un langage de convention. On devait donc désirer une réforme à cet égard. L'espèce de léthargie dans laquelle la poésie française était tombée sous l'influence de ces règles sévères la rendait d'autant plus urgente. L'originalité semblait bannie de son domaine, les faibles échos de l'imitation étaient devenus sa seule ressource.

Il fallait abandonner un sol épuisé pour aller défricher d'autres terrains plus riches et plus féconds.

André Chénier donna le premier signal de cette réforme littéraire. Il osa s'écarter des sentiers battus et le fit, sinon avec autant d'audace ou de présomption que ses successeurs, du moins avec un bien plus grand succès. Son génie sut rompre les chaînes de la règle sans diminuer en rien l'harmonie pure et élevée de ses inspirations. Au contraire, on peut dire qu'il retrouva le souffle divin de la poésie antique et prouva que l'énergie du style pouvait s'allier à la grâce de l'expression aussi bien qu'aux exigences de la syntaxe. Il comprit que si le génie doit dominer la langue il ne doit pas la tyranniser. Malheureusement une mort cruelle vint l'enlever à la fleur de l'âge; la faux révolutionnaire n'épargna pas le poète, et sa carrière fut trop courte pour qu'il pût accomplir l'œuvre qu'il avait entreprise. Après lui la poésie continua de sommeiller pendant bien des années encore, jusqu'à ce que l'on vit enfin surgir une école de jeunes écrivains qui, animés du même esprit d'indépendance, voulurent suivre ses traces, mais commirent la grande faute de réduire en système ce qui ne pouvait être qu'une affaire de sentiment et de goût, et prétendirent substituer une législation nouvelle à celle dont ils rejetaient l'autorité gênante. On éleva la théorie du laid à côté de celle du beau, on érigea en principe l'alliance du ridicule avec le sublime, du trivial avec le noble; on confondit tous les genres en un seul, sous le prétexte de mieux peindre la nature humaine, si multiple dans ses aspects divers. La langue fut obligée de se soumettre à la torture pour satisfaire les exigences de cette réforme. L'enjambement des vers fut consacré comme une règle, l'hémistiche fut impitoyablement rompu, tous les élémens de l'ancienne versification furent condamnés comme tout-à-fait impropres aux inspirations de la vraie poésie. C'est dans le paroxisme de ce zèle quelque peu vandale qu'on vit Racine et Boileau baffoués par de jeunes écervelés qui osèrent prononcer la déchéance de ces maîtres en fait d'art.

Cependant, à côté de cette école exagérée, il s'en formait une autre qui, plus modérée dans ses innovations, respectant davantage la langue et les formes poétiques, dirigeait ses vues plutôt vers la source même de l'inspiration et cherchait à retrouver dans la poésie le langage de l'âme, l'expression intime du sentiment, l'interprète de la méditation vague et rêveuse. Moins téméraire dans ses procédés, elle n'a pas prétendu faire une révolution complète, et s'est montrée en général plus fidèle à l'harmonie et à la grâce de ses devanciers, dont elle ne repousse que la tendance parfois trop di-

dactique. Mais, enhardie par ses premiers succès, elle semble oublier qu'après tout la route qu'elle a choisie n'est qu'une des innombrables voies de la poésie, ses chants ont une teinte monotone qui fatigue, et, en prenant de plus en plus le sentiment intime, personnel, pour base unique de l'inspiration, elle rétrécit sans cesse sa sphère d'influence, diminue toujours davantage l'intérêt de ses productions.

Des quatre poètes dont je me propose d'examiner ici les œuvres, un seul appartient complètement à la première de ces écoles, c'est M. Alfred de Musset. M. Sainte-Beuve tient des deux, tandis que M. Reboul est un disciple de la seconde. Quant à M. Casimir Delavigne, il n'est ni de l'une ni de l'autre, quoiqu'il ne soit pas non plus demeuré scrupuleux observateur des lois de l'ancienne poétique. Nous passerons donc ainsi en revue les diverses tendances de la littérature actuelle, et nous pourrons juger leur mérite respectif par la comparaison des résultats qu'elles ont produits.

Je n'ai jamais bien compris la grande querelle des classiques et des romantiques, car les œuvres d'imagination se prêtent difficilement à être classées sous deux bannières distinctes, en deux partis bien tranchés. Ainsi, M. Casimir Delavigne a d'abord été rangé parmi les classiques, et cependant il est fort douteux que Boileau l'eût accepté comme tel; sa manière de traiter le genre lyrique diffère essentiellement déjà de celle de J.-B. Rousseau. Non-seulement il abandonne la majesté sévère, la symétrie rigoureuse de l'ode antique, mais encore la cantate elle-même semble trop compassée pour la libre allure de ses inspirations. Il rompt sa marche cadencée, son rhythme chantant, il lui substitue la *Messénienne*, dont les strophes inégales se pressent sans aucune régularité sous la plume du poète, suivant les exigences du sujet qui seules déterminent arbitrairement la longueur et la mesure de chacune d'elles. Ce n'est plus l'esprit qui s'astreint à la forme, il la maîtrise, au contraire, et la varie à son gré, sans autre règle que le sentiment de l'harmonie et la convenance de l'expression. C'est une véritable conquête par laquelle le poète brise le joug imposé à ses devanciers et s'ouvre une sphère plus vaste, où son talent peut se déployer avec une indépendance bien plus grande. On ne saurait qu'applaudir à cette tentative heureuse que les succès de M. Delavigne ont dignement couronnée. Cependant, il ne faut pas non plus attacher à cette innovation plus d'importance qu'elle n'en mérite. Le succès des Messéniennes tint surtout à d'autres causes; le public se soucia beaucoup moins de leur forme hardie que des sujets éminemment populaires et opportuns choisis par le poète. Devant l'explosion du sentiment natio-

nal, habilement remué, la critique resta muette. En relisant aujourd'hui ces chants avec attention et sang-froid, on apprécie bien mieux leur diction toujours si pure et si harmonieuse, mais on découvre aussi plus aisément leur côté faible. Le talent de M. Delavigne semble tout-à-fait dépourvu d'originalité. Son style est noble et flatteur à l'oreille, mais la pensée manque en général de profondeur, et sous cette brillante phraséologie se cachent souvent des lieux communs. Il fait de la poésie l'écho des idées populaires et ne semble avoir d'autre ambition que de les reproduire fidèlement. Il flatte le sentiment national jusque dans ses faiblesses sans jamais chercher à redresser ses écarts. De là plusieurs points de vue faux sous lesquels il envisage quelques-uns des sujets qu'il a traités. C'est de l'enthousiasme de circonstance qui ne repose sur aucun autre principe que le désir de la popularité. Cette marche a bien atteint en partie son but; l'auteur lui doit ses plus beaux succès ; mais le conduira-t-elle à l'immortalité, c'est ce qui semble douteux. La postérité, juge plus sévère sans doute du vertige guerrier et de l'esprit de conquête qui bouleversèrent si long-temps l'Europe, ne comprendra guère les accusations de barbarie adressées par le poète aux soldats étrangers, lorsque surtout elle comparera leur conduite à celle de l'armée française. Il lui sera certainement bien impossible de voir un acte de vandalisme dans la dévastation de ce Musée du Louvre, qui n'était lui-même que le fruit de la spoliation et de la rapine. Que le poète s'écrie :

L'étranger qui nous trompe écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :

Que cet orgueil est misérable et vain!
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain;
Qui les effacera du livre de l'histoire?

Ces vers sont fort beaux, assurément, mais toute cette indignation porte à faux, et plût à Dieu qu'en rendant aux peuples vaincus une part des dépouilles qui leur avaient été ravies, on eût aussi pu réussir à effacer du *livre de l'histoire* tous les actes d'usurpation auxquels l'Empire s'était livré, toutes les époques où la justice et la foi furent foulées aux pieds par la France.

Le Besoin de s'unir, les *Funérailles du général Foy*, *une Semaine de Paris*, sont encore d'ingénieuses spéculations sur les préoccupations passagères de l'esprit public. La poésie en est

sonore et majestueuse, mais la pensée qui les domine ne s'élève pas au-dessus d'une sphère assez bornée. C'est de la politique de journaux exprimée en vers harmonieux. Les Messéniennes inspirées à M. Delavigne par la révolution grecque, celles sur *Byron*, sur *Christophe Colomb*, sur *Jeanne d'Arc*, la *Sybille*, le *Vaisseau*, les *Adieux à Rome*, nous paraissent offrir un intérêt plus général et plus durable. Le talent du poète s'y déploie souvent d'une manière bien plus heureuse. Si l'on y rencontre encore quelquefois les grandes phrases du libéralisme français, du moins on y trouve aussi des vues plus larges, des tendances plus fécondes. Elles assurent à l'auteur une place honorable parmi les lyriques de notre époque. Si la puissance de l'imagination n'a pas fait de M. Delavigne un génie du premier ordre, ses œuvres resteront toujours comme un modèle de style; la pureté de l'expression, l'élégance et la noblesse de son langage le distinguent éminemment au milieu de ses rivaux, et l'on peut regretter que son talent manque de l'originalité nécesssaire pour former une école. En effet, il a bien eu quelques imitateurs, mais ils ont tous été d'une médiocrité désespérante, et il n'a point exercé dans la littérature une influence semblable à celle de MM. Victor Hugo et de Lamartine.

C'est parmi les disciples de ce dernier que vient se ranger M. Reboul, boulanger-poète, dont quelques pièces ne sont point indignes de figurer à côté des *méditations* et des *harmonies* du maître. Il est assez curieux de voir cette tendance vague et mystique, qui semble plutôt faite pour dépopulariser la poésie, produire ainsi des résultats tout contraires. Les quelques artisans chez lesquels s'est récemment développée la faculté poétique ont à peu près tous suivi cette voie, en apparence si peu faite pour eux. Cela prouve sans doute que sa direction nouvelle a su réveiller bien des sympathies dans la nature humaine. Elle satisfait un des premiers besoins de l'âme, celui qui la porte à se replier sur elle-même, à s'étudier, à scruter les mystères de son existence, les relations intimes de son être avec le monde extérieur. On ne peut nier que ce ne soit réellement là le domaine de la poésie, et en même temps une sphère ouverte à toutes les intelligences assez développées pour réfléchir et penser. D'ailleurs, la tâche du poète est ainsi rendue bien plus facile, en n'exigeant ni plan habilement conçu, ni grand effort d'imagination. Il s'agit, non de composer, mais seulement de méditer. L'auteur, assis devant son bureau, la tête appuyée sur l'une de ses mains, et de l'autre tenant sa plume, s'abandonne au cours habituel de ses pensées, se livre à ses fantaisies favorites, et n'a d'autre travail à faire que de les revêtir de formes gra-

cieuses, que de les embellir par de brillantes images. C'est une espèce de monologue continu dans lequel le poète n'a pas de public, et par conséquent n'éprouve pas la nécessité absolue de se rendre clair et intelligible pour tous. Le comprendra qui pourra, il ne s'adresse qu'aux âmes sympathiques dont les sentimens sont à l'unisson des siens ; et puis il ne s'écarte jamais de certaines données, se renferme, soit pour les idées, soit pour l'expression, dans des limites connues d'avance. Tous les poètes de cette école sont des échos qui répètent à peu près les mêmes accens sur des tons plus ou moins élevés. La foi mystique, l'amour de la légitimité, la tendance humanitaire, tels sont les traits caractéristiques qui se retrouvent chez tous ses adeptes, et leur donne une teinte uniforme dont la monotonie devient fatigante. On peut dire qu'en eux l'inspiration poétique paraît être en quelque sorte stéréotypée. L'individualité, qui semblerait devoir ressortir d'autant plus que la poésie est employée à l'expression des sentimens intimes, s'efface au milieu d'un brouillard général où toutes les couleurs se confondent. Ainsi l'homme du peuple, l'artisan ne peut se reconnaître à ses œuvres, et les productions du boulanger de Nîmes sont tout-à-fait semblables à celles du poète des salons. Rien de particulier, rien d'original ne vient déceler sa position sociale ; le travailleur et le poète sont en lui deux êtres différens qui n'ont rien de commun ensemble, et suivent chacun sa route sans jamais se rencontrer ni s'unir. Le chef-d'œuvre de J. Reboul, l'élégie intitulée : *L'Ange et l'Enfant*, n'aurait pas été autrement écrite par M. de Lamartine. Or, quoique l'harmonie et la pureté du style soient sans doute des qualités précieuses, on aimerait mieux moins de correction, quelque chose de plus abrupte dans l'expression et des pensées plus neuves, plus en rapport avec le point de vue où l'auteur se trouve placé; on préfèrerait en un mot une peinture originale, quoique moins harmonieuse, à cette copie trop fidèle des inspirations d'un autre. On voudrait retrouver l'artisan sous le poète, et le voir de temps en temps, du moins, échapper à cette espèce de nivellement monotone qui, dans cette école rêveuse, efface toutes les individualités. Cela jetterait un peu plus de mouvement et de variété dans ses vers, qui, d'ailleurs, sauf une ou deux pièces, sont en général assez médiocres. L'inspiration serait alors vraiment spontanée, tandis qu'elle semble trop souvent n'être qu'une image réfléchie.

C'est en cherchant à éviter ce défaut que M. Sainte-Beuve a été conduit à se placer sur la limite des deux écoles, empruntant à l'une et à l'autre, et créant un genre mixte, qui a du moins le mérite de lui appartenir exclusivement. Esprit

rêveur et mystique, doué d'une faculté d'analyse poussée jusqu'à l'excès, d'une imagination douce et riche en images, il ne lui manque pour être un poète complet que ce sentiment exquis de l'harmonie qui donne un tour gracieux à l'expression et rehausse le mérite de la moindre pensée. Malheureusement c'est un don qui semble lui avoir été refusé. Plus il s'éloigne de la route battue pour déployer sa propre nature, plus son langage devient embarrassé, rompu, plein de dissonnances et de tournures barbares.

Le recueil publié par M. Sainte-Beuve sous le pseudonyme de Joseph Delorme fut, je crois, son début. C'est de la poésie *intime* par excellence, l'épanchement d'une âme souffrante qui gémit et se plaint. Le poète tire de sa lyre des accords doux et touchans, mais qui ne s'écartent pas d'un ton unique et par conséquent monotone. On y trouve de la grâce et de l'harmonie :

Pauvre enfant, qu'as-tu fait? qu'avais-tu pour mourir?
Te fallait-il de l'or pour te plaire à la vie?
Quoi! d'un pareil regret ton âme poursuivie
Sous la pourpre et la soie espérait moins souffrir!

— Non; la pourpre et la soie auraient pu me couvrir
Sans prendre à leurs réseaux ma vanité ravie;
Par de meilleurs zéphirs ma jeunesse servie,
Loin d'un soleil pompeux aurait aimé fleurir.

Il ne m'aurait fallu, sur un coin de la terre,
Qu'un loisir innocent, un chaume solitaire;
Les trésors de l'étude à côté d'un ami;

Et, vers l'heure où le jour fuit sous l'ombre naissante,
Une main pour répondre à ma main frémissante,
Un sein où me pencher, les yeux clos à demi.

Mais cette pensée, reproduite avec de légères variantes dans presque toutes les pièces du recueil, n'était pas neuve et ne pouvait prétendre à l'originalité. L'auteur voulut sans doute lui donner du relief par la fiction de Joseph Delorme, dont l'histoire lamentable, racontée en termes passablement mystiques, devait exciter l'attention du public, réveiller ses sympathies et le prédisposer à l'indulgence.

Ce Joseph Delorme était un homme incompris, mort d'un génie rentré. Quoi de plus intéressant qu'un pareil type! Vivant, personne n'eût songé à lui tendre la main pour le sortir de l'obscurité qui le tuait, mais, une fois couché dans la tombe, chacun voulut être le premier à réhabiliter sa mémoire, et ce pauvre jeune homme, « qui ne vivait que de » chaleur et de soleil, d'effets de lumière au soir sur les

» nuages groupés au couchant, et des mille aspects d'un vert » feuillage clair-semé dans un horizon bleu, » eut un véritable succès de vogue.

Encouragé par un accueil si favorable, le poète se hâta de ressusciter à l'ombre des cyprès et des lauriers dont on couvrait son tombeau. Cette résurrection se trouve assez singulièrement indiquée dans un morceau adressé à une dame « qui avait lu avec attendrissement les poésies d'un jeune » auteur qu'elle croyait mort. »

Et c'est lui, c'est bien lui dont vous avez parlé :
Si vous l'aviez connu, vous l'auriez consolé !
Vous me l'avez écrit ; n'est-il pas vrai, madame ?
Et depuis bien des nuits ce mot me trouble l'âme,
Et je me dis souvent qu'il aurait été doux
Pour lui, d'être compris et consolé par vous.

Mais saviez-vous, hélas ! compatissante et belle,
En écrivant ce mot à son ami fidèle,
Saviez-vous ce que fut celui que nous pleurons ?
Saviez-vous ses ennuis, tous ses secrets affronts ?
. . . .

Et savez-vous aussi, vous, brillante de charmes,
Que ce jeune homme, objet de vos tardifs aveux,
N'était point un amant aux longs et noirs cheveux,
Au noble front rêveur, à la marche assurée,
Qu'il n'avait ni cils blonds, ni prunelle azurée,
Ni l'accent qui séduit, ni l'œil demi-voilé ?....
Pourtant vous avez dit : *Je l'aurais consolé !*

Le dites-vous encor ? car si vous l'osez dire,
Si, le connaissant mieux, la pitié qu'il inspire
Résiste en vous, madame, au mépris, à l'effroi,
Si vous me répétez : Que ne vint-il à moi ?
Ah ! qui sait ? — de la tombe où son humeur sauvage
Et son besoin d'aimer l'ont conduit avant l'âge,
— Qui sait ? — certain d'avoir enfin à qui s'unir,
Ce mot puissant pourrait le faire revenir.

Voilà donc le mot de l'énigme. Joseph Delorme n'était pas beau. Il n'avait ni front rêveur, ni cils blonds, ni prunelle azurée, et c'est pourquoi il s'est laissé mourir de chagrin. Ma foi, cela n'en valait certes pas la peine, et sa tristesse ainsi motivée paraît plus ridicule qu'intéressante.

Quelque temps après être revenu au monde, M. Sainte-Beuve publia un volume intitulé : *Consolations*. C'est encore de la poésie qui puise toutes ses inspirations dans les moindres incidens, dans les circonstances les plus futiles de la vie

privée. Cette tendance personnelle rétrécit certainement la sphère du poète et ôte tout intérêt à ses productions. Aussi, quoique l'auteur eût espéré que « ce livre serait, par rapport » au précédent, ce qu'est dans une spirale le cercle supé- » rieur au cercle qui est au-dessous, » le public ne parut pas faire grande attention à ce progrès et ne fut sans doute frappé que d'une chose, c'est que tous les cercles d'une spirale se ressemblent fort, et que l'auteur, en suivant cette route, tourne toujours autour de la même idée. Il n'y a guère qu'une seule variante de plus ; le malheureux « qui a plongé » plus avant que bien d'autres dans le Puits de l'abîme et » dans la Cité des douleurs, qui a la mesure du sort, qui » sait à fond ce qui en est de la vie, et ce que peut saigner de » sang un cœur mortel, » le malheureux trouve sa consolation dans l'amitié. C'était une donnée féconde et réellement poétique ; mais l'auteur l'a bien singulièrement métamorphosée. Ne croyez pas qu'il conserve à ce sentiment son noble caractère de dévouement et de sacrifice ; non, il s'en garde bien, car il craindrait de sortir ainsi de la personnalité exclusive dans laquelle il tient à se renfermer. Ce n'est pas dans la vie réelle qu'il se soucie de l'amitié ; comment voulez-vous en effet qu'on puisse avoir un ami plus beau, plus riche, plus heureux ou même plus malheureux que soi ? De ces amis-là, l'auteur des *Consolations* n'en veut pas. Il lui faut quelque chose de plus idéal, de moins saisissable, de moins assujétissant surtout. Il fait de l'amitié une sorte d'adoration mystique dans laquelle les âmes dégagées de tout bien terrestre unissent leurs chants pieux et s'élèvent à l'envi l'une l'autre jusqu'au seuil du sanctuaire éternel. C'est une espèce de religion, mais où le culte est réciproque et où chacun veut être Dieu à son tour. C'est une assurance mutuelle de gloire et de renommée, où chacun se fait le piédestal de ses amis afin d'être ensuite élevé par eux jusqu'aux nues.

Votre génie est grand, ami ; votre penser
Monte, comme Élisée, au char vivant d'Élie ;
Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie ;
Votre souffle en passant pourrait nous renverser.

. . . .

Et puis un jour, — bientôt, — tous ces maux finiront ;
Vous rentrerez au ciel, une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil, à genoux, pélerin sans message ;
Car c'est assez pour moi de mon âme à porter,
Et, faible, j'ai besoin de ne pas m'écarter.

. . . .

Je m'épuise à gravir la colline bénie
Où siége Dante, où vont ses pareils en génie,
— Où tu vas, toi qu'ici j'ai pudeur de nommer,
Tant mon cœur sous le tien est venu s'enfermer;
Tant nous ne faisons qu'un; tant mon âme éplorée
Comme en un saint refuge en ta gloire est entrée!

Que dites-vous de tout cet humble encens jeté à pleines mains sur mon ami A, sur mon ami B, sur mon ami C, etc., car il y en a pour toutes les lettres de l'alphabet. Cette amitié là n'est pas comme celle de Socrate, le nombre lui importe plus que la qualité. Cela se comprend, c'est ainsi qu'on se fait un public, en s'assurant un peu partout des échos complaisans. Je ne sais s'il convient à personne de faire parade d'humilité, mais à coup sûr ce n'est pas au poète, car s'il était bien véritablement convaincu de son insuffisance et de sa faiblesse, il ne monterait pas sur le trépied pour attirer les regards de la foule, sa voix resterait muette, et il garderait ses chants dans le fond de son âme.

Il y a donc affectation manifeste dans cette manœuvre du poète qui s'abaisse afin d'être élevé plus haut, qui se cache derrière la gloire de ses amis pour que son nom soit mieux éclairé par leurs rayons, qui se fait la planète, le satellite de tant d'éclatans soleils pour que sa propre lumière en devienne plus brillante.

Après avoir ainsi préparé ses voies, M. Sainte-Beuve a voulu prendre son essor. Il a pensé que le moment était venu pour lui de se montrer original, et de choisir son sentier au milieu des nombreuses routes nouvelles ouvertes à la poésie. On doit reconnaître que plus qu'aucun de ses rivaux il possédait une connaissance profonde de la littérature classique ou autre. Ses essais sur les écrivains des siècles précédens témoignent d'études consciencieuses et bien faites. Malheureusement la tendance de son esprit le porta vers l'école de Ronsart. Il s'éprit d'un bel amour pour les hardiesses de cet ancien novateur et prétendit trouver les élémens de sa propre originalité dans l'imitation d'un genre que Boileau avait taxé de barbarie et de mauvais goût.

C'est alors que le poète,

Assis sur le versant des coteaux modérés,

rêva la *Pensée d'août* et *Monsieur Jean,* bizarres compositions, publiées d'abord dans le *Magasin pittoresque.* « Ce poème, assez compliqué, a été peu compris, » dit M. Sainte-Beuve. « Il me semble pourtant que j'y ai réalisé peut-être ce que j'ai voulu. » Or qu'a-t-il voulu? « Il m'a semblé, » conti-

nue-t-il, « qu'il était bon peut-être de replacer la poésie do-
» mestique, et familière, et réelle, sur son terrain nu, de la
» transporter plus loin, plus haut, même sur les collines
» pierreuses, et hors d'atteinte de tous les magnifiques om-
» brages. » En vérité le commentaire ne paraît pas plus clair que le texte, et je doute que le public le comprenne mieux. Si l'auteur entend par *collines pierreuses* des vers rocailleux, durs à l'oreille, dénués de toute harmonie, un style incorrect, entortillé, qui prend à tâche d'obscurcir la pensée par la bizarrerie de l'expression, d'en rendre le sens douteux, souvent même tout-à-fait inintelligible, on ne peut nier qu'il n'ait complètement atteint son but. Mais certes le public est fort excusable de n'y avoir rien compris, et de n'avoir vu dans cet essai qu'une tentative également déplorable pour l'art et pour la langue. Quand un homme de talent montre un pareil mépris pour la pureté du style, pour l'élégance et la clarté, que peut-on faire, sinon de déplorer son erreur et gémir sur la décadence des lettres qui reçoivent les plus rudes atteintes, précisément de ceux en qui elles avaient mis tout leur espoir? Des poésies telles que la *Pensée d'août* et *Monsieur Jean,* si tant est qu'on puisse encore appeler cela des poésies, ne semblent en effet bonnes tout au plus qu'à délier la langue du lecteur, qui devra faire de longs efforts avant de réussir à prononcer avec aisance et vitesse des vers comme celui-ci :

Marèse avait atteint à très peu près cet âge ;

et quand il aura pris la peine de vaincre les obstacles que lui offre la forme, rude écorce qu'on ne peut toucher sans se blesser, s'il réussit, ce qui n'est pas sûr, que trouvera-t-il dessous? Des lieux communs de fort mince valeur, des idées bonnes sans doute, mais qu'on rencontre partout et pour lesquelles le charme de la diction n'eût pas été de trop, car c'était le seul moyen de rafraîchir leurs vieilles couleurs depuis long-temps fanées.

Mais l'auteur, quoique les avertissemens ne lui aient pas manqué, persiste, et bien mieux, prétend fonder un nouvel art poétique sur les cailloux qui encombrent sa route. Voici comment dans son épître à M. Villemain il expose ses préceptes :

Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
Et plus la forme étroite a lieu de le garder.
Si le sentier commun, où chacun peut rôder,
Longe par un long tour votre haie assez basse
Pour qu'on voie bouvier et génisse qui passe,

Il faut doubler l'épine et le houx acéré
Et joindre exprès d'un jonc chaque pied du fourré.
Si le fleuve ou le lac, si l'onde avec la vase
Menace incessamment notre plaine trop rase,
Il faut, sans avoir l'air, faute d'altier rocher,
Revêtir un fossé qui semble se cacher,
Et qui pourtant suffit, et bien souvent arrête.
La Hollande autrement ne rompt pas la tempête,
Et ne défend qu'ainsi ses pâturages verts,
Et ses brillans hameaux, que j'envie en mes vers.
Ce rebord du fossé, simple et qui fait merveille,
C'est la rime avant tout; de grammaire et d'oreille
C'est maint secret encore, une coupe, un seul mot
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inattendu, quelque lettre pressée
Par où le vers poussé porte mieux la pensée.
A ce jeu délicat qui veut être senti
Bien aisément se heurte un pas inaverti.
Cet air de prose, au loin, sans que rien la rehausse,
Peut faire voir nos prés comme on verrait la Beauce;
Mais soudain le pied manque, et l'on dit : *Faute d'art !*
Qui donc irait courir dans Venise au hasard ?

En vérité je doute fort que le spirituel littérateur auquel ces vers sont adressés ait vu clair dans un pareil amphigouri, et soit nullement tenté de prendre M. Sainte-Beuve pour maître de style.

D'ailleurs les résultats produits par l'application de ces principes, ne valent certainement pas la peine qu'il faudrait se donner pour comprendre des instructions si obscures. L'inspiration languit et s'éteint dans cette recherche continuelle de *secrets de grammaire et d'oreille*, de *coupes*, de *mots*, de *sons inattendus*. Voyez, par exemple, comment le poète nous parle de l'un des plus beaux lacs de la Suisse :

Il était soir; le jour dans sa pénible trace
Avait chargé le lac d'orage et de menace;
Mais, comme dans la vie on voit souvent aussi,
Le couchant soulevait ce lourd voile éclairci.
Je m'assis solitaire, et là, pensant à celle
Qui m'avait dit d'aller et de m'asseoir comme elle,
Je méditais les flots et le ciel suspendu,
Le silence lui seul et le calme entendu,
La couleur des reflets. La nue un peu brisée
Jetait un gris de perle à la vague irisée,
Et le lac infini fuyait dans sa longueur.
Cette tranquillité me distillait au cœur
Un charme qui d'abord aux larmes nous convie :
« Oh ! disais-je en mon vœu, rien qu'une telle vie,

Rien qu'un destin pareil au jour qu'on vient d'avoir,
Lourd, orageux aussi, mais avec un tel soir! »

Point d'enthousiasme, point de verve, rien qu'une froide rêverie., bien alambiquée, qui s'appliquerait de même à tout autre site. En toute occasion le poète ne regarde qu'au dedans de lui-même, et, comme le singe de la fable, il n'oublie qu'une chose, c'est d'éclairer sa lanterne. Mais peut-être croyez-vous que l'aspect des montagnes, si grandiose et si varié, lui aura fait enfin oublier un instant son étroite personnalité pour admirer et décrire leurs scènes majestueuses? Hélas! vain espoir; il paraît qu'elles étaient trop hautes pour lui.

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas;
Si quelque chose en moi résiste et pèse en bas;
Si, pour un seul ravin, tantôt j'ai crié grâce!
Tous oiseaux à l'envi ne fendent tout l'espace,
Toutes fleurs n'ont séjour, passé de certains pas;
Si quelqu'une, plus fière, a doublé ses appas,
Il en est du vallon qui n'ont que là leur grâce.
N'en ayez trop dédain, quand vous les respirez.
Tout mon être est ainsi : pas d'haleine trop haute;
Promenade au coteau, poésie à mi-côte,
C'est le plus, et de là j'ouis les bruits sacrés.
Pourtant, pourtant j'ai vu, traîné par vous, cher hôte,
Sur Aï les cieux bleus que vous m'avez montrés!

C'est ainsi que M. Sainte-Beuve semble de plus en plus vouloir nous faire regretter Joseph Delorme, dont la lyre avait du moins encore des accens mélodieux. Comment se fait-il qu'un écrivain qui a toujours à la bouche le nom d'André Chénier puisse d'une telle manière fouler aux pieds les lois de l'harmonie et les délicatesses de la langue sans respect pour l'oreille ni le bon goût? Pour moi, je l'avoue, une pareille aberration de la part d'un esprit aussi réellement supérieur passe les bornes de mon intelligence, et me paraît d'autant plus regrettable que M. Sainte-Beuve s'est toujours distingué par une tendance morale, pure, élevée et tout-à-fait contraire aux mauvaises doctrines qui ont empoisonné la littérature moderne.

J'ai presque honte de le dire, mais je préfère encore les excentricités barroques de M. Alfred de Musset. Ici du moins il y a vraiment quelque chose d'original, de neuf, de spontané. Les licences du style marchent d'accord avec les licences de la pensée. L'imagination désordonnée du poète se livre sans frein à tous ses caprices, et la langue, forcée de s'y plier,

obéit sans trop de peine à ces étranges exigences. On dirait un coursier rétif monté par un habile cavalier, il fait de fréquents écarts sans doute, mais la main ferme qui tient la bride le ramène toujours dans le droit chemin. De tous les écrivains de la nouvelle école, M. A. de Musset est peut-être celui qui a le mieux compris quel parti l'on pouvait tirer de cette liberté proclamée par tant d'autres qui n'en ont rien su faire. Laissant là les méditations vagues et creuses auxquelles nous venons de voir que les procédés de la poésie émancipée conviennent si peu, il a pensé avec raison que le genre familier pouvait seul les supporter d'abord et en populariser l'usage. Ses contes pétillent d'esprit, de verve, d'audace. Leur allure bizarre étonne, mais blesse moins et l'on s'y habitue bientôt. D'ailleurs point d'affectation, point de recherche; si le vers est rompu d'une singulière façon, il n'en coule pas moins comme de source; il y a certainement beaucoup de naturel dans sa manière. La description suivante en offre un exemple :

Don Puez, l'arme au bras, est sur les arsenaux ;
Seul, en silence, il passe au revers des créneaux ;
On le voit comme un point ; il fume son cigare
En route, et d'heure en heure, au bruit de la fanfare,
Il mêle sa réponse au qui-vive effrayant
Que des lansquenets gris s'en vont partout criant.
Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre,
Les uns, dans leurs manteaux, s'endormant sur la terre,
D'autres jouant aux dés. — Propos, récits d'amours,
Et le vin (comme on pense), et les mauvais discours
N'y manquent pas. — Pendant que l'un fait, après boire,
Sur quelque brave fille une méchante histoire,
L'autre chante à demi, sur la table accoudé ;
Celui-ci, de travers examinant son dé,
A chaque coup douteux, grince dans sa moustache.
Celui-là, relevant le coin de son panache,
Fait le beau parleur, jure; un autre, retroussant
Sa barbe à moitié rouge, aiguisée en croissant,
Se verse d'un poignet chancelant, et se grise
A la santé du roi, comme un chantre d'église.
Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.

Les licences abondent, on ne saurait le nier, mais elles sont habilement jetées et ne gâtent presque rien au tableau. Dans cet autre récit, voyez comme la césure et l'enjambement servent bien la fantaisie du poète :

Contre un doublon d'argent un cœur de fer s'émousse.
Ce fut, le premier mois, l'amitié la plus douce

Qui se puisse inventer. Je m'en allais la voir,
Comme çà tout au saut du lit — ou bien le soir
Après le spectacle. — Oh! c'était une folie,
Dans ce temps-là! — Pauvre ange ! — Elle était bien jolie.
Si bien, qu'après un mois, je cessai d'y venir.
Elle de remuer terre et ciel, — moi de fuir. —
Pourtant je fus trouvé ; — reproches, pleurs, injure,
Le reste à l'avenant. — On me nomma parjure,
C'est le moins. — Je rompis tout net. — Bon ! — cependant
Nous nous allions fuyant et l'un l'autre oubliant. —
Un beau soir, je ne sais comment se fit l'affaire,
La lune se levait cette nuit-là si claire,
Le vent était si doux, l'air de Rome est si pur ! —
C'était un petit bois qui côtoyait un mur,
Un petit sentier vert, — je le pris, et Jean, comme
Devant, je m'en allai l'éveiller dans son somme.

Il est impossible d'être plus hardi, de traiter plus cavalièrement les anciennes règles de la poétique. A cet égard M. A. de Musset va quelquefois si loin qu'on se demande si c'est bien sérieusement, s'il ne veut point parodier les exagérations de la nouvelle école, comme dans cette fameuse ballade qui commence ainsi :

C'était dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Quoi qu'il en soit, l'on est plus tenté de rire que de critiquer, et la verve piquante de l'auteur vous entraîne malgré les extravagances du style. Cependant, il faut bien le dire, le choix des sujets n'est guère moral ; M. de Musset respecte fort peu les convenances, et la plupart des pièces de son recueil sont plus ou moins tarées sous ce rapport. Les dernières seulement appartiennent à un genre plus élevé ; le poète semble revenir à une tendance plus sage et plus noble, et ses vers en reçoivent une harmonie plus pure, un ton plus majestueux. Le morceau intitulé : *l'Espoir en Dieu,* est certainement fort remarquable. Il montre chez l'auteur une souplesse de talent dont on peut encore attendre de nouveaux progrès.

Des diverses écoles que nous venons de passer en revue, laquelle est destinée à survivre? Problème difficile que l'avenir résoudra, mais dont, nous pouvons déjà le prévoir, la solution se trouve probablement en dehors de tous les systèmes exclusifs et exigera de profondes modifications dans les

principes posés d'abord d'une manière trop absolue. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la littérature a rompu avec le passé; la voix des anciens maîtres ne résonne plus que faiblement à nos oreilles; la poésie attend son messie. Jusqu'à ce qu'il vienne, nous verrons sans doute le talent et l'esprit errer à l'aventure, tenter maints essais, préparer les voies à l'homme de génie dont la tâche sera de coordonner tous ces élémens, de les réunir en un seul faisceau et d'imprimer enfin à l'inspiration poétique un élan vigoureux et une forme durable.

MACBETH, tragédie de W. Shakspeare, traduction littérale en vers par *Jules Lacroix*. — Paris. In-12, 1 fr. 75 c.

Le système de traductions littérales prévaut toujours plus depuis quelque temps. On a senti le ridicule de ces prétendues interprétations qui avaient pour résultat de défigurer l'œuvre originale, et de travestir singulièrement les pensées de l'auteur, sous le prétexte de leur donner des formes plus polies, plus en rapport avec le génie de la langue française. A mesure qu'on a mieux étudié les littératures étrangères, on a reconnu que la plupart des anciennes traductions étaient fort incomplètes, n'offrant jamais qu'une copie molle et décolorée des chefs-d'œuvre qu'elles voulaient reproduire. Il fallait donc se rapprocher du sens littéral, et tout en respectant le génie de la langue, mettre tous ses soins à conserver l'empreinte particulière qui est comme le sceau du talent original. Cette direction nouvelle est certainement heureuse; elle rend le travail de la traduction plus difficile, l'enlève aux commodes périphrases de la médiocrité, qui gâte tout ce qu'elle touche, le replace entre les mains des hommes capables de sentir et de rendre l'énergie de l'inspiration poétique et semble promettre une carrière brillante à cette branche littéraire jusqu'ici trop dédaignée. Il est vrai qu'on débute par se jeter d'un extrême dans l'autre. L'horreur de la périphrase conduit tout droit au barbarisme, et l'élégance du style est facilement sacrifiée à l'enthousiasme de la fidélité. Mais ce sont là des écueils qui, une fois signalés, deviendront sans doute moins dangereux; le grand art du traducteur sera de passer entre eux sans les toucher; pilote habile il faut qu'il dirige son navire au milieu de ce périlleux passage, et qu'il renonce à des détours qui rendaient sa marche plus facile, mais l'éloignaient des traces de son auteur.

C'est la tâche que s'impose M. J. Lacroix en essayant de reproduire en vers français le Macbeth de Shakspeare. Sous le

rapport de l'exactitude il a complètement réussi; la comparaison de son travail avec celui de Ducis ne laisse aucun doute à cet égard, et prouve la supériorité incontestable de son système. Il a su faire passer dans la langue française toutes les beautés du drame anglais ; on retrouve bien dans sa traduction tous les traits qui caractérisent le génie un peu sauvage du poète, aucun détail n'y manque, et l'impression étrange mais profonde que produit cet ensemble prodigieux de défauts et de qualités sublimes, est en général rendu avec bonheur. Sous son crayon hardi le roc a conservé toutes ses aspérités menaçantes qui, s'élevant jusqu'au ciel, semblent déchirer la nue et défier les orages, tandis que Ducis en a seulement détaché quelques blocs qu'il a taillés et polis à loisir pour en faire les assises d'un monument français.

Mais quant à ce qui concerne l'élégance et la pureté du style, M. J. Lacroix laisse, nous l'avouons, beaucoup à désirer. Son vers, plus énergique, plus libre dans ses allures que celui de Ducis, est aussi généralement moins harmonieux. Il appartient tout-à-fait à la nouvelle école, dont les licences n'ont point encore été consacrées par un génie assez supérieur pour faire accepter leur naturalisation dans la poésie française. Il fait un fréquent abus de l'enjambement, qui rompt la cadence d'une manière pénible et rapproche le vers de la prose. On aperçoit un peu trop le travail de l'interprète exact qui s'est astreint à traduire vers pour vers; le sens est parfois obscur, ou du moins sa clarté disparaît sous le tour forcé de l'expression.

.... Est-ce un poignard qui brille? Viens, oh! vite!
Tourne vers moi, ton manche à le saisir m'invite!
Viens donc.... Mais je te vois, et ne puis t'approcher!
Fatale vision! n'es-tu pas au toucher
Sensible comme aux yeux? ou n'es-tu qu'un mensonge,
D'un cerveau qui bouillonne épouvantable songe,
Un poignard en idée? Oui, je te vois luisant,
Réel comme ce fer que je tire à présent.
Tu m'indiques ma route, et l'instrument terrible
Dont je vais me servir dans cette nuit horrible!....
Je rêve! ou mon œil vaut tous mes sens à la fois!
Je te vois toujours là! toujours!.... et j'aperçois
Du sang qui tout-à-coup vient de rougir ta lame. —
Non, ce n'est pas réel : j'ai ce poignard dans l'âme!
Tout sur un hémisphère à présent paraît mort,
Et des songes maudits frappent l'homme qui dort.
Maintenant la sorcière, en ses noirs maléfices,
Vient à la pâle Hécate offrir des sacrifices,
Et le Meurtre livide avance un pied furtif,
Aux hurlemens du loup qui l'appelle ; — et, craintif,

En alongeant ses pas, comme Tarquin dans l'ombre,
Marche au but désigné, tel qu'un fantôme sombre. —
Terre solide et ferme, oh! ne m'écoute pas,
Ignore le chemin que vont suivre mes pas,
De peur que tes cailloux sur mes traces n'élèvent
Des voix!.... et que leurs voix à cette heure n'enlèvent
Ce que mon crime veut de silence et d'horreur. —

Ce morceau est certainement fort remarquable; il serait presque impossible de traduire plus exactement et surtout de respecter davantage les allures originales de la prosodie anglaise. Non-seulement le sens est interprété d'une manière bien complète, mais encore la forme du rhythme est conservée autant que possible. Ce vêtement étranger dont on affuble la poésie française lui convient-il? C'est une question qu'il ne serait pas juste de vouloir résoudre, d'après les seuls essais de ce genre tentés jusqu'à ce jour. Mais on peut cependant déjà reconnaître que cette marche nouvelle modifie essentiellement le vers français et le prive de l'un des principaux élémens de son ancienne harmonie. La cadence de l'hémistiche disparaît, la place de la césure n'est plus fixe, elle dépend du sens de la phrase et se plie à tous les caprices de la pensée. Il ne reste plus guère que la rime pour distinguer la poésie de la prose, et M. J. Lacroix a compris la nécessité de s'attacher à la rendre aussi riche et aussi sonore que possible. Du reste il est certaines situations dans lesquelles ce langage un peu heurté, saccadé, mais énergique, produit certainement un effet bien supérieur à celui des périodes élégantes et majestueuses de l'ancien style poétique. Ainsi la scène du somnambulisme, dans la traduction de M. Lacroix, est beaucoup plus naturelle et plus frappante que le long monologue de Ducis. La scène du banquet mérite aussi d'être citée. Quant au reste de la pièce, il nous semble qu'une interprétation en prose aurait mieux valu; le public acceptera difficilement cette poésie étrange à laquelle son oreille n'est point encore accoutumée. Quoi qu'il en soit, M. J. Lacroix doit être encouragé dans son travail; de nouveaux efforts le feront peut-être approcher plus près du but, et nous espérons qu'il ne tardera pas à publier les autres traductions du même genre qu'il annonce dans ce volume.

LES CENDRES D'UN EMPEREUR, poème en 3 époques; par *H. Dottin.* — Paris, chez Ch. Gosselin. In-8.

Ne vous tarde-t-il pas, comme à moi, que ces cendres soient arrivées, *translatées,* et bien duement scellées sous les voûtes

des Invalides, afin de n'en plus entendre parler? Nos oreilles n'ont pas encore oublié le canon des dernières grandes batailles qui résonnait si douloureusement au milieu de l'Europe, à moitié dépeuplée par la guerre et menacée de retomber bientôt dans la barbarie, de voir tous ses élémens de vie et de prospérité succomber l'un après l'autre sous les baïonnettes du despotisme militaire. De toute cette gloire impériale, ce que nous avons vu de plus positif, c'est la France envahie par les Cosaques, accablée d'impôts de toute espèce, resserrée dans des limites plus étroites, réduite enfin à recevoir comme un bienfait les conditions humiliantes tracées par ses vainqueurs. Et après avoir été les témoins de tous ces désastres, il nous a fallu entendre porter aux nues le génie de celui qui en fut l'auteur. Le nom de l'Empereur devint le signe de ralliement de ceux qui se disaient les amis de la liberté. Quiconque l'avait vu de près ou de loin, quiconque avait joué le moindre rôle dans sa courte et fatale destinée, depuis son secrétaire particulier jusqu'à son valet de chambre, se mit à publier ses mémoires, et nous fûmes inondés d'apologies, d'anecdotes, de bavardages sans fin, toujours à la plus grande gloire du grand Empereur, du grand capitaine, du grand administrateur, du grand législateur; car toutes les grandeurs possibles étaient accumulées dans ce phénomène. Sa défaite et sa chute n'étaient dues qu'à la perfidie, à la trahison. S'il avait fait verser tant de sang, c'était par amour des hommes; s'il avait violemment usurpé le pouvoir et foulé aux pieds les institutions républicaines, c'était par amour de la liberté; s'il avait aspiré à la monarchie universelle, c'était pour le plus grand bien des nations qu'il décimait et opprimait sans doute afin de leur faire mieux sentir ce bonheur futur que leur ingratitude l'empêcha d'accomplir. Puis vinrent les chansons populaires où l'on fit du gendre de l'empereur d'Autriche, du restaurateur de la noblesse, le représentant de la démocratie. Fils de la république, il adorait sa mère qu'il avait étouffée, sans doute par excès de tendresse, et dans son amour pour la France il prenait tous ses enfans pour en faire des héros qui portaient jusqu'au bout du monde la renommée de la grande nation. Après la révolution de 1830, le théâtre eut son tour : drame, mélodrame, vaudeville, parade, le petit caporal fut mis à toute sauce, l'Empereur figura sur tous les tréteaux, jusqu'à ce que son neveu vint mettre le comble à la parodie en voulant singer le retour de l'île d'Elbe et en publiant les *Idées napoléoniennes,* deux espiégleries pour lesquelles son oncle l'aurait probablement fait fouetter en pleine classe devant tous ses camarades de collége.

Enfin le sujet semblait épuisé ; l'on commençait à respirer, à croire qu'il serait permis de n'y plus penser, quand un ministère, on ne sait pourquoi, s'est imaginé d'aller réclamer les cendres de l'Empereur. Aussitôt des millions sont votés par acclamation, une frégate est expédiée avec un prince, des fêtes pompeuses se préparent, et nous voilà tout de plus belle replongés dans les souvenirs de la grande armée, dans les fanfaronnades de la gloriole militaire, dans les agitations d'un triomphe posthume dont on n'a sans doute pas calculé toute la portée. Plaise au Ciel qu'en évoquant ainsi l'ombre du conquérant on ne réveille pas le fatal esprit de conquête! On pourra prendre encore patience alors, et quelque étourdissant que soit ce roulement funèbre qui va retentir d'un bout de la France à l'autre avec grand accompagnement de phrases vides et sonores, on se consolera du moins en pensant que cette fois-ci c'est bien la fin, la clôture définitive et sans remise. Mettez-moi vite ces cendres à leur place et n'en parlons plus. Si vous pouviez enterrer avec elles toutes les rapsodies inspirées par la gloire de l'Empire, vous rendriez un éminent service aux historiens futurs en leur évitant la peine de lire tout ce fatras inutile. Mais hélas! la fosse ne saurait être assez grande pour les contenir, car nous ne sommes pas au bout. N'entendez-vous pas déjà les écrivains qui taillent leurs plumes, les poètes qui se battent les flancs? La circonstance est trop belle pour ne pas enfanter d'innombrables publications. Voici, pour commencer, un poème en trois époques. Il est vrai que ce n'est qu'une mince brochure, et l'on doit savoir gré à l'auteur de sa modération, car avec un sujet pareil et son talent facile il pouvait aussi bien nous offrir un poème épique en 24 ou 36 chants. Mais M. Dottin n'aime pas les longueurs; à leurs autres mérites que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler, ses productions en général joignent celui de la brièveté qui n'est pas sans valeur lorsqu'il s'agit de poésie surtout. Les trois époques qu'il a choisies de préférence sont 1815, 1821 et 1840, Waterloo, le 5 mai et l'hôtel des Invalides, c'est-à-dire la débacle, l'exil et l'apothéose. Ses vers ne manquent ni de verve, ni d'harmonie, c'est du genre lyrique, et, sauf quelques licences, telles par exemple que de faire rimer *reprenez-les* avec *vos valets*, *trônes* avec *couronnes*, le langage du poète est en général assez pur. Pour un poème de circonstance il ne laisse pas que d'être remarquable, et l'on peut souhaiter que tous ceux qui viendront sur ses traces fassent aussi bien que lui, mais c'est fort douteux.

MÉMOIRES du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo, publiés par le comte de Mérode-Westerloo, son arrière-petit-fils. — Bruxelles. 2 vol. in-8, 18 fr.

Le feld-maréchal de Mérode était capitaine des trabans de l'empereur Charles VI. Dans les guerres du commencement du XVIIIe siècle il servit tour à tour en Espagne, puis dans les Pays-Bas, et par son dévouement ainsi que par son courage il sut se faire une bonne renommée. Ses mémoires, auxquels on a scrupuleusement conservé leur couleur originale, sont fort curieux. Ils peignent avec naïveté la vie de l'homme de guerre à cette époque, où c'étaient encore le plus souvent les grands seigneurs qui guerroyaient à leurs frais pour le compte de leur souverain et prodiguaient leur patrimoine en échange de quelques titres honorifiques. Quoiqu'il n'écrivît pas très-correctement le français, le feld-maréchal possédait cependant une instruction assez étendue; la littérature classique ne lui était pas étrangère, et il avait du goût pour les beaux-arts et les antiquités. Loyal et fidèle sujet de l'Empereur, il le servait avec un noble désintéressement; mais ses devoirs envers le souverain ne lui font pas oublier les véritables intérêts de son pays. En toute occasion il plaide la cause des Pays-Bas; il cherche constamment à lutter contre les intrigans qui exploitaient à leur profit ces riches et malheureuses provinces. On trouvera dans ses mémoires d'intéressans détails sur la cour impériale, ainsi que sur les mœurs de l'époque, car il séjourna tour à tour à Madrid, à Vienne, et parcourut à plusieurs reprises les principales villes d'Italie. C'est une peinture assez grossièrement ébauchée sans doute, mais pleine d'originalité.

MARIE CAPELLE. Milan. In-8.

Ce nom figure en tête d'une pièce de vers dans laquelle la femme qui le porte est représentée comme une victime de machinations perfides, comme un véritable martyr. L'auteur de cette apologie reste prudemment anonyme, et aucune adresse d'imprimeur n'y est indiquée; la rubrique de Milan n'est sans doute elle-même qu'un moyen de dérouter les curieux. De telles précautions ne sont pas étonnantes du reste, car rien n'est plus scandaleux que ce mépris qu'on professe ouvertement pour les arrêts de la justice, rien n'est plus absurde que ces prétentions de victime persécutée dans un pays où la publicité des jugemens, l'institution du jury et la liberté de la défense offrent aux accusés toutes les garan-

ties possibles. Cet intérêt très-excusable, même dans son exagération, tant que le jugement n'était pas prononcé, devient aujourd'hui une insulte à la justice, une espèce d'attentat contre la base la plus sacrée de l'ordre social. S'il s'agissait d'une femme ordinaire qui ne fût distinguée ni par son esprit ni par son éducation, la seule remarque à laquelle aurait probablement donné lieu le verdict du jury, c'est que jamais la fiction des circonstances atténuantes n'avait été plus maladroitement employée. Mais c'est une dame du grand monde, une *âme d'élite*, une femme incomprise, et tout ce public saturé des émanations impures de la littérature moderne s'éprend d'une vive sympathie pour elle, absolument comme si c'était une héroïne de G. Sand ou de Balzac. Nous ne savons quelle sera la solution définitive de ce drame monstrueux, de cette inextricable complication d'intrigues honteuses et de mensonges habiles; mais en attendant, il nous semble que la culture de l'esprit et le développement des facultés, loin de faire excuser la perversité du cœur, la rendent plus détestable encore et ne peuvent qu'ajouter à la rigueur du châtiment que réclame la société offensée. Les mauvais vers de cette pitoyable poésie ne sont qu'un écho des acclamations indécentes qui ont à plusieurs reprises compromis la majesté du tribunal de Tulle, et ce qui nous paraît ressortir le plus clairement de ces manifestations scandaleuses, c'est que les idées du bien et du mal sont étrangement confondues au milieu des hardiesses de notre époque, et que la justice a plus que jamais besoin d'une main ferme pour tenir sa balance. Son énergie seule peut sauver la société de grands malheurs, et s'il est à désirer qu'elle puisse un jour remettre son glaive dans le fourreau pour ne plus l'en sortir, ce moment heureux est encore bien loin de nous.

LA CHINE, l'opium et les Anglais, contenant des documens historiques sur le commerce de la Grande-Bretagne en Chine, etc.; par M. *Saurin.* — Paris. In-8, fig., 5 fr.

La querelle des Anglais avec les Chinois repose sur un motif si peu plausible, que l'on est obligé de recueillir et de consulter tous les documens qui peuvent jeter quelque jour sur les faits antérieurs à la déclaration de guerre. Si la justice de la cause anglaise n'en ressort pas d'une manière bien évidente, du moins on y trouve le récit détaillé des griefs reprochés aux Chinois et des conflits successifs qui ont amené cette rupture. M. Saurin a extrait et traduit les relations les plus authentiques, dont il semble résulter clai-

rement que le bon droit est du côté de la Chine. Son opinion n'est peut-être pas tout-à-fait exempte de partialité ; cependant si l'on considère la question sous le point de vue moral, on la trouvera juste : il est vrai qu'en général ce n'est pas dans les intrigues de la politique qu'il faut chercher la morale. Du reste ce petit ouvrage renferme une foule de notions intéressantes sur les mœurs des Chinois, et donne sur le commerce, sur l'usage et les effets délétères de l'opium des renseignemens fort curieux. Il est accompagné de plusieurs gravures et d'une carte de la Chine.

LA TURQUIE D'EUROPE, ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernemens divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire; par *Ami Boué;* avec une carte nouvelle de la Turquie. — Paris. 4 vol. in-8, 32 fr.

Sous le rapport scientifique, cet ouvrage offre un grand intérêt; il renferme une foule de données précieuses, d'observations qui présentent tous les caractères de l'exactitude, de curieux renseignemens qui complètent, rectifient ou confirment les relations d'autres voyageurs. M. Boué a visité plusieurs fois la Turquie d'Europe; il l'a parcourue en tous sens, non pas en touriste, mais en savant; il s'est livré à une étude approfondie, et n'a négligé aucun des détails propres à faire bien connaître l'état physique et moral du pays, ainsi que les diverses peuplades qui l'habitent. Géologue habile, il a été conduit par la direction spéciale de ses travaux à examiner avec une attention toute particulière la géographie de ces contrées jusqu'ici mal connues, parce qu'elles n'avaient jamais été convenablement explorées. Les notions imparfaites et souvent contradictoires rapportées par des voyageurs qui n'avaient pu pénétrer qu'avec peine dans l'intérieur de la Turquie et s'étaient vus arrêtés par des obstacles sans nombre, à une époque où de telles entreprises ne s'accomplissaient souvent qu'au péril de la vie, laissaient un vaste champ à exploiter. Se hâtant donc de profiter des facilités plus grandes que fournit à cet égard le nouvel ordre de choses établi par le sultan Mahmoud dans l'empire ottoman, M. Boué s'est lancé avec courage dans une carrière qui promettait d'abondantes ressources à son esprit observateur. Dès ses premiers pas il a pu se convaincre qu'il ne s'était point trompé dans ses prévisions. Non-seulement l'histoire naturelle et la géologie lui ont fourni des données nouvelles, mais encore il a reconnu que la géographie demandait une

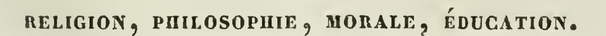
révision presque générale, et ses recherches sont venues jeter une vive lumière sur cette branche de la science. La première partie de son livre est entièrement consacrée aux observations de ce genre : elle se compose de cinq chapitres qui traitent successivement la *géographie*, la *géologie*, la *végétation*, la *faune* et la *météorologie* de la Turquie d'Europe. C'est un travail tout-à-fait scientifique, un peu aride dans sa forme, hérissé de nomenclatures et de catalogues, mais rempli de faits intéressans, et d'autant plus digne de l'attention des savans que l'auteur, profitant des nombreuses connaissances qu'il possède, établit souvent des comparaisons fécondes en résultats neufs et inattendus.

La seconde partie comprend, sous le titre général *d'ethnologie,* tout ce qui a rapport à la population, aux divers élémens qu'elle renferme, aux mœurs, coutumes, institutions, croyances, manières de vivre, au commerce et à l'industrie. Ce tableau de la civilisation turque est fort curieux, aucun détail n'échappe à la sagacité de l'auteur; il nous introduit dans l'intérieur des familles, nous fait assister à tous les actes de la vie, depuis les plus importans jusqu'aux plus futiles; il nous conduit tour à tour chez le Turc, chez le Grec, chez l'Albanais, chez le Serbe, chez le Valaque, et ne néglige rien de ce qui peut servir à faire apprécier le caractère et le développement particuliers de ces peuples divers, qui, quoique soumis à la même domination, conservent chacun sa couleur originale sans se mêler ni se confondre. On trouvera le plus vif intérêt dans tous ces renseignemens que l'auteur a recueillis lui-même sur les lieux et qui sont empreints d'un ton de véracité bien propre à inspirer la confiance. Aucune prévention systématique ne dirige ses jugemens. Il décrit simplement ce qu'il a vu, le bien comme le mal, et nous ne croyons pas que jamais peinture plus vraie ait été faite des populations soit chrétiennes, soit musulmanes qui habitent l'empire ottoman. Il est fâcheux que son style ne soit pas aussi pur que ses intentions. M. Boué semble manier avec peine la langue française : rarement il trouve l'expression propre, ses phrases sont contournées, obscures, dénuées de grâce et d'harmonie; on ne lit pas, on laboure, et avec la meilleure volonté du monde on ne parvient pas toujours à le comprendre. De plus il emploie parfois des termes qui sentent un peu trop le terroir : ainsi, quand il nous apprend que les Turcs n'ont point *d'Anpro, Girod, etc.,* à moins d'être genevois, on ne saura certainement pas ce qu'il a voulu dire. C'est un défaut qui ne détruit sans doute point le mérite solide et réel de son livre, mais qui pourra nuire à son succès et rétrécira probablement le cercle de ses lecteurs.

Dans la troisième partie l'auteur retrace l'histoire des diverses provinces turques, expose l'état actuel de leurs relations politiques et jette un coup d'œil rapide sur les éventualités de guerre et de partage que l'avenir peut amener. Ces considérations, auxquelles les évènemens du jour donnent un si grand intérêt, sont pleines de mesure et de sagesse. Ici encore M. Boué fait preuve d'une rare impartialité; il envisage froidement les diverses faces de la question, se montre exempt de tout préjugé dans son appréciation des différentes puissances européennes qui s'y trouvent engagées, et le soin qu'il a mis à étudier la position réelle des peuplades dont le sort serait ainsi changé, donne à son opinion une certaine autorité. Dans les circonstances actuelles, son ouvrage ne peut manquer de fixer au plus haut point l'attention publique. On peut dire que c'est le tribut de la science à la question du jour, et il mérite sous ce rapport la première place parmi les publications que celle-ci a fait éclore.

Le dernier volume est terminé par quatre appendices assez importans. Le premier contient des directions précieuses pour les voyageurs, sur les passeports, les Tatares, les logemens, le choix des domestiques, les droguemans, la nourriture, les vêtements, la manière de prendre des renseignemens, etc. etc. Le deuxième renferme la nomenclature géographique adoptée en Turquie et une savante critique des cartes de cette contrée. Le troisième est une indication des lieux, sur les principales routes, et de leur distance respective. Enfin le quatrième offre un tableau des hauteurs mesurées ou estimées.

On voit que M. Boué n'a rien omis, rien négligé de ce qui pouvait rendre son travail complet et utile. C'est un exemple précieux, digne d'être suivi, car avec ce zèle et cette ardeur d'investigation il n'est presque pas de pays au monde où le voyageur ne trouvât encore quelque nouvelle découverte à glaner.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LE PROTESTANTISME DÉVOILÉ, ou le catholicisme et le protestantisme mis en parallèle; par un curé du canton de Genève. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c.

Le titre de ce volume nous paraît un véritable non-sens, car on ne dévoile que ce qui est secret ou caché. Or que peut-

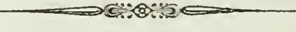
on dévoiler dans le protestantisme où tout se passe au grand jour, devant le public et dans la langue vulgaire? L'auteur a employé là une rubrique de charlatan pour allécher les lecteurs qui se laissent volontiers prendre à l'appât d'un secret dévoilé. Il a voulu leur faire avaler ainsi quelques chapitres de lourde controverse, assaisonnée de toutes les douceurs théologiques jetées à la tête de Luther et de Calvin depuis trois siècles, avec grand accompagnement de calomnies contre la prétendue intolérance de leurs adeptes, auxquels on ne pardonne pas de ne plus se laisser rôtir et torturer pour l'édification des fidèles. C'était si joli ces petits auto-da-fé d'hérétiques relaps et non relaps dont on faisait un feu de joie! En vérité il est bien juste que de si belles fêtes soient regrettées, et les réformés ont grand tort de ne plus s'y prêter. Voyez un peu ces malheureux qui proclament la liberté des croyances, l'égalité des cultes, et permettent à une minorité catholique d'avoir jusqu'au sein même de la cité de Calvin une église, des écoles, des sœurs de charité, des frères de la doctrine chrétienne. Il n'y a plus moyen de songer à les brûler, il faut renoncer aux bûchers, du moins pour le moment, et, en attendant que le bon temps revienne, la recette de Don Basile est l'unique ressource des grands inquisiteurs. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. Il est vrai que dans le pays ce moyen obtiendra peu de succès. Catholiques et protestans se connaissent et s'estiment, et savent trop bien à quoi s'en tenir sur ces misérables menées. Ils n'ont qu'une voix pour bénir la concorde qui les unit, et pour repousser avec mépris les brandons de discorde qu'on voudrait jeter entre eux. Mais à l'étranger il n'en est pas de même, on trouve des oreilles mieux disposées, des esprits plus crédules, on se donne des airs de martyrs, de victimes opprimées, et dans l'occasion l'on se réserve d'exploiter amplement cette veine de secours et de protection. Voilà pourquoi l'on illustre le code genevois, en ce qui touche l'exercice des cultes, d'un commentaire à la façon de certains jésuites, voilà pourquoi un curé du canton de Genève publie un libelle, en ayant soin toutefois de ne pas le signer de son nom.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

UEBER ABSCHAFFUNG der Todesstrafe und Verhütung der Verbrechen vom Standpunkte der Social-Reform; herausgegeben von *J.-H. Hochdörfer.* — Genf und Paris, Ab. Cherbuliez et Cie. In-12.

Partisan de l'abolition de la peine de mort, M. Hochdorfer a voulu mettre cette question difficile à la portée de tous en la dégageant tout-à-fait des données scientifiques qui s'y rattachent, des élémens du droit actuel, pour la montrer sous le point de vue d'une réforme sociale dont il la considère comme devant être l'un des principaux moyens. Il réfute l'une après l'autre les diverses objections opposées à cette abolition. Il prétend établir en principe l'inviolabilité de la vie de l'homme et s'appuie également pour cela sur la religion et sur la morale. Il croit la peine de mort inutile, dangereuse même comme moyen répressif; l'histoire, dit-il, nous apprend que plus les lois sont sévères et plus les mœurs sont rudes et barbares. Cette peine lui paraît donc produire un résultat tout contraire à celui que le législateur a dû se proposer. Nous ne voulons point renouveler ici la discussion du principe, et nous accordons volontiers à l'auteur que la législation actuelle est loin d'être parfaite, loin même d'être en harmonie avec les progrès de la civilisation et avec l'esprit du christianisme. Mais justement, parce qu'on pense qu'une réforme complète est nécessaire, ne devrait-on pas s'abstenir de ces attaques partielles qui scindent une question et compromettent son succès? Dans l'état actuel des institutions sociales, l'abolition de la peine de mort ferait, selon toute probabilité, plus de mal que de bien. Pourquoi donc ainsi gâter sa cause en provoquant des expériences intempestives dont les résultats ne pourraient être que fâcheux? Au châtiment du coupable on veut substituer sa régénération, aux menaces de l'intimidation, aux rigueurs de la justice répressive on veut substituer la prévoyante sollicitude qui prévient le crime en empêchant le germe du mal de se développer chez l'homme, en lui fournissant tous les moyens d'éclairer son esprit, d'élever son âme, de former son cœur. Assurément rien de mieux. Mais pour atteindre le but, c'est le principe même de la législation qu'il faut changer. Hors de là tout essai de réforme ne saurait être qu'infructueux. Voyez par exemple à quoi les déclamations des humanitaires français ont abouti : à une misérable fiction légale, à ces circons-

tances atténuantes qui sont un sujet de scandale presque continuel. Nous croyons donc qu'il n'y a pas opportunité dans des publications du genre de celle-ci. Le sentiment public s'égare trop facilement pour qu'il ne soit pas toujours un peu dangereux de lui adresser de semblables appels. En fait de réforme sociale on ne doit jamais perdre de vue les données rigoureuses de la raison, et il ne faut pas ébranler l'édifice par sa base avant d'avoir réuni tous les matériaux nécessaires pour construire celui qu'on prétend élever à sa place. Sauf ce point, sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec M. Hochdörfer, nous n'avons que des éloges à donner à son écrit, qui nous a paru rempli d'idées, d'intentions généreuses, d'aperçus féconds, et dont le style est également remarquable par sa clarté.



SCIENCES ET ARTS.

EXPÉDITION au pôle austral et dans l'Océanie des corvettes l'Astrolabe et la Zélée, sous le commandement de M. *Dumont d'Urville.* — Paris. In-8 avec 4 grandes cartes, 10 fr.

Ce volume renferme les rapports adressés au ministre de la marine depuis le commencement de la campagne jusqu'à ce jour. Ce n'est pas une relation détaillée ; l'auteur n'a pu faire qu'un résumé rapide de l'itinéraire suivi par les deux corvettes sous son commandement, et son but principal est de consigner à mesure les principaux travaux accomplis, les découvertes les plus importantes qui seront le fruit de cette grande expédition. Le but du voyage était de reconnaître les parages de l'Océanie et de s'avancer le plus loin possible vers le pôle austral afin de compléter les connaissances géographiques sur cette partie du globe encore peu connue. Guidés par les instructions du savant Arago, les habiles explorateurs, à la tête desquels se trouvait M. Dumont d'Urville, ont rempli leur mission avec zèle et succès. Des travaux précieux pour la science ont été accomplis à l'aide d'instrumens perfectionnés qui donnent aux observations une exactitude plus grande, et rien n'a été négligé pour rendre cette entreprise féconde en résultats utiles. Les rapports du commandant promettent aux navigateurs des notions nouvelles sur les meilleures routes à suivre, des renseignemens sur la direction des courans, sur

certains passages jusqu'ici peu fréquentés, et sur les stations les plus commodes pour les bâtimens. Il renferme de plus l'annonce de plusieurs découvertes importantes qui combleront le vide que nos cartes présentaient jusqu'à ce jour dans les environs du pôle austral. Les terres Louis-Philippe et Adelie, tels sont les noms donnés par M. Dumont d'Urville aux rochers déserts contre lesquels viennent s'appuyer les glaces polaires.

IDÉES ITALIENNES sur quelques tableaux célèbres; par *A. Constantin*, auteur de la copie sur porcelaine de la Transfiguration. — Florence. In-8, 7 fr. 50 c.

En intitulant son livre *Idées italiennes*, M. Constantin paraît avoir voulu indiquer simplement que ses jugemens ne reposaient pas sur les idées françaises, ou plutôt parisiennes, qui sont en général acceptées trop facilement comme des oracles en fait d'art. Du reste elles ne sont italiennes que par les sujets et les lieux qui les ont inspirées, et pour indiquer plus exactement le genre d'esprit qui les domine, l'auteur aurait dû les appeler *Idées genevoises*. Ceci fera sans doute sourire plus d'un lecteur qui voudront y voir une intention critique, car il est assez généralement reçu de considérer Genève comme une ville ennemie de toute poésie, dépourvue de tout enthousiasme artistique. Les voyageurs qui en parlent ressemblent fort aux moutons de Panurge, ils répètent tous à l'envi le premier qui a représenté ses habitans comme de secs et froids calculateurs dont l'âme n'est qu'une table de multiplication et le cœur un grand livre de comptes courans. Mais nous ne partageons point cette manière de voir, nous osons protester contre cette sentence inique, et loin de prétendre jeter ainsi le moindre blâme sur la tendance de M. Constantin, nous voulons indiquer par là qu'il est demeuré fidèle aux directions du bons sens national et qu'il a su concilier heureusement l'enthousiasme de l'artiste avec cette raison genevoise dont l'influence nous paraît très-salutaire, toutes les fois surtout qu'elle s'allie au sentiment profond et vrai. Les observations de M. Constantin sont empreintes d'une originalité remarquable dont la source gît précisément dans cette indépendance d'esprit, si féconde pour tout ce qui ressort du domaine intellectuel. Connu par son talent admirable comme peintre sur porcelaine, et par le développement nouveau qu'il a su donner à cet art difficile, il est bien placé pour parler des chefs-d'œuvre qui ont été pour lui l'objet d'études longues et patientes. On peut dire que sur de telles

matières sa parole est une autorité de quelque poids; aussi n'hésitera-t-on pas à lui accorder l'indulgence qu'il réclame pour oser prendre la plume après avoir, comme il le dit, regardé la *Transfiguration* pendant 1560 heures. Les mérites littéraires de la plupart des écrivains qui dissertent sur la peinture sont bien balancés du reste par une telle expérience.

M. Constantin a passé six années à Florence et sept à Rome, pour copier les tableaux des plus grands maîtres et assurer ainsi la conservation de ces merveilles dont le temps dégrade chaque jour les originaux. La vue journalière des chefs-d'œuvre de la peinture l'a rendu familier avec les procédés de chaque école, et lui a permis d'apprécier jusque dans les plus petits détails les mérites particuliers de leurs diverses méthodes. Obligé de se rendre exactement compte de ce qu'il voulait reproduire, il a pu faire une foule de remarques curieuses, intéressantes, qui échappent d'ordinaire à l'observateur plus occupé de rendre l'impression qu'il éprouve que d'en rechercher les causes. Raphaël a surtout été étudié par lui d'une manière toute particulière. C'est son peintre de prédilection, il s'identifie volontiers avec son beau génie, et c'est celui dans la copie duquel il a déployé le talent le plus remarquable. Il décrit tous les procédés de cet habile maître, nous explique l'art avec lequel il savait captiver l'attention, la fixer sur ses peintures, et la diriger toujours vers le sujet principal du tableau, et nous le montre préoccupé sans cesse du beau idéal auquel il sacrifie adroitement la vérité lorsque la rigoureuse observation de celle-ci nuirait à la grâce et à l'harmonie de l'ensemble. Les remarques de M. Constantin n'ont rien de systématique; il ne s'attelle au char d'aucune école exclusive; il admire ce qui lui paraît beau tout comme il critique ce qu'il croit mauvais, sans crainte timide, sans préjugé de convention, mais aussi sans pédanterie ni amertume. Ses jugemens sont ceux d'un homme de goût et d'esprit. Les artistes y reconnaîtront l'homme du métier qui sait très-bien ce dont il parle, et les amateurs y trouveront une certaine bonhomie tout-à-fait propre à lui concilier leurs suffrages. Il est bien parfois un peu caustique, mais cela même jette du piquant sur son œuvre. Le monde parisien ne semble pas avoir gagné ses sympathies; quoiqu'il y ait longtemps vécu, son esprit indépeudant n'a point plié sous le joug de la mode, car, selon lui, rien n'est plus déplorable pour les arts que d'arriver à Rome avec les idées de Paris, et il plaint vivement le pauvre artiste français obligé de représenter un miracle qu'il ne croit point, d'après la commande d'un ministre qui n'y croit pas non plus, pour un public dont la foi, quoi qu'on en dise, n'est guère plus réelle que celle de l'ar-

tiste et du ministre. C'est indiquer d'un trait la cause principale de la décadence où se trouve aujourd'hui la peinture religieuse. Quant à l'autre peinture, ce n'est pas les artistes qu'il accuse de mauvais goût, puisqu'ils ne font que copier les modèles que la société leur présente, et sont, par conséquent, obligés de renoncer à la grâce naturelle et naïve pour la grâce aristocratique et maniérée, la seule que puissent atteindre les belles dames qui trônent dans les salons du grand monde. Ces vérités sont un peu dures à dire, mais elles sont pleines de sens, et l'on ne peut qu'approuver celui qui a le courage de les proclamer. Les arts comme les lettres ont tout à perdre en abandonnant la nature pour suivre les caprices de la mode, les exigences des conventions sociales, en quittant le vrai pour le faux. Le beau idéal n'est pas une vaine fantaisie de l'imagination ; il repose sur des principes fixes, sur des élémens naturels que le temps ne change ni ne détruit, car c'est, on peut le dire, une perception de l'âme dont l'essence est immortelle.

Le livre de M. Constantin pourra servir de guide aux étrangers qui visitent l'Italie pour admirer ses richesses artistiques. Il ne fait pas l'inventaire de tous les musées, de toutes les églises et les galeries, mais il indique les principaux chefs-d'œuvre qui méritent d'être vus, et enseigne comment il faut faire pour les voir avec fruit, pour en retirer autre chose que la satisfaction d'une curiosité frivole. Des détails curieux sur Raphaël, sur Michel-Ange, et un aperçu rapide des procédés de la peinture sur porcelaine ajoutent à l'intérêt de cette publication, bien digne d'exciter l'attention publique. L'auteur ne manie sans doute pas aussi bien la plume que le pinceau, cependant son style ne manque pas de vigueur, et, ainsi que nous l'avons dit en commençant cet article, il porte un cachet d'originalité assez remarquable.

NOUVEL ALBUM de peinture, ou traité d'aquarelle mis à la portée de tout le monde; orné de 10 planches lithographiées et peintes par *A.-C. Chaudesaigues fils*. — Paris. In-12, 1 fr. 50 c. = **PEINTURE LITHOCHROMIQUE**, ou imitation sur toile, et l'art de donner aux objets dessinés au crayon, à l'estampe, aux gravures, etc., l'apparence d'une peinture à l'huile. In-12, 75 c. = **PEINTURE ORIENTALE** et peinture sur verre, ou l'art de peindre sur papier, mousseline, velours, verre, bois, etc. In-12, 75 c. = **PEINTURE** en cheveux, et procédés pour graver sur acier. In-12, 75 c. = **L'ART** de peindre sans maître les fleurs à l'aquarelle, et de colorier les gravures. In-12, 75 c. = **PUNCTOGRAPHIE**, méthode pour faire à la fois, même sans connaître le dessin, 15 beaux portraits ou paysages. In-12, fig., 1 fr.

Cette collection de petits manuels offre une série de notions

utiles, de procédés faciles à comprendre, qui, pour peu qu'on ait de l'adresse dans les doigts, vous mettront promptement en état de faire maints petits ouvrages fort jolis. C'est un genre de récréation bien fait pour amuser et intéresser à la fois les jeunes gens. Il présente, pour les longs loisirs de l'hiver, une ressource précieuse qui contribuera d'ailleurs à former le goût et à développer chez les enfans certaines dispositions dont ils pourront ensuite retirer un résultat avantageux. Les arts d'agrément, considérés comme moyens de distraction, sont, il nous semble, d'une importance en général mal comprise dans l'éducation. Le plus souvent on ne les regarde que comme une source de succès mondains, et c'est ce qui les fait rejeter par beaucoup de parens. Or il est un autre point de vue sous lequel ils peuvent être envisagés d'une manière bien différente. C'est dans leur utilité pour contrebalancer l'influence délétère de l'oisiveté, pour offrir un aliment à l'activité de l'esprit et détourner l'imagination des sujets dangereux sur lesquels elle serait facilement portée à se diriger. Nous pensons que sous ce rapport ils offrent à l'éducation un auxiliaire qu'on aurait tort de dédaigner. Ils occupent encore l'intelligence tout en la délassant de travaux plus sérieux. C'est pourquoi la collection que nous annonçons ici nous paraît digne d'être recommandée. Elle forme un très-joli cadeau à offrir aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe. La bonne exécution des gravures dont elle est ornée et la modicité de son prix lui assurent un succès durable. Déjà plusieurs des manuels qui la composent ont eu deux ou trois éditions. Ils sont en général très-courts, donnant des explications succinctes, mais claires et suffisantes. Les détails superflus et les répétitions inutiles en sont rigoureusement exclus, mais il n'y manque cependant rien de ce qui peut rendre l'exécution des procédés simple et facile. Ce sont des instructions pratiques qui exigent fort peu de connaissances préliminaires.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Décembre 1840.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ALLAN CAMÉRON, roman inédit par *Sir Walter Scott*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce roman n'est pas de Scott, on peut l'affirmer hardiment, puisque M. Lockhart l'a déclaré, et s'est empressé de détromper le public à cet égard, par un avis inséré dans les journaux anglais. D'ailleurs, la supercherie était trop grossière pour que l'on pût s'y laisser prendre. Un désaveu n'était même pas nécessaire; la seule préface de l'éditeur suffisait pour faire naître un doute que la lecture du livre confirme bientôt. C'est, en vérité, s'aviser un peu tard de spéculer sur l'héritage du célèbre romancier; mais, dans notre époque de charlatanisme littéraire, il eût été bien extraordinaire qu'on s'abstînt d'exploiter une semblable renommée. Si l'on est resté si long-temps avant de l'oser, c'est sans doute moins par respect que parce qu'on craignait la sagacité du public, encore sous le charme des merveilleux chefs-d'œuvre du grand écrivain. Aujourd'hui que le goût, faussé par la lecture des romans à la mode, a perdu cet instinct pur et cette délicatesse de jugement qu'on redoutait, la spéculation posthume ouvre son portefeuille, et pense que le moment est venu d'exploiter le nom de Walter Scott. Le calcul est adroit; il est bien certain que les lecteurs, fatigués des extravagances de nos romanciers, seront tout disposés à l'indulgence pour une composition d'un genre plus vrai, plus sage et qui, quelque médiocre qu'elle soit, rappelle un peu la manière de Scott, et leur est offerte comme étant de lui. D'ailleurs, *Allan Caméron* n'est pas une œuvre sans talent. C'est une imitation assez habilement faite. La scène se passe en Ecosse,

au milieu de ces Highlanders, que nous retrouvons avec plaisir, comme de vieux amis; l'auteur a choisi un épisode de l'histoire des Stuarts. Charles II, Cromwel, sont ses principaux personnages. Le Prétendant, traqué par l'armée parlementaire, à la tête de laquelle marche le Protecteur lui-même, se réfugie dans les montagnes où sont ses plus fidèles soutiens, les Caméron, chefs d'un clan considérable. Mais bientôt poursuivi dans cette retraite, et vaincu dans une bataille pour laquelle il avait réuni tous ses partisans, il se voit forcé de fuir, de se cacher, d'errer d'asile en asile, jusqu'à ce qu'il puisse s'embarquer pour la France. Les incidens de cette lutte forment la trame du récit, auquel se mêle une intrigue d'amour entre Allan Caméron et la fille d'un brave homme de juge, que les Highlanders avaient fait prisonnier, et emmené comme un otage dans leurs montagnes. On le voit, tous les détails sont empruntés à Scott, ce sont ses divers ouvrages qui les ont fournis; et, dans ce sens du moins, le roman lui appartient en effet. Mais, ce que l'auteur n'a pu lui emprunter, c'est l'art de mettre en œuvre ces matériaux, c'est le souffle divin qui anime la matière, c'est l'harmonie qui fait que les moindres traits de mœurs ou de caractère concourent à la perfection de l'ensemble. Cromwel, le Prétendant, les deux Caméron, et le juge, sans cesse préoccupé de son traité de pacification générale, sont de bien pâles copies à côté des originaux du maître. Les soldats du parlement ne sont que des caricatures féroces, les partisans exaltés de Charles paraissent plus ridicules qu'intéressans, la couleur locale manque de force et ne se soutient point. Quant au talent descriptif, il n'y a pas moyen de s'y tromper pour peu que l'on connaisse la touche ferme et animée du peintre écossais. Du reste, malgré ces défauts, le roman d'*Allan Caméron* offre de l'intérêt, mérite d'être lu; mais l'auteur eût mieux fait, sous tous les rapports, de ne pas prétendre se parer des plumes du paon. En agissant ainsi, non-seulement il se fait accuser d'une espèce de fraude littéraire, mais encore il fournit des armes à la critique, qui n'aurait pas songé peut-être à cette comparaison écrasante. Il n'est pas donné sans doute à tout le monde d'être original; mais la meilleure copie perd bientôt tout son prix quand on veut la faire passer pour l'œuvre même dont elle n'est que la faible reproduction.

DEUX HISTOIRES; par *Eugène Sue*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES DEUX FAMILLES**; par le baron de *Lamothe-Langon*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE COMTE DE MANSFELD** et la Course au clocher; par *Al. de Lavergne*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES GENTILSHOMMES** de l'Ouest; par le baron *Régis de Trobriand*.—Paris. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Avec les longues soirées d'hiver est revenue l'abondance des romans. Voici de la pâture pour les loisirs du coin du feu. Aimez-vous les scènes violentes, les aventures étranges, les passions sauvages; prenez les *Deux Histoires* de M. Sue, ou les *Gentilshommes* du baron de Trobriand. Dans le premier de ces deux ouvrages, vous trouverez un tableau fortement coloré dont les principaux personnages sont des nègres esclaves, des mulâtres, des Indiens barbares et des colons européens, encore plus féroces que tous les autres, malgré leur prétendue civilisation. Ce sont des peintures où le rouge domine, où tout est sauvage depuis l'amour jusqu'à la haine. Le poignard, le serpent à sonnettes, le boa, sont les instrumens de l'intrigue, et vous comprenez quels agréables incidens peuvent être le produit de pareils moyens. L'action n'est qu'une suite de catastrophes, et l'auteur immole je ne sais combien de nègres, de mulâtres, et d'Indiens pour le plus grand plaisir de ses lecteurs. Afin d'ajouter, sans doute, à l'intérêt par un contraste piquant, le héros est une espèce d'imbécile, un officier hollandais à moitié idiot qui se trouve jeté au milieu de ce monde bizarre dont il est le jouet, et où M. Sue a probablement cru qu'il produirait un effet très-original et très-plaisant. Mais le but est manqué; car on ne se sent pas du tout disposé à rire de sa bêtise en présence de ces lugubres scènes qui n'inspirent que le dégoût et la pitié. L'autre histoire de M. Sue se passe sur un théâtre plus rapproché de nous. C'est un épisode emprunté aux salons de l'Empire, à la vie de cette noblesse improvisée chez laquelle l'ambition semblait avoir seule remplacé tous les sentimens nobles, toutes les inspirations généreuses, où l'intrigue, effaçant les vieilles distinctions sociales, confondait souvent tous les rangs, sans égard pour l'éducation morale ou le développement intellectuel. Madame de Bracciano, irritée de ce que son mari ne voit en elle qu'un instrument de fortune et de succès, s'abandonne, sans contrainte, à son amour pour Hermann, jeune aventurier dont elle ne connaît rien, sinon la passion violente qu'il dit éprouver pour elle. Madame de Bracciano n'est coupable que d'intention; mais, craignant de le devenir de fait, exaltée par le désespoir de son amant, elle forme le projet d'obtenir un divorce afin de pouvoir offrir sa main à Hermann. Son mari s'oppose

d'abord à cet éclat, qui contrarie ses vues; puis, grâce à l'intercession de l'empereur lui-même, il consent, et madame de Bracciano se voit au comble de ses vœux. Dans l'enivrement de la joie, elle vole chez son amant pour lui rendre la vie et le bonheur. Hermann était absent, un homme brutal et grossier l'attendait en jurant à sa porte. L'amante, effrayée de cette désagréable rencontre, se cache dans un cabinet voisin, et bientôt le retour du jeune homme la rend témoin d'une scène dégoûtante qui lui dévoile toute l'imprudence de sa conduite. Cet Hermann, pour l'amour duquel madame de Bracciano s'était ainsi sacrifiée, n'était qu'un misérable intrigant, un voleur sous le poids d'une condamnation infamante. Un secours imprévu vient la tirer de cette position périlleuse; avec l'aide de quelques coups de poignard qui, cependant, ne sont pas mortels, l'auteur conclut son récit par un dénouement assez brusque et peu satisfaisant, car Hermann ne reçoit pas le prix de ses méfaits, et madame de Bracciano, bien et dûment divorcée, traîne une triste existence que le chagrin et le repentir abrégent bientôt. Cette histoire ne manque pas d'intérêt, mais, il faut bien le dire, d'un bout à l'autre elle n'a pas l'ombre de vraisemblance.

Les Gentilshommes de l'Ouest peuvent être rangés sur la même ligne. M. de Trobriand a voulu nous peindre les mœurs des chouans, et il est tombé dans une semblable erreur en introduisant, au milieu de la vie civilisée, le développement sauvage des passions les plus fougueuses. Si du moins il avait pris ses héros dans la première insurrection de la Vendée, parmi ces paysans fanatiques dont l'ignorance superstitieuse expliquait tous les excès, dont l'exaltation brutale pouvait rendre vraisemblable toutes les fantaisies de son imagination! Mais c'est dans les troubles qui ont suivi la révolution de 1830 que M. de Trobriand place la scène de son roman; mais c'est une femme du grand monde qu'il nous représente comme une Messaline impitoyable qui ne recule devant aucun forfait, qui ne met nul frein à ses passions, et leur sacrifie sans pitié le repos et la vie des hommes. La comtesse du Halgne est un caractère tout-à-fait hors de la nature; personne ne voudra l'accepter pour vrai, d'autant plus que l'auteur en fait plutôt une coquette qu'une femme débauchée. C'est toujours le même travers qui distingue les romanciers de l'école moderne. La vérité leur importe peu pourvu qu'ils produisent de l'effet. Ils ne comprennent pas que ce moyen s'use vite, et qu'en littérature, comme dans les arts, le faux n'a qu'un succès éphémère qui ne dure guère plus que les caprices de la mode.

Si vous aimez mieux, comme il est probable, les peintures de la vie réelle, de la vie de tous les jours, vous lirez de préférence les contes de M. de Lavergne, sa *Course au Clocher* surtout, qui n'est qu'une bluette sans doute, mais bien contée, et dans laquelle du moins toutes les passions ne sont pas mises en jeu pour exciter un instant d'intérêt. *Les Deux Familles* de M. Lamothe-Langon remplissent même mieux les conditions véritables du roman que ne le peuvent faire ces imaginations désordonnées qui semblent dédaigner l'observation comme un moyen trop vulgaire. Malheureusement, la fécondité prodigieuse de cet écrivain ne lui laisse guère le temps de travailler ses productions, qui ne s'élèvent pas, en général, au-dessus du niveau de la médiocrité. Il entasse incidens sur incidens, personnages sur personnages, ne s'occupe point de développer des caractères bien soutenus, et paraît se soucier fort peu des exigences de l'art. On peut lui reprocher surtout la trivialité de ses intrigues et son penchant à remplir ses chapitres du commérage insignifiant des petites villes.

THÉATRE de *A. S. Empis*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

La plupart des pièces de M. Empis ont été bien accueillies du public sur la scène. Sans obtenir des succès éclatans, elles ont pris place au répertoire du théâtre, et c'est toujours avec plaisir qu'on les voit jouer. Ce n'est pas de la haute comédie, l'auteur n'aspire point à se faire le Molière de notre époque, rôle difficile devant lequel ont échoué tous ceux qui l'ont tenté jusqu'à présent. Il a la conscience de ses forces et ne veut pas compromettre son talent en sortant de la sphère qui lui convient. Ses productions appartiennent au genre du drame épisodique dont les sujets sont empruntés soit à l'histoire, soit aux incidens de la vie sociale. La peinture des caractères en forme bien toujours une des parties essentielles, mais elle n'en constitue pas le but exclusif, et la leçon morale s'y montre comme le résultat de diverses circonstances combinées de manière à ce que l'action repose sur leur développement naturel et simultané. C'est un travail qui exige la fécondité de l'imagination plutôt que la profondeur de la pensée ou le génie observateur. Il demande surtout une entente parfaite de la scène et le talent de faire concourir tous les détails à l'harmonie de l'ensemble. L'unité d'action n'y est point nécessaire, mais il faut savoir unir fortement les différens ressorts de l'intrigue par un lien commun qui maintienne leur accord et les

empêche de produire la confusion en multipliant trop leurs effets.

Ce travail rapproche l'auteur dramatique du romancier et présente à peu près le même genre d'intérêt. M. Empis nous a paru remplir assez bien toutes ces conditions. Il sait captiver et soutenir l'attention du spectateur, et celle du lecteur encore mieux peut-être, car ses pièces, à moins d'être jouées avec beaucoup d'ensemble et d'intelligence, doivent paraître froides à la représentation. En général leur marche est simple et naturelle; le dénouement, quoique imprévu, n'est point forcé. Quelques-unes, telles que *la Mère et la Fille*, *une Liaison*, etc., sont des tableaux de mœurs pleins de vérité. Mais le nom de drame leur convient mieux que celui de comédie. En effet, le comique n'y trouve guère place et ne semble pas être la vocation de l'auteur. C'est sous un aspect sérieux qu'il envisage la société; il sonde ses plaies en moraliste plutôt qu'en frondeur malin, et se propose toujours d'en faire sortir de graves leçons. Aussi ses drames ne ressemblent-ils point à ceux de l'école moderne. Il ne sacrifie pas les convenances à l'art, il n'exagère point les passions et ne cherche jamais le succès dans l'emploi des moyens violens, dans les écarts monstrueux d'une imagination déréglée. On peut dire que son théâtre est vraiment moral dans ses moyens comme dans son but : c'est un mérite plus original et plus rare, aujourd'hui, que l'audace de ces novateurs extravagans qui ne respectent rien, et croient effacer toutes les turpitudes qu'ils étalent sur la scène en conduisant leur héros sur l'échafaud ou au bagne.

Les pièces historiques de M. Empis prêtent davantage à la critique. Elles sont en général assez faibles; on n'y retrouve ni l'empreinte locale ni une connaissance bien profonde des sujets qu'il veut traiter.

LE XIXe SIÈCLE; par *E. Nus* et *F. Fertiault*. — Paris, chez A. Royer. In-8.

Notre siècle prête à la satire assurément; toutes les époques ont un côté mauvais, et aujourd'hui, sans être taxé de misanthropie, on peut trouver beaucoup à blâmer dans les diverses tendances qui se manifestent avec tant d'audace au milieu de l'effervescence des esprits. La corruption est peut être en réalité moins grande que jadis, mais elle est plus apparente, plus généralement connue, et la publicité lui donne un aspect plus hideux, ne lui permet plus de se cacher aux regards de

l'honnête homme dont elle froisse les sentimens et semble braver l'indignation. Nous ne sommes donc point surpris que le poète, donnant libre cours à sa verve chaleureuse, soit tenté de jouer le rôle d'un Juvénal et de fustiger sans pitié les vices et les passions basses qui ne craignent pas de se montrer au grand jour. Mais pour qu'une satire soit bonne, il ne suffit pas qu'elle signale vaguement les travers de l'humanité, qui sont toujours à peu près les mêmes en tout temps; il faut de plus qu'elle retrace surtout les traits caractéristiques qui sont le cachet particulier de l'époque qu'elle prétend peindre. Or, c'est ce que nous cherchons vainement dans l'œuvre de MM. Nus et Fertiault. Leur satire ne manque ni d'énergie, ni de talent poétique, ni même de vérité; mais elle ne s'adresse guère plus au dix-neuvième siècle qu'à tout autre. Les principaux points qu'ils examinent, savoir le scepticisme, l'égoïsme, l'adultère, la prostitution, le vol, n'appartiennent pas plus au temps présent qu'à ceux qui l'ont précédé. Au contraire même, le dix-huitième siècle était sous ces divers rapports plus corrompu que le dix-neuvième, et c'est son influence qui agit encore quoique plus faiblement sur notre époque. Le seul passage qui puisse s'appliquer exclusivement à la société actuelle, c'est celui qui concerne les spéculateurs effrontés, les entreprises par actions; mais nous reprocherons aux auteurs de ne pas entrer assez avant dans leur sujet, et de rechercher la force exagérée de l'expression plutôt que la vérité des détails. Il fallait raconter et non déclamer. Une simple mais ingénieuse exposition des faits impressionnerait bien plus vivement que ne peuvent le faire des accusations vagues et générales comme celle-ci :

Et tous, pour colorer leurs promesses trompeuses,
Changent les plus hauts murs en affiches pompeuses;
A la droite d'un chiffre entassent les zéros,
Gras symbole des fonds que n'ont pas leurs bureaux,
Et qui font voir aux sots, dont le désir s'allume,
Plus d'or qu'en cinquante ans le Pérou n'en exhume;
De prospectus outrés ils chargent les journaux,
Aux coins les plus courus apostent des fanaux,
Menteurs inanimés leur servant de doublures;
Et ce bruyant fracas d'emphatiques allures,
Ce mécanisme adroit qu'ils font si bien mouvoir,
Comme un bruit qui fascine, attire en leur pouvoir
Et fait prendre à leur miel ces hommes débonnaires,
Race de vrais moutons qu'on nomme actionnaires,
Flairant un spécimen comme chiens en arrêt,
Et qui pour les fripons ont un lot toujours prêt.

DICTIONNAIRE général et grammatical des dictionnaires français, extrait et complément des dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres; par *Napoléon Landais*. 5[e] édition revue et corrigée. — Paris, chez Didier. 2 vol. in-4, 30 fr.

Le succès de ce dictionnaire permet à l'auteur d'y apporter toujours de nouveaux perfectionnemens. Les éditions se suivent avec rapidité, et chacune d'elles renferme quelque chose de plus que les précédentes. Au moyen de ces nombreuses additions, l'ouvrage de M. N. Landais n'est plus seulement un simple dictionnaire du langage, c'est un véritable manuel encyclopédique où l'on trouve à côté de tous les mots anciens et modernes, tous les termes des arts et de la science, et une nomenclature géographique et mythologique très-complète. Sans contredit, c'est le travail de ce genre le plus considérable qui ait encore été publié. Il comprend tout ce que renferme le dictionnaire de l'Académie avec le supplément, qui est en voie de publication, et a le grand avantage de ne présenter qu'un seul ordre alphabétique, ce qui rend les recherches plus promptes et plus faciles. M. Landais s'est proposé surtout de faire un livre utile, qui pût servir de guide et d'interprète fidèle pour la lecture et la conversation, qui offrît toutes les directions nécessaires dans ce but. Comme il le dit lui-même, à l'Académie seule appartient de fixer la langue, de consacrer d'époque en époque les conquêtes réelles qui reculent ses limites, tandis que lui se pose en sentinelle avancée qui signale à mesure chacun de ses pas, et jalonne la route d'après les indications de l'usage dont les caprices, souvent éphémères sans doute, demandent cependant à être constatés. Si le travail de l'Académie est d'une haute importance pour conserver la pureté du style et opposer une digue aux écarts du néologisme, celui de M. Landais permet d'apprécier dans son ensemble l'œuvre de modification et de transformation qui s'opère incessamment dans le langage d'un peuple civilisé. C'est un inventaire complet de toutes ses richesses bonnes ou mauvaises, parmi lesquelles le goût doit choisir celles qui méritent d'être conservées. D'ailleurs, un esprit de sage critique a souvent dirigé sa plume, et il n'adopte point indifféremment tous les mots qu'il a cru devoir admettre dans ses colonnes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur le mérite de ce dictionnaire, auquel nous avons déjà consacré un article l'année dernière, et nous nous bornerons à recommander à nos lecteurs cette nouvelle édition que l'auteur a revue avec soin et passablement augmentée.

HISTOIRE D'HÉRODOTE, traduite du grec par *Larcher*. — Paris, chez Lefèvre, rue de l'Éperon, n. 6. 2 vol. in-12, ensemble de 950 pages. Prix : 7 fr.

Cette nouvelle édition, très-joliment exécutée, contient, outre les IX livres de l'*Histoire,* la vie d'*Homère* attribuée à Hérodote. Imprimée avec un beau caractère, bien lisible, sur un papier très-blanc, et dans un format commode, elle réunit à la fois les avantages de l'élégance et ceux de l'économie. C'est encore un de ces problèmes typographiques que M. Lefèvre résout d'une manière si ingénieuse dans le but de multiplier les chefs-d'œuvre littéraires, de les revêtir des formes les plus propres à faciliter leur vente, et de les populariser toujours davantage en les mettant par la modicité du prix à la portée de toutes les bourses.

C'est noblement comprendre sa profession de libraire et se montrer le digne soutien d'un état dont tant d'autres ne font qu'un métier de charlatans et de dupes. La bonne littérature, on doit le reconnaître, a les plus grandes obligations à M. Lefèvre ; nul plus que lui n'a contribué à répandre ses précieuses productions.

Tandis que la corruption du goût et la présomptueuse audace d'une nouvelle école semblaient menacer les lettres d'une décadence qui conduit tout droit à la barbarie, il a su lutter avec courage contre l'indifférence publique, et préparer une renaissance prochaine en faisant pénétrer dans toutes les classes de la société les ouvrages immortels de ces grands écrivains, qu'on s'imaginait pouvoir si facilement détrôner. Guidé dans ses spéculations bien plus par l'amour du beau et du vrai que par l'espoir du gain, il ne s'est point laissé rebuter par l'insuccès de quelques-unes de ses entreprises. Persuadé que la variété des formes était le meilleur moyen de réveiller l'attention, il s'est occupé sans cesse à réaliser toutes les combinaisons possibles dans l'intérêt des lettres, comme dans celui des lecteurs de tous les rangs et de toutes les fortunes. Il serait difficile d'énumérer les nombreuses collections qu'il a publiées, depuis ces éditions de luxe, destinées à faire l'ornement des plus belles bibliothèques, jusqu'aux in-douze compacts qui permettent à l'amateur le plus modeste d'acquérir un J.-J. Rousseau complet pour 28 francs. Il n'est presque pas un format commode ou nouveau dont la première idée ne soit due à son invention féconde, et ses éditions se distinguent en général soit par le bon choix des commentaires, soit par la correction typographique. Certainement si toute la librairie française se fût montrée animée de cet esprit vraiment littéraire, elle aurait traversé avec bien moins de

peine les circonstances difficiles de ces dix dernières années, et la concurrence belge n'eût été pour elle qu'un stimulant plutôt utile que nuisible. Malheureusement les hommes éclairés et judicieux comme M. Lefèvre sont de rares exceptions dans son sein.

L'*Hérodote* que nous annonçons ici fait partie d'une *bibliothèque grecque*, qui renfermera les principaux ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie que nous a laissés la Grèce. Le public accueillera sans doute avec faveur cette excellente publication, et les chefs-d'œuvre de l'antiquité se trouvant bientôt dans toutes les mains, nous verrons de nouveau leur influence salutaire exercer son action sur la marche de notre littérature. En vain a-t-on prétendu qu'une semblable étude n'avait servi qu'à jeter nos écrivains dans la fausse route de l'imitation. L'opinion, mieux éclairée, reconnaîtra que ce fut au contraire à cette source vive qu'ils puisèrent leurs plus nobles inspirations, et quant à l'affectation maniérée, quant aux règles étroites de la forme sous le joug desquelles ils voulurent courber le génie, ce n'est certes pas dans les modèles que nous a légués la Grèce qu'on en retrouve l'origine. La critique a fait bonne justice de ces travers qui avaient leur cause dans l'organisation de la société au dix-septième siècle. Les temps ont changé depuis lors; aujourd'hui les rois ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper de tyranniser leurs sujets en matière de goût; le peuple n'attend plus, pour applaudir le génie, la permission des courtisans. Il faut donc surtout éclairer son jugement, lui fournir des élémens de comparaison et lui suggérer ainsi des vues plus larges et plus fécondes. La connaissance des littératures étrangères, anciennes ou modernes, est le premier et le plus sûr moyen d'atteindre ce but.

SOUVENIRS d'un voyage en Suède en 1839; par *F. Ch. de Strombeck*; trad. de l'allemand. — Strasbourg. In-8, 5 fr.

Depuis quelque temps les touristes dirigent leurs pas vers le Nord. Fatigués de suivre toujours la même route, blasés sur les délices du Midi, sur le beau soleil de l'Italie, sur les bois d'orangers et les ruines majestueuses du monde antique, ils vont chercher des impressions nouvelles sous l'âpre climat des peuples que les Romains appelaient barbares et qui pourraient bien avec plus de raison renvoyer aujourd'hui cette épithète mal sonnante aux nations méridionales. En effet la civilisation moderne semble se développer d'autant mieux que le sol sur lequel elle s'établit est plus ingrat et plus re-

belle à la culture de l'homme. Les lettres de M. Marmier nous ont déjà signalé le curieux phénomène de ces paysans islandais, qui, dispersés dans de misérables hameaux, sur une île sauvage et stérile, sont plus instruits, plus lettrés que la plupart des habitans de tant de petites villes riches et commerçantes. Les *Souvenirs* de M. Strombeck nous donnent des détails non moins satisfaisans sur l'état actuel de la civilisation en Suède. Nous y voyons l'instruction publique florissante, des habitudes d'ordre et de moralité généralement répandues, un bien-être matériel et une pureté de mœurs qui sont les élémens de la prospérité des peuples. Ces observations sur le caractère national sont bien propres à lui concilier l'estime et la sympathie : hospitalité, bienveillance, accueil franc et cordial, telles sont les qualités que M. de Strombeck a surtout remarquées et qui lui ont fait le plus souvent oublier l'ennui de voyager dans un pays dont il ne connaissait pas la langue. Les descriptions qu'il fait de la contrée la présentent sous un aspect assez original, et les nombreuses informations de tout genre qu'il a soin d'enregistrer dans sa relation pourront être fort utiles à ceux qui seront tentés de suivre ses traces. Sa réputation d'écrivain lui a d'ailleurs fait trouver accès auprès des hommes les plus marquans de la Suède, et en particulier son entrevue avec le roi Bernadotte lui fournit un épisode plein d'intérêt.

DEUX ANNÉES de l'histoire d'Orient (1839-1840) ; par *E. de Cadalvène* et *E. Barrault*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'histoire de ces deux années renferme celle de tous les préliminaires qui ont amené le traité du 15 juillet, de tous les faits qui ont précédé l'intervention active des puissances européennes dans les affaires de l'Orient. C'est, à la fois, un exposé complet de toutes les intrigues diplomatiques dont Constantinople a été le théâtre pendant cette période, et un aperçu fort intéressant des dernières réformes du sultan Mahmoud, ainsi que des premiers actes de son successeur. On peut y suivre pas à pas les incidens qui ont amené l'alliance de la Russie avec l'Angleterre, et l'isolement de la France. Depuis le traité de paix qui avait été conclu après la victoire des armes russes, l'existence de l'empire ottoman paraissait d'autant plus menacée que l'ambitieux pacha d'Egypte pouvait, d'un jour à l'autre, fournir au czar un prétexte pour s'emparer de Constantinople. La diplomatie européenne sentit donc la nécessité d'unir tous ses efforts pour prévenir un semblable résultat et maintenir le *statu quo*. De nombreuses

conférences eurent lieu dans ce but, qui semblait être l'intérêt commun de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France. Mais la Russie parvint à déjouer toutes les combinaisons, à faire avorter tous les projets qui contrariaient ses vues. On ne put parvenir à s'entendre; les négociations furent rompues et renouées plusieurs fois sans aboutir à autre chose qu'à un échange de notes stériles, de récriminations soupçonneuses, peu propres à maintenir le bon accord entre les parties. Cependant, la position devenait de plus en plus critique au milieu des innovations hardies de deux réformateurs à demi barbares, qui avaient entrepris une tâche évidemment au-dessus de leurs forces, et menaçaient de se rencontrer bientôt dans une lutte terrible sur les ruines du vieil empire ottoman. La France employait bien son influence sur le pacha pour le détourner de toute idée de conquête ou d'agrandissement. Mais le sultan nourrissait l'espoir de soumettre ce vassal rebelle, et, tandis que la diplomatie intriguait, les deux rivaux, rassemblant de formidables armées, en vinrent aux mains sur le champ de bataille. On sait quel en fut le résultat; Ibrahim victorieux pouvait marcher sur la capitale que la mort du sultan livrait en quelque sorte sans défense au pacha d'Egypte; ce furent les menaces et les sollicitations pressantes d'un émissaire français qui empêchèrent de s'accomplir un événement dont la conséquence immédiate eût été sans doute un épouvantable conflit entre les divers intérêts européens. On se remit à négocier; l'urgence d'une prompte décision était généralement reconnue; mais les mêmes difficultés se représentèrent, et la France se trouva seule à soutenir le pacha d'Egypte contre les prétentions des amis intéressés de la Porte. C'est alors que, pour en finir, et s'assurer une part d'influence sur la solution du problème, le gouvernement anglais prêta l'oreille aux propositions de la Russie; le traité du 15 juillet fut conclu sous le prétexte de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, comme absolument nécessaire à l'équilibre européen, et sans doute aussi dans la prévision d'un démembrement futur dans lequel les parties contractantes pourront faire valoir leurs droits respectifs à l'exclusion de tous autres.

Telle est l'opinion que MM. de Cadalvène et Barrault ont puisée dans l'étude des faits et des documens officiels. On voit que la France s'est placée dans une fausse position, car si les choses sont bien telles qu'ils nous les représentent, il aurait certainement mieux valu pour elle rester en dedans qu'en dehors du traité. Du reste, ils sont d'accord avec la plupart des voyageurs pour nous montrer l'Egypte et la Turquie soumises à un despotisme brutal, honteux pour l'humanité; et plus on

apprend à connaître la valeur réelle des prétendues réformes par lesquelles on essaie de les initier à la civilisation, moins on trouve la question d'Orient digne d'exciter une guerre européenne dont les conséquences pourraient être fatales à tant de libertés si long-temps désirées, si chèrement acquises.

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT, ou Voyage pittoresque, historique et politique en Égypte, Nubie, Syrie, Turquie et Grèce; par *Eusèbe de Salle*. — Paris. 2 vol. in-8, 15 fr.

Aimez-vous l'Orient? On en met aujourd'hui partout. Vous avez de quoi vous en rassasier à votre aise. Depuis deux mois, sur dix volumes qui se publient, on peut dire, sans exagération, qu'il y en a huit qui traitent de l'Orient. Il semble que tous les voyageurs, prévoyant l'avenir, aient dirigé leurs pas de ce côté là pour en rapporter de quoi satisfaire la curiosité publique, si vivement excitée par les événemens actuels. Malheureusement ils ne peuvent pas tous trouver quelque chose de nouveau à dire, et quoique sans doute il se rencontre çà et là, dans chacun d'eux, certains détails dont l'observation avait peut-être échappé aux autres, en général, leurs ouvrages offrent des répétitions fatigantes. La vie monotone des Turcs, l'uniformité des mœurs, l'apathie dans laquelle s'engourdissent toutes leurs facultés, ne permettent pas d'employer des couleurs bien variées à les décrire. D'ailleurs le sanctuaire de la famille est interdit aux infidèles, comme celui de la mosquée, et l'on ne peut avoir ainsi qu'une connaissance très-imparfaite du véritable état moral de la nation turque. Les Pérégrinations de M. Eusèbe de Salle ne contiennent donc à peu près rien qui ne se trouve déjà dans les livres de ses nombreux devanciers. Ce n'est qu'un témoignage de plus contre la détestable administration à laquelle sont soumises des contrées qui devraient compter parmi les plus fertiles et les plus heureuses de la terre, et que le despotisme brutal condamne à figurer au nombre des plus misérables. L'accord unanime des voyageurs à cet égard est bien fait pour dissiper toutes les illusions, pour anéantir toutes les espérances fondées sur les réformes du sultan et du pacha d'Egypte. Ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir compris que le but de la civilisation doit être de relever l'homme, de lui rendre sa dignité, d'assurer le développement de ses facultés intellectuelles par les garanties nécessaires pour stimuler et soutenir ses efforts. L'élément moral leur a complètement manqué. Ils n'ont vu que le côté matériel de la question, et, s'imaginant que les caprices de leur volonté pouvaient

tenir lieu de principes, ils n'ont réussi qu'à élever un échafaudage artificiel sans base solide, sans force ni durée. En présence de ce triste résultat on ne peut, en vérité, désirer qu'une chose, c'est que les puissances européennes prennent toujours plus d'influence sur les destinées futures de l'Orient, et sachent faire concourir à sa régénération la surabondance de vie et d'activité qui se trouve à l'étroit chez elles. Les jalousies d'intérêts, les rivalités d'amour-propre rendent l'œuvre difficile sans doute. Mais plus on étudie la situation de l'Orient, son organisation intérieure, sa misère désolante et les élémens de la dissolution qui fermentent dans son sein, plus on sent la nécessité de mettre un terme à cette barbarie qui frappe de stérilité l'une des parties les plus importantes du globe, et qui, ralliée quelque jour par l'entraînement du fanatisme, pourrait bien menacer encore une fois le repos de l'Europe.

ESSAIS de solution d'un problème transcendant de linguistique, proposé le 1er janvier 1840 par un kabaliste orthodoxe. — Strasbourg, chez Derivaux. In-8.

Quel est le problème, quelle est la solution? Après avoir parcouru d'un bout à l'autre ce volume et fait des efforts réels pour en saisir le sens, je suis obligé d'avouer que je n'en sais rien. Il m'a été impossible d'y rien comprendre. C'est un salmigondis d'érudition philologique, de mysticisme, de kabalistique, de politique, d'oracles et de prophéties, dans lequel on cherche vainement à suivre la marche des idées, à retrouver le lien qui les unit. Les pensées de l'auteur paraissent si abondantes qu'elles se précipitent toutes à la fois au bout de sa plume, se glissent au travers les unes des autres et font cheminer la phrase de parenthèse en parenthèse, avec grand renfort de caractères italiques pour marquer les innombrables intentions fines ou ironiques de l'auteur. Je ne sais si c'est défaut de savoir ou d'intelligence, mais je n'ai pu même y trouver matière à une analyse quelconque. Il m'a paru seulement que 1840 était pour M. Kastner un nombre miraculeux, dans lequel il voit une foule de graves pronostics sur les événemens que doit amener la présente année. C'est un peu tard vraiment, et je conseille à mes lecteurs de se hâter s'ils veulent étudier son horoscope avant qu'elle soit finie.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DE L'UNITÉ ROMAINE opposée à la diversité protestante. — Toulouse, chez Cadaux; Paris, chez Delay. In-12, 30 c.

L'unité de la foi est le grand cheval de bataille des adversaires du protestantisme. En secouant le joug de l'autorité, la réforme a introduit la division de l'Eglise, et l'esprit du libre examen, à mesure qu'il développe ses conséquences naturelles, tend à morceler toujours davantage les opinions religieuses qui n'ont plus entre elles d'autre lien commun que le texte assez élastique de la Bible. Les interprétations se multipliant sans cesse, et n'ayant pour critère que la raison individuelle, la carrière est ouverte aux opinions les plus diverses, les plus contradictoires. Ceci est un fait qu'on ne peut nier. Mais l'unité n'existe pas non plus dans les manifestations de l'intelligence humaine, et s'il est certain qu'elle doit se trouver dans le principe générateur et conservateur qui préside à tous les phénomènes si divers de la vie, c'est sans doute dans une sphère élevée à laquelle nos facultés imparfaites ne sauraient atteindre. D'ailleurs, est-il vrai que l'autorité soit jamais parvenue à maintenir cette unité? L'histoire se charge de répondre par le tableau de toutes les discordes intestines dont l'Eglise infaillible a été le théâtre, de toutes les persécutions violentes, de tous les supplices barbares sur lesquels s'est appuyée cette oppression tyrannique. C'était un joug de fer qui contraignait tous les esprits à subir cet asservissement général qu'on veut nous représenter comme l'union la plus désirable. Les douceurs de l'inquisition, la flamme des bûchers étaient les moyens de persuasion de cette religion une et indivisible; et cependant, malgré la puissance de semblables armes, elle n'a jamais pu étouffer entièrement la liberté des consciences; elle n'a pas empêché la réforme de Luther. C'est donc une chimère que cette prétendue unité qui n'a pu et ne pourra jamais exister que sous l'empire d'un despotisme que l'humanité réprouve, que la religion condamne.

Le petit livre de controverse que nous annonçons ici envisage la question sous ce point de vue, et met en parallèle les résultats moraux de l'unité catholique avec ceux de la diversité protestante. Il cherche à prouver, ce qui n'est pas bien difficile, que les protestans, divisés en sectes innombrables, souvent hostiles les unes aux autres sur les questions du dogme, se montrent en général animés d'un même esprit

de piété, de charité, de zèle religieux qui manque au catholicisme, malgré l'uniformité de son culte extérieur. C'est là que se trouve l'union véritable, l'union féconde, la seule possible, la seule compatible avec la liberté, avec la dignité de l'âme humaine.

AVERTISSEMENT aux églises de France contre l'universalisme; par *G. de Félice.* — Toulouse, chez Cadaux; Paris, chez Delay. In-8, 75 c.

Si nous avons bien compris le sens de ce discours, l'universalisme ne serait autre chose que la tolérance qui se refuse à diviser l'humanité en deux parts inégales dont la plus petite serait composée des élus de Dieu et la plus grande vouée aux tourmens éternels. Ce sont des universalistes qui croient qu'on peut être chrétien de plusieurs manières et que les nuances de la foi ne changent rien au salut, pourvu qu'on s'attache surtout à pratiquer la morale de l'Évangile. Cette tendance qui semble résulter de l'esprit même du protestantisme paraît très-dangereuse à M. de Félice. Il la signale comme une erreur funeste et n'y voit point une conséquence nécessaire des principes de la réforme. Selon lui, la liberté d'examen est bien un moyen d'arriver à la connaissance de la vérité, mais son influence devient pernicieuse si elle ne conduit pas l'homme à l'acceptation de certains dogmes constituant seuls la véritable orthodoxie. En d'autres termes, la liberté du protestant consiste à reconnaître l'autorité de Calvin à la place de celle du Pape. Hors de là, point de salut, et les universalistes n'ont pas plus le droit d'y prétendre que les païens et les athées; ils sont même des réprouvés d'une pire espèce, car leurs doctrines peuvent plus aisément séduire les esprits superficiels qui se laissent prendre aux apparences, les cœurs simples qui obéissent volontiers à l'impulsion des sentimens généreux. Le méthodisme formule ainsi nettement sa pensée. Il n'y a plus de méprise possible. La question de l'universalisme franchement posée marque les limites du camp, c'est avec connaissance de cause que chacun pourra décider s'il lui convient de rester en dehors ou en dedans. Sous ce rapport, et quel que soit le parti qu'on veuille prendre, il est certain que M. de Félice rend un véritable service à la cause du protestantisme. Il tranche hardiment le nœud gordien de toutes ces subtilités nuageuses, de toutes ces réticences timides, par lesquelles on s'efforçait vainement de maintenir un accord impossible, et qui permettaient à l'orthodoxie d'étendre insensiblement son empire contre lequel aucune voix n'osait

s'élever avec quelque force. Le talent remarquable, l'éloquence fougueuse de ce plaidoyer en faveur du méthodisme, réveilleront sans doute le courage de ses adversaires ; on verra se relever la bannière du libre examen autour de laquelle viendront se réunir tous ceux qui comprennent d'une autre manière les principes féconds qui ont servi de base à la Réforme, qui ont fait ses premiers succès, et qui seuls peuvent assurer son triomphe final. La religion ne gagnera pas grand'-chose à de semblables débats ; mais le gant est jeté, il faut bien le relever, si l'on ne veut pas en laisser le soin à la raison, qui, abandonnée à elle-même, saura bien défendre ses conquêtes, mais dont les écarts sont toujours à redouter.

LA FORCE DE LA VÉRITÉ, ou Récit authentique de la conversion de Thomas Scott; trad. de l'anglais. — Toulouse, chez Cadaux ; Paris, chez Delay. In-12, 60 c.

Le héros de ce petit livre était un pécheur corrompu à l'âge de seize ans; il voulut s'amender, mais un commentaire socinien tomba dans ses mains et il se laissa séduire par les *horribles* doctrines de Satan. En sorte que quelques années plus tard, lorsqu'il entra dans les saints ordres, il était à peu près socinien et pélagien, et tout-à-fait arminien, et qu'il serait mort en cette effroyable hérésie, probablement, si le Seigneur ne l'eût *retiré du feu comme un tison*. Il raconte lui-même comment la grâce est descendue sur lui, comment elle lui a ouvert les yeux sur sa misère, comment elle l'a conduit à rejeter les erreurs diaboliques susmentionnées. Avec toute l'humilité d'un converti plein de zèle, il s'offre en exemple pour l'édification des fidèles. On trouve dans son récit l'exposé des doctrines méthodistes, et il les regarde comme les seules que puissent adopter ceux qui cherchent avec ardeur et bonne foi la connaissance de la vérité. Nous n'avons qu'une simple observation à faire à ce sujet, c'est qu'il nous semble difficile que ceci puisse s'accorder avec le principe de l'élection, qui établit qu'un très-petit nombre d'hommes seront sauvés, et rend par conséquent tout-à-fait illusoire pour les autres l'appel du révérend Th. Scott. Puisque la grâce est un don gratuit qui n'est accordé qu'aux prédestinés, à quoi servent les efforts et les prières pour l'obtenir? Nous aimerions bien qu'on répondît catégoriquement à cette question, car nous avouons n'avoir jamais compris comment pouvait se résoudre ce problème du méthodisme. Pour avoir la grâce, il faut la demander sincèrement, mais pour l'obtenir il faut l'avoir déjà.

DE L'HUMANITÉ, de son principe et de son avenir, où se trouve exposée la vraie définition de la religion; par *P. Leroux*. — Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici un livre que je me garderai bien de vouloir juger, car, je l'avoue, il m'a été impossible de le comprendre. La philosophie de M. Leroux ne se distingue pas en général par la clarté, il est extrêmement difficile de suivre la marche de ses idées; et il faudrait en faire une étude profonde pour pouvoir apprécier leur valeur réelle. Ici surtout il aborde les dogmes théologiques, il se lance dans la sphère du mysticisme le plus obscur, il prétend expliquer d'une manière toute nouvelle les vérités religieuses contenues dans le mosaïsme et dans le christianisme. Ce n'est point un esprit hostile à la religion qui guide sa plume, au contraire, il professe pour elle le plus grand respect, et son but est de la dégager des erreurs dont les préjugés de diverses époques l'ont entouré, de lui donner une forme plus logique, mieux en harmonie avec l'esprit de notre siècle. Le point principal de cette modification paraît être de ramener les idées religieuses sur la terre, de réhabiliter le monde présent trop sacrifié selon lui à l'espoir de la vie future, et de substituer l'idée de l'humanité, de son bonheur, de son perfectionnement, à celle d'une félicité céleste telle que le christianisme l'enseigne. L'éternité de l'homme serait ainsi dans l'humanité. Plus il s'identifierait avec celle-ci, par ses pensées et ses actions, plus il se rapprocherait de Dieu dont il est lui-même en quelque sorte une émanation. M. Leroux rejette la personnification de l'être suprême et toutes les conséquences qui en découlent. Examinant les divers évangiles, il cherche à prouver que cette idée n'y est pas nécessairement contenue et que les paroles de Jésus peuvent aussi bien s'expliquer dans un autre sens. Sa doctrine semble incliner vers le panthéisme, ou du moins vers la déification de l'humanité, prise dans son ensemble. Mais, je le répète, mon intelligence n'a pu le suivre dans ses spéculations abstraites, qui sont en général formulées d'une manière obscure, et dont le langage énigmatique demande une étude toute particulière. Je conseille donc à mes lecteurs, curieux de connaître cette œuvre importante d'un philosophe qui pose ainsi les bases d'un système neuf et hardi, de puiser eux-mêmes à la source s'ils ne craignent pas d'en approcher, et je me bornerai à dire quelques mots de la dédicace. N'est-il pas étrange de voir figurer en tête d'un travail semblable le nom d'un chansonnier? Sans doute Béranger a plus d'une fois déployé dans ses chants une philosophie douce et élevée. Mais des sentimens fugitifs du poète aux profondeurs d'une théorie armée de

toutes pièces, il y a loin, et d'ailleurs sa voix n'a été que l'écho des idées philosophiques du 18e siècle. Il est vrai que M. Leroux professe à ce sujet une opinion assez bizarre. Selon lui la rencontre de Voltaire avec Franklin devait donner naissance à la véritable philosophie religieuse. Si le petit-fils de Franklin, béni par Voltaire, avait été poète, c'est lui qui aurait apporté au monde la vraie lumière, parce que le souvenir de ces deux hommes lui aurait inspiré la haine de toute hypocrisie et l'amour de l'humanité. Voltaire serait ainsi devenu l'un des parrains de la religion nouvelle, du christianisme épuré, ramené vers sa destination primitive et mis en harmonie avec les besoins de l'avenir. De quelque manière qu'on envisage l'influence de ce grand écrivain, une telle supposition est bien certainement la dernière à laquelle on puisse songer. Il me semble voir le malin vieillard de Fernex l'accueillir par quelqu'une de ces mordantes ironies qui s'échappaient de sa bouche sardonique sans trop se soucier du but qu'elles atteignaient pourvu qu'elles portassent coup. Quant à Franklin, je ne crois pas qu'il ait jamais eu la moindre intention d'opérer une réforme religieuse; il se contenta de pratiquer la morale chrétienne sans aborder les mystères du dogme, et nous a laissé dans ses écrits d'excellens préceptes dont l'application n'a heureusement pas besoin de l'appui d'une théorie nouvelle. On en peut dire autant de quelques-unes des chansons de Béranger. On y retrouve avec plaisir l'empreinte d'un spiritualisme pur et noble, d'une religion large et tolérante, d'une fraternité généreuse qui embrasse tous les hommes comme enfans bien-aimés d'un seul et même Dieu. Mais c'est en vain qu'on cherche ce que cela peut avoir de commun avec les doctrines mystiques de la religion humanitaire de M. Leroux. Une seule chose vous frappe, c'est le contraste que produit le nom du gai chansonnier à côté de ce long et obscur commentaire théologique. Il faut avouer que le désir de paraître neuf et original entraîne souvent les hommes dans de singulières aberrations.

JOURNAL D'AMÉLIE, ou dix-huit mois de la vie d'une jeune fille; scènes de famille, par Mme *Tourte-Cherbuliez*. 2e édition revue et corrigée. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-12, 3 fr. 50 c.

Le succès de ce charmant ouvrage prouve que le naturel et la simplicité ne sont pas encore tout-à-fait bannis de notre littérature, malgré les efforts de tant d'écrivains plus habiles que sages, qui semblent avoir pris à tâche de les expulser.

En effet, son principal mérite se trouve dans la vérité des détails, dans la moralité du but. Point d'affectation prétentieuse, point de ces écarts qui visent à l'originalité, sans s'inquiéter si les moyens sont bons ou mauvais, si les caractères et les passions mis en jeu existent autre part que dans l'imagination de l'auteur. C'est la vie ordinaire, la vie de tous les jours, prise sur le fait, exposée devant nos yeux avec ses mille petites traverses, ses courtes joies et ses longs ennuis. Mais l'idée du devoir vient ennoblir le tableau, et les incidens de la lutte excitent vivement notre intérêt. Amélie n'est pas une héroïne accomplie, loin de là; l'auteur ne lui a pas épargné les faiblesses, les petites passions, mais il n'y a rien d'exagéré non plus dans ce caractère, miroir fidèle où la plupart des jeunes filles peuvent reconnaître au moins quelques-uns de leurs traits. Sa conduite offre un modèle d'autant meilleur, qu'il est à la portée du plus grand nombre, car les écueils qu'elle rencontre, les obstacles qu'elle combat, ne sortent pas de la sphère d'une existence obscure, se trouvent plus ou moins sur la route habituelle de la vie de famille. On ne saurait mieux réunir à la fois dans un même cadre les vrais principes de l'éducation et les excellens résultats de leur application pratique. Aussi le *Journal d'Amélie* a-t-il fait son chemin tout seul, sans bruit, sans recourir aux moyens factices qu'on regarde aujourd'hui comme les seuls qui conduisent au succès. Les journaux en ont à peine parlé, mais l'édition s'est épuisée, et depuis deux ans on en attendait une seconde.

Dans celle que nous annonçons ici, l'auteur a fait quelques modifications heureuses, quelques changemens qui lui ont été demandés. Afin de pouvoir baisser le prix, l'ouvrage, imprimé d'une manière un peu plus compacte, est renfermé tout entier dans un seul volume. Mais l'élégance typographique n'a pas été sacrifiée à cet avantage, et, soit pour le format, soit pour le caractère et pour le papier, il est digne de figurer à côté des jolies éditions in-12 qui se publient maintenant à Paris.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES AMÉLIORATIONS MATÉRIELLES dans leurs rapports avec la liberté; par *C. Pecqueur*. — Paris. In-12, 3 fr. 50 c.

Montrer dans les améliorations matérielles la véritable route qui conduit à la liberté, la carrière où doivent entrer

franchement les peuples qui veulent se rendre capables de réformer leurs institutions, et asseoir sur des bases solides les garanties de leur indépendance et de leur développement moral, tel est le but que se propose M. Pecqueur, dans cet écrit adressé principalement à la jeunesse. Les efforts tentés jusqu'à présent pour combattre les abus qui se sont glissés dans notre ordre social, ont en général été dirigés par une tendance fâcheuse à se préoccuper presque exclusivement du côté politique de la question. Il semblait qu'un changement dans la forme gouvernementale fût le seul et le plus sûr moyen de réaliser toutes les espérances, de réparer tous les maux, de satisfaire tous les désirs. Cette erreur s'explique aisément par l'obstination avec laquelle, pendant long-temps, les souverains, aveuglés sur leur propre intérêt, ont repoussé toute idée de réforme, ont prétendu comprimer par la force un essor qui était dans la nature des choses, et dont rien ne pouvait empêcher le développement. La violence a produit la révolte, et une fois entrés dans les révolutions, les peuples, en proie à des convulsions perpétuelles, n'ont jamais pu trouver le temps ni le repos nécessaires pour exécuter aucune des merveilles qu'ils avaient rêvées. On s'est bientôt aperçu que ces luttes malheureuses n'avaient d'autre résultat que d'ouvrir la carrière aux ambitions personnelles. Le pouvoir a changé de mains, mais non de nature, et les hommes s'y sont succédé sans laisser après eux aucune institution grande et féconde, qui puisse même compenser le mal causé par de tels bouleversemens.

L'édifice péchait par sa base, et l'on ne s'est occupé que d'en réparer le faîte; or, tandis qu'on changeait la toiture, les fondations ne se sont pas améliorées, et chaque coup de marteau n'a fait que les ébranler toujours davantage. Mais c'était peut-être une épreuve inévitable par laquelle il fallait passer; l'homme a besoin des leçons de l'expérience, encore doivent-elles être plus d'une fois répétées pour porter leurs fruits. Après tant d'essais fâcheux, on commence à s'apercevoir qu'on s'était trompé de route, et les esprits se tournent avec une nouvelle ardeur vers les réformes matérielles, pour leur demander ce que les théories politiques n'ont pu leur donner.

M. Pecqueur cherche à encourager cette tendance, qu'il regarde comme éminemment favorable à la liberté. Il y voit le remède à tous les maux qui affligent aujourd'hui l'état social. Il veut rendre son action plus féconde en lui donnant dans l'association un puissant auxiliaire. Les efforts combinés de tous doivent s'unir pour combattre les pernicieux résultats du morcellement actuel des intérêts et des forces. Le principe

fondamental de la société demande à être développé largement, et la morale et la religion ne sauraient qu'applaudir à cette harmonie, à cette fraternité qui resserre les liens de la famille humaine, en faisant concourir chacun de ses membres au bonheur commun. Il est facile de concevoir tous les avantages de l'association, d'énumérer tous les prodiges qu'enfanteraient la concorde et l'affection, substituées aux rivalités haineuses et à la lutte des mauvaises passions. Les hommes unis par un même sentiment de bienveillance, animés tous d'une même ardeur généreuse, n'auraient plus qu'une seule pensée, qu'un seul but : la prospérité générale, le perfectionnement continuel de la race humaine. On verrait disparaître la contrainte, et la société n'aurait plus besoin de s'armer sans cesse pour maintenir son existence. Ce serait véritablement l'âge d'or qui renaîtrait, plus réel et plus brillant qu'il n'a jamais pu l'être, car il serait accompagné du développement complet de toutes les facultés, des merveilles inépuisables de la science et de l'industrie. L'imagination se plaît volontiers à embellir ce tableau des plus belles couleurs, et l'on ne peut l'accuser d'exagération ; nul obstacle ne s'opposant plus à la marche de l'esprit, qui oserait assigner des bornes à son développement ?

Mais il ne suffit pas d'étaler à nos yeux les richesses de cette noble poésie, il faut nous prouver que sa réalisation est possible, il faut indiquer les moyens d'exécution. C'est là que se trouve la difficulté. Personne ne conteste l'excellence du principe d'association, les précieux avantages que l'homme en retire toutes les fois qu'il sait ou qu'il peut l'appliquer convenablement. Mais comment réussira-t-il à étendre son empire, à le faire pénétrer jusque dans les moindres détails de la vie sociale ? Ce problème, qu'il s'agit de résoudre, inspire à M. Pecqueur des critiques fort justes, des avis pleins de sagesse, d'éloquentes déclamations ; cependant nous cherchons en vain dans son livre quelque chose qui ressemble à une solution. Il répète sans cesse : Associez-vous, et vous verrez merveille ; mais il ne dit point comment il faut s'y prendre. Ce n'est pourtant pas une petite affaire de passer de l'ordre social actuel à celui qu'il nous promet. Il ne s'agit pas moins que de réformer toutes nos institutions, que de créer une organisation nouvelle capable de neutraliser l'effet des passions humaines. Dans certains passages, M. Pecqueur semble incliner vers le phalanstère, mais il ne se déclare pas ouvertement fouriériste ; et l'absence de méthode, le manque de rigueur scientifique, jette sur ses idées un vague peu propre à leur donner du crédit auprès des penseurs. Il s'adresse à la jeunesse sortant des écoles, et se sert précisément du langage le moins

convenable pour elle, car à cet âge, l'imagination n'a pas besoin d'être excitée ; si l'on veut que la science produise de bons fruits, c'est sur le raisonnement qu'il faut l'appuyer; le critère de la logique est le seul préservatif contre les écarts du sentiment. Son livre donc, quoique plein de vues excellentes, d'aperçus ingénieux, n'avance guère la question qu'il traite, et nous ajouterons qu'il est bien bizarre de voir, au milieu de semblables recherches, citer comme une autorité les paroles de Napoléon, de ce grand despote qui affectait tant de mépris pour les idées et les idéologues. C'est une étrange manie de vouloir ainsi trouver l'appui de la liberté dans l'homme de notre époque qui contribua le plus à étouffer son essor.

DU PAUPÉRISME ANGLAIS; par Mme *Mary Meynieu*. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. In-8, 2 fr. 50 c.

« Qu'est-ce que le paupérisme? — quel est ce principe délétère dont les émanations fétides vicient l'atmosphère anglaise? — quel est ce hideux cancer qui ronge le corps social et semble le présage de sa prochaine dissolution? — quel est ce colosse, naguère pygmée, qui, après avoir rampé pendant deux siècles, s'est redressé peu à peu, et qui, déployant aujourd'hui sa monstrueuse difformité, frappe d'épouvante le pays qu'il domine? Long-temps il mina sourdement l'édifice de l'état, et l'on méprisa sa faiblesse; monté maintenant à l'assaut, il le bat hardiment en brèche; il a échangé ses sourds gémissemens contre des cris de rage; on le reconnaît à la lueur de l'incendie, au cliquetis des armes, au bruit du tocsin; c'est lui qui brise les machines du fileur, qui brûle les récoltes du fermier; qu'il se nomme Luddite, White-Boy, Chartiste, peu importe; artisan have et grêle, hardi rebelle, noir mineur, c'est lui, toujours lui. — Chargez-le de chaînes, il les brise; cherchez à le réduire au silence, mille voix invisibles redisent ses formidables accens. — Ayons enfin le courage de l'interroger, demandons-lui d'où il vient, où il va, ce qu'il veut. »

Après cet éloquent préambule, qui fait si bien sentir la haute gravité du sujet, madame Meynieu examine la question sous toutes ses faces. Elle établit nettement la distinction qu'on doit faire entre la pauvreté, l'indigence et le paupérisme. Elle montre comment ce dernier est une plaie que les lois ne sauraient guérir par la contrainte ou la sévérité. Ce sont d'autres mesures qu'il faut pour la combattre, et jusqu'ici toutes celles employées dans ce but, n'ont obtenu que bien peu de

résultats. La charité s'est dévouée à cette œuvre avec un zèle admirable; elle a revêtu toutes les formes possibles, elle a déployé l'ardeur la plus généreuse, et pour prix de tant de sacrifices, elle n'a recueilli que le doute et le découragement. En effet, ses efforts, loin de détruire ou même de diminuer le mal, ont paru tendre à l'augmenter, en offrant une espèce de prime à l'oisiveté, à l'imprévoyance, au paupérisme enfin, qu'elle se chargeait de nourrir quand il avait faim, de vêtir quand il était nu, de soigner quand il était malade. Aux erreurs de la bienfaisance particulière, sont venues se joindre les fautes de la charité légale, et le paupérisme a eu, dans la taxe des pauvres, sa législation, la charte de ses droits qui le dispensent en partie de subvenir, par son travail, à sa subsistance. Sous l'empire de cette déplorable loi, le nombre des malheureux s'est accru rapidement, et les ressources de la charité légale ne pouvant plus suffire à leur entretien, la société, menacée par les hordes turbulentes du paupérisme, a dû songer sérieusement à se mettre à l'abri de leurs attaques. Mais il était déjà trop tard pour qu'une simple modification de système pût suffire, et la répression violente à laquelle il a fallu recourir, est un de ces moyens qui s'usent vite, comme toutes les armes de la tyrannie. La position, au lieu de s'améliorer, s'est de plus en plus empirée, et l'on a vu s'organiser la révolte de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. Chaque jour le péril devient plus imminent; l'avenir est d'autant plus sombre, qu'on ne sait comment conjurer l'orage qui se prépare.

Madame Meynieu insiste fortement sur l'urgente nécessité de trouver une prompte solution à ce terrible problème. Avec l'intelligente sagacité qui la distingue, et la profonde connaissance qu'elle possède des véritables principes de l'économie politique, elle expose clairement les causes du malaise ainsi que l'impuissance des théories fantastiques, dans lesquelles les socialistes prétendent trouver le remède infaillible. A ses yeux, les mesures les plus efficaces seraient dans le franc et complet abandon de toutes les entraves qui gènent la circulation et empêchent la répartition plus égale des richesses. Mais elle comprend bien que cette grande réforme ne sera pas accordée, et que peut-être même le fût-elle, son influence ne saurait porter immédiatement ses fruits. Il faut donc essayer autre chose, préparer les voies et ménager la transition. Dans ce but elle propose la colonisation à l'extérieur, elle demande que l'Angleterre se débarrasse du superflu de sa population, en l'envoyant féconder par le travail le sol encore vierge de l'Océanie. « De graves philosophes gémissent sur l'excès *actuel* de la population; mais la terre de Van Diémen,

cette petite île à moitié ignorée, suffit et au-delà, pour remédier à ce mal redoutable; — de la même grandeur que l'Irlande, verte et fertile comme elle, il ne lui manque qu'une chose, celle même dont l'Irlande surabonde, le travail, qu'on offre avec instance dans un de ces pays, qu'on demande avec instance dans l'autre;—dans l'un pullulent huit millions d'habitans qui sont visités par des famines périodiques; dans l'autre, 25,000 à peine, entourés d'abondance, s'épuisent de fatigue. »

Il ne s'agit que de rétablir l'équilibre et de faire ainsi servir au bien-être du peuple, des richesses aujourd'hui perdues ou gaspillées. Ce point obtenu, la question serait déjà bien avancée, le malaise social considérablement diminué, mais madame Meynieu demande davantage encore. Cette grande mesure n'est pour elle qu'un moyen de transition pour arriver à la solution désirée.

« Le gouvernement, » dit-elle, « n'aurait fait que la moitié de son devoir; il aurait pourvu au bien-être matériel, mais non au bien-être moral de ses sujets; — il lui resterait à leur donner la science qui rend le travail léger et fructueux, à créer les habitudes et inculquer les principes qui facilitent l'économie; — il aurait encore à répondre à l'interpellation écrasante du chartiste, à la fin d'un meeting où les libéraux avaient doctement conclu de l'ignorance des masses à leur exclusion des droits politiques: « Vous dites que notre peu » d'instruction vous empêche de nous accorder le suffrage uni» versel: pourquoi ne nous instruisez-vous pas? Est-ce avec » 30,000 livres sterling que vous prétendez le faire? »

Nous recommandons vivement ce remarquable travail à l'attention de nos lecteurs. Madame Meynieu possède à un haut degré le rare talent de rendre claires et intelligibles pour tous les intéressantes données de l'économie politique. Elle contribuera, nous n'en doutons pas, à en populariser les principes féconds, et à détruire ainsi les préjugés qui font obstacle aux progrès pratiques de la science. C'est le plus grand service qu'on puisse rendre à celle-ci, car le triomphe de ses précieuses théories ne sera pleinement assuré, que lorsqu'elles auront enfin pénétré dans l'application.

LES ATELIERS NATIONAUX en grand Conseil. — Vevey, chez L. Alex. Michaud. In-8.

L'esprit qui règne dans cette brochure est celui de l'école sociétaire. Une pétition présentée par quelques amis du

système de Fourier donna lieu dans le grand-conseil du canton de Vaud à une discussion qui se termina par le renvoi au Conseil d'Etat à titre de renseignement. Les pétitionnaires demandaient l'établissement de grands ateliers dits nationaux où pussent trouver de l'ouvrage en tout temps ceux qui désireraient y entrer, et dans lesquels on introduirait la vie sociétaire, le travail attrayant et varié. Ce serait un essai de phalanstère qui serait destiné seulement d'abord à combattre le paupérisme et offrirait d'autant moins d'inconvéniens qu'on emploierait à le réaliser l'argent aujourd'hui affecté aux institutions de la charité légale. Si les résultats répondaient aux espérances conçues, de semblables ateliers ne tarderaient pas à se multiplier dans le pays et une nouvelle assiette de l'impôt viendrait favoriser le développement de cette nouvelle organisation du travail. Si l'expérience au contraire prouvait l'impuissance de cette prétendue réforme, on aurait porté le coup le plus fatal à une théorie qui remue les esprits et qu'on ne pourra vraiment juger qu'après une semblable épreuve.

Nous avons peu de foi dans la vertu spécifique des ateliers nationaux; mais nous ne pouvons qu'approuver le motif qui a guidé les pétitionnaires. Le paupérisme est la plaie de nos sociétés modernes. Aucun des palliatifs employés jusqu'ici n'a pu arrêter ses progrès effrayans; c'est surtout aux Etats chez lesquels son développement n'a pas encore pris une grande extension à chercher de nouveaux remèdes plus efficaces. La crainte des erreurs, tout en leur inspirant une sage prudence, ne doit cependant pas arrêter tout-à-fait leurs efforts, car des essais même malheureux porteront toujours avec eux quelque enseignement salutaire, pourront conduire à des découvertes précieuses. Mais nous pensons aussi que les gouvernemens ne doivent pas se lancer à la légère dans les innovations aventureuses. Il vaudrait mieux peut-être que la charité particulière se chargeât des premières expériences. Quoi qu'il en soit, de telles questions sont bien dignes de fixer l'attention publique, il est urgent de s'en occuper et de les étudier avec soin.

MÉMOIRE DE LEIBNITZ à Louis XIV sur la conquête de l'Égypte, publié avec une préface et des notes par M. *de Hoffmanns*. — Paris, chez Garnot. In-8. = **LE MARQUIS DE POMBAL** et l'Angleterre, épisode de la guerre de sept ans; publié par M. de *Hoffmanns*. — Paris, chez Joubert. In-8.

Dans ces deux brochures, M. de Hoffmanns a réuni quelques documens diplomatiques d'un grand intérêt. Le pre-

mier surtout mérite de fixer l'attention dans un moment où tous les regards sont dirigés vers l'Egypte et où le sort de cette province semble être remis à la décision des puissances européennes. Le mémoire de Leibnitz avait pour objet d'en conseiller la conquête à la France, de développer les moyens d'exécution et d'exposer les avantages précieux qu'elle pourrait en retirer, soit pour étendre son commerce, soit pour assurer sa prépondérance sur la mer Méditerranée. Il est suivi d'un projet d'expédition dans l'Inde, par terre, concerté en 1800 entre Napoléon premier consul et Paul Ier empereur de Russie. Le but de ce projet devait être la ruine des établissemens anglais dans l'Orient, et l'alliance, encore désirée aujourd'hui par certains hommes d'Etat, de la Russie avec la France pour diriger en commun les destinées du monde. Il est assez curieux de voir comment la marche des évènemens, déroutant toutes les prévisions de la diplomatie, a précisément amené le résultat contraire et rapproché l'Angleterre de la Russie en isolant la France menacée par là de tomber au rang des puissances du second ordre.

L'épisode du marquis de Pombal est un bel exemple de ce que peut la fermeté appuyée sur le bon droit. Il montre comment les petits Etats trouvent leur salut dans le sentiment de leur dignité nationale, et peuvent braver la force brutale de leurs ennemis en les obligeant à respecter les lois de l'éternelle justice. C'est un fait d'autant plus remarquable qu'il est bien rare d'en rencontrer de semblables dans les annales de la diplomatie.

MÉMOIRES DE M. GISQUET, ancien préfet de police, écrits par lui-même. — Paris. 4 vol. in-8, 30 fr.

Les révélations de la police ont toujours eu le privilége d'exciter au plus haut degré la curiosité publique. Chaque fois que quelqu'un de ses agens entreprend de soulever un coin du voile qui cache ses archives secrètes, il est sûr de trouver de nombreux lecteurs et d'obtenir un succès plus populaire que le meilleur roman. Outre l'attrait du scandale sur lequel les auteurs de semblables écrits n'ont pas craint souvent de spéculer, il s'y trouve un intérêt historique dont l'importance ne peut être niée. C'est un tableau de mœurs qui nous fournit des données précieuses sur l'état moral de la société, nous initie aux difficultés que l'administration rencontre à chaque pas sur sa route, et nous dévoile les intrigues de cette lutte sourde dont l'action délétère tend sans cesse à dissoudre les liens sociaux. En présence de cet état de choses on est obligé

de reconnaître l'utilité de la police, et, quelque déplorables que soient souvent ses moyens d'action, il faut avouer que c'est un mal nécessaire, mille fois préférable aux désordres qui résulteraient de son absence. Un pareil fait est humiliant sans doute pour cette civilisation dont nous sommes si fiers. Il prouve que nous sommes bien loin d'avoir atteint le but de perfectionnement qui est ici-bas la destination de l'homme, que peut-être même nous ne sommes pas tout-à-fait dans la voie qui doit nous y conduire. En effet, ce sont précisément les pays qui se disent les plus avancés, les centres de lumière et d'activité industrielle, où la police a besoin d'appeler à son aide les auxiliaires les plus nombreux, les mesures les plus rigoureuses. On ne peut s'empêcher d'en conclure que progrès et perfectionnement sont deux choses distinctes, qu'on a malheureusement confondues ensemble. Il en est résulté que la première seule a été obtenue parce qu'elle exigeait moins d'efforts, présentait des avantages plus directs, et que l'on pensait qu'elle entraînerait nécessairement la seconde. Aujourd'hui que l'on s'aperçoit de l'erreur, comment la réparer? C'est là le grand problème de notre époque, auquel on ne peut échapper, car tous les sujets que l'on traite nous y ramènent plus ou moins. Mais ce n'est pas la police qui nous en donnera la solution, il faut la chercher plus haut. Aussi, quelque mérite que puissent avoir les vues de M. Gisquet sur les mesures répressives ou préventives, les premiers chapitres de son livre qui leur sont consacrés sont bien les moins intéressans. On les passe rapidement pour arriver au récit des actes du préfet et des intrigues dont il a pu suivre la trame dans l'exercice de ses fonctions. Ici, nous devons le dire, les amateurs de scandale éprouveront peut-être quelque désappointement. Leur attente ne sera pas satisfaite sous ce rapport. M. Gisquet respecte les secrets de la vie privée et se borne aux révélations qui peuvent intéresser l'histoire en ce qui concerne les mœurs et l'esprit public de notre époque. C'est surtout la police politique qu'il nous dévoile. Ses mémoires offrent un tableau curieux de l'état des partis en France dans les années qui ont suivi la révolution de 1830. Ils renferment une foule de détails nouveaux ou peu connus sur les menées de ces agitateurs qui ont tant de fois ensanglanté les places publiques, semé l'effroi dans le pays, entravé le développement normal des institutions, et produit des réactions toujours plus ou moins fatales à la liberté. On y trouve de nombreux faits propres à donner une connaissance exacte de la situation actuelle de la France, car, on le sait, il suffit d'une émeute victorieuse dans les rues de Paris pour changer le sort de la France entière. Républicains,

Carlistes, Napoléonistes sont tour-à-tour passés en revue par M. Gisquet, qui a été pendant son ministère appelé à réprimer leurs diverses tentatives. L'affaire du cloître St.-Méry, celle de la rue des Prouvaires, l'équipée de la duchesse de Berry, l'insurrection lyonnaise, le coup de pistolet du Pont-Royal, l'attentat de Fieschi, celui d'Alibaud, sont les principales péripéties de ce terrible drame qui dure déjà depuis dix ans et dont le dénouement semble encore hypothétique.

L'auteur nous introduit dans les coulisses, nous fait voir de près les acteurs, nous initie aux secrets de leur organisation, de leurs plans, de leurs dangereux projets. Les exagérations de la presse périodique, les illusions de l'esprit de parti tombent ici devant la réalité du procès-verbal qui nous montre les choses telles qu'elles sont et nous permet de les envisager froidement sous un jour bien plus vrai. Tout homme de bonne foi, quelle que soit l'opinion à laquelle il appartient, sera frappé d'abord de l'impuissance relative de chacune de ces factions, minorités audacieuses qui prétendent représenter le peuple et que le peuple regarde passer avec la même indifférence, soit qu'elles marchent à la conquête du pouvoir, soit que vaincues et condamnées elles aillent expier leurs folles erreurs à l'échafaud, dans la prison ou sur la terre de l'exil. Impéritie chez les chefs, absence totale de principes générateurs, point d'idées organisatrices, de vues larges et fécondes, rien que des formules jetées en pâture aux passions aveugles de la foule, telle est l'impression générale qu'on éprouve en présence de ce tableau. Cette agitation produite par la tempête révolutionnaire semblerait donc devoir se calmer et offrir de jour en jour moins de périls. Mais, soit que le vent souffle encore, soit que le malaise social tienne à d'autres causes, elle ne cesse point, et l'avenir semble menacé de nouveaux bouleversemens. On ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse en songeant que tous ces élémens de désordre peuvent se réunir dans un but commun de renversement et de destruction pour se livrer ensuite un combat acharné lorsqu'il s'agira d'élever un nouvel édifice à la place de l'ancien, en voyant tous les rêves de progrès, toutes les espérances de réforme s'évanouir devant la nécessité de lutter sans cesse contre ce torrent dévastateur.

Les Mémoires de M. Gisquet offrent, on le voit, un sujet de graves méditations. C'est une lecture à la fois intéressante et instructive. On y rencontre d'ailleurs maintes anecdotes et observations qui touchent de plus près aux mœurs, à la moralité publique, et font une heureuse diversion à la désolante histoire des intrigues politiques. Cela vaut cent fois

mieux, selon nous, que le scandale par lequel bien des gens s'imaginaient que l'ex-préfet de police voudrait se venger du tort qu'un malheureux procès a pu lui causer.

SCIENCES ET ARTS.

PALÉONTOLOGIE FRANÇAISE ; description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés, fossiles de France, avec des figures de toutes les espèces ; par *Alcide d'Orbigny*. — Paris.

Chaque livraison, composée de 4 planches et du texte correspondant, est du prix de 1 fr. 35 c. Il en paraît 2 par mois.

Cette entreprise sera nécessairement fort considérable ; il est impossible même d'indiquer d'avance combien elle formera de livraisons, car depuis quelques années les catalogues géologiques se sont enrichis d'une foule d'espèces nouvelles, et chaque pas de la science vient encore en ajouter d'autres. Mais son prix peu élevé la met à la portée de la plupart des hommes qui s'occupent de cette branche importante de l'histoire naturelle, et d'ailleurs ce sera le premier ouvrage complet de ce genre.

Il sera divisé par séries indépendantes de terrains, chacune avec une pagination distincte et des numéros de planches différens. Ces séries comprendront les terrains tertiaires, crétacés, volitiques, le muschelkalk, le terrain carbonifère et le terrain silurien.

Le nom de M. A. d'Orbigny est à lui seul déjà une recommandation auprès des savans, et afin de donner à sa *paléontologie* tout le développement nécessaire, il s'est entouré des documens les plus précieux, et s'est assuré du concours de presque tous les géologues qui possèdent de riches collections et travaillent avec zèle à étendre par leurs recherches le domaine de la science.

Six livraisons sont en vente et permettent d'apprécier le mérite de cette intéressante publication.

MANUEL d'horlogerie pratique, mise à la portée de tout le monde; par *C.-F. Robert.* — Paris. In-18, fig., 1 fr. 50 c.

Le principal défaut de ce manuel est d'être trop petit, trop peu développé. Il renferme des notions utiles, mais elles sont en général fort restreintes, et nous ne pensons pas qu'elles puissent suffire pour acquérir une connaissance réelle de l'art de l'horlogerie. Il est vrai que l'auteur destine son livre aux débutans et s'attache seulement à leur démontrer d'une manière précise et claire quelques parties plus difficiles à comprendre, telles en particulier que celle qui concerne les *échappemens à cylindre.* Mais nous croyons qu'il eût mieux fait de publier un traité plus complet, ouvrage qui manque, et dont le besoin se fait souvent sentir.

PHYSIOLOGIE DU CHANT; par *St. de la Madelaine.* — Paris. In-18, 2 fr. 50 c.

M. St. de la Madelaine, ex-récitant à la chapelle royale et à la musique particulière de la chambre du Roi, maintenant homme de lettres, profite de ses anciennes études et de l'expérience de sa première profession, pour exposer en quelques chapitres courts et bien écrits, ses idées sur le chant, sur l'enseignement de la musique, sur les institutions établies dans ce but. On y trouve des critiques justes et spirituelles, des conseils excellens et quelques vues nouvelles qui semblent mériter d'être examinées avec soin. L'auteur blâme le système actuellement en vigueur. Selon lui, la protection, pour être efficace, devrait changer tout-à-fait sa manière d'agir. Il montre l'abus du grand prix qui envoie le lauréat à Rome avec une pension pour oreiller de paresse, dans le moment même où il aurait au contraire besoin d'être stimulé au travail, afin de prendre, en quittant l'école, un essor original et vigoureux.

ATTI della prima riunione degli scienziati italiani tenuta in Pisa, nell'octobre del 1839. — Pisa. 1 vol. in-4.

Les réunions solennelles des savans de divers pays qui viennent échanger leurs idées, se communiquer leurs découvertes et s'éclairer mutuellement par la discussion, sont reconnues

depuis longtemps comme le moyen le plus propre à favoriser les progrès de la science en établissant un lien entre ses nombreux adeptes, en réunissant dans une tendance commune leurs efforts et leurs travaux qui acquièrent alors une importance bien plus grande, et peuvent obtenir des résultats que l'isolement ne leur eût jamais permis d'atteindre. Dans cet accord harmonieux vers un même but, la sphère de l'intelligence s'agrandit, la pensée s'élève, les préjugés s'effacent, les préventions s'affaiblissent et les rivalités étroites de l'amour-propre se perdent de jour en jour pour faire place à la généreuse et bienveillante émulation. L'Allemagne et la Suisse ont, les premières, donné l'exemple de ces fécondes associations; depuis quelques années la France les a suivies dans cette voie salutaire; maintenant c'est le tour de l'Italie qui, fatiguée des vaines et impuissantes agitations de la politique, commence à comprendre que les élémens du progrès, de la vraie liberté, de la régénération d'un peuple se trouvent dans de semblables réunions. Les *Actes* que nous annonçons ici sont les procès-verbaux de la première assemblée de ce genre qui a eu lieu l'année dernière à Pise sous le patronage du grand duc de Toscane. Cette réunion fut nombreuse, et pour faciliter ses travaux, les savans qui la composaient se divisèrent en six sections dans l'ordre suivant : 1° physique, chimie, mathématiques; 2° géologie, minéralogie, géographie; 3° botanique, physiologie végétale; 4° zoologie et anatomie comparée; 5° médecine; 6° agronomie et technologie.

Des questions du plus haut intérêt furent traitées dans chaque section, et l'utilité de cette discussion solennelle fut vivement appréciée, car cette année la seconde réunion qui s'est assemblée à Turin a été, dit-on, plus nombreuse et plus brillante encore, plusieurs savans étrangers s'étant empressés de s'y rendre. La publication de ces *Actes* se continuera sans doute et formera une collection précieuse de documens pour l'histoire de la science.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE,

8e Année, 1840.

SCIENCES NATURELLES ET EXACTES.

Histoire Naturelle.

Médecine, Chirurgie.

Mathématiques, Astronomie. etc.

ARTS ET MÉTIERS.

Art militaire.

Arts industriels, Beaux-Arts.

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Étude des langues.

Poésie, Art dramatique.

Romans et Contes.

Critiques, Mélanges, Histoire littéraire.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire Ancienne et Moderne.

Biographie ; Mémoires.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES.

